

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

OEUVRES COMPLÈTES
DE LUCIEN
DE SAMOSATE

TYPOGRAPHIE

EDMOND MONNOYER



LE MANS (SARTHE)

CHEFS-D'ŒUVRE DE LA LITTÉRATURE GRECQUE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

LUCIEN

DE SAMOSATE

TRADUCTION DE BELIN DE BALLU

REVUE, CORRIGÉE ET COMPLÉTÉE

AVEC UNE INTRODUCTION, DES NOTES ET UN INDEX

PAR

LOUIS HUMBERT

Professeur au Lycée Condorcet

TOME SECOND

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1896



LE SONGE OU LE COQ

MICYLLE ET LE COQ

MICYLLE, *savetier*. — Ah ! maudit Coq, puisse Jupiter t'écraser de sa foudre, pour te punir d'avoir la voix si aiguë, et d'être si envieux de mon bonheur ! Je faisais le plus beau de tous les rêves ; je regorgeais de richesses ; et, au moment de ma plus grande félicité, tu m'as réveillé par ton cri perçant. Il ne m'est pas possible avec toi de fuir, même la nuit, cette détestable pauvreté qui me poursuit sans cesse. Cependant, si j'en juge par le silence profond qui règne encore, le jour n'est pas près de paraître. Je ne sens point ce froid piquant, qui, mieux qu'un cadran, me fait connaître que le soleil va bientôt se lever. A peine, je pense, sommes-nous au milieu de la nuit. Ce drôle-là est aussi vigilant que s'il gardait la toison d'or, et le soleil est à peine couché, qu'il se met à crier de toutes ses forces. Mais, patience ! tu me le paieras. A présent tu m'échapperais aisément à la faveur des ténèbres ; quand le jour sera venu, je te rosserai comme il faut.

LE COQ. — Pourquoi donc, mon maître ? Je croyais te faire plaisir, en t'éveillant avant le jour, afin que tu pusses te mettre de bonne heure à l'ouvrage. Tu pourras avoir fait un soulier avant le lever du soleil, et avoir gagné de quoi vivre cette journée. Si cependant tu aimes mieux dormir, j'aurai soin désormais de me taire, et je serai plus muet qu'un poisson ; mais prends garde qu'après avoir été riche en songe, tu ne sentes, à ton réveil, l'aiguillon de la faim, que tu ne pourrais satisfaire.

MICYLLE. — O Jupiter, quelle merveille ! Hercule, qui détournes les malheurs, que veut dire ce prodige ? Mon coq a parlé comme un homme !

LE COQ. — Quoi ! tu t'étonnes de ce que j'ai, comme vous autres, l'usage de la parole !

MICYLLE. — Qui ne s'en étonnerait ? Dieux ! détournez de moi ce présage.

LE COQ. — Tu me parais bien ignorant, Micylle. N'as-tu donc jamais lu les poèmes d'Homère ? Tu aurais vu dans son *Iliade*¹, le cheval d'Achille réciter, au milieu d'une bataille, non pas de la prose comme je viens de faire, mais des vers entiers, prédire l'avenir et rendre des oracles. Cela cependant ne parut point extraordinaire à ceux qui l'entendaient, et ils ne priaient pas comme toi les dieux de détourner le présage. Qu'aurais-tu donc fait, si la quille du vaisseau Argo t'eût parlé², si tu eusses entendu quelque hêtre de Dodone t'annoncer ton destin³, si tu eusses vu des peaux de bœuf se traîner en rampant, ou que des viandes cuites et mises en broche t'eussent fait entendre de longs mugissements⁴. Et tu t'étonnes de ce que moi, qui suis le compagnon de Mercure, le plus babillard de tous les dieux, moi qui vis et qui me nourris avec les hommes, j'aie pu apprendre leur langage ? Si tu voulais me promettre le secret, je te dirais pourquoi j'ai l'usage de la parole, et d'où m'est venu ce beau talent.

MICYLLE. — Mais ce n'est point un songe, mon coq converse avec moi. Par Mercure, mon cher, dis-moi promptement qui t'a si bien délié la langue. Je te promets de me taire et de n'en parler à personne. D'ailleurs tu n'as rien à craindre : qui voudrait me croire, si je disais que j'ai entendu parler mon coq ?

LE COQ. — Ecoute-moi donc, ce que je vais te dire va bien plus te surprendre : apprends qu'avant d'être coq, j'étais homme.

MICYLLE. — Autrefois on m'a conté une histoire qui peut avoir du rapport à ce que tu dis là. Un jeune homme, nommé Alectryon⁵, était l'ami de Mars, et le confident de ses plaisirs. Toutes les fois que le dieu allait voir Vénus, il emmenait avec lui Alectryon, et le mettait en sentinelle à la porte. Il craignait

¹ *Iliade*, t. V, v. 408.

² Apollonius de Rhodes, liv. IV.

³ *Odyssée*, liv. XIV, v. 328.

⁴ *Odyssée*, liv. XII, v. 395.

⁵ Ce mot, en grec, signifie coq.

d'être aperçu par le Soleil, qui n'aurait pas manqué d'en avertir Vulcain ; mais le jeune homme s'endormit imprudemment. Le Soleil surprit Vénus et Mars, qui dormaient sans inquiétude se fiant sur la vigilance de leur sentinelle. Vulcain averti par le dieu du jour, enveloppa les deux amants dans un filet de fer, qu'il avait préparé depuis longtemps contre eux. Sitôt que Mars fut délivré, il se mit en colère contre Alectryon, et pour le punir, il le changea en un oiseau qui porte encore sur la tête l'aigrette du casque qu'il avait autrefois. Depuis ce temps, pour vous justifier auprès de Mars, quoique cela ne vous serve de rien, vous criez lorsque vous sentez que le Soleil est sur le point de se lever, et vous avertissez qu'il va bientôt paraître.

LE COQ. — On rapporte cette histoire ; mais la mienne est bien différente ; et c'est depuis fort peu de temps que j'ai été transformé en coq.

MICYLLE. — Comment cela ? J'ai bien envie de le savoir.

LE COQ. — Connais-tu Pythagore, le fils de Mnésarque de Samos.

MICYLLE. — Qui ? Ce sophiste orgueilleux, qui défendait de manger de la viande et de goûter aux fèves ? Pour moi je trouve que ces dernières sont un très bon mets ; et, malgré sa défense, j'en mange souvent, parce qu'elles ne coûtent pas cher. C'est encore lui, je crois, qui voulait persuader aux hommes d'être cinq ans sans parler.

LE COQ. — Sache donc qu'avant d'être Pythagore, il était Euphorbe.

MICYLLE. — On dit, mon coq, que c'était un maître fourbe et un grand sorcier.

LE COQ. — Ce Pythagore, c'est moi-même. Cesse donc d'en dire du mal, ne sachant pas quelles ont été ses mœurs.

MICYLLE. — Voilà qui est encore plus étonnant : mon coq est philosophe. Apprends-moi donc, fils de Mnésarque, comment d'homme tu es devenu oiseau, et de Samien, citoyen de Tanagre ¹. Cependant cela me paraît difficile à croire, car j'ai remarqué en toi deux choses bien opposées à la doctrine de Pythagore.

¹ Ville de Béotie, célèbre pour ses bonnes volailles.

LE COQ. — Quelles sont-elles ?

MICYLLE. — La première, c'est que tu es babillard et criailleur. Pythagore a ordonné, je pense, de garder le silence pendant cinq ans. La seconde, c'est que tu n' observes point le régime qu'il prescrit. En effet, ne sachant hier que te donner à manger, je t'apportai des fèves, et tu ne balanças pas à les ramasser promptement. Or, il faut nécessairement, ou que tu sois un menteur, lorsque tu me dis que tu es Pythagore, ou que tu aies violé tes propres lois ; et alors tu es aussi coupable que si tu avais mangé la tête de ton père.

LE COQ. — Tu ne sais pas, Micylle, pour quelle raison j'en agis ainsi, et tu ignores ce qui convient à chaque genre de vie. Lorsque j'étais philosophe, je ne mangeais point de fèves ; à présent que je suis oiseau, j'en mange, et cette nourriture ne m'est point défendue. Mais, si cela te fait quelque plaisir, écoute comment de Pythagore je suis devenu coq. Apprends les métamorphoses que j'ai subies, et tout ce qui m'est arrivé dans ces différents changements.

MICYLLE. — Parle, et sois sûr que ton récit me fera tant de plaisir, que si l'on me donnait le choix, ou de t'entendre, ou de revoir ce songe rempli de félicité, dont je te parlais tout-à-l'heure, je ne sais auquel des deux je donnerais la préférence. Je crois que tes aventures me réjouiront autant que mon songe ; je vous estime tous deux également.

LE COQ. — Quoi ! tu penses toujours à ton songe, et tu en conserves dans ta mémoire une vaine image, ou, pour parler comme les poètes, tu poursuis dans ton esprit un bonheur imaginaire.

MICYLLE. — Ah ! mon coq ! sois bien sûr que je n'oublierai jamais tout ce que j'ai vu. Mon songe, en s'envolant, a laissé sur mes yeux un miel qui m'empêche encore d'ouvrir les paupières. Leur pesanteur me rappelle au sommeil, et comme une plume légèrement tournée dans l'oreille, nous fait un plaisir extrême, de même les choses que j'ai vues me causent encore un chatouillement délicieux.

LE COQ. — Certes ! voilà un effet bien singulier de l'amour que tu as pour ton songe. On dit, il est vrai, que les songes ont des ailes ; mais leur vol ne s'étend pas au delà du sommeil, et cependant le tien en a franchi les limites. Il se montre encore avec autant de netteté que de charmes à tes yeux ! Cela

me donne envie de savoir quel était ce beau songe, qui fait l'objet de tous tes désirs.

MICYLLE. — Je vais t'en instruire, le souvenir m'en est encore agréable, et j'aurai beaucoup de plaisir à te le raconter. Mais, Pythagore, quand me raconteras-tu tes métamorphoses ?

LE COQ. — Quand tu auras fini ton songe, et que tu auras essuyé le miel qui te colle les yeux. Parle, je veux savoir si ton songe est sorti par la porte d'ivoire ou par celle de corne.

MICYLLE. — Ce n'est par aucune des deux.

LE COQ. — Homère, cependant, ne parle que de ces deux-là ¹.

MICYLLE. — Laisse ce poète radoteur, il ne connaissait rien aux songes ; il n'en a jamais vu que de pauvres, encore ne les a-t-il pas vus bien distinctement, puisqu'il était aveugle. Le mien est sorti par une porte d'or, le songe lui-même était d'or, tout ce qui l'environnait était aussi d'or ; enfin, je ne voyais que de l'or.

LE COQ. — Ne cesseras-tu point, nouveau Midas, de parler toujours de ton or ? Ton songe est, sans doute, un effet de ton amour pour ce métal. On dirait que tu en as rêvé des mines entières.

MICYLLE. — Oui, Pythagore, je l'ai bien vu, c'était véritablement de l'or en grande quantité, et comme tu peux croire, bien brillant et bien beau. Rappelle-moi ce que dit Pindare, lorsque pour faire l'éloge de l'or, il dit que l'eau est une chose excellente. Tu dois t'en souvenir, car c'est la première et la plus belle de ses odes.

LE COQ. — N'est-ce pas là ce que tu cherches ?

« L'eau est le premier des éléments, et tel qu'un feu resplendissant au milieu des ténèbres, l'or brille au-dessus des richesses qui rendent le cœur de l'homme superbe. »

MICYLLE. — Par Jupiter, c'est cela même. On dirait que Pindare a vu mon songe, tant il fait bien l'éloge de l'or. Mais afin que tu saches quel était ce songe divin, écoute, ô le plus savant de tous les coqs.

Tu sais qu'hier je ne soupai point à la maison. J'avais ren-

¹ *Odyssée*, liv. XIX, v. 562.

contré le riche Eucrate dans la place publique, et il m'avait invité à venir souper chez lui après le bain.

LE COQ. — Je ne le sais que trop, car j'eus bien faim toute la journée. Le soir tu revins avec un petit verre de vin dans la tête, et tu m'apportas cinq fèves, maigre souper pour un coq, qui fut jadis un célèbre athlète, et qui se distingua plus d'une fois dans les jeux olympiques.

MICYLLE. — Après donc avoir bien soupé, et t'avoir donné ces fèves, je me mis au lit. J'eus, comme dit Homère, pendant cette nuit ambrosienne, un songe tout divin¹.

LE COQ. — Raconte-moi, je te prie, ce qui se passa chez Eucrate; fais-moi le détail du souper. Rien n'empêche qu'à l'aide de ton songe tu ne soupes encore une seconde fois, et que tu ne rumines le bon repas que tu as fait hier.

MICYLLE. — Je craignais de t'ennuyer; mais puisque tu le veux, je vais te satisfaire.

Je n'avais jamais, de ma vie, soupé chez aucun riche. Hier, ma bonne fortune me fit rencontrer Eucrate; sitôt que je l'aperçus, je le saluai humblement, en l'appelant *seigneur*, selon ma coutume. Comme je me retirais promptement, de peur que mon mauvais habit ne lui fit quelque honte, il m'adressa la parole, et me dit : « Micylle, je célèbre aujourd'hui la naissance de ma fille; j'ai engagé plusieurs de mes amis à venir prendre leur part du festin, et je t'invite à venir souper avec nous. Tu rempliras la place d'un de mes conviés qui est malade. Tu viendras après le bain, à moins qu'il ne me fasse dire qu'il s'y rendra, car il est encore incertain ». A peine eus-je entendu ces paroles, que je me prosternai devant Eucrate, et m'en allai en priant tous les dieux d'envoyer à ce malade, que je devais remplacer, la fièvre, la goutte et la pleurésie. Depuis ce moment, jusqu'à celui du bain, le temps me parut un siècle. Je regardais à tout moment où était l'ombre du cadran, pour voir quand il serait l'heure d'aller se baigner. Lorsqu'elle fut venue, je me précipitai de mon siège, et je sortis après m'être arrangé de mon mieux, et avoir retourné mon manteau du côté le moins sale. En arrivant à la porte d'Eucrate, j'y vis plusieurs de ses amis, et malheureusement cet homme dont je devais remplir la place, et que l'on disait si malade. Il est vrai qu'il en avait bien l'air;

¹ *Iliade*, liv. II, v. 56.

il gémissait, toussait, tirait avec peine, du fond de sa poitrine, un phlegme épais qui ne pouvait sortir. Quatre esclaves le portaient ; son visage était pâle et boursofflé, il paraissait avoir plus de soixante ans. J'appris que c'était un de ces hommes que l'on appelle *philosophes*, qui débitent aux jeunes gens cent sornettes. Une barbe large et touffue descendait sur sa poitrine. Le médecin Archibius, qui se trouvait là, le gronda de ce qu'il était venu dans l'état où il était. « Oh ! lui répondit notre cacochyme, il ne faut pas manquer aux bienséances, surtout quand on est philosophe, eût-on cent maladies qui nous liassent les pieds. Si je n'étais pas venu, ajouta-t-il, Eucrate aurait pu croire que je le méprisais. — Au contraire, lui répondis-je, il t'aurait su bon gré d'avoir mieux aimé expirer chez toi, qu'au milieu d'un festin. » Mon philosophe fit semblant de n'avoir pas entendu la raillerie. Un instant après, Eucrate parut sortant du bain. Dès qu'il eut aperçu Thesmopolis, c'était le nom du philosophe : « Eh quoi, mon maître, lui dit-il, te voilà ? c'est bravement fait à toi. Mais il ne fallait pas te donner la peine de venir ; tu n'aurais rien perdu en restant chez toi, et j'aurais eu soin de t'envoyer de tous les plats ». En disant cela, il entra et donna la main à Thesmopolis, qui s'appuyait sur ses esclaves.

Pour moi je songeais déjà à me retirer, lorsque Eucrate se tourna de mon côté ; il vit que j'avais l'air triste, et après avoir balancé quelque temps, il me dit : « Micylle, tu resteras à souper avec nous ; et pour que tu aies de la place, j'enverrai mon fils souper avec sa mère, dans l'appartement des femmes ». J'entrai donc dans la salle du festin, la bouche ouverte, comme un loup qui aurait presque vu la proie s'échapper de sa gueule. J'avais cependant quelque honte de déplacer le fils de la maison : mais enfin on servit le souper.

Cinq jeunes gens vigoureux, soulevant Thesmopolis, le posèrent avec peine sur un lit, où ils l'enfermèrent dans un rempart d'oreillers, pour le soutenir dans la même attitude. Personne ne voulut être son voisin, et l'on me fit asseoir à côté de lui, en sorte que nous étions à la même table.

Alors, cher Pythagore, on servit un souper magnifique. Toutes sortes de mets y parurent en abondance, dans des vases d'or et d'argent. Nous étions servis par de beaux esclaves, l'on n'avait point oublié les musiciens ni les farceurs ; enfin ma félicité aurait été complète, si Thesmopolis ne l'eût troublée, en me parlant continuellement d'une certaine chose qu'il appelait

la *Vertu*. Il me disait que deux négations valent une affirmation ; que quand il fait jour il n'est pas nuit, et que j'avais des cornes. Ce maudit philosophe détruisait tout mon plaisir, et m'empêchait, par son bavardage, d'entendre les chanteurs et les joueurs d'instruments.

Voilà, mon coq, quel fut le souper.

LE COQ. — Il n'a pas été fort agréable, ce me semble, surtout pour toi, qui as eu ce vieillard importun pour voisin.

MICYLLE. — Ecoute à présent mon songe. Je rêvais qu'Eucrate, sans enfants, était sur le point de mourir, et qu'ayant fait son testament, il m'avait institué l'héritier de tous ses biens. Déjà il était mort, et je m'étais emparé de sa succession. Je puisais à mon gré l'or et l'argent dont ses coffres étaient remplis, et je les répandais avec profusion. Ses riches habits, ses vases, ses tables, ses esclaves, tout était à moi. Ensuite j'imaginai être mollement couché sur un char attelé de deux chevaux blancs. Tout le monde me regardait, et jalousait mon bonheur ; j'étais environné d'un nombreux cortège. Enfin couvert d'un de ses plus beaux habits, et portant à mes doigts seize de ses plus riches anneaux, j'avais ordonné de préparer un grand festin, je voulais régaler mes amis, et comme dans un songe tout se passe promptement, déjà ils étaient arrivés. Le festin était servi, le vin fut trouvé parfait ; on était au dessert, et je portais dans une coupe d'or la santé de tous les convives, lorsque, mal à propos, tu t'es mis à crier. Ton cri a troublé le festin, renversé les tables et dissipé toutes mes richesses. Avais-je tort d'être si fort en colère contre toi, moi qui aurais désiré que ce beau songe eût duré pendant trois jours ?

LE COQ. — Tu aimes donc bien l'or, Micylle, et tu fais donc un grand cas des richesses, puisque tu admires ceux qui les possèdent, et que tu les crois heureux ?

MICYLLE. — Je ne suis pas le seul, Pythagore, et toi-même, lorsque tu étais Euphorbe, et que tu allais combattre les Grecs, tu retroussais ta chevelure sous des rubans d'or et d'argent. Cependant à la guerre, le fer eût été préférable à l'or. Tu courrais aux dangers avec plus de valeur quand tes cheveux étaient liés par des tresses d'or : c'est, sans doute, pour cela qu'Homère les compare à ceux des Grâces¹. Mais que diras-tu du fils de Saturne et de Rhée, du père des dieux et des hommes, qui

¹ *Iliade*, liv. XVII, v. 54.

étant amoureux d'une jeune fille d'Argos, et ne sachant en quoi se transformer pour lui plaire, ni comment corrompre les gardiens de sa virginité, se change en or, et se coule à travers le toit pour jouir de son amante? Que te dirai-je de plus? Vois combien l'or procure d'avantages à ceux qui le possèdent : il les fait admirer et respecter. D'ignorés et d'obscurs qu'ils étaient, ils les rend en un instant illustres et célèbres. Tu connais Simon, notre voisin, qui naguère exerçait le même métier que moi, et que je régalai aux dernières Saturnales d'un plat de purée et de deux morceaux d'andouille?

LE COQ. — Qui? Ce petit homme au nez retroussé, qui nous vola un plat de terre, le seul encore que nous eussions, et qui s'enfuit après le souper, en le cachant sous son aisselle? Je l'ai vu, Micylle.

MICYLLE. — Comment! c'est lui qui nous l'avait volé? Il jurait cependant le contraire. Pourquoi ne m'avertissais-tu pas? C'était alors, mon coq, qu'il fallait crier, puisque tu voyais qu'il nous volait.

LE COQ. — Je faisais cocorico, c'était dans ce moment tout ce qu'il m'était permis de faire; mais enfin, ce Simon, tu voulais en dire quelque chose.

MICYLLE. — Eh bien! il avait un cousin nommé Drimyle, qui était fort riche : tant que ce cousin vécut, il ne donna pas une obole à Simon. Eh! comment l'aurait-il fait, il était si avare, qu'il se refusait le plus strict nécessaire; mais il est mort depuis peu, et Simon a hérité de tous ses biens. Ce coquin, qui vole mes plats, a changé ses haillons en des habits magnifiques. Il a un char, des esclaves, des vases d'or et des tables à pieds d'ivoire. Tout le monde le salue avec un grand respect, et lui ne daigne seulement pas jeter les yeux sur nous. Dernièrement je le rencontrai, et lui dis : « Bonjour Simon ». — Il se mit en colère : « Apprenez à ce mendiant, dit-il à ses esclaves, à ne rien retrancher de mon nom; je m'appelle Simonide, et non pas Simon. » Ce qu'il y a de plus fort, c'est que toutes les femmes sont amoureuses de lui; il prend avec elles des airs de grandeur, admet les unes à ses plaisirs, dédaigne les autres, et celles-là sont assez folles pour se désespérer et le menacer de se pendre. Vois de combien de choses agréables l'or est la source : il transforme la laideur en beauté, et ressemble à la ceinture de Vénus. Tu sais les éloges qu'en ont

fait tous les poètes. *O métal précieux, la gloire et la force des mortels !*...¹. Mais, de quoi ris-tu, mon coq ?

LE COQ. — De ton ignorance, Micylle, et de ce que tu te laisses tromper, comme un autre, sur le sort des riches ; sache qu'ils sont cent fois plus malheureux que toi. Tu dois m'en croire, car j'ai été riche et pauvre plus d'une fois, j'ai passé par bien des états différents. — Tu verras bientôt que j'ai raison.

MICYLLE. — A propos, il est temps que tu me racontes tes métamorphoses, et que tu me dises ce que tu as appris dans tous les genres de vie que tu as éprouvés.

LE COQ. — Je le veux bien ; mais sache d'abord que je n'ai jamais connu personne de plus heureux que toi.

MICYLLE. — Que moi, mon coq ! Puisse le même bonheur t'arriver ! car enfin tu me forces à te dire des injures. Cependant apprends-moi comment d'Euphorbe tu es devenu Pythagore, et ensuite coq ? Tu dois avoir acquis beaucoup d'expérience, ayant passé par tant d'états.

LE COQ. — Je ne te dirai point comment mon âme, envoyée par Apollon, est descendue dans le corps d'un homme pour expier une faute. Cela serait trop long ; d'ailleurs il ne t'est pas permis d'entendre de pareils mystères, et je ne dois point te les révéler. Lorsque j'étais Euphorbe...

MICYLLE. — Apprends-moi auparavant, si j'ai, comme toi, subi quelque métamorphose.

LE COQ. — Sans doute.

MICYLLE. — Qu'étais-je donc ? Si tu peux me le dire, j'ai une grande envie de le savoir.

LE COQ. — Tu étais une des fourmis des Indes qui tirent l'or de la terre.

MICYLLE. — Ah, malheureux ! que n'ai-je été avisé pour en garder quelque petit morceau qui puisse m'aider à vivre. Mais que deviendrai-je par la suite ? Si je savais que ce fût quelque chose de bon, je me pendrais tout à l'heure au bâton sur lequel tu es perché.

LE COQ. — Il n'est aucun moyen de le savoir. Lors donc

¹ EURIPIDE, *Bellerophon*, tragédie dont il ne nous reste que des fragments.

que j'étais Euphorbe, je reprends mon histoire, je combattis pour les Troyens, et fus tué par Ménélas. Quelque temps après, je vins dans le corps de Pythagore ; mais auparavant, j'errai longtemps sans avoir de demeure, et jusqu'à ce qu'il plût à Mnésarque de me construire une maison.

MICYLLE. — Et pendant tout ce temps, te passais-tu de boire et de manger ?

LE COQ. — Sans doute. La nourriture ne convient qu'à des corps.

MICYLLE. — Mais dis-moi, avant tout, si la guerre de Troie se passa comme Homère l'a racontée.

LE COQ. — Eh ! d'où l'aurait-il appris, Micylle, il était alors chameau dans la Bactriane. Pour moi, je t'assure qu'il ne s'y passa rien de si extraordinaire. Ajax n'était pas d'une si grande taille que le dit Homère. Hélène n'était pas si belle qu'on le pense. Je l'ai vue ; elle était, à la vérité, assez blanche, mais elle avait un long cou, qui faisait bien voir qu'elle était la fille d'un cygne. Du reste, elle était déjà presque aussi vieille qu'Hécube. En effet, Thésée qui vivait du temps d'Hercule, l'avait enlevée dans sa jeunesse. Or, Hercule avait déjà renversé les murs de Troie, et vivait du temps de nos pères. Panthus¹ m'a assuré qu'étant encore fort jeune, il avait vu Hercule.

MICYLLE. — Et Achille était-il si brave, ou sa valeur n'est-elle qu'une fable ?

LE COQ. — Je n'ai jamais combattu contre lui, et je ne pourrais pas te dire au juste ce qui se passait chez les Grecs, parce que j'étais leur ennemi ; mais je sais bien que je n'eus pas de peine à percer de ma lance Patrocle, l'ami d'Achille².

MICYLLE. — Ménélas en eut encore à te tuer³. Mais en voilà assez sur la guerre de Troie. Parle-moi à présent de Pythagore.

LE COQ. — Quand j'étais Pythagore, Micylle, j'étais un grand sophiste ; il faut actuellement avouer la vérité, mais aussi j'étais fort instruit, et j'avais cultivé les plus belles connaissances. Je voyageai en Egypte, dans le dessein de conférer

¹ Panthus était père d'Euphorbe.

² Il le perça par derrière. *Iliade*, liv. XVI v. 807.

³ *Iliade*, liv. XVII, v. 50.

sur la philosophie avec les prêtres de ce pays. Je pénétrai leurs plus secrets mystères ; j'appris les livres d'Orus et d'Osirîs, et de retour en Italie, j'en imposai tellement aux Grecs de cette contrée, qu'ils me regardèrent comme un dieu.

MICYLLE. — Je savais tout cela. J'avais même entendu parler de ta prétendue résurrection, et de cette cuisse d'or que tu faisais voir de temps en temps. Mais je suis curieux de savoir pourquoi tu défendis expressément de manger de la viande et de goûter aux fèves.

LE COQ. — Ne me demande pas cela.

MICYLLE. — Pourquoi donc ?

LE COQ. — J'aurais honte de t'en dire la véritable raison.

MICYLLE. — Tu ne dois point faire de difficultés de tout avouer à un homme qui est ton compagnon et ton ami, je n'ose pas dire ton maître.

LE COQ. — Ce ne fut ni par amour de la sagesse, ni par aucune raison de santé que je défendis cette nourriture¹. Mais, sachant que je n'exciterais pas l'admiration des hommes, si je ne faisais rien d'extraordinaire, je voulus, par des institutions nouvelles, m'attirer leurs respects, et je leur commandai le silence, afin que chacun expliquant mes préceptes d'une manière différente, on eût pour eux autant de vénération que pour des oracles obscurs.

MICYLLE. — Je crois que tu te moques encore de moi, comme tu fis autrefois des Crotoniates, des Tarentins, des Métapontains, et de tous ceux qui suivaient tes préceptes en silence et adoraient la trace de tes pas ; mais enfin, après avoir dépouillé le personnage de Pythagore, de quel autre t'es-tu revêtu ?

LE COQ. — Je devins Aspasia, courtisane de Milet.

MICYLLE. — Que me dis-tu là ? Tu as aussi été femme, Pythagore ! Comment, maître coq, il a donc été un temps où tu pondais ? Pythagore couchait avec Périclès, Pythagore poussait la navette, filait de la laine, et faisait le métier de courtisane ?

¹ Le véritable motif pour lequel les Pythagoriciens s'abstenaient des fèves, était, s'il faut en croire Clément d'Alexandrie, que ce légume rend les femmes stériles.

LE COQ. — Il est vrai, Micylle, mais je ne suis pas le seul ; Tirésias et Cénée, le fils d'Élatus ¹, ont été, avant moi, changés en femmes, et toutes tes railleries retombent aussi sur eux.

MICYLLE. — Sous lequel des deux sexes as-tu goûté le plus de plaisir ? Était-ce lorsque tu étais homme ou lorsque Périclès te caressait ?

LE COQ. — Sais-tu que Tirésias fut puni pour avoir répondu à une pareille question.

MICYLLE. — Et bien ! si tu ne veux pas me répondre, je m'en tiendrai à Euripide, qui dit qu'il aimerait mieux aller trois fois à la guerre, que d'accoucher une seule ².

LE COQ. — Un jour, Micylle, tu pondras à ton tour : je te le prédis, et tu seras quelquefois femme, dans la révolution des siècles futurs.

MICYLLE. — Tu ne t'étrangleras pas, maudit coq ! crois-tu que tous les hommes soient aussi voluptueux que les habitants de Samos et de Milet ? On dit qu'étant Pythagore, tu étais assez beau garçon dans ta jeunesse, et que tu servais d'Aspasie au tyran de Samos.... Mais après avoir joué le rôle d'Aspasie, sous quel sexe as-tu reparu ?

LE COQ. — Je suis devenu le philosophe cynique Cratès.

MICYLLE. — Dieux ! quel changement, d'une courtisane en philosophe !

LE COQ. — Après cela j'ai été roi, puis mendiant, ensuite satrape, peu après cheval, geai, grenouille, et mille autres choses semblables, qu'il serait trop long de te détailler. Enfin je suis devenu coq, et je l'ai été plusieurs fois, car j'aime cette condition. J'ai été au service des rois, des pauvres et des riches ; à présent je suis au tien, et je ris, lorsque je te vois t'ennuyer de la pauvreté, et admirer les riches. Tu ne connais pas les maux qui les assiègent : si tu savais de combien d'inquiétudes ils sont la proie, tu rirais de toi-même, et de la fausse opinion qui te les fait regarder comme heureux.

¹ Ce Cénée fils d'Elatus, était autrefois une fille dont Neptune devint amoureux. Un jour que ce dieu la pressait vivement, elle lui promit tout, s'il voulait lui jurer de lui accorder auparavant une demande. Neptune le jura, et Cénée lui demanda de la changer en garçon. Le dieu fut obligé d'accomplir son serment, et de renoncer à son amour. *Scholie grecque.*

² EURIPIDE, tragédie de *Médée* v. 960

MICYLLE. — Cependant, Pythagore, si toutefois tu veux que je t'appelle ainsi, car je crains de confondre tes noms.....

LE COQ. — Appelle-moi comme tu voudras, Euphorbe; Pythagore, Aspasia, Cratès, peu importe, je suis en même temps tout cela. Néanmoins, tu feras mieux de m'appeler coq, puisque je le suis à présent; d'ailleurs il ne faut pas mépriser un oiseau qui renferme en lui seul tant de graves personnages.

MICYLLE. — Eh bien, mon coq, puisque tu as éprouvé tant de genres de vie, puisque tu as appris tant de choses, tu me diras quelle est la condition des riches, et quelle est celle des pauvres, afin que je puisse juger si tu as dit la vérité, en me déclarant plus heureux que les premiers.

LE COQ. — D'abord, Micylle, considère que tu n'as rien à redouter de la guerre. Si l'on dit que les ennemis font une irruption, rien ne t'alarme; tu ne crains pas qu'ils ravagent tes campagnes, détruisent tes jardins, ou saccagent tes vignes. Au premier son de la trompette, tu jettes un coup d'œil autour de toi, et tu te sauves où tu peux. Mais les riches, à ces nouvelles, sont remplis d'inquiétudes, et lorsque du haut des murailles, ils voient toutes leurs possessions ravagées par les ennemis, ils sont plongés dans la plus grande douleur. S'il faut contribuer pour les besoins de l'État, ce sont les riches seuls que l'on impose; et s'il faut aller à la guerre, ce sont encore eux qui sont le plus exposés aux dangers, parce qu'ils combattent à la tête des troupes. Pour toi, couvert d'un simple bouclier d'osier, rien ne ralentit ta fuite si l'on est vaincu, et si l'on est vainqueur, tu es toujours prêt à célébrer la victoire.

Dans la paix, tu te rends à l'assemblée du peuple. Là, tu règnes sur les riches; ils frissonnent et tremblent à ton aspect; ils cherchent, par de fréquentes distributions, à capter les bonnes grâces; ils se donnent toutes sortes de peines pour te procurer des bains, des jeux, des spectacles, des divertissements: et toi, censeur rigoureux de leur conduite, à peine souvent daignes-tu t'entretenir avec eux. Lorsqu'il te plaît, tu les fais lapider et tu confisques leurs biens. Tu es en sûreté contre la calomnie; tu ne crains point qu'un voleur, perçant la nuit le mur de ta maison, vienne t'enlever ton trésor; tu n'as point l'embarras des affaires; tu n'es point occupé à des calculs continuels, ni à faire rendre compte à des fripons d'économes; mais le soir, lorsque tu as fini une paire de sou-

liers, tu reçois sept oboles, le prix de ton travail, et tu vas au bain s'il te plaît, ou bien tu achètes, pour te régaler, un hareng, quelques légumes, des têtes d'ail; tu chantes sans cesse, et tu vis comme un sage, grâce à cette excellente pauvreté.

Un pareil régime conserve ta santé, et fortifie ton corps; tu t'endurcis contre le froid; le travail, qui t'aiguise sans cesse, te rend un athlète redoutable aux maux qui terrassent les autres hommes; aucune maladie grave n'ose t'attaquer. Si, par hasard, une fièvre légère s'est emparée de toi, tu la supportes quelque temps; mais bientôt tu te lèves et tu la chasses par la diète. Elle ne tarde pas à prendre la fuite, lorsqu'elle te voit te remplir d'eau froide, et dire un long adieu aux visites des médecins.

Quels maux, au contraire, l'intempérance ne cause-t-elle pas aux riches? la phtisie, l'hydropisie, la péripneumonie, tristes fruits de ces splendides soupers, dans lesquels ils passent leurs jours.

Les riches, par leur ambition, ressemblent à Icare; ils s'élèvent dans les airs, ils s'approchent du Soleil, et ne font pas réflexion que leurs ailes ne sont attachées qu'avec de la cire. Aussi souvent ils tombent avec fracas dans la mer, la tête la première. Les pauvres, au contraire, semblables à Dédale, ne portent pas leur vol si haut; ils aiment mieux raser la terre et les bords de la mer. Quelquefois même ils trempent leurs ailes dans l'onde salée, afin de pouvoir la traverser avec plus de sûreté.

MICYLLE. — Tu me parles là de gens tout à fait sensés.

LE COQ. — Vois combien le naufrage des autres leur a attiré de honte. Vois Crésus vaincu, exposé aux railleries des Perses, monter sur le bûcher. Vois Denys le Tyran, chassé de Syracuse, contraint de montrer à lire aux enfants de Corinthe, et de changer son sceptre contre la verge d'un maître d'école.

MICYLLE. — Mais dis-moi, mon coq, lorsque tu étais roi, car tu m'as dit que tu avais régné, comment as-tu trouvé cette condition? Tu devais être heureux, puisque tu possédais le premier de tous les biens.

LE COQ. — Ah! Micylle, ne m'en rappelle pas le souvenir; c'est l'état où j'ai été le plus à plaindre. Il est vrai que j'avais l'apparence du bonheur, mais au-dedans j'étais rongé de mille chagrins cuisants.

MICYLLE. — Et quels étaient donc ces chagrins ? Ce que tu dis là ne me paraît pas croyable.

LE COQ. — Mon royaume était vaste et fertile ; la beauté de ses villes et le nombre de leurs habitants, attiraient l'admiration de tous les étrangers. Il était arrosé par des fleuves navigables, et la mer lui fournissait des ports favorables au commerce. J'avais de nombreuses armées de terre et de mer, une garde considérable, des richesses immenses. Mon palais était rempli de vases d'or ; enfin j'étais décoré de toute la pompe royale. Si je sortais, le peuple se précipitait en foule sur mes pas. En me voyant, mes sujets croyaient voir un dieu ; les uns se prosternaient à mon passage ; d'autres, pour mieux satisfaire leur curiosité, montaient jusque sur les toits. On s'estimait heureux si l'on avait pu contempler mon char, mon habit, mon diadème et tout mon cortège. Mais moi, qui connaissais les inquiétudes dont j'étais la victime, je leur pardonnais aisément leur ignorance et leur curiosité. J'avais pitié de moi-même, et je me comparais à ces statues colossales, ouvrages de Phidias, de Miron, ou de Praxitelle. Elles représentent au dehors Jupiter ou Neptune ; elles paraissent d'or ou d'ivoire ; elles ont à la main un foudre ou un trident ; mais si vous vous baissez, si vous regardez dessous, vous verrez leur cavité remplie de barres de fer et de clous ; des pièces de bois les traversent ; elles sont enduites de poix et cachent mille difformités, sans parler des araignées et des souris qui y font leur séjour. Voilà, Micylle, quelle est la royauté.

MICYLLE. — Tu ne m'as pas encore dit, quelle était cette difformité secrète de la condition des rois, ni quels sont ces clous et ces barres de fer. Je vois bien que posséder un grand empire, être traîné sur un char magnifique, recevoir les hommages et l'adoration des peuples, peut avoir quelque ressemblance avec la statue colossale ; c'est en effet quelque chose de divin. Explique-moi donc à présent ce que signifient les ordures qui se trouvent dans l'intérieur du colosse.

LE COQ. — Que te dirai-je, Micylle, des craintes, des soupçons, des remords qui accompagnent les rois, de la haine et des complots de ceux qui les environnent ? Les monarques ne goûtent qu'un sommeil rare et interrompu, des rêves épouvantables portent l'effroi dans leurs sens. Toujours inquiets, ils ne lisent dans l'avenir que des événements funestes. Des occupations continuelles les enchaînent ; les négociations, l'administration de la justice, les expéditions militaires, les traités,

les conseils ; jamais un sommeil agréable n'appesantit leurs paupières. C'est pour eux une nécessité de veiller sans cesse sur la conduite des autres, et d'avoir mille affaires sur les bras. Le fils d'Atrée ne peut goûter les douceurs du repos, mille soins le tourmentent, tandis que les Grecs jouissent d'un sommeil paisible. Ce roi de Lydie n'est point heureux, parce que son fils est muet. Le roi de Perse ne voit qu'avec inquiétude Cléarque rassembler des troupes pour Cyrus. Un autre est alarmé de voir Dion s'entretenir en secret avec les Syracusains. Alexandre ne peut supporter les louanges que l'on donne à Parménion. Perdicas craint Ptolémée, et Ptolémée Séleucus.

L'amour remplit le cœur d'un autre de chagrins. Sa maîtresse lui est infidèle, ou ne lui accorde ses faveurs qu'avec répugnance. Que faire, si l'on apprend que des sujets se sont révoltés, si l'on voit deux ou trois gardes se parler à l'oreille d'une manière mystérieuse ? Le comble du malheur est qu'il faut souvent soupçonner ses meilleurs amis, et n'en attendre jamais rien que d'affreux. L'un est mort empoisonné par son fils, un autre a péri par les mains de son mignon, et plus d'un, Micylle, a terminé ses jours de cette manière.

MICYLLE. — Que me dis-tu là, mon Coq ? Fi donc ! tout cela est horrible. Ah ! j'aime bien mieux, courbé sur mon ouvrage, tailler un morceau de cuir, que de boire, dans une coupe d'or, l'aconit préparé par les mains d'un perfide ami. Je risque tout au plus de me couper le bout des doigts, si mon tranchet vient à me tourner dans la main ; mais ceux dont tu me parles, se donnent des festins mortels. Lorsqu'ils tombent, ils ressemblent à ces comédiens que l'on voit représenter Cécrops, Sisyphe ou Télèphe ; ils portent un diadème, une épée, à la poignée d'ivoire, leur chevelure flotte sur un habit couvert d'or ; mais si, poussés par quelqu'un, ils viennent à tomber, ce qui arrive assez souvent, alors ils donnent à rire aux spectateurs. Le masque et le diadème du comédien se brisent, son véritable visage s'ensanglante, ses habits déchirés laissent voir les haillons dont il est vêtu, et ses jambes dépouillées de leur cothurne, montrent qu'il avait le pied trop petit pour une si grande chaussure.

Tu vois, mon coq, qu'à ton exemple je fais aussi des comparaisons. Mais après avoir été roi, comment as-tu trouvé la condition de cheval, de poisson, de chien, ou de grenouille ?

LE COQ. — Tu me fais là une question qui exigerait une longue réponse ; d'ailleurs ce n'est pas ici le moment de te la

faire, qu'il te suffise de savoir que de toutes les conditions que j'ai éprouvées, aucune ne m'a paru plus rude à supporter que celle de l'homme. Il ne sait pas assez se renfermer dans les bornes de la nature. En effet, a-t-on jamais vu un cheval devenir usurier, une grenouille calomniatrice, un geai faire le philosophe, un moucheron le cuisinier, ou un coq jouer le personnage d'un Giton ? Aucun des emplois ridicules que vous exercez ne se trouve parmi les bêtes.

MICYLLE. — Ce que tu dis, mon coq, est très vrai. Cependant je ne rougirai point de t'avouer ce que j'éprouve. Je ne puis me défaire de ce désir d'être riche, que j'ai sucé avec le lait. Ce songe qui m'a fait voir tant d'or est toujours présent à mes yeux ; et ce coquin de Simon, nageant dans toutes sortes de biens et de plaisirs, est pour moi un violent sujet de jalousie.

LE COQ. — Je t'en guérirai bientôt, Micylle, et puisqu'il est encore nuit, lève-toi et suis-moi, je vais te conduire chez ce Simon, et chez tous les riches où tu voudras entrer. Tu verras quel est leur sort.

MICYLLE. — Comment feras-tu ? Toutes les portes sont fermées : veux-tu que je perce le mur de leurs maisons ?

LE COQ. — Non, Mercure auquel je suis consacré, a donné à la plume recourbée que je porte à la queue, une propriété particulière.

MICYLLE. — Mais tu as deux plumes faites ainsi.

LE COQ. — C'est la droite ; celui à qui je la laisse arracher, peut ouvrir toutes les portes, entrer dans l'intérieur des maisons, y voir ce qui s'y passe, et n'être point lui-même aperçu.

MICYLLE. — Ah ! je ne savais pas, mon coq, que tu fusses aussi un enchanteur. Mais si tu me donnes une fois cette plume précieuse, tu verras bientôt toutes les richesses de Simon transportées chez moi.

LE COQ. — Cela ne serait pas juste, Micylle, et Mercure m'a ordonné de découvrir par mon cri, celui qui voudrait abuser de la puissance de ma plume.

MICYLLE. — Ce que tu dis là n'est pas croyable. Quoi ! Mercure, qui lui-même est un voleur, serait jaloux des autres ? Quoi qu'il en soit, allons toujours, je m'abstiendrai, si je puis, de toucher à l'or de Simon.

LE COQ. — Arrache d'abord la plume. Comment ! je crois que tu me les arraches toutes deux.

MICYLLE. — C'est afin d'être plus sûr de mon fait, et puis ta queue n'en paraîtra pas si difforme.

LE COQ. — Soit. Irons-nous d'abord chez Simon, ou chez quelque autre riche ?

MICYLLE. — Non, non ! ce sera chez Simon, qui, depuis qu'il est riche, veut avoir quatre syllabes à son nom, au lieu de deux. Mais nous voici déjà devant sa porte, que faut-il faire à présent ?

LE COQ. — Introduis la plume dans la serrure.

MICYLLE. — Que vois-je ! la porte s'est ouverte comme avec la clef.

LE COQ. — Entre le premier. Vois-tu Simon se privant du sommeil pour compter son argent ?

MICYLLE. — Oui, je l'aperçois auprès d'une petite lampe. Comme il est pâle ! je ne sais d'où cela peut lui venir ; il faut que ce soient les soucis et les inquiétudes qui l'aient ainsi rendu maigre, car je n'ai pas entendu dire qu'il fût malade.

LE COQ. — Écoute-le parler, tu sauras bientôt quelle est la cause de sa pâleur.

SIMON. — Oui, ces soixante-dix talents seront bien plus en sûreté si je les cache sous mon lit ; personne ne s'en doutera. Quant aux seize autres, il faut que Sosyle, mon palefrenier, m'ait vu les enfouir dans l'écurie ; car, depuis quelque temps, il néglige furieusement mes chevaux, et devient bien paresseux. Mais il en a sûrement déjà volé beaucoup : avec quoi mon cuisinier lui aurait-il acheté hier de quoi se régaler ? On m'a dit qu'il avait fait présent à sa femme d'un bijou de cinq drachmes. Oh ! malheureux que je suis ! ces coquins-là me ruinent. . . . Mais, ma vaisselle n'est point en sûreté ; j'en ai tant, que l'on pourrait bien être tenté de percer la muraille pour me la voler. Tout le monde est jaloux de moi et me dresse des embûches, surtout mon voisin Micylle.

MICYLLE. — Oui, je te ressemble, n'est-ce pas, et j'emporte les plats sous mon aisselle ?

LE COQ. — Tais-toi, Micylle, ne va pas faire connaître que nous sommes là à l'écouter.

SIMON. — Ah ! il vaut mieux ne se point coucher, et rester en sentinelle... Je ferais bien de faire un tour dans la maison... Qui va là?... Je te vois scélérat. Par Jupiter..... Ah ! ce n'est qu'une colonne. Bon, tout va bien. Cachons notre argent, demain nous le recomptons pour voir s'il n'y manque rien... On m'a frappé..... On m'assiège, on en veut à mon bien : vite, mon épée..... Si je prends quelqu'un... Serrons promptement notre argent.

LE COQ. — Tu vois, Micylle, quelle est la vie de Simon.. Allons-nous-en chez quelque autre ; la nuit ne va pas tarder à finir.

MICYLLE. — Ah, le malheureux, quelle vie il mène ! puissent mes ennemis être riches à ce prix ! Cependant auparavant de m'en aller, je veux le frapper sur la joue.

SIMON. — Quelqu'un m'a frappé. Au voleur !... Malheureux ! on m'assassine.

MICYLLE. — Pleure, misérable, passe les nuits à veiller, sèche sur ton or, et deviens aussi pâle que lui. Si tu veux, mon coq, nous irons chez Gniphon ; il demeure ici près... La porte s'est ouverte d'elle-même.

LE COQ. — Le vois-tu, éveillé par l'avarice, s'occuper à calculer ses usures avec ses doigts crochus. Eh bien ! dans peu, il faudra qu'il abandonne ses richesses pour devenir chauve-souris ou moucheron.

MICYLLE. — Cet insensé me paraît encore plus malheureux qu'une chauve-souris ou qu'un insecte. Allons chez un autre.

LE COQ. — Allons chez ton Eucrate. La porte est ouverte, et tu peux entrer.

MICYLLE, *regardant les meubles somptueux d'Eucrate.* — Hélas ! il n'y a qu'un moment que tout ceci m'appartenait.

LE COQ. — Quoi ! tu penses toujours à ton rêve ! tiens, vois cet infâme vieillard Eucrate couché avec son valet.

MICYLLE. — Ah ! cela est abominable : sortons. Que vois-je ! sa femme s'abandonne à son cuisinier !

LE COQ. — Eh bien, Micylle, voudrais-tu à présent être l'héritier d'Eucrate et posséder ses trésors ?

MYCILLE. — Les dieux m'en préservent, mon Coq ! périssons plutôt de faim et de misère avant que cela m'arrive. Adieu l'or, adieu les festins, je serai plus riche avec quatre oboles, que ces gens-là avec toutes leurs richesses et tous leurs vices.

LE COQ. — Déjà le crépuscule commence, le jour s'approche; retournons à la maison, tu verras le reste une autre fois.

ICAROMÉNIPPE

ou

LE VOYAGEUR AÉRIEN

MÉNIPPE ET SON AMI.

MÉNIPPE. — Oui, j'ai bien parcouru trois mille stades, depuis la terre jusqu'à la lune, où j'ai fait ma première station ; de là jusqu'au soleil, il y a bien à monter cinq cents parasanges ; et du soleil jusqu'au ciel même, et à la citadelle de Jupiter, il peut y avoir une forte journée d'aigle.

L'AMI. — De grâce, Ménippe, que veut dire ce calcul astronomique ? Qu'est-ce que tu mesures là, tout bas ? Il y a déjà du temps que je te suis, et je t'entends parler de lune, de soleil, proférer, qui plus est, les mots étrangers de stations et de parasanges.

MÉNIPPE. — Ne sois pas étonné, mon cher, si je te parais m'occuper d'objets élevés et célestes ; je calculais, en moi-même, le chemin que j'ai fait dans mon dernier voyage.

L'AMI. — Apparemment qu'à l'exemple des Phéniciens, tu jugeais de ta route par le cours des astres.

MÉNIPPE. — Point du tout. C'est dans les astres même que j'ai voyagé.

L'AMI. — Par Hercule ! tu as fait là un songe bien long, si tu as dormi sans t'en apercevoir pendant tant de chemin.

MÉNIPPE. — Tu crois que je te fais ici le récit d'un songe. Et bien, j'arrive tout récemment du palais de Jupiter.

L'AMI. — Que dis-tu ? Ménippe descendu du ciel et de la demeure de Jupiter, revient aujourd'hui dans la Grèce ?

MÉNIPPE. — Rien n'est plus vrai. Tu me vois arrivant, en ce jour, des régions célestes, où j'ai vu et entendu des choses admirables ; et si tu refuses de me croire, j'en serai ravi, car j'aurai joui d'un bonheur incroyable.

L'AMI. — Et comment oserais-je, divin et céleste Ménippe, faible et terrestre mortel que je suis, refuser de croire un homme, qui voit les nuages sous ses pieds, et qui, pour parler comme Homère, *est un des habitants des cieux*. Cependant, je te prie de me dire par quel moyen tu as pu t'élever dans les airs. Où as-tu pu trouver une échelle assez haute ? . . . Car, à en juger par ta figure, tu ne ressembles pas assez au jeune berger de Phrygie, pour que je puisse imaginer que tu as été enlevé par un aigle, et destiné à servir d'échanson à la table des dieux.

MÉNIPPE. — Tu te moques de moi, je le vois bien, et ne suis pas surpris qu'un récit aussi extraordinaire te paraisse tout semblable à une fable. Mais sache que, pour m'élever dans les cieux, je n'ai point eu besoin d'échelle, ni d'être le mignon d'un aigle. J'ai volé de mes propres ailes.

L'AMI. — Voilà qui surpasse tout ce qu'a fait Dédale, et j'ignorais encore que tu eusses été métamorphosé en milan ou en geai.

MÉNIPPE. — Courage, mon ami. Tu n'es pas éloigné de deviner. En effet, à l'exemple de Dédale, je me suis aussi fabriqué des ailes.

L'AMI. — Comment ! et tu n'as pas craint, pour prix de ta témérité, de tomber dans quelque mer, à laquelle, comme Icare, tu aurais donné ton nom ?

MÉNIPPE. — Non, sans doute ; Icare attacha ses ailes avec de la cire, qui se fondit bientôt à l'aspect du soleil ; les plumes se détachèrent, et Icare dut nécessairement tomber : au lieu que mes ailes étaient bien plus solides.

L'AMI. — Explique-toi. Peu s'en faut que tu ne me persuades insensiblement de la vérité de ton histoire.

MÉNIPPE. — Voici comment la chose est arrivée. J'avais pris à la chasse un aigle et un vautour de la plus forte espèce ; je leur coupai les ailes, et..... Mais, si tu avais le loisir de

m'entendre, il voudrait mieux que je te racontasse ce qui a donné lieu à cette belle invention.

L'Ami. — Très volontiers, tes discours excitent ma curiosité, et j'attends avec avidité la fin de ton récit. Mais, par le dieu de l'amitié, ne va pas me quitter au sommet de ta narration, lorsque tu m'auras suspendu par les oreilles.

MÉNIPPE. — Écoute-moi donc, car je sais qu'il n'est point civil d'abandonner son ami, lorsqu'il désire fortement quelque chose, et surtout lorsqu'il est, comme tu le dis, suspendu par les oreilles.

Dès que j'eus commencé à réfléchir sur la vie humaine, je trouvai bientôt que les choses d'ici-bas étaient peu stables, ridicules et viles, je veux dire les richesses, les dignités, la puissance; et plein de mépris pour ces objets, dont je regardais la recherche comme un obstacle à l'étude de ceux qui sont vraiment dignes de nos empressements, j'essayai de lever les yeux et de contempler cet univers. Mais je tombai dans un grand embarras, quand, pour la première fois, je considérai ce que les philosophes appellent le *Monde*. Je ne pouvais comprendre comment il avait été formé, ni quel en avait été l'ouvrier, s'il avait eu un commencement, et s'il devait avoir une fin. En examinant ses différentes parties, mon incertitude redoublait encore; et lorsque je voyais la disposition des étoiles, dont le ciel est parsemé, et le soleil lui-même, je désirais vivement en connaître la nature et la cause. Les révolutions de la lune me paraissaient encore plus singulières, et tout à fait étranges: je regardais la variété de ses phases, comme tenant à une cause inexplicable. Je pouvais encore moins comprendre la rapidité des éclairs, les éclats du tonnerre, et ces torrents de pluie, de grêle et de neige, qui tombent avec tant de violence; enfin il m'était impossible de former là-dessus quelque conjecture satisfaisante.

Dans la perplexité où se trouvait alors mon esprit, je pensai que c'était des philosophes que je pouvais apprendre tous ces phénomènes. J'imaginai qu'il leur serait facile de m'en expliquer les véritables causes; en conséquence je choisis ceux qu'une physionomie austère, un visage pâle, garni d'une barbe large et touffue, me portaient à croire les plus habiles. En effet, plusieurs me paraissaient sublimes dans leurs discours, et parfaitement instruits des merveilles célestes. Je me remis donc entre leurs mains, moyennant une grosse somme d'argent, dont je payai partie sur le champ, et promis l'autre,

quand ils m'auraient fait parvenir au faite de la philosophie. Je demandais qu'ils m'apprirent à disserter avec facilité sur les phénomènes du ciel, qu'ils me fissent connaître l'ordre et l'arrangement de l'univers. Mais, bien loin de dissiper mon ancienne ignorance, ils me jetèrent dans une incertitude encore plus grande, en ne m'entretenant que de *principes*, de *fins*, d'*atomes*, de *vide*, de *matière*, d'*idées*, et de mille autres termes barbares, dont ils m'étourdissaient tous les jours. Mais le plus embarrassant pour moi, était que la doctrine de l'un ne s'accordait nullement avec celle de l'autre, et que leurs opinions se combattaient et étaient diamétralement opposées ; tous voulaient cependant me persuader, et chacun d'eux s'efforçait de m'attirer à son sentiment particulier.

L'AMI. — Ce que tu me dis est bien étrange ! Comment des gens qui se piquent de sagesse, peuvent-ils disputer sur des vérités constantes, et ne pas avoir, sur les mêmes objets, la même façon de penser ?

MÉNIPPE. — Oh ! tu rirais bien, mon ami, si tu connaissais l'orgueil et la forfanterie qui régner dans leurs discours. En effet, ces gens-là ont toujours vécu sur la terre ; ils ne sont point d'une nature supérieure à celle des autres hommes, leur vue n'est pas plus perçante que celle de leurs voisins. La plupart même ont les yeux obscurcis par la vieillesse ou les infirmités, et cependant ils assurent qu'ils voient distinctement les extrémités des cieux ; ils mesurent le soleil, marchent dans les espaces qui sont au-dessus de la lune ; et comme s'ils étaient tombés tout récemment des étoiles, ils en décrivent la forme et la grandeur. Souvent ils ignorent combien il y a de stades de Mégare à Athènes, et néanmoins ils osent dire quelle est la distance de la lune au soleil, combien ces astres ont de coudées dans leur circonférence, quelle est la hauteur de l'espace occupé par l'air, quelle est la profondeur de la mer. Ils mesurent la terre, tracent des cercles, figurent des triangles sur des carrés, décrivent différents orbites, et soumettent le ciel même à leurs hardis calculs. Mais une preuve de leur ignorance et de leur orgueil, c'est qu'au lieu de ne parler que par conjectures sur ces objets, dont on ne peut avoir de connaissances certaines, ils soutiennent leurs sentiments avec la dernière opiniâtreté, sans permettre à nul autre de faire prévaloir le sien. Ils assurent, et peu s'en faut que ce ne soit avec serment, que le soleil est une boule de fer rouge, que la lune est habitée, que les étoiles s'abreuvent des vapeurs que le

soleil attire de la mer, comme avec une corde à puits, et qu'il leur distribue à boire tour à tour. Du reste, il est aisé de voir combien ils diffèrent dans leurs opinions, et je te prie de remarquer si la doctrine de l'un ressemble à celle d'un autre, ou plutôt si elle ne lui est pas absolument opposée. D'abord ils ne s'accordent point entre eux sur l'origine du monde. Les uns veulent qu'ils soit incréé et incorruptible; d'autres osent parler de celui qui en a été l'ouvrier; ils expliquent la manière dont il s'y est pris, pour le composer. Mais ceux qui m'étonnaient le plus, étaient ceux qui parlaient d'un certain dieu, fabricant de toutes choses, et ne pouvaient me dire, ni de quel lieu il était venu, ni en quel endroit il était, lorsqu'il travaillait à la formation de tous les êtres; car tu sens bien qu'avant l'existence de l'univers, on ne peut imaginer ni temps ni lieu.

L'AMI. — Pour cela, voilà des hommes bien hardis et bien impudents !

MÉNIPPE. — Et que serait-ce donc, mon cher, si tu avais entendu tout ce qu'ils débitent sur les *idées*, ou sur les choses *incorporelles*, et leurs savantes dissertations sur le *fini* et l'*infini* ? car souvent il s'élève, sur ces matières, de fortes disputes entre ceux qui croient que l'univers ne périra jamais, et ceux qui assignent un terme à son existence. Bien plus, quelques-uns prétendent prouver qu'il y a une infinité de mondes, et condamnent absolument ceux qui enseignent qu'il n'y en a qu'un. Un autre, sans doute ennemi de la paix, pense que la guerre est la mère de toute chose. Quant à leurs sentiments sur les dieux, que te dirai-je ? Les uns veulent que la divinité soit un nombre; il y en a qui jurent par le chien, l'oie ou le platane; ceux-ci, chassant tous les autres dieux, donnent à un seul l'empire de l'univers. En les entendant, je fus fâché d'apprendre combien était grande la disette des dieux. Mais quelques-uns, d'un caractère plus libéral, assurent qu'il y en a plusieurs. Ils les divisent en plusieurs classes, appellent l'un le premier dieu, donnent à d'autres le second et le troisième rang de la divinité. Quelques-uns croient encore que la nature divine est incorporelle, et n'a ni sens ni figure : d'autres ne la conçoivent qu'avec un corps. Tous ne pensent pas également que les dieux se mêlent de nos affaires. Il en est qui, les délivrant de tous soins pénibles, à peu près comme nous avons coutume de dispenser les vieillards des charges publiques, les font presque ressembler aux gardes que l'on

Introduit dans les pièces de théâtre. D'autres enfin, surpassant toutes ces opinions, pensent qu'il n'y a jamais eu de dieux, et laissent le monde se gouverner sans conducteur et sans maître.

En écoutant ces discours, je ne me sentais pas la force de refuser ma confiance à des hommes dont la voix était si bruyante, et la barbe si respectable; d'un autre côté, je ne savais comment faire pour ne rien trouver de répréhensible et de contradictoire dans leurs enseignements. Souvent même je m'efforçais de croire à quelques-uns : mais bientôt, comme le dit Homère :

Un tout autre désir triomphait dans mon cœur¹.

Enfin, ne sachant plus à qui m'adresser, je désespérai de trouver sur la terre la vérité que j'y cherchais. Je crus en conséquence qu'il ne me restait plus d'autre ressource pour mettre fin à mon incertitude, que de trouver le moyen de m'attacher des ailes, à l'aide desquelles je pusse m'élever dans les cieux. Le désir que j'en avais me fit espérer que la chose ne serait pas impossible. Ésope, dans ses fables, ne nous fait-il pas voir des aigles, des escargots, des chameaux même, pour lesquels la route du ciel a été praticable ? Mais comme il me paraissait de toute impossibilité qu'il me poussât jamais des ailes, je crus qu'en m'accommodant celles d'un aigle ou d'un vautour, les seules proportionnées à la taille d'un homme, je pourrais peut-être réussir dans mon entreprise. Ayant donc pris ces deux oiseaux à la chasse, je coupai adroitement l'aile droite de l'aigle, et la gauche du vautour je les attachai à mes épaules avec de fortes courroies, puis ajoutant à leurs extrémités de quoi pouvoir les tenir avec les mains, je m'essayai à voler. D'abord je ne faisais que sauter en m'aidant de mes mains, et, comme les oies, je volais terre à terre, et marchais sur la pointe des pieds, en étendant les ailes ; mais, voyant que la chose me réussissait, j'osai tenter une épreuve plus hardie, et montant sur la citadelle, je me précipitai en bas, et volai jusque sur le théâtre. Comme j'avais fait ce trajet sans danger, je résolus d'élever mon vol dans une plus haute région. Je m'élançai du Parnèthe, et de l'Hymette, et planai jusqu'au mont Gérannée, de là jusqu'à la citadelle de Corinthe, puis, par delà la montagne de Pholoé et l'Erymanthe, jusqu'au Taygète. L'exercice augmenta ma hardiesse, et je parvins à

¹ *Odyssée*, liv. I, v. 302.

m'élever dans les plus hautes régions de l'air. Dès lors je résolus de ne plus mesurer mon vol sur celui des petits oiseaux. Je montai sur l'Olympe; et après avoir fait une provision de vivres, la plus légère qu'il me fût possible, je dirigeai mon vol droit vers les cieux. La grande élévation me troubla d'abord la vue, mais ensuite je m'y accoutumai à merveille. Lorsque je fus arrivé dans la région de la lune, je laissai beaucoup de nuages derrière moi, et comme je sentais de la fatigue, surtout dans l'aile gauche, qui était celle de vautour, je m'approchai de la lune, et m'assis dans cet astre, pour prendre un peu de repos. De là, jetant les yeux sur la terre, tel que le Jupiter d'Homère¹, je promenais mes regards tantôt sur la Thrace qui nourrit des chevaux, tantôt sur la Mysie; peu après, je considérai à mon gré la Grèce, la Perse, l'Inde, et cette vue me remplissait d'un plaisir indicible.

L'AMI. — Tu me diras du moins, Ménippe, quelle en était la cause, afin que je n'ignore aucune circonstance de ton voyage, et que je sache même tout ce que tu as pu observer de curieux pendant ta route. Je m'attends à entendre bien des choses nouvelles sur la forme dont la terre et les objets qu'elle contient, se sont offerts à tes yeux.

MÉNIPPE. — Tu as raison, mon ami : et pour bien me comprendre, transporte-toi en idée dans la lune, voyage avec moi par le moyen de mon récit, et considère la disposition des choses qui sont sur la terre. D'abord, imagine-toi voir une terre extrêmement petite, mais beaucoup plus petite que la lune; en sorte qu'ayant tout à coup penché la tête, je fus fort embarrassé pour découvrir la place qu'occupaient nos énormes montagnes, et cette mer qui nous paraît immense; si je n'eusse aperçu le colosse des Rhodiens, et la tour bâtie sur le Phare, je crois que la terre eût totalement échappé à mes regards. Mais la hauteur de ces deux monuments qui s'élèvent jusqu'aux nues, et l'éclat dont les feux du soleil faisaient briller l'Océan dans son calme, me firent connaître que ce que je voyais, était la demeure des mortels. Lorsqu'une fois, j'eus attentivement fixé les yeux sur elle, je découvris bientôt tout le tableau de la vie humaine. Je ne distinguais pas seulement les nations et les villes, les hommes même ne se dérobaient point à ma vue. Les uns naviguaient, d'autres faisaient la guerre, ceux-ci labouraient, ceux-là plaidaient. Les femmes,

¹ *Iliade*, liv. XIII, au commencement.

les animaux, et tous les êtres que nourrit le sein fécond de la terre, parurent alors à mes yeux.

L'AMI. — Tu me dis là des choses incroyables et contradictoires. Tout à l'heure tu cherchais où était la terre ; son éloignement la réduisait, disais-tu, à une petitesse extrême, et si le Colosse ne te l'eût fait reconnaître, peut-être tes yeux se seraient-ils mépris sur ce qu'ils voyaient ; comment se peut-il à présent, que devenus tout à coup plus perçants que ceux de Lyncée, ils distinguent si facilement tous les objets, les hommes, les animaux, et peu s'en faut les nids de mouchérons ?

MÉNIPPE. — Tu me rappelles fort à propos une circonstance que j'aurais dû te dire auparavant, et que j'ai oubliée, je ne sais pourquoi. La voici : lorsque j'eus reconnu que c'était la terre que je voyais, mais qu'il m'était impossible d'y rien observer, à cause de sa distance prodigieuse, qui permettait à peine à ma vue d'y atteindre, cela me fit un violent chagrin, et me jeta dans un embarras extrême. Déjà je commençais à m'affliger, et peu s'en fallait que je ne pleurasse, lorsque le philosophe Empédocle, noir comme un charbonnier, couvert de fumée, et sentant encore la grillade, se présenta derrière moi. En le voyant, je l'avoueraï, je fus saisi de frayeur, et je le pris pour quelque génie habitant de la lune. Mais lui, pour me rassurer, me parla en ces termes : « Ne crains rien, Ménippe, je ne suis point un dieu : pourquoi me compares-tu aux immortels ? Tu vois le physicien Empédocle qui se précipita dans les gouffres de l'Etna : une éruption violente m'a porté jusque dans ces lieux. J'habite à présent la lune, je marche dans les airs, et me nourris de rosée. Je viens à toi pour te délivrer de l'inquiétude qui te tourmente, car je pense que ton chagrin n'est causé que par l'impossibilité où tu te trouves de voir ce qui se passe sur la terre. — Ah ! généreux Empédocle, m'écriai-je, quel service important tu me rends ! Je n'oublierai point, lorsque je serai de retour en Grèce, de te sacrifier dans ma cheminée, et de t'invoquer aux Néoménies, en ouvrant trois fois la bouche du côté de la lune. — Je te jure par Endymion, me répondit-il, que je ne suis point venu ici, attiré par l'espoir d'aucune récompense, mais j'ai été sensiblement touché de la peine où tu m'as paru plongé. Sais-tu bien, ajouta-t-il, ce qu'il faut que tu fasses, pour te rendre la vue perçante ? — Non vraiment, lui dis-je, à moins que tu ne dissipes toi-même

1 Parodie d'un vers d'Homère, *Odyssée*, liv. XVI, v. 198.

l'obscurité qui me couvre les yeux ; car il me semble, en ce moment, qu'ils sont fermés par la chassie. — Tu n'auras certainement pas besoin de moi ; tu as apporté de terre avec toi de quoi te procurer la meilleure vue possible. — Et qu'est-ce que c'est ? Je l'ignore. — N'as-tu pas attaché à ton épaule droite l'aile d'un aigle ? — Oui, mais qu'ont de commun l'aile de cet oiseau et mes yeux ? — L'aigle est de tous les oiseaux, celui dont l'œil est le plus perçant ; c'est le seul qui ose regarder fixement le soleil, et c'est pour cela qu'il passe pour leur roi. On le reconnaît pour un véritable aigle, s'il peut, sans baisser la paupière, soutenir l'éclat des rayons du soleil. — On le dit, repris-je, et déjà je me repens de ne m'être pas arraché les yeux avant de monter ici, pour mettre à leur place ceux d'un aigle. Je suis venu ici sans avoir pris toutes mes précautions, et sans m'être muni de l'attirail de ce roi des oiseaux. Je ressemble assez bien à ces bâtards, ou à ces enfants déshérités, qui n'ont que de vaines prétentions. — Et bien, il ne tient qu'à toi de donner à l'un de tes yeux la perspicacité de ceux d'un basilic. Si tu veux te lever un instant, contenir en repos l'aile de vautour, agiter seulement l'autre d'une manière proportionnée à sa grandeur, ton œil droit deviendra perçant. Quant à l'autre, tu ne pourrais par aucun moyen diminuer sa faiblesse qui est celle d'un vautour. — C'en est assez, lui répondis-je, et quoiqu'il n'y ait que mon œil droit qui puisse acquérir la vue d'un aigle, je n'en verrai pas plus mal, car il me semble que j'ai vu plusieurs fois les charpentiers, pour mieux ajuster les pièces de bois au niveau, ne se servir que d'un œil ». En disant cela, je fis ce qu'Empédocle m'avait recommandé, et lui-même, s'éloignant de moi peu à peu, s'évanouit insensiblement en fumée.

A peine avais-je battu de l'aile, qu'une grande lumière brilla autour de moi ; tous les objets, qui jusque-là m'avaient été cachés, se montrèrent à ma vue. Je baissai la tête du côté de la terre, et je distinguai clairement les villes, les hommes et leurs actions. Non seulement je voyais celles qu'ils faisaient en plein air, mais aussi tout ce qu'ils pratiquaient dans l'intérieur des maisons, où ils se croyaient bien cachés. Je vis Ptolémée couché avec sa sœur¹ ; le fils de Lysimaque dressait des embûches à son père² ; Antiochus fils de Séleucus, faisait un

¹ Ptolémée Philadelphie épousa Stratonice sa propre sœur, dont il était amoureux, *Scholie grecque*.

² Lysimaque, l'un des successeurs d'Alexandre, fit mourir Agathocle son fils, accusé d'avoir voulu l'assassiner. *Scholie grecque*.

signe de tête à Stratonice ¹ sa belle-mère. Alexandre le Thessalien ², était mis à mort par sa femme ; Antigone déshonorait par un adultère la femme de son fils ; le fils d'Attale lui versait du poison ; d'un autre côté, Arsace poignardait son mignon, et l'eunuque Arbacès tirait son épée contre Arsace ; le Mède Spartinus avait la tête rompue par une coupe d'or, et ses satellites le traînaient par les pieds hors la salle du festin. Pareilles scènes se passaient en Libye, chez les Scythes et chez les Thraces. Dans les palais des rois, ce n'était qu'adultères, meurtres, embûches, brigandages, parjures, craintes et trahisons. Voilà le spectacle qu'offrait la conduite des rois ; mais celle des particuliers était bien plus risible ; car en les considérant à leur tour, je vis l'épicurien Hermodore qui se parjurait pour mille drachmes ; Agatocle le Stoïcien, qui plaidait contre un de ses disciples pour le salaire de ses leçons ; l'orateur Clinias, qui dérobaît une coupe du temple d'Esculape, et le cynique Hérophile qui dormait dans un lieu de débauche. Que te dirai-je des autres ? Ceux-ci perçaient le mur de leur voisin : ceux-là plaidaient : quelques-uns prêtaient à usure : d'autres exerçaient des friponneries. En un mot, c'était un spectacle infiniment varié, dont tous les peuples étaient les acteurs.

L'AMI. — Il serait bien honnête à toi, Ménippe, de m'en faire un peu le détail ; car il paraît qu'il a dû te procurer un plaisir peu commun.

MÉNIPPE. — Il m'est impossible de te raconter tant de choses avec ordre. C'était déjà pour moi une affaire assez difficile de les regarder toutes. Mais les principales actions ressemblaient assez à celles qu'Homère dit avoir été représentées sur le bouclier d'Achille, où l'on voyait, d'un côté, des noces et des festins ; d'un autre, des tribunaux et des assemblées ; dans une autre partie, on offrait un sacrifice, à côté on se livrait à la douleur. Toutes les fois que je jetais les yeux sur les Gètes, je les voyais qui faisaient la guerre. Si de là je passais chez les Scythes, je les voyais errer sur leurs charriots. En détournant un peu la vue du côté opposé, je voyais les Égyptiens occupés à labourer ; le Phénicien traversait les mers, le Cilicien exerçait la piraterie, le Lacédémonien se fouettait, l'Athénien plaidait. Tu peux juger actuellement quelle étrange confusion, il résul-

¹ Voyez l'histoire des amours d'Antiochus et de Stratonice, dans le traité de la déesse de Syrie.

² Alexandre de Phères, tué par sa femme Thébé.

tail de toutes ces choses, qui se passaient en même temps. C'est à peu près comme si quelqu'un rassemblait plusieurs musiciens, ou plutôt plusieurs chœurs de musiciens; qu'il ordonnât ensuite aux chanteurs d'abandonner leur partie, et de chanter chacun un air particulier, et que rivaux les uns des autres, et continuant toujours à chanter son air, chacun d'eux s'efforçât de surpasser son voisin par la force de sa voix; comprends-tu bien quelle musique cela ferait ?

L'AMI. — Rien ne serait plus ridicule et plus discordant.

MÉNIPPE. — Et bien, mon ami, les habitants de la terre, sont tous de pareils choristes, et c'est d'une pareille discordance qu'est composée la vie des hommes; non seulement leurs voix ne sont point d'accord, mais leurs habillements sont encore différents. Ils se meuvent tous en sens contraires; ils ne pensent et ne réfléchissent jamais d'une manière uniforme, jusqu'à ce que le maître du chœur¹ les chasse de la scène chacun à leur tour, en leur déclarant qu'il n'a plus besoin d'eux. Alors ils sont tous semblables, gardent un profond silence, et cessent de chanter en faussant l'air confus et discord de la vie. Enfin, sur ce théâtre-ci, théâtre si varié, où représentent tant d'acteurs différents, tout ce qui s'y faisait me paraissait fort risible. Mais rien ne me faisait plus rire, que ceux qui se querellent pour les limites d'un pays, qui forment de grands projets pour labourer la plaine de Sicyone, ou s'emparer de celle de Marathon, dans la partie qui avoisine Oënoé, ou pour posséder mille arpents dans l'Acharnanie; car toute la Grèce ne me parut pas alors avoir en largeur plus de quatre doigts, et par rapport à la Grèce, l'Attique n'était qu'un point. Cela me fit réfléchir à ce qui restait aux riches pour fonder leur orgueil et leur fierté; en effet, celui d'entre eux qui possède le plus d'arpents de terre, ne me paraissait pas avoir à labourer un espace plus grand qu'un des atômes d'Épicure. Ensuite, jetant les yeux sur le Péloponèse, et de là sur le Cynosourie², je me rappelai combien de Lacédémoniens et d'Argiens périrent en un seul jour, pour un pays si petit, qu'il ne paraissait pas plus large qu'une lentille d'Égypte; et quand je voyais un homme enorgueilli de ses trésors, parce qu'il possédait huit bagues et quatre coupes, j'en riais de bon cœur, car le mont

¹ La mort.

² Champ limitrophe des Argiens et des Lacédémoniens, que ces deux peuples se disputèrent avec acharnement.

Pangée, et toutes ses mines, n'était pas plus gros qu'un grain de millet.

L'AMI. — Ah ! fortuné Ménippe, quel spectacle merveilleux ! mais, de grâce, comment te paraissaient les villes et les hommes eux-mêmes ?

MÉNIPPE. — Je pense que tu as vu quelquefois une république de fourmis : les unes rodent autour de leur habitation, plusieurs en sortent, tandis que d'autres y rentrent. Celle-ci emporte au dehors une ordure, celle-là court porter une écorce de fève, ou bien une moitié de grain de blé qu'elle a dérobée quelque part ; et à considérer la manière dont vivent les fourmis, il semble qu'il y ait parmi elles des architectes, des orateurs, des magistrats, des musiciens et des philosophes. Quoi qu'il en soit, les villes habitées par les hommes me parurent ressembler beaucoup à des fourmilières. Si cette comparaison des hommes avec les fourmis te paraît trop basse, songe aux anciennes fables des Thessaliens, et tu verras que les Myrmidons, cette nation belliqueuse, doit son origine à des fourmis métamorphosées en hommes.

Cependant, après avoir suffisamment considéré tous ces objets, après en avoir ri de tout mon cœur, je me levai, et agitant mes ailes, je dirigeai mon vol vers le palais céleste,

Où règne Jupiter avec les autres dieux ¹.

Je ne m'étais pas encore élevé à la hauteur d'un stade, que d'une voix féminine, la Lune m'adressa ces paroles : « Ménippe, je te souhaite un bon voyage : voudrais-tu bien me rendre un service auprès de Jupiter » ? Volontiers, lui répondis-je ; s'il n'y a rien à porter, cela ne sera pas fort lourd. « La commission me dit-elle, est bien aisée ; c'est de présenter de ma part une requête à Jupiter. Tu sauras, Ménippe, que je suis excédée de toutes les extravagances que j'entends dire de moi aux philosophes. Ils n'ont d'autre occupation que de se mêler continuellement de mes affaires, et de vouloir deviner quelle est ma nature et ma grandeur, ou pour quelle cause je prends tantôt la forme d'un demi-cercle, tantôt celle d'un croissant. Les uns prétendent que je suis habitée, les autres que je ressemble à un miroir, et que je suis suspendue au-dessus de la mer. Ceux-ci m'attribuent toutes les propriétés bizarres qui leur passent par l'esprit. Ceux-là vont jusqu'à dire que ma lumière

¹ *Iliade*, liv. I, v. 222.

est dérobée et bâtarde, qu'elle vient du soleil¹ qui est plus haut que moi. Ils ne cesseront point qu'ils ne m'aient brouillée avec lui, quoiqu'il soit mon frère. Ils ont sans doute résolu d'exciter entre nous quelque dissension. Et ne leur suffit-il pas de parler du Soleil lui-même, comme ils le font, et de dire que c'est une pierre, une boule de fer rouge? Ne sais-je pas aussi bien qu'eux-mêmes, à quelles actions honteuses et infâmes ils se livrent pendant la nuit, ces hommes, qui durant le jour, prennent un visage si austère, dont le regard est si imposant, la démarche si grave et si décente, qui attirent sur eux les yeux de la multitude. Je vois moi-même tout ce qu'ils font; je me tais cependant, et je ne pense pas qu'il soit convenable de découvrir et d'éclairer leurs passe-temps nocturnes, de mettre, pour ainsi dire, sur la scène la conduite de chacun d'eux. Au contraire, si j'en aperçois quelqu'un commettre un adultère, un vol, ou quelqu'un de ces crimes qui ont besoin de ténèbres épaisses, sur le champ j'attire à moi un nuage, je m'en enveloppe, de peur de montrer aux yeux de la multitude des vieillards d'un âge vénérable, qui déshonorent leur longue barbe et la vertu qu'ils professent. Malgré cela, ils ne cessent de faire toute sorte d'outrages; au point que j'ai souvent délibéré, j'en jure par la Nuit, de me transporter le plus loin d'eux qu'il me serait possible, afin de me soustraire à leurs langues indiscretes. N'oublie pas, je te prie, Ménippe, de rapporter tout cela à Jupiter, ajoute encore qu'il me n'est plus possible de rester dans cette région, si, de sa foudre il n'écrase tous ces physiciens, ne ferme la bouche aux dialecticiens, ne renverse de fond en comble le portique, ne réduit l'académie en cendres, et ne met fin aux disputes des péripatéticiens, car ce n'est qu'ainsi que je pourrai jouir de quelque tranquillité, et ne plus me voir exposée à être mesurée tous les jours ».

« Tes intentions seront remplies », lui répondis-je, et en même temps je m'élevai droit vers les cieux :

Des travaux des humains, et des travaux des bœufs,
On ne découvrirait pas la plus légère trace².

Bientôt après la Lune me parut d'une petitesse extrême; pour la terre, je l'avais totalement perdue de vue. Alors laissant le Soleil sur ma droite, je volai à travers les étoiles, et, le troi-

¹ Anaximène, disciple d'Anaximandre, fut le premier qui découvrit que la lune tirait sa lumière du soleil, que la cause des éclipses venait de l'interposition de la terre, et que les astres se mouvaient autour de la terre.

² *Odyssée*, liv. X, v. 98.

sième jour, je m'approchai du ciel. Je crus d'abord que je pouvais y entrer d'un plein vol ; je pensais qu'étant aigle à moitié, il me serait facile de ne pas être reconnu, je savais d'ailleurs que depuis longtemps l'aigle est l'ami de Jupiter ; mais, faisant réflexion que mon aile de vautour ne tarderait pas à me trahir, je jugeai plus à propos de ne m'exposer à aucun danger. Je m'approchai donc de la porte, et je frappai. Mercure, qui m'entendit, vint me demander mon nom ; puis il courut annoncer ma venue à Jupiter. Un instant après, je fus introduit : j'entrai, tremblant de crainte, et je trouvai tous les dieux assemblés, et assis sur leurs trônes. Mais ils ne me parurent pas exempts d'inquiétude : la nouvelle étonnante de mon arrivée les avait un peu troublés, et ils s'attendaient que bientôt tous les hommes s'étant attaché des ailes, à mon exemple, viendraient fondre dans leur palais. Jupiter me regardant d'un œil terrible, et plein de colère, me dit : « *Qui es-tu ? d'où viens-tu ? quelle est ta patrie ? quels sont tes parents ?* »¹ Peu s'en fallut, en entendant ces mots, que je n'expirasse de frayeur. Je restai quelques instants sans pouvoir ouvrir la bouche, et comme foudroyé par la force de sa voix. Avec le temps je me remis un peu, et je lui racontai simplement mon aventure depuis son origine : comment j'avais désiré connaître la cause des phénomènes célestes ; comment je m'étais adressé aux philosophes, comment je les avais entendus raisonner d'une manière bien opposée, le désespoir où m'avait jeté la contrariété de leurs opinions, ensuite l'idée qui m'était venue de m'attacher des ailes, et tout le reste jusqu'à mon arrivée dans le ciel. J'ajoutai encore à tout cela la commission dont m'avait chargé la Lune. Alors Jupiter souriant, et défronçant un peu ses sourcils : « Que doit-on penser actuellement, s'écria-t-il, de l'entreprise d'Otus et d'Éphialte², puisque Ménippe a eu la hardiesse de monter dans le ciel ? Malgré ton audace, me dit-il, nous te donnerons l'hospitalité ; et demain après t'avoir donné l'explication que tu viens chercher ici, nous te

¹ Allusion au vers 171 du premier livre de l'*Odyssée*.

² Otus et Ephialte voulurent monter dans le ciel, et ayant mis montagnes sur montagnes, entreprirent de l'escalader ; mais Apollon les perça de ses flèches. Voilà la fable ; voici l'allégorie expliquée. Otus et Ephialte étaient des physiciens de Thessalie, fils d'Aloë, qui les premiers entreprirent de mesurer la distance des corps célestes à la terre. Ils se servaient pour cela des montagnes les plus élevées de la Thessalie, et de l'ombre qu'elles produisent. Il arriva à ces philosophes de tomber dans un précipice, ce qui donna lieu à la fable. *Scholie grecque*.

renverrons ». En disant cela, il se leva pour aller dans un endroit du ciel, d'où l'on entend aisément tout ce qui se dit sur la terre, car le moment était venu d'écouter les prières. Chemin faisant, il me fit plusieurs questions sur ce qui se faisait sur la terre. D'abord il me demanda combien le blé valait en Grèce; si le dernier hiver avait été bien rude; si les légumes avaient besoin d'une pluie plus abondante; ensuite, s'il restait encore quelque descendant de Phidias; pour quelle raison les Athéniens avaient négligé ses fêtes pendant tant d'années; s'ils étaient toujours dans la résolution d'achever son temple Olympien, et si l'on avait pris les voleurs, qui dernièrement avaient pillé son temple de Dodone. Après que je lui eus répondu pertinemment sur chacun de ces objets : « Apprends-moi, Ménippe, me dit-il, quelle est la façon de penser des hommes à mon égard ? Et quelle autre peuvent-ils avoir de toi, souverain maître, lui répondis-je, sinon que tu es le roi des dieux ? — « Tu plaisantes, me dit-il, quand tu voudrais ne m'en rien dire, je connais toute leur méchanceté. Il fut un temps où j'avais auprès d'eux la réputation de prophète et de médecin; en un mot, j'étais tout. Alors *les rues et les places publiques étaient pleines de Jupiter* ¹. Dodone et Pise étaient illustres et considérées, la fumée des sacrifices m'obscurcissait les yeux; mais depuis qu'Apollon a établi à Delphes un bureau de prophéties, qu'Esculape tient à Pergame boutique de médecin, que la Thrace a construit un temple à Bendis, et l'Égypte à Anubis, qu'Éphèse a dédié le sien à Diane, tout le monde court à ces dieux nouveaux : il se forme de nombreuses assemblées, pour célébrer leurs fêtes, on leur offre des hécatombes en sacrifice, et moi, on me traite comme un dieu consumé de vieillesse; on s' imagine m'avoir suffisamment honoré, si l'on me sacrifie dans Olympie, une fois tous les cinq ans, et mes autels sont devenus plus froids que les lois de Platon, et les syllogismes de Chrysippe ».

En nous entretenant ainsi, nous arrivâmes à l'endroit où Jupiter devait s'asseoir pour prêter l'oreille aux prières des hommes. Il y avait à la suite l'une de l'autre plusieurs trappes, dont l'ouverture, semblable à celle d'un puits, était fermée par un couvercle : devant chacune de ces trappes était un trône d'or. Jupiter ayant ôté le couvercle de la première, s'assit auprès, et se mit à écouter les vœux des hommes : ils lui en adressèrent de toutes les parties de la terre, et leur variété in-

¹ Allusion aux vers second et troisième des *Phénomènes d'Aratus*.

finie me divertit beaucoup, car j'approchai aussi mon oreille de l'ouverture, et j'entendis tous ces vœux. Voici à peu près quels ils étaient : « O Jupiter ! fais-moi parvenir à la royauté. O Jupiter ! fais croître mes oignons et ma ciboule. O Jupiter ! fais que mon père meure bientôt. » L'un disait : « Plût aux dieux que ma femme me fit son héritier. » Un autre : « Fassent les dieux qu'on ne découvre point les embûches que je dresse à mon frère. » Ou bien : « Ah ! si je pouvais gagner mon procès ! Si j'étais couronné vainqueur aux jeux Olympiques ! » Les navigateurs souhaitaient, les uns, que Borée soufflât, les autres, que ce fût le vent du midi. Le laboureur demandait de la pluie, le foulon voulait du soleil. Jupiter, en les écoutant, examinait avec attention les vœux de chacun, mais il ne les exauçait pas tous. Le père des dieux et des hommes accordait une chose, en refusait une autre. Il accueillait les demandes équitables, et les laissant monter jusqu'à lui par l'ouverture de la trappe, il les prenait et les déposait à sa droite. Mais pour les demandes injustes, il les renvoyait sur le champ, sans leur donner aucun effet, et les soufflait en bas pour les empêcher d'approcher du ciel. Cependant je le vis une fois bien embarrassé sur une certaine prière qu'on lui faisait. Deux hommes lui demandaient chacun une chose absolument contraire, et lui promettaient tous deux les mêmes sacrifices. Il ne sut auquel il devait accorder sa demande ; en sorte qu'il éprouvait l'incertitude des académiciens, et ne pouvant rien prononcer, il prit, comme Pyrrhon, le parti de s'abstenir et de considérer. Quand il eut suffisamment vagué à écouter les prières, il passa sur le second trône, près de la seconde trappe, et prêtant l'oreille, il écouta les serments, et ceux qui juraient. Après les avoir entendus, il foudroya l'Épicurien Hermodore ; puis il passa de là au trône suivant, où il vaqua aux divinations, aux bruits de la renommée et aux augures. Ensuite il passa à la trappe des sacrifices : à travers son ouverture la fumée des victimes montait, apportant avec elle le nom de celui qui sacrifiait. Il quitta cet endroit, pour aller distribuer ses ordres aux vents et aux saisons. « Qu'il pleuve aujourd'hui chez les Scythes, qu'il tonne en Libye, qu'il neige dans la Grèce. Toi, Borée, souffle chez les Lydiens, et que le vent du midi se taise ; que le zéphir ¹ bouleverse la mer Adriatique ; que mille

¹ Le zéphir d'Homère n'est pas comme celui de nos poètes, l'amant de Flore et le père du printemps ; c'est un vent d'ouest qui excite les ouragans et les tempêtes.

médimnes de grêle soient répandues sur la Cappadoce. Enfin quand il eut à près réglé toutes ces choses, nous nous rendîmes à la salle du festin. L'heure du souper était venue; Mercure me prit par la main, et me fit asseoir à côté de Pan, à la table des Corybantes, d'Atis, de Sabazius, des divinités étrangères, et des demi-dieux. Cérès fournit le pain, Bacchus le vin, Hercule la viande, Vénus le myrthe, et Neptune les harengs. Je goûtai en cachette à l'ambroisie et au nectar. Ganimède, ce brave garçon, encore plein d'amitié pour les hommes, m'en versait une cotyle ou deux, lorsqu'il voyait Jupiter tourner ailleurs ses regards. Les dieux, comme Homère l'enseigne quelque part¹, et comme je m'en suis assuré par mes propres yeux, ne mangent point de pain, et ne boivent point de vin; mais ils se régalent d'ambroisie, et s'enivrent de nectar. Ils préfèrent cependant pour leur nourriture, la fumée des sacrifices, et l'odeur des chairs rôties, que la fumée fait monter avec elle, aussi bien que le sang des victimes, dont les sacrificateurs arrosent les autels. Pendant le repas, Apollon joua de la cithare, Silène dansa la cordace, et les Muses, debout, nous chantèrent une partie de la théogonie d'Hésiode, et la première des odes de Pindare. Ensuite, lorsqu'on eut bien mangé, et largement bu, chacun fut se coucher comme il put :

Les dieux et les mortels, pendant la nuit entière,
Aux charmes du sommeil ont livré leur paupière;
Mais pour moi ses pavots ont perdu leur pouvoir².

Mon esprit était agité de mille réflexions différentes. Je ne pouvais comprendre comment, depuis un si long temps, la barbe n'était point encore poussée à Apollon, ni comment il faisait nuit dans le ciel, le Soleil y étant, et tenant table avec les autres dieux. Je commençais déjà à m'assoupir un peu; mais dès la pointe du jour, Jupiter se leva et fit proclamer l'assemblée. Lorsque tous les dieux furent en sa présence, il leur tint ce discours: « L'arrivée de l'étranger, que nous reçûmes hier, est le motif qui m'engage à vous assembler. J'avais même, depuis longtemps, le dessein de conférer avec vous, au sujet des philosophes; enfin, déterminé par les plaintes réitérées de la Lune, j'ai résolu de ne plus différer l'examen de cette affaire. Cette espèce d'hommes, autrefois obscure et

¹ *Iliade*, liv. V, v. 342.

² Parodie des deux premiers vers du deuxième livre de l'*Iliade*.

ignorée, est naturellement paresseuse, amie de la dispute, avide de vaine gloire, colère à l'excès, gourmande, insensée, orgueilleuse, prête à faire outrage à tout le monde; c'est, en un mot, pour me servir d'une expression d'Homère, *un inutile fardeau de la terre*¹. Ces hommes, divisés en différentes sectes, et dont tout le mérite est d'avoir inventé divers raisonnements tortueux, où se perd la raison, se nomment *Stoïciens, Académiciens, Epicuriens, Péripatéticiens*, et portent encore d'autres noms mille fois plus ridicules. Ce n'est pas tout, parés du nom respectable de la vertu, élevant le sourcil, et étalant une large barbe sur leur poitrine, ils affectent une démarche compassée, qui déguise des mœurs infâmes : ils ressemblent parfaitement à ces acteurs tragiques, qui, dès qu'on leur arrache le masque, et qu'on les dépouille de leurs habits brodés d'or, n'offrent plus qu'un homme ridiculement petit, que moyennant sept drachmes on a loué pour représenter la pièce. Cependant, tels qu'ils sont, ils n'ont que du mépris pour le reste des hommes, et tiennent sur les dieux des discours fort étranges : ils rassemblent des jeunes gens simples et crédules, auxquels ils débitent avec emphase des lieux communs sur la vertu, et leur apprennent à faire des raisonnements subtils et embarrassants. En présence de leurs disciples, ils élèvent jusqu'aux cieux la tempérance et la sagesse, méprisent les richesses et la volupté ; mais sitôt qu'ils sont seuls, qu'ils n'ont plus d'autres témoins qu'eux-mêmes, on ne saurait exprimer jusqu'où va leur gourmandise, leur lubricité, leur avarice. Ce qu'il y a de plus révoltant, c'est que ne contribuant en rien au bien public, ni à celui des particuliers, inutiles, et même à charge à l'Etat, qu'ils ne servent ni dans les combats, ni dans les conseils², ils osent néanmoins blâmer la conduite des autres ; leurs discours sont remplis d'amertume. Uniquement occupés à dire des injures, ils censurent et invectivent quiconque a le malheur de les approcher. Celui d'entre eux qui déploie la voix la plus bruyante, qui montre le plus de hardiesse et d'impudence dans ses discours insolents, passe ordinairement pour le plus habile. Cependant, si l'on demandait à ce déclamateur, à cet homme qui crie si fort, qui se porte l'accusateur de tout le monde : « Quelle est ton occupation ? en quoi peut-on dire que tu contribues à l'utilité publique ? » Il répondrait, sans doute, s'il voulait parler sincèrement : « Je

¹ *Iliade*, liv. XVIII, v. 104.

² *Iliade*, liv. II, v. 246.

regarde, il est vrai, comme inutile, le négoce, l'agriculture, l'état militaire, et l'exercice de toute autre profession ; mais je déclame, je suis sale, je me lave à l'eau froide, je marche nu-pieds pendant l'hiver, et comme Momus, je médís des actions d'autrui. Si quelqu'un fait de grandes dépenses pour sa table, ou entretient une courtisane, je lui en fais une affaire, et j'éclate en reproches contre lui ; mais qu'un de mes amis, ou de mes camarades soit retenu au lit par une maladie, et qu'il ait besoin de secours et de soins, je ne le connais plus. »

Voici actuellement ce que pensent de nous ces animaux féroces. Ceux que l'on appelle *Épicuriens*, sont les plus insolents de tous. Ils nous attaquent sans ménagement, soutiennent que nous ne prenons aucun intérêt aux affaires des hommes, et que nous ne veillons point sur leurs actions. Voici donc le moment d'y réfléchir avec attention, car s'ils parvenaient une fois à persuader aux hommes cette doctrine impie, vous seriez exposés à éprouver une grande famine. En effet, qui voudrait encore nous offrir des sacrifices, n'ayant plus rien à attendre de nous ? A l'égard des raisons que la Lune a de se plaindre, vous les avez toutes entendues hier de la bouche de l'étranger. D'après cela, prenez le parti qui vous paraîtra le plus avantageux aux hommes, et le plus sûr pour vous-mêmes. »

A peine Jupiter eut-il cessé de parler, que l'assemblée retentit d'un bruit confus, et tous les dieux s'écrièrent à la fois : « *Foudroie, embrase, écrase-les, et précipite-les dans le Tartare, comme tu fis des Géants.* » Mais Jupiter, ayant fait faire silence une seconde fois, leur dit : « Vos volontés seront suivies, et ils seront tous écrasés avec leurs arguments ; cependant il ne m'est pas permis de punir actuellement personne, puisque nous sommes, comme vous le savez, dans les hiéroménies de quatre mois¹, et que j'ai déjà publié les amnisties. Mais l'année prochaine, au commencement du printemps, tous les méchants périront misérablement sous les coups de mon tonnerre effrayant. » Il dit :

Et de ses noirs sourcils il fit un mouvement².

« Pour ce qui est de Ménippe, ajouta-t-il, je suis d'avis qu'on lui ôte ses ailes, de peur qu'il ne vienne ici une seconde fois,

¹ Le mot *hiéroménie*, signifie en général, *jour de fête*.

² *Iliade*, liv. I, v. 528.

et que Mercure le descende aujourd'hui sur la terre. » Après avoir dit cela, il congédia l'assemblée, et le dieu de Cyllène m'ayant pris par l'oreille droite, me déposa hier au soir dans le Céramique.

Voilà, mon cher, toute l'histoire de mon voyage dans le ciel, et je vais de ce pas en faire le récit aux philosophes qui se promènent dans le Pécile. »

LA DOUBLE ACCUSATION

OU

LES TRIBUNAUX

JUPITER, MERCURE, LA JUSTICE, PAN, ATHÉNIENS, L'ACADÉMIE, LE PORTIQUE, ÉPICURE, LA VERTU, LA MOLLESSE, DIOGÈNE, LA RHÉTORIQUE, LE SYRIEN, LE DIALOGUE.

JUPITER. — Puisse la foudre écraser tous ces philosophes, qui prétendent que le bonheur n'habite que chez les dieux ! S'ils savaient tout ce que nous avons à souffrir par rapport aux hommes, ils ne nous croiraient pas si heureux de boire le nectar et de savourer l'ambrosie : ils n'ajouteraient pas foi aux rêveries d'un certain aveugle, nommé Homère, espèce d'enchanteur qui nous appelle bienheureux, et raconte tout ce qui se passe dans l'Olympe, tandis qu'il ne pouvait pas même apercevoir ce qui se faisait sur la terre. Cependant le Soleil n'a pas plus tôt attelé les chevaux à son char, qu'il court autour du ciel pendant tout le jour : revêtu de feux, il lance continuellement ses rayons, et n'a pas, comme on dit communément, le temps de se gratter l'oreille. En effet, si, dans un moment d'oubli, il relâchait quelque chose de sa vigilance ordinaire, bientôt ses coursiers fougueux, révoltés contre le frein, se détourneraient de la route qu'ils doivent suivre, et embrâseraient tout l'univers. La Lune, sans pouvoir se livrer au sommeil, entre à son tour dans la carrière, pour éclairer ceux qui font la fête, ou qui reviennent à une heure indue de souper en ville. D'un autre côté, Apollon, par le métier qu'il a choisi, se voit accablé d'affaires, il a presque les oreilles rompues par tous les importuns qui viennent lui demander des oracles.

Tantôt il faut qu'il se trouve à Delphes, un instant après qu'il coure à Colophon, ensuite à Délos, de là chez les Branchides ; en un mot, partout où la prêtresse, après avoir bu l'eau sacrée et mâché le laurier, s'agite sur le trépied, et lui ordonne de paraître ; encore ne faut-il pas qu'il se fasse longtemps attendre, ou bientôt son art perdrait tout son crédit. Je ne parle pas de toutes les embûches que lui dressent les hommes, pour éprouver la véracité de ses oracles, de ces chairs de mouton qu'ils font cuire avec des tortues. Dernièrement, s'il n'avait eu le nez fin, le Lydien ¹ s'en allait en se moquant de lui.

Esculape, fatigué par les malades, ne voit, ne touche que des objets rebutants et désagréables. L'intérêt qu'il prend aux maux d'autrui, ne lui produit que des chagrins personnels. Que dirai-je des vents, occupés à faire pousser les plantes, à souffler sans cesse pour faire avancer les navires, ou pour aider ceux qui vannent le blé ? Que dirai-je du sommeil qui vole sur tous les hommes, et du songe qui chaque nuit accompagne le sommeil et lui fournit des sujets de prédictions ? Tels sont, cependant, tous les travaux dont les dieux sont accablés par amitié pour les hommes ; tels sont les services qu'ils leur rendent pour leur faciliter la vie qu'ils mènent sur la terre. Mais les occupations des autres dieux ne sont rien en comparaison des miennes. Père et roi de l'univers, combien de désagréments n'ai-je point à supporter ? J'ai mille affaires sur les bras, je suis rongé de soucis et d'inquiétude. D'abord, ce m'est une nécessité indispensable de veiller sur la conduite des autres dieux, chargés de partager avec moi le soin et les travaux de mon empire, de peur qu'ils ne s'acquittent négligemment de leurs devoirs. Viennent ensuite mille occupations, auxquelles je puis à peine suffire, tant le détail en est minutieux et pénible. En effet, les principaux soins de mon administration remplis, et lorsque j'ai dispensé sans relâche la pluie, la grêle, les vents et les éclairs, loin de pouvoir me livrer au repos, et respirer un moment à mon tour, il faut encore jeter les yeux de tous les côtés à la fois, et comme le berger de Némée², tout voir, tout examiner, apercevoir les voleurs et les parjures. Si l'on offre un sacrifice, il faut regarder d'où vient l'odeur de la graisse, de quel côté monte la fumée, distinguer si c'est un malade ou un navigateur qui m'invoque. Mais le plus fatigant, c'est d'être au même instant à Olympie

¹ Crésus.

² Argus.

pour prendre sa part d'une victime, à Babylone pour être spectateur d'un combat, de faire tomber de la grêle chez les Gètes, et d'aller en Ethiopie assister à un banquet¹. Encore n'est-il pas aisé de se dérober aux reproches des hommes :

Cependant les mortels et tous les autres dieux,
Aux pavots du sommeil abandonnent leurs yeux :
Jupiter seul ne peut se livrer à ses charmes².

Si, par hasard, je fermais un instant la paupière, le véridique Epicure ne manquerait pas de dire que ma providence ne règle point les choses de la terre. Il est bien dangereux que les hommes ne viennent à le croire ; nos temples ne seraient plus couronnés de guirlandes, les rues n'exhaleraient plus l'odeur des sacrifices, nos coupes ne serviraient plus à répandre des libations, nos autels se refroidiraient, on n'immolerait plus de victimes, on ne nous ferait plus d'offrandes, et nous serions réduits à endurer la plus cruelle faim. C'est pour éviter ce malheur, que, semblable à un bon pilote, je veille nuit et jour, assis à la poupe, tenant entre mes mains le gouvernail de l'univers. Les passagers s'enivrent quand il leur plaît ; ils dorment d'un profond sommeil, tandis que je me prive de repos et de nourriture, et que mon cœur et mon esprit sont en proie aux soucis dévorants. Pour toute récompense de mes fatigues, je n'obtiens que l'honneur de passer pour le souverain maître de l'Olympe.

Je demanderais volontiers à ces philosophes, qui prétendent que les dieux seuls jouissent de la félicité suprême, quand ils croient que nous avons le temps de savourer le nectar et l'ambrosie, avec tant d'affaires sur les bras. Aussi, le peu de loisir qui me reste, est cause que je garde ici, entassés dans un coin, je ne sais combien de vieux procès, moisés et couverts de toiles d'araignée. La plupart, et ce sont les plus anciens, ont été suscités par les arts et les sciences, contre quelques mortels. Cependant on crie après moi de toute part, on s'irrite, on demande justice, on m'accuse de lenteur et l'on ne sait pas que si le jugement en a été retardé, c'est moins à ma négligence qu'il le faut imputer, qu'à cette félicité dans laquelle on nous reproche de vivre ; car c'est ainsi qu'on appelle nos occupations.

MERCURE. — J'ai souvent entendu de semblables plaintes,

¹ Allusion au vers 423 du premier livre de l'*Iliade*.

² Parodie des deux premiers vers du second livre de l'*Iliade*.

Jupiter ; je n'osais t'en parler : mais puisque tu fais tomber le discours sur cette matière, je te dirai que les hommes sont fort en colère ; ils se plaignent amèrement, et s'ils n'osent le faire tout haut, du moins ils murmurent en baissant la tête, ils te reprochent tes longs délais. Il fallait, disent-ils, nous faire connaître notre sort, nous aurions su nous en contenter.

JUPITER. — Quel parti dois-je prendre, Mercure ? Indiquerai-je sur le champ une assemblée pour y juger leurs procès, ou ne faut-il l'annoncer que pour l'année prochaine.

MERCURE. — Point du tout. Il la faut établir dès à présent.

JUPITER. — Et bien, descends donc sur la terre, annonce aux hommes que l'assemblée va se tenir en cette forme : tous ceux qui ont intenté quelque procès, n'ont qu'à se rendre aujourd'hui à l'Aréopage. La justice elle-même y tirera les juges au sort, et ils seront pris parmi tous les Athéniens, dans un nombre proportionné aux dommages et intérêts ¹. Si quelqu'un croit avoir été condamné injustement, il lui sera permis d'en appeler à moi pour être jugé de nouveau comme s'il ne l'avait point encore été. Toi, ma fille, va t'asseoir auprès des respectables déesses ², tire les procès au sort, et veille sur la conduite des juges.

LA JUSTICE. — Que je retourne encore sur la terre ! pour me voir une seconde fois chassée par les hommes, et obligée, par les railleries insultantes de ma rivale, de fuir loin de leur séjour !

JUPITER. — Tu dois espérer un meilleur sort. Les philosophes ont enfin persuadé aux hommes qu'ils doivent te préférer à l'injustice ; surtout le fils de Sophronisque ³ qui t'a comblée d'éloges et t'a déclarée le souverain bien.

LA JUSTICE. — Oui, les discours qu'il a tenus en ma faveur lui ont été d'une grande utilité. Le malheureux n'en fut pas moins livré aux Onze, qui l'ont jeté en prison, et lui ont fait boire la ciguë, sans lui donner seulement le temps de sacrifier

¹ Plus les affaires étaient graves, plus le nombre des juges était considérable.

² Les Furies dont les Grecs n'osaient pas prononcer le nom.

³ Socrate.

un coq à Esculape. Ses ennemis philosophaient en faveur de l'injustice, et ils ont été les plus forts.

JUPITER. — Oh ! alors la philosophie était étrangère à la plupart des hommes, elle n'avait qu'un petit nombre de disciples ; ainsi il n'est pas étonnant qu'Anytus et Mélitus aient entraîné tous les suffrages : mais aujourd'hui les choses sont bien changées. Vois combien il y a de manteaux, de bâtons et de besaces : on ne rencontre partout que barbes touffues. Les promenades ne sont remplies que de graves personnages qui marchent en bataillons serrés, et viennent à la rencontre les uns des autres. Tous, un livre dans les mains, ne philosophent que pour l'amour de toi. Il n'en est aucun parmi eux qui ne veuille passer pour un nourrisson de la vertu ; et la plupart renonçant aux métiers, que jusqu'alors ils avaient exercés, se sont emparés précipitamment de la besace et du manteau. Après s'être noircis le visage à l'ardeur du soleil, par une métamorphose subite, ils sont devenus des maçons ou des cordonniers philosophes. Tous, en se promenant, célèbrent ta puissance ; et, comme le dit un proverbe, il serait plus aisé de tomber dans un vaisseau sans rencontrer du bois, que de jeter ici les yeux sans y trouver un philosophe.

LA JUSTICE. — Il est vrai : mais ces philosophes m'effraient par leurs disputes continuelles ; et l'ignorance qu'ils font paraître en parlant de moi, m'alarme vivement. On m'a dit même que la plupart ne veulent me ressembler que par les discours ; si l'on juge d'eux par les actions, loin d'être disposés à me recevoir chez eux, ils me fermeront bien vite la porte de leur maison, où depuis longtemps ils donnent l'hospitalité à ma rivale.

JUPITER. — Tous ne sont pas corrompus, ma fille ; il suffit que tu puisses rencontrer quelques gens vertueux. Cependant il est temps de partir, ne tardez pas davantage, afin qu'il y ait du moins quelques causes de jugées aujourd'hui.

MERCURE. — Allons, la Justice, marchons tout droit vers Sunium, un peu au-dessous de l'Hymette, sur la gauche du Parnèthe, où tu vois ces deux élévations. On dirait que tu as oublié le chemin. Mais d'où vient que tu pleures ! Pourquoi te désoler ? Va, tous les siècles ne se ressemblent pas. Les Scirrhons, les Pityocampes, les Busiris, les Phalaris, que tu redoutais autrefois, sont morts depuis longtemps. La Sagesse, l'Académie et le Portique ont soumis tous les esprits. On te

cherche de tous côtés ; tu es l'objet de tous les entretiens, et chacun attend, la bouche ouverte, de quel endroit du ciel tu descendras pour venir habiter sur la terre.

LA JUSTICE. — Parle-moi sans détour, Mercure ; toi seul peux me dire la vérité : tu es souvent avec les hommes, tu passes chez eux une grande partie de ton temps, soit dans les gymnases, soit dans la place publique, car tu fréquentes le barreau et tu proclames dans les assemblées. Dis-moi donc ce que sont aujourd'hui les habitants de la terre.

MERCURE. — Par Jupiter ! je serais bien injuste, si je refusais de dire la vérité à ma sœur. Plusieurs ont retiré de la philosophie d'assez grands avantages ; et ne fût-ce par aucun autre motif, du moins par respect pour leur habit, ils commettent des fautes moins grossières. Cependant tu trouveras parmi ces hommes un certain nombre de vicieux, beaucoup de demi-sages, beaucoup de demi-vicieux. Cela n'est pas étonnant ; la philosophie, en les recevant auprès d'elle, les a teints de sa couleur. Ceux qui sont imbus jusqu'à la satiété de cette teinture, sont devenus parfaitement vertueux, ils ne sont point mêlés, et je les crois très disposés à te bien recevoir : mais ceux en qui la teinture n'a pu pénétrer profondément, ni devenir ineffaçable, à cause de leurs anciennes ordures, quoique meilleurs que les autres, sont encore bien imparfaits ; ils ne sont blanchis qu'à moitié, et semblables aux léopards, ils ont la peau semée d'une infinité de taches. Il en est d'autres qui, n'ayant touché que du bout du doigt à l'extérieur du vase, se sont barbouillés de suie, et s'imaginent avoir suffisamment changé de couleur. Tu vois bien à présent que tu pourras habiter avec les gens vertueux. Mais tout en conversant, nous approchons de l'Attique. Laissons Sunium sur la droite, et tournons vers la citadelle..... Puisque nous y voilà descendus, tu n'as qu'à t'asseoir ici, quelque part sur cette colline, et considérer la foule, en attendant que j'aie annoncé les ordres de Jupiter. Moi, je vais monter à la citadelle, pour convoquer le peuple d'un lieu d'où il puisse plus facilement m'entendre.

LA JUSTICE. — Avant de t'en aller, Mercure, dis-moi, je te prie, quel est ce personnage qui vient au devant de nous. Il a des cornes sur la tête, il tient une flûte à la main, et ses jambes sont tout hérissées de poil.

MERCURE. — Et quoi ! tu ne reconnais pas Pan, le plus bac-

chique des serviteurs du dieu du vin ? Il habitait autrefois le sommet du mont Parthénus¹ ; mais lors de l'expédition de Datis, et de la descente des Barbares à Marathon, étant venu au secours des Athéniens, sans qu'ils l'en eussent prié, ils lui ont donné, par reconnaissance, cette caverne située au-dessous de la citadelle, et il demeure auprès du Pélasgique. On l'a mis au rang des nouveaux citoyens. Mais il me semble qu'il nous a vus, et qu'il s'avance pour nous parler.

PAN. — Salut à Mercure et à la Justice.

MERCURE. — Salut.....

LA JUSTICE. — Salut aussi à Pan, le plus habile musicien, le plus léger danseur de tous les satyres, et le plus brave guerrier d'Athènes.

PAN. — Quelle affaire vous amène en ces lieux ?

MERCURE. — Celle-ci te le dira : pour moi je monte à la citadelle faire ma proclamation.

LA JUSTICE. — C'est Jupiter, ô Pan, qui m'envoie ici pour tirer les procès au sort. Et toi, comment te trouves-tu du séjour d'Athènes ?

PAN. — A parler vrai, les Athéniens ne me traitent pas selon mon mérite, et mon sort est bien au-dessous de celui que j'espérais, surtout après avoir fait cesser le désordre, dont les Barbares remplissaient la Grèce. Cependant deux ou trois fois l'année, on monte ici pour me sacrifier un vieux bouc, qui exhale une odeur forte et désagréable. Les assistants se régalaient de sa chair, et me réduisent à n'être que le témoin de leur plaisir. Ils me paient par de simples applaudissements. Toutefois leurs jeux et leurs bouffonneries me divertissent assez.

LA JUSTICE. — Du moins, Pan, les philosophes les ont-ils rendus plus vertueux ?

PAN. — Qu'est-ce que ces philosophes dont tu parles ? Ne serait-ce pas ces figures tristes et renfrognées qui se promènent ici par troupes, ces babillards qui me ressemblent par le menton ?

LA JUSTICE. — Justement.

¹ Montagne d'Arcadie.

PAN. — Je ne sais trop de quoi ils parlent, et je ne comprends rien à leurs sciences. Habitant des montagnes, je n'ai point appris toutes les belles expressions dont on se sert à la ville. Eh ! comment deviendrait-on philosophe en Arcadie ? Ma science à moi, ne s'étend pas au delà de ma flûte et de mon chalumeau. Du reste, je suis bon chevrier, bon danseur, guerrier même, quand il le faut. Il est vrai que j'entends assez souvent ces philosophes, s'entretenir à grand bruit d'une certaine chose qu'ils appellent la *vertu*, d'*idées*, de *nature*, d'*êtres incorporels*, et de plusieurs autres dont les noms me sont inconnus et étrangers. D'abord ils parlent avec assez de tranquillité, mais à mesure que la conversation s'engage, ils élèvent la voix, ils la poussent au plus haut degré, et bientôt à force de disputer, de crier pour se faire entendre, leur visage devient rouge, leur cou s'enfle, leurs veines se gonflent à peu près comme celles de ces joueurs de flûte qui s'efforcent d'emboucher un instrument trop étroit. Ils s'interrompent à chaque instant ; et après avoir oublié l'objet dont ils s'entretenaient en commençant, ils finissent par se dire réciproquement des injures, et se retirent en essuyant avec leurs doigts crochus la sueur qui dégoutte de leur front. Cependant celui qui a crié le plus fort, qui s'est montré le plus impudent, passe pour le vainqueur. Le peuple les écoute avec admiration, et lorsqu'il n'est retenu par aucune occupation nécessaire, il s'amasse en foule autour d'eux, attiré par leurs clameurs et leur impudence. Pour moi, je les ai toujours regardés comme des orgueilleux remplis de forfanterie : je suis fâché de la ressemblance qu'ils ont avec moi par la barbe. Du reste, je ne saurais te dire si toutes ces déclamations sont fort utiles au public, ou s'il résulte pour eux quelque avantage de ce flux de paroles : mais s'il ne faut te déguiser en rien la vérité, je te dirai que demeurant, comme tu le vois, sur une élévation, j'en ai souvent aperçu plusieurs, qui, sur la brune.....

LA JUSTICE. — Arrête, Pan. Ne te semble-t-il pas que Mercure va faire la proclamation ?

PAN. — Oui vraiment.

MERCURE. — Peuple, écoutez. « Aujourd'hui septième jour du mois Elaphébolion commençant, nous allons établir, sous d'heureux auspices, une assemblée pour juger les procès. Que tous ceux qui ont donné des assignations se rendent à l'Aréopage ; la Justice y tirera les juges au sort et les présidera. Ils seront pris parmi tous les Athéniens, et recevront pour salaire trois

oboles par cause. Le nombre des juges sera proportionné à la gravité de l'accusation. A l'égard des personnes mortes avant d'avoir obtenu un jugement sur les procès qu'elles avaient intentés, Eaue les renverra dans ce monde; et si quelqu'un croit avoir été condamné injustement, il peut demander son renvoi et en appeler à Jupiter. »

PAN. — Ah, ciel! quel tumulte! quels cris! comme ils se précipitent! comme ils s'entraînent les uns les autres sur la voie escarpée qui conduit à l'Aréopage! Mais voici Mercure de retour, allez donc tous les deux vous occuper de ces procès, tirez les juges au sort, et prononcez selon vos lois : pour moi je me retire dans ma grotte, où je vais m'amuser à jouer sur ma flûte quelques-uns de ces airs amoureux, dont j'ai coutume de fatiguer l'écho. Je n'ai que trop entendu tous ces discours de plaideurs, dont l'Aréopage retentit chaque jour.

MERCURE. — Allons, la Justice, appelons les causes.

LA JUSTICE. — Tu as raison : la foule s'avance avec un grand tumulte, elle bourdonne autour de la citadelle comme un essaim de guêpes.

UN ATHÉNIEN. — Je te tiens, scélérat.

UN AUTRE. — Tu es un sycophante.

UN AUTRE. — Je te convaincras de tous tes crimes.

UN AUTRE. — Fais auparavant tirer ma cause au sort.

UN AUTRE. — Suis-moi au tribunal, homme infâme!

UN AUTRE. — Ne m'étrangle point.

LA JUSTICE. — Sais-tu, Mercure, ce que nous devrions faire. Remettons à demain toutes les autres causes, et tirons aujourd'hui celles que les sciences, les arts et les professions ont intentées contre quelques hommes. Remets-moi les assignations de ce genre.

MERCURE. — L'ivresse contre l'Académie, au sujet de Polémon son esclave fugitif ¹.

¹ Polémon Athénien, fils de Philostrate, se livrait dans sa jeunesse à toutes sortes de débauches. Un jour pour braver la philosophie et les philosophes, il entra ivre et couronné de fleurs dans l'Académie où professait alors Xénocrate de Chalcédoine. Celui-ci sans faire attention à l'impudence du jeune homme, continua de parler, et le fit avec tant d'éloquence, que Polémon rougit

LA JUSTICE. — Tire sept juges.

MERCURE. — Le Portique, contre la volupté qu'il accuse d'injustice pour lui avoir enlevé Dionysius, son amant.

LA JUSTICE. — Il suffit de tirer cinq juges.

MERCURE. — La Volupté contre la Vertu au sujet d'Aristippe.

LA JUSTICE. — Que cinq décident encore cette affaire.

MERCURE. — La banque contre Diogène.

LA JUSTICE. — Tires-en seulement trois.

MERCURE. — La Peinture contre Pyrrhon, pour cause de désertion.

LA JUSTICE. — Il faut neuf juges pour celui-là.

MERCURE. — Veux-tu que nous tirions aussi les deux causes nouvellement intentées contre l'orateur ?

LA JUSTICE. — Commençons par vider les anciens procès : demain on jugera les autres.

MERCURE. — Mais ces causes sont semblables, et l'accusation, quoique assez nouvelle, a beaucoup de rapport avec celles que nous avons déjà tirées au sort : il est juste qu'elles soient jugées en même temps.

LA JUSTICE. — On dirait, Mercure, que tu veux favoriser quelqu'un et que tu sollicites pour lui. Allons, puisque tu le veux, tirons encore ces deux causes, mais ce seront les seules ; nous en avons assez. Donne-moi ces papiers.

MERCURE. — La Rhétorique contre le Syrien¹, pour cause de mauvais traitements. Le Dialogue contre le même, pour cause d'injures.

LA JUSTICE. — Quel est celui-ci ? son nom n'est point écrit.

MERCURE. — Tire toujours pour l'orateur de Syrie. Le défaut de nom ne doit faire aucun obstacle.

de ses excès, changea de mœurs, devint disciple, puis successeur de Xénocrate. Il mourut fort âgé, et laissa beaucoup d'ouvrages, dont pas un ne nous est resté.

¹ C'est Lucien lui-même. Tout ce Dialogue paraît n'avoir été composé que pour se justifier d'avoir abandonné l'éloquence.

LA JUSTICE. — Et quoi ! nous tirerons au sort, dans Athènes, au milieu de l'Aréopage, des causes étrangères qui auraient dû être jugées par delà l'Euphrate ? Néanmoins, tire onze juges pour les deux causes.

MERCURE. — Bien : n'en tire pas davantage, afin de ne pas trop multiplier les frais.

LA JUSTICE. — Que ceux qui doivent juger l'Ivresse et l'Académie prennent séance les premiers. Toi, Mercure, verse l'eau. L'Ivresse parlera la première..... D'où vient qu'elle garde le silence ? Pourquoi pencher ainsi la tête ? Aborde-la, Mercure, et sache un peu ses raisons.

MERCURE. — Je ne puis, dit-elle, plaider ma cause. Ma langue est enchaînée par le vin que j'ai bu. Je crains de faire rire le tribunal à mes dépens et c'est à peine si je peux me soutenir.

LA JUSTICE. — Et bien ! qu'elle fasse monter à sa place, quelqu'un de ces véhéments orateurs ; il y en a tant qui sont tout prêts à se rompre les poumons pour trois oboles.

MERCURE. — Il est vrai, mais personne ne voudra prendre publiquement la défense de l'Ivresse. Cependant sa demande ne paraît pas mal fondée.

LA JUSTICE. — Que faire ?

MERCURE. — L'Académie est toujours prête à parler pour et contre. Elle s'exerce à soutenir également les propositions les plus opposées. Qu'elle parle pour l'Ivresse, ensuite elle plaidera sa propre cause.

LA JUSTICE. — Voilà du nouveau. N'importe : parle, Académie, et plaide les deux causes, puisque c'est pour toi une chose si facile.

L'ACADÉMIE. — Citoyens assis ici pour nous juger, je vais d'abord parler pour l'Ivresse, et l'eau coule à présent pour elle. Cette infortunée a essuyé de grandes injustices, et c'est l'Académie, c'est moi-même qui les lui ai fait souffrir, en lui enlevant son unique, son fidèle esclave, Polémon, qui poussait l'amitié pour elle au point de ne regarder comme honteuse aucune des actions qu'elle lui commandait. Couronné de fleurs, suivi d'une joueuse d'instruments, on le voyait chaque jour danser au milieu de la place publique. Il chantait depuis le

lever du soleil jusqu'à son coucher. On le trouvait toujours ivre, toujours plongé dans la débauche. Athènes entière est témoin de la vérité de mes discours. Jamais alors on n'a vu Polémon à jeun. Un jour qu'il se divertissait à la porte de l'Académie, comme il avait coutume de le faire ailleurs, mon adversaire s'est emparé de lui, l'a fait entrer chez elle, l'a obligé à ne boire que de l'eau, et lui a appris à changer sa débauche en sobriété. Elle a mis en pièces les guirlandes dont il était couronné, et loin de lui montrer à s'enivrer, couché mollement sur un lit, elle ne lui a enseigné que des arguments, dont la sécheresse et la difficulté remplissent son esprit de réflexions importunes. Au lieu de ce vif incarnat qui brillait sur son visage, la pâleur a flétri son teint, et la maigreur de son corps atteste combien il est à présent malheureux. Il ne se souvient plus de ses chansons joyeuses. Il brave la faim et la soif : souvent il s'occupe jusqu'au milieu de la nuit des bagatelles que l'Académie (c'est moi-même) enseigne à ses disciples. Mais ce qu'il y a de plus révoltant, c'est qu'excité par moi contre sa première amie, il l'attaque aujourd'hui par de violentes invectives.

Voilà ce que j'avais à dire pour l'Ivresse; je vais, à présent, plaider ma propre cause. Que de ce moment l'eau coule pour moi.

LA JUSTICE. — Que va-t-elle répondre? Toutefois, Mercure, verse-lui une égale quantité d'eau.

L'ACADÉMIE. — Le défenseur de l'Ivresse a parlé pour elle d'une manière spécieuse, je l'avoue; mais si vous daignez aussi me prêter une oreille favorable, vous connaîtrez bientôt que je ne suis point injuste à son égard. Ce Polémon qu'elle appelle son esclave, n'était point né avec de viles inclinations; il n'était pas fait pour être asservi par l'Ivresse. Son caractère semblable au mien, le portait plutôt à devenir mon ami. La débauche s'empara de lui dans un âge encore tendre. Secondée de la Volupté, sa complice ordinaire, elle corrompt cet infortuné, le plongea dans les plus affreux désordres; et le livrant aux courtisanes, elle acheva d'effacer en lui jusqu'à la plus légère trace de pudeur. Le tableau qu'elle vient de vous tracer, loin d'être favorable à sa cause, comme elle pense, est tout à mon avantage. Il est vrai, ce malheureux jeune homme, dès la pointe du jour, parcourait la ville couronné de fleurs, s'abandonnait aux excès les plus honteux, dansait dans la place publique au son des flûtes, était enfin l'opprobre de ses ancêtres et de la ville entière, et l'objet du mépris de tous les étran-

gers. Lorsqu'il vint chez moi, j'étais alors à dissenter avec mes amis sur la tempérance et sur la vertu. La porte était ouverte, c'est mon usage de parler ainsi. Polémon entre chargé de guirlandes, accompagné de ses instruments; il se met à pousser des cris, s'efforce de troubler l'assemblée, et d'interrompre mon discours par ses clameurs. Je méprisai son insulte; je continuai de parler; il m'écoute, et bientôt (l'Ivresse ne s'était pas totalement emparée de ses sens) mes discours le rappellent à la vertu. Il arrache ses guirlandes, il fait taire sa joueuse de flûte, il semble se réveiller d'un profond sommeil: honteux d'être vêtu de pourpre, il voit quelle est sa situation, il condamne ses débauches passées. La rougeur dont l'avait coloré l'Ivresse se flétrit, disparaît, et fait place à celle que lui cause la honte de sa première conduite. Enfin, heureux transfuge! il s'échappe de ses fers, et vient se jeter dans mes bras. Je ne l'invitais point à prendre ce parti, loin de lui faire violence, comme le prétend ma rivale. Il s'y détermina de lui-même, et dans l'espoir d'un sort plus heureux. Mais, faites-le venir ici, et vous jugerez vous-mêmes en quel état il est à présent, grâce à mes soins. Lorsque je l'ai reçu, Athéniens, il n'excitait que le rire et les mépris; il ne pouvait ni parler, ni se soutenir, tant il était absorbé par le vin. J'ai changé totalement ses mœurs, je l'ai rendu sobre, et d'un vil esclave, j'en ai fait un citoyen honnête et sage, digne de l'estime de tous les Grecs. Lui-même aujourd'hui me remercie de mes soins, et ses parents me savent gré du service important que je lui ai rendu. J'ai dit: considérez à présent avec laquelle de nous deux il lui était plus avantageux de vivre.

MERCURE. — Allons, ne tardez pas, levez-vous et donnez vos suffrages. Nous avons encore d'autres causes à juger.

LA JUSTICE. — L'Académie l'emporte de toutes les voix; excepté d'une.

MERCURE. — Il n'est pas surprenant qu'il y ait quelqu'un qui donne son suffrage à l'Ivresse. Vous que le sort a nommés pour juger le procès du Portique contre la Volupté, prenez séance; l'eau est versée. Toi, qui es orné de si belles peintures, Pécile, parle le premier.

LE PORTIQUE. — Je n'ignore pas, Athéniens, que l'adversaire contre laquelle j'ai à parler, a pour elle l'avantage de la beauté. Je vois même que plusieurs d'entre vous la considèrent avec plaisir, et lui sourient d'un air de complaisance, tandis que

mon regard sévère, ma tête rasée jusqu'à la peau, n'attirent que leurs mépris. Je vous parais triste et désagréable; cependant si vous voulez m'écouter, j'espère vous prouver que ma cause est bien plus juste que la sienne. Je l'accuse en ce moment d'avoir employé les charmes de son visage, et la parure des courtisanes à séduire un homme qui fut autrefois mon amant, de m'avoir ravi Dionysius, jadis si sage et si modeste. Les juges, qui avant vous ont prononcé sur la cause de l'ivresse et de l'Académie, ont décidé celle-ci. Ces deux causes sont sœurs. Il s'agit, en effet, d'examiner si l'on doit, à l'exemple des plus vils animaux, se tenir sans cesse courbé vers la terre, ne vivre que pour la volupté, ne jamais élever son esprit à de nobles pensées; ou si, préférant l'honnête à l'agréable, des hommes libres doivent s'affranchir du joug des passions par le secours de la Philosophie, apprendre à ne plus redouter la douleur comme un mal insupportable, à ne plus faire de la volupté leur souverain bien, à ne plus vivre en esclave, à ne plus chercher le bonheur dans le miel et dans les figes. C'est en présentant ces amorces aux hommes qui n'ont jamais réfléchi, c'est en les épouvantant par l'idée du travail et de la fatigue, que ma rivale en attire un si grand nombre dans ses filets. De tous ces infortunés, le plus malheureux, sans doute, est le jeune homme qu'elle m'a ravi, et auquel elle a fait rejeter le frein salutaire que je lui avais imposé. Encore pour le séduire, a-t-elle attendu qu'il fût malade : jamais en santé, il n'aurait écouté ses discours trompeurs. Mais pourquoi m'indigner ici contre une audacieuse, qui n'épargne pas même les dieux, qui tous les jours calomnie leur providence? Il est de votre sagesse, Athéniens, de lui faire porter la peine de son impiété. J'apprends que cette efféminée, qui n'est point préparée à prononcer une harangue, doit amener Epicure pour lui servir de défenseur. C'est ainsi qu'elle respecte votre tribunal. Cependant qu'elle nous dise ce qu'Hercule et notre Thésée fussent devenus, si, dociles à la voix du plaisir, ils eussent fui la fatigue? Sans leurs travaux, la terre gémirait encore sous le poids des crimes et de l'injustice. Si je vous parle ainsi, ce n'est pas que j'aime à tenir de longs discours; mais que mon adversaire consente un moment à répondre à mes interrogations, et je vous ferai bientôt connaître son néant et sa futilité. Souvenez-vous, Athéniens, du serment que vous venez de prononcer¹;

¹ Lorsque les juges entraient dans l'enceinte du tribunal, avant de s'asseoir, ils juraient de juger suivant les lois.

portez vos suffrages avec intégrité, et gardez-vous de croire Epicure, lorsqu'il vous dira que les dieux n'ont point les yeux ouverts sur les actions des hommes.

MERCURE. — Retire-toi. Epicure, parle pour la Volupté.

EPICURE. — Je ne vous dirai qu'un mot, Athéniens ; les longs raisonnements me seraient inutiles. En effet, si par des philtres et des enchantements la Volupté avait forcé l'inclination de Dionysius, que le Portique appelle son amant, si elle l'avait obligé de s'éloigner de celui-ci, et de n'avoir des yeux que pour elle, on pourrait avec raison la regarder comme une magicienne, et la déclarer coupable d'injustice pour avoir ensorcelé les amants d'autrui. Mais si le citoyen d'une ville libre, lorsqu'il n'en est point empêché par les lois, ne conçoit que des dégoûts pour l'extérieur rebutant de mon adversaire, s'il traite de chimère ridicule cette félicité qu'on n'obtient qu'à force de travaux, si pour échapper à ces arguments tortueux, plus inextricables que des labyrinthes, il vient de son plein gré se jeter dans les bras de la Volupté ; enfin, s'il brise comme des chaînes insupportables ces filets de syllogismes, dont on cherche à l'envelopper, faut-il lui fermer tout asile ? Faut-il le repousser dans les flots, lorsque échappé du naufrage, il regagne en nageant le port, ne désire que le calme et la tranquillité ? La Volupté devait-elle le replonger au milieu de la tourmente la tête la première, et le livrer sans pitié à des maux incurables, lorsqu'il implorait son secours, comme un suppliant qui se réfugie à l'autel de la compassion ? Sans doute elle eût mieux fait d'attendre, qu'accablé de sueurs et de fatigues, Dionysius fût enfin parvenu au sommet sur lequel habite cette vertu tant vantée ; c'est là qu'il aurait pu la contempler à son aise, et après avoir consumé sa vie entière dans les travaux, il aurait joui du bonheur quand il aurait cessé de vivre. Mais, Athéniens, quel juge est plus propre à décider la question que Dionysius lui-même ? Instruit autant qu'on le peut être de la doctrine du Portique, il avait toujours pensé que *le bon seul est le beau*¹. Il apprend enfin que la douleur est un mal, et de deux opinions opposées, il a choisi celle que sa propre expérience lui a fait connaître pour la meilleure. Il voyait en effet, ceux qui dissertent le plus sur la patience et le courage dont on doit s'armer contre les maux, servir en secret la Volupté, déployer dans leurs écoles une vigueur extrême, et ne vivre chez

¹ Maxime favorite des Stoïciens.

eux que suivant les lois du plaisir. Ils rougiraient, il est vrai, qu'on les vit se relâcher de la rigueur de leurs principes et trahir leur doctrine ; mais ils souffrent le cruel tourment de Tantale, et lorsqu'ils espèrent pouvoir se cacher et violer en sûreté leurs propres lois, ils se remplissent sans mesure de tout ce qui peut flatter leurs sens. Qu'on leur fasse présent de l'anneau de Gygès ou du casque de Pluton¹, et bientôt, disant pour jamais adieu aux travaux et à la douleur, ils se précipiteront sur la Volupté, ils suivront l'exemple de Dionysius, qui jusqu'à sa maladie, espérait retirer les plus grands avantages de ces beaux principes sur la constance : mais lorsque souffrant et malade, il sentit que la douleur le pénétrait véritablement, lorsqu'il vit que son corps philosophait autrement que le Portique, et lui enseignait des principes tout à fait opposés, il le crut plutôt que ses maîtres. Il reconnut qu'il était homme, qu'il avait un corps sujet aux faiblesses de l'humanité. De ce moment il cessa de le traiter comme une statue², et demeura convaincu que celui-là parle autrement qu'il ne pense, qui blâme la Volupté. Ses paroles annoncent la gaieté, mais son esprit est tout entier à la douleur³. J'ai dit : vous pouvez porter vos suffrages.

LE PORTIQUE. — Point du tout. Permettez-moi de lui faire quelques questions.

EPICURE. — Interroge, je suis prêt à te répondre.

LE PORTIQUE. — Crois-tu que la douleur soit un mal ?

EPICURE. — Oui.

LE PORTIQUE. — Et le plaisir un bien ?

EPICURE. — Certainement.

LE PORTIQUE. — Quoi donc ! connais-tu ce qui est *différent* et ce qui est *indifférent*, le *proposé* et le *rejeté*⁴ ?

EPICURE. — Sans doute.

MERCURE. — Les juges disent qu'ils n'entendent rien à ces questions minutieuses. Taisez-vous, on va porter les suffrages.

¹ Le casque de Pluton rendait invisible, ainsi que l'anneau de Gygès.

² C'était un des dogmes du Portique, de traiter son corps comme une statue.

³ Vers d'Euripide, *Phéniciennes*, 363.

⁴ Termes de la philosophie stoïcienne.

LE PORTIQUE. — Je gagnerais certainement ma cause, si je l'interrogeais en la troisième figure des *indémontrables*¹.

LA JUSTICE. — Qui a l'avantage?

MERCURE. — La Volupté l'emporte de toutes les voix.

LE PORTIQUE. — J'en appelle à Jupiter.

LA JUSTICE. — A la bonne heure. Toi, Mercure, appelle d'autres causes.

MERCURE. — La Vertu et la Mollesse, au sujet d'Aristippe. Qu'elles se présentent.

LA VERTU. — C'est à moi de parler la première. Aristippe m'appartient : ses discours et ses actions le font assez connaître.

LA MOLLESSE. — Nullement. C'est moi qui dois parler. Cet homme est à moi, on peut en juger par ses couronnes, sa pourpre et ses parfums.

LA JUSTICE. — Ne disputez pas. La cause sera remise jusqu'à ce que Jupiter ait décidé celle de Dionysius. Il y a lieu de croire que le moment n'en est pas fort éloigné. Si la Volupté gagne sa cause, la Mollesse s'emparera d'Aristippe; et si c'est le Portique qui est vainqueur, Aristippe appartiendra à la Vertu. Que d'autres s'avancent. Qu'on ne donne point aux juges leur salaire, la cause n'a pas été jugée.

MERCURE. — Ces vieillards seront donc montés ici pour rien ?

LA JUSTICE. — Il suffit qu'ils en reçoivent la troisième partie. Allez-vous-en, et ne murmurez pas ; vous jugerez une autre fois.

MERCURE. — Diogène de Sinope, parais, il en est temps ; et toi, la Banque, parle.

DIOGÈNE. — Si bientôt elle ne cesse de me faire des reproches, elle ne m'accusera plus de désertion, mais de blessures profondes et multipliées, car je vais à l'instant la frapper de mon bâton.

¹ Espèce de syllogisme. Apulée, sur la doctrine de Platon, dit que ce nom d'*indémontrable*, ne signifie pas qui ne peut être démontré, mais qui n'a pas besoin de démonstration à cause de sa clarté et de sa simplicité.

LA JUSTICE. — Que vois-je ? La Banque prend la fuite : il la poursuit le bâton levé. La malheureuse va sans doute éprouver quelque mauvais traitement. Appelle Pyrrhon.

MERCURE. — Voici la Peinture qui se présente ; mais Pyrrhon n'est point venu. Je me suis bien douté qu'il ne voudrait pas comparaître.

LA JUSTICE. — Pourquoi cela, Mercure ?

MERCURE. — C'est qu'il n'admet aucune certitude dans les jugements.

LA JUSTICE. — Cela étant, qu'on le condamne par défaut. Appelle à présent l'Orateur de Syrie. Cependant les demandes formées contre lui, ne nous ont été apportées que depuis peu, et rien n'en pressait encore la décision : mais puisque c'est une chose résolue, tire d'abord la cause de la Rhétorique. Ah ! grands dieux ! quelle foule accourt ici pour l'entendre !

MERCURE. — Cela n'est point étonnant ; cette cause est aussi singulière que nouvelle, et, comme tu le disais, elle n'est intentée que depuis peu. D'ailleurs l'espérance d'entendre la Rhétorique et le Dialogue accuser tour à tour le Syrien, et celui-ci se justifier contre tous deux, attire la multitude autour de ce tribunal. Allons, la Rhétorique, commence ton plaidoyer.

LA RHÉTORIQUE. — En commençant ce discours¹, Athéniens, je prierai tous les dieux et toutes les déesses de me faire obtenir de vous, durant le cours de cette cause, autant de bienveillance que j'en ai toujours témoigné moi-même, et à la République en général, et à chacun de vous en particulier. Je les prierai ensuite qu'ils vous inspirent, conformément à l'équité, d'imposer silence à mon adversaire, afin qu'il me laisse former mon accusation selon l'idée que j'en ai conçue, et sur le plan que je m'en suis formé. Je ne puis concilier les idées qui s'élèvent dans mon esprit², lorsque, d'un côté, je considère le traitement que j'éprouve, et que je réfléchis de l'autre aux discours que j'entends. Ceux que vous tiendra mon adversaire, ressembleront aux miens ; mais si vous examinez sa conduite, vous verrez qu'elle est telle, que je dois prendre les plus grandes précautions pour empêcher qu'il n'en use en-

¹ Cet exorde est celui de Démosthène, dans le discours *de la Couronne*.

² Cette phrase est tirée du commencement de la *troisième Olynthienne*.

core plus mal à mon égard. Mais pour ne pas consommer le temps dans un long exorde, et laisser l'eau s'écouler inutilement, je commence l'accusation.

Cet homme était encore dans sa première adolescence, barbare par son langage, et revêtu, pour ainsi dire, de la robe persanne, suivant l'usage des Assyriens, lorsque je le trouvai en Ionie, errant, incertain du parti qu'il devait embrasser. Je le pris sous ma protection, je me chargeai de l'instruire. Je ne tardai pas à reconnaître en lui d'heureuses dispositions pour les sciences; je remarquai que ses regards se fixaient sur moi sans relâche (il me craignait alors, il me faisait la cour et n'avait d'admiration que pour moi seule), je résolus dès ce moment d'abandonner tous ceux qui me recherchaient en mariage. Indifférente à la richesse, à la beauté, à l'éclat d'une illustre naissance, je donnai ma foi à cet ingrat. Sa pauvreté, l'obscurité de ses aïeux, son extrême jeunesse, ne furent pour moi que de vains obstacles. La dot que je lui apportai était immense, formée d'une foule de discours admirables. Bientôt je menai le nouvel époux dans ma tribu, l'y fis enregistrer et déclarer citoyen. En le voyant, tous ceux qui avaient manqué mon alliance étaient suffoqués de dépit. Quand il voulut voyager pour faire briller à tous les yeux les richesses que lui avait procurées son mariage, loin de l'abandonner, je le suivis partout, je fus moi-même son guide et son conducteur. Le soin que je prenais de sa parure et de ses vêtements attirait sur lui tous les regards. Ce que j'ai fait pour lui, soit en Grèce, soit en Ionie, est sans doute peu de chose; mais lorsqu'il eut résolu de voyager en Italie, je traversai avec lui la mer Ionienne, je l'accompagnai jusque dans les Gaules, où je lui procurai des richesses considérables. Longtemps il se montra docile à mes conseils; il répondait à ma tendresse, il ne se serait pas absenté une seule nuit de la couche nuptiale.

Mais quand il eut pourvu suffisamment à sa subsistance, quand il crut sa gloire assez bien établie, alors, il éleva le sourcil, prit un air de flerté, me négligea, ou plutôt m'abandonna entièrement. Enfin, épris d'un violent amour pour cet homme barbu, le Dialogue, que son costume fait appeler fils de la Philosophie, il en fait aujourd'hui l'unique objet de ses caresses, et ne rougit point d'avoir un amoureux bien plus âgé que lui. Ce n'est pas tout, il a l'audace de restreindre la liberté de mes discours et de retrancher à leur étendue. Il se renferme dans des interrogations courtes et d'une étroite précision; au lieu de dire tout ce que bon lui semble, et de le

dire à pleine voix, il entremêle des phrases écourtées, ne profère, pour ainsi dire que des syllabes. Aussi n'a-t-il obtenu par là, ni ces louanges fréquemment répétées, ni ces nombreux applaudissements que je lui procurais, seulement un léger sourire échappe à ses auditeurs ; de temps en temps on bat des mains, on fait un léger mouvement de tête en signe d'approbation : voilà ce dont le galant est amoureux : c'est pour cela qu'il me méprise. On prétend même qu'il ne peut pas vivre en paix avec son nouvel amant ; sans doute il lui aura fait aussi quelque outrage.

Peut-on, après une pareille conduite, ne pas le juger coupable d'ingratitude ? N'a-t-il pas encouru la peine prononcée par les lois, contre les époux qui maltraitent leurs femmes, puisqu'il abandonne indignement sa légitime épouse, qu'il oublie celle qui l'a comblé de bienfaits, pour ouvrir son cœur à une nouvelle passion. Et dans quel temps encore me fait-il cet outrage ? Lorsque chacun est saisi pour moi d'une admiration profonde, et me désigne pour sa patronne. Je me refuse cependant aux sollicitations de tant de prétendants : ils frappent vainement à ma porte, vainement ils m'appellent à grands cris. Je ne veux point leur ouvrir. Je ne fais pas semblant de les entendre ; car je vois bien qu'ils n'ont d'autres présents à m'offrir que des clameurs. Celui-ci, loin de revenir à moi, porte tous ses regards sur son nouvel amant. Dieux ! que peut-il espérer d'un vieillard qui ne possède qu'un manteau ? J'ai fini. O juges, si pour se justifier, mon adversaire veut employer le même genre de discours, ne le lui permettez pas. Ce serait le comble de l'ingratitude s'il employait contre moi le glaive dont je l'ai moi-même armé. Qu'il se défende, s'il le peut, en suivant la méthode du Dialogue, l'objet de ses inclinations.

MERCURE. — Cela n'est pas possible, Rhétorique ; comment veux-tu qu'il parle seul dans la forme du Dialogue ? Il emploiera le discours soutenu.

LE SYRIEN. — Puisque mon adversaire, Athéniens, ne peut souffrir, sans indignation, que j'emploie à me justifier de longs discours, et que je tiens d'elle la faculté de parler, je vous dirai peu de choses : je me bornerai à détruire les principaux chefs de son accusation ; j'abandonne le reste à votre examen. Tout ce qu'elle a dit de moi, elle l'a dit dans l'exacte vérité. C'est elle qui s'est chargée de mon éducation : elle m'a accompagné dans mes voyages, m'a fait inscrire au rang des Grecs.

Je n'ai pu, après tous ses bienfaits, qu'être infiniment flatté d'obtenir son hymen. Quelles raisons m'ont donc obligé de l'abandonner, pour m'attacher uniquement au Dialogue ? Vous allez les apprendre. Ecoutez-moi, je vous prie, Athéniens ; et croyez qu'il n'est point d'intérêt qui puisse m'engager à vous en imposer par le plus léger mensonge.

Je ne fus pas longtemps à m'apercevoir que cette femme avait perdu sa première pudeur, et ne conservait plus ce maintien noble et décent, cet extérieur simple, dont elle était revêtue quand l'orateur de Péanée ¹ l'épousa. Elle se parait avec art, arrangeait ses cheveux à la manière des courtisanes, se fardait, se peignait le dessous des yeux. Je conçus des soupçons sur sa conduite ; j'observai ses regards. Je ne vous ferai point ici le détail de toutes ses infidélités ; mais chaque nuit la ruelle de notre maison était remplie d'une foule d'amants ivres pour la plupart, qui venaient lui faire la cour. Ils frappaient insolemment à la porte : quelques-uns oubliant toute retenue, osaient lui faire violence. Elle ne faisait qu'en rire, et semblait prendre plaisir à ces insultes. Souvent, du faite de la maison, elle avançait la tête pour entendre les chansons d'amour qu'ils lui chantaient d'une voix rude et discordante ; ou bien elle entr'ouvrait la porte : et s'imaginant que je ne la voyais pas, elle dépouillait toute pudeur et se livrait à leurs caresses adultères. Je ne pus souffrir une pareille conduite. Cependant je ne jugeai pas à propos d'intenter contre elle une accusation dans les formes ; j'allai trouver le Dialogue, qui demeurait dans notre voisinage ; je le priai de vouloir bien me recevoir chez lui. Telles sont, Athéniens, les grandes injustices que j'ai commises envers la Rhétorique. Mais quand son inconduite ne m'aurait pas forcé à la quitter, ne m'était-il pas permis, à près de quarante ans, de me retirer du tourbillon des affaires, et du tumulte du barreau ; de laisser reposer les juges ; de renoncer à ces accusations de tyrans, à ces éloges des grands hommes ; d'aller à l'Académie ou au Lycée me promener avec cet honnête Dialogue, et de causer tranquillement avec lui ? J'aurais encore beaucoup d'autres choses à vous dire ; mais je veux mettre fin à ce discours. Souvenez-vous de porter un suffrage conforme à votre serment.

LA JUSTICE. — Qui l'emporte ?

MERCURE. — Le Syrien, de toutes les voix, excepté une.

¹ Démosthène.

LA JUSTICE. — C'est apparemment quelque orateur qui a porté ce suffrage opposé. Dialogue, parle devant les mêmes juges : et vous, restez-en place ; vous aurez un double salaire, comme pour deux causes.

LE DIALOGUE. — Mon dessein n'est pas de m'étendre en de longs discours. Je serai aussi bref que j'ai coutume de l'être. Néanmoins, je formerai mon accusation conformément à l'usage établi dans les tribunaux, malgré le peu de connaissance et d'habitude que j'ai de ces sortes de matières. Tel est mon exorde.

A l'égard des injustices et des outrages que j'ai reçus de cet homme, les voici. Autrefois mon extérieur était grave et noble, je contemplais les dieux, j'étudiais les lois de la nature et les révolutions de l'univers ; je marchais au-dessus des nuages, à peu près dans la région où le grand Jupiter pousse dans les cieux son char ailé ¹. Je volais déjà dans le cercle des étoiles, et je m'élançais au-dessus des cieux, lorsque ce Syrien, brisant mes ailes, me fit tomber de cette hauteur prodigieuse, et me réduisit à la condition des hommes ordinaires. Il m'arracha le masque tragique et honnête dont j'étais couvert, et m'en imposa un autre propre à la comédie ou à la satire, et presque ridicule. Bientôt il me remit à la Raillerie, m'enferma avec l'lambe, le Cynisme, Eupolis et Aristophane, gens experts dans l'art de jeter du ridicule sur les objets les plus graves, et de couvrir de risées ce qu'il y a de plus honnête. Enfin il a rappelé du tombeau Ménippe, le plus fort aboyeur et le plus mordant de tous les anciens cyniques. Il l'a lâché sur moi comme un chien redoutable, dont les morsures sont d'autant plus profondes, qu'il les fait en riant et sans qu'on s'y attende. Comment ne me croirais-je pas outragé, lorsque je me vois dépouillé de mon ancien costume, réduit à jouer des comédies et des farces ridicules, à représenter sous ce nouveau maître des pièces d'une composition tout à fait bizarre ? Oui, ce qui m'offense le plus, c'est le mélange absurde dont je suis composé. Je ne parle point en prose, je ne marche pas non plus en cadence ; mais, tel que les centaures, je parais à tous ceux qui m'écoutent, un monstre d'une nouvelle espèce.

MERCURE. — Que réponds-tu à cela, Syrien ?

LE SYRIEN. — Je ne m'attendais pas, Athéniens, que j'aurais à plaider sur une pareille accusation ; et j'espérais toute

¹ Critique de Platon, dans le *Phédre*.

autre chose du Dialogue, que les reproches qu'il vient de me faire. Ne se souvient-il plus que lorsque je l'ai pris, il paraissait à la plupart des hommes triste et rechigné ? Il était desséché par ses fréquentes interrogations : elles lui donnaient, à la vérité, un air vénérable, mais nullement gracieux. Il était bien éloigné de plaire alors à la multitude. En l'employant, j'ai commencé par l'accoutumer à marcher sur la terre à la manière des hommes. Ensuite je l'ai lavé de la crasse dont il était couvert, je l'ai fait rire, je l'ai rendu agréable à tous les yeux ; enfin, je l'ai associé à la Comédie, et par cette alliance, je lui ai procuré la bienveillance de tous ses auditeurs, qui jusque là redoutaient les épines dont il était armé, et n'osaient pas plus le toucher qu'un hérisson. Je sais ce qui le fâche aujourd'hui ; c'est que je ne m'occupe pas à calculer avec lui tous ces détails minutieux : *Si l'âme est immortelle*¹ ; *combien de cotyles de cette matière qui n'admet point de mélange, et garde toujours sa propre nature, Dieu versa dans le cratère lorsqu'il forma le monde*². *Si la Rhétorique est l'image d'une portion de la politique, dont la flatterie forme le quart*³. En effet, il se plaît à disserter sur ces minuties, à peu près comme ceux qui ont la gale se plaisent à se gratter. Ces méditations lui semblent agréables, il s'enorgueillit lorsqu'on dit qu'il n'est pas donné à tout le monde d'apercevoir avec lui les idées⁴ qu'il découvre distinctement. Voilà ce qu'il voudrait exiger de moi. Il cherche partout ses ailes, et regarde les cieus, tandis qu'il ne voit pas ce qui est à ses pieds. Je ne crois pas d'ailleurs qu'il ait à se plaindre de moi, ni qu'il puisse me reprocher de l'avoir dépouillé de son habit grec pour lui en donner un barbare : lui-même, auparavant, ne passait-il pas pour un barbare ? Je serais, sans doute, coupable envers lui d'injustice, si j'avais violé les lois à ce point, et si je lui avais dérobé son vêtement national. Je me suis justifié aussi bien que je l'ai pu. Vous, portez, je vous prie, un suffrage semblable au précédent.

MERCURE. — Ah ! ah ! tu l'emportes encore de dix suffrages. Le même homme n'est point encore de l'avis des autres : c'est apparemment son usage de porter dans toutes les causes le

¹ Critique du *Phédon*.

² Allusion au *Timée*.

³ Allusion à la définition de la Rhétorique dans le *Gorgias*.

⁴ Le *Parménide* ou les *Idées*.

suffrage de condamnation ¹. Ne cessera-t-il point de se montrer jaloux des gens de bien ? Pour vous (*aux juges*), allez-vous-en sous d'heureux auspices. Nous jugerons demain le reste des procès.

¹ Le grec dit : *le caillou percé*. On se servait, dans les tribunaux d'Athènes, de deux cailloux différents ; les uns pleins, pour donner gain de cause, et les autres percés pour condamner. La raison de cette marque faite au suffrage de condamnation, était afin que les juges pussent connaître les suffrages au toucher, attendu qu'on ne jugeait à l'Aréopage que pendant la nuit.

LES PORTRAITS ¹

LYCINUS, POLYSTRATE

LYCINUS. — En vérité, cher Polystrate, tout ce qu'on éprouvait autrefois à la vue de la Gorgone, je viens de l'éprouver tout à l'heure en voyant une belle femme. Peu s'en faut que je n'aie été transformé en pierre : tu me vois encore immobile d'admiration.

POLYSTRATE. — Par Hercule ! il fallait que ce fût une beauté bien extraordinaire, et qui eût des charmes bien puissants, puisqu'étant femme, elle a pu frapper à ce point Lycinus. Qu'un jeune garçon eût produit cette impression sur ton cœur, j'aurais peu de peine à le croire. On parviendrait plutôt à déplacer le mont Sipyle², qu'à te distraire de la compagnie des jeunes gens aimables ; vainement voudrait-on t'empêcher d'être toujours auprès d'eux, de les admirer, de répandre même des larmes, comme la fille de Tantale. Cependant, apprends-moi quelle est cette Méduse qui métamorphose ainsi les gens en pierre. D'où est-elle ? Ne puis-je aussi la voir ? Tu ne m'envieras pas un si beau spectacle, et tu ne saurais être jaloux de ce qu'à ton exemple, je vais m'approcher de cette beauté, et m'exposer à subir une pareille métamorphose.

LYCINUS. — Ah ! mon ami, il te suffirait de la voir, de loin, pour tomber en extase. Elle te rendrait à l'instant aussi immobile qu'une statue. Le mal qu'elle te ferait, serait peut-être assez doux, et sa vue ne te causerait pas une blessure mortelle ;

¹ L'unique objet de ce Dialogue et du suivant, paraît être de louer une certaine Panthée, maîtresse de Lucius-Vérus, frère de l'empereur Marc-Aurèle. Quelques critiques pensent que Lucien n'en est point l'auteur.

² Montagne de Lydie, sur le sommet de laquelle était un rocher qu'on disait être Niobé, fille de Tantale.

mais que serait-ce, si elle venait à jeter un regard sur toi ? Comment pourrais-tu jamais la quitter ? Semblable à la pierre d'Hercule, qui attire le fer, cette belle t'enchaînerait sur ses pas, et te conduirait partout où elle voudrait.

POLYSTRATE. — Cesse de me décrire une beauté prodigieuse, et qui n'existe que dans ton imagination : apprends-moi du moins quelle est cette femme.

LYCINUS. — Tu penses que j'exagère, et moi je crains, quand tu l'auras vue, de passer pour un bien faible panégyriste, tant tu la trouveras au-dessus de mes éloges. D'ailleurs, je ne saurais te dire qui elle est. Seulement elle était suivie d'un grand nombre d'esclaves, d'eunuques et de femmes, accompagnée d'un cortège magnifique, qui annonçait en elle une condition plus relevée que celle d'une simple particulière.

POLYSTRATE. — Et tu ne t'es pas informé de son nom ?

LYCINUS. — Je n'ai pu l'apprendre. Tout ce que j'ai su, c'est qu'elle est d'Ionie : un homme qui la considérait d'assez près, tandis qu'elle passait, s'est écrié : « Voilà quelles sont les beautés de Smyrne. Il n'est pas étonnant que la plus belle des villes de l'Ionie ait produit la plus belle des femmes. » Il m'a semblé que celui qui tenait ce langage était lui-même de Smyrne, et qu'il s'enorgueillissait d'être le concitoyen de cette belle personne.

POLYSTRATE. — En vérité, tu t'es bien comporté comme une statue, si tu n'as pas abordé cet homme, si tu ne lui as pas demandé qu'elle était la personne qui venait de passer. Cependant, fais-moi la description de cette beauté, peut-être la reconnaitrai-je.

LYCINUS. — Ce que tu me demandes, n'est pas au pouvoir de l'éloquence ; c'est du moins trop au-dessus de mes talents. Pour peindre cette admirable mortelle, le pinceau d'Apelle, celui de Zeuxis et de Parrhasius suffiraient à peine : et moi je déshonorerais mon modèle par la faiblesse de mes efforts.

POLYSTRATE. — Mais au moins, Lycinus, quels sont ses traits ? On ne saurait t'accuser de témérité d'en tracer à ton ~~ami une~~ légère esquisse.

LYCINUS. — Le parti le plus sûr, est d'appeler à mon secours quelques-uns des plus fameux artistes de l'antiquité, et de les charger de nous représenter cette femme.

POLYSTRATE. — Que veux-tu dire ? Et comment les feras-tu venir ici, puisqu'ils sont morts depuis tant de siècles ?

LYCINUS. — Cela ne me sera pas difficile, pour peu que tu veuilles répondre à mes questions.

POLYSTRATE. — Tu peux m'interroger.

LYCINUS. — As-tu jamais été à Cnide ?

POLYSTRATE. — Sans doute.

LYCINUS. — Et tu as bien examiné la Vénus de ce pays ?

POLYSTRATE. — Certainement : c'est le chef-d'œuvre de Praxitelle.

LYCINUS. — Tu sais aussi l'histoire que les habitants racontent au sujet de cette statue, qu'un jeune homme en devint amoureux, se cacha dans le temple, contenta sa passion, autant du moins qu'il fut en son pouvoir. Mais ce n'est pas ce dont il s'agit à présent ; puisque tu as vu cette Vénus, comme tu le dis, tu n'auras pas manqué de voir celle d'Alcamène dans les jardins d'Athènes.

POLYSTRATE. — Assurément ; j'aurais été le plus insensible de tous les hommes, si je n'avais pas été admirer un des plus beaux ouvrages de ce sculpteur.

LYCINUS. — A présent, Polystrate, je ne te demanderai pas si tu es souvent monté à la citadelle, et si tu as considéré la Sosandre de Calamis.

POLYSTRATE. — Oui, je l'ai souvent examinée.

LYCINUS. — C'en est assez : dis-moi maintenant quel est des ouvrages de Phidias, celui que tu admires le plus.

POLYSTRATE. — Quel autre pourrait-ce être, sinon sa Lemnienne ¹, sur laquelle il n'a pas dédaigné de graver son nom, et la belle Amazone qui s'appuie sur sa lance ?

LYCINUS. — Toutes ces statues sont des chefs-d'œuvre, et nous n'avons plus besoin ici d'aucun autre artiste. A présent, de tous ces chefs-d'œuvre, cherchons à composer une seule figure, en prenant à chacune ce qu'elle a de plus parfait.

¹ Une Minerve, ainsi nommée selon Pausanias, parce qu'elle fut dédiée par les habitants de Lemnos. Cette statue située dans la citadelle avait été consacrée par Périclès, et Pausanias l'estime une des plus belles de l'artiste.

POLYSTRATE. — Le moyen d'y réussir ?

LYCINUS. — Cela n'est pas bien difficile. Ce sera l'ouvrage de l'éloquence ; confions-lui le soin de transporter ces beautés, de les fondre, de les disposer dans les proportions les plus exactes ; en prenant garde toutefois que la variété ne nuise à l'ensemble.

POLYSTRATE. — Tu as raison. Qu'elle mette la main à l'œuvre, et signale son talent. Je suis curieux de voir l'emploi qu'elle fera de toutes ces perfections, et comment de cette foule de beautés elle en composera une seule, dont toutes les parties seront d'accord.

LYCINUS. — Et bien, voici de quelle manière elle va te faire voir cette beauté se former sous ses mains. De la Vénus que nous avons fait venir de Cnide, elle ne prendra que la tête : nous n'avons pas besoin du corps, puisqu'il est nu. A l'égard des cheveux, du front et des sourcils, laissons-les tels qu'ils sont sortis du ciseau de Praxitelle. Conservons-lui surtout ces yeux charmants où brillent avec les grâces la tendresse et la volupté, et qui répondent si bien à l'idée que l'artiste en a conçue. Alcamène nous fournira les pommes des joues, et la partie la plus saillante du visage. Nous les emprunterons de sa statue des jardins, dont nous prendrons encore les belles proportions des paumes des mains, les doigts ronds et menus. Le contour du visage, la délicatesse des joues, la belle proportion du nez, seront celles de la Lemnienne de Phidias ; nous emprunterons à son Amazone l'ouverture gracieuse de la bouche et la rondeur du col. Calamis embellira notre statue de cette pudeur délicieuse, de ce sourire fin et léger qu'on admire dans sa Sosandre ; elle en aura le vêtement noble et décent ; la seule différence, c'est que la nôtre aura la tête découverte. Sa taille sera celle de la Vénus de Cnide ; Praxitelle nous en fournira les proportions. Que te semble à présent de cette figure, surtout si elle est parfaitement exécutée ?

POLYSTRATE. — En cherchant à réunir toutes les perfections, tu as oublié, mon cher, un genre de beauté qu'on ne saurait trouver dans une statue.

LYCINUS. — Lequel ?

POLYSTRATE. — Ce n'est pas le moins intéressant, mon ami, à moins que le coloris ne te paraisse peu capable de contribuer à la beauté ; à moins que tu ne croies peu nécessaire de

donner à chaque partie la couleur qui lui convient, de peindre en noir ce qui doit être noir, en blanc ce qui doit être blanc, d'animer par l'incarnat, ainsi du reste. Notre ouvrage a tout l'air de manquer encore par le point le plus essentiel.

LYCINUS. — Comment nous le procurer, si ce n'est en appelant à notre secours les peintres qui se sont le plus distingués par l'intelligence du coloris ? Faisons donc venir ici Polygnote, Euphranor, Apelle, Aétion ; ils se partageront l'ouvrage. Euphranor peindra la chevelure semblable à celle qu'il a donnée à sa Junon ; Polygnote dessinera les sourcils pleins de noblesse et de grâces, colorera les joues de cet incarnat dont brillent celles de sa Cassandre, que l'on voit à Delphes dans le Lesché¹ : il lui donnera ce vêtement fin et léger dont une partie se relève avec grâce, tandis que l'autre flotte au gré des zéphirs. Le corps demande le pinceau d'Apelle, ce peintre l'exprimera sur le modèle de sa Pacate² ; la blancheur éclatante en sera relevée par une teinte animée qui lui donnera la vie : enfin Aétion lui donnera les lèvres de sa Roxane. Mais faisons mieux, appelons le plus habile de tous les peintres, Homère qui ne le cède ni à Apelle ni à Euphranor ; c'est à lui de colorer tout notre tableau, comme il sut autrefois colorer les cuisses de Ménélas, en les comparant à de l'ivoire légèrement teint de pourpre³ ; c'est lui qui peindra les yeux de notre belle, il les fera à fleur de tête. Le poète de Thèbes mettant aussi la main à l'ouvrage, lui donnera des paupières couleur de violette. Homère reprenant le pinceau, la fera rire avec grâces, arrondira ses bras blancs, lui donnera des doigts de rose ; enfin il la fera toute semblable à sa Vénus d'or, et cette comparaison sera plus juste que celle qu'il a faite de cette déesse avec Briséis⁴ ?

Voilà le point où peuvent atteindre les efforts réunis de la Sculpture, de la Peinture et de la Poésie. Mais ce qui brille en cette belle, au-dessus de tous ses attraits, c'est sa grâce, ou plutôt ce sont toutes les grâces ensemble. Qui pourra jamais les exprimer ? Quel art pourrait représenter tous les amours qui volent autour d'elle ?

¹ Le Lesché était chez les Grecs un lieu public, où l'on s'assemblait pour converser. Il y avait des Leschés dans toutes les villes considérables.

² Maîtresse d'Alexandre. Apelle, en la peignant, en devint amoureux, et Alexandre eut la générosité de la lui céder.

³ *Iliade*, liv. IV, v. 140.

⁴ *Iliade*, liv. XIX, v. 282.

POLYSTRATE. — Mais, Lycinus, c'est un miracle de beauté dont tu nous parles. Cette femme est sans doute une divinité descendue des cieux. Que faisait-elle lorsque tu l'as vue ?

LYCINUS. — Elle tenait dans ses mains un livre à moitié roulé, dont elle paraissait avoir lu une partie, et s'occuper à lire l'autre. Tout en marchant, elle s'entretenait avec une personne de sa suite. Je n'ai pu entendre sa conversation, car elle ne parlait pas assez haut pour être entendue. Cependant elle riait et montrait les plus belles dents du monde. Comment l'exprimer leur blancheur, leur égalité, leur symétrie ? As-tu jamais vu un collier de perles brillantes, toutes d'une égale grosseur ? Tu auras une idée de la manière dont ces belles dents sont rangées. Deux lèvres de corail en relevaient encore la blancheur. On peut comparer ces dents à cet ivoire poli dont parle Homère : on n'en voyait aucune plus large que les autres, plus saillante ou plus séparée ; leur égalité était parfaite ; toutes avaient le même éclat et la même grandeur. En un mot, cette beauté admirable, ravissante, surpassa toutes les beautés mortelles.

POLYSTRATE. — Arrête. Je comprends à présent quelle est celle dont tu veux parler ; je la reconnais à ces traits et à sa patrie. Ne m'as-tu pas dit qu'elle était suivie d'une foule d'eunuques, et même de quelques soldats ? Cette femme, vraiment digne de tes éloges, est, mon ami, la maîtresse de l'empereur¹.

LYCINUS. — Quel est son nom ?

POLYSTRATE. — Il est fort agréable ; il est plein de charmes ; c'est celui que portait l'aimable épouse d'Abradate². Tu as souvent lu dans Xénophon les éloges qu'il fait de cette femme aussi sage que belle ?

LYCINUS. — Certainement, et son récit m'a toujours fait tant d'impression, que je crois, en le lisant, voir cette femme charmante ; peu s'en faut que je n'entende les discours que l'historien lui met dans la bouche, lorsqu'elle arme son mari et qu'elle l'envoie au combat.

POLYSTRATE. — Ah ! mon ami, tu n'as vu celle-ci qu'une fois,

¹ Lucius Vêrus, associé à l'empire par son frère Marc-Aurèle.

² Par conséquent elle s'appela *Pantheë*, c'est le nom de l'épouse d'Abradate. Leur histoire est dans Xénophon, *Cyropédie*, liv. VI, chap. iv.

et tu l'as vue passer avec la rapidité d'un éclair. Tu ne peux en conséquence admirer en elle que des perfections ordinaires, je veux dire, les agréments du corps et de la figure ; les charmes de son esprit n'ont point frappé tes yeux. Tu ne sais pas combien cette beauté divine surpasse en elle les attraits extérieurs ; moi qui suis son compatriote et son ami, je connais toute la douceur de son caractère, sa politesse, la noblesse de ses sentiments, la sagesse de ses mœurs, les connaissances de son esprit, et je les admire bien plus que sa beauté. Ces charmes ne sont-ils pas bien préférables à ceux du corps, puisqu'il serait absurde et ridicule de faire plus de cas du vêtement que de la personne. La beauté parfaite consiste, à mon avis, dans la réunion des vertus de l'âme et des perfections du corps. Combien de femmes je pourrais te montrer, qui passent pour belles, et qui déshonorent leur beauté ! Viennent-elles à parler, leurs charmes s'évanouissent, le prestige est détruit, et l'on s'aperçoit bientôt que ces traits enchanteurs sont un trésor perdu entre les mains d'un possesseur sans talent. De pareilles femmes ressemblent aux temples des Égyptiens ; l'architecture en est superbe et majestueuse, ils sont ornés de pierreries, enrichis d'or, brillants de peintures, mais si vous pénétrez dans le sanctuaire, si vous cherchez le dieu qu'on y adore, vous ne trouverez qu'un singe ridicule, un chat, un bouc, ou un ibis. Il est malheureusement un nombre assez considérable de femmes de cette espèce. Ce n'est pas assez de la beauté, si elle n'est relevée par de véritables ornements. Je n'entends pas par ce mot, les colliers et la pourpre des habits ; mais ces vertus dont je parlais tout-à-l'heure, la sagesse, la douceur, l'humanité, et mille autres qualités qui toutes forment le caractère de cette femme.

LYCINUS. — Et bien, Polystrate, rends-moi maintenant la pareille, paie-moi de la même mesure comme on dit en proverbe, et même d'une plus forte ; tu le peux. Fais-moi le tableau des vertus de cette belle, afin que je puisse l'admirer tout entière.

POLYSTRATE. — Ce que tu me proposes, mon ami, n'est nullement facile. Il est bien différent de louer ce qui frappe tous les yeux et de décrire ce que l'on ne saurait apercevoir. J'aurai besoin, ce me semble, pour exécuter ce tableau, d'appeler à mon secours, non des peintres et des statuaires, mais des philosophes qui m'aident à le tracer sur les modèles qu'ils ont donnés eux-mêmes, et d'après les formes antiques.

Toutefois mettons-nous à l'ouvrage. Connais d'abord quel est le charme et la douce harmonie de son langage. C'est d'elle, plutôt que du vieillard de Pylos, qu'Homère eût pu dire, que le plus doux miel semblait couler de ses lèvres¹. Le son de sa voix, sans être grave, ce qui ne convient qu'aux hommes, n'est pas non plus faible et grêle ; il n'a rien de trop efféminé ; il approche plutôt de celui d'un jeune garçon encore éloigné de son adolescence. Il est tendre et flatteur ; il s'insinue dans l'oreille avec une douceur ravissante ; il y retentit longtemps après qu'elle a parlé ; il y forme un agréable murmure, qui ressemble aux soupirs prolongés par l'écho ; Il laisse enfin dans l'âme une impression délicieuse, que la persuasion suit toujours. Vient-elle à chanter en s'accompagnant de la cithare c'est alors, mon ami, c'est alors qu'on est ravi d'admiration. Les alcyons et les cigales doivent garder le silence : ils ignorent la musique en comparaison de cette divine cantatrice. La fille même de Pandion² paraîtrait sans talent, quand elle déploierait tous les accents variés de sa voix légère.

Orphée et Amphion, ces maîtres fameux dans l'art de charmer leurs auditeurs, et qui par la magie de leurs accords, attireraient sur leurs pas jusqu'aux êtres inanimés, s'ils avaient entendu cette aimable musicienne, auraient déposé leur lyre à ses pieds, et debout auprès d'elle, ils l'auraient écoutée dans un profond silence. Qui aurait pu leur enseigner cette harmonie parfaite, qui apprend à ne jamais excéder le rythme, à mesurer le chant avec précision, à s'accompagner de la cithare, à faire entendre en même temps et l'instrument et la voix, à placer ses doigts avec justesse et avec grâce ? Cet art fut-il jamais connu du chantre de Thrace, et du berger du Cithéron, qui s'occupait, en conduisant son troupeau, à tirer quelques sons de sa lyre ? O Lycinus ! si jamais tu entends cette belle, au lieu d'éprouver seulement le sort de ceux qui voyaient les Gorgones, et d'être métamorphosé en pierre, tu sauras encore quel était le pouvoir des Sirènes. Je suis bien sûr que tu tomberas en extase, et que ravi de plaisir, tu oublieras insensiblement et tes parents, et ta patrie. Vainement tu fermeras tes oreilles avec de la cire, le charme de son chant franchira ce léger obstacle. Qui l'entend, s'aperçoit bientôt, aux charmes divers de sa mélodie, que Terpsychore, Melpomène, et Calliope même, se sont plués à la former. Enfin, et pour tout dire en un

¹ *Iliade*, liv. I, v. 249.

² Philomèle.

mot, imagine qu'il sort d'entre ses belles dents, une voix aussi ravissante que sa bouche. Tu l'as vue, et tu peux facilement t'imaginer l'avoir entendue.

Rien de plus pur que son langage ionien, rien de plus charmant que sa conversation, embellie de toutes les grâces de l'atticisme. On n'en doit point être surpris : ces avantages sont ceux de sa patrie, elle les tient de ses ancêtres. Peut-il en être autrement d'une personne née dans une colonie d'Athènes ? Il ne faut pas non plus s'étonner du goût qu'elle a pour la poésie, puisqu'elle est concitoyenne d'Homère. Voilà, cher Lycinus, une image de la beauté de sa voix et de son chant. Cette esquisse paraîtra bien faible sans doute ; n'importe ! passons à présent à d'autres tableaux. Mon dessein n'est pas de renfermer, comme tu l'as fait, tant d'attraits dans un seul portrait ; il ne pourrait suffire, et ce serait trop peu d'un seul, avec quelque perfection qu'il fût exécuté, pour représenter tant de beautés différentes, qui toutes se disputent le premier rang. Chacune des vertus de son âme doit être exprimée dans un tableau particulier, formé sur ce bel original.

LYCINUS. — Tu m'annonces une fête, cher Polystrate, tu veux me régaler avec magnificence, et si je ne me trompe, tu vas me payer au centuple. Comble donc la mesure, et sois persuadé que tu ne saurais me faire un plus grand plaisir.

POLYSTRATE. — Les connaissances de l'esprit, qui s'acquièrent par l'étude et par la méditation, sont, sans contredit, le plus beau, le plus précieux de tous les avantages. Formons-en un groupe aussi agréable par sa variété que par l'élégance de ses contours ; car je prétends ne point te céder dans l'art de la sculpture. Réunissons encore dans un tableau, toutes les richesses que produit l'Hélicon, toutes les sciences que professent Clio, Polymnie, Calliope et les autres Muses, celles auxquelles président Apollon et Mercure. Les ornements de la poésie, la majesté de l'histoire, les documents de la philosophie serviront à décorer notre tableau. Il ne suffirait pas de le colorer par une teinte légère, il faut au contraire qu'il soit imbu des couleurs les plus indélébiles. Et si, malgré tous nos soins, cette peinture ne rend qu'imparfaitement l'original, on doit nous le pardonner ; car jamais il n'exista, même chez les anciens, un modèle de science aussi accompli. Néanmoins, si tu le juges à propos, nous exposerons notre tableau aux yeux des connaisseurs. Il me semble qu'on n'y peut rien blâmer.

LYCINUS. — Il est très beau, Polystrate, et le dessein en est parfait.

POLYSTRATE. — Travaillons à présent à peindre sa sagesse et sa philosophie. C'est ici que nous aurons besoin d'un grand nombre de modèles antiques, surtout de celui d'Ionie. Nous choisirons pour peintres Eschine, l'ami de Socrate, et Socrate lui-même ; ce sont de tous les artistes ceux qui savent le mieux saisir la ressemblance, et nous les choisirons d'autant plus volontiers, qu'ils ont travaillé sous les auspices de l'amour. Pour modèle de la pénétration de son esprit, nous ne pouvons mieux choisir que cette Aspasia de Milet, objet des inclinations de l'admirable orateur Olympien ; empruntons son habileté dans la conduite des affaires, son coup d'œil pénétrant en politique, la justesse et la vivacité de son intelligence, et transportons-les dans notre tableau avec les plus exactes proportions. Toutefois on y trouvera cette différence, que la première est peinte en miniature, et la nôtre a la taille majestueuse d'un colosse.

LYCINUS. — Pourquoi cela ?

POLYSTRATE. — C'est, cher Lycinus, que ces deux portraits, quoique ressemblants, sont néanmoins d'une grandeur tout à fait différente. En effet, la république des Athéniens était loin d'égaliser la puissance romaine ; et si notre Aspasia ressemble à celle de Milet, elle l'emporte sur elle par la grandeur : c'est donc sur une plus vaste toile qu'on la doit peindre. Le second et le troisième modèles nous seront fournis par Théano¹ et la Muse de Lesbos² auxquelles nous ajouterons Diotime³. La première nous donnera la magnanimité qui doit éclater dans notre tableau ; Sapho nous prêtera les grâces et l'élégance de son génie ; et Diotime, en outre des belles qualités que Socrate admirait en elle, son esprit et la rare prudence qui brillait dans ses conseils. Voilà, Lycinus, un nouveau portrait que tu peux exposer.

LYCINUS. — Sans doute, Polystrate ; il est vraiment admirable. Hâte-toi, je te prie, de m'en faire d'autres. Peins-moi l'excellence de son caractère, la politesse et la douceur de ses

¹ Fille et disciple de Pythagore.

² Sapho.

³ Femme de Mantinée, célèbre par sa philosophie, et de laquelle Socrate, dans le *Banquet de Platon*, se vante d'avoir été le disciple, et d'avoir appris les mystères de l'amour.

mœurs, sa bienveillance à l'égard de ceux qui réclament sa protection.

POLYSTRATE. — Et bien, il faut lui donner les traits de cette autre Théano ¹ épouse d'Anthénor, ceux d'Arété ², de sa fille Nausicaa, et de toutes les femmes qui, comblées des faveurs de la fortune, ont montré la plus grande modération.

Après ce tableau, nous ferons celui de sa vertu et de son amour pour le héros dont elle partage la couche. Telle était la fille d'Icare ³, cette femme prudente et sage, dont Homère a tracé le portrait ; c'est ainsi qu'il a peint Pénélope : mais plutôt, peignons-la sous les traits de l'épouse d'Abra date, dont elle porte le nom, et de laquelle nous avons déjà parlé.

LYCINUS. — Ah, Polystrate ! par ce coup de pinceau tu viens de porter sa beauté au dernier degré de perfection. Mais tu dois bientôt avoir fini tes portraits, tu as détaillé toutes les vertus de son âme, aucune ne s'est dérobée à tes éloges.

POLYSTRATE. — Il s'en faut bien, mon ami, que je les aie toutes représentées. Je n'ai point encore parlé de celle qui mérite nos plus grands éloges, de cette modération qu'elle conserve au milieu des grandeurs qui l'environnent. Loin de se livrer à l'orgueil que pourrait lui inspirer tant de prospérité, loin de s'élever au-dessus de la condition des humains, et de mettre sa confiance dans les faveurs de la fortune, tous ses sentiments sont ceux de la simplicité et de la modestie. Jamais un mot incivil ou désagréable n'est sorti de sa bouche. Affable et populaire envers ceux qui l'abordent, elle descend à leur niveau : sa politesse et les témoignages de sa bienveillance charment tous ceux qui les reçoivent. On en est d'autant plus flatté, qu'ils partent d'une personne élevée, et n'ont cependant rien de cette fierté théâtrale qui accompagne toujours les grands. Qu'ils usent ainsi de leur pouvoir, et qu'au lieu de mépriser les autres hommes, ils les comblent de leurs bienfaits ; alors on les jugera dignes des biens qu'ils ont reçus de la fortune ; alors ils éviteront les traits empoisonnés de l'envie ; personne ne sera jaloux de leur puissance quand ils se montreront modérés au milieu des succès, qu'ils ne marcheront point sur la tête des hommes, comme l'Athé ⁴

¹ Voyez Homère, *Iliade*, liv. V, v. 70.

² Femme d'Alcinoüs, roi des Phéaciens, *Odyssée*, liv. VIII, v. 65.

³ Pénélope.

⁴ *Iliade*, liv. X, v. 500. *Até*. signifie outrage, injure, dommage.

d'Homère, et ne fouleront point aux pieds leurs semblables, que le Destin a placés au-dessous d'eux. Telle est, en effet, la conduite des riches ; si leur esprit ne sait pas prendre un noble essor, l'on doit en accuser l'aveuglement de la fortune. Lorsque cette déesse, au moment où ils s'y attendent le moins, les fait monter tout-à-coup sur son char ailé, et les élève au haut des cieux, peu satisfaits de leur sort, ils aspirent à monter plus haut : ils ne regardent plus sur la terre. Mais bientôt ils éprouvent le sort d'Icare ; la cire qui soutenait leurs ailes se fond, leurs plumes sont dispersées par les vents : précipités du haut des airs, ils tombent dans les flots la tête la première et font rire à leurs dépens. Ceux, au contraire, qui ne se servent de leurs ailes qu'avec la prudence de Dédale, ne s'élèvent pas trop haut ; ils n'oublient point que leurs plumes ne sont unies qu'avec de la cire ; ils ménagent leur vol, le proportionnent à la faiblesse de la nature humaine ; et contents de raser les flots, ils mouillent de temps en temps leurs ailes, et ne les exposent pas à toute l'ardeur du soleil ; ceux-là parviennent à achever leur course sans danger. Voilà ce que l'on doit louer avant tout dans notre héroïne : elle mérite de recueillir tous les fruits de sa rare prudence. L'on doit souhaiter qu'elle conserve toujours ses ailes, et qu'elle soit comblée de plus en plus de tous les biens.

LYCINUS. — Puissent tes vœux s'accomplir, Polystrate ! elle en est bien digne. Ses attraites ne se bornent pas, comme ceux d'Hélène, à la seule beauté du corps, ils recèlent une âme mille fois plus belle et plus aimable. Il convenait qu'un grand prince, d'un caractère généreux et pacifique, joignît à tant d'autres avantages, celui de voir naître sous son empire une femme si accomplie, et fut assez heureux pour l'aimer et posséder son cœur. Ce n'est pas une médiocre félicité que d'être chéri d'une femme qui peut, comme le dit Homère, disputer à Vénus le prix de la beauté, et s'égalier à Minerve¹ pour l'art de manier l'aiguille. Il n'est point en effet de mortelle qu'on puisse comparer à celle-ci pour les attraites du corps, l'excellence du caractère, la délicatesse de l'esprit et l'adresse de la main.

POLYSTRATE. — Tu dis vrai, Lycinus ; et si tu me crois, nous réunirons tous nos portraits, ceux que tu as faits de ses charmes extérieurs, et ceux que j'ai tracés des qualités de

¹ *Iliade*, liv. X, v. 389.

son âme ; nous en formerons une seule image ; nous la déposerons dans un livre, pour être l'objet de l'admiration de tous les siècles. Ce tableau, mieux que ceux d'Apelle, de Parrhasius et de Polygnote, triomphera des outrages du temps, puisque celle qu'il représente efface par ses grâces tous les modèles de ces artistes : d'ailleurs il n'est point composé de bois, de cire ou de couleurs passagères, il est formé par les pensées des Muses mêmes ; et cette image est d'autant plus fidèle, qu'elle représente à la fois et les beautés du corps, et les charmes de l'esprit.

POUR LES PORTRAITS

DÉFENSE DU DIALOGUE PRÉCÉDENT

POLYSTRATE, LYCINUS

POLYSTRATE. — Entre mille traits ingénieux, ce que j'ai le plus remarqué dans ton ouvrage, Lycinus (m'a dit la dame), c'est ton zèle et ton affection pour moi. On ne fait point un éloge aussi pompeux, s'il n'est dicté par la bienveillance ; mais je suis bien aise de te faire connaître mon caractère et ma façon de penser. Je n'aime point les hommages de la flatterie ; et les écrivains qui les prodiguent, ne sont à mes yeux que des hommes faux, qui cherchent à nous en imposer, et qui décèlent la bassesse de leurs sentiments. Les louanges excessives me font rougir, peu s'en faut que je ne me bouche les oreilles pour ne les point entendre. Je les regarde plutôt comme une dérision que comme un éloge véritable. La louange n'est supportable, qu'autant que celui auquel elle est adressée peut reconnaître en lui chacun des avantages que l'on a célébrés : dès qu'elle sort de ces bornes, elle nous devient étrangère, c'est une adulation manifeste. Je sais qu'il est beaucoup de personnes qui aiment qu'on leur attribue dans un éloge des qualités qu'elles n'ont point. Un vieillard est flatté d'entendre vanter sa vigueur ; un homme qui n'a que des traits désagréables, veut qu'on le compare à Phaon ou à Narcisse. Ils s'imaginent, l'un que ces louanges changeront sa figure, l'autre qu'elles lui rendront sa première jeunesse : et telle fut autrefois l'erreur de Pélidas.

La louange excessive serait sans doute d'un prix inestimable, si l'on pouvait en recueillir quelque fruit, si elle nous donnait réellement ce qu'elle nous prête. Mais ceux qui la reçoivent avec avidité, sont, à mon avis, aussi ridicules que celui qui,

pour cacher sa laideur, se couvrirait d'un beau masque, et tirerait vanité de cette beauté empruntée qu'on peut aisément lui enlever, ou qui, brisée au moindre choc, découvrira le véritable visage et fera rire à ses dépens, en montrant quelle figure il déguisait sous de si beaux dehors. Tel serait aussi un homme de petite taille, qui, monté sur de hauts cothurnes, voudrait disputer de grandeur avec ceux qui, lorsqu'il est à terre, le surpassent de toute une coudée. A cette occasion elle me citait un exemple.

Une femme illustre par naissance, qui d'ailleurs ne manquait ni d'agréments, ni de beauté, mais extrêmement petite, entendait un jour réciter des vers à sa louange, dans lesquels le poète célébrait sa beauté, et vantait surtout la noblesse de sa taille, qu'il comparait pour la hauteur et la souplesse, à un peuplier majestueux. Charmée de cet éloge, et comme si chaque vers l'eut accrue d'une coudée, elle battait des mains. Le poète voyant le plaisir qu'elle prenait à la louange, recommençait souvent le même passage, lorsqu'un des auditeurs s'approchant, lui dit à l'oreille : « Finis, mon ami, tu la feras lever. »

Par une faiblesse semblable et plus ridicule encore, Stratonice, femme de Séleucus, proposa un prix de deux talents pour le poète qui ferait le plus bel éloge de sa chevelure. Stratonice était chauve, et personne n'ignorait qu'elle avait perdu tous ses cheveux à la suite d'une longue maladie. Il se trouva néanmoins des flatteurs assez exécrables, pour lui dire que ses cheveux étaient des hyacinthes, pour les tresser en longues guirlandes et les comparer à la violette et à l'ache, quoiqu'il n'en existât pas un seul.

C'est ainsi que notre héroïne se moquait de tous ceux qui se livrent eux-mêmes aux flatteurs. La plupart, ajoutait-elle, ne sont pas seulement sensibles aux éloges, ils veulent encore être flattés jusque dans leur portrait : ils aiment à être trompés. Parmi les peintres, ils choisiront de préférence celui qui leur donnera dans un tableau la figure la plus agréable. Il en est même qui ordonnent à l'artiste de retrancher quelque chose à leur nez, de donner à leurs yeux une teinte plus noire, enfin de leur prêter les traits qu'ils désireraient avoir réellement. Ils ne s'aperçoivent pas que ce portrait qu'ils couronnent est celui d'un autre, et ne leur ressemble en aucune manière.

Tels ont été ses discours. Elle a donné des éloges à la plus grande partie de ton ouvrage ; mais ce qu'elle n'a pu souffrir, c'est que tu l'aies assimilée à des déesses, à Junon et à Vénus.

Une semblable comparaison, a-t-elle dit, est au-dessus de moi et de toutes les mortelles. Je n'aurais pas même voulu qu'il m'eût mise en parallèle avec des héroïnes telles que Pénélope, Arétée et Théano, bien loin de l'être avec les premières de nos déesses. J'ai pour elles trop de respect et de religion. Si j'adoptais une louange de cette nature, je craindrais qu'on ne m'accusât d'un orgueil semblable à celui de Cassiopée. Cependant ce ne fut qu'aux Néréïdes qu'elle osa se comparer ; elle révérait Vénus et Junon.

Enfin, Lycinus, elle l'exhorte à changer ces comparaisons, ou bien elle prend les dieux à témoin que c'est contre son gré que tu les as écrites. Elle t'avertit qu'elle serait fâchée que ton livre vint à se répandre tel qu'il est, rempli de traits si peu religieux. Elle se croirait elle-même coupable d'impiété, si elle permettait qu'on l'assimilât à la Vénus de Cnide, ou à celle des jardins d'Athènes. Elle te prie de te rappeler ce que tu dis d'elle à la fin de ton ouvrage ; que le faste et l'orgueil sont bien opposés à la modération de son caractère, que loin de vouloir s'élever au-dessus de la condition humaine, elle ne vole, pour ainsi dire, que terre à terre. Après avoir tenu ce langage, tu l'as fait monter au-dessus des cieux, en l'assimilant à des déesses. Elle te conjure de ne pas la croire moins sensée qu'Alexandre, qui rejeta la proposition extravagante que lui fit un architecte, de changer le mont Athos en sa statue, et de lui faire porter une ville dans chaque main. Le monarque regardant cette entreprise comme téméraire et trop orgueilleuse, défendit à l'architecte d'exécuter ce prodigieux colosse, voulut qu'il laissât le mont Athos à sa place, sans aller diminuer une si vaste montagne, pour la transformer en la ressemblance d'un homme de taille assez médiocre. Elle applaudissait beaucoup à la grandeur d'âme d'Alexandre, qui, par ce refus, disait-elle, s'était élevé une statue plus haute que le mont Athos, et qui durerait à jamais dans la mémoire des hommes ; car il n'appartient qu'à une âme généreuse de mépriser un honneur si extraordinaire.

Elle a beaucoup admiré l'art avec lequel tu as formé ta statue ; mais elle prétend qu'elle ne lui ressemble en aucune manière. Il s'en faut de beaucoup, a-t-elle dit, que je mérite un pareil éloge, auquel nulle femme ne peut prétendre. Je renonce à cet honneur, et je me contente d'adorer tes modèles. Loue mes vertus humaines, j'y consens, mais que la chaussure ne soit pas plus grande que le pied, de peur qu'elle ne me fasse tomber lorsque je voudrai marcher.

Voici encore ce qu'elle m'a recommandé de te dire. J'ai lu dans plusieurs auteurs, c'est aux hommes à savoir s'ils disent la vérité¹, qu'à Olympie, on ne permettait point d'ériger aux vainqueurs des statues plus grandes que leurs modèles. Les Hellanodices veillent soigneusement à ce que les sculpteurs ne s'écartent point de la vérité : les statues avant d'être élevées, sont soumises à un examen aussi sévère que l'est celui que les athlètes subissent pour leur admission. Prends donc garde, Lycinus, qu'on ne puisse nous accuser de vouloir en imposer aux yeux par des proportions exagérées : bientôt les Hellanodices renverseraient ta statue.

Tel fut à peu près son discours : examine à présent, Lycinus, par quels moyens tu pourras changer ton ouvrage, en retrancher tous les traits qui semblent offenser les dieux, et qui ont paru singulièrement lui déplaire. En les lisant, elle a frémi plus d'une fois, elle a supplié les déesses de lui être favorables. On doit lui pardonner cette frayeur naturelle à son sexe : et, s'il faut t'avouer la vérité, il m'a semblé que ses craintes n'étaient pas tout à fait déraisonnables. Je n'avais d'abord rien trouvé de reprehensible dans ton écrit, lorsque tu m'en as fait la lecture ; mais depuis qu'elle m'a fait remarquer ces différents endroits, je commence à être de son avis. Il m'est arrivé la même chose qu'à ceux qui regardent les objets de trop près : ils ne voient rien distinctement, mais en s'éloignant à une juste distance, on aperçoit sans peine ce qui est bien et ce qui ne l'est pas. En effet, comparer une mortelle à Vénus et à Junon, est-ce faire autre chose que de dégrader ces déesses ? Dans ces sortes de parallèle, ce n'est point le petit objet qui grossit, c'est le plus grand qui diminue. Que deux hommes marchent ensemble, l'un d'une taille gigantesque, l'autre à peine élevé au-dessus de la terre, si l'on veut les rendre égaux, et faire en sorte que l'un ne surpasse pas l'autre, ce ne sera pas en ordonnant au nain de se hausser. En vain il se dresserait de tout son pouvoir sur la pointe du pied : pour que tous deux paraissent d'égale stature, il faudra nécessairement que le géant se courbe, qu'il se baisse au point de paraître aussi petit que son camarade. De même dans les comparaisons semblables aux tiennes, ce n'est pas l'homme qu'on élève quand on l'assimile à la divinité, c'est celle-ci qu'on est obligé d'abaisser. Si cependant on ne trouvait rien sur la

¹ Les femmes n'assistaient jamais à ces jeux, dans lesquels les hommes combattaient tout nus.

terre qui répondit à notre idée, peut-être pourrait-on s'élever jusqu'aux objets célestes, sans paraître coupable d'impiété : mais toi, qui avais tant de beautés à choisir, tu vas, sans nécessité, comparer ton héroïne à Vénus et à Junon. Je te conseille, Lycinus, d'effacer de ton ouvrage ces traits propres à réveiller l'envie. Un pareil genre d'écrire n'est pas dans ton caractère. Tu n'es pas naturellement porté à donner des éloges : on peut dire même que tu en es avare ; mais aujourd'hui par une métamorphose subite, te voilà devenu prodigue, et tu répands la louange à pleines mains. D'ailleurs tu ne dois pas rougir de retoucher ton ouvrage, après l'avoir publié : Phidias en fit autant, dit-on. Lorsqu'il eut achevé son Jupiter olympien il découvrit cette belle statue, pour l'exposer aux yeux des Grecs. Caché derrière la porte de son atelier, il écoutait la critique et les louanges des spectateurs. L'un trouvait le nez trop épais, celui-ci le visage trop long, un autre blâmait autre chose. Enfin, lorsqu'ils se furent retirés, Phidias se renferme de nouveau, corrige et rectifie sa statue, d'après l'avis du plus grand nombre ; car il ne croyait pas qu'il pût y avoir un meilleur jugement que celui d'un peuple entier, et que tant de personnes devaient nécessairement mieux voir qu'un seul homme, fût-il un Phidias. Voilà ce que j'avais à te dire de la part de notre belle, et tels sont les conseils que me dicte mon amitié pour toi.

LYCINUS. — Comment donc, Polystrate, j'ignorais que tu fusses un si bon orateur. Tu viens de prononcer contre mon ouvrage un discours si long, une accusation si grave, que je perds toute espérance de pouvoir y répondre. Cependant vous n'avez guère observé les formes juridiques, toi surtout qui condamnes mon livre en l'absence de son défenseur. Il est fort aisé, dit un proverbe, de remporter le prix quand on court tout seul ; et je ne suis pas étonné de me voir condamné puisqu'on n'a pas fait couler d'eau pour moi, et qu'on ne m'a pas encore permis de me justifier. Ce que je trouve de plus étrange dans cette affaire, c'est que vous êtes tout à la fois les accusateurs et les juges. Quel parti faut-il donc que je prenne ? Dois-je m'en tenir à votre décision et garder le silence ? Faut-il qu'à l'exemple du poète d'Himère, je chante la palinodie ; ou, me permettez-vous d'appeler de ce premier jugement, et de plaider ma cause ?

POLYSTRATE. — Sans doute, Lycinus, si tu as quelque raison

légitime à alléguer : ce n'est point contre des adversaires, mais en présence de tes amis que tu as à te justifier.

LYCINUS. — Une chose me fait de la peine, Polystrate ; c'est que notre héroïne ne soit point présente à mes discours ; j'y gagnerais bien davantage. Me voilà réduit à me justifier par commission. Cependant, si tu voulais me promettre de lui rendre mon discours avec la même fidélité que tu m'as rendu le sien, peut-être oserais-je tenter l'aventure.

POLYSTRATE. — Sois sans inquiétude à cet égard, mon ami ; je m'acquitterai de mon rôle à merveille. Seulement, fais en sorte de parler en peu de mots, afin que je puisse retenir plus aisément ton discours.

LYCINUS. — J'aurais cependant besoin de parler longtemps pour détruire une accusation si considérable ; mais je veux bien en ta faveur renfermer ma défense dans les bornes les plus étroites. Tu diras donc à cette belle femme, que...

POLYSTRATE. — Point du tout, Lycinus : imagine qu'elle est présente, et adresse-lui la parole. Je n'aurai qu'à jouer ton rôle auprès d'elle.

LYCINUS. — Et bien, puisque tu le veux, supposons qu'elle est ici, qu'elle m'a dit elle-même tout ce que tu viens de me dire de sa part. Il est temps de commencer ma réponse. Mais, mon ami, je ne fais aucune difficulté de t'avouer ce qui m'arrive, tu m'as rendu ma justification bien redoutable ; je me sens troublé, la sueur, comme tu vois, découle de mon front, la présence de cette belle personne m'en impose, je me sens saisi de respect ; car il me semble la voir. Toutefois je vais commencer ; je ne puis différer plus longtemps, puisqu'elle est devant nous.

POLYSTRATE. — Sans doute : et ne vois-tu pas l'air de bonté qui règne sur son visage ? La douceur et la gaieté brillent dans ses yeux. Tu peux commencer ton discours en toute assurance.

LYCINUS. — Parmi les louanges que je t'ai données, et qui te paraissent si excessives, ô la plus parfaite des femmes, je ne vois rien qui puisse approcher de celles que tu mérites, par ton profond respect pour les dieux. Ce trait surpasse tout ce que j'ai pu dire ; pardonne si je ne l'ai point ajouté à ton portrait, je ne le connaissais pas ; autrement c'eût été le premier que j'aurais tracé. Loin que mes éloges soient outrés, je sens

combien je suis resté au-dessous de mon sujet. Quel coup de pinceau j'ai omis sans le vouloir ! Qu'il eût eu d'énergie pour mettre dans tout son jour l'excellence de ton caractère, et la justesse de ta raison, puisque la piété envers les dieux, est le garant de toutes les autres vertus ! Oui, si je dois changer mon écrit, s'il faut retoucher ton portrait, loin d'être assez téméraire pour y rien retrancher, j'y ajouterai ce trait, comme celui qui doit couronner tout l'ouvrage. Je t'ai la plus grande obligation, je l'avoue, pour les reproches que tu m'as fait faire. Et quand j'ai vanté la modération de ton caractère, ennemi du faste et de l'orgueil au milieu des grandeurs, tu as confirmé la vérité de mon éloge. Est-il, en effet, une marque plus certaine d'un caractère modeste et populaire, que de ne pas s'approprier ces louanges, de les refuser même par un excès de pudeur ? Mais plus tu montres de modestie, plus tu fais connaître que tu mérites les éloges les plus pompeux. On peut l'appliquer ce mot de Diogène. Quelqu'un lui demandait par quel moyen on peut mériter la gloire : « C'est en la méprisant », répondit-il. Pour moi, si l'on me demandait quels sont ceux qui méritent le plus d'être loués, je dirais : ce sont ceux qui ne veulent pas l'être.

Ces réflexions paraîtront peut-être étrangères à ma cause, et s'éloigner de la question. Le point sur lequel je dois me justifier, est d'avoir comparé ta beauté à celle de la Vénus de Cnide et des jardins d'Athènes, à celle de Junon et de Minerve. Cet éloge te paraît excessif ; la chaussure est, dis-tu, trop grande pour ton pied : c'est aussi l'objet que je vais examiner. Cependant les peintres et les poètes, suivant un ancien proverbe, ne sont point responsables de leurs fictions ; à plus forte raison ceux qui font des éloges, quoiqu'ils écrivent comme nous en prose, et que leur muse ne marche point en cadence. L'éloge est libre, ni son étendue ni sa brièveté ne sont soumises à aucune loi ; l'unique objet qu'on s'y propose, est d'exciter la plus vive admiration pour ce qu'on loue, de le rendre digne de tous les vœux ; voilà ce que je pourrais alléguer pour ma défense : mais je ne prendrai point cette route ; tu croirais que je suis réduit à n'en pouvoir suivre aucune autre.

Je te dirai plutôt, que les moyens que nous employons pour faire un éloge, consistent à nous servir de comparaisons et de similitudes, dont le principal mérite est dans leur justesse. Mais pour atteindre à cette justesse, ce n'est pas assez que l'objet de la comparaison soit parfaitement égal au nôtre, ou ne lui soit inférieur en aucun point. Il faut, au contraire, autant

qu'il est possible, élever ce qu'on loue jusqu'à un objet qui l'emporte de beaucoup sur lui. Par exemple, si pour faire l'éloge d'un chien, on disait qu'il est plus gros qu'un renard ou qu'un chat, dirais-tu que ce serait faire un véritable éloge ? Non, certes ; et quand on comparerait ce chien à un loup, l'éloge ne serait pas encore fort grand. Comment donc le pousser à la perfection qui lui est propre ? C'est en disant, ce chien, pour la taille et la force, ressemble à un lion. Ainsi un poète pour faire l'éloge du chien d'Orion, l'appelle *vainqueur de lions*. Voilà un éloge parfait : de même si l'on veut louer un fameux athlète, Milon de Crotone, Polydamas, ou Glaucus de Carystie, et qu'on dise de lui, qu'il est plus robuste qu'une femme, ne croiras-tu pas que l'auteur d'un si sot éloge a voulu tourner son héros en ridicule ? Eût-il exalté sa force au-dessus de celle d'un homme, il serait encore loin d'avoir fait un éloge véritable. Écoutez comment un poète célèbre¹ fait l'éloge de Glaucus :

Ni le frère d'Hélène,
Ni le terrible fils d'Alcmène,
Malgré ses bras de fer, n'eût osé l'attaquer.

Tu vois comme il compare son héros à des dieux, ou plutôt comme il l'élève au-dessus des immortels. Cependant Glaucus ne s'est point irrité de ce qu'on le mettait en parallèle avec les dieux qui présidaient à la lutte, et jamais ceux-ci n'ont songé à tirer vengeance de l'impiété de Glaucus ou de son poète. L'un et l'autre, au contraire, ont joui de l'estime et de l'admiration de toute la Grèce, qui les a comblés d'honneurs ; Glaucus à cause de sa force, le poète pour ses autres ouvrages, et principalement à cause de celui-ci. Ne sois donc plus étonnée si, voulant faire une comparaison nécessaire à tout éloge, je me suis servi d'un exemple plus élevé que mon sujet.

Tu as parlé de flatterie, tu as déclaré que les flatteurs t'étaient odieux, c'est un nouveau motif de te louer ; car il n'est pas possible de s'en défendre. Mais distingue, je te prie, l'éloge du panégyriste, d'avec l'hyperbole du flatteur : celui-ci, qui ne donne des louanges que pour son utilité particulière, fait peu de cas de la vérité ; il croit devoir en toute occasion pousser son éloge à l'excès : peu lui importe d'en venir à ses fins par un mensonge ; il prend dans son imagination la plupart des

¹ On croit qu'il s'agit de Pindare.

qualités qu'il t'attribue ; il ne fera nulle difficulté de dire que Thersite est mille fois plus beau qu'Achille ; que Nestor est le plus jeune des guerriers qui sont devant Troie : il jurera que le fils de Crésus a l'ouïe plus sensible et plus délicate que Mélampe ; que Phinée a la vue plus perçante que Lyncée. Celui qui veut faire un éloge, s'y prend bien différemment, et loin d'avancer le plus léger mensonge, il ne supposera pas à son sujet des qualités qui n'existent point : seulement il étend, il amplifie celles qu'il a reçues de la nature. Il osera dire d'un cheval, qui de tous les animaux que nous connaissons, est naturellement le plus vite et le plus léger :

Courant sur les épis il ne les briserait pas ².

Et ailleurs :

Le coursier belliqueux aussi prompt que les vents.

S'il voit une belle maison d'une architecture élégante, il dira :

Tel est de Jupiter le céleste palais ³.

Un flatteur appliquerait ce vers à la cabane d'un bouvier, s'il espérait recevoir du bouvier le prix de sa bassesse. C'est ainsi que Cynéthus, courtisan de Démétrius Poliorcète, après avoir épuisé toutes les ressources de la flatterie, louait ce prince qui était tourmenté de la toux, de ce qu'il crachait avec grâce.

Le caractère qui distingue le flatteur de celui qui fait un éloge, ne consiste pas seulement en ce que le premier ne fait aucune difficulté d'employer le mensonge pour faire plaisir à ceux qu'il loue, tandis que le second ne fait qu'exalter des qualités qui existent déjà : une seconde différence très essentielle, c'est que le flatteur se sert d'hyperboles, et des plus violentes qu'il puisse imaginer ; l'autre, au contraire, évite prudemment cet excès, et sait se contenir dans de justes bornes. D'une foule de traits qui caractérisent la flatterie et le véritable éloge, je t'ai présenté ce petit nombre, afin que tu ne soupçonnes point ceux qui te louent de vouloir te flatter, et pour que tu puisses les distinguer en les mesurant l'un et l'autre sur leur propre modèle.

¹ Mélampe avait élevé deux serpents, qui étant devenus grands, lui léchèrent les oreilles pendant qu'il dormait ; il se réveilla fort effrayé, et fut bien étonné à son réveil d'entendre le langage des oiseaux.

² *Iliade*, liv. XX, v. 227.

³ *Odyssée*, liv. IV, v. 74.

A présent, rapproche de mon ouvrage ces deux règles, et vois laquelle lui convient. Si c'était quelque femme dénuée d'agréments que j'eusse comparée à la Vénus de Cnide, sans doute je serais un flatteur plus impudent que Cynéthus ; mais lorsque c'est une femme dont tout le monde connaît et vante la beauté, la distance n'est pas assez grande pour que cet éloge paraisse audacieux.

Peut-être me diras-tu, ou plutôt tu me l'as déjà dit : « Je te permets de louer ma beauté ; mais il fallait la louer d'une manière qui n'excitât point l'envie, et ne pas assimiler une mortelle à des déesses. A cela je te répondrai, puisque la vérité m'y force, ce n'est point à des déesses que je t'ai comparée, femme vertueuse, mais aux chefs-d'œuvre de nos plus fameux artistes, à des ouvrages de pierre, d'airain ou d'ivoire. On peut sans impiété, je pense, comparer l'homme aux ouvrages sortis de sa main ; à moins que tu ne croies que Minerve n'est autre chose que la statue formée par Phidias, que Vénus Uranie est la même que le marbre sculpté dans Cnide par Praxitèle, il y a peu d'années. Prends garde alors qu'une telle opinion ne blesse les dieux, dont la véritable image (du moins je le pense), ne saurait être représentée par la main des mortels.

Si je t'ai comparée à ces déesses, je n'ai rien fait en cela qui me soit particulier : je ne suis pas le premier qui ait frayé cette route : plusieurs poètes estimables l'avaient ouverte avant moi, principalement Homère, ton concitoyen. C'est lui désormais que je vais faire monter sur la tribune pour y défendre ma cause. Il n'est pas possible qu'on me condamne sans le condamner aussi. Je lui demanderai donc, ou plutôt je te demanderai pour lui, car tu conserves dans ta mémoire les plus beaux morceaux de ses poésies, que penses-tu lorsqu'il dit de Briséis, pleurant Patrocle, qu'elle est semblable à Vénus. Et, comme si ce n'était pas assez, il ajoute un instant après :

Ainsi dit cette femme aux déesses semblables¹.

Ce langage allume-t-il ta colère, jettes-tu son livre avec indignation, ou lui accordes-tu la permission de s'exprimer ainsi dans un éloge ? Quand tu la lui refuserais, tant de siècles la lui ont déjà donnée : personne ne lui en a jamais fait un crime, ni le critique audacieux² qui fouettait son image, ni celui qui marqua par des obèles³ les vers qu'il prétendait supposés. Et

¹ *Iliade*, liv. XIX, v. 286.

² Zoïle.

³ Zénodote d'Ephèse que Ptolémée mit à la tête de sa fameuse bibliothèque

quoi ! il leur sera permis de comparer à Vénus une femme barbare, dont les yeux sont baignés de pleurs, et moi je ne pourrai comparer aux statues des déesses, une Grecque en qui brille, je ne dis pas la beauté, elle ne le permet pas, mais la gaieté, le rire plein de grâces, qui rend l'homme semblable aux dieux.

Veut-il peindre Agamemnon, vois comme il épargne les dieux, comme il distribue toutes les parties de leurs images : il donne à son héros les yeux et la tête de Jupiter ¹, la ceinture de Mars, la poitrine de Neptune : il divise les statues des dieux, pour en former les membres d'un homme. Dans un autre endroit, il assimile à l'homicide Mars, tantôt un guerrier, tantôt un autre ; il fait égal aux dieux le Phrygien fils de Priam, et donne souvent la ressemblance des immortels au fils de Pélée. Mais je reviens aux exemples des femmes, écoute le poète te dire :

Telle n'est point Diane ou la blonde Vénus.

Ailleurs :

Ainsi dans les forêts on voit marcher Diane.

Non content d'assimiler des mortels aux dieux, il compare aux Grâces ² les cheveux d'Euphorbe, quoique souillés de sang. Enfin les exemples de ce genre sont si nombreux dans Homère, qu'il n'est presque aucun endroit de ses poésies, qui ne soit embelli par l'image de quelque déesse. Le poète s'est cru si peu responsable de ces comparaisons, qu'il ne fait pas difficulté de louer ces déesses par des similitudes infiniment au-dessous d'elles. Il donne à Junon les yeux d'un bœuf. Un autre poète, dit que Vénus a les paupières de violette, et pour peu qu'on soit familiarisé avec la poésie d'Homère, on connaît l'*Aurore aux doigts de roses*.

Cependant c'est encore peu de chose de comparer la beauté des humains à celle des dieux : on va jusqu'à usurper leurs noms. Combien n'avons-nous pas de Dionysius ³, d'Héphéstions, de Zénons, de Posidonius, d'Hermias ? Une reine de Chypre, épouse d'Évagoras, se nommait Latone, et la déesse

d'Alexandrie, Zénodote fit une édition d'Homère, dans laquelle il marqua d'une broche les vers qu'il croyait supposés.

¹ *Iliade*, liv. II, v. 478.

² *Iliade*, liv. XVII, v. 51.

³ Ces noms sont ceux que portent en grec Bacchus, Jupiter, Vulcain, Neptune, Mercure.

qui pouvait la changer en pierre, comme une autre Niobée, ne s'en est jamais offensée. Je ne parle pas des Égyptiens : quoique les plus superstitieux de tous les hommes, ils emploient le nom des dieux jusqu'à la satiété. Presque tout chez eux, porte un nom tiré du ciel.

Bannis donc toute crainte : ce n'est pas à toi qu'il convient d'en avoir de pareilles. Si dans mon ouvrage j'ai commis quelque faute envers la divinité, tu n'en es pas responsable, à moins que tu ne te croies coupable de l'avoir lu. C'est sur moi que les dieux doivent se venger, si cependant ils se sont vengés autrefois d'Homère et des autres poètes : mais ils ne se sont jamais courroucés contre ce prince des philosophes, qui a osé dire que l'homme était l'image de la divinité. Je pourrais, pour me justifier, t'alléguer encore une foule de raisons ; mais je veux terminer ce discours, en faveur de mon ami Polystrate, et afin qu'il puisse aisément le retenir.

POLYSTRATE. — Je ne sais trop si cela me sera possible, Lycinus, tu as parlé bien longtemps, et plus que ne te permettait l'eau que je t'ai versée : je tâcherai cependant de conserver ton discours dans ma mémoire. Je cours de ce pas te rendre à notre belle, et durant le chemin je me boucherai les oreilles, de peur qu'aucun bruit étranger ne vienne troubler l'ordre de tes pensées, et que ma mémoire aux abois ne me fasse siffler des spectateurs.

LYCINUS. — C'est ton affaire, Polystrate, de bien jouer ton rôle. Pour moi, qui t'ai confié ma pièce, je me retire en ce moment ; mais lorsqu'on annoncera l'instant où les juges vont porter leurs suffrages, je me présenterai à leur tribunal pour savoir quelle sera l'issue de ce combat.

LA VIE DE DÉMONAX

Notre siècle devait donc aussi produire de ces hommes fameux, et dignes de vivre dans la mémoire de la postérité : nous faire voir un héros d'une force de corps surnaturelle, et un philosophe d'une sagesse accomplie. Je parle de Sostrate le Béotien, que les Grecs appelaient *Hercule*, persuadés qu'il était ce dieu même, et du philosophe Démonax. Je les ai connus, je les ai admirés tous deux : j'ai même vécu assez longtemps avec le second. A l'égard de Sostrate, j'ai parlé de lui dans un autre ouvrage ¹ ; j'ai dit quelle était sa taille énorme, sa force prodigieuse, comme il habitait en plein air sur le mont Parnasse dormant sur la terre, et menant une vie sauvage. Ses actions répondaient au nom qu'on lui avait donné. Il l'a mérité par tout ce qu'il a fait, soit en punissant les scélérats, soit en ouvrant des chemins à travers des lieux impraticables, ou en établissant des ponts sur des passages dangereux.

Il est juste de parler aussi de Démonax ; je le dois pour deux raisons, afin de perpétuer, autant qu'il est en mon pouvoir, le souvenir de ses vertus, et pour que les jeunes gens d'un heureux naturel, qui voudraient s'appliquer à la philosophie, ne soient plus réduits à ne trouver de modèles que dans la seule antiquité. Désormais ils auront sous les yeux un exemple puisé dans notre siècle même, et pourront marcher sur les traces de ce philosophe le plus parfait de ceux que j'ai connus.

Démonax était né dans l'île de Cypré, d'une famille aussi distinguée par les richesses que par le rang qu'elle occupait. Supérieur à ces avantages, son génie l'éleva bientôt au-dessus de sa fortune et le fit aspirer à des biens plus précieux, à ceux de la philosophie. Cette noble inclination n'attendit point pour éclore les leçons d'Agathobule, de Démétrius

¹ Cet ouvrage de Lucien n'existe plus.

et d'Épictète. Instruit à leur école, Démonax écouta longtemps encore Timocrate d'Héraclée, de qui l'éloquence égalait le profond savoir. Mais, comme je l'ai dit, ce ne furent pas ses maîtres qui l'appelèrent à l'étude de la sagesse. Entraîné vers la philosophie par un penchant naturel, par un amour inné des belles connaissances, il apprit dès ses plus tendres années à mépriser les biens qu'estime le vulgaire. Il se voua tout entier à la liberté, et consacra sa vie à la franchise. La rectitude de sa raison, la pureté de ses mœurs, sa conduite irrépréhensible, présentaient à tous ceux qui le voyaient ou l'entendaient, le tableau fidèle de sa doctrine et de la sincérité de ses principes.

Ce ne fut point sans avoir lavé ses pieds, comme on dit communément, qu'il s'approcha du sanctuaire de la Sagesse. Son esprit était nourri des plus excellents poètes, il les avait presque tous présents à la mémoire. Il parlait avec facilité, et connaissait à fond les différentes sectes. Son corps formé par l'exercice était endurci aux plus rudes travaux : car le premier de ses soins était de ne dépendre de personne. Aussi, dès qu'il sentit qu'il ne pouvait plus se suffire à lui-même, il quitta volontairement la vie, laissant aux Grecs un long souvenir de ses vertus.

Sans se renfermer dans un seul genre de philosophie, il les réunit presque tous, et jamais il ne fit connaître à quelle secte il donnait la préférence. Il paraissait cependant adopter la doctrine de Socrate, quoique par son costume et la simplicité de ses mœurs, il semblât avoir pris Diogène pour modèle. Mais il n'affecta jamais une conduite singulière, dans le désir de se faire admirer, ou d'attirer sur lui les regards de la multitude. Loin d'être enivré d'orgueil, il était uni dans ses manières, vivait comme le commun des hommes, conversait avec tous, soit en public, soit en particulier.

Quoiqu'il n'employât point l'ironie de Socrate, sa conversation n'était point assaisonnée de toutes les grâces de l'atticisme. On sortait de son entretien, sans mépriser son indulgence, et sans craindre la sévérité de ses reproches. Au contraire, on éprouvait, en le quittant, une douceur extrême, un plus grand amour de la vertu, une joie secrète qui ne faisait concevoir que d'heureuses espérances pour l'avenir.

Jamais on ne vit ce philosophe crier ou disputer avec opiniâtreté, moins encore se mettre en colère. Il reprenait les vices, mais il pardonnait aux coupables. Il voulait que les philosophes imitassent les médecins, qui guérissent les mala-

dies sans s'irriter contre le malade. L'erreur est, disait-il, l'apanage de la nature humaine ; mais il n'appartient qu'aux dieux de la réformer, ou aux mortels qui se rendent semblables à la divinité.

Sa manière de vivre lui procurait l'avantage de n'avoir jamais besoin de personne ; cependant il s'employait volontiers pour ses amis dans toutes les occasions où l'honnêteté le permettait ; et s'il les voyait trop enflés de leur prospérité, il les faisait ressouvenir de l'inconstance de la fortune. Gémissait-on devant lui des maux de la pauvreté, de la rigueur d'un ail, des douleurs d'une maladie, il vous consolait par un sourire : « Ne voyez-vous pas, disait-il, que vos chagrins vont incessamment finir ? Un long oubli et des biens et des maux va bientôt envelopper votre âme, et vous donner le gage d'une éternelle liberté ».

Le premier de ses soins était de rappeler les frères à la concorde, et de rétablir la paix entre les époux. Lorsqu'il voyait le peuple agité de quelque dissension, il lui parlait avec éloquence, et souvent il persuadait à la plupart des citoyens de concourir à la gloire de leur patrie par leur modération. Tel était le caractère de sa philosophie douce, aimable et pleine de gaieté.

La seule chose qui pût lui causer de la peine, était la maladie ou la mort d'un ami ; car il regardait l'amitié comme le plus précieux des biens que puissent posséder les mortels. Aussi était-il l'ami de l'humanité entière : il suffisait d'être homme pour avoir des droits sur son cœur. Cependant il se plaisait davantage dans la société de certaines personnes, et moins dans celle de quelques autres ; mais il n'abandonnait tout-à-fait que les hommes dont la corruption extrême lui ôtait l'espérance de pouvoir les guérir. Il ne disait, il ne faisait rien que sous les auspices des Grâces et de Vénus, et l'on pouvait lui appliquer ce mot d'un poète comique : *La persuasion réside sur ses lèvres*¹.

Le peuple et les magistrats d'Athènes avaient conçu pour lui l'admiration la plus profonde, et ne cessèrent point de le regarder comme un dieu. Cependant sa franchise les offensa d'abord, et la haine de la multitude fut le premier fruit de sa sincérité. Plus d'un Anythus et d'un Mélitus s'élevant contre lui, l'accusèrent comme ils firent autrefois Socrate, de ce qu'on ne l'avait jamais vu sacrifier aux dieux, et d'être le seul de

¹ Eupolis.

tous les Grecs qui ne se fit point initier aux mystères d'Eleusis. Démonax, par sa fermeté, confondit ses accusateurs. Il parut dans l'assemblée du peuple, une couronne sur la tête et vêtu d'une robe blanche. Pour se justifier, il employa tantôt les grâces persuasives de l'éloquence, tantôt une sévérité qui semblait démentir ses principes. « Ne soyez pas surpris, Athéniens, leur dit-il, pour répondre au premier chef d'accusation, si je n'ai point encore sacrifié à Minerve ; j'ignorais que cette déesse eût besoin de mes sacrifices. » A l'égard des mystères, la raison qui l'empêchait de s'y faire initier : « st, disait-il, que s'ils sont contraires à l'honnêteté, je ne pourrai m'empêcher de les révéler aux profanes, afin de les détourner de ces orgies. Si, au contraire, ils sont utiles, je les divulguerai encore par amour de l'humanité. » Les Athéniens, qui déjà tenaient dans leurs mains des pierres pour le lapider, s'apaisèrent tout à coup, et lui devinrent favorables. Dès ce moment ils commencèrent à l'estimer et à le respecter ; bientôt ils finirent par concevoir pour lui la plus grande admiration. Cependant il avait commencé son apologie par cet exorde un peu brusque : « Athéniens, je parais devant vous couronné, immolez-moi comme votre victime ; depuis longtemps vous n'avez fait d'heureux sacrifices. »

Je veux à présent vous rapporter quelques-unes de ses réponses, où brillent la justesse et la délicatesse de son esprit. Je ne saurais mieux commencer que par celle qu'il fit à Phavorinus¹. Ce sophiste ayant entendu dire que Démonax tournait ses entretiens philosophiques en ridicule, et blâmait surtout les vers dont il coupait, sans cesse, ses discours, ce qui leur donnait un ton lâche, efféminé, tout-à-fait indigne de la philosophie ; il fut le trouver, et lui demanda, quel il était pour se moquer ainsi de sa méthode. « Un homme, lui répondit Démonax, dont les oreilles ne se laissent pas facilement séduire. » Le sophiste insista. « Quels sont les titres pour aspirer à la philosophie ? — Ma virilité. » Une autre fois le même Phavorinus s'approchant de Démonax, lui demanda à quelle secte il donnait la préférence. « Qui t'a dit que j'étais

¹ Phavorinus naquit à Arles. On prétend que la nature lui avait fait présent des deux sexes, et qu'il était hermaphrodite. D'autres disent qu'il était eunuque. Il vécut sous l'empereur Adrien, avec lequel il eut une dispute assez vive, sans que cet empereur lui en témoignât le plus léger ressentiment. Ce qui faisait dire à Phavorinus qu'il y avait trois choses dont il était toujours étonné ; d'être Gaulois et de parler grec, d'être eunuque et d'avoir été accusé d'adultère, d'avoir contredit un empereur et d'être encore en vie.

philosophe. » lui répondit-il. Et comme il se retirait en riant, l'autre voulut savoir ce qu'il avait à rire. « C'est, lui dit-il, qu'il me paraît fort plaisant que tu veuilles distinguer les philosophes à la barbe, toi qui n'en as pas. »

Le sophiste Sidonius qui s'était acquis quelque réputation dans Athènes, prononçait un discours, dans lequel il se donnait les louanges les plus outrées, et se vantait d'avoir pénétré tous les sentiers de la philosophie. Il disait (en effet il vaut mieux rapporter ses propres paroles) : « Si Aristote me veut pour disciple, je le suis au Lycée ; si Platon me demande, je vais à l'Académie ; si c'est Zénon, j'habiterai sous le Portique ; si Pythagore m'appelle, je me tairai ». Démonax se levant aussitôt du milieu de l'assemblée, lui dit : « Pythagore t'appelle. »

Un assez beau jeune homme, nommé Python, fils d'un noble Macédonien, s'égayait un jour aux dépens de notre philosophe, s'obstinait à lui proposer un argument sophistique, et lui demandait la solution de son syllogisme. « Je ne sais qu'une chose, répondit Démonax, c'est que tu es fort pénétrant ». L'autre irrité de cette raillerie à double sens, le menaça, en lui disant : « Sais-tu bien que je te ferai bientôt voir un homme ? — Tu en es donc un ? » répartit, en riant, le philosophe.

Un athlète, vainqueur aux jeux olympiques, se montrait en public avec une robe brodée de fleurs ; Démonax se moqua de lui. Cet homme lui lança une pierre à la tête : le sang jaillit à l'instant. Chacun des spectateurs indigné, comme s'il eût été blessé lui-même, criait à Démonax d'aller trouver le proconsul. « Non pas le proconsul, répondit-il, mais le médecin. »

En se promenant il trouva sur le chemin un anneau d'or, il fit aussitôt afficher dans la place publique, que le maître de cet anneau perdu n'avait qu'à se présenter chez lui, et qu'il le remettrait à celui qui désignerait le poids du bijou, la pierre et son empreinte. Un jeune garçon, d'une rare beauté, vint le redemander, disant que c'était lui qui l'avait perdu. Mais comme il ne put le désigner : « Va, mon enfant, lui dit Démonax, garde bien ton anneau, tu n'as pas perdu celui-ci. »

Un Sénateur Romain qui se trouvait à Athènes, lui disait, en lui montrant son fils, jeune homme d'une beauté merveilleuse, mais mol et efféminé : « Voilà mon fils qui te salue. — Il est beau, reprit Démonax, il est digne de toi, et ressemble tout-à-fait à sa mère. »

Il voulait qu'on appelât Arctésilas un philosophe cynique, nommé Honoratus, qui était vêtu d'une peau d'ours.

« En quoi consiste le bonheur? lui demandait-on un jour. — L'homme libre, répondit-il, est le seul heureux. — Mais il est une foule de personnes qui jouissent de la liberté. — Celui-là seul en jouit, qui n'est touché ni de crainte ni d'espérance. — Est-il possible de trouver un pareil homme? Nous sommes tous esclaves de ces deux passions. — Il est vrai, mais si vous connaissez à fond le sort des humains, vous verriez qu'ils n'ont rien à craindre et rien à espérer. La douleur et les plaisirs s'évanouissent en un instant et pour jamais. »

Pérégrinus, surnommé Protée, lui reprochait de rire trop souvent, et de se moquer des humains. « Démonax, lui disait-il, tu ne fais pas le chien. — Ni toi l'homme, Pérégrinus. »

Un Physicien parlait sur les antipodes en présence de Démonax : celui-ci le fit lever, le conduisit sur le bord d'un puits, et lui montrant son image répétée dans l'eau : « N'est-ce pas là, lui dit-il, ce que tu appelles les antipodes? »

Un homme se disait magicien et se vantait de posséder des enchantements, dont la force était telle, qu'il se faisait obéir de tout le monde, et qu'on ne pouvait rien lui refuser. « Cela n'a rien d'étonnant, lui dit Démonax : suis-moi chez la première boulangère, et tu verras que par la vertu d'un seul enchantement, et d'un petit ingrédient, elle m'obéira au point de me donner son pain. » Il faisait allusion à la monnaie, dont la puissance est égale à celle de la magie.

Hérode ¹, cet homme illustre, célébrait les funérailles de Pollux ², qu'une mort prématurée venait d'enlever à la fleur de son âge. Il avait ordonné qu'on attelât son char, qu'on lui tint des chevaux tout prêts, comme s'il eût été sur le point de les monter, et qu'on préparât un festin. En cet instant Démonax l'aborde, et lui dit : « Je t'apporte une lettre de Pollux. » Hérode fut charmé de le voir. Il s'imaginait qu'il venait, suivant le commun usage, se mêler à la foule des amis qui flattaient sa douleur. « Et bien, Démonax, lui dit-il, que me veut Pollux? — Il se plaint, répondit le philosophe, de ce que tu n'es pas encore allé le trouver. »

Le même Hérode, pleurant la perte de son fils, s'était renfermé dans les ténèbres. Démonax va le trouver, et lui dit : « Je suis magicien, je puis évoquer l'ombre de ton fils, pourvu que tu me nommes seulement trois hommes qui n'aient jamais pleuré personne. » Comme il balançait à répondre,

¹ Hérode Atticus, le plus illustre des sophistes grecs.

² Disciple chéri d'Hérode.

il était, je crois, fort embarrassé, et ne pouvait nommer qui que ce fût. « N'est-il pas ridicule, reprit alors Démonax, de te croire seul en proie à des maux intolérables, quand tu vois qu'il n'est aucun mortel exempt de douleur ? »

Il raillait volontiers les gens qui se servent dans la conversation d'expressions surannées ou étrangères. Un homme auquel il avait fait une question, lui ayant répondu avec une affectation singulière d'atticisme : « Eh ! mon ami, lui dit-il, c'est aujourd'hui que je t'interroge ; tu me réponds comme si nous étions du temps d'Agamemnon. »

Un de ses amis lui disait un jour : « Viens avec moi dans le temple d'Esculape, nous y prions le dieu pour la santé de mon fils. — Tu crois donc, lui répondit Démonax, qu'Esculape est sourd, et ne pourrait pas nous entendre ici ? »

Il voyait un jour deux philosophes ignorants disputer avec opiniâtreté. L'un ne proposait que des absurdités, l'autre ne répondait pas un mot qui appartint à la question. Il se mit à dire : « Ne vous semble-t-il pas, mes amis, que ces deux hommes s'occupent, l'un à traire un bouc, l'autre à présenter un crible sous l'animal ? »

Le péripatéticien Agatocle, se vantait d'être le seul et le premier dialecticien. « Si tu es le premier, lui dit Démonax, tu n'es pas le seul ; et si tu es le seul, tu n'es pas le premier. »

Céthégus, personnage consulaire, député vers son père en Asie, traversait la Grèce. Ses discours et ses actions le faisaient universellement mépriser. Un des amis de notre philosophe lui dit, en voyant paraître Céthégus : « Il faut avouer que c'est un grand sot. — En vérité, je ne vois en lui rien de grand, » reprit Démonax.

Le philosophe Apollonius, accompagné d'une foule de disciples, partait pour se rendre auprès de l'Empereur, qui le demandait à Rome afin de s'instruire dans sa conversation. Démonax le voyant passer, se mit à dire : « Voilà Apollonius et ses argonautes. »

Quelqu'un lui demandait si l'âme est immortelle : « Oui, dit-il, comme tout le reste. »

« Platon enseigne la vérité, disait-il à l'occasion d'Hérode, lorsqu'il soutient que nous avons plus d'une âme ; car ce ne peut être la même qui donne des festins à Rhégilla¹ et à Pollux, comme s'ils vivaient encore, et qui compose de si belles déclamations. »

¹ Rhégilla était l'épouse d'Hérode ; il la perdit fort jeune.

Un jour qu'il entendait faire la proclamation des mystères, il osa demander publiquement aux Athéniens pour quelle raison ils excluaient les Barbares de cette initiation établie par Eumolpe, qui lui-même était Thrace et Barbare.

Comme il était sur le point de s'embarquer par un temps fort orageux, un de ses amis lui dit : « Tu ne crains donc point de faire naufrage, et d'être mangé par les poissons ¹ ? — Je serais bien ingrat, lui répondit-il, si je craignais de nourrir les poissons qui m'ont nourri tant de fois. »

Il conseillait à un rhéteur, qui déclamaient fort mal, de méditer et de s'exercer fréquemment. « Mais je parle tous les jours en mon particulier, reprit l'autre. — Je ne m'étonne plus, répliqua Démonax, que tu parles si mal, ayant un si sot auditeur. »

Voyant un jour un devin qui prédisait l'avenir en public, moyennant un salaire. « Je ne sais pas, lui dit-il, pour quelle raison tu exiges une récompense. Si tu as véritablement le pouvoir de changer les décrets du Destin, quel que soit le prix que tu demandes, tu demandes trop peu. Mais si tous les événements suivent la volonté de ce dieu, de quelle utilité ton art pourrait-il être ? »

Un Romain déjà vieux, et chargé d'embonpoint, faisait montre de son adresse, en s'escrimant de son épée contre un poteau. « Comment trouves-tu que je combatte ? dit-il à Démonax. — Fort bien, reprit celui-ci, tant que tu auras un adversaire de bois. »

Dans les questions embarrassantes, il avait toujours quelque répartie heureuse. Quelqu'un lui demandait pour se moquer de lui. « Si je brûle mille livres de bois, combien y aura-t-il de livres de fumée ? — Pèse la cendre, reprit-il, la fumée pèsera le reste. »

Un certain Polybios, homme ignorant, et qui parlait fort mal, lui disait un jour : « L'Empereur m'a honoré de la cité Romaine. » Il répondit : « Il eût mieux fait de te faire Grec que Romain. »

Voyant un noble qui s'enorgueillissait de la large bordure de pourpre de son vêtement, il se pencha vers lui, et lui dit à l'oreille, en touchant son habit : « Un mouton portait ceci avant toi, et n'était qu'un mouton. »

Un jour au bain il balançait à entrer dans l'eau qui était

¹ Ce genre de mort était celui que les anciens redoutaient le plus, parce qu'il les privait de l'espoir d'obtenir les honneurs de la sépulture.

bouillante : quelqu'un le lui reprochait comme une lâcheté. « Le salut de la patrie dépend-il donc de ma brûlure ? »

On lui demandait ce qu'il pensait des enfers : « Attendez un peu, dit-il, quand j'y serai je vous en donnerai des nouvelles. »

Un mauvais poète lui disait qu'il avait composé son épitaphe en un seul vers, et qu'il avait ordonné par son testament que ce vers fût écrit sur la colonne de son tombeau. Le voici :

La terre a ma dépouille. Admette est dans les cieux.

« Il est si beau, reprit en riant Démonax, que je voudrais déjà qu'il fût écrit. »

Quelqu'un apercevant sur ses jambes des marques de vieillesse : « Qu'est-ce que ceci, Démonax, » lui dit-il. — Le philosophe, avec un sourire, lui répondit : « C'est Caron qui m'a mordu. »

Il voyait un Lacédémonien frapper son esclave à coups de verges. « Cesse, lui dit-il, de traiter ton esclave comme ton égal. »

Une certaine Danaé avait un procès avec son frère. « Va au tribunal, lui dit Démonax, tu n'es pas la fille d'Acrise ¹. »

Il faisait une guerre ouverte à ces gens qui affectent la philosophie par une vaine ostentation, plutôt que par amour de la vérité. Voyant un cynique revêtu de la besace et du manteau, et qui au lieu d'un bâton portait un pilon, et criait de toutes ses forces, qu'il marchait sur les traces d'Antisthène, de Cratès et de Diogène. « Tu mens, lui dit Démonax, tu es disciple d'Hypéride ². »

Comme il voyait un assez grand nombre d'athlètes qui se battaient mal, et sans observer les lois des combats, se mordaient au lieu de lutter au pancrace. « Ce n'est pas sans raison que les poètes en célébrant les athlètes de nos jours, les appellent des lions. »

Ce qu'il dit à un proconsul, est tout à la fois plaisant et satirique. C'était un de ces hommes efféminés, qui se font arracher avec de la poix les poils des jambes et de tout le corps. Certain cynique, monté sur une pierre, déclamaient contre lui, et lui reprochait sa mollesse. Le proconsul en colère le fit arrêter,

¹ Jeu de mots sur l'étymologie du nom d'Acrisius, qui peut signifier en grec : *qui ne subit point de jugement*.

² Le nom d'*Hypéride* signifie à la lettre *fils du Pilon* : c'est aussi le nom d'un ancien orateur d'Athènes. Cette plaisanterie est un jeu de mots semblable au précédent.

et il était sur le point de le faire expirer sous le bâton, ou du moins de le condamner à l'exil, lorsque Démonax se trouvant là par hasard, lui demanda la grâce du philosophe, dont la hardiesse, disait-il, est un privilège héréditaire dans la secte cynique : « Je veux bien lui pardonner cette fois en ta considération, lui dit le proconsul ; mais s'il a l'insolence de recommencer, quelle punition aura-t-il méritée ? — Ordonne alors, reprit Démonax, qu'on l'épile à son tour. »

Un autre proconsul, à qui l'Empereur venait de confier le commandement de ses armées, et le gouvernement d'une grande province, lui demandait par quel moyen il pourrait parfaitement s'acquitter de son emploi. Il lui répondit : « Fuis la colère, parle peu, écoute beaucoup. »

On lui demandait s'il mangeait des gâteaux. « Croyez-vous, répondit-il, que le miel soit fait pour les sots ? »

Voyant dans le Pécile une statue mutilée d'une main : « Enfin, s'écria-t-il, les Athéniens ont honoré Cynégire d'une statue d'airain. »

Rufinus de Cypre, sectateur d'Aristote, était boiteux, et se promenait très souvent au Lycée. Démonax, en le voyant, ne put s'empêcher de dire : « Je ne vois rien de plus indécent qu'un péripatéticien qui boite. »

Epictète lui reprochait un jour son célibat, lui conseillait de se marier et de se faire des enfants, ajoutant qu'il convenait à un philosophe de laisser des successeurs. « Et bien, Epictète, lui répondit-il, donne-moi quelqu'une de tes filles en mariage. » Par ce mot, il faisait retomber sur Epictète le reproche que celui-ci lui faisait.

Ce qu'il dit à Herminius, disciple d'Aristote, mérite encore d'être rapporté. Cet Herminius était un scélérat, coupable d'une infinité de crimes. Il avait toujours le nom d'Aristote à la bouche, et ne parlait que des Catégories. « En vérité, lui dit Démonax, tu es bien digne des dix Catégories¹. »

Les Athéniens délibéraient un jour pour établir chez eux un spectacle de gladiateurs, à l'exemple des Corinthiens. Démonax se présente devant l'assemblée, et lui dit : « N'allez point aux suffrages, Athéniens, qu'auparavant vous n'ayez renversé l'autel de la Compassion. »

Comme il était à Olympie, les Éléens ordonnèrent par un décret qu'on lui élèverait une statue d'airain. « Gardez-vous

¹ Le mot catégorie signifie *accusation*. Les catégories d'Aristote sont les définitions des différents termes de la logique.

en bien, leur dit-il, on croirait que vous voulez reprocher à vos ancêtres de n'en avoir point érigé à Socrate ni à Diogène. »

Je lui ai moi-même entendu dire à un jurisconsulte, que les lois étaient presque toujours inutiles aux gens de bien et aux méchants : les premiers n'en ont aucune crainte, et les autres n'en deviennent pas meilleurs.

Il avait souvent à la bouche ce vers d'Homère :

Le lâche et le héros sont sujets au trépas.

Il donnait des éloges à Thersite, et l'appelait un orateur cynique.

On lui demandait un jour, auquel des philosophes il donnait la préférence. « Ils me paraissent tous admirables, répondit-il ; mais je révère Socrate, Diogène m'étonne, et j'aime Aristippe. »

Il vécut près de cent ans, sans avoir éprouvé ni maladie, ni douleur. Il n'importuna personne, et ne demanda jamais rien ; il fut souvent utile à ses amis, et ne se fit aucun ennemi. Les Athéniens, ou plutôt tous les Grecs avaient conçu pour lui tant de vénération, que les magistrats se levaient à son passage, et tout le monde gardait un respectueux silence. Dans son extrême vieillesse, il lui arrivait quelquefois d'entrer dans la première maison venue, d'y prendre son repas, et d'y passer la nuit. Les habitants s'imaginaient voir un dieu, et croyaient qu'un bon génie était venu les visiter. Quand il passait dans la rue, les boulangères se l'arrachaient, et le priaient d'accepter un pain. Celle qui le lui avait donné, s'estimait heureuse. Les enfants même lui apportaient des fruits, et l'appelaient leur père.

Une sédition s'éleva un jour parmi les Athéniens ; il vint à l'assemblée, et son seul aspect imposa silence à tous les citoyens. Voyant qu'ils reconnaissaient leur faute, il s'en alla sans prononcer une seule parole.

Lorsqu'il sentit qu'il n'était plus en état de fournir à ses besoins, il se mit à réciter, en présence de ses amis, ces vers que le héraut proclame aux jeux publics² :

Les jeux sont finis,
Le plus noble prix

¹ Cette proclamation nous a été conservée tout entière par Julien. Elle se trouve dans ses *Césars*.

Est la récompense
De notre vaillance.
Partons sans tarder :
Le temps nous appelle...

De ce moment il s'abstint de nourriture, et quitta la vie avec la même gaieté que lui connaissaient tous ceux qui l'avaient vu.

Peu de temps avant sa mort, on lui demanda ce qu'il ordonnait de sa sépulture. « N'en soyez pas inquiet, répondit-il, l'odeur de mon corps me vaudra bien un tombeau. — Et quoi, lui répliqua-t-on, ne serait-il pas honteux d'abandonner en proie aux chiens et aux oiseaux le corps d'un homme tel que toi ? — Et bien, répondit-il, ce n'est pas un si grand malheur que d'être encore utile après ma mort à des êtres vivants. »

Toutefois les Athéniens lui firent de magnifiques obsèques aux dépens de la république. Ils le pleurèrent longtemps, et gardèrent avec vénération le siège de pierre sur lequel il avait coutume de se reposer. Souvent ils le couronnaient de fleurs, pour honorer la mémoire de ce grand homme, et ils regardaient comme un monument sacré, cette pierre sur laquelle il s'était assis. Ses funérailles furent célébrées avec un concours prodigieux ; les Philosophes le chargèrent sur leurs épaules, et le portèrent eux-mêmes au tombeau.

D'une foule de traits qui font honneur à Démonax, je n'ai rapporté que ce petit nombre ; c'en est assez pour faire connaître à ceux qui les liront, quel homme fut ce philosophe.

L'EUNUQUE

PAMPHILE, LYCINUS

PAMPHILE. — D'où viens-tu donc, Lycinus ; et qui peut te faire rire de la sorte ? Je te connais d'un caractère assez gai ; mais il me semble que tu l'es aujourd'hui plus qu'à ton ordinaire : tu éclates malgré toi.

LYCINUS. — J'arrive, cher Phamphile, de la place publique, et tu vas bientôt partager mon envie de rire, quand tu sauras de quel plaisant procès je viens d'être témoin. Deux philosophes contestaient....

PAMPHILE. — C'est déjà quelque chose de fort risible, que de voir des philosophes s'intenter un procès, eux qui devraient plutôt terminer tous leurs différends à l'amiable, quelque importants qu'ils fussent, et ne songer qu'à vivre en paix.

LYCINUS. — Vivre en paix ! ces gens-là. Ah, mon cher, ils en sont bien éloignés ! Dès la première attaque, ils ont répandu l'un sur l'autre des charretées d'injures ; ils criaient, ils disputaient avec un acharnement incroyable.

PAMPHILE. — C'était sans doute, sur quelque point de philosophie : il n'est pas rare de voir des philosophes disputer lorsqu'ils sont de secte différente.

LYCINUS. — Point du tout : il s'agissait de bien autre chose. Les deux contendants suivent la même doctrine, et sont sortis de la même école. Cependant le procès était établi dans les formes : pour le décider, on avait nommé des juges choisis parmi les personnages les plus distingués de la ville. Ce sont, la plupart, des vieillards respectables par leur mérite, devant lesquels on rougirait de dire le moindre mot qui ne fût pas à sa place, loin de se livrer à un tel excès d'impudence.

PAMPHILE. — Tu me diras, enfin, le sujet de ce procès, afin que je sache à mon tour ce qui a si fort excité tes rires.

LYCINUS. — Tu n'ignores pas que l'Empereur a fondé pour chaque secte une chaire de philosophie. Les honoraires en sont assez considérables, et les stoïciens, les disciples de Platon, ceux d'Epicure et d'Aristote y ont une égale part. Lorsqu'un de ces professeurs vient à mourir, un autre lui succède, nommé par le suffrage et d'après l'examen des philosophes les plus habiles. Or, le prix du combat n'est pas, comme chez Homère, une peau de bœuf ou une victime : mais dix mille drachmes, qui chaque année sont payées au vainqueur, à la condition de donner des leçons à la jeunesse.

PAMPHILE. — Je le sais ; on m'a dit même que le professeur des péripatéticiens était décédé depuis peu.

LYCINUS. — Voilà, cher Pamphile, l'Hélène pour laquelle nos deux champions combattaient. N'est-ce pas déjà quelque chose d'assez ridicule, de voir des hommes qui se vantent d'être philosophes, et de mépriser l'argent, combattre pour un salaire avec autant de chaleur que s'il s'agissait de défendre la patrie en danger, de venger la religion ou les tombeaux de leurs ancêtres ?

PAMPHILE. — Il est vrai. Cependant c'est un des principes des péripatéticiens, de ne pas tout à fait mépriser les richesses ; ils les regardent même comme la troisième espèce de biens.

LYCINUS. — Tu as raison. Telle est leur doctrine, et l'on peut dire que ceux-ci combattaient pour leurs propres foyers : mais écoute ce qui suit. Plusieurs athlètes se sont présentés à ces jeux funèbres, que l'on célébrait en l'honneur du défunt. Deux entre autres, ont rendu longtemps la victoire incertaine ; l'un est Dioclès, ce vieillard si violent dans la dispute ; l'autre est Bagoas, que l'on dit être eunuque. D'abord ils ont fait assaut d'érudition : chacun a déployé ses connaissances dans les dogmes du Lycée, et montré à quel point il était imbu de la doctrine d'Aristote. L'on ne savait, en vérité, auquel adjuger la palme, lorsque pour terminer cette lutte fatigante, Dioclès, au lieu de s'occuper à faire briller son savoir, s'est mis à faire une sortie vigoureuse sur Bagoas, a recherché sa conduite, et mis ses mœurs au grand jour. L'autre a de même examiné la vie de son adversaire.

PAMPHILE. — Ils n'avaient pas tort, Lycinus; il fallait même que la plus grande partie de leurs discours roulât sur cet objet. Pour moi, si j'eusse été juge, je me serais plus attaché, ce me semble, à la pureté des mœurs, qu'à la doctrine, et j'aurais donné le prix au plus vertueux, de préférence au plus habile.

LYCINUS. — Je suis de ton avis. Nos deux philosophes fatigués de se dire des injures et de se faire des reproches, Dioclès s'est écrié tout-à-coup, que Bagoas, loin de pouvoir prétendre aux prix de la philosophie, ne pouvait pas même en exercer légitimement la profession, attendu qu'il était eunuque. « Ces sortes de gens, a-t-il dit, doivent être exclus, non seulement de la philosophie, mais de la religion. Il faut leur interdire l'entrée des temples, l'usage de l'eau lustrale, et toute espèce d'assemblée : leur rencontre est d'un mauvais augure. » Il s'est beaucoup étendu sur cette matière, et a fini par conclure, qu'un eunuque n'étant ni mâle ni femelle, est un monstre composé des deux sexes, tout-à-fait étranger à la nature de l'homme.

PAMPHILE. — En vérité, voilà un reproche bien singulier ! Je ne puis, sans avoir envie de rire, entendre une accusation si nouvelle. Mais, comment s'en est tiré Bagoas ? Est-il resté dans l'inaction, ou a-t-il osé répondre à son adversaire ?

LYCINUS. — D'abord, troublé par la crainte et la confusion, les eunuques y sont fort sujets, il a gardé le silence : il rougissait ; on voyait la sueur couler sur son visage. Enfin, il a répondu d'une voix grêle et féminine, que Dioclès avait tort de vouloir l'exclure de la philosophie, sous le prétexte qu'il était eunuque, puisque cette profession admettait des femmes. Il a cité en sa faveur l'exemple d'Aspasie, de Thargélie¹, de Diotime, et celui d'un eunuque gaulois, qui vivait quelque temps avant nous, et qui s'est illustré chez les Grecs dans la secte académique². Mais Dioclès ne recevait aucun de ces exemples, et sans égard pour la grande réputation de cet eunuque, il l'aurait également exclu, je pense, s'il eût encore été vivant, et eût montré les mêmes prétentions. Il rapportait même les rail-

¹ Cette femme qui unissait la science à la beauté était de Milet. Elle eut jusqu'à quatorze amants, la plupart souverains ou chefs de leur patrie.

Diotime est célèbre dans Platon, qui dans son *Banquet*, lui donne les plus grands éloges par la bouche de Socrate.

² Il s'agit de Phavorinus, dont il a été question plus haut.

leries que les stoïciens, et surtout les cyniques faisaient sur la nullité de ce Gaulois.

La question qui se présentait à juger, se réduisait donc à savoir si l'on peut admettre à l'examen un eunuque qui veut professer la philosophie, et si l'on doit lui confier l'instruction de la jeunesse. Dioclès soutenait qu'il était indispensable à un philosophe d'avoir un extérieur vénérable, de jouir de toutes ses facultés naturelles, et surtout de porter une barbe large et profonde, qui puisse inspirer de la confiance à ses disciples, et qui soit digne des dix mille drachmes accordées par l'Empereur. Qu'à l'égard des eunuques, ceux qui le sont dès leur naissance, sont les plus méprisables de tous ; les autres ont du moins connu quelque temps l'état d'homme ; mais ceux qui, de tout temps, sont retranchés de la société, sont des animaux dont on ne saurait déterminer l'espèce, semblables aux corneilles, qui ne peuvent être comptées ni parmi les corbeaux, ni parmi les pigeons.

Bagoas répondait qu'il ne s'agissait point de juger les qualités du corps ; mais d'examiner les facultés de l'esprit, et la profondeur de la doctrine. Il invoquait en faveur de sa cause le témoignage d'Aristote, qui poussa son admiration pour l'eunuque Hermias, tyran d'Atarne, jusqu'à lui sacrifier comme à un dieu. Il osa même ajouter qu'un eunuque est bien plus propre qu'un autre homme à enseigner la jeunesse, puisqu'on ne peut le soupçonner de vouloir la corrompre, ni l'accuser du crime que l'on reprochait à Socrate. Et comme son adversaire avait raillé son menton dégarni de barbe, il lui répondit assez plaisamment, du moins à ce qu'il pensait, que s'il fallait juger des philosophes à la barbe, la préférence était due aux boucs.

Là-dessus un troisième prétendant s'est levé : « Athéniens, a-t-il dit, quoique cet homme ait les joues lisses, quoiqu'il ait la voix d'une femme, et ressemble en tout à un eunuque, faites-le dépouiller, et vous verrez qu'il est réellement homme. Si même ce que l'on dit de lui est vrai, il a été autrefois surpris en flagrant délit d'adultère¹, ainsi que s'exprime la loi de Solon. Pour éviter la punition, il a fait semblant d'être eunuque, et ce subterfuge l'a fait absoudre d'une accusation que les juges ont crue destituée de vraisemblance sur le seul extérieur de l'accusé. Mais je pense qu'aujourd'hui Bagoas, pour gagner le salaire qui est promis, ne fera point difficulté de changer de langage. »

¹ Le grec dit : *membra in membris habens*.

Ce discours excita dans l'assemblée un rire universel. Bagoas resta tout interdit ; il ne savait que devenir, il changeait à chaque instant de couleur, une sueur froide coulait sur son visage ; d'un côté, il craignait de se couvrir de honte, en convenant de l'adultère ; de l'autre, il espérait que cette accusation ne serait pas inutile à sa cause.

PAMPHILE. — Voilà qui est tout-à-fait plaisant ; cette contestation singulière a dû beaucoup vous amuser. Quelle en a été l'issue ? Comment les juges ont-ils prononcé ?

LYCINUS. — Ils ont tous été partagés en différents avis. Les uns voulaient qu'on dépouillât l'eunuque, et qu'on l'examinât, comme un esclave qu'on achète, pour savoir s'il est en état de philosopher en mâle. D'autres opinaient à ce qu'on fit venir quelque courtisane d'une maison publique, et qu'on ordonnât au philosophe de l'épouser en présence du doyen des juges, qui déciderait, *de visu*, si Bagoas soutenait bien sa thèse. Mais enfin, après avoir ri de tout notre cœur, et au point que les entrailles nous en faisaient mal, on a arrêté que la cause serait renvoyée en Italie.

L'autre cependant s'exerce, dit-on, à faire briller son éloquence, il compose une accusation, et prétend réveiller la plainte en adultère. A l'exemple de ces orateurs ignorants, il agit, en cela, contre lui-même ; c'est compter son adversaire parmi les hommes, que de lui intenter une pareille accusation. De son côté, Bagoas met tout en œuvre pour se montrer homme ; il a toujours son affaire en main, et se flatte de remporter la victoire, s'il parvient à prouver qu'il ne le cède en rien aux étalons. C'est, en effet, mon ami, la meilleure preuve de philosophie, un argument sans réplique. Aussi je souhaiterais que mon fils, qui est encore fort jeune, eût cette partie démonstrative, plus propre à la philosophie, que la langue ou le jugement.

LES AMOURS ¹

LYCINUS ET THÉOMNESTE

LYCINUS. — Depuis ce matin, mon cher Théomneste, tes discours badins sur l'amour, charment agréablement mes oreilles, fatiguées par des affaires sérieuses et continuelles; et j'éprouvais le besoin le plus vif d'un pareil divertissement, lorsque la grâce de tes bons mots est venue fort à propos me réjouir. Notre esprit est trop faible pour soutenir une application sans relâche; et les travaux opiniâtres demandent que de temps en temps on interrompe les réflexions profondes, pour se livrer au plaisir. Le charme et la douceur de tes histoires un peu libertines, me divertissent tellement depuis le lever de l'aurore, qu'il s'en faut peu que je ne m' imagine être un autre Aristide² enchanté des fables milésiennes. Je suis seulement fâché

¹ Le plus grand nombre des commentateurs, dit Belin de Ballu, s'accorde à douter que ce traité soit de Lucien. Quel que soit son auteur, le but qu'il s'est proposé est estimable, quoique les moyens qu'il emploie pour y parvenir ne soient pas toujours délicats. Il se propose d'attaquer le vice abominable dans lequel presque tous les Grecs étaient plongés. Plineurs écrivains de l'antiquité se sont exercés sur le même sujet, et sans parler de Platon, de son *Banquet* et du *Lysis*, Plutarque paraît avoir composé dans la même intention son traité *Sur l'Amour*. Achillès Tatius, dans son roman *Des amours de Leucippe et de Clitophon*, fait aux chapitres x et xi du premier livre, un parallèle semblable à celui de notre auteur. On peut voir aussi Clément d'Alexandrie dans son *Pédagogue*, liv. II, chap. x; et Maxime de Tyr, Diss. 24 et suiv. ». — Quelques-uns attribuent ce dialogue à Aristénète.

² Il s'agit ici sans doute d'*Aristide de Milet*, qui avait composé ou plutôt rassemblé et augmenté le recueil des ces *Fables milésiennes*, dont la plupart contenaient des histoires peu décentes. Cet écrivain était célèbre par un nombre considérable de compositions d'un autre genre, parmi lesquelles on cite une *histoire d'Italie*, une *histoire de Sicile*, une *histoire des Perses*, des *Commentaires sur Ovide*. Il y a lieu de croire qu'il écrivait longtemps avant la

(j'en jure par tes amours, dont les traits frappent sur un large but) que tu en aies déjà terminé le récit. Cependant, si tu crois que je me trompe, si quelque amour pour un jeune garçon ou pour une femme, s'est glissé dans ton cœur, au nom de Vénus même, je te supplie de t'en rappeler le souvenir. D'ailleurs nous célébrons aujourd'hui une fête des plus solennelles, nous sacrifions à Hercule ; tu n'ignores pas combien ce dieu était ardent aux plaisirs de Vénus, et il me semble que de pareils discours seront pour lui des victimes fort agréables.

THÉOMNESTE. — Tu compteras plutôt, ô mon Lycinus, les vagues de la mer¹, et les flocons de neige qui tombent du ciel, que le nombre de mes amours. Je pense que j'ai totalement épuisé leur carquois ; lorsqu'ils voudront voler vers quelque autre, il se rira de leur main désarmée. Depuis l'instant où je suis sorti de l'enfance, pour être compté parmi les adolescents, je me promène d'amour en amour. Ils se succèdent sans interruption, et le premier n'a pas encore pris fin, qu'il en naît un second. Ce sont, je crois, les têtes toujours renaissantes et toujours plus entrelacées de l'hydre de Lerne. Le flambeau d'Iolas ne saurait m'en délivrer ; ce n'est pas par le feu que le feu peut s'éteindre. Je ne sais pas quelle humide ardeur réside sans cesse dans mes yeux, et, sans pouvoir se satisfaire, attire à elle toute espèce de beauté. Vingt fois j'ai soupçonné que c'était un effet du courroux de Vénus ; cependant je ne suis point une des filles du Soleil², je n'ai point commis le crime des femmes de Lemnos³, on ne me voit pas le sauvage orgueil d'Hippolyte ; et je ne sais comment j'aurais pu allumer la colère implacable de cette déesse.

défaite de Crassus par les Parthes, arrivée soixante-dix ans avant Jésus-Christ, puisqu'on trouva dans le bagage de *Sustius*, lieutenant de Crassus, les fables milésiennes que Plutarque caractérise de *livres libertins d'Aristide*. Il ne nous reste aucun des ouvrages d'Aristide.

¹ Imitation de l'Ode trente-deuxième d'Anacréon.

² Vénus avait juré une haine implacable aux filles du Soleil, irritée contre ce dieu, qui avait découvert à Vulcain son entrevue secrète avec Mars.

³ Les femmes de Lemnos ayant négligé les fêtes de Vénus, et méprisé cette déesse, pour s'en venger elle répandit sur elles une maladie qui leur faisait exhaler une odeur insupportable. Leurs maris ne voulant plus avoir de commerce avec elles, firent une irruption dans la Thrace et enlevèrent des jeunes filles, dont ils firent leurs maîtresses ; les femmes pour se venger de cet outrage, tuèrent tous les hommes de Lemnos. Il n'y eut que la seule Hypsipyle qui sauva son père Thoas, en l'enfermant dans un coltre, qu'elle exposa sur la mer, par où il fut porté sur le rivage de Thrace.

LYCINUS. — Cesse, Théomneste, une dissimulation affectée, et que je ne puis souffrir. Quoi ! tu serais fâché que le sort t'eût donné en partage un pareil genre de vie ? Il te paraît dur de vivre dans la compagnie des plus belles femmes, parmi des enfants qui sont dans la fleur de leur beauté ? Ah ! sans doute, il te faudra recourir à quelque sacrifice expiatoire, pour te délivrer d'une maladie si grave : ton état est tout à fait dangereux. Mais, laisse-là l'ironie, crois-moi ; reconnais ton bonheur, et remercie le destin de ne t'avoir assigné pour état, ni l'agriculture ennemie de la propreté, ni le commerce qui nous expose à des courses fatigantes, ni la milice où l'on vit sans cesse sous les armes. Les exercices onctueux du gymnase sont au contraire ta seule occupation : une robe élégante pend voluptueusement jusqu'à tes pieds. Ton unique soin est d'entretenir ta chevelure séparée ; le tourment même des passions amoureuses est plein de charmes et le plaisir te fait sentir ses agréables morsures. Après une tentative, tu conçois une douce espérance ; et si tu obtiens des faveurs, tu jouis au gré de tes vœux ; en sorte que le présent et l'avenir t'offrent une égale volupté. Tout à l'heure, lorsque tu me faisais le dénombrement de toutes les beautés que tu as aimées, depuis ta première jeunesse (dénombrement comparable au catalogue d'Hésiode)¹, tes yeux étaient humides de volupté, ta voix s'adoucissait comme celle de la fille de Lycambe² ; l'on voyait clairement à tes gestes et à ton maintien, que le souvenir de tes amours ne t'est pas moins cher que tes amours mêmes. Allons, s'il te reste encore quelque chose à me conter de ta navigation faite sous les auspices de Vénus, ne me la cache plus, fais-en un sacrifice complet à Hercule.

THÉOMNESTE. — Ce dieu, Lycinus, est vorace³, et l'on dit qu'il ne se plaît nullement aux victimes qui ne donnent point de fumée. Puisque nous avons résolu d'honorer sa fête annuelle par des discours, je crains que mes récits, qui durent depuis ce matin, ne puissent engendrer quelque satiété, s'ils étaient prolongés plus longtemps : il faut que ta Muse à son tour, quittant ses occupations accoutumées, s'accommode à nos jeux et qu'elle passe gaiement la journée en l'honneur du

¹ Ouvrage perdu d'Hésiode, dans lequel ce poète célébrait, à ce qu'on croit, les femmes illustres de l'antiquité.

² Nébulé, maîtresse du poète Archiloque.

³ Les Mythologues racontent qu'Hercule mangea deux fois un bœuf entier en un seul jour. Voir aussi l'*Alceste* d'Euripide.

dieu. Deviens aujourd'hui l'arbitre d'une question importante. Je ne te vois aucun penchant pour l'une des deux passions ; dis-moi donc, en juge équitable, lesquels tu estimes davantage ou des philopèdes ou de ceux qui se plaisent dans le commerce des femmes. Pour moi, qui ressens l'une et l'autre flamme, je reste dans un équilibre parfait, semblable à une balance égale dans l'un et l'autre de ses bassins. Mais toi, sans intérêt dans la cause, guidé par la seule raison, tu peux, en juge intègre, prononcer en faveur du meilleur parti. Allons, mon cher, dépouille toute dissimulation, et porte le suffrage auquel le récit de mes amours a pu te déterminer.

LYCINUS. — Crois-tu donc, Théomneste, que cette question puisse se décider en badinant ? Rien n'est plus grave. J'ai essayé de la résoudre il y a peu de temps, et je sais combien elle est sérieuse, depuis que j'ai entendu deux hommes la traiter avec chaleur, dans une dispute qui s'était élevée entre eux. Je me rappelle encore leurs discours, qui ne différaient pas moins que leurs passions ; car ils n'étaient pas, comme toi, de cette heureuse trempe d'âme, qui fait, qu'invincible au sommeil, tu peux gagner un double salaire :

L'un en paissant des bœufs, et l'autre des moutons ¹.

Le premier de ces hommes mettait dans la philopédie sa volupté suprême ; il regardait l'amour pour une femme comme un gouffre sans issue. L'autre, chaste sur l'amour masculin, était passionné jusqu'à la fureur pour les femmes. Ils me prirent pour juge de leur dispute, née de leurs goûts opposés. Je ne puis t'exprimer le plaisir extrême que j'éprouvai à les entendre ; la trace de leurs discours est, pour ainsi dire, encore empreinte dans mes oreilles, comme s'ils ne venaient que d'être prononcés ; et pour que tu n'aies rien à me reprocher, je vais te rapporter avec exactitude ce que j'ai entendu dire à l'un et à l'autre.

THÉOMNESTE. — Moi, je vais me lever d'ici, et m'asseoir vis-à-vis de toi,

En attendant qu'Achille ait mis fin à ses chants ².

Continue de célébrer, par une douce mélodie, l'antique gloire de cette dispute sur l'amour.

¹ Allusion à un vers d'Homère, *Odyssée*, liv. X, v. 35.

² *Iliade*, liv. IX, v. 191.

Lycinus. — J'avais formé le dessein de m'embarquer pour l'Italie, et l'on m'avait préparé un de ces vaisseaux légers à deux rangs de rames, dont se servent les Liburniens, peuple qui habite le golfe Ionique. Après avoir adoré les dieux du pays, et supplié Jupiter hospitalier, de seconder d'une main propice cette expédition en un pays étranger, je descendis de la ville¹ sur le bord de la mer, dans un char attelé de mules. Je fis mes adieux à ceux qui m'avaient accompagné (une foule de savants avec lesquels je faisais société, et qui me quittaient avec quelque regret, m'avait conduit jusqu'au rivage) : je montai sur le vaisseau, et m'assis à la poupe à côté du pilote. Bientôt les efforts des rameurs nous éloignent de la terre : un vent favorable gonflait les vagues ; on dresse le mât, on attache l'antenne, on déploie les voiles roulées confusément sur les cordages ; insensiblement le vent les emplit, nous volons avec la rapidité d'un trait, le flot bouillonne et frémit sous la proue qui le fend. Il est inutile d'allonger mon récit par le détail de tous les événements ou sérieux, ou risibles, qui nous arrivèrent durant le cours de la navigation. Je te dirai seulement, qu'après avoir rasé les rivages de la Cilicie, nous entrâmes dans le golfe de Pamphlie, passant ensuite, non sans peine, les îles Chélidonées, limites de l'ancienne Grèce, nous relâchâmes à chacune des principales villes de Lycie, où nous primes plaisir aux fables qu'on nous récitait³ ; car ces villes n'offrent plus aucun reste de leur ancienne splendeur. Ensuite nous touchâmes à Rhodes, ville consacrée au Soleil : là, nous résolûmes d'interrompre notre navigation, qui jusqu'alors avait été continuelle.

Les rameurs tirèrent le navire sur le sable, et dressèrent leurs tentes auprès : moi j'allai tranquillement me rendre à une hôtellerie que j'avais fait préparer devant le temple de Bacchus. En me promenant dans la ville, j'étais rempli d'un plaisir extrême ; Rhodes est par sa beauté véritablement digne du dieu qui la protège². Je m'avançai sous le portique du temple, j'en fis le tour en considérant les tableaux, dont la vue, tout à fait agréable, rappelait à mon esprit les fables héroïques. Deux

¹ Athènes, à ce que je crois.

² Cette réflexion peut servir à prouver que ce traité est d'un écrivain antérieur à Lucien, ou que cet auteur a placé l'époque de son voyage au-dessus de son siècle : car Rhodes avait été renversée presque de fond en comble, sous le premier des Antonins, par un tremblement de terre. Elle fut très longtemps à se remettre de ce désastre. Or, Lucien écrivait sous Marc-Aurèle, successeur d'Antonin.

ou trois personnes, qui étaient accourues vers moi, m'en expliquaient les sujets pour un médiocre salaire : mais j'en avais compris la plus grande partie sur la représentation même.

Ma curiosité satisfaite, et lorsque je songeais déjà à me rendre à mon hôtellerie, le plaisir le plus flatteur que l'on puisse goûter dans un pays étranger, vint s'offrir à moi. J'aperçus deux hommes avec lesquels l'amitié me liait depuis longtemps : je crois même qu'ils ne te sont pas inconnus, tu les as vus souvent à Athènes, et dans ma maison. L'un était Chariclès de Corinthe, jeune homme dont la beauté naturelle est relevée par une parure recherchée, laquelle annonce le désir extrême qu'il a de plaire aux femmes ; il était accompagné de Callicratidas l'Athénien. Tu connais cet homme simple dans son extérieur, le chef de nos orateurs politiques, le premier de nos maîtres d'éloquence, d'ailleurs adonné aux exercices du gymnase ; mais moins, à mon avis, par amour de la palestre, que par la passion qu'il a pour les jeunes garçons ; passion dont il est si transporté, que par haine pour le sexe féminin, il fait souvent des imprécations contre Prométhée. Du plus loin qu'ils me virent, l'un et l'autre accoururent à ma rencontre d'un air plein d'allégresse. Après nous être salués, comme il est d'usage en pareil cas, chacun d'eux m'invita à venir chez lui. Ils se disputèrent même assez vivement le plaisir de me recevoir ; je m'en aperçus, et leur dis : Pour terminer votre différend, Callicratidas et Chariclès, il convient qu'aujourd'hui vous veniez tous les deux chez moi : et les jours suivants (car j'ai résolu d'en passer ici trois ou quatre), vous me traiterez chacun à votre tour. Le sort nommera celui qui doit commencer. » Ils en furent d'avis : ce fut moi, qui, le premier, les régalai ce jour même. Le lendemain Callicratidas me traita, et après lui Chariclès. Durant le festin, je remarquai chez chacun de mes hôtes des preuves manifestes de leur passion. L'Athénien n'était servi que par de jeunes garçons d'une beauté exquise ; pas un de ses esclaves n'avait de barbe : aussi ne restaient-ils chez lui que jusqu'au moment où leur menton commençait à s'ombrager ; et dès que leurs joues se garnissaient d'un léger duvet, il les envoyait en Attique pour avoir soin de ses campagnes. Chariclès, au contraire, était entouré d'un chœur de danseuses et de musiciennes : sa maison n'était remplie que de femmes, comme dans les Thesmophories ¹. On

¹ Fêtes en l'honneur de Cérès. Les femmes seules étaient admises à leur célébration, Voir *Les Fêtes de Cérès* dans notre traduction d'Aristophane. L. H.

n'y voyait pas l'ombre d'un homme, si ce n'est peut-être quelque enfant ou un vieux cuisinier, dont l'âge avancé ne permettait point le moindre soupçon de jalousie. C'était, comme je l'ai dit, des indices suffisants de l'inclination de ces deux hommes. Souvent ils se livraient sur la différence de leurs goûts de légères escarmouches; mais elles duraient trop peu pour terminer la question. Lorsque le temps de me remettre en mer fut venu, ils voulurent tous les deux m'accompagner. Ils avaient, comme moi, formé le dessein de voyager en Italie.

Nous résolûmes de relâcher au port de Cnide : nous désirions voir le temple¹ et la fameuse statue de Vénus, ouvrage de l'élégant ciseau de Praxitelle, rempli de grâces et de vénusté. Un calme délicieux, que fit naître la déesse, qui sans doute conduisait notre navire, nous porta doucement sur le rivage. Je laissai à mes autres compagnons le soin des préparatifs ordinaires, et prenant de chaque main notre couple amoureux, je parcourus Cnide, en riant de tout mon cœur des figures lascives de terre cuite² qu'on y rencontre à chaque pas, ce qui n'est pas étonnant dans une ville consacrée à Vénus. D'abord nous visitâmes le portique de Sostrate³, et tous les endroits qui pouvaient nous procurer quelque divertissement. Nous allâmes ensuite au temple de Vénus; nous y entrâmes, Chariclès et moi, avec un grand plaisir; mais Callicratidas paraissait n'y venir qu'à regret; ce spectacle lui semblait tenir trop de la femme. Je crois qu'il eût échangé volontiers la Vénus de Cnide, pour le Cupidon de Thespies⁴. A peine étions nous dans la

¹ On comptait à Cnide trois temples de Vénus. Cette déesse y était adorée sous trois noms différents; le plus ancien de ces temples, était celui de *Vénus Doritis*; le second portait le nom d'*Acrée*; et le troisième, celui dont il s'agit ici, s'appelait *le Temple d'Euploia*.

² Ces sortes de figures sont fort célèbres dans l'histoire des monuments antiques. Suétone parle de celles que possédait Tibère, et dont l'obscénité surpassait tout ce qu'on connaissait en ce genre.

³ Ce portique portait vraisemblablement le nom de l'architecte qui l'avait construit. C'était assez l'usage des Grecs de donner aux édifices publics le nom des architectes qui en étaient les auteurs. C'est ainsi que nous disons la Tour Eiffel. L. H.

⁴ L'amour était singulièrement honoré à Thespies; les habitants célébraient tous les cinq ans des fêtes en son honneur et en celui des Muses. Il y avait à Thespies trois statues de Cupidon; la première de marbre blanc, fort ancienne, et dont l'auteur n'est pas connu. Lysippe en fit une d'airain; mais la plus célèbre était de Praxitelle, il l'avait faite de marbre du Pentélique. Elle fut enlevée de Thespies et transportée à Rome par l'empereur Caligula, rendue par Claude, et enlevée de nouveau par Néron. Elle périt dans l'incendie de

première enceinte, que nous sentîmes la douce haleine des zéphirs amoureux. Le sol de la cour n'est point stérile, ni revêtu de dalles de pierre; il abonde, comme il est naturel dans un lieu consacré à Vénus, en productions agréables. Les arbres, qui portent jusqu'aux cieux leur tête touffue, enferment sous un épais berceau un air délicieux, qui répand à l'entour une suave odeur. Là le myrthe, chargé de fruits, pousse un feuillage abondant; la présence de sa déesse lui donne une vigueur nouvelle. Les autres arbres déploient, à l'envi l'un de l'autre, toutes les beautés qu'ils ont reçues de la nature. Jamais leurs feuilles ne sont flétries par le temps; une verdure éternelle règne sur leurs jeunes rameaux toujours gonflés de sève. Quelques-uns ne produisent point de fruit, mais ils en sont dédommagés par une beauté particulière. Le cyprès et le platane s'élèvent au plus haut des airs, et parmi eux, le laurier qui fuyait autrefois Vénus, vient chercher un asile auprès d'elle. Le lierre amoureux rampe autour des arbres, et les tient embrassés. Des vignes entrelacées et touffues sont chargées de raisins; car Vénus unie à Bacchus a plus de volupté: on doit allier les plaisirs que l'un et l'autre nous procurent; séparés ils flattent moins nos sens. Dans les endroits où le bocage forme l'ombre la plus épaisse, des lits de verdure présentent un doux repos à ceux qui voudraient y faire un festin. Les citoyens distingués y viennent quelquefois, et le peuple s'y porte en foule les jours de fête, sans doute, pour y célébrer les doux mystères de Vénus.

Lorsque nous eûmes suffisamment goûté le plaisir de cet ombrage, nous entrâmes dans le temple. La déesse en occupe le milieu; c'est une statue de marbre de Paros, de la plus parfaite beauté. Sa bouche entr'ouverte exprime un sourire gracieux; aucun voile ne dérobe ses charmes; elle est entièrement nue, excepté que de l'une de ses mains elle cache furtivement sa pudeur¹. Le talent de l'artiste se montre ici avec tant d'avantage, que le marbre naturellement dur et raide, semble s'amollir pour former ses membres délicats. A cette vue, Chariclès transporté d'une espèce du fureur, ne put s'empêcher de s'écrier: « O Mars, le plus heureux de tous les dieux, d'avoir été enchaîné pour cette déesse! » En disant cela, il

Rome, qui arriva sous ce prince. Celle qui se voyait à Thespies du temps de Pausanias, était une copie de celle de Praxitelle, faite par Ménodore, Athénien; c'est vraisemblablement celle dont il s'agit ici.

¹ Telle est la belle statue connue sous le nom de *Vénus de Médicis*.

accourut à la statue, et serrant les lèvres, allongeant le col, autant qu'il le pouvait, il lui donna un baiser. Callicratidas gardait un profond silence ; son admiration était concentrée. Le temple a une seconde porte : on l'ouvre à ceux qui veulent examiner avec attention la déesse, la voir par le dos, et ne passer aucun de ses charmes sans les admirer. On peut aisément contempler sa beauté postérieure, en passant par cette porte. Comme notre dessein était de considérer la déesse en entier, nous fîmes le tour de l'enceinte. Une femme à qui la garde des clefs est confiée, nous eut à peine ouvert la porte, qu'un subit étonnement s'empara de nous à la vue de tant de beauté. L'Athénien, qui jusque là avait regardé assez froidement, considérant ces parties de la déesse, conformes à son goût, s'écria avec un enthousiasme encore plus véhément que celui de Chariclès : « O Hercule ! que ce dos est bien proportionné ! que ces flancs charnus offrent une agréable prise ! Et comme les chairs de ces fesses s'arrondissent avec grâce ! elles ne sont point trop maigres ni séchement étendues sur les os, elles ne se répandent pas non plus en un embonpoint excessif. Mais qui pourrait exprimer combien ces deux petits trous, empreints sur ses reins, sourient agréablement ? Que cette cuisse est bien filée ! que cette jambe, qui se prolonge presque en ligne droite jusqu'au talon, est heureusement tournée ! Tel Ganymède dans les cieux, verse le doux nectar à Jupiter ; car pour moi, je ne voudrais pas le recevoir de la main d'Hébé. » A cette exclamation passionnée de Callicratidas, peu s'en fallut que Chariclès ne restât immobile ; et ses yeux humides de volupté, laissèrent échapper quelques larmes.

Quand notre admiration satisfaite se fut un peu refroidie, nous aperçûmes une tache sur l'une des cuisses de cette belle statue. La blancheur éclatante du marbre décelait encore plus ce défaut. D'abord j'imaginai avec quelque vraisemblance, que ce que nous apercevions était naturel à la pierre. Les plus belles ne sont pas absolument exemptes de défaut, et souvent un accident les empêche d'être d'une beauté parfaite. J'admirais en cela même l'art de Praxitelle, qui avait su cacher cette difformité du marbre dans l'endroit où l'on pouvait le moins l'apercevoir. Mais la Néocore ¹ qui nous accompagnait, nous

¹ Néocore, ministre d'un temple, chargé de veiller à sa propreté, à ses ornements, à ses statues. Ces fonctions étaient très honorables, car nous voyons par plusieurs médailles, que des villes et des peuples entiers prenaient le titre de *Néocores*.

détrompa, en nous racontant une histoire incroyable et tout-à-fait surprenante. Un jeune homme d'une famille distinguée, nous dit-elle, mais dont le crime a fait taire le nom, venait fréquemment dans ce temple. Possédé de quelque mauvais génie, il devint éperdument amoureux de la déesse. Il passait ici des journées entières. D'abord on attribua sa conduite à une vénération superstitieuse. En effet, dès la pointe du jour, avant le lever de l'aurore, il accourait en ce lieu, et ne retournait à sa demeure que malgré lui, et longtemps après le coucher du soleil. Durant tout le jour, il se tenait vis-à-vis de la statue, ses regards étaient continuellement fixés sur elle, il murmurait tout bas je ne sais quoi de tendre, et lui adressait furtivement des plaintes amoureuses. Voulait-il donner le change à sa passion, il comptait sur une table quatre osselets de chevreuil de Libye, et faisant dépendre son destin du hasard, il jetait les osselets, les yeux fixés sur Vénus. Si par un heureux coup, il amenait celui de la déesse même ¹, aucun osselet ne tombant dans la même position, alors il adorait Vénus, et se flattait de jouir bientôt de l'objet de sa passion. Si au contraire, ce qui n'arrive que trop, il jouait malheureusement, et que les osselets tombassent dans une position désavantageuse, il s'emporiait en imprécations contre Cnide entière; il s'imaginait avoir essuyé un malheur accablant et sans remède. Bientôt il cherchait par un autre coup, à corriger son infortune. Déjà sa passion s'irritant de plus en plus, il en avait gravé des témoignages sur toutes les murailles ². L'écorce délicate de chaque arbre était devenue le héraut de la beauté de Vénus. Il honorait Praxitelle à l'égal de Jupiter même. Tout ce qu'il possédait de précieux, il le donnait en offrande à la déesse. Enfin la violence de sa passion dégénéra en frénésie, et son audace lui procura le moyen de la satisfaire. Un jour, vers le coucher du soleil, sans que les assistants s'en aperçussent, il se glissa derrière la porte, et se cachant dans l'endroit le plus enfoncé, il y resta sans faire le moindre mouvement, et respirant à peine. Les prêtresses, suivant l'usage, fermèrent la porte en la

¹ Ce coup s'appelait effectivement le coup de *Vénus*, et celui qui l'amenait gagnait tous les enjeux. Le plus mauvais coup, était celui par lequel les osselets tombaient sur le côté, qui ne comptait qu'un : on l'appelait le coup du *chien*.

² C'était l'usage des Grecs, et principalement des Athéniens, d'écrire sur les murailles le nom des personnes qu'ils aimaient; la manière de déclarer son amour était d'écrire *un tel est beau*. Lucien fait encore allusion à cet usage dans le quatrième dialogue des Courtisanes.

tirant sur elles en dehors ; et le nouvel Anchise fut enfermé dans le temple. Qu'est-il besoin que je vous fasse le détail du crime que cette nuit vit éclore¹ ? Le lendemain, on découvrit les vestiges de ses embrassements amoureux, et la déesse portait cette tache, comme un témoin de l'outrage qu'elle avait reçu. A l'égard du jeune homme, on dit qu'il disparut, et l'opinion commune est qu'il se précipita contre des rochers, ou s'élança dans la mer.

La prêtresse parlait encore, que Chariclès l'interrompant s'écria : « Une femme se fait donc aimer, même lorsqu'elle est en pierre ! Eh ! que serait-ce si l'on voyait vivante une beauté si parfaite ? Ne préférerait-on pas une seule de ses nuits au sceptre de Jupiter ? » Callicratidas lui répondit en souriant : « Nous ne savons pas encore, Chariclès, si en arrivant à Thespie nous n'apprendrons pas une foule d'histoires semblables : en attendant, ceci est une preuve manifeste qui dépose contre cette Vénus qui t'est si chère. — Comment, » lui demanda Chariclès ? Callicratidas lui répondit, et avec assez de raison, ce me semble : « Ce jeune homme amoureux avait le loisir d'une nuit entière, et pleine liberté pour satisfaire sa passion ; cependant il s'est approché de la statue à la manière des philopèdes, et il eut bien voulu je crois, ne pas trouver de femme par devant. » Quelques discours semblables jetés au hasard et sans ordre, excitèrent entre ces deux amis une dispute assez vive, que j'apaisai en leur disant : « Il faut, mes amis, que vous traitiez cette question avec plus d'ordre ; il convient aux gens instruits de mettre de la méthode dans leurs discours. Cessez donc une dispute qui, n'étant point réglée, ne finirait jamais : il vaut mieux que chacun de vous soutienne son opinion tour à tour. Il n'est pas encore temps de retourner au vaisseau, profitons de ce loisir pour nous livrer à la gaieté, et à un examen qui peut nous procurer quelque utilité et beaucoup de plaisir : en conséquence, sortons de ce temple, allons nous asseoir dans quelque une des salles de festin : là nous pourrons, à notre aise, écouter et dire ce qu'il nous plaira. Souvenez-vous seulement, que celui qui sera vaincu en ce jour, ne doit plus, par la suite, revenir à la charge sur de pareils objets. »

Mon avis fut approuvé, nous sortîmes, moi, fort gaiement, comme n'étant agité d'aucune inquiétude ; eux, avec un air rêveur, et roulant dans leur esprit mille réflexions profondes,

¹ Le même fait est rapporté par Clément d'Alexandrie.

comme s'il se fût agi de disputer le droit de mener la pompe de Platée¹. Quand nous fûmes arrivés dans un endroit couvert, où régnait un ombrage épais, et propre à se reposer (nous étions alors en été) : « Voici, leur dis-je, un lieu fort agréable ; les cigales du faite de ces arbres, font entendre leurs chants mélodieux. » En même temps je m'assis entre nos deux antagonistes, avec le front sévère d'un juge, portant sur mes sourcils toute la gravité d'un sénateur de l'Héliée¹. Je leur présentai à tirer au sort, pour savoir lequel parlerait le premier ; il tomba sur Chariclès ; je lui ordonnai de commencer sur le champ son discours. Alors passant la main sur son visage, après un instant de silence, il commença à peu près en ces termes :

« O Vénus ! ô ma souveraine ! c'est toi qu'invoque ma prière. Viens me prêter ton secours, lorsque je vais défendre tes droits. Tout acquiert une perfection suprême, pour peu que tu y répandes quelques gouttes de cette persuasion qui t'est particulière. Des discours dont l'amour est l'objet, ont absolument besoin de ta présence ; tu en es la véritable mère. Femme, viens défendre la cause des femmes, et accorde aux hommes la grâce de vouloir rester dans le sexe où la nature les a fait naître. En commençant ce discours, je prends à témoin de la vérité de mes sentiments, la mère de tous les êtres, la première source de toute génération, je veux dire la sainte nature de cet univers, qui réunissant et consolidant les éléments du monde, l'air, le feu, la terre et l'eau, a, par leur mélange, donné la vie à tout ce qui respire. Elle savait que nous sommes un composé de matière périssable, que le destin a renfermé dans des bornes étroites le temps qu'il accorde à chaque individu pour exister : en conséquence, elle a fait en sorte que la mort de l'un fût la cause de la naissance de l'autre, afin que par une succession continuelle, nous végussions éternellement. Mais, comme il n'était pas possible que d'un seul être il naquît quelque chose, elle a formé dans chaque espèce deux sexes différents : le mâle, auquel elle a donné la puissance d'engendrer ; et la femelle, dont elle a fait le dépositaire du trésor précieux de la génération. Elle inspire à tous deux un penchant réciproque, elle les unit sous le joug sacré de la nécessité, et leur prescrit à chacun de rester dans la limite du

¹ Chaque année, le seizième jour du mois Maimactérion, qui répond au commencement de notre mois d'août, les habitants de Platée célébraient une pompe funèbre en l'honneur de ceux qui avaient perdu la vie dans la bataille de ce nom. On peut voir les différentes cérémonies de cette pompe dans Plutarque, vie d'Aristide.

devoir que leur a tracé la nature ; elle défend à la femelle d'affecter les facultés du mâle, et à celui-ci de se dégrader en usurpant les fonctions de la femelle. C'est en suivant cette loi sage, que l'union de l'homme avec la femme a conservé jusqu'à ce jour la race humaine par d'immortelles successions. Nul de nous ne peut se vanter d'avoir été produit par un homme seul, mais deux noms respectables obtiennent également tous nos hommages, et nous révérons une mère aussi bien qu'un père.

« Lorsque, voisins encore de leur origine, les hommes pensaient en héros, ils respectaient la vertu qui nous approche des dieux, ils obéissaient aux lois de la nature, et s'unissant à des femmes d'un âge proportionné, ils engendraient des enfants vertueux, qui devaient à leur tour en produire de semblables. Mais ils ne tardèrent pas à dégénérer de cette noblesse de sentiments ; ils descendirent peu à peu dans le gouffre des voluptés, et commencèrent à creuser de nouvelles routes, dans l'espoir de parvenir à d'autres jouissances. Bientôt la Luxure osa tout, et viola la nature elle-même. Le premier homme qui jeta sur son semblable, comme sur une femme, un regard passionné, employa, ou la violence tyrannique, ou une persuasion scélérate. Un seul sexe se rassembla dans un même lit, deux infâmes amants osèrent se regarder sans rougir de leurs actes ou de leurs complaisances ; et semant, comme on dit, parmi des pierres stériles, ils reçurent en échange d'une légère volupté une éternelle infamie.

« Quelques-uns poussèrent la cruauté au point de commettre avec le fer des sacrilèges contre la nature, et privant des hommes de leur virilité, ils cherchèrent à reculer les bornes du plaisir ; mais ces victimes infortunées, pour rester plus longtemps dans l'enfance, cessent d'être hommes, et deviennent des monstres ambigus d'une double nature, qui, ne conservant point le sexe, dans lequel ils sont nés, n'obtiennent pas non plus celui qu'on veut leur donner. La fleur de la jeunesse se flétrit pour eux avant le temps ; on les compte presque à la fois parmi les enfants et parmi les vieillards, sans qu'ils aient observé l'intervalle de l'âge viril. Ainsi la détestable Luxure enseigne à se souiller de tous les crimes : elle imagine successivement mille infâmes voluptés, et, pour n'ignorer aucune espèce de lascivité, elle se plonge dans ce vice odieux, que la pudeur nous défend de nommer.

« Si chacun restait fermement attaché aux lois que la Providence nous a prescrites, on se contenterait de la société des femmes, et notre vie pure serait exempte de tout crime hon-

teux. Voyez les animaux, qui ne peuvent rien corrompre par une disposition vicieuse, ils observent dans toute sa pureté la loi de la nature. Les lions ne brûlent point pour des lions ; mais dans la saison de leurs amours, Vénus réveille en eux le désir de s'unir à leur femelle. Le taureau, conducteur des troupeaux, saillit la génisse ; le bélier féconde la brebis¹, le loup recherche la louve ; le sanglier poursuit la laie avec impétuosité ; enfin, ni les oiseaux qui sillonnent les plaines de l'air, ni les poissons destinés par la nature à nager dans les eaux, ni les quadrupèdes qui vivent sur la terre, ne désirent une union contraire à la nature. Les décrets de la Providence restent chez eux sans infraction, tandis que vous, dont on vante la raison (l'homme est en vérité un étrange animal !) vous violez les lois de la nature par un crime nouveau. Pourquoi l'oubli de la pudeur vous fait-il répandre un voile épais sur votre raison ? Vous manquez votre but des deux côtés ; vous fuyez ce que vous devriez poursuivre, et vous recherchez ce qu'il vous faudrait fuir. Si tous les hommes prenaient le parti de vous imiter, bientôt il n'en resterait pas un seul sur la terre.

« Mais ici les disciples de Socrate font valoir une raison admirable, qui surprend les oreilles des jeunes gens encore peu accoutumés à des raisonnements justes ; car un esprit mûr ne pourrait en être séduit. Ils feignent de n'aimer que l'âme, et rougissant d'être amoureux de la beauté du corps, ils s'appellent eux-mêmes *amants de la vertu*. Il m'a souvent pris envie de rire de ces chastes personnages. D'où vient, vénérables philosophes, que vous faites si peu de cas d'un homme qui, pendant une longue vie, a donné des preuves certaines de son mérite, à la vertu duquel la vieillesse et les cheveux blancs viennent rendre hommage, tandis que votre amour philosophique s'allume avec tant de violence pour un enfant en qui la raison est à peine éclos, et qui ne peut encore distinguer le parti qu'il doit prendre ? Est-ce donc une loi pour vous, que quiconque n'a pas la beauté en partage, doit être taxé de méchanceté, et qu'on doit louer tout ce qui est beau, sans aucun autre examen ? Cependant, selon Homère, ce grand oracle de vérité,

Rarement un mortel ensemble réunit²

Aux agréments du corps les grâces de l'esprit,

¹ On peut comparer à ce morceau la belle description des effets du printemps sur les animaux, laquelle se trouve dans le premier chant du poème de la chasse d'Oppien, vers 386 et suivants.

² *Odyssée*, liv. VIII, v. 169.

L'un n'a pas la beauté; mais le ciel le couronne
 De ces appas brillants que l'éloquence donne :
 Tout un peuple enchanté ressent à son aspect
 Des transports de plaisir, d'amour et de respect.
 D'une aimable pudeur les invincibles armes
 A son génie encor semble prêter des charmes.
 S'il marche par la ville, on le prend pour un dieu.

Et ailleurs :

L'esprit à la beauté chez vous n'est pas uni ¹.

En effet, le prudent Ulysse a plus obtenu d'éloges que le beau Nirée. Comment donc se fait-il que jamais votre amour ne s'attache ni à la sagesse, ni à la justice, ni à aucune des autres vertus qui accompagnent ordinairement l'âge viril, et que la beauté qui éclate dans les enfants, excite en vous les passions les plus impétueuses ? Et quoi, Platon, fallait-il aimer Phèdre pour avoir trahi Lysias ? Convenait-il d'être amoureux de la vertu d'Alcibiade, parce qu'il avait mutilé les statues des dieux, et qu'au milieu d'une débauche, sa voix indiscrete avait révélé les mystères d'Eleusis ? Quel est celui qui osera s'avouer pour son amant, depuis qu'Athènes est trahie et Décélie fortifiée ², lorsque sa conduite ne respire que la tyrannie ? En effet, comme dit le divin Platon ³, tant que ses joues ne furent point ombragées de barbe, il était aimable à tous les yeux ; mais depuis qu'il est passé de la puberté à l'âge viril (âge auquel sa raison, jusqu'alors imparfaite, avait acquis toute sa maturité), tout le monde le hait. Pourquoi donc, imposant des noms honnêtes à des sentiments honteux, ces hommes, plus épris de la jeunesse que de la sagesse, appellent-ils vertu de l'âme, ce qui n'est que beauté du corps ? Mais de peur qu'on ne s'imagine que je rappelle ici le souvenir de ces hommes illustres, dans l'intention de les rendre odieux, je n'en dirai pas là-dessus davantage.

Je descends de ces graves reproches, à l'examen de l'espèce de volupté que vous prétendez goûter, Callicratidas, et je vais prouver que l'usage d'une femme est en cela bien préférable à celui d'un jeune garçon. D'abord, je pense que plus notre

¹ *Odysée*, liv. XVII, v. 454. C'est Ulysse qui fait ce reproche à Antinoüs.

² Bourgade de l'Attique. Les Lacédémoniens s'en étant emparés la dix-huitième année de la guerre du Péloponnèse, Alcibiade alors retiré à Lacédémone, leur donna le conseil perfide de fortifier cette place, afin d'empêcher les Athéniens de porter des secours en Sicile.

³ Au commencement du *Protagoras*.

jouissance est de longue durée, et plus elle est agréable. Un plaisir trop prompt s'envole rapidement ; il a cessé avant qu'on ait pu le connaître : c'est en se prolongeant qu'il devient plus délectable. Eh ! plutôt aux dieux que la Parque avare nous eût filé de plus longs jours ! Plût aux dieux qu'une santé inaltérable en eût rempli tout l'intervalle, sans que jamais aucun chagrin n'eût empoisonné notre joie ! Tout le temps de notre vie n'eût alors été qu'une longue fête. Mais puisque la Fortune jalouse nous envie, dans sa colère, une si grande félicité, parmi les plaisirs qu'elle nous présente, les plus agréables pour nous, doivent être ceux qui durent le plus. Or, une femme, depuis sa puberté, jusqu'au milieu de son âge, et avant que les dernières rides de la vieillesse aient parcouru ses charmes, est un objet digne des embrassements et de la tendresse des hommes ; et quand elle a passé l'âge de la beauté, son expérience peut encore parler plus éloquemment que les jeunes garçons. Mais celui qui s'adresse à un jeune homme de vingt ans, me paraît un coureur de jouissances infâmes, qui poursuit une Vénus ambiguë. Les membres d'un tel mignon, formés comme ceux d'un homme, sont robustes et nerveux : de délicat qu'était autrefois son menton, il est devenu rude, par la barbe dont il est garni, et ses cuisses arrondies sont hérissées de poils ; je vous laisse à vous qui en avez l'expérience, à connaître ce qui est plus caché. Une femme au contraire brille dans sa totalité des grâces et des couleurs les plus séduisantes. Les anneaux multipliés des cheveux qui couronnent sa tête, ressemblent aux festons de pourpre dont s'embellit la fleur de l'hyacinthe. Les uns flottent sur ses épaules, dont ils relèvent l'éclatante blancheur, d'autres tombent le long des tempes et des oreilles, ils sont plus brisés que l'ache qui croît dans nos prairies. Tout le reste de son corps, plus uni que le marbre, reluit d'un éclat plus transparent que l'ambre ou le cristal de Sidon.

« Mais, parmi les plaisirs, pourquoi ne pas rechercher ceux qui sont réciproques, qui réjouissent également celui qui les procure et celui qui les reçoit ? L'homme ne se plaît point à mener une vie solitaire, comme les animaux privés de raison. Liés, au contraire, par les rapports communs de la société, nous trouvons nos plaisirs plus délectables et nos peines plus légères, lorsque d'autres personnes les partagent avec nous. C'est de là qu'une table commune a été instituée : on la dresse pour être le centre de réunion de l'amitié. Si nous accordons à notre estomac les jouissances qui lui sont dues, ce ne sera pas en buvant seuls le vin de Thase, en nous remplissant, sans

témoins, de mets somptueux. Chacun n'y trouve de volupté qu'autant qu'un autre la partage avec lui. C'est en communiquant nos plaisirs, qu'ils deviennent plus délicieux : or, le commerce des femmes procure le plaisir réciproque d'une commune jouissance, et après s'être mutuellement comblés de volupté, on se retire également satisfait ; à moins qu'il ne faille s'en rapporter au jugement de Tirésias, qui a déclaré que le plaisir de la femme était double de celui de l'homme. Il convient, je pense, à ceux qui ne veulent pas jouir uniquement pour eux-mêmes, d'examiner, non comment ils retireront un avantage particulier, ni de qui ils peuvent recevoir une entière volupté ; mais comment, en partageant le plaisir, ils pourront à leur tour en procurer un semblable. C'est ce qui ne peut arriver à l'égard des jeunes garçons ; personne n'est assez insensé pour le prétendre. Le pédophile goûte, à ce qu'il croit, une volupté parfaite ; mais l'objet de sa passion, en recevant un pareil outrage, n'en recueille d'autre fruit qu'une douleur aiguë, qui lui fait verser des larmes ; et lorsque avec le temps, l'angoisse est devenue moins vive, vous ne lui causez, dit-on, que de l'importunité, mais pas l'ombre de plaisir. S'il est permis de pousser les choses plus loin (et cela doit être dans un lieu consacré à Vénus), on peut éprouver une grande volupté en usant d'une femme comme les philopèdes font de leurs mignons, et c'est ouvrir une double route à la jouissance ; mais jamais un homme ne pourra procurer un plaisir que la femme seule a droit de dispenser. J'en conclus que si la femme peut aussi vous plaire, nous devons à jamais nous abstenir les uns des autres ; ou si le commerce d'un homme avec son semblable est honnête, les femmes peuvent alors être éprises l'une de l'autre. Allons, nouveau Saturne, légistateur d'étranges voluptés, après avoir ouvert de nouvelles routes à la lubricité des hommes, accorde encore aux femmes une égale licence. Qu'à votre exemple, elles se joignent les unes aux autres. Que ceinte de ces instruments infâmes, inventés par le libertinage, monstrueuse imitation faite pour la stérilité, une femme embrasse une autre femme, comme le ferait un homme. Que ce mot, qui si rarement frappe nos oreilles, et que j'ai honte de prononcer, que l'obscénité de nos Tribades triomphe sans pudeur ; que nos Gynécées ne soient remplis que de Philénis ¹,

¹ Plusieurs écrivains de l'antiquité parlent de Philénis comme d'une courtisane perdue de débauche, et auteur d'un livre infâme, intitulé : *περὶ σχημάτων ἀφροδισίων*. Mais Athénée nous apprend que c'est par une

qui se déhonorant réciproquement par des amours d'Androgynes. Combien encore ne vaudrait-il pas mieux qu'une femme poussât la fureur de sa luxure, jusqu'à vouloir faire les fonctions d'un homme, que de voir celui-ci se dégrader au point de jouer le rôle d'une femme ! »

En prononçant ces mots avec chaleur, et d'un ton élevé, Chariclès se tut. Il lançait des regards terribles et farouches : on eût dit qu'il venait d'employer une conjuration expiatoire contre tous les amours masculins. Pour moi, jetant les yeux sur l'Athénien, je lui dis avec un léger sourire : « En m'asseyant ici, Callicratidas, je m'attendais à juger une bagatelle, une simple plaisanterie ; mais la véhémence de Chariclès a rendu, je ne sais comment, ma fonction tout à fait sérieuse. Il s'est passionné presque autant que s'il eût eu à plaider au milieu de l'Aréopage sur un meurtre, un incendie, ou un empoisonnement. Voici l'instant, si jamais il en fut, de recourir à la tribune d'Athènes ; faites briller dans vos discours l'éloquence de Périclès, et les traits foudroyants des dix orateurs armés contre Philippe. Rappelez-vous quelqueune de ces fameuses harangues, prononcées dans le Pnyx¹.

Callicratidas, après quelques moments de silence, pendant lesquels on lisait sur son visage l'agitation de son esprit, commença sa réponse en ces termes :

« Si les femmes avaient droit d'assister à l'assemblée du peuple, de siéger sur les tribunaux, et de participer à l'administration des affaires, elles ne manqueraient pas, Chariclès, de te nommer protaste², ou général d'armée, et de t'élever dans toutes les places des statues d'airain. Quand on accorderait aux plus habiles d'entre elles la liberté de parler en public, je ne crois pas qu'elles défendissent elles-mêmes leur propre cause avec plus chaleur. Ni Télésilla, qui fit prendre les armes à ses concitoyennes contre les Spartiates³, et dont le courage

insigne calomnie, que l'on a terni la réputation de Philénis. Un sophiste athénien, nommé Polycrate, composa ce livre, et le répandit sous le nom de cette femme vertueuse. Athénée cite, en preuve de ce fait, l'épithaphe suivante : *Je suis Philénis, célèbre parmi les mortels : une vieillesse extrême m'a endormie sous ce marbre. Nautoniers, qui doublez ce promontoire, ne riez point de moi, n'insultez pas à ma mémoire ; je ne fus point souillée par l'infâme débauche. Un Athénien, nommé Polycrate, langue perverse, futile écrivain de discours, a lui-même composé le livre qu'on m'attribue, et que je n'ai jamais connu.*

¹ Place d'Athènes, où se tenaient les assemblées du peuple.

² Président des juges.

³ Les Lacédémoniens, sous la conduite de Cléomène, fils d'Anaxandride,

fait compter Mars parmi les dieux des femmes d'Argos, ni la blonde Sapho, la gloire de Lesbos ; ni la sage Théano, fille de Pythagore ; ni peut-être Périclès, pour Aspasia¹, n'eussent parlé avec tant d'éloquence. Mais s'il sied à des hommes de prendre la défense des femmes, parlons à notre tour pour notre sexe. O Vénus ! daigne nous être propice, nous adorons ton fils.

« J'imaginai d'abord que le différend qui nous divise, ne passerait pas les bornes de la plaisanterie ; mais puisque mon adversaire appelle au secours des femmes, les raisonnements subtils de la philosophie, je saisis avec plaisir cette occasion de lui prouver que l'amour masculin est le seul qui puisse allier la volupté à la vertu. Plût aux dieux que nous fussions assis à l'ombrage de ce platane, qui a retenti si souvent des discours de Socrate, et sous lequel Phèdre goûtait un doux repos, ainsi que nous l'apprend ce divin personnage, que les Grâces ont comblé de leurs faveurs ! Peut-être, au souvenir de l'aimable Phèdre, tel que le hêtre de Dodone, il ferait sortir de ses rameaux une voix prophétique, qui bénirait nos amours. Vain souhait, puisque

L'immensité des mers et de vaste montagnes²
Le séparent de nous !

Mais quoique relégués, pour ainsi dire, dans une terre étrangère, quoiqu'au milieu de Cnide, dont la présence favorise Chariclès, on ne me verra pas trahir lâchement la vérité.

« C'est toi seul que j'invoque, ô cèleste Génie ; viens me protéger par ta présence, Hiérophante des doux mystères de l'amitié, Amour, non ce perfide enfant que les pinceaux des

ayant défait les Argiens en plusieurs rencontres, et réduit la ville d'Argos à la dernière extrémité, Télésilla arma toutes les femmes, les vieillards, tous ceux qui pouvaient porter les armes, et se présenta sur les remparts au moment où les ennemis allaient les escalader. Sa résistance vigoureuse obligea les Lacédémoniens à se retirer ; ils craignaient d'être vaincus par des femmes, et trouvaient peu de gloire à les vaincre. Les Argiens, par reconnaissance, élevèrent à Télésilla, une statue posée sur une colonne. Elle était située vis-à-vis du temple de Vénus ; on y voyait Télésilla un casque en tête, et des livres roulés à ses pieds. De plus, ils ordonnèrent par un décret public, que désormais Mars serait compté au rang des dieux des femmes. Télésilla joignait à un courage guerrier, les talents de l'esprit les plus distingués ; peu de personnes l'égalaient en poésie lyrique. Ses *chants*, sont célèbres dans l'antiquité. Il nous en reste quelques fragments.

¹ Périclès défendit Aspasia, accusée d'impiété, descendit, pour elle, jusqu'aux plus humbles supplications et alla même jusqu'à répandre des larmes. Plutarque, *vie de Périclès*.

² *Illiade*, liv. I, v. 156.

peintres s'amusent à former, mais celui que la cause primitive de toute génération ¹ produisit parfait dès sa naissance. C'est toi qui as revêtu cet univers, autrefois confus et sans forme, de toutes les beautés dont il brille. Tu as déchiré le chaos ténébreux dans lequel le monde était enseveli, et tu l'as précipité dans les gouffres profonds du Tartare,

Où cent portes d'airain l'enferment sans retour ².

La lumière de ton flambeau a dissipé la nuit obscure. Tous les êtres, et ceux qui respirent, et tous ceux qui ne connaissent point les douceurs de la vie, sont l'ouvrage de tes mains. Mais le plus beau de tes présents, est cette union que tu as établie entre les hommes. Par elle, tu allumes dans nos cœurs le feu sacré de l'amitié, afin qu'élevée sous l'abri de la bienveillance, une âme innocente et délicate parvienne plus sûrement à sa maturité.

« La nécessité de perpétuer l'espèce humaine a fait recourir au mariage ; mais le seul amour philopédique exerce un noble empire sur le cœur d'un philosophe. De toutes les inventions, celles qui ont pour objet le superflu et la décoration, sont plus prisées que celles qui sont le fruit du besoin, et la beauté l'emporte sur le nécessaire. Lorsque le genre humain était encore plongé dans l'ignorance, pressé par des besoins qui renaissaient chaque jour, il n'avait pas le loisir de chercher ce qu'il y a de meilleur. Les circonstances ne lui permettaient pas de trouver un genre de vie plus délicat. Mais quand les besoins les plus urgents furent satisfaits, le génie de la postérité délivré des entraves de la nécessité, fut plus à portée d'imaginer quelque chose de plus parfait : de là les arts prirent naissance. On peut juger de la faiblesse de leurs commencements par la perfection que depuis ils ont acquise. Les premiers hommes étaient à peine nés, qu'ils cherchèrent un remède à la faim qui les tourmentait chaque jour. Esclaves d'un besoin toujours présent, l'indigence ne leur permettait pas de choisir la nourriture la plus délicate ; ils vivaient de la première herbe que leur présentait le hasard ; ils arrachaient des racines sans saveur, ou mangeaient le plus souvent le fruit du chêne. Quelque temps après, ils abandonnèrent aux animaux ces aliments insipides ; l'orge et le froment fixèrent peu à peu l'attention et les soins du cultivateur, qui avait

¹ Doctrine d'Hésiode, au commencement de sa Théogonie. Voir notre édition des *Poètes moralistes de la Grèce*, v. 120.

² Homère, *Iliade*, liv. VIII, v. 15.

observé que ces grains se renouvellent chaque année. Il n'est aujourd'hui personne d'assez insensé pour préférer un gland à un épi.

« Et quoi ! dans cette première enfance du monde, le besoin de se mettre à l'abri des injures de l'air, ne fit-il pas imaginer aux hommes de dépouiller les animaux pour se vêtir de leur toison ? Ils évitaient la rigueur des frimas en se retirant dans les antres des montagnes ou dans le creux des arbres. Insensiblement ils perfectionnèrent ces modèles ; ils parvinrent à tisser des tuniques, à construire des maisons. Les arts formés par les leçons du temps, au lieu d'une contexture grossière, produisirent les étoffes les plus riches et les plus variées. A la place d'une humble cabane, on vit s'élever un palais magnifique, décoré des marbres les plus somptueux. On voila la difformité d'une muraille toute nue, par les peintures les plus brillantes : et chacun de ces arts longtemps réduit au silence, plongé dans un profond oubli, sortit enfin de l'obscurité qui le couvrait, et s'éleva peu à peu au plus haut degré de sa gloire. Ce qu'un artiste avait inventé, il le transmit à son successeur. Celui-ci, ajoutant, à ce qu'il avait appris, ses propres découvertes, porta son talent à la perfection.

« Il ne faut pas attendre de ces temps reculés, quelque exemple de l'amour philopédique. On était alors obligé de s'unir à des femmes, pour ne pas laisser l'espèce humaine s'anéantir ; mais le fruit de tant d'inventions diverses, fut cette passion que nous inspire la vertu pour tout ce qui est beau. Elle devait éclore dans un siècle qui a porté ses recherches sur tous les objets, afin que la philopédie naquit sous les auspices de la sainte philosophie. Gardez-vous donc, Chariclès, de condamner comme une mauvaise invention, ce qui n'avait pas été trouvé d'abord ; et ne méprisez pas nos amours, parce que le commerce des femmes remonte à une plus haute antiquité. Souvenez-vous que les premières découvertes sont le fruit de la nécessité ; mais ce que le génie de l'homme a trouvé depuis, en profitant de son loisir, est d'un plus grand prix à nos yeux.

« Il m'a pris envie de rire, lorsque j'entendais, il n'y a qu'un instant, Chariclès faire l'éloge des animaux, et de la solitude des Scythes¹. On eût dit, à la chaleur qu'il mettait dans ses

¹ Il n'est point parlé de la solitude des Scythes dans le discours de Chariclès ; mais c'est une manière de parler proverbiale, pour marquer une solitude profonde, une vie sauvage.

discours, qu'il était fâché d'être né dans la Grèce : et comme s'il n'eût rien avancé de contraire à l'opinion qu'il s'efforçait de soutenir, au lieu de parler à demi-voix, pour nous dérober sa pensée, il élevait le ton, et nous criait à plein gosier : Les lions n'aiment point les lions ; les ours ni les sangliers ne recherchent point leurs semblables, mais l'amour de leur femelle règne seul dans leur cœur. Qu'y a-t-il d'étonnant ? Un sentiment qui appartient à la raison la plus sublime, peut-il exister chez des êtres que leur aveuglement empêche de raisonner ? En effet, si Prométhée, ou quelque autre dieu, eût versé dans leur sein un esprit semblable à celui des mortels, ils ne méneraient pas une vie sauvage au milieu des déserts, ils ne se dévoreraient pas les uns les autres ; mais ils construiraient des temples aussi bien que nous, ils habiteraient au milieu de leurs foyers, ils seraient gouvernés par des lois et des institutions publiques. Faut-il s'étonner que des animaux, condamnés par la nature même à ne jouir d'aucune des prérogatives de la raison, soient privés, entre mille autres jouissances, des plaisirs de l'amour masculin ? Les lions n'aiment pas les lions parce qu'ils ne philosophent point : les ours n'aiment pas leurs semblables, parce qu'ils ignorent les douceurs de l'amitié. Mais la raison humaine, guidée par le savoir, après de fréquentes expériences, a choisi ce qu'il y avait de plus beau, et a donné sa sanction aux amours philopédiques.

Cesse donc, Chariclès, de puiser tes exemples dans la vie dissolue des courtisanes : ne viens point, par des discours sans retenue, insulter à notre pudeur, et ne confonds plus un enfant pervers avec l'Amour céleste. Que la raison croissant en toi avec l'âge, te dessille enfin les yeux : réfléchis à présent, si tu ne l'as point encore fait, et sache qu'il est deux Amours opposés dans leur conduite, et dont le souffle allume dans nos âmes des feux bien différents. L'un est un enfant qui ne s'occupe que de jeux puérils ; ils ne peut être gouverné par la raison. Il règne avec violence sur les hommes insensés ; c'est de lui que viennent les désirs qui les portent vers les femmes ; il accompagne toujours cette fougue impétueuse, mais passagère, de la jeunesse qu'il précipite avec emportement vers l'objet de sa passion. L'autre amour, plus ancien que les siècles d'Ogygès¹, est honnête et grave dans son extérieur, tout

¹ Les Grecs, pour marquer la plus haute antiquité, disaient *du temps d'Ogygès*. Il était roi de Thèbes en Béotie ; ce fut sous lui qu'arriva le premier déluge, antérieur de plusieurs siècles à celui de Deucalion

annonce en lui la sainteté de son origine. Dispensateur des sentiments vertueux, son souffle pénètre avec douceur dans nos âmes ; et quand ce dieu nous est propice, nous goûtons la volupté unie à la vertu : car, comme le dit un poète tragique, *l'Amour nous inspire par deux souffles différents, et sous un même nom il produit des effets opposés*. De même la Pudeur est une double divinité, tout à la fois utile et pernicieuse :

La Pudeur peut servir ou perdre les mortels ¹.

Deux espèces de jalousie

Se partagent la terre et règlent notre vie ;

L'une par ses bienfaits mérite des autels,

L'autre nous livre à des maux éternels.

Ainsi l'on ne doit pas s'étonner qu'on ait donné à la passion la dénomination de la vertu, et que l'on ait appelé *Amour* la volupté déréglée, et la tendresse vertueuse.

Et quoi ! s'écrie ici mon adversaire, tu anéantis donc le mariage, tu proscris la race entière des femmes, que deviendra le genre humain ? Il serait à désirer, comme le dit le sage Euripide², qu'affranchi du commerce des femmes, on obtint des enfants de la libéralité des dieux, et qu'on allât dans leurs temples acheter des héritiers au poids de l'or et de l'argent. Mais puisque la nécessité nous impose le joug pesant de l'hymen, il faut obéir à ses lois. Que l'utilité le cède donc au besoin ; cependant reconnaissons toujours pour le meilleur, ce que la raison a choisi elle-même ; admettons les femmes pour donner des enfants, mais au delà, qu'on ne m'en parle pas. Et quel homme sensé pourrait soutenir le commerce d'une femme qui, dès le matin, ne songe qu'à relever ses charmes par mille artifices, qui déguise sa figure sous des ornements étrangers, et corrige ce que la nature offre en elle de révoltant ?

Si l'on voyait les femmes sortir le matin de leur lit, on s'apercevrait qu'elles sont plus dégoûtantes que ces animaux dont on craint de prononcer le nom sinistre³ durant la matinée. Voilà sans doute pourquoi elles s'enferment exactement, et fuient alors les regards des hommes. En ces instants, une armée de vieilles et de servantes, souvent aussi difformes que leur maîtresse, l'environne de toutes parts. Mille drogues

¹ Hésiode, dans le poème *des Ouvrages et des Jours*, v. 11 et suivants.

² EURIPIDE, *Hippolyte*, v. 618. C'est une critique de ce poète, qui n'aimait pas les femmes, et qui cependant s'est marié trois fois.

³ Les singes, dont le nom prononcé le matin, était de mauvais augure.

différentes sont employées à remédier au peu de beauté de son visage ; car ce n'est point dans un ruisseau d'eau pure qu'une femme se plonge le matin, pour dissiper le sommeil profond qui couvre ses paupières, et s'appliquer ensuite à quelque occupation sérieuse. Elle compose des fards de toute espèce pour embellir son teint désagréable. Les ministres de sa toilette, rangées comme dans une procession publique, ont les mains chargées de quelque vase : l'une porte un bassin d'argent, cette autre une aiguière, celle-ci présente le miroir. La chambre, comme la boutique d'un pharmacopole, est remplie de boîtes et de pots, où sont précieusement renfermées mille compositions perfides : les unes ont la vertu de nettoyer les dents, celles-ci de noircir les sourcils.

Mais c'est à tresser leurs cheveux que les femmes consomment le plus de temps, et qu'elles épuisent leur savoir. Les unes avec des drogues qui rendent les cheveux aussi brillants que le soleil dans son midi¹, les teignent comme de la laine : mécontentes de la couleur qu'elles ont reçue de la nature, elles cherchent à leur donner un blond éclat. Celles qui s'imaginent qu'une chevelure noire leur sied davantage, épuisent à les parfumer les trésors de leurs époux ; il faut que leur tête exhale toutes les odeurs de l'Arabie. Des instruments de fer chauffés à une flamme peu ardente, servent à rouler les cheveux, à les former en longs anneaux. Que de soins pour les faire retomber ensuite sur les sourcils ! à peine laisseront-ils au front un étroit intervalle ; ceux de derrière flottent avec orgueil sur le dos et sur les épaules. Après cela on met une chaussure de pourpre qui presse le pied, au point de pénétrer jusqu'au milieu des chairs. Un tissu fin et léger sert de vêtement ; on lui donne ce nom, mais on ne l'emploie que pour ne pas paraître nue ; et l'œil, à travers cette étoffe transparente, distingue mieux ce qu'elle couvre, que les traits même du visage : il n'y a que les femmes dont la gorge est déformée, qui ont grand soin de la retenir prisonnière. Que dirai-je de leur luxe ruineux, de ces pierres précieuses qui pendent à leurs oreilles, et valent plusieurs talents, de ces serpents d'or roulés autour de leurs poignets et de leurs bras ? Plût aux dieux que ce fussent des serpents véritables ! Une couronne de pierrerie des Indes ceint leur tête, et leur front luit étoilé de mille diamants. Des colliers d'un prix immense

¹ Tout le monde sait que la chevelure dorée était singulièrement estimée des anciens.

descendent de leur col ; l'or est condamné à ramper sous leurs pieds, pour entourer le talon qu'elles laissent découvert. Il vaudrait mieux, sans doute, que leurs jambes fussent enchaînées dans des ceps de fer. Lorsqu'elles ont ainsi falsifié tout leur corps par les charmes trompeurs d'une beauté factice, elles peignent encore leurs joues sans pudeur, elles les rougissent avec le fard, afin d'animer par la vivacité de cette couleur, la pâleur excessive de leur peau.

Mais après tant de préparatifs, voyons quelle est leur conduite. Elles sortent de la maison pour aller adorer certaines déesses, qui toutes sont le supplice des maris, et dont les infortunés ne connaissent pas même le nom. Ce sont des Coliades, des Génetyllis ; une déesse de Phrygie, qui pleure je ne sais quel berger. Viennent ensuite des initiations secrètes, des mystères d'autant plus suspects, que les hommes en sont écartés. Qu'ai-je besoin de dévoiler toute la corruption de leurs mœurs ! Sont-elles enfin de retour, elles entrent, et pour longtemps, dans le bain : ensuite on dresse une table somptueuse : c'est là qu'on peut remarquer leur dissimulation et leur coquetterie envers les hommes. Quand elles ont satisfait leur gourmandise, et que leur gosier ne peut plus recevoir d'aliments, elle effleurent tous les mets du bout du doigt, afin de ne rien laisser sans y goûter. Parlerai-je de leurs sommeils voluptueux, de leur lit, où tout respire la mollesse, et dont on ne peut sortir sans avoir besoin d'un bain ?

« Telle est cependant la vie des plus sages. Si l'on voulait scruter avec exactitude tous leurs vices, on ne pourrait s'empêcher d'éclater en imprécations contre Prométhée, et de s'écrier avec Ménandre :

Est-ce donc sans raison que le fils de Japet
Fut jadis enchaîné sur son triste sommet ?
Il a trouvé le feu ; mais nul autre service
N'a pu le dérober à ce juste supplice.
Il a formé la femme, et ce crime odieux
Avait bien mérité tout le courroux des dieux.
Ce sexe, de nos maux n'est-il pas seul la cause ?
On l'épouse, il est vrai ; mais c'est en chambre close ;
On dirait qu'on fait mal et que l'on en rougit.
Bientôt un adultère insulte à notre lit.
Le poison et le fer menacent notre vie.
Ou, pour nous tourmenter, l'affreuse jalousie
Allume dans nos cœurs son funeste flambeau,
Qu'une femme entretient pour nous mettre au tombeau.

Qui voudra rechercher de pareils avantages ? A qui cette vie misérable pourrait-elle plaire ?

« Opposons maintenant à la perversité des femmes, les mœurs innocentes d'un jeune garçon. Dès la pointe du jour il quitte son lit qu'il ne partage avec personne : un bain d'eau pure dissipe le sommeil épanché sur ses yeux ; il revêt sa tunique, il attache avec une agrafe sa clamyde sur son épaule. Bientôt il sort de la maison paternelle, les yeux modestement baissés, sans regarder en face aucun de ceux qu'il rencontre. Ses valets, ses pédagogues le suivent et lui forment un honnête cortège. Ils tiennent dans leurs mains les nobles instruments de sa vertu : ce n'est point un peigne propre à caresser sa chevelure, ce n'est point un miroir qui, sans le secours de la peinture, lui présente son portrait ; mais de nombreuses tablettes marchent à sa suite, ou des livres, précieux dépôt des vertus de l'antiquité, ou sa lyre, s'il va chez son maître de musique.

« Après avoir formé son âme par les préceptes de la philosophie, rassasié son esprit du cercle des sciences, il développe son corps par de nobles exercices. Il dompte les coursiers de Thessalie, et méditant la guerre au sein de la paix, il lance des javelots et déploie son adresse à décocher des traits. Ensuite on le voit dans les gymnases s'exposer à l'ardeur du soleil, se couvrir de poussière et s'endurcir aux travaux. La fatigue fait ruisseler la sueur de ses membres ; il se plonge un instant dans le bain, et vient s'asseoir à la table frugale, pour reprendre bientôt après ses occupations. En effet, d'autres maîtres l'attendent, pour graver dans sa mémoire les faits de l'antiquité, pour lui apprendre quel héros se distingua par son courage, quel autre fut un exemple de sagesse, quels sont ceux qui embrassèrent la justice et la modération. Par ces vertus il nourrit sa jeune âme, et lorsque le soir vient mettre un terme à ses travaux, après avoir payé à son estomac le tribut que la nécessité exige, il va se livrer à un sommeil agréable et profond, qui lui procure un doux repos après la fatigue de la journée.

« Qui ne serait l'amant d'un pareil jeune homme ? Qui serait assez aveugle, ou des yeux du corps ou de ceux de l'âme ? Comment ne pas l'aimer ? C'est Mercure dans le gymnase, c'est Apollon qui touche la lyre, c'est Castor domptant les coursiers. Revêtu d'un corps mortel, il marche sur les traces des dieux. Célestes divinités ! puissé-je couler de longs jours assis vis-à-vis d'un pareil ami, entendre de près son doux lan-

gage¹, l'accompagner quand il sort, et partager tous ses travaux ! Il me resterait à souhaiter que l'objet de ma tendresse, après une vie dont rien n'aurait troublé la tranquillité, parvînt sans douleur à une vieillesse extrême, sans avoir jamais éprouvé les traits jaloux de la fortune. Mais, puisque tel est le sort de l'humaine nature, si quelque maladie l'afflige, je veux être malade et souffrir avec lui. S'il s'embarque, j'affronterai à ses côtés les flots en courroux. Si quelque tyran le charge de fers, je porterai les mêmes chaînes. Ses ennemis seront les miens, et j'aimerai tous ceux qui le chériront. Si je vois des brigands ou des guerriers prêts à fondre sur lui, les armes à la main, je le défendrai, au delà de mes forces ; s'il vient à périr dans le combat, je ne supporterai plus la vie, et les derniers vœux que j'adresserai à nos plus tendres amis, c'est qu'ils nous creusent une commune sépulture, qu'ils confondent nos os, et ne séparent point notre poussière insensible.

« Ce n'est pas moi qui, le premier, aurai porté de pareilles lois en faveur de mes amants ; la vertu héroïque qui s'approche des dieux, leur avait donné déjà la sanction, et l'enthousiasme de l'amitié s'était exhalé jusqu'à la mort. Jadis la Phocide unit Oreste et Pylade dès leur enfance. Ces héros prenant l'amour pour médiateur de leur tendresse, voguèrent ensemble sur le même vaisseau de la vie. Tous deux tuèrent Clytemnestre, comme s'ils eussent été tous les deux enfants d'Agamemnon. Égisthe tomba sous leurs coups réunis ; et quand les Euménides tourmentaient Oreste, Pylade souffrait encore plus que lui : il le défendit au tribunal. Ce ne fut pas dans les limites de la Grèce qu'ils renfermèrent leur tendre amitié ; ils voguèrent ensemble jusqu'aux extrémités de la Scythie ; si l'un était malade, l'autre prenait soin de lui. Quand ils descendirent sur le rivage de la Tauride, l'Euménide, qui vengeait le sang d'une mère leur donna l'hospitalité. Les Barbares les enveloppèrent dans un moment où Oreste, tombé dans ses fureurs ordinaires, était couché sans mouvement. Pylade lui prodiguait tous ses soins :

Il essayait l'écume à sa bouche amassée ;
Et sous un voile épais, le mettait à couvert².

On remarquait en lui moins la tendresse d'un amant que la sollicitude d'un père. Lorsqu'il fut arrêté que l'un serait immolé, et que l'autre irait à Mycène porter la lettre, tous

¹ Imitation d'une ode de Sapho.

² EURIPIDE, *Iphigénie en Tauride*, v. 311.

deux voulurent demeurer pour victime ; chacun d'eux croyait vivre, si son ami conservait la vie. Oreste refuse de prendre la lettre de la Prêtresse ; Pylade, dit-il mérite mieux de la porter :

Ah ! s'il faut qu'il périsse
Sa mort sera pour moi le plus affreux supplice :
C'est moi dans ce péril qui l'ai précipité ¹.

Et quelques vers après .

Donne-lui cette lettre
C'est lui que, dans Argos, tu devras envoyer ;
A seconder tes vœux, lui seul peut s'employer.
Je reste pour victime ².

Telle est en général la conduite des amants ; et quand cet amour honnête, nourri dans notre cœur dès la plus tendre enfance, se fortifie avec l'âge et la raison, alors l'objet de notre tendresse y répond par une tendresse égale ; il serait difficile de distinguer quel est l'amant, quel est l'objet aimé ; l'amitié de l'un est réfléchie par l'autre, comme notre image par un miroir. Pourquoi nous reprocher une volupté qui nous est étrangère ? Pourquoi nous faire un crime d'une chose réglée par les lois divines et dont la succession s'est perpétuée jusqu'à nous ? Selon le témoignage des hommes les plus instruits :

Heureux est le mortel de qui les serviteurs ³
Et les nobles coursiers sont brillants de jeunesse :
Il ne craint point les maux qu'amène la vieillesse,
Lorsque des jeunes gens il possède les cœurs.

Le trépied de Delphes a rendu hommage à la doctrine de Socrate, cet excellent juge de la vertu ; et la Pythie a prononcé l'oracle de la vérité, lorsqu'elle a déclaré ce philosophe le plus sage de tous les hommes ; lui qui, entre mille connaissances dont il a enrichi son siècle, lui a donné, comme le plus utile de tous les arts, celui de la philopédie. Oui, il faut aimer les jeunes gens de la manière dont Socrate aimait Alcibiade, avec lequel il reposait sous la même couverture, comme un père auprès de son fils ⁴. Je ne puis mieux terminer ce discours, que

¹ *Iphigénie en Tauride*, v. 598.

² *Idem.*, v. 603.

³ On attribue ces vers à Callimaque.

⁴ Voir le discours d'Alcibiade dans le *Banquet de Platon*.

par ces vers de Callimaque, qui contiennent un avis très important :

Vous qui sur les garçons jetez d'avidés yeux,
Puissiez-vous les aimer ainsi que vous l'ordonne
Le citoyen d'Erchie¹ ; alors d'hommes fameux
Vous remplirez la ville.

Retenez bien cette maxime, ô jeunes gens, et recherchez la compagnie des enfants vertueux. N'allez pas dans la vue d'un plaisir passager, prodiguer une longue tendresse, ni feindre des sentiments que l'âge mûr de vos amants verrait bientôt s'éteindre. Adorez le céleste amour, et gardez jusqu'à la vieillesse un attachement inviolable. Quand on aime ainsi, la vie offre mille douceurs, le cri de la conscience ne reproche aucun crime honteux. A-t-on cessé d'exister, notre nom glorieux vole de bouche en bouche². L'âme de ceux qui embrassent un pareil genre de genre de vie, si l'on en croit les philosophes, quitte la terre pour habiter les régions éthérées. Ils ne meurent que pour entrer dans une meilleure vie, et recevoir le prix immortel de la vertu. »

Callicatridas prononça ces paroles avec beaucoup de chaleur et de gravité. Chariclès s'apprêtait à lui répliquer, lorsque je l'arrêtai : « Il est temps, lui dis-je, de retourner à notre navire. » Mais l'un et l'autre, me pressant de donner ma décision, après avoir pesé leurs diverses raisons ; « Il n'est pas possible, mes amis, leur dis-je, que vous ayez composé sur le champ, et sans préparation, un aussi beau discours, qui porte l'empreinte d'une réflexion profonde et soutenue. Vous ne laissez rien dire à celui qui voudrait parler sur le même sujet, et vous avez montré une connaissance parfaite de la matière, jointe à une éloquence peu commune. Je voudrais être Théramène le cothurne³, afin de vous donner le prix à tous deux, s'il était possible. Mais puisque vous ne voulez pas me dispenser de prononcer entre vous, afin que de nouvelles disputes ne viennent point nous troubler pendant notre navigation, je vais vous déclarer quelle est en ce moment l'opinion qui me paraît la plus juste.

¹ Bourgade de l'Attique, de laquelle était Xénophon.

² Imitation d'un passage de *Théocrite*, Idylle XII, v. 19.

³ Orateur Athénien, disciple de Prodicus de Céos. Son inconstance extrême, qui le faisait passer tout à tour dans les deux partis opposés, lui fit donner le surnom de *Cothurne*, chaussure qui va également bien aux deux pieds.

Le mariage est infiniment utile à la société ; il rend heureux lorsqu'on a le bonheur de bien rencontrer. Mais la philopédie, considérée comme le gage d'une amitié pure et chaste, n'appartient qu'à la seule philosophie. Je permets donc à tous les hommes de se marier ; mais les philosophes seuls ont droit d'aimer les jeunes garçons, la vertu des femmes n'est pas pour eux assez parfaite. Ne soyez pas fâché, Chariclès, si Corinthe le cède à Athènes.

Je me hâtai de prononcer ce jugement, et par égards pour Chariclès, je me levai. Je remarquais, en effet, qu'il devenait triste et confus, comme s'il eût entendu son arrêt de mort. L'Athénien, au contraire, bondit de joie ; et les yeux brillants de gaiété, il se mit à nous précéder d'un air triomphant. On l'eût pris pour un des vainqueurs des Perses, après la bataille de Salamine. Il me récompensa de mon jugement, en m'invitant le soir même à un grand festin, qu'il donna pour célébrer sa victoire ; car en général il était magnifique. Pour consoler Chariclès, je le flattai pour son éloquence, et je lui dis qu'il avait d'autant plus excité mon admiration, qu'il avait très bien défendu la plus mauvaise cause.

C'est ainsi, cher Théomneste, que nous passâmes le temps à Cnide. Tels furent les discours prononcés auprès du temple de la déesse, et la décision de cette dispute, qui nous divertit en nous occupant, et nous procura tout à la fois de l'instruction et du plaisir. Mais toi, qui rappelles à ma mémoire des anecdotes déjà presque oubliées, qu'aurais-tu décidé si l'on t'avait choisi pour juge ?

THÉOMNESTE. — Au nom des dieux, Lycinus, me crois-tu un Mélitide ou une Corèbe ¹, pour contredire un jugement si bien rendu ? Ton récit m'a tellement enchanté, que je me suis imaginé être à Cnide ; j'ai pris cette petite maison pour le temple de Vénus. Cependant (on peut tout hasarder un jour de fête, et la gaiété, même excessive, convient à celle que nous célébrons), quoique la gravité des discours de ton philopède me les fasse admirer, je doute beaucoup qu'il soit fort agréable de vivre jour et nuit avec un beau jeune homme, et d'éprouver le supplice de Tantale, d'être inondé de beauté jusqu'aux yeux, et d'endurer la soif quand on peut se désaltérer. Il ne suffit pas de contempler l'objet que l'on aime, d'être assis vis-à-vis de lui, de l'entendre parler : la vue est le premier degré de

¹ Deux fous, célèbres dans l'antiquité

volupté et nous fait désirer davantage ; mais après avoir vu et contemplé, on désire se rapprocher et se toucher. Si enim vel summis digitis attigerit, totum corpus fruitus ille percurrit. Hoc ubi facile consecutus est tertio tentat osculum, non statim curiosum illud, sed placide labia admovere labiis, quæ prius etiam quam plane se contigerint, desistant, nullo suspicionis relicto vestigio. Deinde concedenti se accommodans, longioribus semper amplexibus quasi illiquescit, interdum etiam placide os diducens, nullamque manum otiosam esse patitur, cum manifestæ illæ sensibilibus partium commotiones voluptatum accendunt. Aut igitur latenter lubrico lapsu dextra sinum subiens, mamillas premit paululum ultra naturam tumentes, et duriusculi ventris rotunditatem digitis molliter percurrit. Post hæc etiam primæ lanuginis in pube florem decerpit. Et quid arcana illa oportet enarrare ? tandem nactus opportunitatem amor, calidius quoddam opus occipit : deinde a femoribus orsus, ut ait comicus, rem percutit. Mihi quidem hoc modo amare pueros contingat. Je ris de ces prétendus philosophes, de ces déraisonneurs sublimes, qui, fronçant le sourcil, cherchent par des noms honnêtes à en imposer à la multitude. Socrate, assurément, se connaissait en amour aussi bien qu'un autre, il reposait sous la même couverture avec Alcibiade, qui ne se leva pas indemne de ses atteintes. N'en sois point étonné : Achille n'aimait pas Patrocle pour le seul plaisir de rester vis-à-vis de lui. Mais la volupté était le lien même qui les unissait. Lorsqu'il pleure la mort de Patrocle, il se trahit dans sa douleur extrême, et il s'écrie :

Femorum tuorum sanctæ consuetudinis
Quid pulchrius ? ¹

Et ceux que les Grecs appellent *Comastes*, sont-ils autre chose que de pareils amants ? Quelqu'un dira peut-être que ce discours n'est pas honnête, du moins c'est la vérité, j'en pourrais jurer par Vénus de Cnide.

LYCINUS. — Je ne souffrirai pas, Théomneste, que tu jettes les fondements d'une nouvelle dispute, ni que tu tiennes d'autres discours que ceux qu'on peut entendre en un jour de fête. Mais, sans tarder davantage, allons sur la place publique ; le moment approche où l'on va allumer le bûcher d'Hercule. C'est un spectacle fort agréable, et qui nous rappelle sa catastrophe sur le mont OËta.

¹ Ce vers est tiré d'une tragédie inconnue.

LE PARASITE

OU

LA PROFESSION DE PARASITE EST UN ART

TYCHIADE ET LE PARASITE

TYCHIADE. — Eh quoi ! Simon, tous les hommes, libres ou esclaves, n'ont-ils pas appris un art, dont l'exercice les rend utiles à eux-mêmes et à leurs concitoyens ? Il semble, à te voir, que tu ne saches rien faire pour ta propre utilité, ou pour celle des autres.

LE PARASITE. — Que veut dire cette question, Tychiade ? Je ne la comprends pas. Tâche de parler plus clairement.

TYCHIADE. — Aurais-tu appris quelque art, quelque profession, comme la musique ?

LE PARASITE. — Sans doute.

TYCHIADE. — Serait-ce la médecine ?

LE PARASITE. — Non vraiment.

TYCHIADE. — La géométrie ?

LE PARASITE. — Encore moins.

TYCHIADE. — C'est donc la rhétorique ; car pour la philosophie tu me parais en être aussi éloigné, que l'ignorance l'est du savoir.

LE PARASITE. — Encore plus, s'il est possible. Ne crois pas me faire injure en me reprochant mon ignorance ; j'en conviens tout le premier : peut-être même suis-je encore plus ignorant que tu ne l'imagines.

TYCHIADE. — A la bonne heure. Mais, peut-être n'as-tu appris aucune de ces sciences à cause de leurs difficultés, et du temps que leur étude exige. Tu sais du moins quelqu'un de ces métiers que le monde exerce, comme celui de charpentier ou de cordonnier; car ta fortune n'est pas, je pense, assez considérable pour que tu n'aies pas besoin de quelque talent de cette espèce.

LE PARASITE. — Il est vrai, Tychiade; cependant je ne sais aucun de ces métiers.

TYCHIADE. — Quel est donc l'art que tu exerces ?

LE PARASITE. — Quel art ? Un art noble, auquel tu donnerais de grands éloges, si tu le connaissais. Je puis même me vanter d'en porter la pratique à sa perfection, quoique, peut-être, il me fût assez difficile de t'en expliquer la théorie.

TYCHIADE. — Mais enfin, quel est-il ?

LE PARASITE. — Je ne suis point assez exercé à parler pour pouvoir discourir sur ma profession. Qu'il te suffise de savoir que j'en exerce une, et qu'à cet égard, je ne suis nullement embarrassé. Quant à son nom, tu le sauras une autre fois.

TYCHIADE. — Je ne puis attendre plus longtemps, c'est me faire trop souffrir.

LE PARASITE. — Cet art te paraîtra peut-être étrange.

TYCHIADE. — Et c'est pour cela même que je brûle d'envie de le connaître.

LE PARASITE. — A demain, Tychiade.

TYCHIADE. — Ah, de grâce ! ne diffère plus à m'en instruire : à moins que la honte ne te retienne.

LE PARASITE. — C'est l'art du Parasite.

TYCHIADE. — Quoi ! peut-on, sans être insensé, appeler cela un art ?

LE PARASITE. — Moi, je l'appelle ainsi ; si je te parais insensé, tes reproches ne doivent pas tomber sur moi : c'est la Folie elle-même qu'il en faut accuser. On dit que cette déesse, qui d'ailleurs traite assez mal ses sujets, les excuse du moins des fautes qu'elle leur fait commettre ; et telle qu'un précepteur ou un pédagogue, elle les prend sur son compte.

TYCHIADE. — Et tu prétends, Simon, que la profession de parasite est un art ?

LE PARASITE. — Certainement, et j'en suis l'inventeur.

TYCHIADE. — Tu es donc parasite ?

LE PARASITE. — Ce reproche m'est glorieux, Tychiade.

TYCHIADE. — Et tu ne rougis pas de te nommer toi-même un parasite ?

LE PARASITE. — Je rougirais plutôt de ne pas m'appeler ainsi.

TYCHIADE. — Par Jupiter ! quand je voudrai te désigner à quelqu'un qui ne te connaîtra pas, et qui désirera savoir qui tu es, je lui dirai donc c'est *le Parasite* ?

LE PARASITE. — Je me croirai plus honoré de ce nom, que Phidias ne l'était quand on l'appelait *le Sculpteur* ; et je ne suis pas moins fier de mon talent, qu'il ne l'était de son Jupiter.

TYCHIADE. — Il me vient une idée tout à fait plaisante.

LE PARASITE. — Quelle est-elle ?

TYCHIADE. — Si, en t'écrivant, on mettait en haut de la lettre, ainsi qu'il est d'usage, à *Simon le Parasite*.

LE PARASITE. — On me ferait plus de plaisir, que si l'on mettait à *Dion le Philosophe*.

TYCHIADE. — Quel que soit le nom que tu te plaisas à porter, c'est ce qui m'intéresse le moins. Je voudrais à présent examiner avec toi quelque chose qui me paraît aussi ridicule.

LE PARASITE. — Qu'est-ce que c'est ?

TYCHIADE. — Faudra-t-il aussi compter ta profession au nombre des beaux-arts ; et lorsqu'on me demandera *quel est cet art-là*, répondrai-je, la profession de parasite est un art, aussi bien que la grammaire et la médecine ?

LE PARASITE. — Pour moi, je dirai que mon art mérite mieux ce nom que tous les autres talents. Et si tu veux bien m'entendre, je te dirai volontiers quelle opinion j'ai conçue de mon état, quoique je ne sois nullement exercé à parler, comme je te le disais tout à l'heure.

TYCHIADE. — Quand tu dirais peu de chose, la vérité de tes raisons l'emportera toujours.

LE PARASITE. — Examinons d'abord ce que c'est qu'un art en général. De là nous descendrons aux espèces particulières, et nous verrons à laquelle le nôtre appartient.

TYCHIADE. — Et bien, qu'est-ce qu'un art ? Tu le sais, je pense.

LE PARASITE. — Certainement.

TYCHIADE. — Tu ne balanceras pas à nous le dire, puisque tu le sais.

LE PARASITE. — Un art, comme je me souviens de l'avoir entendu dire à un philosophe, est *un recueil de préceptes pratiques qui ont pour but l'utilité de la société*.

TYCHIADE. — A merveille : si la profession de parasite convient à tous les points de cette définition, elle est certainement un art.

LE PARASITE. — ?

TYCHIADE. — S'il en est ainsi, il n'y a pas de doute.

LE PARASITE. — A présent, rapprochons la profession de parasite de toutes les parties qui constituent un art, et voyons si notre définition leur convient, ou si, au contraire, elle ne ressemblerait pas à ces mauvais vases de terre cuite, dont le son, quand on les frappe, décelez les défauts.

Notre art, comme tous les autres, doit être formé d'un recueil de préceptes ; et le premier pour un parasite, est de savoir connaître et distinguer l'homme le plus en état de le nourrir, et à la table duquel il peut exercer ses talents, sans avoir lieu de s'en repentir par la suite. Ne disons-nous pas que celui-là possède l'art de la nocimanie, qui sait distinguer les pièces de monnaie altérées de celles qui ne le sont pas ! Penses-tu donc qu'on n'ait pas besoin d'art, pour discerner les hommes peu généreux, d'avec les gens honnêtes, et cela, quand le caractère de l'homme, semblable à la monnaie, sait si bien se déguiser ! C'est ce dont se plaint le sage Euripide, lorsqu'il dit :

Et ne devrait-on pas à des signes certains
Reconnaître le cœur des perfides humains ?

L'art du parasite est, par cette raison même ; d'autant plus

¹ EURIPIDE, *Médée*, v. 518. Les deux vers sont de Racine, *Phèdre*, IV, 7.

important, qu'il nous apprend, bien mieux que la divination, à connaître les choses secrètes et cachées.

Le second précepte, est de savoir agir et parler de la manière la plus propre à nous insinuer dans l'amitié de celui qui nous nourrit, de lui témoigner en toute occasion le plus tendre attachement. Ce talent, à ton avis, ne demande-t-il pas de l'intelligence, des principes solides et bien réfléchis ?

TYCHIADE. — Certainement.

LE PARASITE. — De plus, savoir dans un festin se partager mieux que personne, briller au-dessus de tous les convives qui n'ont pas le même art que vous ; est-ce donc un talent auquel on puisse atteindre sans un certain mérite, sans une habileté particulière ?

TYCHIADE. — Non, sans doute.

LE PARASITE. — Que dirai-je de la finesse de goût qu'il faut se faire pour savoir distinguer l'excellence ou les défauts des différents mets, pour juger savamment des bons morceaux ? Crois-tu qu'un homme sans talent puisse acquérir de pareilles connaissances ? Platon pensait bien autrement, lui qui nous dit, que celui qui doit prendre sa part d'un festin, ne pourra pas bien juger de la délicatesse de l'archère, s'il n'est initié dans les mystères de la cuisine¹.

Que l'art du parasite soit composé, non seulement de préceptes, mais de préceptes pratiques, c'est ce qu'il m'est facile de te prouver. Les autres artistes sont quelquefois des jours, des mois, des années entières, sans exercer leur talent, et cependant ils ne le perdent pas. Au lieu que si le parasite néglige un seul jour de pratiquer ses préceptes, non seulement son art est perdu, mais l'artiste l'est aussi lui-même.

A l'égard de l'utilité, il y aurait de la folie à douter de celle de ma profession. Est-il dans la vie quelque chose de plus utile que de boire et de manger ? Il est impossible de vivre par d'autres moyens.

TYCHIADE. — Assurément.

LE PARASITE. — Il n'en est pas de l'art du parasite, comme de la force ou de la beauté. On ne saurait dire, comme de celles-ci, que ce soit moins un talent qu'une faculté naturelle.

TYCHIADE. — Il est vrai.

¹ Dans le *Théétète*.

LE PARASITE. — On peut encore moins prétendre que cette profession n'exige aucun art. Jamais le défaut d'art ne procurera un heureux succès à celui qui exerce un talent. Si, par exemple, sans savoir l'art de gouverner un vaisseau, tu t'exposais en pleine mer à la violence d'une tempête, pourrais-tu te sauver ?

TYCHIADE. — Non, certes !

LE PARASITE. — Pourquoi cela ? N'est-ce pas parce que tu n'as point l'art de te soustraire au danger ?

TYCHIADE. — Sans doute.

LE PARASITE. — De même le parasite, sans art, ne trouverait pas dans sa profession de quoi conserver ses jours.

TYCHIADE. — Il est vrai.

LE PARASITE. — Or, c'est l'art qui sauve ; sans lui on est perdu.

TYCHIADE. — Certainement.

LE PARASITE. — Par conséquent la profession de parasite est un art.

TYCHIADE. — Il le paraît.

LE PARASITE. — J'ai connu plus d'un pilote habile, plus d'un cocher adroit, qui ont été précipités de leur siège ; les uns se sont blessés grièvement dans leur chute, les autres y ont perdu la vie : mais on ne saurait citer un seul parasite qui ait fait un pareil naufrage. Or, si cette profession exige du talent, si ce n'est point une faculté naturelle, mais un recueil de préceptes pratiques, il est constant que c'est un art.

TYCHIADE. — Cela pourrait bien être. Cependant il te reste encore quelque chose à faire ; c'est de nous donner une bonne définition de ton art.

LE PARASITE. — Tu as raison ; et je ne crois pas qu'on puisse en donner une meilleure que celle-ci : la profession de parasite est l'art de boire et de manger, de dire ce qu'il faut pour obtenir ces deux avantages, et pour jouir de la volupté qui est son véritable but.

TYCHIADE. — A merveille ! voilà, si je ne me trompe, une excellente définition ; mais prends garde que quelques philosophes ne puissent te contester la fin que tu te proposes.

LE PARASITE. — Il me suffit que la volupté et ma profession tendent l'une et l'autre au même but. Ce qui le prouve, c'est le témoignage du sage Homère, qui, plein d'admiration pour la vie de parasite, nous dit qu'elle est la seule qui procure une félicité digne d'envie. Ecoute-le :

Il n'est point, à mon gré, de plus charmant destin,
Que de se voir assis en un riant festin,
Quand tout un peuple heureux se livre à l'allégresse.
Des enfants d'Apollon la voix enchanteresse
Charme les conviés réunis en ces lieux.
La table abonde en pains, en mets délicieux,
Et l'échanson, au sein d'une amphore profonde,
Puisse les flots de vin qu'il nous verse à la ronde.¹

Ensuite, comme s'il n'avait pas suffisamment témoigné son admiration, et pour ne laisser aucun doute sur sa façon de penser, il ajoute :

Je ne crois pas qu'il soit un plus parfait bonheur.

Par ces vers, Homère nous fait assez connaître qu'il regarde la vie du parasite comme la seule heureuse. Ce n'est pas dans la bouche d'un homme ordinaire qu'il met ce langage ; c'est le plus sage des Grecs qu'il fait parler ainsi. Cependant, si Ulysse eût voulu faire l'éloge de la fin que les Stoïciens se proposent, il eût pu placer cette belle sentence, soit après qu'il eut ramené Philoctète de Lemnos, soit lorsqu'il eut ravagé la ville d'Illion, ou qu'il eut arrêté les Grecs qui fuyaient de toutes parts, soit enfin lorsqu'il se fut introduit dans Troie, le corps défiguré par les coups de fouet, qu'il s'était donnés lui-même², et revêtu des haillons du portique³. Il ne dit point alors, *c'est un charmant destin*. Bien plus, lorsqu'il vivait en épicurien, dans l'île de Calypso, qu'il coulait tous ses jours au sein de la mollesse et de l'oisiveté, qu'il caressait à son gré la fille d'Atlas, et se livrait avec elle aux plus doux mouvements de la volupté, il ne s'écria point que c'était là le sort le plus heureux. Non, c'est à la vie du parasite qu'il réservait un tel éloge : car autrefois les parasites s'appelaient *conviés*. Ecoute comment il s'exprime. Ces vers méritent d'être répétés, et l'on ne peut bien en saisir le sens, si on ne les entend plusieurs fois :

Des enfants d'Apollon la voix enchanteresse
Charme les conviés réunis en ces lieux.

¹ *Odyssée*, liv. X, v. 5.

² *Odyssée*, liv. IV, v. 241.

³ C'est-à-dire, que les Stoïciens se plaisent à porter.

Et ensuite :

La table abonde en pains, en mets délicieux.

Épicure, je le sais, dérobe sans pudeur, et veut s'approprier la fin que se propose le parasite. Il s'attribue la volupté de celui-ci : mais c'est un vol manifeste : la volupté n'a rien de commun avec Épicure, elle appartient au parasite. Voici comment je le prouve. La volupté, je pense, consiste à conserver son corps exempt de douleur, et son âme libre de trouble et d'inquiétude. Le seul parasite jouit de ces deux états, tandis que l'Épicurien n'obtient ni l'un ni l'autre. En effet, celui qui cherche à connaître la figure de la terre, à mesurer l'immensité de l'univers, à déterminer la grandeur du soleil et la distance des astres, à découvrir les premiers éléments du monde, qui examine la nature des dieux, et veut savoir s'ils existent ou non, toujours en guerre avec lui-même sur la fin qu'il se propose, en dispute avec les autres, est non seulement chargé de toutes les affaires humaines, mais de celles de l'univers entier. Le parasite, au contraire, qui croit que tout est bien, qui n'imagine pas que les choses puissent être mieux ordonnées, vit dans un calme profond, et délivré de toute inquiétude, boit, mange et dort sur le dos, les pieds et les bras étendus, comme Ulysse dans la nacelle qui le transportait dans sa patrie ¹.

Mais ce n'est pas seulement à cet égard que la volupté n'a rien de commun avec Épicure ; il est encore un autre obstacle qui les sépare à jamais. Cet Épicure, quel qu'il soit, a de quoi se nourrir, loin de pouvoir vivre dans la volupté, il ne pourra pas même vivre : et s'il a de quoi faire bonne chère, c'est par lui-même, ou par le moyen d'un autre. Dans ce dernier cas, c'est un parasite, et non, comme il le prétend, un philosophe : dans le premier, il ne peut vivre heureux.

TYCHIADE. — Et pourquoi ne le pourrait-il pas ?

LE PARASITE. — Le voici. S'il se régale à ses propres dépens, un genre de vie tel que le sien entraîne nécessairement une foule d'embarras. Considère, je te prie, combien ils sont nombreux. Ne faut-il pas que celui qui veut vivre dans la volupté satisfasse tous ses désirs ? Qu'en dis-tu ?

TYCHIADE. — Il me le semble.

¹ *Odysée*, liv. XIII, v. 79.

LE PARASITE. — Peut-être, s'il possède de grands biens, pourra-t-il contenter ses goûts ; mais s'il n'a rien à lui, il ne le pourra pas. Ce ne sera plus alors qu'un mendiant et non un philosophe : jamais il ne parviendra au but qu'il se propose : c'est-à-dire, à la volupté. Mais, fût-il riche et en état de fournir à toutes les dépenses que ses désirs occasionneront, il ne pourra point encore parvenir au bonheur. Pourquoi cela ? Parce qu'un homme qui vit sur sa fortune, est nécessairement assiégé de mille embarras. Tantôt c'est un cuisinier qu'il faut gronder pour avoir mal accommodé tel ou tel ragoût, sinon il faut se résoudre à le manger toujours mauvais, et à se voir frustré du plaisir qu'on en attendait. Une autre fois, il faut se fâcher contre l'économe, qui n'administre pas fidèlement votre bien.

TYCHIADE. — Je suis tout à fait de ton avis.

LE PARASITE. — Il est vraisemblable que tant de soins réunis empêcheront Épicure de parvenir à son but : au lieu que le parasite, qui n'a ni cuisinier, ni économe à gronder, qui ne possède ni campagnes, ni vaisselle d'argent, dont la perte puisse lui causer le moindre chagrin, trouve tout ce qu'il lui faut pour boire et pour manger, sans être jamais exposé aux embarras et aux inquiétudes dont l'autre est tourmenté.

J'ai suffisamment démontré, par ce parallèle et par mes raisons précédentes, que la profession de parasite est un art : il me reste à prouver que c'est un art excellent, et qu'il l'emporte sur tous les autres, considérés en général et en particulier.

Premièrement, il les surpasse tous en général, et voici comment : on ne saurait apprendre aucun art sans s'exposer à des travaux, à des craintes, et souvent à des coups qui rendent la science odieuse à ceux qui l'étudient. L'art du parasite est le seul qui ne demande aucun travail. Quel homme, en effet, sort d'un festin en pleurant, comme nous voyons tous les jours certains élèves sortir de chez leur maître ? Vit-on jamais quelqu'un aller dîner en ville avec un visage triste et chagrin, tels que l'ont la plupart de ceux qui vont aux écoles ? Bien plus, c'est toujours de son plein gré que le parasite se rend à la table d'autrui. Il brûle toujours du désir d'exercer son talent, tandis que souvent les autres artistes prennent leur profession en haine, et l'abandonnent sans retour. Mais, quoi ! n'as-tu jamais remarqué que les pères et mères, pour récompenser les progrès de leurs enfants, leur accordent ce qui flatte le plus le parasite, et ce qu'il recherche chaque jour ? « Mon fils a bien écrit, disent-

ils, qu'on lui donne à manger. Son écriture est détestable, qu'il aille se coucher sans souper. » Ainsi mon art sert tout à la fois de récompense et de punition.

Ce n'est qu'après un long apprentissage qu'on peut recueillir quelque fruit des autres professions, encore faut-il gravir un sentier raide et difficile pour parvenir à cette jouissance. L'art du parasite vous la procure au moment même où vous commencez à l'apprendre, et tout le temps que vous l'exercez. Les autres arts ont tous été inventés pour fournir à notre subsistance ; celui du parasite la lui assure aussitôt qu'il commence à travailler. Ce n'est pas pour le plaisir de labourer la terre que le cultivateur exerce l'agriculture ; ce n'est pas pour le plaisir de construire des maisons, que le charpentier fabrique le bois ; le parasite au contraire, en cultivant son art, n'a d'autre but que son art même. Le travail et la récompense sont pour lui la même chose.

Il n'est personne assurément, qui ne sache que ceux qui cultivent les autres arts, sont soumis, durant le cours de l'année, à des travaux fatigants. A peine, en un mois, un ou deux jours de fête leur accordent-ils quelque repos. Les villes du moins, célèbrent des solennités qui durent des mois et des années entières, et se livrent, dit-on, alors au plaisir ; mais le parasite célèbre tous les mois trente jours de fête ; il n'en est pas un qu'il ne croie consacré aux dieux.

Veut-on réussir dans les autres arts, il faut avoir soin de boire et de manger avec beaucoup de modération, observer le régime des malades ; car on n'est pas disposé à bien apprendre quand on se livre aux excès de la table.

Il est impossible aux artistes d'exercer leur profession sans instruments : le musicien ne saurait jouer de la flûte, ou s'accompagner de la lyre, s'il n'a ni lyre ni flûte. L'écuyer ne saurait monter à cheval s'il n'en a point. Mais l'art du parasite est si parfait, et si commode pour celui qui le cultive, qu'il peut l'exercer sans aucun instrument.

Il faut payer pour apprendre les autres arts, et c'est en recevant qu'on se forme dans celui-ci.

Des maîtres enseignent les autres professions, personne ne montre celle de parasite : elle ressemble à la poésie, qui, selon Socrate, est un présent des dieux¹.

Enfin, considère qu'aucun des autres arts ne peut s'exercer lorsqu'on se trouve en route ou dans un vaisseau. Mais pour

¹ Voir PLATON, *Ion*.

le mien, on peut en faire usage en toute circonstance, sur mer, comme sur terre.

TYCHIADE. — Sans contredit.

LE PARASITE. — Tous les autres arts ont besoin du mien, qui n'a nul besoin d'eux.

TYCHIADE. — Il est vrai : mais prendre le bien d'autrui n'est-ce pas une injustice ?

LE PARASITE. — Assurément.

TYCHIADE. — Comment donc le parasite, en s'appropriant ce qui ne lui appartient pas, serait-il le seul qui ne fût pas injuste ?

LE PARASITE. — Je ne puis trop te l'expliquer. Cependant l'origine de la plupart des autres professions est obscure et peu glorieuse. Celle de mon art est extrêmement noble ; et, si tu veux y faire attention, tu verras que l'amitié, dont le nom est si vanté parmi les hommes, a seule donné naissance à la profession de parasite.

TYCHIADE. — Comment cela ?

LE PARASITE. — Personne, ce me semble, n'invite à sa table un ennemi, un inconnu, ni même un homme avec lequel on n'a que de faibles liaisons. Il faut être amis depuis quelque temps, pour partager les libations et les plaisirs de la table, et célébrer ensemble les mystères divins de mon art. J'entends dire assez souvent : « Comment cet homme peut-il se prétendre mon ami ? Il n'a jamais bu ni mangé avec moi. » Ce qui prouve qu'il faut nécessairement boire et manger avec quelqu'un pour pouvoir le regarder comme un véritable ami.

Tu vas connaître à présent combien la noblesse de ma profession l'élève au-dessus des autres, et tu sauras que sa dignité la rend digne même des rois. Pour exercer les autres professions, c'est peu de subir de rudes fatigues, de se couvrir de sueur, il faut encore travailler assis ou debout ; il semble que les artistes soient esclaves de leur talent. Le parasite, au contraire, ne fait son ouvrage que couché sur un lit, dans l'attitude d'un souverain.

Qu'est-il besoin de parler de son bonheur ? N'est-ce pas pour lui que se réalise ce que dit le sage Homère : « Tout croît sans semence et sans culture ¹. »

¹ *Odyssée*, liv. I, v. 108.

Qu'un orateur, un géomètre, un forgeron soit stupide et sans talent, cela ne l'empêche point d'exercer sa profession. Mais il est impossible d'être parasite si l'on n'a pas d'esprit.

TYCHIADE. — Grands dieux ! quel tableau magnifique tu nous fais de l'art du parasite ! tu me donnerais envie de quitter mon état pour embrasser le tien.

LE PARASITE. — J'ai prouvé, ce me semble, que mon art l'emportait sur tous les autres en général : examinons à présent combien il est supérieur à chacun d'eux en particulier. Il serait ridicule de le mettre en parallèle avec les métiers grossiers des artisans, à moins qu'on ne voulût le dégrader. Montrons seulement qu'il est préférable aux arts les plus beaux et les plus estimés. De l'aveu de tout le monde, la rhétorique et la philosophie obtiennent le premier rang, et la noblesse de leur objet leur fait donner par quelques personnes le nom de science. Or, si je prouve que mon art est beaucoup au-dessus de ces sciences, j'aurai démontré de la manière la plus évidente qu'il l'emporte sur tous les autres arts, autant que la belle Nausicaa sur ses suivantes ¹.

En général, l'art du parasite est supérieur à la rhétorique et à la philosophie, premièrement par son existence même. Elle est constante ; celle de ces deux professions ne l'est pas. On n'est nullement d'accord sur la nature de la rhétorique : les uns prétendent que c'est un art, d'autres assurent que ce n'en est pas un ; ceux-ci veulent que ce soit un talent funeste, ceux-là s'en forment une autre idée. Il en est de même de la philosophie, et sa nature est également incertaine. Epicure la définit d'une manière, le Portique d'une autre. L'Académie pense autrement que le Portique, et les Péripatéticiens diffèrent de l'Académie. Chacun s'en fait une idée particulière, et jusqu'à ce jour, personne n'a pu faire prévaloir son sentiment. Il ne paraît pas que les philosophes exercent tous le même art. Je te laisse à présent tirer les conséquences qui résultent de là ; mais je ne puis absolument reconnaître pour un art, ce dont l'existence est incertaine. L'Arithmétique, par exemple, est toujours une, et constante dans ses principes : deux fois deux font quatre chez les Perses, aussi bien que chez nous : les Grecs et les Barbares sont tous d'accord sur ce point. Au lieu que nous voyons une foule de philosophies différentes, qui ne s'accordent entre elles, ni sur les principes, ni sur la fin qu'elles se proposent.

¹ *Odyssée*, liv. IV, v. 101.

TYCHIADE. — Tu as raison. On nous dit qu'il n'y a qu'une seule philosophie ; mais ceux qui la professent en ont créé une multitude.

LE PARASITE. — A l'égard des autres arts, quoiqu'ils ne soient pas en tout parfaitement d'accord avec eux-mêmes, si l'on nous demandait grâce pour eux, nous pourrions aisément y consentir ; car ils sont d'une nature indéterminée : mais pour la philosophie, attendu sa nécessité, qui pourrait souffrir qu'elle ne fût pas unique, ni plus d'accord avec elle-même que les instruments d'un concert ? Or, il est certain que la philosophie n'est pas unique ; nous en connaissons une infinité ; mais cette multitude ne saurait subsister, puisqu'il ne peut y avoir qu'une seule philosophie.

On en peut dire autant de la rhétorique : les diverses manières dont on définit son objet, et les contradictions dans lesquels on tombe à cet égard, sont la preuve la plus convaincante qu'elle n'existe point du tout ; car les différentes recherches que l'on fait pour savoir ce qu'est un art, et le peu d'accord qu'il y a sur son unité, prouvent contre son existence.

Il n'en est pas de même de l'art du parasite. Il en est un, il est toujours le même, et chez les Grecs et chez les Barbares. On ne saurait dire que ceux-ci l'exercent d'une manière, et ceux-là d'une autre. On ne voit point parmi nous, comme chez les Philosophes, des Stoïciens et des Épicuriens qui enseignent des dogmes opposés. Tous les parasites tiennent un même langage, ils sont d'accord dans leurs actions et dans la fin qu'ils se proposent ; et il me semble, du moins à cet égard, que l'art du Parasite pourrait bien être la véritable sagesse.

TYCHIADE. — Tout ce que tu viens de dire, me paraît fort juste. Mais comment nous feras-tu voir que dans ses autres parties, la philosophie est inférieure à ton art ?

LE PARASITE. — D'abord on est obligé d'avouer, que jamais aucun parasite n'est devenu amoureux de la philosophie, et l'on cite une foule de philosophes qui ont été épris des charmes de ma profession. On en voit même encore aujourd'hui beaucoup qui y sont tendrement attachés.

TYCHIADE. — Et quels sont donc ces philosophes si passionnés pour l'art du parasite ? Pourrais-tu m'en nommer quelques-uns ?

LE PARASITE. — Quels ils sont, Tychiade ? Oh ! tu les connais bien. Tu feins de croire que je les ignore, comme si cette

inclination, loin d'être honorable, avait quelque chose de honteux.

TYCHIADÉ. — Non, Simon, ce n'est point une feinte, et je ne puis deviner qui tu vas nommer.

LE PARASITE. — Tu n'as donc jamais lu les auteurs qui ont écrit la vie de ces philosophes ? autrement tu reconnaitrais sans peine ceux dont je veux parler.

TYCHIADÉ. — Quoi qu'il en soit, je brûle d'impatience d'entendre leurs noms.

LE PARASITE. — Et bien, je vais te satisfaire ; tu verras que ce ne sont pas des hommes méprisables, mais des sages du plus grand mérite, et que tu ne t'attends sûrement pas à voir figurer dans une pareille liste.

Le premier est *Æschine*, ce disciple de Socrate, qui a composé ces grands Dialogues remplis de grâces et d'atticisme. Comme il désirait se faire connaître de Denys le Tyran, il porta ses ouvrages en Sicile, lut *le Miltiade*, et le succès qu'il obtint, l'engagea à fixer son séjour auprès de Denys, dont il devint le parasite.

Que penses-tu d'Aristippe ? Ne le regardes-tu pas comme un des philosophes les plus distingués ?

TYCHIADÉ. — Assurément.

LE PARASITE. — Et bien, vers le même temps, il vint demeurer à Syracuse, et se fit parasite de Denys. De tous ceux qui fréquentaient la table du tyran, Aristippe fut celui qu'il considéra le plus, à cause des talents supérieurs qu'il avait pour cet art, dans lequel il effaça tellement tous ses rivaux, que Denys lui envoyait chaque jour ses cuisiniers, pour qu'ils prissent de ses leçons. Aristippe est à mon avis, l'honneur de notre profession. Votre Platon, ce sublime génie, vint aussi en Sicile, dans le même dessein. Il fut pendant quelques jours parasite du tyran ; mais son peu de dispositions l'empêcha de réussir. Obligé de retourner à Athènes, il travailla avec ardeur, et mit tout en œuvre pour se former. Quelque temps après, il se rembarqua pour la Sicile, et on le vit reparaitre à la table de Denys. Ce fut sans succès ; son ignorance le fit déchoir de ses prétentions. Ce malheur de Platon me paraît ressembler beaucoup à la défaite de Nicias.

TYCHIADÉ. — Qui t'a appris tous ces détails ?

LE PARASITE. — Mille auteurs en ont parlé ; entre autres Aristoxène le musicien, homme assurément digne de foi, et qui fut aussi lui-même le parasite de Mélée. Tu sais certainement qu'Euripide fut jusqu'à la mort celui d'Archélaüs, et Anaxarque celui d'Alexandre. Aristote n'a eu de mon art, comme de beaucoup d'autres, qu'une connaissance assez légère.

Je t'ai montré, comme je l'avais promis, des philosophes qui ont embrassé la profession de parasite : mais il est impossible de citer un parasite qui ait voulu embrasser la philosophie. J'ajouterai que si c'est un bonheur de n'éprouver jamais ni le froid, ni la faim, ni la soif, le seul parasite jouit de cet avantage. On rencontre tous les jours des philosophes transis de froid, ou mourant de faim ; mais pas un parasite ; autrement il en usurperait le nom. Ce n'est qu'un malheureux, un mendiant, tout semblable à un philosophe.

TYCHIADE. — C'en est assez. Comment me prouveras-tu à présent que ton art est, en mille circonstances, préférable à la rhétorique et à la philosophie ?

LE PARASITE. — La vie de l'homme, honnête Tychiade, est soumise alternativement à deux états différents, la guerre et la paix. L'une et l'autre obligent les talents à se produire, et contraignent ceux qui les possèdent à montrer leur industrie. Examinons d'abord l'état de la guerre, et voyons ensemble quels sont les citoyens les plus capables de servir utilement et leur patrie, et eux-mêmes.

TYCHIADE. — Quoi donc ! nous annonces-tu quelque combat entre ces hommes ? Il me prend déjà envie de rire, quand je songe à la figure que doit faire un philosophe aux prises avec un parasite.

LE PARASITE. — Pour diminuer ton étonnement, et afin que la chose te paraisse un peu moins risible, supposons qu'à l'instant même on vient nous annoncer que l'ennemi a fait une irruption dans le pays. Il faut marcher à sa rencontre, et ne pas laisser ravager impunément nos campagnes. Le général ordonne à tous ceux qui sont en âge de porter les armes, de venir s'enrôler. Ils accourent de tous côtés, et parmi eux, je vois des philosophes, des orateurs et des parasites. Commençons par leur faire quitter leurs habits ; car il est nécessaire de se dépouiller pour endosser la cuirasse. Considère, je te prie, ces hommes tour à tour, examine un peu leurs corps.

Les uns atténués par le besoin, sont pâles, maigres, et font horreur à voir. On les prendrait pour des blessés qu'on a laissés sur un champ de bataille. Ne serait-il pas ridicule de penser que ces hommes, auxquels il faudrait quelque nourriture reconfortante, pourront supporter la fatigue d'un combat opiniâtre, résisteront au tumulte, à la poussière, aux blessures ? Passe à présent de l'autre côté, et considère ce parasite. Quelle prestance ! Comme ce corps bien fourni brille d'une agréable couleur ! Il n'a point cette fade blancheur qui ne convient qu'aux femmes ; il n'est pas noir, comme le sont les esclaves ; son teint est celui de la santé. Vois cet air mâle et courageux, ce regard vif et terrible, semblable au mien. Ce n'est pas à la guerre qu'il faut un œil timide, efféminé. Un tel soldat est beau sous les armes, et il le sera encore après un trépas glorieux.

Que doit-on attendre des autres après un pareil échantillon ? cela n'est pas difficile à deviner, et pour le dire en peu de mots, de tous les orateurs et de tous les philosophes qui ont porté les armes, aucun n'a jamais osé quitter les remparts ; ou, s'il s'est vu forcé de se mettre en bataille, je soutiens qu'il a lâchement abandonné son poste, et tourné le dos.

TYCHIADE. — Tout ce que tu nous dis est surprenant, et tu ne nous promets pas des choses moins étonnantes. Mais, continue.

LE PARASITE. — Parmi les orateurs, Isocrate, loin d'aller à la guerre, ne fut pas même assez hardi pour monter sur la tribune aux harangues. Son extrême timidité lui faisait perdre la voix. Te faut-il d'autres exemples ? Démade, Eschine, Philocrate, à la première nouvelle de la guerre de Philippe, ne livrèrent-ils pas entre ses mains la république et leur propre personne ? Ne les vit-on pas au milieu d'Athènes, favoriser les desseins du roi de Macédoine, au point de faire leur ami de tout Athénien qui embrassait ce parti ? Que dirai-je d'Hypéride, de Démosthène, de Lycurgue ? Ils faisaient beaucoup de bruit dans les assemblées, ils se répandaient en invectives contre Philippe ; mais par quelles actions éclatantes se sont-ils distingués durant cette guerre ? Hypéride et Lycurgue ne se mirent point en campagne. Ils n'osèrent jamais mettre le nez hors des portes de la ville. Renfermés dans les remparts, cachés dans leurs propres foyers, ils s'occupaient, tandis qu'on les assiégeait, à composer de misérables décrets, et je ne sais quelles délibérations. Démosthène, le coryphée de ces orateurs, qui répétait si souvent au peuple : « Philippe, ce scélérat, vomi par la

Macédoine, pays d'où personne ne voudrait acheter un esclave » ; ce Démosthène, dis-je, osa bien se mettre en campagne, et s'avancer jusqu'en Béotie : mais avant que les armées fussent en présence, avant que l'on en vint aux mains, il jeta son bouclier, et prit la fuite. N'aurais-tu jamais entendu citer ce trait de bravoure ? Il est trop connu, non seulement des Athéniens, mais des Thraces et des Scythes, de qui ce lâche tirait son origine.

TYCHIADÉ. — Je le savais. Mais ces hommes dont tu parles, étaient des orateurs, qui avaient moins exercé leur valeur que leur éloquence. Que peux-tu dire contre les philosophes ? Tu n'auras certainement pas le même reproche à leur faire.

LE PARASITE. — Les philosophes, Tychiadé ? Ils nous parlent sans cesse de courage ; ils prostituent, à force de l'employer, le nom de la Vertu, et ils sont mille fois plus lâches et plus efféminés que les orateurs. Considère ceci, je te prie. Est-il un seul philosophe dont on puisse dire qu'il soit mort à la guerre ? Il s'en faut de beaucoup, puisqu'aucun d'eux n'a pris les armes, ou s'il les a prises, il a fui honteusement. Antisthène, Diogène, Cratès, Zénon, Platon, Æschine, Aristote, et la foule nombreuse de leurs disciples, n'ont jamais vu une armée rangée en bataille. Le seul Socrate, assez brave pour se trouver au combat de Potidée, prit bientôt la fuite, et se sauvant du mont Parnèthe, il vint se réfugier dans la Palestre de Tauréas. Il lui paraissait plus commode, sans doute, de s'amuser à bavarder, assis au milieu d'une troupe de jeunes gens, et de proposer ses sophismes à tous ceux qu'il rencontrait, que de combattre vaillamment un Spartiate.

TYCHIADÉ. — J'ai déjà entendu raconter ce fait par plus d'une personne, qui ne voulait ni railler ni insulter les philosophes ; et je vois que tu ne cherches pas à les déprimer par des mensonges, dans l'intention de relever ton art. Il est temps à présent que tu nous fasses voir de quelle manière le parasite se comporte à la guerre, et que tu nous apprennes si parmi les anciens il y a eu des parasites.

LE PARASITE. — Assurément, il y en a eu : il faudrait n'avoir jamais lu Homère, et être tout à fait ignorant, pour ne pas savoir que les principaux héros de ses poésies, sont tous des parasites. Nestor, dont l'éloquence coulait avec la douceur du miel, était le parasite d'Agamemnon, et c'est à lui que ce roi prodigue les plus grands éloges. Ni Achille, le plus vaillant et

le plus juste des Grecs, ni Diomède, ni même Ajax, n'en ont point obtenu de semblables. Agamemnon avait pour eux moins d'admiration que pour Nestor. Ce n'est pas, en effet, dix Achille, ou dix Ajax qu'il souhaite d'avoir dans son armée : mais depuis longtemps, dit-il¹, Troie serait prise, s'il avait dix guerriers semblables à ce parasite, qui cependant était déjà vieux. Le même poète nous apprend qu'Idoménée, ce fils de Jupiter, était également le parasite du roi d'Argos.

TYCHIADE. — Je connais le passage du poète : mais je ne crois pas y avoir remarqué qu'il fasse de ces deux héros des parasites.

LE PARASITE. — Rappelle-toi ces vers, où Agamemnon dit à Idoménée :

Comme pour moi, ta coupe est sans cesse remplie,
Et tu peux la vider au gré de ton envie².

Ces mots, *ta coupe est sans cesse remplie*, ne signifient pas qu'une coupe pleine de vin, est toujours auprès d'Idoménée, soit qu'il dorme ou qu'il combatte ; mais ils indiquent que ce héros a le privilège de souper tous les jours avec Agamemnon, sans y être invité, à la différence des autres guerriers, qui n'obtiennent cet honneur qu'en certaines occasions. Lorsqu'Ajax se fut couvert de gloire dans son combat contre Hector³, on le conduisit, dit le poète, à la tente d'Agamemnon, afin qu'il eût l'honneur de souper ce soir-là avec le roi. Pour Idoménée et Nestor, ils y soupaient tous les jours. Je crois même que de tous les parasites qui ont fréquenté la table des souverains, Nestor est celui qui a porté le plus loin la science de cet art ; et l'on doit peu s'en étonner, car ce n'est pas auprès d'Agamemnon qu'il fit son apprentissage : longtemps auparavant il s'était formé chez Cénéée et chez Exadius⁴, et il ne quitta cette profession qu'à la mort du roi d'Argos.

TYCHIADE. — Voilà un illustre parasite ; si tu en connais quelques autres, hâte-toi de me les nommer.

LE PARASITE. — Eh quoi, Tychiade ! Patrocle, qui dans un âge encore tendre, ne le cédait à aucun des Grecs pour les qualités du corps et de l'esprit, Patrocle n'était-il pas le para-

¹ *Iliade*, liv. II, v. 372.

² *Iliade*, liv. IV, v. 262.

³ *Iliade*, liv. VII, v. 181 et 312.

⁴ *Iliade*, liv. I, v. 264.

site d'Achille? Il n'était pas moins brave que lui, si j'en juge par ses exploits. Hector avait rompu les portes du camp des Grecs ¹, il combattait jusque sur leurs vaisseaux, Patrocle le repoussa, éteignit le feu qui déjà consumait le vaisseau de Protésilas, malgré les efforts de deux illustres guerriers qui le montaient, les fils de Télamon, Ajax et Teucer, dont l'un combattait armé de toutes pièces, et l'autre décochait des traits. Ce parasite d'Achille fit tomber sous ses coups une foule de Barbares, entre autres Sarpédon ², le fils de Jupiter : et lorsqu'il tombe lui-même, ce n'est point de la même manière que les autres héros. Le seul Achille suffit pour tuer Hector ; Pâris donna seul le trépas à Achille ; mais pour trancher les jours de notre parasite, il fallut un dieu et deux hommes ³. On ne l'entend point, en mourant, proférer des paroles semblables à celles du brave Hector, qui, tombant aux genoux d'Achille, le supplie de rendre son corps à ses parents ⁴; tout ce que dit notre héros, est digne d'un parasite.

TYCHIADE. — Et que dit-il?

LE PARASITE.

Quand vingt guerriers pareils se seraient présentés,
La force de mon bras les aurait tous domptés ⁵.

TYCHIADE. — Fort bien. Mais comment me prouveras-tu que Patrocle était plutôt le parasite que l'ami d'Achille?

LE PARASITE. — Je ne t'en produirais pas d'autre témoin que Patrocle, qui lui-même en fait l'aveu.

TYCHIADE. — Tu m'étonnes.

LE PARASITE. — Écoute donc ce qu'il dit à Achille :

En un même palais nous vécûmes ensemble,
Dans le même tombeau que la mort nous rassemble ⁶.

Et plus bas :

Pélée auprès de lui me donnant un asile,
Me nourrit, me nomma le serviteur d'Achille ⁷.

¹ *Iliade*, liv. XVI, v. 284 et suivants.

² *Iliade*, liv. XVI, v. 481.

³ Apollon, Euphorbe et Hector. Voyez l'*Iliade*, liv. XVI, v. 816 et suivants.

⁴ *Iliade*, liv. XXII, v. 337.

⁵ *Iliade*, liv. XVI, v. 847.

⁶ *Iliade*, liv. 23, v. 83.

⁷ *Idem*, v. 9.

C'est-à-dire, me lit son parasite. Si Pélée eût voulu appeler Patrocle l'ami d'Achille, il ne l'eût pas nommé son *serviteur*. Patrocle était de condition libre, et l'on n'appelle *serviteurs*, que ceux qui ne sont ni nos esclaves, ni nos amis; ce sont les parasites. C'est dans le même sens qu'Homère appelle Mérion, *le serviteur* d'Idoménée. Tel était, je pense, le nom que l'on donnait alors aux parasites. Remarque, en outre, que le poète n'a jamais voulu appliquer à Idoménée la belle épithète d'*égal au dieu des combats*¹. Il la réserve à Mérion, son parasite.

Que te faut-il de plus? Aristogiton, cet homme pauvre et d'une naissance obscure, comme le dit Thucydide, n'était-il pas tout à la fois le parasite et l'amant d'Harmodius? Il est bien juste, en effet, qu'un parasite aime celui qui le nourrit. Et bien, ce fut ce parasite qui rendit la liberté à la ville d'Athènes opprimée par la tyrannie; on lui a dressé une statue d'airain dans la place publique, où il est représenté auprès de son bien-aimé.

Ces hommes qui ont fait éclater tant de vertus, étaient tous des parasites.

De quelle manière crois-tu que le parasite se comportera dans les combats? D'abord il ne se rend point à son poste qu'il n'ait réparé ses forces par un ample dîner, suivant le conseil du sage Ulysse. Ce héros veut, en effet, qu'on régale ceux qui doivent se trouver au combat, dussent-ils prendre les armes dès le lever de l'aurore. Le temps que la plupart des soldats inquiets par la crainte, passent à rajuster leur casque, à revêtir leur cuirasse, ou à trembler d'avance des dangers qu'ils vont courir, le parasite l'emploie à faire un bon repas : la gaieté brille alors sur son front. Bientôt il se met en marche, et combat au premier rang. Il place derrière lui celui qui le nourrit ; il le couvre de son corps, comme Ajax couvrait Teucer de son bouclier. Il s'expose à tous les traits pour en garantir son hôte, dont il voudrait conserver la vie aux dépens de ses propres jours.

Vient-il à tomber sur le champ de bataille, il n'est point de chef, point de soldat, qui pût rougir de l'avouer pour son compagnon. Ce beau corps est noblement couché sur la terre, comme il l'était autrefois dans les festins. Qu'il serait curieux maintenant de voir à ses côtés un philosophe dont le corps maigre, sale, hideux, défiguré par une barbe dégoûtante, ferait croire qu'il est mort de faiblesse avant le combat ! Qui

¹ *Iliade*, liv. XIII, v. 295, et liv. VII, v. 166.

ne mépriserait une ville à la vue de pareils défenseurs ? Qui ne croirait qu'à défaut d'alliés, elle a tiré du fonds de ses prisons les scélérats pour leur faire prendre les armes. Voilà quels sont les philosophes et les orateurs en comparaison des parasites.

Durant la paix, ma profession l'emporte sur la philosophie, autant que la paix elle-même est préférable à la guerre : et d'abord jetons ensemble un coup-d'œil sur les différents lieux que l'on fréquente pendant la paix.

TYCHIADE. — Je ne vois pas trop où tu veux en venir : examinons toutefois.

LE PARASITE. — Et quoi ? la place publique, les tribunaux, les palestres, les gymnases, les chasses, les banquets publics, ne puis-je les appeler les lieux de la ville ?

TYCHIADE. — Assurément.

LE PARASITE. — Le parasite ne se montre jamais dans la place publique et dans les tribunaux, ces lieux conviennent plutôt aux sycophantes : la sagesse et la modération y sont inconnues. Mais il fréquente les palestres et recherche les festins, lui seul en fait tout l'ornement. Voyez dans une palestre un philosophe ou un orateur dépouillé de ses vêtements, mérite-t-il d'être comparé à un parasite pour la beauté du corps ? Est-il un d'eux qui, paraissant dans un gymnase, ne soit pas la honte de ce lieu ? Quel philosophe, dans un lieu désert, osera soutenir l'impétuosité d'une bête sauvage qui vient à sa rencontre ? Mais le parasite les attend toutes de pied ferme ; il les reçoit sans s'épouvanter ; il est accoutumé à les braver dans les festins. Un cerf, un sanglier qui hérisse ses soies, ne peut lui inspirer de frayeur. Si l'animal aiguise ses dents contre le parasite, celui-ci aiguise les siennes contre le sanglier. Il n'est point de chien qui sache mieux poursuivre un lièvre. Qui pourrait dans un banquet lui disputer la gloire de railler avec plus de finesse, et de manger de meilleur appétit ? Qui sait mieux répandre la gaieté parmi les convives, par des chansons agréables et des plaisanteries délicates ? Sera-ce cet homme qui ne rit jamais, qui, enveloppé dans son manteau, les yeux tristement fixés sur la terre, semble plutôt assister à des funérailles qu'à un festin. Un philosophe dans un banquet, me paraît aussi déplacé qu'un chien dans un bain.

Mais laissons ce tableau, et passons à la vie privée du parasite : examinons en même temps celle des philosophes et

mettons l'une et l'autre en parallèle. D'abord on voit bien que le parasite méprise en toute occasion la vaine gloire, et ce que l'on appelle une réputation. Il s'inquiète peu de ce que les hommes pensent à son égard. Les orateurs, au contraire, et les philosophes sont, je ne dis pas quelques-uns, mais tous dévorés d'orgueil et de vanité ; et ce qui est plus honteux, de la soif des richesses. Le parasite témoigne pour l'argent plus d'indifférence qu'on n'en a pour les cailloux qui bordent le rivage, et l'or est à ses yeux aussi vil que le charbon : tandis que les orateurs, et ce qui est plus révoltant, ces hommes qui se vantent d'enseigner la sagesse, ont pour ce métal un si malheureux penchant, que parmi les plus illustres philosophes de nos jours, qu'est-il besoin de parler des orateurs ? l'un, juge inique, est convaincu de s'être laissé corrompre par des présents : un autre exige de ses disciples le salaire de quelques misérables sophismes : celui-ci ne rougit pas de demander à l'empereur le prix de sa conversation ; déjà dans un âge avancé, il entreprend un long voyage pour se mettre à la solde ; il se vend comme un esclave scythe ou indien, et l'argent qu'il reçoit, le rend insensible à la honte de ce nom.

Cette passion n'est pas la seule à laquelle ils soient soumis, ils les réunissent presque toutes. Le parasite en est du moins exempt. Sa patience lui fait tout endurer, il n'a pas même d'occasion de se livrer à la colère. Si quelquefois il s'irrite, son ressentiment est grave à la vérité, mais il n'a point de funestes effets, il ne produit que des ris, qui divertissent les convives. De tous les hommes, c'est celui qui prend le moins de chagrin : son art lui procure l'agrément et l'avantage de n'avoir jamais aucun sujet de tristesse ; en effet, il n'a ni biens, ni maisons, ni esclaves, ni femme, ni enfants dont la perte est toujours affligeante pour ceux qui les possèdent. La gloire, la richesse et la beauté n'excitent aucun de ses désirs.

TYCHIADÉ. — Mais, Simon, il est vraisemblable que le manque de nourriture doit lui causer du chagrin.

LE PARASITE. Tu ne sais donc pas, Tychiade, que du moment où il ne trouve plus de quoi vivre, il cesse d'être parasite ? Sans courage, il n'est point d'homme courageux ; sans prudence, il n'est point d'homme prudent. De même sans manger il n'est point de parasite. Nous avons à nous occuper d'un parasite, et non d'un homme qui ne l'est pas. Or, s'il n'est d'homme courageux, que par le courage ; d'homme prudent, que par la prudence, il n'est également de parasite que par le

manger ; sans cette condition, nous nous occupons de tout autre que d'un parasite.

TYCHIADE. — Par conséquent le parasite ne manque jamais de nourriture ?

LE PARASITE. — Sans doute : et cet objet ni aucun autre, ne peut lui causer de chagrin.

Les philosophes aussi bien que les orateurs, sont tous assiégés par la crainte. On les voit, pour la plupart, marcher un bâton à la main ; ils n'iraient pas ainsi armés, s'ils ne craignaient point. La nuit, ils ne fermeraient pas leur porte avec tant de précautions, s'ils n'appréhendaient pas quelque embûche. Le parasite se contente de pousser sa porte, sans autre intention, que d'empêcher le vent de l'ouvrir. Si pendant les ténèbres, il survient quelque bruit, il n'en est pas plus effrayé que s'il n'avait rien entendu. Il va seul dans les lieux les plus déserts et voyage sans épée, parce qu'il ne redoute rien. Mais j'ai vu souvent des philosophes s'armer d'un arc, quoiqu'ils ne courussent pas le moindre danger. Ils portent toujours un bâton lorsqu'ils vont au bain, ou dîner en ville.

On ne peut accuser le parasite d'adultère, de rapt, de violence, ni d'aucun autre crime. S'il s'en rendait coupable, il cesserait d'être parasite, et perdrait ce beau nom pour prendre celui du crime qu'il aurait commis : car de même qu'un méchant ne peut être appelé homme de bien, de même le parasite, en commettant un crime, ne conserve plus son nom, et reçoit celui que lui a mérité sa mauvaise action. Combien, au contraire, de philosophes et d'orateurs se sont souillés de ces crimes ? Non seulement nous en avons connu plusieurs, mais les livres nous offrent des monuments nombreux, qui déposent contre les philosophes de l'antiquité. Il existe des apologies de Socrate, d'Eschine, d'Hypéride, de Démosthène, et l'on ne peut citer une seule apologie de parasite. On ne leur a jamais intenté d'accusation.

TYCHIADE. — Il est vrai : mais si la vie du parasite est meilleure que celle des orateurs et des philosophes, tu m'avoueras du moins que sa mort est plus triste.

LE PARASITE. — C'est tout le contraire, elle est beaucoup plus heureuse. Nous savons que presque tous les philosophes sont morts aussi misérablement qu'ils avaient vécu. Les uns condamnés en justice pour les plus grands forfaits, ont péri par le poison ; d'autres ont été brûlés et réduits en cendres ; ceux-ci

ont terminé leurs jours dans les douleurs d'une rétention d'urine¹ ; ceux-là sont morts de phthisie² ; d'autres chassés de leur patrie, ont fini dans un exil honteux. On ne peut pas dire que la mort du parasite ait rien de semblable ; elle est, au contraire, la plus heureuse possible, il la reçoit en mangeant et le verre à la main. Si quelques-uns semblent avoir péri d'une mort violente, ce ne peut être que d'indigestion.

TYCHIADÉ. — Tu as très bien plaidé la cause des parasites contre les philosophes. Il te reste à présent à me démontrer que ton art est honnête, et qu'il est utile à celui qui te fait subsister. Il me semble que c'est par une libéralité, par une grâce particulière, que les riches nourrissent un parasite, et que cette manière de vivre est un peu honteuse pour lui.

LE PARASITE. — Que tu es simple, mon Tychiadé, de ne pas comprendre qu'un riche, eût-il les trésors de Gygès, s'il est réduit à manger seul, rentre dans la condition des pauvres ; et s'il paraît en public sans être précédé d'un parasite, on le prend pour un mendiant. Comme on méprise un soldat sans ses armes, un habit sans bordure de pourpre, un cheval sans harnais, de même un riche sans parasite ne s'attire aucune considération, et passe pour un homme vulgaire. Bien plus, le parasite prête de l'éclat au riche, et n'en reçoit point de lui.

Il s'en faut bien qu'il y ait, comme tu le prétends, de la honte à être parasite, puisque cette profession l'élève au-dessus de son hôte. De quelle utilité n'est-il pas à un homme opulent de nourrir un parasite, puisque outre l'éclat qu'il en reçoit, il trouve encore sa sûreté personnelle dans ce fidèle satellite, qui accompagne partout ses pas. On se gardera bien de l'attaquer, quand on verra son parasite marcher à ses côtés. Qui osera, dans un festin, dresser quelques embûches à sa vie ? Son parasite ne goûte-t-il pas avant lui de tous les mets, ne fait-il pas l'essai de tous les vins ? Le riche n'est donc pas seulement honoré d'avoir un parasite à sa table, il lui doit encore sa sûreté dans les plus grands dangers. Il n'en est point que celui-ci n'affronte par attachement pour celui qui le fait vivre, et peu content de ne point céder à son patron l'honneur de bien manger, il est encore tout prêt à mourir en mangeant avec lui.

¹ Epicure mourut de la pierre.

² Antisthène.

TYCHIADE. — Il me semble, Simon, que tu as parcouru toutes les branches de ton art; tu n'as rien omis de ce qui pouvait en relever la noblesse: et loin de n'être point exercé à parler sur cette matière, comme tu le disais, tu t'es montré un orateur consommé. Il est cependant un point que je désirerais apprendre de toi. Le nom de parasite n'est-il pas un nom un peu honteux?

LE PARASITE. — Examine quelle est ma réponse, et vois si elle est satisfaisante. Mais, auparavant, réponds à ton tour à mes interrogations. Qu'est-ce que les anciens entendaient par le mot *Σῖτον*?

TYCHIADE. — La nourriture.

LE PARASITE. — Que signifie *σιτῆσθαι*? N'est-ce pas *être nourri*?

TYCHIADE. — Oui.

LE PARASITE. — Par conséquent *παρσιτεῖν*¹ ne veut pas dire autre chose.

TYCHIADE. — C'est là précisément ce que l'on trouve de honteux.

LE PARASITE. — A présent, réponds à une autre question. Lequel des deux te paraît préférable, et que choisirais-tu de naviguer seul, ou aux dépens de quelqu'un?

TYCHIADE. — Ce dernier, sans doute.

LE PARASITE. — Aimerais-tu mieux courir seul, ou à côté de quelqu'un?

TYCHIADE. — A côté de quelqu'un.

LE PARASITE. — Monter à cheval, ou y monter avec quelqu'un?

TYCHIADE. — Avec quelqu'un.

LE PARASITE. — Lancer un trait, ou le lancer avec quelqu'un?

TYCHIADE. — Avec quelqu'un.

¹ Ce mot veut dire, selon son étymologie, *qui mange avec quelqu'un, ou aux dépens de quelqu'un*.

LE PARASITE. — De même tu préféreras manger en compagnie, à manger seul.

TYCHIADE. — Il faut se rendre à tes raisons, et désormais je veux, à l'exemple des enfants, aller te voir le matin et l'après-diner, afin d'apprendre ton art. Il est juste que tu m'en dévoiles, sans jalousie, tous les mystères, comme à ton premier disciple. On dit communément que les mères chérissent leurs premiers enfants avec plus de tendresse.

DE L'ASTROLOGIE ¹

Cet ouvrage traite du ciel et des astres, non cependant des astres et du ciel considérés en eux-mêmes ; mais par rapport à l'art de prédire, en les consultant, des vérités utiles à la vie de l'homme. Mon livre ne contient pas les préceptes de cet art, il ne promet pas d'enseigner les moyens d'exceller dans la divination. Toutefois je suis étonné que parmi tant de savants qui s'exercent sur d'autres sciences, et qui instruisent tout le monde de leurs découvertes, il ne s'en trouve aucun qui s'applique à l'astrologie. Il semble qu'ils la méprisent, et cet art est le seul qu'ils dédaignent de cultiver.

L'astrologie est cependant une science antique : ce n'est pas depuis peu que ses principes sont venus jusqu'à nous. Ils sont l'ouvrage des anciens monarques favorisés des dieux. Mais des hommes de ce siècle, livrés à l'ignorance et à l'oisiveté, ennemis du travail, se font de l'astrologie une idée bien différente. Si par hasard ils rencontrent des imposteurs, qui leur font de fausses prédictions, ils en accusent les astres, prennent l'astrologie en haine, et s'imaginent qu'il n'est en cette science, ni sens, ni vérité. Une telle façon de penser est injuste, ce me semble : ce n'est point à l'art que l'on doit imputer l'impéritie de l'ouvrier. Le peu de talents d'un joueur de flûte, n'empêche pas que la musique ne soit une science ; l'artiste peut être un ignorant, mais l'art a par lui-même le mérite qui lui est propre.

Les Éthiopiens sont les premiers inventeurs de l'astrologie. Ils durent cette découverte à deux causes principales, à leur science (les Éthiopiens surpassent en connaissances toutes les autres nations), et à la situation avantageuse du pays qu'ils habitent. Le ciel est chez eux d'une sérénité continuelle : il

¹ Ce traité écrit en dialecte ionien, est généralement considéré comme n'étant pas de Lucien.

n'éprouve point durant le cours de l'année, la vicissitude des saisons, la température est toujours la même. Ils remarquèrent les premiers que la lune n'est pas toujours lumineuse dans sa totalité, qu'elle prend successivement différentes formes, se montre tantôt sous un aspect, tantôt sous un autre. Ce phénomène leur parut admirable, et digne d'être étudié. Après de fréquentes observations, ils en découvrirent la cause, et jugèrent que la lumière de la lune était empruntée du soleil.

Ils découvrirent encore la marche des autres astres, que nous nommons planètes, parce que ce sont les seuls qui aient un mouvement. Ils en étudièrent la nature, la puissance et les effets, et leur assignèrent des noms. Ce ne sont pas cependant des noms, mais des signes.

Telles furent les observations des Éthiopiens. Ils communiquèrent aux Égyptiens leurs voisins, cette science encore imparfaite. L'art de la divination était, pour ainsi dire, dans son enfance lorsque les Égyptiens le reçurent. Ils lui firent faire en peu de temps les plus grands progrès : ils mesurèrent le mouvement de tous les astres ; réglèrent, par le calcul, l'ordre des années¹, des saisons et des mois. La révolution de la lune fut la mesure des mois, et la marche du soleil servit à régler l'année. Ils portèrent encore plus loin leurs inventions. Ils divisèrent toute l'étendue des cieux en douze parties, dans lesquelles ils renfermèrent, et les étoiles errantes et celles qui n'ont point de mouvement. Chacune de ces divisions était désignée par des figures d'animaux, tracées sur le modèle de ceux que produit la nature. On y voyait des poissons, des hommes, des bêtes sauvages, des oiseaux, et des animaux domestiques. C'est de là que prit naissance cette foule de divinités de toute espèce qu'on adore en Égypte ; car tous les habitants de cette contrée ne faisaient pas usage de ces douze divisions pour annoncer l'avenir. Les uns employaient une constellation, les autres en employaient une autre. Ceux qui consultaient le bélier, adorent un bélier : ceux qui tiraient leurs présages du signe des poissons, ne mangent point de poissons ; et l'on ne tue jamais de bouc dans les contrées où l'on observait le capricorne : d'autres enfin révèrent d'autres animaux. S'ils adorent un taureau, c'est certainement pour honorer le taureau céleste. L'Apis est pour eux l'objet d'une vénération profonde ; il paît en liberté dans la cam-

¹ Voyez HÉRODOTE, liv. II, chap. XLI.

pagne ; les Égyptiens lui ont élevé un temple, dans lequel on prédit l'avenir, et ce culte est la preuve que c'est du taureau céleste qu'ils tirent leurs prophéties.

Peu de temps après, les habitants de Libye s'appliquèrent à cette science, et l'oracle d'Ammon, établi en ce pays, fut également inventé d'après le bélier céleste et la connaissance de cette planète. C'est pour cette raison qu'ils représentent Ammon sous la figure d'un bélier.

Les Babyloniens connurent ces mystères : ils prétendent même qu'ils en furent instruits longtemps avant tous les autres peuples ; pour moi, je pense que cette science n'est parvenue chez eux que beaucoup plus tard.

Ce ne fut ni des Ethiopiens, ni des Égyptiens que les Grecs apprirent l'astrologie. Orphée, fils d'OEagre, leur en révéla les premiers principes. Cependant il ne voulut pas les rendre publics, ni produire cette science au grand jour ; pour seconder ses vues, il l'enveloppa dans des enchantements et des mystères. Il construisit une lyre, et institua des orgies, dans lesquelles il chantait ses dogmes sacrés. Sa lyre montée de sept cordes ¹, rendait une harmonie qui était le symbole de celle des planètes. C'est par ces recherches et par le mouvement des astres, qu'Orphée charmaît tous les cœurs, et se rendait le maître de tout ce qui l'entendait. Ce n'était ni sur sa lyre, ni sur aucune musique de ce genre qu'il fixait son attention ; le véritable objet de son étude était la grande lyre d'Orphée elle-même. Les Grecs, pour honorer ses connaissances en ce genre, lui assignèrent une place dans le ciel, et donnèrent à plusieurs étoiles le nom de lyre d'Orphée. Vous avez vu quelquefois ce poète représenté dans un tableau ou dans une pierre gravée ; il est au milieu des auditeurs, dans l'attitude d'un homme qui chante. Il tient dans ses mains une lyre : autour de lui, des animaux de toute espèce, parmi lesquels on remarque un homme, un taureau et un lion, l'écoutent en silence. Quand vous reverrez ce sujet, souvenez-vous quel est le chant d'Orphée, quelle est sa lyre, et quels sont le lion et le taureau qui l'écoutent ; et si vous en connaissez les véritables modèles, vous les retrouverez dans les cieux.

On dit que Tirésias, Béotien, s'acquit la plus grande réputation dans l'art d'annoncer l'avenir. C'est lui qui enseigna aux

¹ Ce que l'auteur dit ici, n'est point exact. La lyre d'Orphée n'avait que quatre cordes ; et nous apprenons de Strabon, qu'elle dut les trois autres à Terpandre.

Grecs, que parmi les planètes les unes étaient mâles et les autres femelles, et qu'elles avaient des influences différentes. Voilà pourquoi les fables ont raconté de ce Tirésias, qu'il était de deux natures, qu'il réunissait les deux sexes, et paraissait tour à tour homme ou femme.

Lorsqu'Atrée et Thyeste se disputèrent le trône de leur père, les Grecs cultivaient publiquement l'astrologie et l'étude du ciel. L'état d'Argos résolut de donner l'empire à celui des deux frères qui surpasserait l'autre dans cette science. Thyeste observa le bélier céleste, et le décrivit. C'est de là que les fables ont dit qu'il était né un bélier d'or dans le palais de Thyeste. Mais Atrée fit un ouvrage sur le soleil et sur les levers de cet astre : il fit voir que sa marche n'était point la même que celle de la terre, qu'ils tenaient l'un et l'autre une route opposée, que ce qui paraissait être le coucher de la terre, était le lever du soleil. Les Argiens enchantés de cette découverte, le proclamèrent roi : telle fut la glorieuse récompense que sa science lui procura.

Bellérophon, à mon avis, nous offre un pareil emblème. Je ne saurais me persuader qu'il eût un coursier ailé ; mais je crois que ce héros, en cultivant l'astrologie, prit des idées sublimes, vécut au milieu des astres, s'élança dans les cieux sur les ailes de son génie et non sur celles d'un cheval.

J'en dis autant de Phryxus et d'Athamas, qui, si l'on en croit les poètes, ont traversé les airs sur un bélier d'or. Il en est de même de Dédale l'Athénien : son histoire, quoique étrangère, appartient à l'astrologie ; il faisait le plus grand usage de cette science, et il en découvrit les principes à son fils. Mais la jeunesse et l'imprudence d'Icare, le portèrent à des recherches qui excédaient ses forces : il s'éleva en esprit jusqu'au pôle, et fut précipité dans des erreurs qui lui firent manquer le véritable but de la science. Il tomba dans une mer de difficultés inextricables. Les fables de la Grèce racontent autrement son aventure, et l'on a donné à un bras de mer le nom de mer Icarienne, sans trop savoir pourquoi.

Peut-être Pasiphaé ayant appris de Dédale à connaître le taureau céleste, qui brille entre plusieurs étoiles, devint amoureuse de cette science ; on en prit occasion de dire que Dédale lui avait fait épouser un taureau.

Quelques écrivains divisèrent cette science en plusieurs parties. Chacun d'eux l'accrut de quelque nouvelle découverte. Les uns observèrent la lune, les autres l'étoile de Jupiter, ceux-ci le soleil : le mouvement de ces planètes et leur influence

furent l'objet de leurs travaux. Endymion donna des règles pour connaître le cours de la lune. Phaéton chercha à déterminer la marche du soleil ; mais il ne put le faire conformément à la vérité, et mourut laissant son ouvrage imparfait. Les poètes, qui ignoraient cette circonstance, font de Phaéton un fils du soleil, et racontent de lui une histoire tout à fait incroyable. Ils disent qu'il alla trouver le Soleil son père, et lui demanda à conduire son char lumineux; que celui-ci lui accorda sa demande, et lui donna des avis sur la manière de conduire ses chevaux. Mais Phaéton ne fut pas plus tôt monté sur le char, qu'emporté par sa jeunesse et par l'inexpérience, tantôt il s'approchait trop de la terre, tantôt il s'en éloignait trop, et faisait périr les hommes, ou par une chaleur excessive, ou par un froid trop rigoureux. Jupiter irrité, le frappa d'un coup de foudre, et le précipita dans l'Eridan. Ses sœurs pleurèrent son trépas, et dans l'excès de leur douleur, elles furent métamorphosées en peupliers : elles continuent de verser des larmes, et distillent de l'ambre ; cependant il n'est rien arrivé de tout cela, et il n'est pas permis de le croire. Le soleil n'a jamais eu de fils, loin que ce fils ait été tué d'un coup de foudre.

Les Grecs ont encore une foule d'autres fables auxquelles je ne saurais ajouter foi. Comment, en effet, peut-on croire qu'Enée soit le fils de Vénus, Minos celui de Jupiter, Ascalaphus de Mars, et Antolycus de Mercure ? Ces hommes étaient sans doute chéris des dieux, et au moment de leur naissance, Vénus, Jupiter, Mars jetèrent sur eux un coup-d'œil favorable. Car ceux des dieux qui dominent les hommes, lorsqu'ils viennent au monde, peuvent passer pour leurs pères ; ils ont sur eux la même influence, leur donnent la forme, la couleur, les talents, l'industrie. Minos fut roi, parce que Jupiter dominait ; Enée dut sa beauté à l'influence de Vénus ; et si Antolycus fut un adroit trompeur ¹, ce talent lui vint de Mercure.

Jamais Jupiter n'enchaîna Saturne ; jamais il ne le précipita dans le Tartare, bien loin de le traiter comme les hommes se l'imaginent. Saturne roule dans un orbite éloigné du cercle des autres planètes, sa marche est d'une lenteur extrême, à peine les yeux des hommes peuvent-ils l'apercevoir : de là l'on a dit qu'il était immobile et comme enchaîné. L'immense profondeur des airs est précisément ce que l'on appelle le Tartare.

C'est dans les poésies d'Homère et d'Hésiode, que l'on peut

¹ HOMÈRE, *Odyssée*, liv. XIX, v. 396.

apprendre que les fables anciennes conspirent toutes à nous parler d'astrologie. Lorsque le poète décrit la chaîne de Jupiter, et les traits du soleil, il me semble qu'il désigne les jours : et les villes, les chœurs de danse, les vendanges que Vulcain représenta sur le bouclier d'Achille, sont autant d'emblèmes astrologiques. L'adultère de Mars et de Vénus, et ce qui se passe en présence de tous les dieux, n'ont jamais eu lieu qu'en Astrologie. La conjonction de Mars et de Vénus est l'objet des chants du poète, qui célèbre ailleurs les influences des autres planètes ; par exemple, lorsqu'il dit à Vénus :

Les doux plaisirs d'Hymen sont ton unique affaire.
Minerve et le dieu de Mars président à la guerre ¹.

Les anciens qui connaissaient cette science, se servirent très souvent de la divination, et ne la traitaient pas aussi légèrement qu'on le fait aujourd'hui. Ils ne fondaient pas de ville, ils ne l'environnaient point de murailles, ne livraient point de combats, n'épousaient point de femmes, qu'ils n'eussent auparavant appris des devins quelle serait l'issue de leur entreprise, et les oracles ne se rendaient que par le moyen de l'astrologie. A Delphes, une vierge est chargée d'annoncer l'avenir, elle est le symbole de la vierge qui est dans les cieux. Le dragon qui est sous le trépied, nous dit qu'il est l'image de celui qui brille parmi les étoiles : et l'oracle d'Apollon établi à Didymes, n'est, à mon avis, ainsi nommé, que par allusion aux Gémeaux célestes.

La divination était si sacrée aux yeux des anciens, qu'Ulysse fatigué de ses courses vagabondes, et voulant connaître les destins que lui réservaient les dieux, descendit aux enfers, non *pour y voir des morts la rive désolée* ², mais dans le désir de consulter Tirésias. Parvenu aux lieux que lui avait indiqués Circé, il creuse une fosse, il y fait couler le sang des brebis qu'il immole. A travers la foule des ombres qui s'approchent pour boire le sang, il reconnaît sa mère ; mais il ne lui permet pas plus qu'aux autres de prendre part à cette libation, qu'auparavant Tirésias n'y ait goûté, et qu'il ne l'ait forcé à lui révéler l'avenir. Il eut le courage de voir l'ombre de sa mère endurer une soif ardente.

C'est sur le modèle des lois célestes que Lycurgue a formé celles qu'il a données aux Lacédémoniens. C'est chez ce peuple

¹ HOMÈRE, *Iliade*, livre V, v. 429.

² *Odyssée*, liv. XI, v. 93.

une loi de ne jamais se mettre en campagne avant la pleine lune. Le législateur a pensé que cet astre n'avait pas la même influence à son croissant et à son décours ; mais que tous les événements lui étaient soumis.

Les Arcadiens sont les seuls qui n'ont point cette doctrine, et qui ne font aucun cas de l'astrologie. Cela n'est pas étonnant d'un peuple si ignorant et si stupide, qu'il se prétend plus ancien que la Lune.

Ainsi nos ancêtres étaient fortement attachés à l'art de la divination. Mais, parmi les hommes de ce siècle, les uns disent qu'il est impossible de trouver un but certain à cette science, qu'elle ne mérite point notre confiance, et ne dit jamais la vérité ; que ce n'est pas pour nous que Jupiter et Mars se meuvent dans les cieux, qu'ils ne font aucune attention aux affaires des humains et n'ont avec elles aucun rapport ; qu'enfin ces astres roulent dans leur orbite, emportés par la loi de la nécessité.

Il est d'autres personnes qui, sans taxer l'astrologie d'imposture, la regardent comme inutile, attendu que la divination ne saurait changer les décrets des Parques.

Voici ce que je réponds aux uns et aux autres : les astres roulent dans les cieux sur leur propre orbite, mais ce mouvement influe sur tout ce qui se passe ici-bas. Voudriez-vous qu'un cheval dans sa course, les hommes et même les oiseaux en s'agitant, pussent faire sauter des pierres, ou voler des brins de paille sous le souffle du vent qu'excite leur course, et que la rotation des astres ne produisit aucun effet sur un autre corps ? Un peu de feu fait descendre ses émanations jusqu'à nous ; cependant ce n'est pas pour nous que ce feu brûle, il s'inquiète peu de notre chaleur. Pourquoi ne recevriions-nous aucune émanation des étoiles ? Il est sans doute impossible à l'astrologie de changer le cours des événements, et de rendre heureux ceux qui nous sont défavorables ; mais cette science peut être utile aux hommes qui en font usage. Elle portera la joie dans leur cœur, en leur faisant connaître d'avance la prospérité dont ils doivent jouir un jour, et à les aider à supporter avec plus de patience les maux dont ils sont menacés. L'infortune ne les surprendra point, lorsqu'ils s'y attendaient le moins. L'attente du malheur y habitue l'âme, et le rend plus facile à supporter. Telle est ma façon de penser sur l'astrologie.

ANACHARSIS

OU

DES EXERCICES DE CORPS

ANACHARSIS ET SOLON

ANACHARSIS. — Pourquoi donc, Solon, les jeunes gens chez vous agissent-ils de la sorte ? Les uns étroitement embrassés se donnent le croc-en-jambe, d'autres se serrent avec force et se ploient comme des osiers. En voici qui se couvrent le corps de boue, en s'y roulant comme des pourceaux. Cependant je les voyais tout à l'heure quitter leurs vêtements, s'oindre d'huile, et tour à tour se frotter l'un l'autre d'une manière fort paisible : puis tout à coup, poussés d'une fureur subite, ils se sont élancés les uns contre les autres, tête baissée, frappant du front comme les bœliers. Ah ! tiens, en voilà un qui vient d'enlever son adversaire par les jambes et l'a jeté par terre ; il se précipite sur lui, et ne lui permet pas de se relever ; il le presse, lui serre le ventre avec ses jambes, et lui met le coude sous le gosier. Il va étrangler ce malheureux ! Mais celui-ci lui frappe sur l'épaule, pour le supplier, je pense, de ne pas le suffoquer entièrement. Ce n'est pas, sans doute, dans la crainte de se salir que ceux-ci épargnent l'huile ; car après avoir essuyé celle dont ils se sont frottés, ils se remplissent de boue au moment où ils sont couverts de sueur. Ils me font rire quand je les vois s'échapper, comme des anguilles, des mains de leurs adversaires.

En voici d'autres, dans un endroit découvert de cette cour, qui font la même chose, excepté que ce n'est point dans un borbier qu'ils se plongent, mais dans une fosse profonde

remplie de sable. Ils le répandent l'un sur l'autre de bonne amitié, et grattent la poussière comme des coqs : apparemment afin qu'ils puissent s'échapper avec moins de facilité, lorsqu'ils se serreront mutuellement dans leurs bras ; car le sable empêchant la main de glisser, présente une prise plus assurée.

Ceux-là debout, et couverts de poussière, se frappent, se donnent des coups de pied, et s'élancent l'un sur l'autre. En voici un qui semble être sur le point de cracher toutes ses dents. Le malheureux vient, comme tu l'as vu, de recevoir un coup de poing dans la mâchoire : sa bouche est remplie de sang et de sable. Eh, mais ! l'archonte ne les sépare point, car l'habit de pourpre dont cet homme est revêtu, me fait penser que c'est quelque magistrat¹. Il ne fait pas finir le combat ; au contraire, il encourage celui qui a porté le coup, et lui donne des éloges. Ailleurs j'en vois d'autres qui s'agitent avec violence, qui sautent comme s'ils couraient, et cependant restent à la même place : ils s'élancent en haut, et donnent des coups de pieds dans l'air. Je voudrais bien savoir quel avantage il peut résulter de cette manière d'agir. Pour moi, il me semble qu'une telle conduite tient de la folie, et l'on me persuadera difficilement que tous ceux qui agissent de la sorte ne soient point extravagants.

SOLON. — Je ne suis pas étonné, Anacharsis, que tu portes un pareil jugement de ce qui se fait ici. C'est pour toi une coutume étrangère et bien éloignée des mœurs de la Scythie. Vos sciences et vos exercices paraîtraient de même fort extraordinaires à un Grec qui en serait spectateur, comme tu l'es aujourd'hui des nôtres. Toutefois, sois sans inquiétude : ce n'est point la folie qui fait agir ainsi ces jeunes gens, et ce n'est pas pour s'outrager qu'ils se frappent les uns les autres, qu'ils se roulent dans la boue, et se couvrent de poussière. Cet exercice renferme une utilité qui n'est pas sans plaisir, et procure au corps une vigueur singulière. Si tu restes encore quelque temps en Grèce, comme je l'espère, tu ne tarderas pas à être toi-même un de ceux qui se roulent dans la boue et le sable.

ANACHARSIS. — Fi donc ! Solon ; trouvez à cela du plaisir et de l'utilité, j'y consens ; mais si quelqu'un des vôtres me faisait un pareil outrage, il saurait bientôt que ce n'est pas en vain que je porte un cimeterre. Cependant, apprends-moi quels

¹ C'est simplement le maître du gymnase.

noms vous donnez à tout ce que je vois ici ; comment appellerons-nous ce que font ces jeunes gens ?

SOLON. — Le lieu même, Anacharsis, s'appelle chez nous un *Gymnase* : il est consacré à Apollon Lycien. Tu vois sa statue dans cet homme appuyé sur une colonne, et qui tient un arc dans sa main gauche : son bras droit est reployé sur sa tête : l'attitude annonce que le dieu se repose après une grande fatigue. Parmi ces différents exercices, celui pour lequel on s'enduit de boue, s'appelle *la lutte*. Cependant ceux qui se couvrent de sable sont aussi des *lutteurs*. Nous nommons *pancrace*, le combat dans lequel on se tient debout en se frappant l'un l'autre. Nous avons encore d'autres exercices semblables, tels que le *pugilat*, le *disque*, le *saut*. On célèbre des jeux publics pour tous ces exercices. Le vainqueur est considéré au-dessus de ses concitoyens, et remporte des prix.

ANACHARSIS. — Et quels sont ces prix ?

SOLON. — A Olympie, c'est une couronne d'olivier sauvage ; à l'Isthme, cette couronne est de pin ; elle est d'ache à Némée ; aux jeux Pythiens, on donne des fruits cueillis aux arbres consacrés à Apollon ; et chez nous, aux Panathénées, de l'huile des oliviers consacrés à Minerve. Qu'as-tu donc à rire, Anacharsis ? est-ce que ces présents te paraissent de peu de valeur ?

ANACHARSIS. — Point du tout, les prix dont tu viens de faire l'énumération, sont tout à fait considérables. Ils prouvent l'émulation de générosité qui animait les fondateurs. Une telle récompense mérite, en vérité, que les combattants fassent les plus grands efforts pour les obtenir, qu'ils s'exposent à des travaux de toute espèce, se mettent en danger d'être étranglés l'un par l'autre, ou de se rompre quelque membre. Apparemment qu'ils ne peuvent pas se procurer du fruit quand bon leur semble, et se couronner d'ache ou de pin, sans se débarrasser le visage de boue, ou sans se faire donner des coups de pied dans le ventre par leurs antagonistes.

SOLON. — Mais, mon cher, ce ne sont point ces faibles présents que nous considérons : ils ne sont que les indices de la victoire, une marque de distinction pour celui qui l'a remportée et la gloire qui accompagne ces indices, est du plus grand prix pour le vainqueur. C'est pour elle qu'on cherche à s'illustrer par des travaux, qu'on trouve beau de recevoir des coups de pied ; car on ne peut l'obtenir sans peine. Il faut que celui qui la désire soutienne dès sa jeunesse des fatigues sans nom-

bre ; ce n'est qu'à ce prix qu'il peut espérer voir couronner ses travaux par une fin tout à la fois utile et agréable.

ANACHARSIS. — Par cette fin utile et agréable, tu veux dire, Solon, qu'ils sont couronnés aux yeux de toute la Grèce, qu'on leur prodigue les louanges, et qu'on célèbre leur victoire. Hélas ! on devrait bien les plaindre des coups qu'ils ont reçus. Voilà des vainqueurs bien heureux d'obtenir pour récompense de tant de travaux quelques fruits et une couronne d'ache !

SOLON. — Tu ne connais pas encore nos usages, te dis-je ; mais ta façon de penser changera bientôt, lorsque tu assisteras à nos assemblées solennelles, lorsque tu verras un peuple immense accourir de toutes parts pour être témoin de ces jeux, les rangs innombrables de spectateurs, les athlètes comblés de louanges, et le vainqueur honoré à l'égal des dieux.

ANACHARSIS. — Et voilà justement, Solon, ce qu'il y a de plus déplorable ; c'est qu'il faut que les athlètes endurent tous ces mauvais traitements, non pas sous les yeux d'un petit nombre de personnes, mais à la vue d'une foule de spectateurs témoins des outrages qu'ils reçoivent. Comment ces spectateurs peuvent-ils les estimer heureux lorsqu'ils les voient tout dégoûtants de sang ou suffoqués par leurs adversaires ; car c'est tout le bonheur que leur procure la victoire. Chez nous autres Scythes, Solon, si quelqu'un frappait un citoyen, ou le jetait par terre, en s'élançant sur lui, si même il lui déchirait son habit, les vieillards lui infligeraient un châtiment rigoureux : quand sa violence n'aurait eu qu'un petit nombre de témoins, loin d'éclater au milieu d'un spectacle aussi nombreux que tu me représentes ceux de l'Isthme et d'Olympie. Quoi qu'il en soit, je ne puis m'empêcher de plaindre les athlètes, quand je considère tous les maux qu'ils ont à souffrir. A l'égard des spectateurs, qui, dis-tu, accourent de toutes parts à ces assemblées, je suis fort étonné de ce qu'ils abandonnent ainsi leurs affaires pour venir se divertir à de pareils spectacles, et je ne puis nullement comprendre comment ils peuvent trouver du plaisir à voir des hommes se battre, se donner des coups, se jeter contre terre, et se meurtrir les uns les autres.

SOLON. — Si nous étions au temps des jeux Olympiques, des jeux Isthmiques, ou des Panathénées, tu apprendrais en voyant tout ce qui s'y passe, que ce n'est point mal à propos que nous montrons tant d'ardeur pour ces spectacles. Il ne m'est pas possible de te donner par mes discours une idée du

plaisir que tu aurais à voir la bravoure des athlètes, la beauté de leurs corps, leurs attitudes admirables, l'adresse singulière, la force infatigable, la hardiesse, l'ardeur, le courage invincible, les efforts terribles qu'ils déploient pour remporter la victoire. Je suis bien persuadé que tu ne cesserais de les combler de louanges, de te récrier, et de les applaudir.

ANACHARSIS. — D'en rire, Solon, et qui plus est de m'en moquer. En effet, tout ce dont tu viens de faire l'énumération, cette bravoure, ces belles attitudes, la beauté, la hardiesse, sont, je le vois bien, entièrement perdues pour vous qui les employez à un objet de peu de valeur. Attendez au moins que la patrie soit en danger, et votre pays ravagé, que vos parents ou vos amis soient exposés à quelque outrage. N'est-ce pas le comble du ridicule, d'épuiser inutilement votre courage à supporter tant de maux ; de souffrir de si grandes fatigues, de déshonorer la beauté de vos corps, en vous roulant dans la poussière ; de vous défigurer par des meurtrissures, dans l'espoir de posséder, après la victoire, un fruit ou une branche d'olivier sauvage ? car j'aime à me rappeler ces prix d'une espèce si singulière. Mais, dis-moi, tous les combattants les remportent-ils ?

SOLON. — Non vraiment. Il n'y en a qu'un qui les obtienne, et c'est le vainqueur.

ANACHARSIS. — Eh quoi ! Solon, tant d'hommes se livrent à ces travaux pour une victoire incertaine et douteuse, et cela, quand ils savent qu'il ne peut y avoir parmi eux qu'un seul vainqueur, et une foule de vaincus, qui auront inutilement reçu, les uns des coups, les autres des blessures ?

SOLON. — Il semble, Anacharsis, que tu n'aies jamais réfléchi sur les moyens de perfectionner une république, autrement tu ne blâmerais pas un de nos plus beaux usages. Si, quelque jour, tu es curieux d'étudier ce qui peut donner à un état la constitution la plus parfaite, tu approuveras alors ces exercices, et l'ardeur avec laquelle nous les cultivons ; tu connaîtras toute l'utilité qui résulte de ces travaux, pour lesquels notre empressement te paraît aujourd'hui si ridicule.

ANACHARSIS. — Et mais, Solon, je ne suis venu chez vous du fond de la Scythie, je n'ai traversé tant de contrées, passé la vaste et orageuse mer de l'Euxin, que dans le dessein d'apprendre les lois de la Grèce, d'observer vos usages, et d'étudier la meilleure forme de gouvernement. C'est pour cela que

parmi tant d'Athéniens, je t'ai choisi pour mon hôte et pour mon ami. Je suis venu à toi sur ta réputation, et dès que j'ai su que tu avais composé certaines lois, établi d'excellents usages, institué des professions utiles, en un mot, formé un gouvernement sage, j'ai voulu t'avoir pour maître; instruis-moi donc, prends-moi pour ton disciple, et désormais assis à tes côtés, je me passerai volontiers de boire et de manger pour avoir le plaisir de t'entendre discourir sur le gouvernement et les lois, jusqu'à ce que tu sois fatigué de parler.

SOLON. — Il n'est pas aisé, mon cher, de parcourir tous ces objets en si peu de temps. Ce n'est qu'en les traitant chacun à leur tour, que je puis te les faire connaître. Je t'instruirai une autre fois de nos opinions religieuses, des lois qui règlent la parenté, les mariages, et les autres devoirs civils. Aujourd'hui, je veux t'exposer notre façon de penser sur les jeunes gens, et sur l'éducation que nous leur donnons dès qu'ils commencent à pouvoir comprendre ce que c'est que la vertu, et que leur corps, parvenu à la vigueur de l'âge viril, est capable de supporter le travail. Par là, tu connaîtras dans quel dessein nous avons institué ces exercices, et pourquoi nous obligeons les jeunes gens à soumettre de bonne heure leur corps à la fatigue. Ce n'est pas uniquement dans la vue des jeux publics, ni afin qu'ils y remportent des prix, qu'un petit nombre peut seul obtenir; mais nous voulons que par ce moyen ils acquièrent, et pour eux-mêmes, et pour la république entière, un avantage mille fois plus précieux. Il est, en effet, un autre combat proposé à tout citoyen vertueux; la couronne n'en est pas de pin, d'ache ou d'olivier sauvage: elle renferme en elle-même la félicité publique. Cette couronne dont je parle, est la liberté de chaque citoyen en particulier et de la patrie en général, la richesse, la gloire, la célébration paisible des solennités établies par nos ancêtres, la conservation de nos biens, en un mot, les faveurs les plus brillantes que l'on puisse attendre de la libéralité des dieux. Tous ces avantages sont entrelacés à la couronne dont je parle, et ne peuvent s'acquérir que par le combat auquel ces exercices et ces travaux les préparent.

ANACHARSIS. — Comment donc, admirable Solon! tu avais à me parler de récompenses aussi considérables, et tu ne me nommais que des fruits, une branche de pin, et un rameau d'olivier?

SOLON. — Sans doute, Anacharsis, que ces prix ne te paraissent plus si méprisables depuis que tu en as compris l'objet. Tu vois qu'ils sont le fruit du même esprit de sagesse, qui a produit les autres institutions civiles ; qu'ils font partie de ce grand combat, de cette couronne de félicité dont je parlais tout à l'heure. Sans nous en apercevoir, notre conversation avait quitté l'ordre que je voulais lui faire observer, et j'ai parlé d'abord de ce qui se pratique à Olympie, dans l'Isthme et à Némée. Mais, puisque nous avons du loisir, et que tu me témoignes une si grande envie de t'instruire, nous pouvons facilement remonter à l'origine des choses, et à ce combat commun, en vue duquel nous nous exerçons à ceux-ci.

ANACHARSIS. — Cela vaudra beaucoup mieux ; et de cette manière notre conversation procédant avec plus de méthode, j'en serai plus tôt convaincu que je ne dois pas rire des athlètes, quand je les verrai se glorifier d'une couronne d'ache ou d'olivier sauvage. Cependant, si tu le veux bien, allons nous asseoir sous cet ombrage, nous y serons moins interrompus par les acclamations dont on encourage les lutteurs : d'ailleurs (il faut en convenir) je ne supporte pas facilement le soleil, dont les rayons brûlants tombent d'aplomb sur ma tête nue ; car j'ai voulu quitter le chapeau dont on se couvre chez nous, pour ne pas paraître seul au milieu des Grecs, dans un costume étranger. Nous sommes dans la saison de l'année où domine la constellation la plus ardente : vous l'appellez, je crois, la *canicule* : elle brûle tout, elle enflamme et dessèche l'air : déjà le soleil à son midi, frappe sur nos têtes, et excite en nous une chaleur insupportable. Je suis même étonné, que dans l'âge avancé où tu es, la chaleur ne te fasse pas suer comme moi : tu n'en parais aucunement incommodé, et sans chercher d'ombrage, tu supportes facilement l'ardeur du soleil.

SOLON. — Ce sont ces travaux inutiles, Anacharsis, ces fréquentes culbutes dans la boue, ces fatigues soutenues en plein air, qui me servent de rempart contre les coups de soleil. Je n'ai pas encore besoin de chapeau qui empêche ses rayons de frapper sur ma tête. Mais allons nous asseoir. Cependant ne va pas écouter tout ce que je vais te dire avec le respect que l'on doit à des lois : garde-toi d'ajouter à mes discours une foi sans bornes ; au contraire, si mes principes ne te paraissent pas justes, contredis-les aussitôt, et sou mets-les à un examen sévère. Par ce moyen, nous ne pouvons manquer d'obtenir un de ces deux avantages : ou tu seras plus fortement persuadé,

lorsque tu auras donné un libre cours à tes objections : ou tu me feras connaître que je n'avais pas des idées justes sur ces objets : et dans ce cas, Athènes entière ne tardera pas à te témoigner sa reconnaissance : car plus tu m'instruiras, plus tu réformeras mes opinions, et plus tu rendras à la république un service important. Loin de le cacher, je serais le premier à publier ce bienfait. Je me rendrais aussitôt dans le Pnyce ; et là, je dirais au peuple assemblé : « Athéniens, c'est moi, à la vérité, qui ai composé vos lois, je les ai rendues aussi utiles à la république, qu'il m'a été possible ; mais cet étranger (je te montrerais, Anacharsis), cet étranger, quoique Scythe, est un homme rempli de sagesse. Il a changé mes opinions, il m'a fait connaître des principes et des mœurs bien préférables. Inscrivez-le donc au rang de vos bienfaiteurs, élevez-lui une statue d'airain à côté des héros de cette ville, à côté de Minerve même ». Sois sûr, Anacharsis, qu'Athènes ne rougirait point d'apprendre d'un étranger et d'un Barbare quelque chose d'avantageux.

ANACHARSIS. — Voilà bien ce que j'avais entendu dire de vous autres, Athéniens, que vos discours étaient toujours assaisonnés d'ironie. Eh ! comment serait-il possible, que moi, qui n'ai jamais vécu que sur un chariot, occupé à faire paître des troupeaux, errant de contrées en contrées, qui n'avais jamais habité de ville, qui n'en avais même jamais vu avant de venir ici ; comment, dis-je, serait-il possible que je pusse raisonner sur le gouvernement, et instruire un peuple autochtone, qui vit depuis tant de siècles sous une excellente législation, dans une des plus anciennes cités de la Grèce. Comment, surtout, pourrais-je apprendre quelque chose à Solon, qui possède, pour ainsi dire, depuis sa naissance, ce grand art de bien gouverner un État, et de donner des lois qui fassent sa félicité. Quoi que tu dises, il faut nécessairement que j'aie en toi la foi due à un législateur. Néanmoins, je te proposerai mes objections lorsque tes discours ne me paraîtront pas justes, afin de m'instruire plus solidement. Déjà nous voici à l'abri du soleil, sous un ombrage épais, et cette pierre fraîche nous offre un siège agréable. Reprends, je te prie, ton discours ; et, remontant à son origine, apprend-moi la raison pour laquelle vous exercez les jeunes gens aux travaux au sortir de l'enfance ; comment, en se roulant dans la boue, pourront-ils devenir d'excellents citoyens : et en quoi la poussière et les culbutes peuvent-elles contribuer à les rendre vertueux ? voilà ce que je désirerais

apprendre de toi en ce moment. A l'égard des autres objets, tu m'en instruiras par la suite, chacun à leur tour, et à mesure que l'occasion s'en présentera. Seulement, pendant ton discours, cher Solon, ne va pas oublier que tu parles à un barbare. Ne sois ni long, ni compliqué dans tes raisonnements, car je craindrais d'avoir oublié les premiers quand tu passerais aux seconds.

SOLON. — C'est à toi de régler notre conversation, Anacharsis : et dès qu'elle te paraîtra devenir obscure, ou s'écarter mal à propos de son objet, tu en abrégeras la longueur, en m'interrogeant aussitôt sur ce que tu voudras savoir. Si cependant elle n'est point étrangère à notre sujet, si mes discours ne s'éloignent pas trop du but que nous nous proposons, il n'y aura, je pense, aucun inconvénient à leur donner une certaine étendue. Telle est la coutume observée dans le sénat de l'aréopage, juge des affaires criminelles. Lorsque ce sénat, assemblé sur la colline de Mars, s'assoit pour prononcer sur un meurtre, sur des blessures volontaires, ou sur un incendie, chacune des parties soumises à son jugement, a droit de parler et de plaider sa cause, tour à tour ; d'abord l'accusateur parle le premier, ensuite l'accusé. Ils peuvent porter la parole, ou faire monter à leur place des orateurs qui les défendent. Tant que ces orateurs se renferment dans leur cause, le sénat les écoute avec patience et tranquillité : mais, s'ils veulent faire précéder leur discours d'un exorde, afin de disposer les juges en leur faveur, s'ils cherchent à exciter la compassion, ou à réveiller l'indignation par des moyens étrangers à l'affaire, ce que font les orateurs pour séduire les magistrats, aussitôt un héraut s'avancant vers eux, leur impose silence, et ne leur permet pas de dire des inepties en présence du sénat, ni d'embrouiller l'affaire par des raisonnements vagues. La raison de cet usage est pour que les Arcépagites ne voient que les faits dans toute leur simplicité. Et bien, Anacharsis, je te fais en ce moment, sénateur de l'aéropage : écoute-moi de la même manière que le sénat écoute les orateurs ; impose-moi silence dès que tu t'apercevras que j'abuse de la parole, mais qu'il me soit permis de m'étendre, tant que je ne dirai que des choses relatives à notre affaire. La prolixité de mes discours te fatiguera moins, puisque nous ne conversons plus exposés aux rayons du soleil : nous voici sous un ombrage épais, et nous avons du loisir.

ANACHARSIS. — Tu as raison, et déjà je te sais gré de m'avoir

appris, en passant, ce qui se pratique à l'aéropage. C'est une chose vraiment admirable et digne des magistrats vertueux qui le composent, de n'avoir égard qu'à la seule vérité pour porter leur suffrage. Parle donc à présent suivant nos conditions, et moi, nouvel aréopagite (car tu viens de me créer membre de l'aréopage), je t'écouterai à la manière de ce sénat.

SOLON. — Il faut avant tout, Anacharsis, que je t'expose en peu de mots l'idée que nous nous formons d'une ville et de ses citoyens. Nous sommes bien éloignés de croire qu'une ville consiste dans l'assemblage des édifices, tels que les fortifications, les temples, les arsenaux. Toutes ces choses, il est vrai, forment un corps stable, qui offre aux habitants une demeure sûre et inébranlable. Mais c'est dans les citoyens que nous faisons consister toute la force d'une cité. Ce sont eux qui la peuplent, qui la régissent, qui la gardent, qui exercent tous les emplois, qui l'animent, comme l'âme produit en nous le mouvement. En conséquence d'une telle façon de penser, nous prenons soin, comme tu le vois, d'embellir le corps même de la ville, et de rendre son séjour agréable, soit en l'ornant d'édifices au dedans, soit en l'entourant au dehors de remparts qui contribuent à sa sûreté. Mais notre principale attention est de veiller à ce que les citoyens portent une âme vertueuse dans un corps plein de vigueur : persuadés que de pareils habitants feront fleurir la cité pendant la paix, la préserveront des ravages de la guerre, et lui conserveront son honneur et sa liberté. La première éducation des enfants est confiée aux mères, aux nourrices, aux pédagogues, qui jettent dans leur âme les premières semences de la vertu. Mais aussitôt qu'ils ont acquis la connaissance des choses honnêtes, dès que la pudeur, le respect, la crainte, le désir des récompenses se sont développés dans leur cœur, dès que leurs corps plus formés et plus robustes, paraissent capables de supporter le travail, après leur avoir enseigné les sciences et les exercices de l'âme, on commence à les accoutumer à la fatigue. Il ne suffit point à l'homme de rester tel qu'il est sorti des mains de la nature, son corps et son âme ont également besoin des secours de l'éducation, qui peut seule améliorer les dispositions heureuses qu'il a pu recevoir en naissant, et changer ces inclinations vicieuses en de bonnes qualités. Nous imitons les agriculteurs, qui donnent un appui à la plante délicate, encore peu élevée au-dessus de la terre, et la protègent contre

le souffle impétueux des vents. Mais dès que l'arbre est devenu plus vigoureux, ils en retranchent les branches superflues, et le rendent plus fertile en fruits en le livrant à l'agitation et aux secousses de l'air. . .

Nous enflammions d'abord l'âme des jeunes gens par la musique et par la science des nombres, nous leur apprenons ensuite à écrire, à lire d'une voix sonore et harmonieuse. Quand ils sont plus avancés en âge, on leur récite les maximes des anciens philosophes, les faits illustres de l'antiquité, des discours propres à former les mœurs, et que nous ornons des grâces de la poésie, afin qu'ils fassent dans leur mémoire une impression plus profonde. Au récit de quelque trait héroïque, de quelque action célèbre, ils deviennent insensiblement amoureux de la gloire, ils désirent imiter les faits qu'ils entendent chanter, pour être un jour eux-mêmes le sujet des chants et de l'admiration de la postérité. Tel est l'effet qu'ont souvent produit sur nous les poésies d'Homère et d'Hésiode. Enfin lorsqu'ils approchent de l'âge auquel ils doivent étudier la politique, et participer aux affaires publiques. . . . Mais peut-être tout ceci est-il étranger à notre objet : je ne me proposais pas de parler des exercices de l'âme, je ne voulais que t'expliquer le motif pour lequel nous exerçons le corps de nos jeunes gens. Je me tais donc, sans attendre qu'un héraut m'impose silence, ou que toi-même, comme sénateur de l'aréopage, tu me fermes la bouche. Je suis même persuadé que c'est par égard pour moi, que depuis si longtemps tu supports mon bavardage inutile.

ANACHARSIS. — Dis-moi, je te prie, Solon, l'aréopage a-t-il décerné quelque punition contre ceux qui ne disent point les choses nécessaires, et qui les passent exprès sous silence ?

SOLON. — Pourquoi me fais-tu cette question ? Ta pensée n'est pas claire.

ANACHARSIS. — C'est que tu passes ce qu'il y a de plus intéressant, ce que j'écoutais avec le plus de plaisir, l'instruction de l'âme, pour me parler de gymnases, et d'exercices pénibles, qui sont assurément moins nécessaires.

SOLON. — Je me suis rappelé, mon cher, les conditions que nous avons établies en commençant cet entretien ; et je ne voulais pas me permettre d'écarter, de peur que la proximité de mes discours ne troublât ta mémoire. Je vais, puisque tu le veux, reprendre ce sujet et le traiter le plus succinctement qu'il me

sera possible : nous en ferons une autre fois un examen plus réfléchi.

Nous formons donc l'âme de la jeunesse par l'étude des lois publiques. Ces lois sont exposées à la vue de tout le peuple, écrites en gros caractères : elles enseignent ce que l'on doit faire, et ce que l'on doit éviter. Dans le commerce des hommes vertueux, nos jeunes gens apprennent à régler leurs discours suivant l'honnêteté, à pratiquer la justice, à se conduire avec égalité envers leurs concitoyens, dans le maniement des affaires publiques, à ne jamais rien désirer de honteux, à s'enflammer pour tout ce qui est beau, à ne se permettre aucune violence. Ces hommes vertueux sont appelés chez nous sophistes et philosophes. D'ailleurs nous avons des théâtres publics où se rassemblent tous nos citoyens : là nous instruisons encore la jeunesse par des tragédies et des comédies, qui leur mettent sous les yeux les vertus des héros de l'antiquité, et les vices les plus ordinaires, afin qu'ils évitent les uns et s'empressent d'acquérir les autres. Nous permettons aux auteurs comiques de railler et d'invectiver les citoyens, dont les mœurs dépravées et la conduite honteuse sont indignes de la république, dans l'espoir que, sensibles à ces reproches, ces hommes corrompus s'efforceront de devenir meilleurs, et que les autres éviteront avec soin tout ce qui pourrait les exposer à de semblables reprimandes.

ANACHARSIS. — J'ai vu ces acteurs tragiques et comiques dont tu parles, Solon ; ce sont, je pense, ces hommes qui portent une chaussure pesante et élevée, qui sont revêtus d'habits ornés de bandelettes d'or, qui se couvrent la tête d'un casque ridicule dont la bouche est prodigieusement ouverte, et par-dessous lequel ils poussent de grands cris. Je fus fort étonné de les voir marcher avec tant d'assurance, malgré cette immense chaussure. Athènes célébrait alors, je crois, des fêtes en l'honneur de Bacchus. A l'égard des comédiens, leur taille était moins haute, ils marchaient à terre, et ressemblaient davantage à des hommes ; ils criaient aussi moins fort, mais leur casque était encore plus ridicule que celui des autres. Tout le théâtre, en les voyant, éclatait de rire ; au lieu qu'on écoutait, d'un air triste, les premiers à taille gigantesque ; on les plaignait, je pense, de traîner après eux des entraves si gênantes.

SOLOX. — Ce ne sont pas ces acteurs que l'on plaignait, mon cher ; le poète exposait, sans doute, aux yeux des spectateurs,

quelque histoire malheureuse de l'antiquité, il récitait au théâtre des vers dont les expressions tragiques faisaient fondre en larmes tous les auditeurs. Vraisemblablement tu as vu alors des joueurs de flûte et d'autres personnes qui chantaient ensemble et se tenaient en cercle. Ces chants, Anacharsis, et ces airs de flûte ne sont point inutiles, puisqu'ils servent à enflammer l'âme des jeunes gens, et à les rendre plus vertueux.

A présent, voici de quelle manière nous exerçons leur corps; c'est ce que tu désires le plus d'apprendre. Nous leur faisons quitter leurs vêtements, comme je l'ai déjà dit, lorsqu'ils n'ont plus cette première délicatesse de l'enfance, et qu'ils commencent à devenir robustes. Notre but est de les accoutumer aux diverses influences de l'air, de les familiariser avec toutes les saisons, afin qu'ils ne soient point incommodés de la chaleur, et qu'ils puissent résister au froid. Nous les faisons oindre d'huile, et se frotter le corps, afin de rendre leurs nerfs capables d'une plus forte tension. Il serait, en effet, ridicule de penser que des peaux mortes amollies par l'huile, deviennent plus difficiles à rompre, et durent plus longtemps, et de s'imaginer qu'un corps qui jouit de la vie, ne retirera pas de cette onction le même avantage. En partant de ce principe, nous avons imaginé différents exercices, pour chacun desquels sont établis des maîtres. Ils enseignent le pugilat à celui-ci, à cet autre le pancrace, afin que ces jeunes gens s'accoutument à supporter patiemment la fatigue, à s'avancer courageusement au-devant des coups, à ne pas prendre la fuite, dans la crainte d'être blessés. Cette habitude produit en eux deux effets qui sont pour nous de la plus grande utilité : ils deviennent plus intrépides dans les dangers; ils ménagent moins leur personne, et sont en outre plus vigoureux et plus patients. Ces lutteurs, qui, la tête baissée, cherchent à se renverser par terre, apprennent à tomber sans danger, à se relever avec facilité, à pousser rudement un adversaire, à l'envelopper dans leurs bras, à le serrer à la gorge, à l'enlever de terre. Cet exercice ne leur est point inutile, puisqu'il leur fait acquérir la première et la plus précieuse de toutes les qualités; celle d'avoir un corps endurci à la fatigue, et presque insensible à la douleur. Mais un autre avantage, qui n'est pas de peu d'importance, c'est qu'à la guerre, s'ils se trouvent dans la nécessité de faire usage de cette science, ils s'en serviront avec plus d'adresse. Il est certain qu'un homme exercé de la sorte, s'il est aux prises avec un ennemi, l'aura bientôt renversé, en lui donnant un croc-en-jambe; et, s'il tombe avec lui, il saura

se relever avec plus de vitesse : car si nous cherchons à nous procurer ces avantages, Anacharsis, c'est pour le combat qui se passe les armes à la main. Nous pensons que des soldats formés par ces exercices, serviront plus utilement la patrie ; et lorsque nous aurons soumis leurs corps nus à la fatigue, que nous les aurons endurcis aux travaux, ils deviendront plus robustes, plus vigoureux, plus agiles, plus capables d'une forte tension, et par cela même plus redoutables à leurs adversaires.

Tu sens, je pense, la conséquence de tout ce que je viens de te dire. Tu devines aisément quels doivent être sous les armes des guerriers, qui tout nus, peuvent inspirer la terreur à leurs ennemis. On ne leur voit pas cet embonpoint pesant, cette fade blancheur, partage ordinaire des femmes, de qui le corps sans vigueur se flétrit à l'ombre, tremble au moindre froid, ou ruisselle en un instant de sueur, et pourrait à peine respirer sous le casque, surtout, lorsque le soleil à son midi, embrase, comme à présent, le ciel de tous ses feux. Que pourrait-on entreprendre avec des soldats qui brûleraient de soif, qui ne résisteraient pas à la poussière, qui, saisis d'effroi, au seul aspect d'un peu de sang, seraient à moitié morts avant d'approcher l'ennemi à la portée du trait, et d'en venir aux mains avec lui ? Nos jeunes gens colorés par le soleil, ont un teint brun et animé, un air mâle et plein de vie, tout annonce en eux l'ardeur et le courage, fruits de la santé brillante dont ils jouissent. On n'en voit aucun de ridé, ni de maigre, aucun n'est surchargé d'embonpoint. Ils sont tous bien proportionnés dans leurs contours. Les sueurs ont dissipé le superflu des chairs ; ce qui leur en reste leur procure la force et la vigueur, et se conserve exempt du mélange de toute humeur vicieuse. Tel est le fruit que les exercices procurent à nos corps : ils agissent sur eux, comme les vanneurs sur le blé, dont ils chassent la paille et la poussière, et quand ils ont séparé tout le froment, ils l'amassent dans les greniers.

Cette manière de vivre conserve nécessairement la santé de nos jeunes gens, et les rend capables de résister aux plus longues fatigues. Ils ne commenceront à suer, qu'après avoir longtemps supporté le travail ; et rarement on les verra malades. Si par exemple, on mettait le feu à un monceau de blé entouré de sa paille (je reviens encore à mon vanneur), celle-ci, prompte à s'enflammer, brûlerait la première ; le blé ne s'allumerait que peu à peu, et sans jeter de flamme, après avoir fumé quelque temps, enfin il se consumerait. De même, il

n'est point de maladie, il n'est point de fatigue, qui, si elle attaquait un corps ainsi disposé, pût l'abattre, ou en triompher aisément : l'intérieur est trop bien préparé ; l'extérieur est puissamment muni contre de pareils assauts : il ne laisse pénétrer ni la chaleur du soleil, ni le froid, qui pourrait nuire au corps. Pour remédier à l'épuisement que peut causer la fatigue, la chaleur intérieure préparée depuis longtemps, et comme en réserve pour les cas nécessaires, se répand aussitôt dans les membres, les remplit d'une vigueur nouvelle, et les rend de plus en plus infatigables : les exercices et les travaux qu'ils ont déjà supportés, loin d'épuiser leurs forces les augmentent et les secousses qu'elles reçoivent ne servent qu'à les accroître.

Nous exerçons encore les jeunes gens à bien courir, nous les accoutumons à fournir une longue carrière, et nous leur faisons acquérir la vitesse et la légèreté. Ce n'est pas sur un terrain ferme, et qui offre quelque résistance, que la course s'accomplit, mais sur un sable profond ; on ne peut y marcher fermement, ni se soutenir sans peine, et le pied enfonce à chaque pas dans le sable qui lui cède. De plus, on leur apprend à franchir un fossé, ou tout autre obstacle, afin qu'ils puissent le faire aisément si le besoin l'exige. Ils s'exercent à cela en tenant une masse de plomb dans chaque main ; ensuite ils se disputent la gloire de lancer au loin un javelot. Tu as remarqué sans doute dans le gymnase une autre masse d'airain, de forme circulaire, et semblable à un petit bouclier sans anse et sans courroie. Tu as peut-être essayé de le soulever du milieu de l'arène où il est posé. Il t'a paru pesant, et difficile à saisir à cause de son grand poli. Et bien, nos jeunes gens le lancent, soit en hauteur, soit en longueur, et disputent à qui le poussera plus loin, et surpassera tous les autres. Cet exercice fortifie leurs épaules et donne du ton à leurs extrémités.

A l'égard de cette boue, de cette poussière, qui t'ont paru d'abord si ridicules, apprends, mon cher, pour quelle raison elles sont ici répandues. C'est en premier lieu, afin de rendre la chute des lutteurs moins violente, et pour qu'ils puissent tomber sans danger sur un terrain mou. D'ailleurs, la sueur mêlée avec la boue, rend nécessairement le corps des athlètes plus glissant ; et tu les comparerais toi-même à des anguilles. Cet usage n'a rien de risible, et n'est pas inutile : au contraire il contribue singulièrement à donner de la vigueur aux muscles ; car les athlètes ainsi préparés, sont obligés de saisir

fortement leur adversaire pour l'empêcher de s'échapper en glissant. Ne crois pas que ce soit une chose facile de retenir un corps humide d'huile et de boue, toujours prêt à s'écouler des mains. Mais, comme je te le disais tout-à-l'heure, tous ces exercices sont utiles pour la guerre. Quand il faudra emporter du combat un ami blessé, enlever un ennemi et lui faire perdre terre, nos jeunes gens s'en acquitteront avec plus de facilité. Si nous les exerçons jusqu'à les fatiguer, en leur imposant une tâche pénible, c'est afin qu'ils exécutent plus aisément des choses bien moins difficiles.

Nous employons la poussière à un usage tout opposé : pour empêcher les combattants de s'échapper, lorsqu'ils se serrent mutuellement dans leurs bras. Après qu'ils se sont exercés, enduits de boue, à retenir un corps glissant, qui peut aisément fuir de leurs mains, ils s'accoutument à s'évader eux-mêmes des mains de ceux qui les ont saisis, quoiqu'ils soient retenus de manière à ne pouvoir s'échapper qu'avec peine. D'ailleurs, la poussière répandue sur le corps en arrête la sueur trop abondante, elle fait durer les forces plus longtemps. Elle empêche l'impression de l'air qui pourrait être nuisible dans un moment où tous les pores sont ouverts et relâchés : en outre elle nettoie la peau, la rend plus propre et plus brillante. Je serais tenté de placer à côté de quelqu'un de ces hommes blancs et nourris à l'ombre, tel de nos jeunes gens qui s'exerce dans le lycée ; le premier que tu choisiras, je le laverai avec de la terre et du sable, et je te demanderai ensuite auquel des deux tu voudrais ressembler. Je suis bien sûr qu'au premier coup-d'œil, quand tu n'aurais éprouvé les forces ni de l'un ni de l'autre, tu préférerais une constitution robuste, une forte complexion, à un tempérament délicat et relâché, à un teint blanc, causé par la rareté du sang qui fuit toujours vers les parties intérieures.

Tels sont, Anacharsis, les travaux auxquels nous appliquons les jeunes gens, persuadés qu'ils deviendront par ce moyen de braves défenseurs de notre république, qu'ils assureront notre liberté, et reviendront toujours vainqueurs de l'ennemi, quand ils marcheront à sa rencontre ; qu'ils seront redoutés des peuples voisins, dont la plupart, soumis par la crainte, nous paieront un tribut. Pendant la paix, ils se montreront plus vertueux encore. Sans inclination pour les vices, éloignés de la licence qu'engendre l'oisiveté, ils s'occuperont de ces exercices, ils y consacreront tous leurs loisirs. C'est là ce bien public dont je t'ai parlé, cette suprême félicité d'un État.

On peut dire qu'elle existe, lorsque la jeunesse, soit à la guerre soit dans le sein de la paix, ne marque que des dispositions honnêtes, n'a de goût et d'empressement que pour la vertu.

ANACHARSIS. — Et quoi, Solon, lorsque les ennemis marchent contre vous, allez-vous à leur rencontre frottés d'huile et couverts de poussière ? Les attaquez-vous à coups de poing ? Apparemment ils vous redoutent et prennent bientôt la fuite, dans la crainte que vous ne leur jetiez du sable dans la bouche, ou que sautant sur eux, dans le dessein de les prendre par derrière, vous ne leur enveloppiez le ventre dans vos jambes, que vous ne les serriez à la gorge en leur mettant le coude sous le casque. Par Jupiter ! il me semble qu'ils décocheront alors des flèches, qu'ils lanceront des javelots. Mais, sans doute, leurs traits ne pénétreront point vos corps aussi invulnérables que des statues, et qui d'ailleurs, colorés par le soleil, ont fait une abondante provision de sang. Vous n'êtes pas en effet des hommes de paille, pour céder si promptement aux coups. Cependant, je crains bien que taillés en pièces, percés de blessures profondes, il ne vous reste bientôt plus qu'un faible reste de sang à nous montrer. Voilà, mon cher Solon, l'équivalent de ton discours, si j'en ai bien compris le sens.

Mais, peut-être alors, vous revêtez l'armure complète de vos acteurs tragiques, et lorsque vous entrez en campagne, vous mettez ces casques à bouche béante, afin de paraître plus formidables à vos ennemis, et de les effrayer par cette horrible figure. Vous chaussez aussi, sans doute, ces énormes souliers. Ils sont légers pour vous quand vous prenez la fuite : et quand vous poursuivez l'ennemi, ils empêchent qu'il ne puisse vous échapper, par les grandes enjambées qu'ils vous font faire. Prends garde que ces exercices, qui vous paraissent si beaux, ne soient au fond que des bagatelles, des jeux d'enfants, des amusements propres à occuper le loisir d'une jeunesse désœuvrée. Si vous voulez être vraiment libres et heureux, il vous faut établir d'autres gymnases, où l'on s'exerce réellement les armes à la main. Ce n'est point les uns contre les autres qu'il faut disputer le prix ; exercez plutôt votre valeur contre des ennemis, au milieu des dangers. Laissez là, croyez-moi, et l'huile et la poussière ; enseignez à vos jeunes gens à tirer de l'arc, à lancer le javelot, et ne leur donnez pas des traits légers, que le vent pourrait emporter avec lui, mais une lance pesante, qui rende, quand on l'agite,

un long sifflement. Armez-les d'une hache, d'un large bouclier passé dans le bras gauche, d'une cuirasse et d'un casque. Il me semble que, dans l'état où vous êtes à présent, vous ne devez votre salut qu'à la protection particulière de quelque divinité. Une poignée de soldats légèrement armés n'ont qu'à tomber sur vous, vous voilà tous perdus. Je n'ai, par exemple, qu'à tirer cette petite épée que je porte à ma ceinture et fondre seul sur tous vos jeunes gens ; au premier cri, je serai maître du gymnase, vos athlètes vont prendre la fuite, sans oser seulement fixer le fer ; et réfugiés autour des statues, derrière les colonnes, ils m'apprêteront bien à rire quand je les verrai tremblants, avoir recours aux larmes et aux prières. La pâleur, causée par l'effroi, prendra bientôt la place de cette couleur vermeille, qui brille sur leur corps ; car la paix profonde dans laquelle vous vivez, vous a réduits au point de ne pouvoir soutenir aisément la vue de l'aigrette d'un casque ennemi ¹.

SOLON. — Ce n'est cependant pas là ce qu'ont dit, ni les Thraces qui, sous la conduite d'Eumolpe, entreprirent de nous attaquer ; ni les femmes de votre pays, qui, ayant Hippolyte à leur tête, marchèrent contre Athènes ; ni tous ceux qui osèrent tenter contre nous le sort des combats. Crois-tu donc, parce que nous exerçons les corps de nos jeunes gens nus, qu'on les envoie sans armes affronter les dangers ? Nullement ; mais quand ils ont acquis des forces par ces travaux, ils s'exercent ensuite les armes à la main ; et ils s'en servent bien mieux, après s'être disposés de cette manière.

ANACHARSIS. — Où donc est le gymnase dans lequel ils combattent avec des armes ? Je n'en ai point encore aperçu, quoique j'aie parcouru la ville tout entière.

SOLON. — Tu pourras en voir, Anacharsis, si tu restes quelque temps avec nous. Chacun de nos citoyens possède un grand nombre d'armes, dont il fait usage quand cela est nécessaire. Nous avons des aigrettes, des harnais, des chevaux, et le nombre des cavaliers forme à peu près la quatrième partie de nos citoyens. Nous pensons, à la vérité, qu'il est inutile d'être toujours armés au sein de la paix, et d'avoir un cimetière à sa ceinture : il y a même des peines décernées contre celui qui porterait les armes dans la ville, ou qui les porterait en public. Pour vous, on doit vous pardonner de vivre les

¹ Imitation d'Homère, *Iliade*, liv. XVI, v. 70.

armes à la main. Quand on habite un lieu qui n'est pas fortifié, on est continuellement exposé aux embûches. Les guerres chez vous doivent être fréquentes ; vous êtes toujours incertains si quelque ennemi ne viendra pas la nuit vous arracher de votre chariot pendant votre premier sommeil, pour vous égorger. La défiance mutuelle qui règne entre vous, et le défaut de lois nécessaires pour gouverner votre société, vous obligent d'être toujours en armes, afin de pouvoir vous défendre si l'on vous fait violence.

ANACHARSIS. — Eh quoi ! Solon, vous croyez qu'il est inutile de porter les armes sans nécessité, vous les ménagez, de peur qu'elles ne s'usent dans vos mains, et vous les gardez soigneusement dans un dépôt, pour en faire usage quand le besoin l'exigera ? Cependant, sans être pressés par aucun danger, vous soumettez au travail et aux coups, les corps de vos jeunes gens ; vous dépensez leurs forces par des sueurs inutiles, au lieu de les réserver pour le besoin ; vous les répandez mal à propos dans le sable et dans la boue.

SOLON. — Tu parais, Anacharsis, avoir des forces du corps, l'idée que l'on a communément du vin, de l'eau ou de quelque autre fluide semblable. Tu crains qu'elles ne s'écoulent dans les travaux, comme une liqueur qui s'échappe du vase, et qu'ensuite elle ne laisse le corps vide et desséché, sans que rien puisse intérieurement réparer ses pertes. Mais il n'en est pas ainsi de la vigueur ; plus on l'épuise, plus elle reparait avec abondance. Elle ressemble à l'hydre dont tu as sans doute entendu raconter la fable : pour une tête qu'on lui coupait, il en renaissait deux. Si les forces ne sont point exercées, si on ne leur donne aucun ressort, elles ne pourront fournir au corps une matière assez abondante, et le moindre travail suffira pour les abattre et les consumer. Tel est l'effet que l'air produit sur le feu et sur une lampe. Du même souffle le feu s'allume, devient en un instant plus considérable, et la lampe s'éteint parce qu'elle ne fournit pas à la flamme une matière suffisante pour résister à l'action de l'air, et que sa lumière n'est pas produite par une racine assez profonde.

ANACHARSIS. — Je ne comprends pas trop ce que tu veux me dire, Solon ; tes idées sont pour moi trop subtiles ; il faudrait, pour les saisir, avoir une vive intelligence, une pénétration profonde. Mais, dis-moi nettement la raison pour laquelle vous n'avez point institué de combat d'armes aux jeux olympiques, à ceux de l'Isthme et de Pytho, auxquels une foule

de spectateurs accourent, comme tu me l'as dit, de toutes parts, pour voir combattre les jeunes gens. Tandis que vous les introduisez nus sur l'arène, que vous les montrez lorsqu'ils se frappent des pieds et des poings, et que vous donnez aux vainqueurs des fruits, ou une branche d'olivier sauvage. Je voudrais bien savoir pourquoi vous agissez ainsi.

SOLON. — Nous pensons, Anacharsis, qu'ils auront plus de goût pour ces exercices, quand ils verront ceux qui s'y distinguent honorés et proclamés en présence de tous les Grecs. Par cette raison, devant paraître nus aux yeux de tant de spectateurs, ils auront soin de prendre de belles attitudes, afin de ne pas avoir à rougir quand il faudra se montrer sans vêtements, et de se rendre en tout dignes de la victoire. Les prix, ainsi que je te l'ai dit précédemment, ne sont point méprisables, puisqu'ils consistent à recevoir des louanges de tous les spectateurs, à être considéré, montré du doigt, à passer pour le plus brave de tous ses contemporains. Parmi les spectateurs, un nombre assez considérable, qui est encore dans l'âge propre à ces exercices, s'en retourne épris d'amour pour la gloire, et pour ces travaux qui la procurent. Ah ! cher Anacharsis, si l'on bannissait de la vie l'amour de la gloire, quel succès pourrions-nous encore espérer ? Qui voudrait entreprendre aucune action éclatante ? Mais tu peux juger d'après ces jeux, quels seront dans les combats, les armes à la main, pour défendre leur patrie, leurs enfants, leurs femmes et leur religion, ceux qui, dans l'espoir d'obtenir un fruit, ou une branche d'olivier, montrent tout nus tant d'ardeur pour la victoire.

Mais que dirais-tu donc, si tu voyais chez nous des combats de cailles et de coqs, et l'empressement qu'on témoigne pour ces jeux ? Tu rirais, sans doute ; et bien plus encore, si tu savais que c'est en vertu d'une loi que nous agissons ainsi, et qu'il est ordonné à tous les jeunes gens d'assister à ces combats, et de voir ces oiseaux se battre avec courage jusqu'au dernier soupir. Il n'y a rien de ridicule à cela. Ce spectacle fait éclore insensiblement dans l'âme le désir de braver les dangers, et pour ne pas le céder en courage à des coqs, on ne se laisse abattre, ni par les blessures, ni par la fatigue, ni par d'autres difficultés. Pour ce qui est de faire combattre nos jeunes gens avec des armes, de les montrer couverts de sang et de blessures, ce serait un spectacle inhumain, une cruauté révoltante ; et d'ailleurs, de quelle utilité serait-il d'égorger de braves guer-

riers, qui pourraient un jour nous servir avec plus d'avantage contre les ennemis?

Puisque ton dessein, Anacharsis, est de parcourir toute la Grèce, souviens-toi, quand tu seras à Sparte, de ne pas te moquer des Lacédémoniens. Ne va pas croire qu'ils s'épuisent en travaux inutiles, lorsqu'ils se précipitent en foule dans un amphithéâtre pour poursuivre une balle, et se frappent les uns les autres : ou lorsque, rassemblés dans un lieu environné d'eau, séparés en phalanges, nus comme nos athlètes, ils s'attaquent en ennemis, et se battent jusqu'à ce qu'un des deux partis ait chassé l'autre de cette enceinte, et que la faction d'Hercule, par exemple, ait obligé celle de Lycurgue à se précipiter dans l'eau. De ce moment, la paix renaît entre eux, et personne ne porte un seul coup. Mais que diras-tu, quand tu verras ces mêmes Lacédémoniens battus de verges sur l'autel de Diane, et leur sang ruisseler de leur corps. Les pères et les mères, présents à ce spectacle, bien loin d'être affligés des maux qu'éprouvent leurs enfants, les menacent de leur colère s'ils ne résistent pas aux coups. Ils les supplient de supporter la douleur le plus longtemps possible, de s'armer de patience contre les tourments. Plusieurs aussi sont morts dans ces épreuves, ne voulant pas, tant qu'ils respiraient, perdre courage sous les yeux de leurs parents, ni montrer la moindre faiblesse. Tu verras les statues que Sparte leur a élevées, honorées d'un culte public. Mais lorsque tu seras témoin de ces exercices, ne va pas imaginer que les Lacédémoniens sont insensés; ne dis pas qu'ils se rendent eux-mêmes malheureux, sans y être contraints par la nécessité, sans qu'un tyran ou des ennemis leur en impose la loi; car Lycurgue, leur législateur, prenant la parole pour défendre ces usages, t'apporterait une foule de raisons plausibles. Il te dirait dans quel dessein il châtie son peuple, que ce n'est ni par sa haine ni par colère qu'il le traite de la sorte, et qu'il ne veut point consumer inutilement la jeunesse de sa ville; mais accoutumer à une patience extrême, et rendre supérieurs à tous les maux, les guerriers qui doivent défendre la patrie. Et quand Lycurgue ne te le dirait pas, tu comprends aisément toi-même qu'un pareil citoyen, s'il est pris à la guerre, ne révélera jamais le secret de Sparte, quelque tourment que les ennemis lui fassent subir. Au contraire, il se moquera d'eux, et se présentant à leurs coups, disputera avec les bourreaux de force et de constance.

ANACHARSIS. — Lycurgue se faisait-il aussi fouetter dans sa

jeunesse; ou bien, avait-il passé l'âge de ce combat, pour insulter en sûreté à la patience de ses concitoyens?

SOLON. — Il était déjà vieux lorsqu'il écrivit ses lois. Il revenait alors de la Crète, où il avait voyagé, ayant appris que les Crétois étaient le mieux gouverné de tous les peuples, et que Minos, fils de Jupiter, avait été leur législateur.

ANACHARSIS. — Et toi, Solon, pourquoi n'imites-tu pas Lycurgue? Que ne fais-tu fouetter les jeunes gens? C'est un fort bel usage, et qui n'est pas indigne des vôtres.

SOLON. — Il nous suffit de nos gymnases, c'est une institution de notre pays; et nous ne nous soucions pas beaucoup d'imiter les coutumes étrangères.

ANACHARSIS. — Non? Tu comprends, je le vois, ce que c'est que de recevoir tout nu des coups de fouet, en tenant ses bras élevés, sans aucune utilité publique ou particulière. Pour moi, si jamais je voyage à Sparte dans le temps où ils font cela, je suis persuadé que je me ferai lapider par les Lacédémoniens; car je ne pourrai m'empêcher de rire, quand je les verrai frappés à coups de fouet comme des voleurs, des filous, et autres gens de cette espèce. En vérité, la ville entière de Sparte aurait besoin, ce me semble, de prendre de l'ellébore, puisqu'elle est assez folle pour se traiter elle-même d'une manière aussi ridicule.

SOLON. — Ne crois pas, mon cher, gagner ta cause faute de contradicteur, et que l'on se taira quand tu tiendras ce langage. Tu trouveras à Sparte plus d'un citoyen qui défendra ses usages par des raisons plausibles. Mais puisque je t'ai fait connaître nos coutumes, qui ne paraissent pas te plaire infiniment, j'ai droit, ce me semble, d'exiger de toi que tu m'instruises à ton tour de celles de ton pays, et que tu m'apprennes de quelle manière vous formez les jeunes gens, à quels exercices vous les appliquez pour qu'ils deviennent d'excellents citoyens.

ANACHARSIS. — Ta demande est très juste, Solon, et je te ferai le détail des usages de la Scythie. Ils ne sont pas très nobles, et ne ressemblent en rien aux vôtres, car nous n'oserions pas recevoir seulement un soufflet : nous sommes timides. N'importe, je te les ferai connaître tels qu'ils sont. Mais remettons, si tu le veux bien, notre conversation à demain; j'aurai plus le temps de réfléchir à ce que tu m'as dit, et de rappeler à ma mémoire tout ce dont je dois parler. A présent, il faut nous en aller. Déjà le soir approche.

DU DEUIL

Il serait assez curieux d'examiner ce que disent et ce que font la plupart de ces humains dans les cérémonies funèbres, les discours qu'on leur tient pour les consoler, le désespoir auquel ils se livrent : car ils s'imaginent qu'ils éprouvent alors un malheur intolérable, et que ceux dont ils pleurent la perte, sont réellement à plaindre. Par Pluton et Proserpine ! ils ignorent assurément si la mort est un mal, si elle mérite tant de larmes, ou si, au contraire, ce n'est pas pour eux le comble de la félicité. N'importe, ils s'abandonnent à la douleur par une espèce d'habitude, et pour obéir à l'usage. Dès qu'un homme est mort, voici de quelle manière ils agissent..... Mais il vaut mieux auparavant dire un mot des idées qu'ils se font du trépas : c'est le moyen de faire connaître le but qu'ils se proposent en pratiquant ces cérémonies inutiles.

Le peuple que les sages appellent *le vulgaire*, pénétré d'une foi profonde pour Homère, Hésiode et les autres conteurs de fables, regarde leurs fictions comme autant de lois, et s' imagine qu'il existe sous la terre un lieu profond, vaste, immense, nommé l'*Enfer*, séjour ténébreux, que jamais le soleil n'éclaire de ses rayons : en sorte que je ne sais à l'aide de quelle lumière ils découvrent toutes les merveilles qu'ils y voient. Dans ce gouffre règne un frère de Jupiter ; on l'appelle *Pluton*. Ce nom, comme je l'ai appris d'un homme parfaitement instruit de ces mystères, lui est donné parce que les morts sont sa richesse ¹. Ce Pluton a établi un gouvernement et des lois, sous lesquelles vivent les défunts. C'est le sort qui lui a donné cet empire, et tous les êtres qu'il y reçoit, sont retenus dans les liens auxquels rien ne peut les soustraire. Il ne permet à personne de retourner sur la terre, et depuis un temps considé-

¹ Le nom de Pluton signifie *riche*.

rable, on n'a vu qu'un petit nombre de héros obtenir cette faveur, et pour les raisons les plus importantes.

Le pays est environné de grands fleuves dont les noms seuls font frémir : on les appelle *Cocyste* et *Pyriphlégethon*¹. Le plus large de tous est le lac que l'on nomme *Achérusie*² ; c'est le premier que rencontrent ceux qui descendent dans ce séjour. On ne peut le passer sans le secours d'un batelier ; il est trop profond et trop vaste pour qu'on tente de le traverser à pied ou à la nage, et les ombres des oiseaux ne sauraient le passer en volant.

A l'entrée même, et sous la porte qui est de diamant, se tient Éaque, neveu du roi. C'est à lui que la garde de ces lieux est commise. A ses côtés est un chien à triple tête, qui ouvre une gueule épouvantable. Ce chien regarde d'un œil doux et pacifique tous ceux qui arrivent : mais si quelqu'un veut s'évader, il aboie après lui, et l'épouvante en montrant les dents.

Quand on a traversé le lac, on entre dans une immense prairie plantée d'asphodèle, et arrosée par un fleuve dont l'eau est ennemie de la mémoire : on le nomme pour cette raison le *fleuve de l'oubli*. Sans doute que nos ancêtres avaient appris ces merveilles des héros qui descendirent autrefois sur ces bords, tels qu'Alceste et Protésilas de Thessalie, Thésée fils d'Égée, l'Ulysse d'Homère, tous graves personnages et dignes de foi, qui n'avaient pas bu de cette eau, autrement ils ne se seraient pas souvenus de tous ces détails.

Pluton, comme nous l'ont dit ceux qui le savent bien, règne dans cet empire avec Proserpine ; tout y est soumis à leur autorité. Ils ont une foule de ministres, qui partagent avec eux les soins du gouvernement : ce sont les Furies, les Peines, les Craintes et Mercure ; mais ce dernier n'habite pas toujours en ces lieux. On y voit aussi des gouverneurs, des satrapes, et deux juges assis sur leur tribunal. C'est Minos et Rhadamante, tous deux Crétois et fils de Jupiter. Leur fonction est d'envoyer les hommes vertueux, lorsqu'ils se trouvent en grand nombre, former une colonie dans les champs élysées, pour y mener une vie heureuse. Mais tous les méchants qui leur tombent sous la main, ils les livrent aux Furies, qui les conduisent au séjour des impies où ils sont châtiés suivant l'importance de leurs crimes. Que de tourments n'éprouvent-ils pas en ces lieux ? On les met à la torture, on les brûle, ils

¹ Cocyste signifie *gémissements*, et Pyriphlégethon, *feu ardent*.

² Le même que l'*Acheron*.

sont déchirés par des vautours, emportés par le mouvement d'une roue, occupés à rouler des pierres énormes. Le malheureux Tantale, debout auprès du lac est dévoré d'une soif ardente, et craint à tout moment de mourir une seconde fois. A l'égard de ceux qui ont mené une vie moyenne, ils se promènent dans la prairie ; ils n'ont point de corps, ce sont des ombres vaines, qui se dissipent comme une fumée légère, quand on veut les toucher. Il se nourrissent des libations funèbres, et des sacrifices qu'on fait sur les tombeaux : en sorte qu'un mort qui n'a pas laissé sur la terre un parent ou un ami, est réduit à ne point manger, et condamné à endurer une faim continuelle.

Le peuple est si fermement persuadé de cette doctrine, que dès qu'un homme a rendu le dernier soupir, on lui met une obole dans la bouche : c'est le prix dont il doit payer son passage au batelier. Ces gens ne s'informent point auparavant si cette monnaie a cours dans les enfers, et quelle est sa valeur ; si elle y est reçue pour une obole attique, pour une pièce de Macédoine ou d'Égine ; et ils ne font pas réflexion qu'il leur serait bien plus avantageux de n'avoir pas de quoi payer, car le batelier ne voudrait par les recevoir dans sa barque, et on les renverrait dans le séjour de vivants.

Ensuite on lave le défunt, comme si le lac infernal ne suffisait pas pour baigner ceux qui habitent sur ces bords. On oint des parfums les plus précieux ce cadavre déjà infecté par la mauvaise odeur ; on le couronne des fleurs que produit la saison, puis on l'expose¹ après l'avoir revêtu d'habits magnifiques², sans doute afin qu'il n'ait pas froid pendant le voyage, ou de peur que Cerbère ne le voie tout nu.

Cependant tout retentit des gémissements et des lamentations des femmes : elles sont toutes en pleurs, se frappent la poitrine, s'arrachent les cheveux, ensanglantent leurs joues ; quelquefois même on va jusqu'à déchirer ses vêtements, on répand de la poussière sur sa tête, et les vivants sont plus à plaindre que le mort : car souvent ceux-ci se roulent par terre, se frappent la tête contre le plancher, tandis que l'autre, dans une noble attitude, orné de tous ses atours, chargé de

¹ Les anciens exposaient les morts à l'entrée de la maison les pieds tournés vers la porte. Cette exposition se faisait afin que l'on vit que le défunt n'avait pas été tué. Et quand il avait péri d'une mort violente, on portait une lance devant son convoi.

² On revêtait les morts d'une robe, qui ordinairement était blanche ; et on lui mettait un oreiller sous la tête.

couronnes, placé sur un endroit élevé, est paré comme pour une pompe triomphale.

Bientôt après, la mère, et, qui plus est, le père s'avancant au milieu des parents, vont embrasser le défunt (je suppose que celui-ci est un jeune homme, la tragédie en sera plus touchante) : ils lui adressent ces discours ridicules, insensés, auxquels le mort saurait bien répondre s'il pouvait recouvrer la parole. « O mon fils ! dit le père d'une voix entrecoupée de sanglots, et en déclinant tous ses noms ; ô mon fils ! tu es donc perdu pour moi ! La Parque a tranché tes jours et t'a moissonné dans la fleur de ton âge. Tu m'abandonnes seul en proie à la douleur, et tu quittes la vie sans avoir goûté les douceurs de l'hymen, sans laisser de postérité, sans avoir porté les armes, ni cultivé nos champs, sans être parvenu jusqu'à la vieillesse. Tu ne feras plus la fête, tu n'aimeras plus, tu ne t'enivreras plus dans les festins avec les jeunes gens de ton âge. »

Tels sont les discours de ce père, qui s'imagine que son fils a encore besoin de ces choses, et qu'il éprouvera dans les enfers des désirs qu'il ne pourra point satisfaire. Mais que dis-je ? Combien de chevaux, de concubines, d'échansons n'immole-t-on pas sur les tombeaux ¹ ! Que de vêtements, de parures, on brûle ou l'on enterre avec les défunts, comme s'ils devaient en user et en jouir dans le séjour des morts ! Or ne crois pas que ce soit pour son fils que ce vieillard fait éclater sa douleur, et tient ce discours, auquel il en ajoute beaucoup d'autres ; il sait bien que le défunt ne l'entend pas, quand il crierait d'une voix de Stentor ; ce n'est pas non plus pour lui-même ; on peut avoir de pareils sentiments, en être pénétré, sans pousser des cris ; et l'on n'a pas besoin d'éclater en gémissements pour soi-même. C'est donc pour les assistants qu'il débite ces inepties, sans savoir, ni ce qui est arrivé à son fils, ni où il est allé, ou plutôt, sans avoir examiné ce que c'est que cette vie dont il jouissait, autrement il ne se plaindrait pas de ce changement d'état comme d'un malheur extrême.

Ah ! si ce fils pouvait obtenir d'Éaque et de Pluton la permission d'avancer seulement la tête hors de l'entrée des enfers,

¹ C'était l'usage d'enterrer ou de brûler avec les morts ce qu'ils avaient de plus précieux. Ici Lucien fait allusion aux obsèques de Patrocle, sur le bûcher duquel le cruel Achille égorga douze jeunes Troyens, des chevaux, des bœufs, des moutons. *Iliade*, liv. XXIII, v. 175.

pour mettre fin aux plaintes ridicules de son père, il lui dirait : « Homme agité de quelque mauvais génie, que signifient ces cris douloureux ? Pourquoi troubles-tu mon repos ? Cesse d'arracher ta chevelure, de déchirer ton visage à la surface. Pourquoi m'insulter par des injures, et m'appeler infortuné, enfant né sous un triste destin ? Je suis bien plus heureux que toi, et mon sort est de beaucoup préférable au tien. Quel malheur crois-tu qu'il me soit arrivé ? Est-ce parce que je ne suis pas devenu comme toi un vieillard chauve, couvert de rides, courbé sous le poids de l'âge, dont les genoux sont affaiblis, dont le corps est outragé par le temps, et qui, après avoir compté un grand nombre d'années et d'olympiades, finit par dire et faire des folies en présence de tant de témoins ? Homme insensé ! quel est le bien que cette vie te procure, et dont tu crois que je ne jouirai pas ? Les buveries peut-être, les festins, le luxe des vêtements, les plaisirs de Vénus ? Tu crains apparemment que la privation de toutes ces choses ne me fasse périr de misère. Et ! ne sais-tu pas qu'il vaut bien mieux ne pas avoir soif que boire, ne point avoir faim que manger, et ne pas éprouver de froid, que d'avoir un grand nombre de vêtements.

« Allons, puisque tu ne sais pas, comme il paraît, la véritable manière de pleurer les morts, je vais te l'apprendre. Recommence tes gémissements et crie de nouveau : Ah ! fils infortuné, tu n'éprouveras plus ni la faim ni la soif, tu ne gèleras plus de froid, tu es perdu pour moi, enfant trop malheureux, et tu t'es dérobé aux maladies ; tu n'as plus à redouter, ni la fièvre, ni les ennemis, ni les tyrans. L'amour ne te causera plus de chagrins, et le commerce des femmes n'épuisera plus ta santé deux ou trois fois le jour. Oh ! quel malheur ! tu ne deviendras point un vieillard infirme, objet du mépris des jeunes gens, qui trouvent toujours sa présence incommode.

« En tenant ce langage, mon père, crois-tu que tes discours n'approcheraient pas davantage de la vérité, et ne seraient pas encore plus ridicules que les premiers ? Mais, peut-être, ce qui t'afflige, c'est lorsque tu réfléchis aux ténèbres profondes qui règnent dans le séjour des morts ; et tu crains, sans doute, que je ne sois étouffé sous le tombeau qui va me renfermer. Songe, pour te consoler, que bientôt mes yeux vont être détruits par la pourriture ou par le feu, si tu as résolu de livrer mon corps aux flammes : bientôt je n'aurai plus besoin de voir ni ténèbres ni lumières. Ce n'est pas, ce me semble, un si grand malheur.

« De quoi me servent tes gémissements, les coups que tu te donnes dans la poitrine au son des flûtes, les lamentations éternelles de ces femmes, et cette pierre couronnée que tu poses sur mon tombeau ? Qu'est-il besoin que tu répandes du vin autour de ma sépulture ; penses-tu qu'il en descende quelque goutte dans les lieux que j'habite, et que cette liqueur pénétrera jusqu'à l'empire de Pluton ? Ne vois-tu pas dans tes sacrifices funèbres, que la partie la plus succulente des victimes monte vers le ciel emportée par la fumée, et n'est d'aucune utilité aux habitants des lieux souterrains. Une cendre inutile est tout ce qui nous reste. Mais tu crois peut-être que les morts se nourrissent de cendres. Détrompe-toi : le royaume de Pluton n'est pas assez stérile, et l'asphodèle ne nous manque pas au point que nous soyons réduits à venir prendre chez toi notre nourriture. En vérité, il y a longtemps, j'en jure par Tisiphone, que tes actions et tes discours m'auraient fait éclater de rire, sans le linge et les bandelettes de laine dont vous m'avez embéguiné les joues.

Il dit, et le trépas le couvre de ses ailes.

Au nom de Jupiter, si le mort tournant la tête, et s'appuyant sur le coude, parlait ainsi à ceux qui l'environnent, croyez-vous qu'il n'eût pas bien raison ? Cependant les insensés continuent leurs clameurs, ils envoient chercher un homme savant dans l'art de composer des lamentations, en rassemblant tous les malheurs de l'antiquité, et à l'aide de cet acteur qui fournit une ample matière à leurs folies, dès qu'il donne le signal, ils commencent leurs chants funèbres.

L'usage ridicule des lamentations est assez général chez tous les peuples ; mais ce qui les suit, la sépulture, varie autant qu'il y a de nations différentes. Le Grec brûle les corps, le Perse les enterre, l'Indien les oint d'une matière transparente, le Scythe les mange, l'Égyptien les sale ; mais celui-ci (je parle de ce que j'ai vu) les dessèche, les invite à sa table et en fait ses convives. Souvent, quand un Égyptien a besoin d'argent, un mort le tire aussitôt d'embarras, et un père ou un frère se trouvent là fort à propos pour lui servir de caution.

A l'égard des tombeaux, des pyramides, des colonnes, des inscriptions, leur peu de durée ne les rend-il pas inutiles et semblables à des jeux d'enfants ?

Cependant quelques peuples ont institué des jeux funèbres, dans lesquels on prononce l'éloge des défunts sur leur tom-

beau. Il semble qu'on veuille les défendre, et rendre témoignage de leurs vertus auprès des juges infernaux.

Pour couronner la cérémonie, vient enfin le festin des funérailles. Les parents y assistent pour consoler le père et la mère du défunt : ils les engagent, les pressent de prendre quelque nourriture ; on n'a pas besoin de leur faire beaucoup de violence ; ils commencent à s'ennuyer du jeûne rigoureux qu'ils observent depuis deux ou trois jours. « Jusqu'à quand, mon ami, leur dit-on, vous abandonnerez-vous aux larmes ? Laissez reposer les mânes de votre bienheureux¹ fils ; ou, si vous avez résolu de le pleurer sans cesse, pour cette raison même il ne faut pas rester sans prendre de nourriture : elle vous donnera des forces pour soutenir la violence de l'affliction. » Tous les convives alors ne manquent pas de citer ces vers d'Homère :

La triste Niobé prit quelque nourriture² ;

Et celui-ci :

Le jeûne chez les Grecs n'honore pas les morts³.

Alors le père et la mère goûtent à quelques aliments, mais ce n'est pas sans témoigner d'abord quelque honte ; ils craignent de paraître soumis aux nécessités de la vie humaine, après la perte de ceux qu'ils chérissaient le plus. Pour peu qu'on observe tout ce qui se pratique dans les cérémonies du deuil, on trouvera aisément beaucoup d'autres usages aussi ridicules. Ils ne doivent leur origine qu'à la fausse opinion du vulgaire, qui regarde la mort comme le plus grand de tous les maux.

¹ Tel était le titre que les Grecs donnaient aux morts pour honorer leur mémoire. Les modernes ont conservé cette épithète ; mais ils ne l'appliquent qu'aux saints.

² *Iliade*, liv. XXIV, v. 602.

³ *Iliade*, liv. XIX, v. 225.

LE MAITRE DES ORATEURS ¹

Tu demandes, jeune homme, comment on peut devenir orateur, et acquérir le nom de sophiste², ce beau nom que suit partout l'estime et la considération publique. La vie, dis-tu, t'est insupportable, si tu ne parviens à donner à tes discours, une force qui te rende invincible, qui te fasse éclipser tous tes rivaux, attire sur toi les yeux et l'admiration de tout le monde, et t'obtienne la réputation d'un homme que la Grèce entière doit s'empresse d'aller entendre. Tu veux savoir queiles peuvent être les routes qui conduisent à ce haut degré de gloire. Et bien, mon fils, tu n'éprouveras de ma part aucune jalousie : lorsque dans l'âge tendre où tu es, on a de si nobles inclinations, et que ne sachant par quel moyen on peut atteindre à l'objet de ses désirs, on vient nous demander un conseil, cette chose sacrée, il n'est guère possible d'éprouver un refus. Ecoute donc ce que j'ai à te dire, et sois assuré qu'en peu de temps tu vas acquérir un talent merveilleux, pour connaître ce qu'il faut faire, et l'exprimer éloquentement ; pourvu toutefois que tu veuilles t'attacher à mes préceptes, travailler avec ardeur à les mettre en pratique, et achever la route avec courage, jusqu'à ce que tu sois parvenu au but où tendent tes vœux.

L'objet que tu poursuis n'est pas d'une médiocre importance et n'exige pas de faibles soins. Il demande au contraire des veilles, des travaux ; il mérite bien qu'on supporte pour l'obtenir des fatigues de toute espèce. Considère aussi combien de

¹ Cette satire sanglante paraît avoir été composée contre Julius Pollux, auteur de l'*Onomasticon*, et précepteur de l'empereur Commode.

² Sous les empereurs romains, le titre de sophiste s'appliqua aux gens de lettres que nous nommons aujourd'hui critiques et philologues, et particulièrement aux orateurs qui composaient des déclamations de parades sur des sujets inventés à plaisir.

personnages jusqu'alors inconnus, se sont rendus illustres par le seul pouvoir de leur éloquence, ont acquis des richesses, et tout l'éclat que procure une naissance distinguée.

Cependant ne t'effraye point, ne va pas renoncer à ces magnifiques promesses, ni désespérer de les obtenir, en te figurant que tu auras à surmonter des difficultés infinies. Nous ne prétendons pas te conduire par un chemin rude et difficile, qui bientôt te mettrait tout en sueur, et te fatiguerait au point de te forcer à retourner sur tes pas. S'il en était ainsi, nous n'aurions aucun avantage sur les autres maîtres, qui mènent leurs élèves par la route ordinaire, route ennuyeuse, longue, escarpée, et si fatigante, que la plupart l'abandonnent de désespoir. Mais le mérite particulier de ma méthode, c'est que la route que tu vas suivre est tout à la fois la plus agréable et la plus courte : elle est spacieuse, d'une pente douce et facile, elle ne t'offrira que des plaisirs et des jouissances. Tu passeras à travers des prairies émaillées de fleurs, sous des ombrages épais ; et marchant pas à pas, sans fatigue et sans sueur, tu te trouveras au sommet où tu saisisiras facilement ta proie. De ce moment tu vas vivre dans les délices, au milieu des festins. Du haut de la montagne, tu apercevras au fond de la vallée ceux qui ont suivi l'autre chemin, tu les verras gravir, avec peine, un sentier glissant, hérissé de précipices, dans lesquels ils roulent quelquefois la tête la première, et se font mille blessures contre les rochers aigus ; tandis que toi, depuis longtemps au faite de la gloire, couronné, le plus heureux des mortels, tu auras reçu des mains de l'éloquence, en un instant, et, pour ainsi dire, en dormant, tous les biens qui sont en son pouvoir.

La promesse, sans doute, est magnifique ; mais, par le dieu de l'amitié ! ne refuse pas de me croire, quand je me vante de te montrer que mon art est tout à la fois agréable et facile. Si pour avoir cueilli quelques feuilles de laurier sur l'Hélicon, Hésiode, de simple berger, est devenu tout à coup un excellent poète ; et si, rempli du souffle sacré des Muses, il a chanté l'origine des dieux et des héros ; crois-tu qu'il soit impossible de devenir orateur en peu de temps, lorsqu'on connaît la route qui mène le plus promptement à l'éloquence, dont les élans sont bien inférieurs à l'emphase poétique ?

Je veux à cette occasion te dire quelle fut l'idée ingénieuse d'un marchand de Sidon, et comment l'incrédulité de celui auquel il communiqua son projet, en empêcha l'exécution, et le rendit inutile. Après la bataille d'Arbelles et la défaite de

Darius, Alexandre étant monté sur le trône des Perses, il fallait que ses courriers parcourussent tous les pays soumis à son obéissance, pour y porter ses ordres. La Perse et l'Égypte étaient séparées par un chemin considérable. On était obligé de faire le tour de plusieurs montagnes, de passer par Baby-lone, de se rendre ensuite en Arabie, et de traverser un désert immense pour arriver en Égypte, après une route de plus de vingt stations pour l'homme le plus agile. Ce retardement fâchait beaucoup Alexandre, qui, ayant appris que les Égyptiens faisaient quelques mouvements, ne pouvait faire parvenir avec promptitude ses ordres à ses Satrapes. Dans ces circonstances, un marchand de Sidon se présente, et lui dit : « O Roi ! je te promets de t'enseigner un chemin bien plus court pour aller de Perse en Égypte. Si l'on franchit ces montagnes (ce qui peut se faire en trois jours), on sera bientôt arrivé. » Cela était vrai ; cependant Alexandre n'en voulut rien croire, il regarda le marchand comme un imposteur ; et parce que cette promesse était extraordinaire, elle parut indigne de confiance à la plupart des courtisans. Ne va pas prendre de la mienne une semblable idée : tu sauras bientôt par expérience, que l'on peut en moins d'un jour passer pour orateur, et franchir les montagnes qui séparent l'Égypte de la Perse.

Je veux d'abord, à l'exemple de Cébès, te tracer un tableau en paroles, et te représenter l'une et l'autre route ; car il y en a deux qui conduisent à l'Eloquence, pour laquelle tu me parais épris d'une ardeur peu commune. Sur le sommet d'une montagne est une femme d'une beauté parfaite, d'un visage noble et gracieux. Dans sa main droite, elle tient la corne d'Amalthée, d'où l'on voit sortir avec abondance des fruits de toute espèce. A sa gauche je crois voir Plutus debout : il est entièrement d'or et brille d'un éclat ravissant. La gloire et la puissance sont à ses côtés, et les éloges répandus autour d'elle, semblables à de petits amours, volent de toutes parts à sa rencontre, et lui donnent des baisers. Tu as vu, sans doute, quelque tableau du Nil : la plupart des peintres le représentent assis sur un crocodile ou sur un hippopotame ; de petits enfants, que les Égyptiens appellent *coudées*, folâtraient autour de lui : tels les éloges voltigent autour de l'Eloquence. O toi qui brûles d'amour pour elle, avance au plus tôt : hâte-toi d'arriver au sommet qu'elle habite, afin de l'épouser dès que tu y seras parvenu, et de posséder tous ses biens ! car ce Plutus, cette gloire, ces éloges appartiennent légitimement à celui qui devient son époux.

Mais lorsque tu approcheras de la montagne, tu désespèreras d'abord de pouvoir la gravir. Elle te semblera, comme la roche d'Aorne parut aux Macédoniens, tellement escarpée de toutes parts, que les oiseaux même ne peuvent aisément la franchir à l'aide de leurs ailes, et qu'il faut pour l'escalader être un Bacchus ou un Hercule. C'est ainsi que tu en jugeras au premier coup d'œil. Bientôt après tu apercevras deux chemins, dont l'un est moins une route, qu'un sentier étroit hérissé de ronces et d'épines, d'un marcher difficile, et qui ne procure que la soif et des sueurs. Hésiode avant moi, l'a trop bien représenté dans ses vers¹, pour que j'aie besoin de le décrire. L'autre route au contraire est spacieuse, émaillée de fleurs, arrosée de ruisseaux, telle enfin que je te l'annonçais il n'y a qu'un instant. Je ne veux pas, en répétant plusieurs fois les mêmes choses, te retenir plus longtemps, lorsque déjà tu pourrais être orateur.

Cependant je crois devoir ajouter que cette route escarpée ne porte les vestiges que d'un très petit nombre de voyageurs ; et s'il s'y trouve quelques traces, elles sont fort anciennes. Hélas ! malheureux, j'ai moi-même autrefois essayé d'y monter. Que de fatigues inutiles n'ai-je pas essayées ? Je découvris alors l'autre chemin, il me parut dans l'éloignement, tel qu'il est en effet, uni et sans détour ; cependant je ne le suivis point, j'étais jeune encore, et ne connaissais pas ce qui m'était le plus avantageux. Je croyais que le même poète parlait selon la vérité, quand il nous dit :

C'est du sein des travaux que naissent tous les biens².

Il s'en faut de beaucoup qu'il en soit ainsi, et je vois une foule d'orateurs obtenir les éloges les plus distingués, à cause du genre d'éloquence qu'ils ont sagement adopté, et du chemin qu'ils ont eu la prudence de suivre. Lors donc que tu seras arrivé à l'endroit où commencent ces deux routes, tu seras fort embarrassé, je le sais bien, et tu l'es même en ce moment, pour savoir laquelle tu dois suivre. Or, par quel moyen pourras-tu parvenir facilement au sommet de la montagne, être comblé de félicité, épouser l'Eloquence, et paraître à tous les yeux un homme admirable ; c'est ce que je vais t'expliquer. C'est assez que j'aie été trompé moi-même, et que je me sois inutilement fatigué ; je veux désormais que pour toi, comme

(1)

¹ *Les Travaux et les Jours*, v. 290.

² Même ouvrage, v. 308.

au siècle de Saturne, tout croisse sans semence et sans culture.

D'abord tu verras venir à ta rencontre un homme robuste et nerveux. Sa démarche est mâle et pleine de vigueur ; son corps est fortement coloré par les rayons du soleil ; il a le coup-d'œil sévère, l'air actif et vigilant ; c'est le guide de cette route hérissée de difficultés. Ce bon homme, après t'avoir débité bien des inepties, t'engagera à le suivre. Il te montrera les traces d'un certain Démosthène, d'un Platon, et de quelques anciens. Elles sont grandes, il est vrai, et plus profondes que celles de nos orateurs actuels ; mais elles sont obscures, la plus grande partie est effacée par le temps. Il ne manquera pas de te dire que tu parviendras au bonheur, et que tu épouseras l'Éloquence, si tu suis ces traces, avec l'exactitude de ceux qui marchent sur la corde raide : car pour peu que tu poses le pied à côté, que tu inclines à droite, ou à gauche, et que tu te détournes de leur direction, tu sors du droit chemin, le seul qui puisse te conduire à l'hymen que tu désires. Ensuite il t'ordonnera de te former sur ces anciens : il te proposera pour modèles des discours usés et cent fois rebattus ; d'ailleurs peu faciles à imiter, et qui, tels que les ouvrages sortis de l'antique atelier d'Hégias, de Critias et de Nestoclès, sont précis, nerveux, d'un dessin correct et sévère. Travaille, te dira-t-il, veille, bois de l'eau, ne prends point de relâche, cela t'est nécessaire, indispensable même pour achever la route que tu entreprends. Mais ce qu'il y a de plus désespérant, c'est que ce guide te fera consommer à ce voyage un temps considérable, des années entières. Il ne sait point compter par jours, ni par mois : il ne parle que par olympiades. A ce calcul, on se sent fatigué par avance, on n'en peut plus, et l'on finit par dire un éternel adieu à cette félicité qui n'existe qu'en espérance. Ce n'est pas tout : il exigera un salaire exorbitant, pour le récompenser de tous les maux qu'il te fera souffrir : il ne te fera point faire un pas, qu'auparavant il n'ait reçu de toi une somme considérable.

Voilà ce que te dira cet homme orgueilleux, vraiment antique, et qui peut dater du siècle de Saturne. Il te proposera de vieux morts pour modèles : il voudra que tu exhumes des discours ensevelis depuis longtemps : il t'ordonnera, comme la chose du monde la plus utile, d'imiter le fils d'un fourbisseur¹, ou certain greffier fils d'Atromète², et cela au sein de la paix ;

¹ Démosthène.

² Eschine.

lorsque Philippe ne menace plus d'envahir la Grèce, et qu'Alexandre n'est plus à la tête de ses armées ; temps auquel leurs talents pouvaient être de quelque utilité. Cet homme ignore apparemment qu'on a trouvé depuis peu une route bien plus commode, qui, sans exiger de travail, conduit en un instant à l'éloquence. Garde-toi bien de croire ce guide suranné, ou de faire attention à ce qu'il te dira, de peur que te traînant à ses côtés, il ne te fasse rompre le col, ou ne te conduise à force de travaux, à une vieillesse prématurée. Mais si tu es amoureux de l'éloquence, si tu désires obtenir ses faveurs à la fleur de ton âge, et même la voir venir avec empressement au devant de toi, laisse là, crois-moi, ce pédant hérissé, plus môle qu'il ne convient. Qu'il gravisse lui-même son sentier, ou qu'il y fasse monter ceux qu'il pourra prendre pour dupes, et que tu laisseras bien loin derrière toi, haletants et couverts de sueur.

En arrivant à l'autre chemin, tu y trouveras une foule de guides différents : mais parmi eux, il en est un qui joint à des connaissances universelles la beauté la plus exquise. Tu le reconnaitras à sa démarche vive et légère, à sa tête penchée, à son regard doux et féminin. Sa voix a la douceur du miel, et toute sa personne exhale les plus doux parfums. Tu le verras se gratter la tête avec l'extrémité du doigt. Le peu de cheveux qui lui restent sont entretenus avec un soin particulier, toujours bien arrangés, frisés et de couleur d'hyacinthe. C'est le délicat Sardanapale, ou Cynire, ou plutôt c'est Agathon lui-même, cet aimable poète tragique. Tels sont les signes qui te le feront reconnaître. Mais il n'est pas possible que ce divin personnage, l'objet des complaisances de Vénus et des Grâces, puisse échapper à tes regards. Qu'est-il besoin de le dire ? Quand tu auras les yeux fermés, s'il vient à s'approcher de toi, du moment où il ouvrira cette bouche qui distille le miel du mont Hymette, tu l'apercevras sans peine que ce n'est pas un des mortels que la terre fait vivre de ses fruits, mais quelque génie céleste, nourri de rosée et d'ambrosie. Va donc au plus tôt le trouver ; remets-toi entre ses mains et tu deviendras tout à coup un orateur parfait. Tu jouiras d'une considération éclatante ; et pour me servir des propres expressions de ce grand homme, *monté sur le char triomphal de l'éloquence, tu seras sans peine, déclaré roi dans l'art de parler.*

En te recevant au nombre de ses disciples, il t'enseignera d'abord..... Mais laissons-le parler lui-même ; il serait ridicule que je prisse la parole pour un tel orateur. J'affaibli-

rais ses grands talents en voulant les représenter, et je craindrais, si je venais à tomber, d'entraîner dans ma chute le héros dont je jouerais le rôle. Voici de quelle manière il s'exprimera, après avoir auparavant caressé le peu de cheveux qui lui reste, laissant échapper un sourire plein de finesse et de grâces, comme est toujours le sien, il fera entendre une voix douce et flatteuse, que tu prendrais pour celle de la Thaïs de la comédie, de Malthacé, ou de Glycère¹ ; car un ton mâle ne conviendrait point à un orateur si aimable et si délicat. Puis il te dira, avec une modestie ravissante : « Est-ce Apollon, mon ami, qui t'envoie à moi ? T'a-t-il déclaré que j'étais le plus habile de tous les orateurs, comme autrefois il apprit à Chéréphon quel était le plus sage des mortels ? Mais peut-être ma seule réputation t'amène : tu auras entendu dire que l'on était frappé de la plus vive admiration pour mes talents, que tout le monde chantait nos louanges, que lorsque je parle on est saisi d'étonnement, et qu'on s'abaisse devant moi. Et bien, tu vas savoir dans un instant à quel divin mortel tu t'es adressé : n'attends pas à rien voir qui puisse être comparé à tel ou tel de nos orateurs ; on te paraîtra surnaturel, prodigieux autant que Titye, Otus et Ephialte² l'étaient en comparaison du reste des humains. Tu trouveras que ma voix surpasse autant celle de mes rivaux, qu'une trompette l'emporte sur les flûtes, la cigale sur les abeilles, le chœur sur le musicien qui lui donne le ton.

« Puisque tu veux aussi devenir orateur, et qu'il ne serait pas facile d'apprendre d'un autre maître les secrets de mon art, suis seulement, cher objet des soins de Clitius, suis mes conseils, imite en tout mon exemple, et observe religieusement les lois que je vais te prescrire, ou plutôt, avance dès ce moment avec pleine confiance. N'aie aucune inquiétude sur ce que tu n'es pas initié aux premiers mystères de la Rhétorique. L'autre méthode, je le sais, exige des insensés qui la suivent ces pénibles préliminaires : pour toi, tu n'en as aucun besoin. Marche, comme dit un proverbe, sans avoir lavé tes pieds : et quand tu ne saurais même pas écrire, ce que personne n'ignore, tu n'en réussiras pas moins. Le talent de l'orateur n'a rien de commun avec celui de l'écrivain.

« Il faut, avant tout, que je t'apprenne quelles sont les provisions dont tu dois te munir pour ton voyage, afin de le ter-

¹ Thaïs, Malthacée, Glycère, trois fameuses courtisanes. Leur nom fut appliqué aux rôles d'amoureuses de la seconde comédie. On peut consulter sur elles le 13^e livre d'Athénée, on y trouvera des détails curieux.

² Géants de la fable.

miner le plus promptement possible : ensuite, je t'exposerai pendant la route certains principes, je te donnerai certains avis, au moyen desquels, avant le coucher du soleil, tu deviendras un orateur accompli, supérieur à tous tes rivaux, tel enfin que je le suis moi-même, occupant, sans contredit, la première, la seconde et la dernière place entre tous ceux qui se mêlent de parler.

« Apporte avec toi (c'est le point le plus important) un grand fonds d'ignorance ; montre surtout de la hardiesse, de l'audace et de l'impudence ; laisse, laisse chez toi la modestie, qui fait rougir le front d'une pudeur enfantine : elle serait inutile et même préjudiciable à tes succès. Aie une voix forte, une déclamation insolente, une démarche semblable à la mienne, voilà l'essentiel, et cela peut suffire. Porte pour vêtement une robe d'une couleur éclatante, ou quelque fin tissu de laine, sorti des manufactures de Tarente, à travers lequel on aperçoit tout le corps. Prends une chaussure athénienne, semblable à celle des femmes, ouverte en mille endroits, ou un brodequin de Sicyome, décoré de bandelettes blanches ; qu'une foule nombreuse de valets marchent à ta suite, et tiens toujours un livre à la main. Voilà ce qui te fera réussir.

« A l'égard des autres objets, chemin faisant, tu vas les connaître. Sache, à présent, à quels signes l'Éloquence te reconnaîtra pour son ami. Tu la verras, loin de se détourner, ou de te renvoyer avec ignorance, comme un profane qui vient surprendre ses mystères ; tu la verras, dis-je, s'avancer devant toi. Premièrement, aie le plus grand soin de bien composer ton extérieur, et d'être élégamment vêtu ; fais choix ensuite de quinze ou vingt mots attiques, exerce-toi souvent à les prononcer, afin de pouvoir les employer à volonté ; aie toujours sur le bout de la langue, ἄττα, χῆτα, μῶν, ἀμυγέπη, λῶσε, et d'autres termes semblables que tu répandras dans tous tes discours comme autant d'assaisonnements. Néglige les autres mots qui ne ressembleraient pas à ceux-ci, qui n'auraient avec eux aucun rapport, et ne seraient pas, pour ainsi dire, de la même famille. Que ta pourpre soit toujours belle et de couleur brillante : ce n'est qu'aux hommes vulgaires à porter des vêtements grossiers. Fais-toi un recueil de termes étrangers, proscrits par l'usage, et qu'on ne trouve employés que chez les anciens auteurs ; décoche-les en toute occasion sur ceux qui converseront avec toi. C'est par ce moyen que tu fixeras les regards de la multitude, et qu'on te croira un homme d'une érudition admirable et sans égale. Dis, par

exemple, ἀποστειγγίσασθαι, au lieu d'ἀποξύσθαι, (*essuyer en frottant*) ; εἰληθερεῖσθαι, pour ἡλίου θέρεσθαι (*se chauffer au soleil*) ; appelle ἀρραβῶνα, ce que nous nommons προνόμιον (*les arrhes, ou prix payé d'avance*) ; et ἀχροκνεφεῖς, ce que nous appelons ὄρθρον (*le point du jour*). Invente quelquefois des mots nouveaux et singuliers ; appelle εὐλεξιν, un homme qui s'énonce avec grâce ; σοφόνουν, celui qui a de l'intelligence ; un danseur, χειρόσοφον. Si tu fais un solécisme, ou un barbarisme, tu peux y remédier à force d'impudence. Sois toujours prêt à citer le nom d'un auteur qui n'existe plus, et qui même n'a jamais existé, soit un poète, soit un prosateur ; c'était, diras-tu, un homme profond dans la connaissance de sa langue, et il approuve expressément cette manière de parler. Tu ne t'amuseras point à lire les ouvrages de l'antiquité : que t'importe le bavardage inutile d'Isocrate, le style sans grâce de Démosthène, les froids raisonnements de Platon ? A l'égard des écrits composés peu de temps avant notre siècle, et ce que l'on appelle *déclamations*, nourris-t'en, pour pouvoir en user au besoin et même en abuser. C'est un riche trésor où tu dois puiser sans cesse.

« Lorsqu'il faudra parler, et que les auditeurs te proposeront un sujet, s'il est difficile, dis qu'il est trop aisé, affecte de le dédaigner, comme si l'on ne savait rien trouver de noble et de digne de tes talents. Cependant parle sans balancer, et abandonne-toi à toute l'intempérance de ta langue ; ne t'embarrasse pas de traiter en premier lieu ce qui doit être traité le premier, et de parler de chaque objet selon le rang qui lui convient, d'amener le second après le premier, et le troisième après le second : mais dis d'abord ce qui se présentera d'abord à ton esprit, et si le hasard le veut, attache la chaussure au front et le casque à la jambe. Ne songe qu'à hâter ton débit, parle toujours, et crains seulement d'être réduit au silence. Si ton discours a pour objet un rapt ou un adultère commis dans Athènes, rapporte les usages et les lois de l'Inde et de la Perse. Cite à tout propos les noms de Marathon et de Cynégire, sans lesquels aujourd'hui l'on ne peut plus rien faire. Peins le mont Athos devenu navigable, l'Hellespont traversé à pied sec, le soleil obscurci par les flèches des Perses, la fuite de Xerxès, les exploits admirables de Léonidas ; lis les caractères sanglants tracés par Othryade ; que Salamine, Artémisium, Platée, frappent à chaque instant l'oreille de tes auditeurs. Sème de temps en temps de ces petits mots, qui sont la fleur et l'ornement de tes discours.

Qu'on entende souvent ἄττα et le δῆπουθεν, n'en eusses-tu aucun besoin. Ces termes sont beaux, lors même qu'ils sont prononcés à contre-sens.

« Quand tu croiras que le moment de chanter sera venu, que tout alors devienne chant et mélodie ; et si ton sujet n'offre rien de musical, prononce en cadence ἄνδρες διχασταί, et crois que l'harmonie sera parfaite. Répète souvent οἴμοι τῶν κακῶν ! *quels malheurs !* frappe sur ta cuisse, parle de la gorge, et crache en parlant, promène-toi en balançant les reins. Si les auditeurs t'applaudissent, mets-toi en colère, et dis-leur des injures ; s'ils se lèvent et sont prêts à sortir, ordonne-leur de s'asseoir, et règne sur eux en tyran.

Mais si tu veux que le vulgaire admire ton éloquence, remonte au siège de Troie, et même aux noces de Deucalion et de Pyrrha, et descends jusqu'aux événements de notre siècle. Peu de gens seront en état de te comprendre, et ceux-là se tairont par bienveillance ; ou, s'ils disent quelque chose qui te soit défavorable, on ne manquera pas de l'attribuer à la jalousie. La multitude, frappée d'admiration pour ton extérieur, pour tes gestes, pour ta voix, pour ta démarche, pour ton chant, pour ta chaussure, et surtout pour ce fréquent ἄττα, ne doutera pas un instant que tu sois un très habile rhéteur, un redoutable adversaire. D'ailleurs le talent de parler à l'improviste, est très propre à faire excuser nos fautes, et à nous attirer l'attention du vulgaire. Songe donc à ne jamais rien écrire, et parle toujours sans préparation ; la préparation est la pierre de touche du talent.

« Que tes amis applaudissent sans cesse en frappant des pieds, et te paient par là le prix de tes festins. S'ils s'aperçoivent que tu vas manquer, ils doivent alors te tendre une main favorable, et te ménager, pendant qu'ils te prodiguent des éloges, le temps de trouver ce que tu dois dire. Car un de tes premiers soins, est de te former un chœur de partisans, qui soient toujours à ton unisson. Tel est le service qu'ils te rendront lorsque tu parleras ; et quand tu sortiras, ils te serviront de satellites. Au milieu de ce bataillon, tu t'entretiendras de ce que tu auras dit pendant la séance. Si tu rencontres quelqu'un, n'oublie pas de ne parler de toi-même qu'en termes magnifiques, de te donner les louanges les plus excessives, et de rabaisser les autres. « Qu'y a-t-il de commun, diras-tu, entre moi et l'orateur de Péanée ¹ ? Il faudra peut-

¹ Démosthène. Péanée était une bourgade de l'Attique.

être que je lutte contre tous les anciens l'un après l'autre ? » Et mille discours semblables.

« J'allais oublier le point le plus important, et le plus nécessaire pour t'acquérir une réputation. C'est de te moquer de tous les autres orateurs que tu pourras entendre. Si ce qu'ils disent est bon, tu feras croire qu'il ne leur appartient pas, et qu'ils se parent des dépouilles d'autrui : et pour peu qu'ils montrent de médiocrité, trouve tout détestable. Il faut toujours arriver le dernier dans les auditoires ¹, et cela vous fait remarquer. Lorsque tout le monde écoute en silence, lâche de temps en temps un éloge conçu en termes singuliers ; c'est le moyen de détourner l'attention des auditeurs, de les importuner. Tes hyperboles choquantes leur causeront des nausées, et ils se boucheront les oreilles pour ne pas les entendre. N'applaudis que rarement de la main, c'est un usage trop commun. Ne te lève pas non plus, si ce n'est une fois ou deux au plus ; souris d'un air dédaigneux presque à chaque phrase, et témoigne que tout ce que dit l'orateur ne te plaît nullement. Il est mille occasions de blâmer, et les oreilles sont toujours ouvertes aux calomniateurs. A l'égard des autres moyens, n'en sois pas inquiet ; l'audace, l'impudence, le mensonge peuvent aisément s'employer ; aie toujours un serment sur le bord des lèvres, montre-toi jaloux de tout le monde, répands la haine et la calomnie, les faux rapports teints des couleurs de l'apparence ; bientôt tu deviendras célèbre, et tu fixeras tous les regards. Telle est la conduite que tu dois tenir en public.

« A l'égard de tes mœurs privées, fais-toi une loi de te livrer à tous les vices ; joue aux dés, enivre-toi, sois débauché, adultère ; si tu n'en fais rien, du moins il faut te vanter de ces excès, le dire à tout le monde ; montrer, comme en secret, les billets galants que tu reçois des femmes. Sois curieux de ta beauté, et aie soin qu'on te croie un homme recherché par le beau sexe. Le vulgaire attribuera ton bonheur au pouvoir de ton éloquence, et par là, ta réputation pénétrera jusque dans les gynécées. Quant à cette autre passion que je ne nomme pas, ne rougis point de t'y livrer, dût-on croire que c'est pour un autre motif que tu es aimé des hommes, malgré ce menton fourni de barbe ; et quoique chauve, sois toujours entouré de courtisans de cette espèce. Si tu n'en as pas, tes valets te suffisent. Une telle conduite est singulièrement utile pour l'or-

¹ Lieux où l'on s'assemblait pour entendre les déclamations des rhéteurs, et la lecture des ouvrages nouveaux.

quence, puisqu'elle augmente l'impudence et l'effronterie. Vois les femmes, ne sont-elles pas mille fois plus babillardes que les hommes? Ne l'emportent-elles pas sur eux dans l'art de répandre à pleines mains les invectives et les injures? Et bien, si tu joues leur rôle, tu en surpasseras d'autant plus tes rivaux. Il faut donc te faire épiler tout entier, ou du moins aux endroits nécessaires. Que ta bouche soit prête à s'ouvrir en toute occasion, et que ta langue te serve, non seulement à prononcer des discours, mais à tous les ministères dont elle est capable. Ses facultés ne se bornent pas seulement à faire des barbarismes, à dire des inepties, à se parjurer, à répandre l'invective, le mensonge et la calomnie, elle peut encore rendre la nuit d'autres services : surtout, si tu ne peux suffire toi-même à la foule de tes amants. Elle doit alors se ployer à tous les emplois, se prêter sans répugnance à toutes les infamies.

« O mon fils, si tu retiens bien tous ces préceptes (et tu le peux sans peine, ils n'ont rien de pénible), j'ose te promettre qu'avant peu de temps, tu seras un orateur accompli, et tout semblable à moi. Je n'ai pas besoin de te dire combien d'avantages tu vas recueillir de l'Eloquence ; juges-en par moi-même. Fils d'un père inconnu, qui n'avait pas encore entièrement secoué les fers de l'esclavage, après avoir rampé sous un joug plus honteux que celui des *Xoïn* et des *Thmoïn*¹, ma mère était ravaudeuse dans un carrefour. Je m'aperçus bientôt que la nature m'avait doué d'une beauté peu commune ; j'en profitai, et gagnai ma nourriture en me mettant aux gages d'un homme aussi avare qu'infâme, qui voulut être mon amant. Voyant que ce métier m'ouvrait un chemin facile à la fortune, je suivis cette carrière. Je n'aurais pas tardé à m'élever au faite du bonheur : car j'étais abondamment pourvu, qu'*Adrastie*² me pardonne, de toutes ces provisions dont je te parlais tout à l'heure, et j'avais un riche fonds de hardiesse, d'ignorance et d'effronterie. Déjà je quitte le nom *Pothinus* pour prendre celui des fils de Jupiter et de Lédæ. Peu après je devins l'amant d'une femme âgée, et je vécus assez grassement à ses dépens, en feignant d'être amoureux de cette beauté septuagénaire, à laquelle il ne restait plus que quatre dents atta-

¹ Noms d'esclaves Egyptiens. Lucien indique par là, que celui qu'il satirise, est né en Egypte. Pollux était en effet de Naucratis.

² Déesse qui punissait ceux qui parlaient trop avantageusement d'eux-mêmes.

chées avec un fil d'or. La pauvreté me forçait à subir ce rude travail, et la faim me faisait trouver délicieux ces baisers froids cueillis sur le bord d'un cercueil. Enfin, peu s'en fallait que ma vieille ne me nommât son héritier, et j'allais devenir possesseur de tous ses biens, si un détestable esclave ne lui eût révélé que je venais d'acheter du poison pour hâter sa mort.

« Je fus à l'instant chassé de sa maison; cependant je n'ai manqué depuis d'aucune des choses nécessaires à la vie. Je me suis fait orateur, je parais dans les tribunaux, je trahis en toute occasion la justice et la vérité. Je promets la faveur des juges aux clients assez imbéciles pour me croire; je perds presque toutes mes causes; n'importe, l'entrée de ma maison est toujours décorée d'une palme verte. Je suis l'objet de la haine et du mépris universel, on me connaît plus encore à la perversité de mes mœurs, qu'à l'impudence de mes discours, on me montre partout au doigt; j'ai la réputation d'un homme consommé en méchanceté, et ce n'est pas, je pense, un petit avantage. Suis mon exemple, voilà les conseils que j'ai à te donner. Par Vénus publique! il y a déjà longtemps que je me les suis donnés à moi-même, et je me sais tout le gré possible de les avoir suivis ¹. »

C'en est assez, et tels sont les discours que te tiendra cet honnête homme. Si tu suis ses avis, tu touches au but où tendent tes désirs. Guidé par ce digne législateur, tu vas régner dans les tribunaux, briller aux yeux de la multitude, plaire à tous les cœurs, épouser, non comme ton maître, une vieille, ridicule personnage de comédie, mais la plus belle de toutes les femmes, l'Eloquence : et tu pourras dire toi-même, à plus juste titre que Platon ne l'a dit de Jupiter, que tu es porté dans un char ailé... Pour moi, qui suis timide et sans courage, je me retire et te laisse fournir cette carrière. Je renoncerai, ou plutôt je renonce dès ce moment à m'élever jusqu'à l'éloquence. Je ne suis pas en état de lui payer le même tribut que toi. Fais-toi proclamer vainqueur, sans avoir eu la peine de combattre, et sois l'objet de l'admiration publique. Souviens-toi seulement que si tu remportes sur nous la victoire, tu la dois moins à ta vitesse, qu'à la route facile que tu as suivie.

¹ C'était chez les Grecs et chez les Romains l'usage qu'un orateur qui gagnait une cause, attachait une palme à la porte de sa maison.

LE MENTEUR D'INCLINATION

OU

L'INCRÉDULE

TYCHIADE ET PHILOCLÈS

TYCHIADE. — Pourrais-tu me dire, cher Philoclès, quel est cet attrait qui porte la plupart des hommes à aimer le mensonge ? Ils en sont tellement avides, qu'ils se plaisent à tenir des discours insensés, et écoutent avec la plus grande attention ceux qui en débitent de semblables ?

PHILOCLÈS. — Beaucoup de raisons, Tychiade, peuvent obliger à dire des mensonges, les hommes qui n'ont que leurs intérêts en vue.

TYCHIADE. — Cela ne fait rien à l'affaire, comme on dit communément, et ma question n'a pas pour objet ceux qui mentent en vue de quelque utilité ; ils méritent qu'on leur pardonne : quelques-uns même sont dignes de louanges, lorsqu'ils ont trompé des ennemis, ou que dans les dangers, ils ont employé ce remède pour sauver leurs jours, comme souvent le fit Ulysse pour conserver sa vie et ménager le retour de ses compagnons. Mais je parle, mon cher, de ces gens qui, sans aucun besoin, préfèrent de beaucoup le mensonge à la vérité, s'y plaisent et s'en occupent sans la moindre nécessité. Je voudrais bien savoir par quel motif ils agissent ainsi.

PHILOCLÈS. — Est-ce que tu as connu des gens de cette espèce, qui avaient une passion naturelle pour le mensonge ?

TYCHIADE. — Certainement, et il en est beaucoup.

PHILOCLÈS. — Quelle autre raison en peut-on donner, sinon

qu'un défaut de jugement est cause qu'ils ne disent pas la vérité, puisqu'ils préfèrent ce qui est pire à ce qui est excellent.

TYCHIADÉ. — Ce n'est sûrement pas cela ; car je pourrais te citer un grand nombre d'hommes, d'ailleurs très sensés, et qu'on admire pour leur esprit, qui néanmoins sont, je ne sais comment, esclaves de ce vice. Ils montrent la plus vive inclination pour le mensonge ; et je suis fâché de voir des personnages illustres par leur mérite universel, se plaire à se tromper eux-mêmes et à tromper ceux qui conversent avec eux. Tu sais nécessairement mieux que moi que ces anciens, Hérodote, Ctésias de Cnide, avant eux les poètes, Homère lui-même et tous les auteurs célèbres ont employé le mensonge dans leurs écrits ; en sorte que non seulement ils ont trompé ceux qui les écoutaient alors ; mais leurs mensonges parvenus jusqu'à nous, comme par succession, semblent consacrés dans leurs vers admirables. Souvent, je l'avoue, il m'arrive de rougir pour eux, lorsqu'ils racontent la mutilation de Cœlus, l'enchaînement de Prométhée, la révolte des Géants et toute la fable tragique des enfers ; lorsqu'ils nous disent que Jupiter, pour satisfaire son amour, s'est changé en taureau ou en cygne ; qu'une femme a été métamorphosée en oiseau ou en ours : ajoute les Pégases, les Chimères, les Gorgones, les Cyclopes et toutes les autres fables de cette nature, merveilleusement absurdes, et faites pour amuser l'esprit des enfants qui redoutent Mormo et Lamia ¹.

Toutefois les mensonges des poètes sont peut-être tolérables ; mais, comment ne pas rire en voyant des villes et des peuples entiers, se livrer à des mensonges publics ; lorsque les Crétois ne rougissent pas de montrer le tombeau de Jupiter ; que les Athéniens font sortir Erichon du sein de la terre, et pousser les premiers hommes du sol de l'Attique, à peu près comme des légumes ? Ceux-ci du moins ont une origine plus noble que les Thébains, qui racontent que des dents semées d'un serpent, il en germa des hommes. Cependant celui qui ne regarderait pas comme vrais des contes si ridicules, et qui, les soumettant à un examen sérieux, penserait qu'il n'appartient qu'à un Corèbe ² ou à un Margitès, de croire que Triptolème a

¹ Figures effrayantes, épouvantails qu'on montrait aux enfants pour leur faire peur ou les faire taire. Souvent aussi on leur faisait voir un esclave qui s'était barbouillé le visage de cendres.

² Corèbe était un fou, qui, s'étant marié, ne voulut jamais coucher avec sa

traversé les airs, porté dans un char attelé de dragons ailés ; que Pan est venu, du fond de l'Arcadie, secourir les Athéniens au combat de Marathon, qu'Orithye a été enlevée par Borée : celui-là, dis-je, passerait pour un impie, pour un insensé, de refuser sa croyance à des faits manifestes et avérés.

PHILOCLÈS. — Cependant, Tychiade, les poètes et les villes se pourraient excuser. Les premiers mêlent à leurs écrits le charme attrayant de la fable, dont ils ont grand besoin pour captiver leurs lecteurs. Les Athéniens, les Thébains, et les autres, s'il en est, rendent leur patrie plus respectable par de pareilles fictions. En effet, si l'on ôtait de la Grèce toutes les curiosités fabuleuses, rien n'empêcherait ceux qui les montrent de mourir de faim, car les étrangers ne voudraient pas entendre la vérité, même gratuitement ; mais les hommes, qui, sans avoir de pareils motifs, se plaisent à débiter des mensonges, passeront, avec raison, pour des gens dignes d'être universellement méprisés.

TYCHIADE. — Tu as raison, et je sors à l'instant de chez Eucrate, cet homme distingué, où j'ai entendu tant de récits fabuleux et incroyables, que ne pouvant plus supporter l'excès de ses mensonges, je suis sorti précipitamment, au milieu de son discours ; et tandis qu'il racontait encore une foule de prodiges absurdes, j'ai pris la fuite, comme si les furies m'eussent poursuivi.

PHILOCLÈS. — Cependant, Tychiade, Eucrate est un homme digne de foi, et personne n'est plus capable d'exciter la confiance que lui, qui porte une longue barbe, compte au moins soixante ans, et même s'occupe beaucoup de la philosophie. Il ne souffrirait pas qu'on dit en sa présence quelque chose de faux, loin d'être assez impudent pour tenir de pareils discours.

TYCHIADE. — C'est que tu ignores, mon cher, ceux qu'il a tenus, comment il assurait avec serment la plupart des choses qu'il disait, en faisant approcher ses enfants ¹. Tout ce qu'il racontait était tellement absurde, qu'en le considérant, mille pensées différentes s'élevaient à son sujet dans mon esprit ; tantôt je croyais qu'il était devenu fou, et qu'il était hors de

femme, par la crainte d'offenser sa belle-mère. Sa femme lui fit accroire qu'elle avait un mal qui ne pouvait se guérir que par l'approche d'un homme, et parvint ainsi à lui faire consommer son mariage. *Scholie grecque.* La même histoire est aussi rapportée sur Margitès.

¹ Pour jurer sur leur tête.

son état naturel ; tantôt que c'était un imposteur, et que je ne m'étais pas encore aperçu, depuis un si long temps que je le connaissais, que ce n'était qu'un singe ridicule revêtu d'une peau de lion.

PHILOCLÈS. — Et que disait-il donc, Tychiade ? Par Vesta, je te prie de me l'apprendre, je voudrais bien savoir combien il couvrait de forfanterie sous une si large barbe.

TYCHIADE. — J'avais coutume d'aller chez Eucrate, dans d'autres occasions et lorsque je me trouvais beaucoup de loisir. Aujourd'hui que j'avais besoin de parler à Léontichus, qui, comme tu le sais, est mon intime ami, j'appris de son valet qu'il était allé dès le matin rendre visite à Eucrate malade depuis peu. En conséquence je me rendis chez ce dernier, conduit par le double motif, et de me trouver avec Léontichus, et de voir Eucrate, dont j'ignorais l'indisposition. Je n'y trouvai plus Léontichus, il venait, me dit-on, de sortir depuis un instant ; mais je vis une nombreuse compagnie, parmi laquelle j'aperçus Cléodème le péripatéticien, Dinomaque le stoïcien, et Ion. Tu connais cet homme qui veut qu'on l'admire quand il parle sur les écrits de Platon, comme le seul capable de pénétrer intimement les pensées du philosophe, et de les expliquer aux autres. Tu vois de quels personnages je te parle : ce sont des sages accomplis, pleins de mérite, et, qui plus est, de sectes différentes ; tous vénérables et presque effrayants par l'austérité qui règne sur leurs visages. Le médecin Antigone, appelé pour la maladie, se trouvait avec eux. Eucrate paraissait déjà convalescent : sa maladie était une de celles qu'on nourrit avec soi : l'humeur était descendue de nouveau dans les pieds. Dès qu'il m'aperçut, il baissa la voix, comme par faiblesse, quoiqu'en entrant je l'eusse entendu crier et disputer vigoureusement ; puis il m'ordonna de m'asseoir à côté de lui, sur son lit. Je le fis, en prenant bien garde de toucher à ses pieds, et je m'excusai, comme on a coutume de le faire en pareille occasion, sur ce que j'avais ignoré son indisposition, disant que j'étais accouru le voir, aussitôt que je l'avais apprise.

Avant que je fusse entré, on avait déjà beaucoup disserté sur la maladie d'Eucrate. On en parlait encore, et chacun indiquait quelque remède. Cléodème dit alors : « Si donc on enlève de terre, avec la main gauche, la dent d'une belette tuée de la manière que je vous ai dite, si on la lie dans une peau de lion nouvellement écorché, et qu'ensuite on l'attache autour de la

jambe, la douleur s'apaise sur le champ. — Non pas dans une peau de lion, reprit Dinomaque ; on m'a dit dans une peau de biche encore vierge, et qui n'ait point été saillie. La chose est en effet bien plus croyable de cette manière ; car la biche est un animal léger, dont la principale force consiste dans les pieds. Le lion, il est vrai, est fort, sa graisse, sa patte droite de devant, et les poils de sa crinière qui se hérissent ont une grande vertu, quand on sait s'en servir avec les enchantements propres à chacune de ces parties ; mais elles ne procurent nullement la guérison des pieds. — Je pensais autrefois, reprit Cléodème, que c'était de la peau de biche dont il se fallait servir ; mais dernièrement, un homme de Libye, savant dans ces mystères, m'a fait changer de façon de penser, en me disant que les lions étaient bien plus légers à la course que les biches, puisqu'ils les prennent à la chasse ». Tous les assistants donnèrent des éloges à l'homme de Libye, comme ayant parlé avec justesse.

Je pris alors la parole. « Eh quoi ! leur dis-je, vous croyez que des douleurs, dont la cause est interne, pourront s'apaiser par des enchantements ou par des remèdes extérieurement appliqués ? » A ce discours, ils se moquèrent de moi, et l'on voyait clairement qu'ils m'accusaient d'une ignorance profonde, de ne pas savoir des choses aussi manifestes, et que personne de sensé n'oserait contredire. Néanmoins le médecin Antigone parut bien aise que j'eusse fait cette question. Depuis longtemps, il ne songeait plus à soulager Eucrate par les secours de son art, en lui ordonnant de ne plus user de vin, de se nourrir de légumes, et de diminuer l'irritation des nerfs. Cléodème me dit alors en souriant : « Hé ! quoi ! Tychiade, te semble-t-il incroyable qu'on puisse tirer quelque utilité de ces sortes de remèdes dans les maladies ? — Il me le semble, lui répondis-je, autrement il faudrait que je fusse bien béjaune pour croire que des remèdes appliqués à l'extérieur, et privés de communication avec les causes internes qui excitent les maladies, pourront, ainsi que tu le dis, produire des effets par la vertu de certaines paroles, ou de quelques enchantements, et qu'en les suspendant, elles procureront la santé. Jamais cela n'arrivera, quand on lierait seize belettes entières dans la peau du lion de Némée. Pour moi, j'ai souvent vu le lion boiter de douleur, quoiqu'il fut vêtu de sa peau bien conservée. »

« Tu es bien simple, me dit alors Dinomaque, d'avoir négligé d'apprendre ces sortes de remèdes, et de quelle

manière il les faut appliquer pour en tirer quelque utilité dans les maladies. Tu me parais ne pas admettre non plus ces prodiges si connus, les guérisons des fièvres périodiques et des tumeurs inguinales, les enchantements des reptiles et les autres merveilles que les vieilles opèrent tous les jours. Or, si toutes ces choses se font réellement, pourquoi penses-tu que celles-ci ne puissent pas se faire par de semblables moyens ? » Je lui répondis : « O Dinomaque ! ta conclusion n'est pas juste ; et, comme dit un proverbe, *tu chasses un clou avec un autre*. En effet, il n'est pas prouvé que ces merveilles dont tu parles, soient opérées par une pareille puissance. Si donc tu ne me persuades d'abord, en ramenant la conversation à ce point, que ces faits sont dans l'ordre de la nature, et que la fièvre ou la tumeur, craignant un nom divin, un mot barbare, s'enfuit, par cette raison, hors de l'aine, les prodiges dont tu parles ne sont plus que des contes de vieilles. »

« Je juge à ton discours, répartit Dinomaque, que tu ne crois pas aux dieux, puisque tu ne penses pas qu'il soit possible d'opérer des guérisons par la vertu des mots sacrés. — Ne dis pas cela, mon cher, lui répondis-je ; rien n'empêche que les dieux n'existent, et que ces prodiges ne soient faux. Je révère les dieux ; je vois les guérisons qu'ils opèrent, les bienfaits dont ils comblent les malades qu'ils rétablissent par des remèdes et par l'art de la médecine. En effet, Esculape lui-même et ses enfants, guérissaient les malades en mêlant des drogues bénignes ¹, et non en appliquant des lions et des belettes. »

Laissez là ce dieu, dit alors Ion ; je vais vous raconter un fait admirable. « J'étais encore jeune garçon, et j'avais à peu près quatorze ans, lorsqu'un jour on vint dire à mon père, que Midas son vigneron, valet robuste, et d'ailleurs fort laborieux, avait été mordu par une vipère, à peu près à l'heure où la place publique se remplit de monde. Il était couché, disait-on, et déjà la putréfaction s'établissait sur sa jambe. Pendant qu'il travaillait à lier le pampre autour des échalas, cette bête venimeuse rampant vers lui, l'avait mordu au gros doigt du pied, et s'était aussitôt replongée dans son trou. Enfin le valet jetait les hauts cris et succombait sous la violence de la douleur. Voilà ce qu'on nous annonça : un instant après nous vîmes Midas que ses camarades portaient sur un lit de camp. Il avait le corps gonflé et livide ; il paraissait entièrement infecté du venin, et respirait à peine. Mon père en était très affligé ; mais

¹ Allusion au vers 228 du quatrième livre de l'*Odyssée*.

un de ses amis qui se trouvait là, lui dit : « Sois tranquille, je vais à l'instant te chercher un Babylonien, de ceux qu'on nomme Chaldéens, et il guérira promptement cet homme. » En effet, pour ne pas allonger mon récit, le Babylonien arriva. Il rétablit Midas après avoir chassé par un charme le poison dont celui-ci était infecté, et en suspendant au pied du malade une pierre qu'il avait rompue à la colonne tombale d'une jeune fille morte depuis peu. Cela vous paraît, sans doute, peu de chose. Toutefois Midas emportant lui-même le lit sur lequel on l'avait apporté, s'en retourna dans les champs. Telle fut la puissance de cet enchantement et de cette pierre sépulcrale.

• Cependant le Babylonien fit d'autres prodiges vraiment divins ; car s'étant rendu dès le matin dans la campagne, il chassa tous les reptiles qui se trouvaient dans ce canton, en prononçant sept mots sacrés tirés d'un vieux livre. Il commença par purifier le lieu avec du soufre et un flambeau, et après qu'il en eut fait trois fois le tour, on vit apparaître, attirés par la force du charme, une foule de serpents, d'aspics, de vipères, de céastes, d'acontias, de grenouilles et de crapauds. Un vieux dragon manquait encore ; il n'avait pu se tirer hors de son trou, à cause de son grand âge, et n'avait point obéi à l'ordre du magicien. Celui-ci dit que tous les reptiles n'étaient pas là. Alors il nomme un jeune serpent pour aller, en qualité d'ambassadeur, chercher le vieux dragon, qui ne tarda pas à venir. Lorsque tous ces animaux furent rassemblés, le Babylonien souffla sur eux, et ils furent tous à l'instant consumés par son souffle : ce qui nous frappa du plus grand étonnement. »

« Dis-moi, Ion, repris-je, le jeune serpent ambassadeur donnait-il la main à ce dragon accablé, comme tu le dis, de vieillesse : ou, celui-ci s'appuyait-il sur un bâton ? — Tu plaisantes, dit alors Cléodème ; mais moi, j'ai été plus incrédule que toi sur ces sortes de prodiges : je ne pensais pas, en effet, qu'on pût en aucune manière y ajouter foi. Cependant, dès que j'eus vu un étranger des pays hyperboréens, comme il le disait lui-même, traverser les airs, j'ai cru, et après une longue résistance, j'ai été forcé de me rendre. Eh ! qu'eût-il fallu que je fisse, en le voyant, en plein jour, se soutenir en l'air, marcher sur l'eau, passer à travers le feu tranquillement et pas à pas ? — Tu as vu cela, lui ai-je dit, un Hyperboréen qui volait, qui marchait sur l'eau ? — Certainement, me répondit-il, et même il portait une chaussure de peau, semblable à celle de ces peuples. Mais c'est peu de chose que cela ; et qu'ai-je be-

soin de dire tout ce qu'il a fait voir, soit en inspirant des amours, soit en évoquant les démons, en rappelant à la vie des hommes morts depuis longtemps, en faisant venir Hécate elle-même sous une forme visible, en forçant la Lune à descendre sur la terre? Je vais vous raconter ce que je lui ai vu faire chez Glaucias, fils d'Anaxiclès. Glaucias venait d'hériter de son père, mort depuis peu, lorsqu'il devint éperdument amoureux de Chrysis, fille de Déménète. J'étais alors son maître de philosophie, et si l'amour ne lui eût fait perdre bien du temps, il saurait aujourd'hui toute la doctrine des Péripatéticiens. En effet, à l'âge de seize ans, il se servait déjà de l'analyse, et avait fait un cours complet de physique. Comme il était tourmenté de cette passion, il vint me confier sa peine: moi, je crus, étant son maître, devoir mener chez lui notre mage hyperboréen, auquel il donna d'abord quatre mines (il fallait bien quelques avances pour les sacrifices), il lui en promit encore seize autres s'il pouvait jouir de Chrysis. Le mage ayant attendu la pleine lune, temps auquel ces sortes de charmes ont plus d'effet, creusa une fosse dans la cour de la maison, et au milieu de la nuit il commença par évoquer en notre présence, Anaxiclès, le père de Glaucias, mort depuis plus de sept mois. Le vieillard irrité de la passion de son fils, entra d'abord dans une grande colère, et finit par donner son consentement à cette inclination. Après cela le Mage fit venir Hécate, qui traînait Cerbère à sa suite: puis il força la Lune à descendre. Elle nous offrit le spectacle des figures les plus variées, paraissant tantôt sous une forme, tantôt sous une autre. D'abord elle se fit voir sous l'aspect d'une femme, elle devint ensuite un bœuf de toute beauté: puis elle se changea en chien. Enfin l'Hyperboréen ayant fait un petit Amour avec de la boue: *Pars*, lui a-t-il dit, *et amène-nous Chrysis*. Le morceau de boue s'envole aussitôt; un instant après la jeune fille arrive et frappe à la porte. A peine est-elle entrée, qu'elle va se jeter au cou de Glaucias, comme une personne transportée d'amour; enfin elle coucha avec lui jusqu'au chant du coq. Alors la Lune revola dans les cieux, Hécate se plongea dans les entrailles de la terre, et tous les fantômes disparurent. Nous reconduisîmes Chrysis chez elle lorsque le crépuscule commençait à paraître.

Si tu avais vu ces merveilles, Tychiade, tu ne douterais pas à présent qu'on pût retirer une foule d'avantages des enchantements. — Tu as raison, lui répondis-je, je les croirais si je les avais vues; mais pour ce moment pardonne-moi si je n'ai pas

la vue aussi perçante que toi. Je connais d'ailleurs cette Chrysis dont tu parles, pour une femme d'une trempe amoureuse et facile : je ne vois pas pourquoi tu as eu besoin d'employer auprès d'elle un ambassadeur de boue, un mage hyperboréen, et la Lune elle-même, puisque pour vingt drachmes on pourrait la mener jusqu'aux nations hyperboréennes ; elle ne résiste guère à un enchantement de cette nature. Cette femme éprouve le contraire des fantômes, qui prennent, dis-tu, la fuite dès qu'ils entendent le son de l'airain ; mais elle, aussitôt qu'on fait sonner de l'argent, elle accourt au bruit. Toutefois j'admire encore plus ton mage, qui, pouvant se faire aimer des femmes les plus belles, et en recevoir des talents entiers, s'emploie pour quatre mines (quelle avarice !) à rendre un Glaucias aimable.

Tu te rends ridicule, me dit alors Ion, en refusant de croire ces faits. Je te demanderais volontiers ce que tu penses de ceux qui délivrent les démoniaques de leurs terreurs, qui conjurent publiquement les fantômes. Je n'ai pas besoin d'en citer des exemples, et tout le monde sait que ce Syrien de Palestine ¹, si habile pour ces sortes de guérisons, lorsqu'il rencontre de ces gens qui tombent en épilepsie à certaines époques de la Lune, qui écument et roulent des yeux égarés, les relève, et moyennant un salaire considérable, les renvoie en santé, délivrés de leurs maux. En effet, lorsqu'il est auprès du malade couché par terre, il lui demande comment le démon est entré dans son corps. Le malade garde le silence ; mais le diable répond, soit en grec, soit en langue barbare, et dit quel il est, d'où il vient, comment il est entré dans cet homme. Alors, employant les imprécations, et si le diable n'obéit pas, les menaces, il le chasse du corps qu'il occupait. J'en ai vu moi-même sortir un tout noir, et dont la peau était enfumée. — Il n'est pas étonnant, repris-je, que tu aies vu cela, Ion, toi qui découvres les idées que Platon ton maître nous montre comme quelque chose d'obscur, que la faiblesse de nos yeux nous empêche d'apercevoir.

— Ion est-il le seul, dit alors Eucrate, qui ait vu de pareils objets, et une foule de personnes n'ont-elles pas rencontré des démons, les unes pendant la nuit, les autres en plein jour ? Pour moi j'en ai vu, non pas une fois, mais dix mille. Dans les commencements, j'en étais fort effrayé ; mais à présent j'y suis tellement accoutumé, qu'il me semble ne rien voir d'ex-

¹ Un apôtre ou Jésus-Christ lui-même.

traordinaire, surtout depuis qu'un Arabe m'a fait présent d'un anneau fabriqué avec du fer pris à des croix, et m'a enseigné un enchantement composé de beaucoup de mots. Peut-être ne me croiras-tu pas, Tychiade? — Eh! comment, lui répondis-je, ne pas croire Eucrate fils de Dinon, dont la sagesse est extrême, et qui, chez lui, dit avec autorité et liberté tout ce que bon lui semble. Et bien, reprit Eucrate, tu pourras apprendre, non pas de moi seul, mais de tous mes domestiques, l'histoire de la statue qui s'est fait voir à tous ceux qui demeuraient dans la maison, enfants, jeunes gens et vieillards. — Et de quelle statue parles-tu, lui dis-je? — N'as-tu pas vu dans la cour, en entrant, me répondit-il, cette belle statue qui est debout, ouvrage du sculpteur Démétrius. Cet homme qui tient un disque, et qu'on voit courbé dans l'attitude de le lancer, qui a le visage tourné du côté de la main qui porte le disque, et qui, ployant doucement le genou, semble prêt à se relever dès qu'il aura jeté son palet? — Ce n'est pas celui-là. Ce *discobole*, dont tu parles, est un des ouvrages de Myron. Ce n'est pas non plus le beau garçon qui est auprès, et dont la tête est ceinte d'une bandelette; il est de Polyclète. Mais laisse toutes les statues qui sont à droite en entrant, et parmi lesquelles sont les Tyrannicides¹ de Critias, fils de Nésiotès. As-tu remarqué, près de ce courant d'eau, un personnage qui a le ventre saillant et la tête chauve? Son manteau laisse voir à nu la moitié de son corps; ses veines sont fortement prononcées; on le prendrait pour un homme véritable, tant il est ressemblant. C'est celui dont je parle, et que je crois être Pélíchus, général d'armée des Corinthiens.

Par Jupiter! repris-je, j'en ai effectivement remarqué un sur la droite de Saturne, qui portait des bandelettes et des couronnes desséchées, et dont la poitrine était ornée de feuilles d'or. — C'est moi, reprit Eucrate, qui la lui ai ainsi dorée pour m'avoir guéri en trois jours d'une fièvre lente dont j'étais accablé. — Et quoi! lui ai-je dit, le brave Pélíchus est donc aussi médecin? — Il l'est, me répondit-il, ne raille point, ou bien il ne tardera pas à se venger de toi. Je sais par ma propre expérience, tout ce que peut cette statue dont tu te moques; et ne crois-tu pas que celui qui a le pouvoir de chasser la fièvre, ne puisse aussi l'envoyer à qui il lui plaît? — Fassent les dieux, dis-je alors, que cette statue, qui s'annonce

¹ Harmodius et Aristogiton, qui tuèrent Hipparque, tyran d'Athènes et fils de Pisistrate.

si bien pour un homme, nous soit douce et propice. Mais autre chose lui vois-tu faire, ainsi que tous ceux qui habitent cette maison ? — Aussitôt, me dit Eucrate, que la nuit est venue, il descend de la base sur laquelle il est debout, et fait sa ronde dans le logis. Tout le monde le rencontre, quelquefois même on l'entend chanter, mais il n'a jamais fait de mal à personne ; il faut seulement se détourner de son chemin, il passe sans causer la moindre peine à ceux qui le regardent. Souvent même il se lave et joue avec l'eau pendant toute la nuit, au point que le bruit s'en fait entendre d'assez loin. — Prends-garde, lui dis-je, que cette statue ne soit pas Pélichus, mais Talus le Crétois, fils de Minos, car cet homme d'airain ¹, faisait en se promenant, le tour de la Crète ; et quoique celui-ci soit de bois, il se pourrait bien qu'au lieu d'être l'ouvrage de Démétrius, ce fût un des fruits de l'art ingénieux de Dédale, puisque, ainsi que tu le dis, il s'enfuit aussi de dessus sa base.

— Crains, Tychiade, me dit Eucrate, de te repentir par la suite de ta plaisanterie. Je sais ce qu'a souffert celui qui lui dérobaît les oboles que nous lui déposions en offrande le premier de chaque mois. — Le châtement de ce voleur doit avoir été bien terrible, dit alors Ion, car c'était un sacrilège. Comment la statue s'en est-elle vengée, Eucrate ? je voudrais bien le savoir, quoique Tychiade n'en sera que plus incrédule. — Il y avait aux pieds de cette statue, reprit Eucrate, un grand nombre d'oboles, et quelques autres pièces d'argent étaient collées à sa cuisse avec de la cire. C'étaient des offrandes que lui avaient faites ceux qui avaient été délivrés de la fièvre par sa puissance. J'avais alors un esclave Libyen, détestable sujet et mon palfrenier ; il entreprit de dérober pendant la nuit ces dons faits à la statue ; et pour exécuter son vol, il attendit le moment où elle était descendue de sa base : mais à son retour Pélichus connut qu'il était volé. Remarque comment il se vengea, et de quelle manière il fit prendre le Libyen sur le fait. Ce malheureux erra pendant toute la nuit en parcourant la maison ; on eût dit qu'il était tombé dans un labyrinthe inextricable ; le jour parut, et le voleur fut pris ayant encore sur lui les pièces qu'il avait dérobées. Convaincu de ce crime, il reçut alors bon nombre de coups, et ne vécut pas longtemps après. Ce scélérat périt misérablement, fustigé toutes les nuits, comme il le disait lui-même, et si cruellement

¹ Voyez sur Talus le traité de la *Danse*.

que le lendemain on voyait son corps couvert de meurtrissures. Après cela, Tychiade, raille encore Pélíchus, et moi-même comme un vieillard contemporain de Minos, et qui commence à radoter. — Va, Eucrate, lui dis-je, ce qui est d'airain ne sera jamais que de l'airain, et l'ouvrage de Démétrius d'Alopèce, qui faisait des hommes et non pas des dieux. Je ne craindrai jamais la statue de Pélíchus, dont je n'aurais pas beaucoup redouté les menaces quand il était vivant. »

Après cette histoire, le médecin Antigone prit la parole. « J'avais aussi, dit-il à Eucrate, un Hippocrate d'airain, haut environ d'une coudée. Dès que la lampe était éteinte, il parcourait ma maison avec grand bruit, renversait les boîtes, mêlait les drogues, ouvrait les portes, surtout si j'avais différé de lui faire le sacrifice que nous avons coutume de lui offrir chaque année. — Hippocrate, dis-je alors, demande qu'on lui sacrifie, et il se fâche, si au temps prescrit on ne le régale pas de victimes parfaites, lui qui devrait se contenter de quelque cérémonie funèbre, d'une libation de lait et de miel, ou d'une couronne posée sur sa tête. — Ecoutez, dit alors Eucrate, ce que je vis il y a plus de cinq ans, et dont j'ai de bons témoins. Dans la saison des vendanges, vers la moitié du jour, ayant laissé mes vendangeurs dans ma vigne, j'allai seul, en réfléchissant, me promener dans un bois. J'étais à peine arrivé dans un endroit touffu, que j'entendis aboyer des chiens. Je pensai d'abord que pour se divertir, comme il a coutume, et prendre le plaisir de la chasse, Mnason, mon fils, s'était enfoncé avec ses compagnons dans le plus épais du bois. Mais ce n'était nullement cela : quelques instants après, la terre tremble, une voix semblable au tonnerre se fait entendre, et je vois une femme d'un aspect effrayant s'avancer vers moi. Elle tenait un flambeau de la main gauche, et de la droite une épée d'environ vingt coudées de longueur. Par le bas, elle avait des pieds faits en serpents, et dans le haut elle ressemblait par son aspect à la Gorgone. Son regard était horrible. Au lieu de cheveux, des dragons flottaient sur son col ; les uns l'environnaient, d'autres s'agitaient sur ses épaules en formant mille circuits affreux. Voyez, mes amis, ajouta-t-il, comme au seul récit, j'en frissonne de frayeur ». En disant cela, il montrait à toute l'assemblée les poils de son bras, que la terreur avait hérissés.

Cependant Ion, Dinomaque et Cléodème l'écoutaient en silence, l'œil fixe et la bouche ouverte. Ces vieillards se laissant mener par le nez, adoraient presque cet incroyable colosse, cette femme d'un demi-stade, géant fait pour servir d'épou-

vantail aux enfants. Je fis en même temps réflexion que ces hommes qui enseignent la sagesse aux jeunes gens, et qui sont si fort admirés de la multitude, ne diffèrent des enfants que par leur barbe et leurs cheveux gris, plus faciles d'ailleurs à se laisser séduire aux attraits du mensonge.

Dinomaque prenant alors la parole : « Apprends-moi, de grâce, Eucrate, de quelle taille étaient les chiens de la déesse. — Ils étaient, dit Eucrate, plus hauts que les éléphants des Indes, noirs comme eux, velus, couverts d'un poil sale et dégoûtant. Dès que je vis ce fantôme, je m'arrêtai, et tournai en dedans du doigt le chaton de la bague dont l'Arabe m'avait fait présent ; alors Hécate frappant la terre de son pied de serpent, produisit une ouverture aussi vaste que le Tartare. Un instant après elle se plongea dans cet abîme et disparut. Remis de ma frayeur, je me penchai vers ce gouffre, en me tenant à un arbre, de peur que surpris par quelque vertige, je ne tombasse dedans, la tête la première. Je vis alors, tout ce qu'il y a dans les enfers, le Pyriphlégéon, le lac, Cerbère et tous les morts, au point d'en reconnaître quelques-uns. Je distinguai parfaitement mon père, encore vêtu des mêmes habillements dans lesquels nous l'avions enseveli. — Et que faisaient les âmes, dit alors Ion ? — Et quelle autre chose, reprit Eucrate, sinon qu'elles se divertissaient couchées sur des prés d'asphodèles, comme elles avaient coutume de le faire dans leurs tribus et leurs fratries¹, avec leurs amis et leurs parents. — Que les Épicuriens, dit Ion, viennent à présent contredire le divin Platon et sa doctrine sur les âmes. Mais as-tu vu Socrate et Platon parmi les ombres ? — Pour Socrate je l'ai vu, a dit Eucrate, mais pas bien distinctement ; j'en ai seulement jugé par son gros ventre et sa tête chauve. Quant à Platon, je ne l'ai point reconnu ; car il faut, je pense, avouer la vérité à ses amis. Lorsque j'eus attentivement considéré toutes ces choses, le gouffre se ferma. Quelques-uns de mes esclaves, qui me cherchaient, arrivèrent comme il n'était pas totalement fermé. Dis, Pyrrhias, si je parle selon la vérité. — Oh ! certainement, dit alors Pyrrhias, j'ai même entendu des aboiements sortir du gouffre, et il me sembla voir la lueur d'un flambeau. » A ces mots je me mis à rire, en entendant ce témoin ajouter, *la lueur et les aboiements*.

Cléodème prit alors la parole : « Ce que tu as vu, Eucrate, n'est point nouveau, ni tel que d'autres ne l'aient jamais vu ;

¹ Imitation d'Homère, *Iliade*, liv. II, v. 362.

puisque moi-même, étant malade, j'eus, il n'y a pas longtemps, une pareille vision. Antigone, ici présent, me voyait et prenait soin de moi. Le septième jour la fièvre était devenue plus violente qu'une fièvre chaude. On m'avait laissé seul, la porte de ma chambre était fermée, et mes domestiques attendaient en dehors que je les appelasse. Antigone l'avait ainsi ordonné, afin que, s'il était possible, je me livrasse au sommeil. Alors un jeune homme d'une rare beauté, revêtu d'un habit blanc, se présente à mes yeux bien éveillés ; il me fait lever, et me conduit dans les enfers à travers un gouffre profond. A peine y fus-je entré, que je reconnus Tantale, Titye et Sisiphe. Il est inutile de vous parler des autres ; mais lorsque je me fus approché du tribunal où se tenaient Éaque, Caron, les Parques et les Furies, un grave personnage qui me parut être Pluton, s'assit sur le trône avec la dignité d'un roi. Il prononça les noms de ceux qui devaient bientôt mourir, et qui étaient restés dans le monde au delà du terme qui leur avait été prescrit. Le jeune homme me prenant aussitôt par la main, me présenta à Pluton, qui se mit en colère contre mon conducteur, et lui dit : « Son fil n'est pas totalement employé, qu'il s'en aille ; mais amène-moi le forgeron Démyle, qui vit plus que la Parque ne le permet. » Je m'enfuis à l'instant plein de joie : la fièvre m'avait déjà quitté. J'annonçai à tout le monde que Démyle allait bientôt mourir : il demeura dans mon voisinage. On me dit qu'il était malade, et peu après nous entendîmes les lamentations de ceux qui le pleuraient.

— Qu'y a-t-il d'étonnant à cela, dit alors Antigone ? Je connais bien un homme qui est ressuscité vingt jours après qu'on l'eut enterré¹. Je l'ai soigné avant sa mort et depuis qu'il est revenu à la vie. — Et comment, lui dis-je, son corps n'a-t-il pas pourri pendant l'espace de vingt jours ? ou, comment cet homme n'est-il pas mort de faim, à moins que ce ne soit un autre Épiménide² que tu aies traité ? »

Comme je disais cela, les enfants d'Eucrate, de retour du gymnase, entrèrent dans l'appartement : l'un était déjà sorti de la classe des adolescents, l'autre comptait à peu près quinze années. Après nous avoir salués, ils s'assirent auprès de leur père, et l'on m'apporta un siège. Alors Eucrate, comme si la vue de ses fils eût rappelé quelque chose à sa mémoire : « Puis-

¹ Il semble qu'ici Lucien se moque de la résurrection de l'Arménien Her dont Platon parle dans le dixième livre de sa *Republique*.

² Philosophe que l'on dit s'être endormi pendant cinquante ans.

sé-je, dit-il, en imposant ses mains sur leurs têtes; puisse-je être sûr que ces enfants feront mon bonheur, comme ce que je vais vous dire, ô Tychiade, est véritable ! Personne n'ignore à quel point j'aimais leur mère, mon heureuse¹ épouse. J'en ai donné des preuves par tout ce que j'ai fait pour elle durant sa vie, et depuis qu'elle n'est plus. A sa mort, je brûlai sur son bûcher tous les ornements et tous les habits qu'elle se plaisait à porter lorsqu'elle était vivante. Cependant le septième jour après cette triste cérémonie, tandis que j'étais, comme aujourd'hui, couché sur ce lit, et que pour donner quelque consolation à ma douleur, je lisais en silence le traité de Platon sur l'immortalité de l'âme, Déménète elle-même entre et vient s'asseoir auprès de moi, dans l'attitude où vous voyez à présent Eucratide. » Il montrait en même temps le plus jeune de ses fils, qui frémit à l'instant d'une frayeur enfantine, et pâlit en regardant son père. « Pour moi, reprit Eucrate, dès que je la vis, je la serrai dans mes bras en pleurant, et en jetant des cris lamentables. Mais elle, interrompant mes plaintes, me fit des reproches de ce que lui ayant fait une offrande de tout ce qui lui avait appartenu, je n'avais point consumé par la flamme l'une de ses deux pantoufles qui étaient d'étoffe d'or : elle me dit que cette pantoufle était tombée derrière un coffre. En effet, n'ayant pu la trouver, nous n'en avions brûlé qu'une. Comme elle parlait encore, un misérable petit chien de Mélite², qui était sous le lit, se mit à aboyer, et ma femme disparut. Cependant la pantoufle fut trouvée sous le coffre, et on la brûla le lendemain. Crois-tu encore, Tychiade, que l'on doive refuser sa croyance à des visions aussi claires, et qui apparaissent tous les jours ? — Non, certes, lui dis-je ; ceux qui ne voudraient pas y croire, et qui s'armeraient d'une telle impudence contre la vérité, mériteraient d'être, comme les enfants, frappés sur le derrière avec une pantoufle dorée. »

Sur ces entrefaites arrive Arignotus³ le Pythagoricien. Ses

¹ Les Grecs ne nommaient jamais les morts qu'ils ne leur donnassent quelque épithète favorable ; *heureux*, était la plus usitée. Ce qui d'abord était un témoignage de vénération, est devenu une simple formule.

² Mélite, aujourd'hui Méléda, est une petite île située dans la mer Adriatique sur les côtes de la Dalmatie. Elle produisait des petits chiens semblables à nos petits épagneuls, fort recherchés par les dames grecques et romaines.

³ Le nom d'Arignotus que Lucien donne à ce pythagoricien, fait allusion à celui d'une fameuse pythagoricienne nommée Arignoté, citoyenne de Samos, et disciple de Théano, fille de Pythagore. Elle avait écrit plusieurs ouvrages dont Suidas fait l'énumération.

longs cheveux lui donnent un air vénérable : tu connais d'ailleurs ce personnage célèbre par sa sagesse, et qu'on a surnommé le Divin. Pour moi, dès que je le vis, je respirai ; je pensais, en effet, que sa présence allait saper tous les mensonges. Ce sage, me disais-je, va fermer la bouche à tous nos conteurs de prodiges ; et je le regardais comme un dieu que la fortune faisait descendre à mon secours, porté sur sa machine, comme on dit en proverbe. Il s'assit, et Cléodème se recula pour lui faire place : d'abord il demanda des nouvelles de la maladie, et apprenant d'Eucrate même qu'il sentait beaucoup de soulagement : « De quoi donc, dit-il, vous entreteniez-vous tout à l'heure ? Je vous ai entendu causer en entrant et il m'a semblé que la conversation était bien établie. — Et de quelle autre chose, reprit Eucrate, si ce n'est que nous tâchions de persuader à cet homme de diamant (il me montrait), qu'il y a des démons, des spectres, des âmes qui se promènent sur la terre, et se font voir à ceux qui le veulent. » A ce discours je rougis ; et, plein de vénération pour Arignotus, je baissai la tête. « Prends garde, Eucrate, reprit-il ; Tychiade veut peut-être dire que l'on ne voit errer que les âmes de ceux qui sont morts d'une manière violente ; par exemple, si un homme s'est pendu, s'il a eu la tête tranchée, qu'il ait été crucifié, ou qu'il soit sorti de la vie de toute autre manière : mais qu'à l'égard des âmes de ceux qui sont morts naturellement, il n'en est pas ainsi. Si telle est son opinion, on ne doit pas tout à fait la rejeter. — Par Jupiter ! reprit Dinomaque, il prétend que rien de semblable n'existe et ne peut être vu. — Que dis-tu, s'écria alors Arignotus, en me lançant un regard sévère ; tu ne crois pas à l'existence de ces choses, et cela quand tout le monde, pour ainsi dire, les a vues ? — Tu plaides ici pour moi, lui ai-je répondu ; si je suis incrédule, c'est que je n'ai point vu ; si je voyais, sans doute, je croirais comme toi-même. — Et bien, reprit-il, si jamais tu vas à Corinthe, demande où est la maison d'Eubattide, et quand on te l'aura montrée près du Cranion, dis au portier Tibius, que tu veux voir l'endroit d'où le Pythagoricien Arignotus a chassé un démon en creusant une fosse, et savoir comment il a rendu la maison pour toujours habitable. — Qu'était-ce donc, Arignotus, a demandé Eucrate ? — Des prodiges effrayants, reprit le Pythagoricien, empêchaient depuis longtemps qu'on ne pût habiter cette maison. Si quelqu'un oseit y demeurer, il se sentait frappé de coups, et bientôt il était contraint de s'enfuir, chassé par un fantôme effroyable.

Déjà elle tombait en ruines, le toit s'était enfoncé, et il ne se trouvait personne d'assez hardi pour y entrer. On m'en parla ; je prends aussitôt des livres (j'en ai beaucoup d'égyptiens qui traitent de ces matières), et je me rends à cette maison vers l'heure du premier sommeil, malgré les instances de mon hôte, qui, croyant que je courais à ma perte certaine, s'efforçait de me détourner de ce dessein, et me retenait, pour ainsi dire, par mes habits. Cependant, une lampe à la main, j'entre dans la maison ; je posai ma lumière dans la chambre la plus vaste, et je me mis tranquillement à lire, assis par terre. Bientôt le démon arrive sale, portant de longs cheveux, et plus noir que les ténèbres même. Il croyait avoir affaire à un homme du commun, et se flattait de m'effrayer aussi facilement que les autres. Il se présente donc et cherche de tous côtés à m'assaillir. Pour tâcher de me vaincre, il se métamorphose tour-à-tour en chien, en taureau, en lion. Alors j'emploie le plus terrible de tous mes enchantements, je lui parle égyptien, et par la force de mon art, je le chasse dans le coin de la chambre le plus obscur. Après avoir bien remarqué l'endroit où il s'était plongé, je me livrai au repos le reste de la nuit. Le lendemain matin tout le monde était désespéré, on s'attendait à me trouver mort, ainsi que les autres. On fut bien surpris de me voir. J'allai sur le champ trouver Eubatide, je lui annonçai qu'il pourrait désormais habiter sans crainte sa maison qui était purifiée. Je le pris ensuite avec moi, et suivi d'une foule de personnes que cette aventure extraordinaire attirait sur nos pas, je le menai à l'endroit même où j'avais vu le spectre s'abîmer. Je l'engageai à faire prendre à ses gens des bèches et des pioches, et à faire fouiller. On n'eut pas creusé la terre à une brasse de profondeur, qu'on découvrit un cadavre ancien, qui n'était déjà plus qu'un squelette. Nous lui donnâmes la sépulture, et depuis ce temps, la maison a cessé d'être infestée par des fantômes. »

Lorsqu'Arignotus, cet homme d'une science divine, ce sage révérend de tout le monde, eut raconté cette histoire, il n'y eut plus personne dans la compagnie qui ne m'accusât de la démence la plus complète, puisque je refusais de croire à de pareils prodiges, et cela quand Arignotus en assurait l'existence. Pour moi, sans redouter ni sa chevelure vénérable, ni la haute opinion que l'on avait de lui : « Eh quoi ! lui dis-je, Arignotus, es-tu aussi de ces gens qui n'offrent que la seule espérance de la vérité, remplis intérieurement de fumée et de visions ? Tu vérifies le proverbe, notre trésor n'est que du char-

bon. — Et bien, reprit-il, puisque tu ne crois ni à mes discours, ni à ceux de Dinomaque, de Cléodème, d'Eucrate même, cite-nous un peu quelque homme plus digne de foi sur cette matière, qui ait ouvertement contredit ce que nous disons. — Par Jupiter ! lui ai-je répondu, je vous citerai l'illustre citoyen d'Abdère, le fameux Démocrite ; il était si fortement persuadé qu'il ne pouvait rien exister de semblable, que lorsqu'il se fut renfermé dans un tombeau situé hors des portes de la ville, pour y travailler sans relâche à composer et à écrire ses ouvrages, des jeunes gens qui voulaient l'effrayer, et rire à ses dépens, vinrent un jour le surprendre, revêtus, comme les défunts, de longues robes noires, le visage couvert de masques faits en tête de mort. Ils dansaient autour de lui, faisaient des sauts fréquents et précipités : mais le philosophe, sans témoigner le moindre effroi, sans lever les yeux sur eux, continuant toujours d'écrire : *Cessez de plaisanter*, leur dit-il ; tant il était fermement convaincu que nos âmes ne sont plus rien dès qu'elles sont sorties de nos corps. — Ce que tu dis là, reprit Eucrate, prouve que Démocrite, s'il a pensé de cette manière, était un homme sans jugement. Moi, je vais vous raconter un fait qui n'est arrivé, et que je ne tiens point d'un autre : peut-être en l'entendant, Tychiade, seras-tu forcé de rendre hommage à la vérité de mon récit.

« Dans ma jeunesse, lorsque je vivais en Egypte, où mon père m'avait envoyé pour m'instruire dans les sciences, il me prit envie de remonter le Nil jusqu'à Coptos, et d'aller de là voir la statue de Memnon, afin d'entendre ce son prodigieux qu'il rend aux premiers rayons du soleil levant. Je l'entendis, non pas, comme le commun des hommes, rendre un son inarticulé ; Memnon ouvrit la bouche en ma faveur, et me rendit un oracle en sept vers, qu'il serait inutile de vous réciter. En remontant le fleuve, il se trouva parmi nous un citoyen de Memphis, l'un des grammairiens sacrés, homme admirable par son savoir, et versé dans toute la doctrine des Égyptiens. On me dit même qu'il avait demeuré pendant vingt-trois ans dans les souterrains où Isis l'avait initié dans les mystères de la magie. — C'est Pancratès, dit alors Arignotus, c'est mon maître, un homme divin, rasé, habillé de lin, ayant l'air réfléchi, parlant très purement le grec. Sa taille est grande, son nez camus ; il a les lèvres saillantes, la jambe sèche. — C'est lui-même, reprit Eucrate ; c'est Pancratès. D'abord j'ignorais quel il pouvait être ; mais le voyant, toutes les fois que le navire relâchait à quelque port, faire une infinité de prodiges,

monter à cheval sur les crocodiles, nager au milieu des bêtes farouches, qui le respectaient et le flattaient de la queue, je reconnus alors que c'était un mortel chéri des dieux ; je cherchai par des manières prévenantes à m'insinuer auprès de lui ; insensiblement je devins son ami, au point qu'il me communiqua tous ses secrets. Enfin, il m'engagea à laisser mes esclaves à Memphis, et à le suivre seul, me disant que nous ne manquions point de serviteurs. En effet, voici de quelle manière nous vivions : lorsque nous étions arrivés dans une hôtellerie, mon homme prenant la barre de la porte, un balai, ou bien un pilon lui mettait un habit, et prononçant sur lui une formule magique, il faisait marcher ce morceau de bois, que tout le monde prenait pour un homme. Ce domestique allait nous puiser de l'eau, nous préparait à manger, rangeait les meubles, et nous servait en tout avec une adresse singulière. Ensuite, lorsque le mage n'avait plus besoin de son service, par un autre enchantement, il en faisait de nouveau un balai, s'il avait été balai, ou un pilon si tel avait été son premier état. Quelque désir que j'eusse d'apprendre ce secret, je ne pus l'obtenir de l'Égyptien, quoique dans tout le reste, il en usât avec moi sans réserve. Un jour, caché dans un coin obscur, j'entendis l'enchantement sans qu'il s'en aperçût : c'était un mot composé de trois syllabes. Le mage sortit ensuite pour aller à la place publique, après avoir donné au pilon les ordres nécessaires. Le lendemain que des affaires le retenaient dans la ville, je prends un pilon, je l'habille, et lui adressant les trois syllabes de la même manière que le mage, je lui ordonne d'apporter de l'eau. Quand il eut rempli les amphores, « Arrête-toi, lui dis-je, et n'apporte plus d'eau ; » mais sans vouloir m'obéir, il en apportait toujours, et à force d'en puiser, il inondait la maison. J'étais fort embarrassé, je craignais que Pancratès à son retour ne se fâchât contre moi ; en conséquence je prends une hache, et je coupe en deux le pilon ; ces deux morceaux de bois prennent chacun des amphores, et vont chercher de l'eau : au lieu d'un domestique, j'en avais deux. Le mage arrive en ce moment : il comprit bien ce qui s'était passé ; il convertit mes porteurs d'eau en bois, comme ils étaient avant l'enchantement, et peu de jours après, il me quitta sans que je m'en aperçusse. Je ne le revis plus. — Tu sais donc encore, dit Dinomaque, faire un homme d'un pilon. — Certainement, reprit Eucrate, du moins à moitié, car je ne pourrais pas le rappeler à sa première forme ; et si j'en faisais un porteur d'eau, je courrais risque de voir ma maison inondée. »

« Ne cesserez-vous point, leur dis-je alors, âgés comme vous l'êtes, de vous entretenir de ces prodiges absurdes ? Rejetez du moins à un autre temps vos histoires incroyables et propres à faire naître l'effroi. Respectez ces jeunes gens ; craignez que leur esprit ne se remplisse insensiblement de frayeurs et de fables ridicules. On doit ménager la jeunesse, ne point l'accoutumer à de pareils récits, dont l'impression pourrait troubler à jamais la tranquillité de l'âme, et rendre les enfants pusillanimes et superstitieux.

— En parlant de superstition, dit Eucrate, vous me rappelez fort à propos un trait singulier. Mais que te semble, Tychiade, des oracles, des prophéties, de ces vers que récitent à grands cris des hommes inspirés par un dieu, et de ceux qui se font entendre du fond du sanctuaire, et par lesquels la Pythie nous prédit l'avenir ? Sans doute que vous n'y croyez pas davantage. Je ne vous dirai pas non plus que je possède un anneau sacré, dont la pierre gravée représente un Apollon, et que cet Apollon me parle ; non, je ne vous le dirai pas, pour ne point avoir l'air de me vanter de choses incroyables ; mais je veux vous apprendre ce que j'ai vu et entendu à Mallée dans le temple d'Amphiloque, où la statue de ce héros a réellement causé avec moi, et m'a donné des conseils sur mes affaires ; et tout de suite, je vous rapporterai ce que j'ai vu à Pergame et ce qui me fut dit à Patras. Comme je revenais d'Égypte dans ma patrie, on me dit que l'oracle de Mallée était le plus célèbre et le plus véridique ; qu'il répondait clairement, et mot pour mot, à tout ce qu'on écrivait sur des tablettes que l'on remettait entre les mains du prophète ; je crus ne pouvoir rien faire de mieux que d'éprouver l'oracle et consulter le dieu sur l'avenir. »

Eucrate en était là, lorsque voyant où il allait en venir, et que ce n'était pas sans motif qu'il avait fait un si long préambule sur les oracles, ne voulant pas d'ailleurs jouer le triste personnage d'un homme qui contredit tout le monde, je laissai mon conteur naviguant encore d'Égypte au promontoire de Mallée. Je sentais bien que la présence d'un adversaire qui réfutait tous leurs mensonges ne leur était point agréable. « Je sors, leur dis-je, pour aller chercher Léontichus auquel j'ai quelque chose d'essentiel à communiquer. Pour vous, que les événements simples de la vie humaine ne peuvent contenter, invoquez les dieux afin qu'ils vous aident à raconter des prodiges et des fables. » A ces mots, je sortis : je ne doute point que, profitant avec joie de la liberté que leur

donnait mon départ, ils ne se soient amplement régalez de mensonges.

Voilà, cher Philoclès, ce que je viens d'entendre chez Eucrate. Par Jupiter ! je me sens l'estomac surchargé, et comme ceux qui ont bu du vin doux, j'ai besoin de vomir. J'achèterais volontiers à grand prix un médicament qui eût la vertu de me faire oublier tout ce que j'ai entendu ; car je crains que le souvenir de ces prodiges, s'il reste un peu de temps dans mon esprit, ne me cause à la fin quelque fâcheuse maladie. Déjà je ne vois plus que des fantômes, des spectres, des démons, des Hécates.

PHILOCLÈS. — C'est aussi le fruit que j'ai retiré de ta narration ; ceux qui sont mordus par des chiens enragés ne sont pas, dit-on, les seuls qui enragent ; si celui qui a été mordu mord quelqu'un à son tour, cette morsure a le même effet que celle du chien et produit les mêmes frayeurs. Tu as été mordu dans la maison d'Eucrate par une foule de mensonges, et il me semble que tu m'as communiqué ta maladie, tant j'ai l'âme remplie de démons.

TYCHIADE. — Va, tranquillisons-nous, mon cher ; nous avons contre cette maladie un puissant antidote, la vérité et la saine raison ; si nous en faisons usage, aucun de ces vains et ridicules mensonges ne pourra nous troubler.

HIPPIAS ¹ OU LE BAIN

De tous les hommes que le savoir a rendus célèbres, les plus dignes d'éloges sont, à mon avis, ceux qui, ne se bornant pas au talent de bien parler, ont su réaliser, par une exécution brillante, tout ce que promettaient leurs discours. Le malade, qui conserve encore quelque raison, n'envoie pas chercher le médecin qui sait le mieux dissenter sur son art, mais celui qui depuis longtemps s'exerce à le pratiquer avec succès. Le musicien qui chante au son de la lyre ou de la cithare est, sans doute, plus habile que celui qui ne sait que juger du rythme ou de l'harmonie. Que dirai-je des généraux d'armées? Ceux qui passent, avec raison, pour les plus illustres n'excellaient pas seulement à bien ranger des troupes en bataille, ils combattaient eux-mêmes à la tête de leurs guerriers et signalaient dans l'action la valeur de leur bras. Tels furent, chez les anciens, Agamemnon et Achille, et dans les siècles postérieurs, Alexandre et Pyrrhus.

Mais en disant ceci, quel est mon motif? Ce n'est pas assurément pour faire briller mes connaissances en histoire, que j'ai cité les noms de ces grands hommes. Mon but est de prouver que les mécaniciens qui méritent le plus notre admiration sont ceux qui, unissant la pratique à une théorie profonde, ont laissé à la postérité des monuments de leur art et de leur génie. En effet, les hommes, qui n'ont d'autre talent que celui de savoir prononcer un discours, méritent plutôt le nom de sophistes que celui de philosophes. Parmi ces illustres artistes, nous remarquons Archimède et Sostrate de Cnide : l'un trouva dans son génie le moyen de brûler les vaisseaux

¹ Cet Hippias vivait sous le règne de Marc-Aurèle, et du temps de Lucien. C'était un habile architecte, qui construisit un bain magnifique, dont Lucien fait ici la description.

de ses ennemis ; l'autre parvint à réduire sous l'obéissance de Ptolémée la ville de Memphis. Il ne l'assiégea point, il détourna seulement et divisa les eaux du Nil. Tel fut avant eux Thalès de Milet ; il avait promis à Crésus de lui faire traverser l'Alys à pied sec. En conséquence, il imagina de détourner le fleuve derrière le camp ; et il exécuta ce projet en une seule nuit ¹. Thalès, cependant, n'était pas un mécanicien, mais un philosophe d'un esprit inventif, et dont les lumières attiraient aisément la confiance. Je ne parle point de l'antique stratagème d'Epéüs, qui non seulement imagina en faveur des Grecs le cheval de Troie, mais qui s'y renferma, dit-on, lui-même avec les autres guerriers.

En parlant de ces célèbres artistes, il est juste de faire aussi mention d'Hippias, notre contemporain, qui égala dans l'art de parler tous ceux qui vécurent avant lui. Il joignait à la conception la plus vive une élocution brillante ; mais il s'est encore plus distingué par ses ouvrages que par ses discours. Tout ce que l'on pouvait attendre de son art, il l'a exécuté, non en s'exerçant sur des sujets que d'autres avaient déjà traités heureusement, mais en formant, comme disent les géomètres, un triangle parfait sur une ligne droite. Il suffit à un artiste, pour se faire un nom, de réussir dans la partie qu'il a embrassée ; mais Hippias a brillé dans toutes les parties, et l'on peut le placer à la tête des mécaniciens, des géomètres, des harmonistes et des musiciens. Il s'est montré si supérieur dans chacune de ces sciences, qu'on aurait dit qu'il ne s'était jamais occupé que d'une seule. Le temps ne me suffirait point si je voulais faire l'éloge de ses connaissances dans la science des rayons, des réfractions et des miroirs, science dans laquelle il a fait voir que ses prédécesseurs n'étaient que des enfants.

Je veux à présent vous faire la description d'un de ses chefs-d'œuvre, que j'ai vu dernièrement, et qui m'a frappé d'admiration. Le sujet en est assez commun : c'est un bain, et il n'est pas rare d'en voir construire aujourd'hui ; mais le génie et l'intelligence qui règnent dans l'exécution de cet ouvrage est ce qu'il y a de véritablement admirable. Le terrain était inégal et présentait une pente raide et difficile : Hippias a su élever la partie la plus basse et l'égaliser à l'autre, en établis-

¹ C'est dans Hérodote, Clio, chap. LXXX, que Lucien a puisé cette anecdote ; mais il ajoute plusieurs circonstances au récit de l'historien ; 1° Hérodote ne donne ce fait que comme une tradition vulgaire des Grecs, et non comme une certitude historique ; 2° il ne dit point que ce projet fut exécuté en une seule nuit.

sant sous son ouvrage un soubassement dont il assura la solidité par des fondements profonds et par des archoutants inclinés, qui le contiennent de toutes parts et le rendent inébranlable. L'édifice qui s'élève sur ce soubassement répond, par sa grandeur, à l'étendue de sa base et à l'objet pour lequel il est destiné par l'élégance de ses proportions et l'intelligence avec laquelle la lumière y est ménagée.

On arrive à un vaste portique par de larges degrés, dont la pente insensible favorise tous ceux qui veulent y monter. On entre ensuite dans un grand vestibule, commun à tout le bâtiment, et destiné à recevoir les valets et les esclaves qu'on peut amener à sa suite ; il est situé à la gauche des appartements de luxe et de volupté. Ceux-ci conviennent bien à un édifice de cette nature ; et l'on est bien aise d'y trouver des retraites agréables et éclairées par un beau jour. La partie qui les renferme pourrait paraître inutile pour un bain ; mais elle est nécessaire pour un lieu où l'on reçoit des gens riches et voluptueux. Après ces appartements, on trouve, des deux côtés, des chambres où l'on dépose ses vêtements ; elles sont rangées autour d'une salle immense, très haute et bien éclairée, dans laquelle sont trois bassins d'eau froide. Cette salle est ornée de pierres de Lacédémone ; et l'on y voit deux statues de marbre blanc, sculptures antiques, dont l'une représente Esculape, et l'autre la déesse Santé.

Plus loin on entre dans une étuve, dont la chaleur modérée flatte dès le premier abord ; sa forme est ovale : on passe ensuite dans une autre pièce éclairée d'une manière très agréable, où l'on trouve toutes les commodités nécessaires pour se frotter. Elle a deux portes placées en face l'une de l'autre, et décorées de marbre de Phrygie ; c'est par là qu'entrent ceux qui sortent de la palestra. A la suite de cette chambre on en trouve une autre, la plus belle de toutes. Elle est agréablement disposée pour se tenir debout ou pour s'asseoir ; on peut y rester longtemps sans être incommodé, et elle est très favorable à se rouler. Le marbre de Phrygie y brille jusqu'au plafond. De là on passe dans une étuve circulaire, revêtue de marbre de Numidie ; la chambre intérieure est d'une grande beauté, elle est bien éclairée, et ses murs ont le vif éclat de la pourpre.

Cette étuve a trois baignoires d'eau chaude. Après avoir pris le bain, vous pouvez sortir sans être obligé de traverser les mêmes appartements : on peut, par un chemin abrégé, passer promptement aux bains froids, en traversant la première

étuve. Le jour est partout pur et brillant ; toutes les salles sont élevées, et leur longueur est proportionnée à leur largeur. A chaque pas, on rencontre des beautés où règnent Vénus et les Grâces, car, comme le dit Pindare, ce noble poète, *lorsqu'on construit un ouvrage, il faut le décorer par un brillant frontispice* ¹. Ce qui sert principalement à lui procurer cet avantage, c'est l'intelligence avec laquelle cet édifice est éclairé, et la distribution ingénieuse des fenêtres ; Hippias, cet artiste véritablement savant, a su tourner vers le nord l'appartement des eaux froides, de manière cependant qu'il n'est pas absolument privé de l'influence du midi ; et il a placé les salles qui ont besoin de la plus grande chaleur, à l'exposition du Notus, de l'Eurus et du Zéphir ².

Qu'est-il besoin, après cela, de vous parler des palestres et des garde-robes disposées à recevoir les vêtements de ceux qui s'exercent, des passages commodes et abrégés qui communiquent aux bains et sont tout à la fois utiles et salutaires ? N' imaginez pas que ce soit un monument ordinaire, que celui dont j'entreprends de relever les beautés dans ce discours. Trouver dans un sujet commun le moyen de faire éclater des beautés peu communes, ce n'est pas, à mon avis, l'effort d'un médiocre talent. Tel est le mérite de l'édifice élevé par l'admirable Hippias, qu'il réunit toutes les perfections dont un bain est susceptible, l'utilité, la beauté, la clarté, les proportions élégantes. Accommodé à la nature du terrain, il offre toutes les jouissances sans aucun inconvénient ; il est d'ailleurs orné de tout ce que l'industrie a pu imaginer de plus agréable. Il a deux cabinets pour les besoins naturels, et il est percé d'un grand nombre de portes : on y voit, en outre, deux horloges, dont l'une marque les heures par le moyen de l'eau et par un mugissement ; l'autre est un cadran solaire. Qui pourrait voir cet édifice sans lui payer le tribut d'éloges qu'il mérite, serait, à mon avis, non seulement un homme insensible, mais un ingrat, un esprit jaloux. Pour moi, j'ai voulu, par ce discours, témoigner, autant qu'il m'était possible, mon admiration pour ce chef-d'œuvre et ma reconnaissance pour l'artiste qui l'a construit. Si les dieux vous accordent jamais la faveur de vous y baigner, je suis persuadé que beaucoup d'autres personnes lui donneront les mêmes éloges.

¹ Pindare, *Olymp.* VI, v. 4.

² Le Zéphir des Grecs est le vent du couchant.

PRÉFACE OU BACCHUS

Lorsque Bacchus fit marcher son armée contre les Indes (rien n'empêche, ce me semble, de vous raconter une histoire bacchique), on dit que les peuples de cette contrée le méprisèrent d'abord, au point de rire de son expédition : ou plutôt, ils eurent pitié de sa témérité, car ils croyaient que s'il osait leur présenter la bataille, il serait aussitôt écrasé sous les pieds de leurs éléphants. Ils avaient, je pense, appris par leurs espions des nouvelles fort singulières de cette armée. La phalange et les bataillons, leur avaient-ils dit, sont composés d'une troupe de femmes insensées et furibondes, couronnées de lierre, revêtues de peaux de faons : leurs armes consistent en de petites piques de bois de lierre et en des boucliers légers, qui résonnent pour peu qu'on les touche (car ils avaient pris les tambours des bacchantes pour des boucliers). De plus, on voit dans cette armée des jeunes gens rustiques, entièrement nus, qui dansent le cordace¹ ; ils ont des queues et des cornes semblables à celles des chevreaux nouvellement nés. Le général de ces troupes, traîné sur un char attelé de panthères, n'a point de barbe : ses joues ne sont pas même ombragées d'un léger duvet. Son front armé de cornes est couronné de grappes de raisin, et sa chevelure flotte retroussée sous une bandelette. Il porte un vêtement de pourpre et une chaussure dorée. Deux lieutenants commandent sous ses ordres. L'un est un petit vieillard, assez gras, remarquable par son gros ventre, son nez camus et de longues oreilles droites ; il soutient sur un bâton sa marche chancelante, mais le plus souvent il est monté sur un âne ; sa robe est couleur de safran ; du reste digne en tout du général dont il partage

¹ Genre de danse bacchique et obscène.

l'autorité. L'autre lieutenant, homme monstrueux, ressemble à un bouc par sa partie inférieure ; ses jambes sont velues, il a le front surmonté de deux cornes, et le visage garni d'une barbe longue et touffue. Il paraît d'un caractère violent et prompt à s'irriter : d'une main il porte une flûte, et de l'autre il lève un bâton recourbé. Il court en bondissant autour de l'armée ; les femmes sont effrayées à son aspect, et lorsqu'il les approche, elles agitent leur chevelure flottante au gré des vents et crient *Evohé*. Ce nom parut aux espions celui que ces femmes donnaient à leur souverain. Ils rapportèrent encore qu'elles ravageaient les troupeaux, déchiraient de leurs mains les animaux tout vivants, que quelques-unes même se nourrissaient de chair crue.

A ce récit, les Indiens et leur roi se mirent à rire, cela était naturel, et dédaignant de se mettre en campagne, et de marcher à la rencontre de l'ennemi, ils crurent faire assez que d'envoyer leurs femmes pour le combattre quand il approcherait. Ils auraient rougi de remporter une pareille victoire par eux-mêmes, et d'égorger des femmes insensées, un général efféminé, ceint d'une bandelette comme une jeune fille, un petit vieillard ivre, cet autre demi-guerrier, et une troupe de danseurs nus et ridicules. Cependant quand ils eurent appris que le dieu dévastait la campagne, réduisait en cendres les villes et leurs habitants, embrasait les forêts, remplissait l'Inde entière de flammes et de feux (le feu est en effet l'arme de Bacchus, il la tient de son père qui l'a ravie à la foudre), alors ils coururent aux armes. Ils équipent aussitôt leurs éléphants, leur mettent un frein à la bouche, les chargent de tours, marchent à la rencontre de l'ennemi, sans cesser de le mépriser, mais transportés de colère, et résolus d'écraser au plus tôt avec son armée ce général sans barbe.

Lorsque les deux partis furent en présence, les Indiens rangèrent les éléphants sur la première ligne, et les firent appuyer par leur phalange. Bacchus de son côté se place au centre de ses troupes, Silène commande l'aile droite, et Pan la gauche. Les Satyres marchent à la tête des bataillons et des cohortes. Le cri de guerre est *Evohé*. Tout à coup on frappe les tambours, les cymbales font entendre un bruit militaire, et donnent le signal du combat. Un Satyre prenant une corne, sonne l'air orthien, l'âne de Silène se met à braire sur un ton martial ; les Ménades, le front ceint de serpents poussent aussitôt des cris de fureur, découvrent le fer de leurs lances, et fondent sur les ennemis. Les Indiens et leurs éléphants playèrent bien-

tôt, et prirent la fuite en désordre, sans oser s'avancer jusqu'à la portée du trait; enfin ils furent complètement vaincus, et emmenés prisonniers de guerre par celui même dont ils s'étaient moqués peu de temps auparavant. Ils apprirent par cet événement, qu'il ne faut jamais mépriser des troupes inconnues sur les premiers bruits de la renommée.

Mais à quel propos, me dira-t-on peut-être, nous raconter cette fable de Bacchus! Le voici (au nom des Grâces, n'allez pas me croire agité de la folie des Corybantes, ou plongé dans l'ivresse, si je me compare aux dieux) : il me semble que la plupart des auditeurs auxquels on annonce quelque nouveau discours de ma façon, sont à peu près dans les mêmes dispositions que ces Indiens. Ils entendent dire que mes écrits sont des pièces satyriques et plaisantes, que je débite des bouffonneries, et ils le croient sans examen. Je ne sais quelle opinion ils conçoivent de moi; mais les uns dédaignant de venir m'entendre, ne croient pas devoir descendre de dessus leurs éléphants, pour prêter l'oreille aux folies des Bacchantes, et regarder les sauts et les bonds des satyres. D'autres, attirés par ces objets même, sont fort étonnés de trouver à la place du pampre une pointe de fer, et tout troublés de cette découverte imprévue, ils n'osent plus revenir. Cependant je leur annonce avec confiance que s'ils veulent encore aujourd'hui participer comme autrefois à nos mystères, si mes anciens convives se rappellent la gaieté qui régnait dans nos festins, et si, sans mépriser les satyres et les silènes, ils veulent boire dans cette coupe jusqu'à l'ivresse, remplis à leur tour de l'esprit de Bacchus, ils s'écrieront avec moi, *Evohé*. Ils en feront néanmoins tout ce qui leur plaira; chaque auditeur est libre.

Mais puisque nous sommes dans les Indes, je veux encore vous raconter une des merveilles de ce pays. Elle n'est point étrangère à Bacchus, et convient parfaitement à mon sujet. Chez les Indiens appelés Machléens, qui occupent la rive gauche du fleuve Indus, si vous considérez son cours, et s'étendent jusqu'à l'Océan, il est un bois sacré renfermé dans une enceinte. Son étendue n'est pas considérable, mais il est agréable et touffu; le lierre et la vigne qui y croissent avec abondance, lui fournissent un ombrage épais. Dans ce bois sont trois sources d'une eau limpide et parfaitement belle. L'une est consacrée aux satyres, la seconde à Pan, la troisième à Silène. Chaque année les Indiens se rendent une fois dans ce bois pour y célébrer la fête du dieu. Ils ne boivent pas tous à

ces différentes sources ; chacun puise à celle qui est réservée à son âge. Les jeunes gens boivent à la source des satyres, les hommes faits à celle de Pan, les vieillards de mon âge à celle de Silène. Il serait trop long de vous dire ce qui arrive aux enfants après qu'ils ont bu à leur source, ou quelle est l'audace des hommes qui sont épris des fureurs de Pan. Mais il n'est pas inutile de vous raconter ce que font les vieillards lorsqu'ils se sont enivrés à leur fontaine. Quand un vieillard a bu, il est aussitôt rempli de l'esprit de Silène, il demeure quelque temps sans voix, sa tête est appesantie, il ressemble à un homme plongé dans une profonde ivresse. Mais tout à coup il recouvre la parole, sa voix s'élève brillante et sonore, il pousse des accents mélodieux, et de muet qu'il était tout à l'heure, il devient babillard. En vain vous lui fermeriez la bouche pour arrêter la volubilité de sa langue, et mettre un terme à la longueur de ses discours. Cependant tout ce qu'il dit est rempli de sens et d'agréments. Tel que l'orateur d'Homère, ses paroles sont aussi pressées que les flocons de neige qui tombent en hiver¹. Ce serait peu de le comparer au cygne, à cause de son âge avancé ; son éloquence ressemble plutôt au chant rapide et précipité de la cigale, et comme elle, il chante jusqu'à la nuit. A ce moment l'ivresse se dissipe, le vieillard se tait, et rentre dans son ancien état. Je ne vous ai point encore dit ce qu'il y a de plus surprenant dans cette merveille ; c'est que si le vieillard, forcé par le coucher du soleil, d'interrompre son discours, le laisse imparfait ; l'année suivante, en buvant à la même source, il le reprend à l'endroit même où l'ivresse qui l'inspirait l'avait abandonné.

A l'exemple de Momus, je me raille ici moi-même. Je n'ai pas besoin de vous expliquer le sens de cette fable ; vous voyez en quoi elle peut me convenir. Si je suis dans le délire, l'ivresse en est la cause ; mais si mes discours vous ont paru marqués au coin de la raison, j'étais inspiré par Silène.

¹ *Illiade*, liv. III, v. 222.

PRÉFACE OU HERCULE

Les Gaulois, en leur langage, appellent Hercule Ogmios. La forme sous laquelle ils représentent ce dieu a quelque chose de fort étrange. C'est, chez eux, un vieillard d'un âge fort avancé, chauve sur le sommet de la tête; le peu de cheveux qui lui restent sont entièrement blancs. Il a la peau ridée et brûlée par le soleil au point d'être noire : tels sont nos vieux matelots. On le prendrait pour Charon, pour Japet, pour quelque habitant du sombre Tartare, en un mot, pour tout autre que pour Hercule. Cependant, tel qu'il est, il porte tous les attributs de ce dieu : il est, comme lui, revêtu de la peau de lion ; il tient la massue dans sa main droite, de la gauche il présente un arc tendu ; un carquois est suspendu à son épaule : enfin, c'est Hercule tout entier.

En le voyant, je crus d'abord que les Gaulois ne le représentaient sous cette forme bizarre que pour insulter aux dieux de la Grèce, ou pour se venger de ce héros qui vint autrefois dans leur pays et y fit un butin considérable lorsque, cherchant les bœufs de Géryon, il parcourut la plus grande partie des contrées occidentales.

Cependant je ne vous ai point encore dit ce que la figure a de plus singulier. Cet Hercule vieillard attire à lui une multitude considérable qu'il tient attachée par les oreilles ; les liens dont il se sert sont de petites chaînes d'or et d'ambre, d'un travail délicat, et semblables à des colliers de la plus grande beauté. Malgré la faiblesse de leurs chaînes, ces captifs ne cherchent point à prendre la fuite, quoiqu'ils le pussent aisément ; et loin de faire aucune résistance, de raidir les pieds, de se renverser en arrière, ils suivent avec joie celui qui les guide, ils le comblent d'éloges, ils s'empressent de l'atteindre, ils voudraient même le devancer, et par cette ardeur, ils relâchent leur chaîne : on dirait qu'ils seraient fâchés de recou-

vrer la liberté. Mais ce qu'il y a de plus bizarre dans cette peinture, je ne balancerai pas à vous le dire, c'est que l'artiste, ne sachant où attacher le bout des chaînes (car la main droite du héros tient une massue, et la gauche un arc), a imaginé de percer l'extrémité de la langue du dieu et de faire attirer par elle tous ces hommes qui le suivent. Hercule, le visage tourné vers eux, les conduit avec un gracieux sourire.

Je restai longtemps à considérer ce tableau, dont la vue me remplissait tout à la fois d'étonnement, d'incertitude et même d'indignation. Un Gaulois se trouvait alors auprès de moi, c'était un homme instruit dans les sciences de la Grèce; l'élégance avec laquelle il parlait notre langue le témoignait assez. Je le crois même un philosophe du pays. « Etranger, me dit-il, je vais t'expliquer l'énigme de ce tableau qui paraît te causer quelque inquiétude. Nous autres Gaulois, nous ne pensons pas, comme les Grecs, que Mercure soit le dieu de l'éloquence; nous l'attribuons à Hercule qui l'emporte sur Mercure par la supériorité de ses forces. Si nous le représentons sous la forme d'un vieillard, n'en soyez pas surpris : ce n'est que dans un âge avancé que le talent de la parole se montre avec le plus d'éclat ; et si vos poètes disent la vérité,

La jeunesse en sa fougue est toujours incertaine¹;

Mais la vieillesse

Est dans tous ses discours plus sage et plus sensée².

La même raison vous fait dire de Nestor que le miel coulait de ses lèvres, et que les orateurs de Troie faisaient entendre une voix aussi douce que les lys, c'est-à-dire, que les fleurs; car, si je m'en souviens bien, le nom de lys en votre langue signifie toute espèce de fleurs.

Ne sois pas non plus étonné de ce qu'Hercule, emblème de l'éloquence, conduit avec sa langue les hommes enchaînés par les oreilles. Tu sais le rapport intime qui existe entre les oreilles et la langue. Ce n'est pas pour insulter au héros qu'on la lui a percée; je me rappelle qu'un de vos poètes comiques a dit dans ses iambes :

Toujours les babillards
Ont la langue perforée.

Enfin, nous croyons que c'est par la force de son éloquence

¹ *Iliade*, liv. III, v. 108.

² EURIPIDE, *Phéniciennes*, v. 533.

qu'Hercule a accompli tous ses exploits. C'était un sage qui faisait violence par le charme de sa persuasion. Ses traits sont ses discours pénétrants, rapides, lancés avec adresse, et qui blessent agréablement les âmes. » Tel fut le discours du Gaulois.

Lorsque je voulus me présenter devant vous, je me demandai à moi-même s'il me convenait, à l'âge où j'étais, ayant depuis longtemps cessé de me faire entendre, de m'exposer de nouveau à subir la décision de tant de juges éclairés. Je me rappelai, fort à propos, ce tableau d'Hercule. Jusque-là j'avais craint que ma conduite ne vous parût inconsidérée et téméraire, en voulant dans ma vieillesse déployer encore la vigueur de l'adolescence. Quelques-uns de vos jeunes gens, auxquels Homère est familier, pour railler mes cheveux blancs, n'auraient pas manqué de s'écrier :

Le temps a consumé votre force première,
Et vos coursiers tardifs restent dans la carrière¹.

Mais quand cet Hercule vieillard se retrace à ma mémoire, il m'encourage à tout entreprendre, et je ne rougis point de faire à son âge ce qu'il faisait lui-même. Que la force, la vitesse, la beauté et tous les agréments du corps m'aient abandonné pour jamais, que ton Amour, ô poète de Téos², en voyant ma barbe grise, agite ses ailes dorées et fuie loin de moi avec la rapidité d'un aigle, Hippoclide ne s'en souciera guère. C'est par mon éloquence que je veux aujourd'hui rajeunir : plutôt aux dieux que je pusse recouvrer la fleur et la force de mon printemps, attirer à moi et enchaîner par les oreilles une foule immense d'auditeurs, lancer des traits nombreux sans craindre d'épuiser mon carquois ! ainsi je me consolerais des infirmités de l'âge, je charmerai l'ennui de ma vieillesse. Tel est le motif qui m'inspire la hardiesse de remettre en mer mon vaisseau, depuis longtemps retiré des flots, de l'équiper de nouveau à mes frais. Dieux ! faites souffler un vent favorable, qui remplisse mes voiles : c'est surtout en ce moment que j'ai besoin d'être porté par un zéphyr doux et ami, qui me conduise au port et fasse dire de moi, si je le mérite :

Quel jarret ce vieillard cachait sous ses haillons³ !

¹ *Iliade*, liv. VIII, v. 103.

² Anacréon.

³ *Odyssée*, liv. XVIII, v. 73.

DE L'AMBRE OU DES CYGNES

Vous avez cru sans doute à la fable qu'on débite sur l'ambre, produit, dit-on, par les pleurs des peupliers qui bordent l'Éridan. Ces peupliers sont les sœurs de Phaéton, lesquelles, à force de pleurer sur le sort de ce jeune infortuné, ont été changées en arbres, et leurs larmes distillées forment l'ambre. Persuadé moi-même de la réalité de ces merveilles que j'entendais chanter à tous les poètes, je me promettais bien, si quelque jour je me trouvais sur l'Éridan, d'aller tendre le pan de ma robe sous l'un de ces arbres, afin d'y recevoir quelques-unes de ces larmes et d'avoir aussi de l'ambre en ma possession.

Il n'y a pas longtemps qu'étant allé dans ce pays, pour un tout autre objet, obligé de remonter l'Éridan, je n'aperçus ni ambre, ni peupliers, quoique je regardasse attentivement de tous les côtés. Le nom de Phaéton n'était pas même connu des habitants. Je résolus, en conséquence, de m'en informer, je demandai aux bateliers si nous allions bientôt arriver aux peupliers qui distillent de l'ambre. Ils se mirent à rire et me prièrent de leur expliquer ce que je voulais dire. Alors je leur racontai la fable de Phaéton : « C'était, leur dis-je, un fils du Soleil. Devenu grand, il demanda à son père la permission de conduire le char de la lumière, afin d'éclairer aussi l'univers pendant un jour. Son père y consentit ; mais ce jeune homme sans expérience tomba de son siège et périt. Ses sœurs le pleurèrent et lui donnèrent la sépulture à l'endroit même où il était tombé dans l'Éridan : c'est quelque part en ce pays. Elles furent changées en peupliers ; elles versent des larmes sur le malheur de leur frère, et ces larmes sont de l'ambre.

— Quel est donc, me dirent-ils, le menteur qui t'a fait ce conte ? Nous n'avons jamais vu de cocher tomber ici de son siège, et nous ne possédons pas les peupliers dont tu parles.

Crois-tu, si cela était vrai, que nous nous fatiguerions à ramer pour deux oboles, et à remonter les bateaux contre le courant du fleuve, tandis qu'il ne tiendrait qu'à nous de nous enrichir en recueillant les larmes de ces peupliers ? » Ce discours me fit beaucoup de peine. Je gardai le silence, honteux d'avoir été, comme un enfant, la dupe de ma crédulité, en ajoutant foi aux mensonges des poètes, qui ne se plaisent, pour l'ordinaire, qu'à débiter des discours peu sensés. J'éprouvais d'ailleurs un chagrin assez vif de me voir ainsi frustré de mes riches espérances ; il me semblait qu'on m'eût arraché l'ambre des mains ; car déjà je rêvais à l'usage que je devais en faire.

J'espérais du moins trouver plus de vérité dans ce qu'on nous dit des cygnes qui se rassemblent en grand nombre et chantent sur les rivages du fleuve. J'interrogeai de nouveau mes bateliers (nous remontions encore). « En quel temps, leur dis-je, les cygnes placés sur l'une et l'autre rive de ce fleuve, vous font-ils entendre leur chant mélodieux ? On dit, en effet, que ces favoris d'Apollon étaient jadis des hommes, qui furent changés en ces oiseaux ; et ils chantent encore à présent, pour faire voir qu'ils n'ont pas oublié la musique. »

Mes bateliers éclatant de rire : « Ne cesseras-tu, me dirent-ils, de calomnier par tes mensonges notre pays et notre fleuve ? Nous qui naviguons sans cesse sur ces bords, qui travaillons ici depuis notre enfance, pour ainsi dire, nous voyons quelquefois, à la vérité, des cygnes s'abattre dans les marécages ; ils ont un croassement aigu, et si désagréable que les corbeaux et les geais pourraient, en comparaison, passer pour des Sirènes. A l'égard des cygnes mélodieux dont tu parles, nous ne les avons jamais entendus, même en songe, et nous sommes bien étonnés de toutes les fables que l'on t'a racontées de notre pays. »

Rien n'est plus facile que d'être en mille occasions la dupe de l'erreur, lorsqu'on s'en rapporte aveuglément à ceux qui parlent de tout avec emphase. J'ai lieu de craindre en ce moment, qu'il n'en soit de même à mon égard. Vous venez ici m'entendre pour la première fois, attirés peut-être par l'espoir de trouver en mes écrits l'ambre si vanté, ou d'entendre le chant mélodieux des cygnes ; mais vous ne tarderez pas à vous en aller, en riant des promesses indiscretes par lesquelles on vous a assurés que vous trouveriez dans mes ouvrages les plus rares trésors de l'esprit. J'atteste les dieux que je n'ai jamais parlé moi-même en termes aussi magnifiques. Personne n'a pu les entendre de ma bouche et ne les entendra jamais.

Vous rencontrerez assez d'autres orateurs qui possèdent les richesses de l'Éridan, dont l'éloquence distille, non de l'ambre, mais de l'or le plus pur, et dont la voix est plus mélodieuse que celle des cygnes de la fable. Pour moi, vous voyez quelle est la simplicité de mes discours ; ils ne paraissent pas inspirés par les Muses, et ne sont point relevés par le chant. Prenez garde, en concevant de moi de trop flatteuses espérances, de ressembler à ces gens qui, voyant un objet plongé dans l'eau, s'imaginent qu'il est en effet tel qu'il leur paraît (l'image des objets grossit par dilatation de la lumière) ; mais lorsqu'ils l'ont tiré hors de l'eau et qu'ils le voient si petit, ils éprouvent quelque chagrin. Je vous en avertis, répandez l'eau qui peut me grossir à vos yeux, et ne vous attendez point à en retirer quelque objet important ; ou si vous êtes trompés dans votre espérance, n'en accusez que vous-mêmes.

CONTRE UN IGNORANT

QUI ACHETAIT BEAUCOUP DE LIVRES ¹

Ta conduite est assurément bien contraire au dessein que tu te proposes. Tu imagines acquérir la réputation d'un homme instruit, en t'empressant d'acheter les livres les plus précieux ; mais tes espérances sont trompées. Cette manie ne sert qu'à mieux prouver ton ignorance ; car au lieu d'acheter les plus beaux ouvrages, tu t'en rapportes au premier qui fait l'éloge d'un livre ; par là tu deviens la proie de tous ceux qui veulent t'en imposer, et tu es un trésor assuré pour les libraires de mauvaise foi. Eh ! comment pourrais-tu discerner les livres anciens qui ont une grande valeur, de ceux qui, n'ayant d'autre mérite que leur vétusté, sont d'ailleurs dignes de tous nos mépris, si tu n'en jugeais par les injures qu'ils ont reçues du temps ou des rats, et si tu ne consultais les vers pour déterminer ton choix ? Par quel moyen, en effet, peux-tu juger de leur exactitude et de leur fidélité ?

Quand je t'accorderais de pouvoir distinguer les belles copies de Callinus, et tous les livres que le célèbre Atticus a transcrits avec tant de soins, de quoi te servirait-il, homme admirable, de les avoir en ta possession ? Tu ne saurais connaître leur beauté, et tu ne peux en faire plus d'usage, qu'un aveugle ne jouirait de la beauté de sa maîtresse. Tu regardes, il est vrai, tes livres ; tu les considères avec de grands yeux, au point d'en rassasier ta vue ; tu en lis même quelque chose d'une voix rapide et mal articulée, ton œil étudie longtemps avant que ta bouche prononce. Mais cela ne me suffit pas, si

¹ Cette diatribe sanglante fut composée par Lucien, si l'on en croit le Scholiaste, pour se venger d'un homme riche qui n'avait pas voulu lui prêter un livre.

d'ailleurs tu ignores ce qui constitue les beautés et les défauts d'un ouvrage, quel est le sens de tous les mots, quelle est leur construction, en quoi l'auteur a su parfaitement observer les règles du langage, quels sont les termes impropres, les expressions peu reçues, ou marquées à un mauvais coin.

Eh quoi ! prétendrais-tu posséder, comme nous, ces connaissances, sans les avoir acquises par l'étude ? D'où te viendraient-elles ; à moins qu'à l'exemple de certain berger¹, tu n'aies reçu des Muses un rameau de laurier ? Mais tu n'as jamais entendu parler de l'Hélicon, où ces déesses font, dit-on, leur séjour. Jamais, dans ta jeunesse tu n'eus des occupations semblables aux nôtres ; il ne t'est pas même permis d'avoir aucune idée des Muses. En effet, elles ne firent aucune difficulté de se montrer à un homme rude et velu, dont le menton était garni d'une barbe épaisse, et le corps fortement coloré par le soleil ; mais un homme tel que toi..... (par la déesse du Liban², dispense-moi de m'exprimer en ce moment avec plus de clarté) : je suis bien sûr qu'elles n'auraient jamais voulu venir à ta rencontre. Au lieu de te faire présent d'un rameau de laurier, elles t'auraient fouetté avec une branche de myrthe ou des feuilles de mauve³, elles t'auraient chassé de leur domaine, de peur que tu ne vinsses à souiller l'Olmus et la source d'Hippocrène, dont les eaux limpides servent à désaltérer les troupeaux et les bergers dont la bouche est chaste. Quelles que soient ta hardiesse et ton impudence, tu n'oserais dire que tu aies jamais reçu la plus faible instruction. Quand as-tu songé à entretenir avec les livres le plus léger commerce ? Nomme ton maître, nomme les condisciples avec lesquels tu as fréquenté les écoles. Néanmoins tu espères aujourd'hui qu'il te suffira de posséder une bibliothèque nombreuse pour que tous ces avantages naissent d'eux-mêmes sous tes pas. Eh bien ! rassemble chez toi tous les ouvrages de Démosthène, qu'il écrivit de sa propre main, tous ceux de Thucydide, que le même Démosthène avait copiés jusqu'à huit fois d'une belle écriture ; possède, si tu veux, tous les livres que Sylla fit transporter d'Athènes à Rome, quel fruit en retirerais-tu pour ton instruction ? En vain tu les étendrais comme un lit pour y prendre ton sommeil, en vain tu les collerais sur toi, en

¹ Hésiode, *Théogonie*, vers 30.

² Vénus qui avait sur le mont Liban un temple dans lequel on l'honorait par le culte le plus infâme.

³ On fouettait les adultères avec des feuilles de mauve.

vain tu les porterais comme des vêtements. *Le singe*, dit un proverbe, *est toujours singe, et portât-il des ornements d'or*. Lorsqu'on te voit tenir un livre à la main, lire continuellement, sans comprendre rien de ce que tu lis, chacun s'écrie : « C'est l'âne qui remue les oreilles à la vue d'une lyre. » Si la possession des livres suffisait pour rendre savant celui auquel ils appartiennent, cette possession serait véritablement d'un prix inestimable ; et si le savoir se vendait au marché, vous autres riches pourriez seuls l'acquérir, vous nous effaceriez bientôt, pauvres que nous sommes. Mais qui pourrait le disputer aux bibliopoles, qui en possèdent, en vendent, en achètent un si grand nombre ? Cependant, pour peu que tu veuilles examiner ces hommes, tu verras qu'ils ne sont guère plus habiles que toi. Leur langage est barbare, comme le tien ; leur intelligence est bornée, comme doit l'être celle des gens du vulgaire, qui n'ont jamais réfléchi sur ce qui est honnête, et sur ce qui est honteux. Tu manies peut-être chaque jour deux ou trois volumes que tu as achetés chez eux, tandis qu'ils ont jour et nuit des livres entre les mains.

Mais de quoi te sert-il de les acheter ; à moins que tu n'imagines que les tablettes de ta bibliothèque sont aussi fort savantes, parce qu'elles contiennent un grand nombre d'ouvrages d'anciens auteurs ? Réponds-moi, si tu le veux ; ou plutôt, comme cela te serait impossible, approuve ou désapprouve mes questions par un signe de tête.

Supposons qu'un homme qui ne saurait pas jouer de la flûte, possédât celles de Timothée, ou celles d'Isménias, qu'un autre Isménias acheta sept talents dans Corinthe ; serait-ce assez pour qu'il pût jouer de cet instrument, ou plutôt cette possession ne lui serait-elle pas absolument inutile, puisqu'il ne pourrait s'en servir selon les règles de l'art ? Fort bien ; tu as fait un signe de négation. En effet, eût-il en son pouvoir les flûtes de Marsyas et d'Olympe, il n'en pourrait jamais jouer sans l'avoir appris. Mais, quoi ! celui qui posséderait l'arc d'Hercule, sans être en même temps ce Philoctète seul capable de le bander, et de faire frapper tous ses traits au but, pourrait-il montrer l'adresse d'un habile archer ? Que t'en semble ? Tu fais signe que non. Par une conséquence nécessaire, si l'on confiait un vaisseau d'une beauté parfaite, construit avec autant de légèreté que d'élégance, à un homme qui ne saurait pas le gouverner, il ne tarderait pas à prouver son ignorance : et si celui qui ne s'est jamais exercé dans l'art de monter un cheval, possédait un coursier de

Médie¹, un Centauride², ou un Coppaphore³, il prouverait bientôt, ce me semble qu'il ne sait pas en faire usage. Tu en conviens : crois-moi, conviens encore de ceci. Quand un homme d'une ignorance égale à la tienne, achète un grand nombre de livres, il provoque contre lui-même les traits de la raillerie. Que tardes-tu à en convenir ? La preuve en est, je pense, assez publique ; et tous ceux qui te voient un livre à la main, répètent aussitôt ce proverbe si usité : *Qu'y a-t-il de commun entre un chien et un bain ?*

Il n'y a pas longtemps que vivait en Asie un homme riche, qui avait perdu les deux pieds par un accident fâcheux ; ils avaient été gelés dans un voyage où cet homme s'était trouvé dans la nécessité de traverser des neiges. Son sort était assez déplorable. Pour remédier à son infortune, il s'était fait faire des pieds de bois, avec lesquels il marchait en s'appuyant sur ses esclaves. Cet homme avait une manie assez ridicule : c'était d'acheter continuellement des chaussures neuves et de la plus grande magnificence : il en était extrêmement curieux, voulait que ces morceaux de bois, qui lui servaient de pieds, fussent toujours parés des brodequins les plus élégants. Ta conduite n'est-elle pas aussi ridicule, et ne dévoiles-tu pas la stupidité de ton esprit, lorsque tu achètes des cothurnes d'or, avec lesquels l'homme le plus agile ne pourrait marcher qu'avec peine ?

Tu as, sans doute, parmi tes livres, plusieurs exemplaires d'Homère ? Tu as acheté ce poète plus d'une fois ? Eh bien, fais-toi lire le second chant de son Iliade, et sans examiner les autres objets qui n'ont aucun rapport avec toi, tu y verras le portrait d'un personnage ridicule, orateur impertinent, dont la taille contournée, le corps mutilé, la figure ignoble inspirent le mépris ; cet homme s'appelle Thersite. Supposons-le, tel qu'il est, revêtu de l'armure complète d'Achille : crois-tu que cela seul lui fit acquérir en un instant la vigueur et la beauté ; qu'il pût franchir le Scamandre⁴, ensanglanter ses eaux par le carnage des Phrygiens, tuer Hector, et avant lui Lycaon et Astéropée ; lorsqu'il pourrait à peine porter sur son épaule la

¹ Les chevaux de Nisée, plaine de Médie, étaient célèbres.

² Le Scholiaste dit qu'on appelait ainsi les chevaux de Thessalie.

³ Les Grecs marquaient les bons chevaux sur la cuisse ou sur l'épaule, de différents signes, qui désignaient leur prix. Ceux qui portaient un *coppa*, signe numérique de la valeur de XC, étaient d'un prix très élevé. Voir Aristophane, *Nuées*, v. 23.

⁴ Voir le 21^e livre de l'*Iliade*.

lance du fils de Pelée? Tu ne le diras pas. Combien, au contraire, ne ferait-il pas rire à ses dépens, lorsqu'on le verrait boîter sous le bouclier, ou tomber sur le visage, entraîné par ce poids énorme, accablé sous le casque du héros. Mais ce serait bien autre chose, lorsqu'en levant la tête il montrerait ses yeux louches, lorsque son dos voûté ferait tomber la cuirasse, lorsqu'il remonterait à chaque instant ses cuissards, déshonorant tout à la fois et l'ouvrier¹ qui fabriqua ces armes, et le héros auquel elles appartiennent. Ne vois-tu pas que c'est là ton image? Lorsque tu tiens dans les mains un beau livre, couvert de pourpre, paré d'un omphalos d'or², et que tu le lis d'une manière barbare, corrompant le sens à chaque mot, et déshonorant l'auteur, les gens instruits se moquent de toi; les flatteurs même qui t'environnent et te prodiguent leurs éloges se tournent de temps en temps l'un vers l'autre, parce qu'ils ne peuvent plus contenir leurs ris.

Je veux à présent te raconter une anecdote arrivée dans Pytho³. Un citoyen des plus distingués de Tarente, nommé Évangèle, forma le projet de remporter le prix aux jeux Pythiques. Il ne tarda pas à reconnaître qu'il ne lui serait pas possible de disputer celui des combats gymniques, n'ayant reçu de la nature ni la force, ni la légèreté nécessaires : mais il crut qu'il pourrait aisément obtenir la palme du chant et de la cithare. Il le crut, à la persuasion des hommes exécrables qu'il avait sans cesse à ses côtés, qui l'enivraient de leurs louanges, et se récriaient avec admiration au moindre son qu'il tirait de son instrument. Évangèle se rendit donc à Delphes dans le plus brillant costume, revêtu d'une robe brodée d'or qu'il s'était fait faire exprès, le front ceint d'une couronne de laurier dont les feuilles étaient d'or, et de laquelle pendaient, au lieu de fruits, des émeraudes qui les égalaient en grosseur. Sa cithare, d'une richesse et d'une beauté merveilleuse, était tout entière de l'or le plus pur, ornée de bagues et de pierres fines de toute espèce, entre les-

¹ Vulcain.

² Les livres des anciens s'écrivaient sur une longue feuille, en tête de laquelle on collait un cylindre de bois, sur lequel le livre se roulait; à l'un des bouts de ce cylindre, qui alors formait le centre du livre, on collait un morceau d'ivoire ou de métal, sur lequel on écrivait le titre de l'ouvrage; ce centre s'appelait *Omphalos*, *nombril*. Le livre n'était ordinairement écrit que d'un seul côté : on appliquait sur l'autre une étoffe, ou une peau afin de donner plus de solidité au livre.

³ Delphes.

quels on voyait sculptés Apollon, Orphée et le chœur des Muses.

Quand le jour du combat fut venu, trois rivaux se présentèrent. Le sort assigna le second rang à Évangèle, et après Thespis de Thèbes, qui disputa le prix avec honneur ; il entra sur la scène tout éblouissant d'or, d'émeraudes, de bérilles et d'hyacinthes ; la pourpre de son vêtement brillait à travers la broderie d'or dont elle était relevée. Cette magnificence frappa d'admiration tous les spectateurs et leur fit concevoir la plus haute idée des talents du musicien ; mais au moment où il fallut chanter et jouer de la cithare, il ne fit entendre dans son prélude que des sons confus et discords, il rompit trois cordes à la fois par la violence dont il toucha son instrument ; et quand il commença à chanter, sa voix maigre et glapissante excita parmi les auditeurs un rire universel. Les Agonothètes, indignés de son audace, le chassèrent du théâtre, après l'avoir fait punir à coups de fouet¹. C'était un spectacle assez risible de voir au milieu de la scène Évangèle tout doré, déchiré sous les fouets des Mastigophores, et les jambes ensanglantées, ramasser les pierreries qui étaient tombées de son instrument, que l'on avait châtié en même temps que lui. Quelques instants après, on vit entrer Eumèle d'Élée : il tenait à la main une cithare antique, dont les chevilles étaient de bois. Son habit et sa couronne valaient à peine dix drachmes ; mais la délicatesse de son chant et l'art avec lequel il s'accompagna lui firent remporter le prix : on le proclama vainqueur. On prétend que, pour railler Évangèle et le vain luxe que celui-ci avait étalé sur son instrument chargé de pierreries, Eumèle lui dit : « O Évangèle, ton front est ceint d'une couronne de laurier d'or, parce que tu es riche, et moi, qui suis pauvre, je suis couronné du laurier de Delphes. Tout le fruit que tu retires de ce faste orgueilleux, c'est que ta défaite n'inspire de compassion à personne : au contraire, on te hait davantage, à cause du luxe inutile qui accompagne ton ignorance. »

L'exemple d'Évangèle semble être fait pour toi, la seule différence est que tu ne t'embarrasses guère de faire rire les spectateurs à tes dépens.

Il ne sera pas hors de propos de te raconter encore une petite histoire arrivée, dit-on, autrefois dans Lesbos. Après

¹ Tel était l'usage lorsqu'un acteur sans talent, un athlète ignorant dans son art, se présentait sur le théâtre ou dans les jeux, on le punissait publiquement à coups de fouet.

que les femmes de Thrace eurent déchiré le malheureux Orphée, sa tête jetée dans l'Hèbre avec sa lyre descendit dans le golfe Mélane. Elle flottait portée sur l'instrument, et par un chant douloureux, déplorait le triste sort d'Orphée. Les cordes de la lyre, frappées par le souffle des vents, répondaient à ses plaintes. L'une et l'autre, en chantant, aborda, dit-on, à Lesbos. Les habitants enlevèrent la tête et lui donnèrent la sépulture dans l'endroit où est à présent situé le temple de Bacchus. La lyre fut consacrée et suspendue dans le temple d'Apollon, où elle s'est longtemps conservée.

Par la suite, Néanthe, fils du tyran Pittacus, ayant appris que cette lyre avait attiré par ses charmes les bêtes féroces, les arbres, les rochers même, et qu'après la mort d'Orphée, elle rendait encore des sons mélodieux, désira vivement la posséder. Il corrompit à force d'argent le prêtre qui la gardait, l'engagea à y substituer une autre lyre parfaitement semblable et à lui livrer celle d'Orphée. Persuadé qu'il ne serait pas trop sûr pour lui d'en faire usage dans la ville, durant le jour, il prit le parti de se rendre de nuit dans un des faubourgs et d'emporter la lyre cachée sous ses vêtements. Dès qu'il fut arrivé, prenant l'instrument entre ses mains, il se mit à frapper confusément les cordes. Ce jeune homme, ignorant dans l'art de la musique, se flattait que la lyre allait rendre sous ses doigts des sons divins, dont tout le monde serait enchanté, et qu'il serait le plus fortuné des mortels en passant pour l'héritier des talents d'Orphée. Mais cette musique barbare ne produisit d'autre effet que d'ameuter tous les chiens de la ville qui se jetèrent sur lui et le mirent en pièces. Ce fut la seule conformité que son sort eut avec celui d'Orphée; et la lyre, entre ses mains, ne put attirer que des chiens. Cet événement servit à prouver que ce n'était pas l'instrument qui charmaient les auditeurs, mais l'art de le toucher et celui de chanter, talents qu'Orphée avait reçus de sa mère dans un degré suprême : du reste, sa lyre n'était pas supérieure aux autres instruments de ce genre.

Mais qu'est-il besoin de te parler d'Orphée et de Néanthe, lorsque de nos jours il s'est trouvé un homme (il vit encore, je crois) qui acheta trois mille drachmes la lampe d'argile du stoïcien Épicète? Il espérait, sans doute, qu'en lisant la nuit à la lueur de cette lampe, la sagesse d'Épicète lui viendrait, pour ainsi dire, en dormant et qu'il égalerait bientôt cet admirable vieillard.

Dernièrement un autre fou acheta un talent le bâton que

portait Protée le Cynique ¹, et qu'il avait quitté lorsqu'il s'élança dans le feu. Il le garde comme un trésor et le fait voir aux curieux, comme les Tégéates montrent la peau du sanglier de Calydon, les Thébains les os de Géryon, et les Égyptiens la chevelure d'Isis. Le possesseur de ce meuble précieux te surpasse encore en sottise. Vois à quel triste état tu es réduit, tu aurais véritablement besoin de quelques coups de bâton sur la tête.

On dit que Denys le tyran composait des tragédies si froides et si ridicules, qu'elles firent souvent descendre Philoxène ² dans les carrières, parce que ce poète ne pouvait s'empêcher d'en rire. Denys, informé qu'on raillait sa poésie, s'empressa d'acheter le stylet avec lequel Eschyle avait coutume d'écrire. Il s'imaginait que cet instrument lui inspirerait un enthousiasme poétique; mais il n'écrivit que plus ridiculement encore, comme on en peut juger par ce langage dorique : *La femme de Dionysius arrive*; et ensuite : *J'ai perdu une femme bien utile*. Ceci est encore sorti du même stylet : *Les insensés se font illusion à eux-mêmes*. Cette maxime semble avoir été faite pour toi; elle est, du moins, trop juste pour être de Denys, et l'on devrait dorer le stylet qui l'a produite.

Quel est donc l'espoir qui te flatte, lorsque tu es sans cesse occupé à rouler tes livres, à les coller, à les ébarber, à les oindre de safran et d'huile de cèdre, à les revêtir de peaux, à les parer d'ombilics; comme si tu pouvais en retirer quelque fruit? Leur acquisition t'a-t-elle rendu plus vertueux?... Tu ne dis rien; te voilà plus muet qu'un poisson : mais tes mœurs sont connues; et l'on ne peut en parler sans blesser la pudeur. Ton impudence t'attire de toutes parts la haine la plus cruelle, comme on dit. Ah! si les livres produisaient de pareils effets, il faudrait les fuir de tout son pouvoir.

Il est deux avantages que l'on peut retirer du commerce des anciens : l'un est de s'exprimer avec élégance, l'autre d'apprendre à régler sa conduite sur l'exemple des hommes vertueux et à fuir tout ce qui s'éloigne de l'honnêteté. Mais celui qui, par ses mœurs et par son langage, montre qu'il n'a su retirer aucun fruit de ses livres, n'a fait, en les achetant, que préparer des demeures aux vers et de l'occupation aux rats; il mérite les coups qu'on inflige aux esclaves négligents.

¹ Voyez plus loin le traité sur *Pérégrinus*.

² Tout le monde sait le mot de Philoxène à Denys. *Qu'on me remène aux carrières*.

Quelle doit être ta confusion, lorsqu'un homme instruit, te voyant un livre à la main (et tu en tiens toujours quelqu'un), te demande de quel auteur il est, de quel orateur, de quel historien, de quel poète ! En lisant le titre, peut-être tu pourras aisément répondre. Mais si la conversation s'engage, comme cela arrive assez souvent, si l'on donne des éloges à certains passages, si l'on blâme tel autre ; te voilà dans un cruel embarras, tu es réduit au silence, tu ne sais plus ce qu'il faut dire. Tu dois souhaiter alors que la terre s'entr'ouvre sous tes pas ; et comme un autre Bellérophon, tu fournis toi-même le livre qui porte ta condamnation ¹.

Démétrius le cynique voyait un jour dans Corinthe un ignorant qui lisait un livre d'une très belle écriture, c'était, je crois, les *Bacchantes* d'Euripide. Le lecteur en était à l'endroit où l'Envoyé vient annoncer la mort de Penthée et la fureur d'Agavé, lorsque Démétrius lui arracha le livre et le mit en pièces, en disant : « Il vaut mieux pour Penthée être une fois déchirée par mes mains, que de l'être mille fois par ta bouche. »

J'ai beau chercher en moi-même le motif qui a pu t'inspirer cette manie d'acheter des livres, je n'ai pu le trouver jusqu'à ce jour. On n'imaginera jamais, si l'on te connaît un peu, que ce soit pour ton usage ou pour ton utilité. On serait moins étonné de voir un homme chauve faire emplette d'un peigne, un aveugle d'un miroir, un sourd d'un joueur de flûte ; un eunuque achèterait plutôt une concubine, l'habitant du continent une rame, le pilote une charrue. Mais, peut-être veux-tu par là faire parade de tes richesses et montrer à tout le monde que la somptuosité de tes dépenses s'étend même à des objets qui te sont absolument inutiles. Cependant, comme Syrien, je ne puis ignorer que tu serais réduit à mourir de faim ou à exposer tes beaux livres à l'encan, si tu ne t'étais inscrit frauduleusement dans le testament de certain vieillard.

Le seul espoir qui te reste est celui-ci, sans doute. Tes flatteurs ont su te persuader que tu n'es pas seulement un homme aimable et d'une belle figure ; mais, en outre, que tu égales par ton savoir tous nos orateurs, tous nos écrivains, et c'est pour donner à ces éloges quelque apparence de vérité que tu formes une bibliothèque. On dit même que souvent après le repas tu lis quelques discours de ta façon à tes convives, qui

¹ Allusion à l'histoire de Bellérophon, rapportée par Homère au 6^e livre de l'*Illiade*, vers 160.

ne manquent pas de crier comme des grenouilles altérées : ils ne boiraient pas qu'ils ne se soient rompus les poumons. Je ne puis concevoir, en vérité, comment tu es assez simple pour te laisser mener ainsi par le nez, comment tu peux ajouter foi à tout ce qu'ils te disent, au point de te laisser persuader que tu ressembles à un empereur ¹. Tu veux apparemment imiter le faux Alexandre, le faux Philippe, qui n'était qu'un misérable foulon, le faux Néron, qui parut du temps de nos pères, et tous ceux enfin qui sont rangés sous les enseignes du faux.

Est-il étonnant qu'un homme ignorant et insensé soit affecté d'une manie aussi ridicule, et doit-on être surpris de te voir marcher la tête relevée, chercher à copier dans ta démarche, dans tes regards, dans ton maintien, celui auquel tu te flattes de ressembler ? N'a-t-on pas vu Pyrrhus, roi d'Épire, qui, d'ailleurs, était un brave, se laisser prendre par ses flatteurs dans un piège aussi grossier ? Ils lui avaient persuadé qu'il ressemblait au grand Alexandre. J'ai vu le portrait de Pyrrhus, il était éloigné de cette ressemblance, comme disent les musiciens, *de plus de deux octaves*. Néanmoins, il croyait que chacun de ses traits exprimait ceux du roi de Macédoine. En vérité, c'est outrager Pyrrhus que de le mettre en parallèle avec toi. Ce qui suit du moins te convient parfaitement. Pyrrhus était donc dans cette persuasion, et parmi ses courtisans, il n'en était aucun qui n'approuvât cette erreur, qui ne la par tageât, pour ainsi dire, lorsqu'une vieille femme étrangère dans Larisse ², en disant au roi la vérité, mit fin à sa vanité ridicule. Voici de quelle manière. Pyrrhus lui ayant montré les images de Philippe, de Perdicas, d'Alexandre, de Cassandre, et de quelques autres rois, lui demanda auquel il ressemblait. Il ne doutait pas que la vieille ne mit sans balancer le doigt sur la tête d'Alexandre ; mais, après avoir hésité quelque temps : « Tu ressembles plutôt, lui dit-elle, à Batrachion le cuisinier. » Il y avait effectivement à Larisse un cuisinier nommé Batrachion, qui ressemblait parfaitement à Pyrrhus.

Pour toi, je ne saurais dire auquel des complaisants infâmes de nos historiens tu ressembles le mieux ; mais je vois bien que tu parais à tous les yeux agité de la folie la plus complète, lorsque tu te vantes de cette ressemblance imaginaire. Il n'est donc pas étonnant qu'étant un aussi mauvais peintre, tu prétendes te donner l'air d'un homme érudit, et que tu croies

¹ Marc-Aurèle.

² Capitale de la Thessalie.

aveuglément les flatteurs qui te donnent de pareils éloges. Mais pourquoi perdre le temps en vains discours ? La raison pour laquelle tu montres tant d'empressement à acheter des livres est palpable, et si je ne m'en suis pas aperçu plus tôt, je n'en dois accuser que mon peu d'intelligence. La ruse est adroitement imaginée ; tu le penses du moins, et tu te flattes des plus grandes espérances, si l'Empereur, qui honore la science, parce qu'il est savant lui-même, est instruit de ce que tu fais. Il te semble que tu pourras bientôt tout obtenir de lui, lorsqu'il apprendra que tu achètes des livres, et que tu formes une nombreuse bibliothèque.

Eh quoi ! monstre d'impureté, crois-tu donc que l'Empereur soit tellement enivré du jus de mandragore ¹, qu'il puisse apprendre une partie de tes actions, sans être instruit de l'autre, sans connaître la vie que tu mènes durant le jour, tes excès de table, et tes débauches nocturnes. Ne sais-tu pas que les yeux et les oreilles du roi ² sont en grand nombre ? Ton infamie est si publique, que les aveugles et les sourds pourraient aisément s'en apercevoir. Il suffirait que tu parlasses, ou que tu te fisses voir nu dans le bain. Mais, non : ne quitte pas tes vêtements, si tu le veux ; dépouillons seulement tes esclaves, et les mystères exécrables de tes nuits seront tous révélés. Réponds-moi : si Bassus ³ votre sophiste, si Battalus ⁴ le joueur de flûte, ou l'infâme Hémithéon de Sybaris ⁵, ce législateur de turpitude, dont vous suivez les lois, et qui vous enseigne comment il faut vous livrer à la fureur de vos désirs, vous épiler tout le corps, faire et souffrir les choses les plus révoltantes ; si, dis-je, on présentait un tel personnage revêtu d'une peau de lion, armé d'une massue, pour qui les spectateurs le prendraient-ils ? Serait-ce pour Hercule ? Non, certes : ou bien il faudrait que leurs yeux fussent pleins d'une marmite de chassie. En effet, combien de témoignages s'élèvent contre ce costume imposteur ; la démarche, le regard,

¹ La mandragore, comme chacun sait, est une plante narcotique.

² On appelait *yeux et oreilles du roi*, les ministres du roi de Perse. Cette phrase paraît avoir été employée en proverbe. Lucien s'en sert dans le même sens dans le traité des *Gens de lettres qui se mettent aux gages des grands*.

³ *Bassus votre sophiste*, veut peut-être dire, *Bassus votre maître en libertinage*. Il y eut plusieurs auteurs de ce nom. Celui-ci est peut-être Bassus de Corinthe, méchant homme qui vivait du temps d'Apollonius de Thyane et était soupçonné d'avoir tué son père.

⁴ Ce Battalus était d'après Plutarque un joueur de flûte efféminé.

⁵ On croit que cet Hémithéon est l'auteur du livre infâme indiqué par Ovide, *Trist.* liv. II, sous le titre de *Sybaritis*.

le son de voix, le col penché, le mastic à épiler, le fard et le vermillon qui servent à votre parure efféminée : car il est plus aisé, comme le dit un proverbe, de receler cinq éléphants sous son aisselle qu'un seul Giton. Quoi donc ! un pareil homme ne peut se déguiser sous une peau de lion, et tu t'imagines être caché sous un livre ? Quitte ce vain espoir : tout te trahit, et tes vices sont un signe qui te fera toujours reconnaître.

En général, tu me parais ignorer que ce n'est point chez les acheteurs de livres qu'il faut chercher l'estime publique ; c'est en soi-même, c'est dans ses mœurs qu'il faut la puiser. Crois-tu donc que Callinus et Atticus, ces copistes élégants, parleront pour ta défense et porteront un témoignage favorable à ta conduite. Non : mais des gens impitoyables t'écraseront bientôt, s'il plaît aux dieux, et te réduiront à la mendicité. Tu devrais, si tu conservais encore quelque bon sens, vendre dès ce moment tes livres à quelqu'un de nos savants, et avec eux cette maison nouvellement construite, afin de payer à tes marchands d'esclaves une partie des sommes immenses que tu leur dois.

Deux objets jusqu'ici ont partagé tes soins : tu n'as pensé qu'à acquérir des livres précieux, et des jeunes gens déjà robustes et, pour ainsi dire, hors d'âge : voilà ce que tu poursuis avec ardeur. Mais quand on est pauvre, il n'est pas possible de suffire à ces deux objets à la fois. Écoute mon conseil, et considère qu'un bon avis est une chose sacrée. Défaistoi des objets qui ne te conviennent point, pour donner tous tes soins à ton autre maladie. Achète des esclaves complaisants, de peur que s'ils venaient à te manquer, tu ne sois obligé d'envoyer chercher des jeunes gens de condition libre, avec lesquels tu aurais toujours à craindre, si tu ne les payais pas bien, qu'ils ne révélassent tout ce qui se passe entre vous dans vos parties de débauche ; comme l'a fait dernièrement un de ces libertins publics, qui, sortant de chez toi, publia hautement ta turpitude, dont il montrait même des preuves manifestes. Je pourrais te prouver, par le témoignage de tous ceux qui se trouvaient présents, que je m'indignai contre lui, peu s'en fallut même que je ne le frappasse, tant j'étais en colère pour toi, surtout lorsqu'il se mit à prendre à témoins deux ou trois jeunes gens qui faisaient le même récit. Crois-moi, épargne ton argent, garde-le pour te procurer dans ta maison les moyens de célébrer, en sûreté, tes honteux mystères : car il serait inutile de vouloir te persuader d'y renoncer.

On ne peut faire quitter le cuir au chien accoutumé à le ronger.

La seconde partie de mon conseil est facile à suivre : tu peux bien cesser d'acheter des livres, tu es assez savant ; peu s'en faut que tu n'aies sur le bord des lèvres tous les chefs-d'œuvre de l'antiquité. Tu possèdes toute l'histoire ; l'art du langage n'a plus de secrets pour toi, tu connais ses beautés et ses défauts, l'usage que l'on doit faire des termes attiques. Enfin, tu es un miracle de science, tu es parvenu au faite de l'érudition, au moyen de cette bibliothèque nombreuse. Rien n'empêche, je pense, que je ne puisse me divertir à tes dépens, puisque les éloges trompeurs ont tant de charmes pour toi.

Cependant, je voudrais bien savoir quels sont, parmi tes livres, ceux que tu lis le plus souvent ; sont-ce les écrits de Platon, ou ceux d'Antisthène ; les poésies d'Archiloque ou d'Hipponax ; ou bien, dédaignant ces ouvrages frivoles, prends-tu plus volontiers les orateurs en main ? Lis-tu quelquefois le discours d'Eschine contre Timarque¹ ? Mais tu connais tout cela, et chacun des vices qui y sont peints te sont familiers. As-tu jamais joué quelque scène d'Eupolis ou d'Aristophane ? As-tu jamais lu en entier la comédie des Baptes² ? Eh bien ! chaque trait ne t'a-t-il pas frappé, n'as-tu pas rougi en reconnaissant tes propres mœurs ? Ce qui doit, sans doute, étonner davantage, c'est qu'ayant une âme aussi corrompue, tu oses toucher à des livres et les feuilleter avec de pareilles mains. Mais quel temps consacres-tu à tes lectures ? Est-ce le jour ? Jamais personne ne t'a surpris dans cette occupation. La nuit, quand tu es tendu vers tes plaisirs ? Serait-ce avant tes repas, ou à l'approche des ténèbres ? Tu n'oserais plus alors rien faire de semblable.

Quitte donc tes livres, et ne fais que ce que tu sais faire ; ou plutôt, tu devrais aussi t'en abstenir et respecter la Phèdre d'Euripide, qui s'écrie indignée contre les femmes : « Les ténèbres complices de leurs crimes ne leur inspirent alors aucune frayeur. Elles ne craignent pas que les murs ne prennent la voix pour les accuser³. »

Si cependant tu as résolu de ne point guérir de cette mala-

¹ Le discours d'Eschine contre Timarque, est un tableau continuel du libertinage de cet Athénien infâme.

² Comédie d'Eupolis, il paraît qu'elle était une des plus licencieuses de ce poète.

³ *Hyppolyte*, v. 417.

die, poursuis, achète des livres, enferme-les dans ta maison, mets toute ta gloire à les posséder. Mais que cela te suffise, n'y touche point, ne les lis jamais, ne corromps point par ta langue impure les nobles discours des grands hommes de l'antiquité; épargne des poésies qui ne t'ont fait aucun mal. Je sais bien que mes avis sont perdus : j'entreprends, comme le dit un proverbe, de débarbouiller un Éthiopien ¹, car tu continueras d'acheter des livres, de n'en faire aucun usage, et d'être l'objet des railleries des gens instruits, qui n'estiment point un livre par sa beauté extérieure ou sa magnificence, mais par la pureté du style et le sens des phrases.

Tu crois, sans doute, remédier à ton ignorance, la déguiser sous l'apparence de l'érudition, nous l'imposer par le nombre de tes livres. Ne sais-tu pas que les médecins les plus ignorants, font précisément la même chose que toi ? Ils ont soin de se faire faire des boîtes d'ivoire, des cucurbites d'argent, des lancettes damasquinées en or ; mais lorsqu'il faut mettre ces instruments en œuvre, ils ne savent pas comment il faut les manier. Alors le premier homme instruit dans son art s'avance, et avec une lancette, bien aiguisée à la vérité, mais le plus souvent couverte de rouille, il délivre le malade des douleurs qui l'accablaient. Pour te comparer à quelque chose de plus ridicule encore, jette un coup d'œil sur la boutique des barbiers ; tu verras que les plus habiles ont un rasoir, quelques petits couteaux, et un miroir assez étroit : tandis que ceux de leurs confrères qui n'ont aucune adresse, exposent aux regards du peuple une foule de petits couteaux, et de grands miroirs. Mais qu'arrivera-t-il ? Leur ignorance n'en est pas moins connue : on va se faire raser chez leurs voisins et l'on vient ensuite se mirer et arranger sa chevelure dans leurs glaces.

Pour toi, tu peux prêter des livres à celui qui t'en demande, mais tu n'en saurais faire usage. Cependant tu n'en as jamais prêté à personne : tu imites le chien, qui, couché dans l'écurie, et ne pouvant manger d'orge, ne permet pas au cheval d'en manger. Voilà, du moins pour le moment, ce que je me proposais de te dire avec pleine franchise au sujet de tes livres : à l'égard de ta conduite méprisable, et de tes mœurs honteuses, je t'en reparlerai plus d'une fois encore.

¹ On a dit, en français : *débarbouiller un Maure*.

DE LA DÉLATION

Sur ce qu'il ne faut pas y croire légèrement

L'ignorance est une maladie funeste ; et la source de la plupart des maux qui affligent les humains. Elle répand sur nos actions un nuage épais, obscurcit la vérité, couvre notre conduite d'une ombre dangereuse : nous ressemblons alors à des gens qui errent au milieu des ténèbres ; ou plutôt, tels que les aveugles, nous allons sans précaution nous frapper à tous les objets, nous cherchons à franchir un obstacle imaginaire, et sans apercevoir le précipice qui est à nos pieds, nous redoutons celui qui se trouve loin de nous à une distance considérable : en un mot, toutes nos actions sont marquées par un faux pas. C'est pour cette raison, sans doute, qu'elle a déjà fourni aux poètes une foule de sujets dramatiques, les Labdacides, les Pélopidés, et une infinité d'autres semblables. En effet, il est aisé de s'apercevoir que la plupart des malheurs représentés sur le théâtre, sont produits par l'ignorance, comme par une sorte de génie qui précède à la scène tragique.

Mais en disant ceci, j'ai d'autres objets en vue, et principalement ces délations calomnieuses, que des parents font contre leurs parents, des amis contre leurs amis ; et par lesquelles on a vu souvent des familles détruites, des villes renversées de fond en comble, des pères immoler leurs enfants à leur fureur, des frères s'armer contre leurs frères, des fils attenter à la vie de ceux dont ils tenaient le jour, des amants outrager l'objet de leur tendresse. Combien d'amitiés ont été rompues, combien de familles sont devenues la proie de la discorde, par la facilité à croire aux délations !

Afin donc de nous garder d'y tomber, je veux dans ce discours, ainsi que dans un tableau, tracer l'image de la délation,

développer son caractère, exposer son origine et ses funestes effets. Longtemps avant moi, Apelle, le peintre d'Ephèse¹, s'est saisi de ces sujets ; il fut lui-même en butte aux traits de la calomnie, et se vit accuser auprès de Ptolémée², d'avoir trempé avec Théodotas dans la conjuration de Tyr. Apelle n'avait jamais vu cette ville ; il ne connaissait point Théodotas ; il avait seulement entendu dire que c'était un lieutenant de Ptolémée, auquel ce prince avait confié le gouvernement de la Phénicie. Cependant un de ses rivaux, nommé Antiphile³, jaloux des talents d'Apelle et de la considération dont l'honorait le roi, le dénonça à Ptolémée comme complice de tout ce qui s'était passé ; il ajouta même qu'on avait vu Apelle en Phénicie à table avec Théodotas, et lui parler à l'oreille pendant le festin ; et il finit par déclarer au roi que la révolte de Tyr et la prise de Péluse⁴ étaient le fruit des conseils d'Apelle.

A ce discours, Ptolémée, prince d'un caractère violent, qui d'ailleurs élevé dans la flatterie dont les rois sont toujours environnés, ne savait point commander à ses passions, fut tellement enflammé de colère, tellement transporté de fureur par cette accusation inattendue, que sans réfléchir à son invraisemblance, sans faire attention que l'accusateur était un rival, qu'un peintre avait trop peu de crédit pour accomplir une pareille trahison, un peintre surtout comblé de ses bienfaits, et qu'il honorait au-dessus de tous ses rivaux ; sans même s'informer si Apelle avait jamais été à Tyr, il fit à l'instant même éclater son courroux ; et remplissant son palais de cris, il prodigua à Apelle les noms d'ingrat, de conjuré, de traître. Peut-être même, si l'un des conjurés arrêtés pour cette révolte, indigné de l'impudence d'Antiphile, et touché de compassion pour le malheureux Apelle, n'eût déclaré que celui-ci n'avait aucune part à leur complot ; peut-être, ce grand peintre, victime des maux arrivés à Tyr, aurait-il eu la tête tranchée.

Ptolémée reconnut bientôt son erreur, et il en eut, dit-on, tant de regret, qu'il fit présent à Apelle de cent talents, et lui livra Antiphile pour qu'il en fit son esclave. Apelle, l'imagination remplie du danger qu'il avait couru, se vengea de la Délation, en composant un tableau tel que je vais le décrire.

Sur la droite est assis un homme qui porte de longues oreilles, à peu près semblables à celles de Midas. Il tend la

¹ Ce n'est pas le célèbre Apelle, mais un autre du même nom.

² Ptolémée IV, Philopator.

³ Plin l'Ancien en parle comme d'un excellent artiste.

⁴ Péluse était la clef de l'Egypte.

main à la Délation qui s'avance de loin. Près de lui sont deux femmes, dont l'une paraît être l'Ignorance l'autre la Suspicion. De l'autre côté, on voit la Délation s'avancer sous la forme d'une femme parfaitement belle ; son visage est enflammé, elle paraît violemment agitée, et transportée de colère et de rage. D'une main elle tient une torche ardente, de l'autre elle traîne par les cheveux un jeune homme qui lève les mains au ciel, et semble prendre les dieux à témoins. Un homme pâle et défiguré lui sert de conducteur ; son regard sombre et fixe, sa maigreur extrême, le font ressembler à ces malades desséchés par une longue abstinence : on reconnaît aisément l'Envieux personnifié. Deux autres femmes accompagnent aussi la Délation, l'encouragent, arrangent ses vêtements, prennent soin de sa parure. L'une est la Fourberie, l'autre la Perfidie : tel est du moins le nom sous lequel les désignait celui qui m'expliquait ce tableau. Elles sont suivies de loin par une femme, dont l'extérieur annonce la douleur ; elle est revêtue d'un habit noir, déchiré en mille endroits, on la nomme la Repentance, elle détourne la tête, verse des larmes, et regarde avec une extrême confusion la vérité qui vient à sa rencontre. C'est ainsi qu'avec son pinceau Apelle a su représenter le danger qu'il avait couru. Essayons, à l'imitation du peintre d'Ephèse, de décrire la Délation et tous ses attributs ; mais auparavant il faut la définir : c'est le seul moyen de rendre notre image plus vive et plus ressemblante.

La délation est une espèce d'accusation faite en l'absence et à l'insu de l'accusé, à laquelle on ajoute foi, parce qu'il n'y a qu'une seule Partie qui parle sans contradicteur. Il lui faut, ainsi qu'à la comédie, trois personnages pour remplir son sujet, l'accusateur, l'accusé, et celui auprès duquel se porte l'accusation. Considérons tour-à-tour chacun de ces acteurs, et voyons quelle est ordinairement leur manière d'agir. Tel sera le sujet de ce discours.

Amenons d'abord sur la scène le premier personnage de la pièce, je veux dire l'auteur de la délation. Celui-ci n'est sûrement pas un honnête homme : tout le monde peut aisément s'en apercevoir. Jamais un honnête homme ne cherchera à nuire à son prochain. C'est au contraire le propre des gens de bien, de se faire connaître par les bienfaits dont ils comblent leurs amis ; c'est par leur générosité qu'ils acquièrent la réputation d'hommes vertueux, et non pas en formant des accusations injustes, ou en s'efforçant d'attirer la haine publique sur leurs ennemis.

La conduite du délateur n'est pas seulement injuste et contraire à toutes les lois, elle est impie, et la fréquentation d'un pareil homme est infiniment dangereuse; il est aisé de s'en convaincre. Qui pourrait ne pas avouer que le caractère de la justice est de garder en tout une égalité parfaite et de ne rien désirer au delà de ce qui lui appartient? L'inégalité et l'ambition sont au contraire l'apanage de l'injustice. Comment donc celui qui emploie secrètement la délation contre les absents, ne serait-il pas regardé comme un ambitieux, lui qui veut s'approprier sans réserve ceux qui l'écoutent, lui qui se rend maître de leurs oreilles, qui les ferme, qui les rend inaccessibles à d'autres discours, en les remplissant d'avance de ses délations? Une pareille conduite est le comble de l'injustice, selon le témoignage des plus grands législateurs, Solon et Dracon, qui ont ordonné que les juges s'engageassent, sous la religion du serment¹, à écouter avec la même faveur les deux parties, et à accorder une égale bienveillance à tous ceux qui sont soumis à leurs jugements, jusqu'à ce que le discours de l'un, mis en parallèle avec celui de l'autre, parût ou plus faible, ou meilleur. Ces législateurs ont regardé comme une impiété, comme une injustice extrême de prononcer entre les parties, avant d'avoir comparé la défense à l'accusation. Et ne dirions-nous pas que ce serait outrager les dieux, que de permettre à l'accusateur de dire librement tout ce qu'il voudrait, et de fermer ensuite nos oreilles à la défense de l'accusé, de lui imposer silence, de le condamner d'après le discours de son adversaire, dont l'éloquence nous aurait subjugués? Il est donc vrai que les délations violent tout à la fois l'équité, les lois, et le serment qui enchaînent les juges. Mais si l'autorité des législateurs paraît insuffisante, lorsqu'ils ordonnent de juger suivant la justice et sans partialité, je vais y joindre celle d'un excellent poète. Il nous donne à ce sujet une belle maxime, ou plutôt il porte une loi bien sage. *Ne prononcez jamais de jugement*, dit-il, *que vous n'ayez entendu les deux parties*. Ce poète savait, sans doute, que de toutes les injustices qui se commettent parmi les hommes, il n'en est point de plus cruelle, de plus contraire à l'équité, que de condamner un accusé sans examen, et sans lui permettre de parler pour sa défense. Voilà cependant où tendent tous les efforts du délateur; il livre sans défense à la

¹ Toutes les fois que les juges entraient au tribunal, ils prêtaient serment d'écouter les deux parties avec une égale bienveillance.

colère de celui qui l'écoute, l'infortuné qu'il accuse, et lui dérobe, par le caractère clandestin de son accusation, tous les moyens de se justifier.

Un homme de cette trempe, montre autant de lâcheté que de dissimulation; il n'agit point au grand jour; mais tels que ces guerriers qui se placent en embuscade, il décoche tous ses traits d'un lieu obscur, afin que son adversaire en proie à l'incertitude, ne sachant où est l'ennemi, et ne pouvant le combattre, succombe plus aisément sous les coups qu'il lui porte. Cette obscurité même est la marque la plus certaine que les discours des délateurs sont marqués au coin du mensonge. Car un homme certain de la vérité de son accusation, cherche à convaincre publiquement son adversaire, discute, examine juridiquement sa conduite; par la même raison qu'il n'est point de capitaine qui, pouvant remporter la victoire en rase campagne, voulût user de ruse, et se placer en embuscade pour surprendre ses ennemis.

C'est surtout dans les palais des rois, que l'on voit les hommes de ce caractère : ils tirent toute leur gloire de l'amitié des princes et des grands. C'est là que règnent l'envie et les soupçons, qu'il y a une foule de sujets de flatteries et de délations. Partout en effet où les espérances sont plus grandes, l'envie est plus dangereuse, la haine plus terrible, la jalousie plus adroite à faire jouer ses funestes ressorts. Là, tous les courtisans se lancent un coup-d'œil pénétrant, semblables à ces gladiateurs qui s'observent et cherchent à trouver dans leur antagoniste quelque partie du corps qui soit à découvert. Chacun dans le désir de parvenir au premier rang, pousse, coudoie son voisin, renverse celui qui le précède, lui donne un croc en jambe, quand il le peut. Alors l'honnête homme est bientôt renversé, tiré hors des rangs, et chassé avec ignominie : tandis que le flatteur, plus exercé dans son art perfide, plus adroit à colorer ses impostures, obtient aisément l'avantage; car en général, c'est en portant les premiers coups qu'on remporte la victoire, et les courtisans vérifient parfaitement ce vers d'Homère :

Souvent dans le combat le vainqueur est vaincu ¹.

Plus le prix de ce combat est important, plus ils cherchent à compliquer les secrètes embûches qu'ils se dressent. La plus prompte, la plus dangereuse de toutes, est la délation. Elle

¹ *Iliade*, liv. XVIII, v. 309.

tire son origine d'une jalousie qui fait d'abord concevoir d'heureuses espérances, mais qui bientôt amène un dénouement terrible, traîne à sa suite des malheurs effrayants et tragiques.

Cependant la délation n'est pas, comme on pourrait le croire, si simple, si facile à imaginer : elle exige au contraire une adresse infinie, une vive intelligence, des soins, des précautions particulières. En effet, elle ne serait pas la source de tant de maux, si elle n'était présentée de manière à s'attirer la confiance ; elle ne triompherait pas de la vérité, qui triomphe elle-même de tous les obstacles, si elle ne savait captiver ceux qui l'écoutent, par un charme puissant, les subjuguier par la vraisemblance de ses discours, les surprendre par mille artifices.

L'homme éminent en honneurs et en dignités, est donc presque toujours l'objet de la délation : ses succès allument la jalousie de tous les rivaux qu'il a laissés loin de lui ; ils le regardent comme un obstacle à leur élévation, ils décochent sur lui tous leurs traits. Chacun d'eux s' imagine qu'il va s'élever lui-même à la première place, s'il parvient à prendre d'assaut ce coryphée, et à le dépouiller de l'amitié du prince. On voit alors dans ce combat une image de ce qui se passe dans ceux du gymnase, entre les athlètes qui disputent le prix de la course. Celui qui sait courir, aussitôt que la barrière tombe à ses pieds, ne songe qu'à s'élancer dans la carrière : toutes ses pensées se dirigent vers le but ; il met dans sa seule légèreté l'espérance de la victoire, ne cherche point à nuire à son voisin, ne médite aucune ruse contre ses rivaux. Mais le mauvais athlète, incapable de remporter le prix, et désespérant de l'obtenir par sa vitesse, a recours à l'artifice. Son unique objet est d'arrêter son concurrent, de le retarder par quelque obstacle, et de le faire tomber ; car, il sent bien que s'il n'emploie de pareils moyens, il ne pourra jamais être vainqueur. Il en est de même dans les amitiés des grands ; le favori qui en jouit, et qui s'élève au-dessus de ses rivaux, devient à l'instant l'objet de leur jalousie ; ils dressent contre lui toutes leurs embûches, et bientôt surpris sans défense, environné de ses ennemis, il succombe sous leurs coups. Ceux-ci, honorés à leur tour, passent pour les favoris, dès qu'on voit qu'ils peuvent perdre tous les autres.

Le caractère de vraisemblance que les délateurs donnent à leur accusation, n'est pas pris au hasard : c'est au contraire à la rendre croyable que tendent tous leurs efforts ; ils craindraient d'avancer quelque fait absurde ou contradictoire. Mais

le plus souvent ils tournent contre l'accusé les avantages ou les talents qu'il peut avoir, et lui supposent des crimes vraisemblables. Par exemple, ils diront d'un médecin qu'il est un empoisonneur, d'un homme riche qu'il affecte la royauté, d'un ministre qu'il médite une trahison.

Quelquefois aussi, en prêtant l'oreille aux délateurs, on leur fournit les différents moyens de diriger leur accusation ; car pour mieux frapper à leur but, ces hommes perfides la proportionnent au caractère de celui qui les écoute. Ont-ils remarqué en lui quelque penchant à la jalousie. « Un tel, diront-ils, a fait pendant le festin un signe d'intelligence à ta femme, il a poussé des soupirs. Stratonice ¹, à son tour, l'a regardée d'une manière agréable et qui exprimait une vive tendresse. » Bientôt après ils hasarderont contre cet homme quelques délations d'adultère. Si ce roi cultive la poésie, et qu'il ait une haute idée de ses talents, « Philoxène, diront ces flatteurs, a ri de vos vers, il les a tournés en ridicule, a publié qu'ils manquent à la mesure, et sont mal composés. » Auprès d'un homme religieux, et qui témoigne un grand respect pour la Divinité, ils accusent son ami d'être athée, de mépriser les dieux et de nier leur providence. A ce discours le roi enflammé de colère, s'indigne contre l'accusé, et le chasse de sa présence, sans attendre la pleine conviction de son crime ; car en général les délateurs n'imaginent et n'intendent d'accusation que celle qu'ils savent la plus capable de provoquer la colère de celui qui les écoute. Dès qu'ils connaissent l'endroit où il peut être blessé, ils y dirigent tous leurs traits ; ils espèrent qu'agité par les transports subits de sa colère, il n'aura pas le temps d'examiner la vérité, et que si l'accusé veut se justifier, le roi ne l'écouterà pas, tant la prévention et la vraisemblance de ce crime imaginaire agiront puissamment sur son esprit.

L'espèce de délation qui conduit le plus promptement à son but, est en effet celle que contredit la passion chérie de celui qui l'écoute. C'est ainsi qu'autrefois on accusa auprès de Ptolémée, surnommé Bacchus ², Démétrius, philosophe platonicien, de boire de l'eau, et d'être le seul parmi tous les Egyptiens qui ne portât pas des habits de femme pendant les Bacchanales. Il fallut que Démétrius, cité au tribunal de Ptolémée, s'enivrât dès le matin, et revêtu d'une robe de Tarente,

¹ Allusion à l'histoire de Combabus et de Stratonice, accusés d'adultère auprès de Séleucus. Voyez le *Traité de la Déesse de Syrie*.

² Ce Ptolémée paraît le même que Ptolémée Philopator.

dansât au son des cymbales; autrement il eût perdu la vie, sous prétexte qu'il n'approuvait pas le genre de vie du roi, et qu'il blâmait par sa profession et par sa doctrine la conduite voluptueuse de Ptolémée.

L'accusation la plus grave auprès d'Alexandre, était d'être convaincu d'avoir refusé de rendre un culte religieux à Héphestion. Lorsque ce jeune homme eut perdu la vie, Alexandre qui l'aimait éperdument, voulut ajouter à la magnificence des obsèques qu'il lui fit faire, celle de placer le défunt au rang des dieux. Bientôt toutes les villes élevèrent des temples, consacrèrent des enceintes, dédièrent des autels à cette nouvelle divinité, instituèrent des fêtes en son honneur; le nom d'Héphestion devint le serment le plus redoutable. Quiconque eût osé rire de ce culte, ou n'eût pas témoigné un saint respect pour le dieu, était à l'instant puni de mort. Les flatteurs caressant cette passion ridicule d'Alexandre, ne cherchaient qu'à l'allumer de plus en plus; ils racontaient des songes, envoyés par Héphestion, publiaient ses apparitions, lui attribuaient des guérisons, répandaient des oracles, et lui offraient des sacrifices comme à un dieu qui détourne les malheurs, et qui partage le trône de quelque grande divinité. Alexandre, flatté d'abord de leur entendre tenir ce langage, finit par y ajouter foi lui-même; sa vanité s'en accrut, et il se regardait non seulement comme un dieu, mais comme ayant aussi le pouvoir de faire des dieux. Combien d'amis recueillirent alors de tristes fruits de cette apothéose d'Héphestion, perdirent la faveur du roi, furent bannis de sa présence, accusés de n'avoir point honoré le nouveau dieu que tout l'univers devait adorer!

Dans ce temps, Agathocle de Samos, l'un des généraux d'Alexandre, pour lequel ce prince avait une estime particulière, fut sur le point de se voir enfermé avec un lion, parce qu'il était accusé d'avoir versé des larmes en passant auprès du tombeau d'Héphestion. Mais Perdicas vint, dit-on, à son secours; et jura par tous les dieux et par Héphestion même, que celui-ci lui était apparu dans une partie de chasse, et lui avait ordonné de dire à Alexandre, qu'il se gardât bien de faire aucun mal à Agathocle: qu'il ne fallait attribuer les larmes que ce général avait répandues, ni à son incrédulité, ni au regret de la mort d'Héphestion, mais au souvenir de leur amitié passée. La délation et la flatterie trouvaient alors un libre accès auprès d'Alexandre, en s'accommodant à sa passion. De même que dans un siège, les ennemis n'attaquent point les

remparts par les endroits élevés, solides, difficiles à franchir ; mais s'ils remarquent quelque poste mal gardé, quelque partie de la muraille plus basse que les autres, ou prête à tomber en ruine, ils s'en approchent avec toutes leurs forces, parce qu'ils espèrent pouvoir aisément s'en rendre maîtres, et s'introduire ensuite dans la ville : ainsi les délateurs, lorsqu'ils aperçoivent dans l'âme quelque partie faible, corrompue, d'un accès facile, dirigent leurs attaques de ce côté, ils en approchent toutes leurs machines, et finissent par prendre la place d'assaut, sans que personne se mette en devoir de les repousser, ou s'aperçoive de leur marche. Dès qu'ils ont pénétré au-delà des remparts, ils portent partout le fer et la flamme, ils égorgent ; tel est le triste état d'une âme prise à fore ouverte, et réduite à l'esclavage. Les machines que les délateurs font jouer contre celui qui les écoute, sont le mensonge et la fourberie, le parjure, la sollicitation, l'impudence, et mille autre scélératesses : mais la flatterie est la plus puissante de toutes : elle est la parente, ou plutôt la sœur de la délation. Quel homme assez généreux, dont l'âme serait défendue par un rempart de diamant, pourrait ne jamais céder aux efforts continuels de la flatterie, surtout lorsque la délation mine sourdement ce rempart et le détruit par les fondements ?

Tel est le tableau de l'attaque extérieure ; mais au dedans, combien de traîtres, complices de l'ennemi, lui tendent une main favorable, lui ouvrent les portes, concourent de tout leur pouvoir à hâter la perte de l'assiégé ? A leur tête est l'amour de la nouveauté que la nature inspire à tous les humains, il entraîne à sa suite le dégoût d'un état uniforme, l'attrait qui nous porte vers les récits extraordinaires, le charme inconcevable que nous trouvons aux secrets qu'on nous dit à l'oreille, secrets souvent capables de faire naître une foule de soupçons. Je connais, en effet, des personnes dont les oreilles sont aussi voluptueusement chatouillées par la délation, que si on les caressait légèrement avec une plume.

Soutenus par tous ces alliés, lorsque les délateurs se présentent à l'assaut, ils sont aussitôt vainqueurs. Cette victoire ne leur est pas assurément bien pénible, puisque personne ne se présente au combat et ne se met en devoir de repousser l'attaque. Au contraire, celui qui les écoute se livre lui-même de plein gré, et l'accusé ignore la trahison qu'on lui prépare. Tels les citoyens d'une ville prise pendant la nuit sont tous égorgés durant leur sommeil. Mais ce qu'il y a de plus douloureux, c'est que l'accusé, qui ne sait rien de ce qui se passe, aborde

son ami d'un air serein; et comme sa conscience ne lui reproche aucun crime, il parle, il agit comme à son ordinaire. L'infortuné ne se doute pas qu'il est environné d'embûches de toute espèce. Pour l'autre, s'il est d'un caractère noble, généreux, plein de franchise, il fait à l'instant éclater sa colère, donne un libre cours à son ressentiment; mais bientôt, lisant d'avance dans le cœur de son ami tout ce qu'il peut alléguer pour sa justification, il finit par reconnaître qu'il s'est irrité contre lui sans sujet. Si, au contraire, il porte une âme lâche, nourrie dans la bassesse et dans la dissimulation, il reçoit son ami en lui souriant du bord des lèvres; il le hait néanmoins, il frémit de rage en secret, et, pour m'exprimer comme un poète, *il couve son courroux dans son cœur*¹. Il n'est point, à mon avis, d'injustice plus cruelle; rien n'est plus conforme au vil caractère d'un esclave, que de nourrir sa colère en secret et en se mordant la lèvre, d'accroître sa haine en la renfermant dans son sein, de receler un sentiment dans son cœur et d'en proférer un autre², de jouer, sous un visage qui respire la gaieté de la comédie, une tragédie pleine de tristesse et de douleurs.

Mais ce qui autorise le plus une pareille conduite, c'est lorsqu'on voit le délateur en user de même à l'égard de celui qu'il dénonce, quoique depuis longtemps il passât pour son ami. De ce moment on ne veut plus entendre la voix de l'accusé qui veut se justifier; on préjuge de cette ancienne amitié, qui n'en avait que le nom, que l'accusation mérite la plus grande confiance, et l'on ne réfléchit pas que souvent il s'élève entre ceux que l'amitié avait unis le plus étroitement, une foule de motifs de haine, inconnus à tous les autres. Quelquefois même, un coupable, pour prévenir une accusation, charge son voisin de son propre crime: car il n'est point d'homme assez hardi pour l'imputer à son ennemi. Les motifs de sa haine, trop publics, rendraient son accusation incroyable. C'est donc contre ceux qui passent pour leurs amis que les délateurs dirigent leurs manœuvres; ils prennent en même temps la précaution de témoigner le plus tendre intérêt à l'homme qui les écoute, et qui, persuadé qu'il s'agit de ses propres intérêts, n'épargnera pas alors ceux qu'il chérit le plus. Il est aussi des hommes qui, venant à connaître, par la suite, que leur ami a été injustement accusé, honteux de l'avoir cru coupable, ne

¹ *Odyssée*, VII, 273.

² *Iliade*, IX, 312.

veulent plus l'admettre dans leur intimité, ni même le regarder en face. On dirait qu'ils se croient offensés d'avoir reconnu son innocence.

Ainsi la vie humaine est affligée d'une foule de maux, qui tous prennent leur source dans la facilité à croire la délation sans examen. Antia dit à son époux :

Meurs sur-le-champ, Prétus, ou que Bellérophon,
En tombant sous tes coups, me venge d'un affront :
Le traître a, malgré moi, voulu souiller ma couche¹ ;

et c'est elle qui, la première, avait sollicité la vertu du héros, qui l'avait méprisée. Peu s'en fallût néanmoins que ce jeune homme ne pût en combattant la Chimère, et que, pour prix de sa tempérance et du respect qu'il portait à son hôte, il ne devint la victime de l'accusation insidieuse de cette femme libertine. Phèdre, par une délation semblable contre son beau-fils, attira sur Hippolyte innocent les imprécations de son père.

Tu as raison, pourra-t-on me dire : quelquefois cependant le délateur peut être digne de confiance, surtout quand c'est un homme qui a la réputation d'être juste et prudent. On doit alors avoir d'autant plus d'égards à ce qu'il avance, qu'il n'a jamais fait de mal à personne. Et quoi ! fut-il jamais un homme plus juste qu'Aristide ? cependant il se ligua contre Thémistocle, et excita contre lui la colère du peuple, étant, comme il le dit lui-même, aussi sensible que son rival aux charmes de l'ambition. Aristide était juste envers tous les autres ; mais enfin il était homme susceptible de colère, d'amour et de haine. Si l'histoire de Palamède est vraie, le plus prudent des Grecs, illustré d'ailleurs par tant d'autres qualités, cédant à la jalousie, cabala contre ce héros qui lui était uni par les liens du sang et de l'amitié, et qui avait passé les mers avec lui pour partager tous ses dangers : tant il est naturel aux humains de se laisser entraîner à leurs passions. Que dirons-nous de Socrate, injustement accusé devant les Athéniens, comme impie et corrupteur de la jeunesse ; de Thémistocle et de Miltiade, qui après tant de victoires, sont soupçonnés de trahir les intérêts de la Grèce ? Il est une foule d'exemples semblables, et presque tous sont faciles à connaître.

Que doit faire un homme sensé, qui doute de la sincérité ou de la vertu de son ami ? Homère nous l'enseigne sous

¹ *Illiade*, VI, 165.

l'emblème de la fable des Sirènes, devant lesquelles il faut passer rapidement, sans écouter leurs chants flatteurs, mais dangereux; se boucher exactement les oreilles, et ne point les ouvrir sans précaution à ceux que nous voyons préoccupés de quelque passion. Que la raison, telle qu'un portier fidèle, veille sur tous les discours qu'on nous adresse, admette ceux qui méritent d'être admis, et écarte ceux qui peuvent être nuisibles. En effet, ne serait-il pas ridicule d'établir des portiers dans nos maisons, et de laisser nos oreilles et notre esprit ouverts à tout le monde ?

Lors donc qu'on s'approchera de nous, pour nous faire quelque délation, examinons le fait en lui-même, sans avoir égard ni à l'âge, ni à la dignité, ni aux mœurs de celui qui nous parle, ni même à l'esprit qu'il fait briller dans ses discours; car plus il paraît persuasif, plus nous devons redoubler de soins et de précautions dans notre examen. Gardons-nous bien surtout de nous en rapporter au jugement d'autrui, ce serait donner sa confiance à la haine de l'accusateur; mais nous réservant à nous-mêmes l'examen de la vérité, rejetons sur le délateur tout l'odieux de sa conduite jalouse: que lui-même aussi bien que l'accusé soit obligé de fournir publiquement ses preuves. Alors nous pourrons donner notre amour ou notre haine à celui qui, dans l'examen, en aura paru digne. Mais se hâter de prononcer lorsqu'on est encore ému par les premières impressions de la délation, grands dieux! n'est-ce pas le comble de la témérité, de la bassesse, et de l'injustice?

L'ignorance, comme je l'ai dit en commençant, est la véritable cause de tous ces maux, parce qu'elle couvre notre conduite du voile de son obscurité. Ah! s'il plaisait à un dieu d'exposer nos mœurs au grand jour, et d'éclairer nos actions du flambeau de la vérité, la délation, ne trouvant plus aucun accès, irait bientôt se précipiter au fond du Tartare.

DES HOMMES

QUI ONT VÉCU LONGTEMPS

Un songe, illustre Quintillus, m'a ordonné de composer l'ouvrage que je t'offre aujourd'hui, et qui traite des hommes qui ont vécu longtemps. Ce songe me vint il y a plusieurs années, lorsque tu donnas un nom à ton second fils : je le racontai alors à mes amis ; mais ne pouvant deviner quels étaient ces vieillards que les dieux m'ordonnaient de t'offrir, je me contentai de les prier de prolonger tes jours et ceux de tes enfants, autant qu'il serait en leur puissance, persuadé qu'une pareille faveur serait avantageuse à l'univers entier, mais principalement à moi et à ceux qui m'intéressent. En effet, la fortune semblait m'annoncer un heureux événement. Après quelques réflexions, il m'est venu dans la pensée que les dieux, en donnant un pareil ordre à un homme occupé de l'étude des belles-lettres, voulaient apparemment que je t'offrisse un essai de mon art. Le jour de ta naissance est à mes yeux le plus sacré de tous, je l'ai choisi pour te présenter le tableau de ces hommes qui, selon le témoignage de l'histoire, sont parvenus à une vieillesse extrême, en conservant un esprit sain et un corps exempt d'infirmités. Ce petit ouvrage peut te procurer un double avantage ; il t'offrira une instruction utile, appuyée de différents exemples, et il te fera concevoir l'agréable espérance de vivre encore de nombreuses années, lorsque tu verras que les hommes qui ont entretenu la vigueur de leur corps et de leur esprit par un exercice modéré, sont parvenus à la vieillesse la plus reculée, et ont toujours joui d'une santé parfaite.

Homère nous apprend que Nestor, le plus sage des Grecs, avait vu passer trois générations ¹. Il nous représente ce vieil-

¹ *Illiade*, liv. I, v. 250.

lard toujours occupé des plus nobles exercices du corps et de l'esprit. Selon les poètes tragiques, le devin Tirésias prolongea sa carrière jusqu'à six générations. Il est assez croyable que Tirésias, consacré au culte des dieux, usant d'un régime sain et pur, ait vécu très longtemps.

On dit que certaines professions procurent une longue vie à ceux qui les exercent, à cause du régime qu'ils observent. Tels sont, chez les Egyptiens, ces hommes que l'on appelle *écrivains sacrés*; chez les Assyriens et les Arabes, les interprètes de la religion; chez les Indiens, les Brachmanes occupés sans relâche à l'étude de la philosophie. Tels sont encore les Mages et tous les hommes consacrés à la divination et au culte des dieux chez les Perses, les Bactriens, les Chorasmiens, les Aries, les Saces, les Mèdes, et chez plusieurs autres peuples barbares. Ils jouissent tous d'une santé vigoureuse et vivent très longtemps, parce que pour exercer la magie, ils observent un régime fort exact.

Il est des nations entières qui jouissent de cet heureux privilège. On prétend que les Séres vivent jusqu'à trois cents ans. Quelques auteurs attribuent cette longue vieillesse à la température du climat; d'autres à la nature du sol; d'autres enfin croient en trouver la cause dans la manière dont ces peuples se nourrissent. On dit, en effet, qu'ils ne boivent que de l'eau. Nous lisons dans l'histoire, que les Azotes vivent cent trente ans, et l'on dit communément que les Chaldéens poussent leur carrière au delà de cent ans; ils ne se nourrissent que de pain d'orge, auquel on attribue la propriété de conserver la netteté de la vue. On prétend même que, par ce régime, tous leurs sens acquièrent une délicatesse dont les autres hommes sont bien éloignés.

Mais ceci ne regarde que certaines professions, ou certains peuples, dont la longue vie semble l'effet de leur régime, de la salubrité de l'air, ou de la nature du sol qu'ils habitent; peut-être faut-il l'attribuer à ces différentes causes réunies. Il me semble que le moyen le plus facile de te faire concevoir l'espérance légitime de fournir une longue carrière, c'est de te montrer que dans tous les pays, sous toutes les températures, on a vu parvenir à une extrême vieillesse les hommes qui s'adonnaient à un exercice convenable, et qui observaient le régime le plus capable de conserver la santé.

Je diviserai ce discours suivant les différentes professions que les hommes embrassent. Je te présenterai d'abord les rois et les généraux d'armée, parmi lesquels brille notre

magnanime Empereur, que son auguste fortune a élevé au rang suprême, pour le bonheur de l'univers soumis à ses lois. En jetant les yeux sur ces vieillards de même rang et de même état que toi, tu pourras plus aisément te flatter d'arriver à une vieillesse heureuse et reculée; et en les imitant, tu te prépareras une longue vie par un régime salubre.

Numa Pompilius, le plus heureux des rois de Rome, qui faisait du culte des dieux sa principale occupation, vécut plus de quatre-vingts ans, suivant le témoignage de l'histoire. Servius Tullius, qui occupa le même trône, vécut aussi plus de quatre-vingts ans. Tarquin, le dernier roi de Rome, chassé de ses états, et retiré à Cumes, parvint, dit-on, à plus de quatre-vingt-dix ans.

A ces rois de Rome, je joindrai les autres souverains, qui sont parvenus à une extrême vieillesse. Je dirai quels étaient leurs exercices les plus ordinaires, et je terminerai cette énumération par celle des particuliers, soit romains, soit habitants du reste de l'Italie, qui ont fourni une longue carrière. Le témoignage de l'histoire est la meilleure réfutation de ceux qui s'efforcent de décrier la température de ce pays; nous en concevrons d'ailleurs une espérance mieux fondée de voir tous nos vœux accomplis, et le souverain maître ¹ de la mer et de la terre, jouir d'une vieillesse longue et fortunée, quoi-qu'il ne soit parvenu au trône de l'univers que dans un âge avancé.

Arganthonius, roi des Tartessiens, vécut cent cinquante ans, suivant l'historien Hérodote ² et le poète Anacréon. Peut-être quelques personnes regarderont cette longue vie comme une fable: du moins il est certain, par le témoignage de Democharès et de Timée, qu'Agathocle, tyran de Sicile, mourut âgé de quatre-vingt-quinze ans. Hiéron, tyran de Syracuse, mourut de maladie à l'âge de quatre-vingt-douze ans; il en avait régné soixante-dix-sept, ainsi que le disent Démétrius de Calatis et d'autres écrivains. Antéas, roi des Scythes, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, fut tué en combattant contre Philippe, sur les bords de l'Ister; et Bardylis, roi d'Illyrie, dans un âge aussi avancé, combattait à cheval dans la guerre qu'il soutint contre le même Philippe. Térès, roi des Odryses, mourut à quatre-vingt-douze ans, sui-

¹ L'empereur Marc-Aurèle.

² Lucien a cité, sans doute, Hérodote de mémoire; car cet historien n'attribue à Arganthonius que cent vingt années de vie.

vant le témoignage de Théopompe. Antigone le Borgne, fils de Philippe et roi de Macédoine, combattant en Phrygie contre Séleucus et Lysimaque, tomba couvert de blessures sur le champ de bataille, et mourut dans sa quatre-vingt-unième année, ainsi que le rapporte Hiéronyme, qui portait les armes avec lui dans cette expédition. Lysimaque, roi de Macédoine, dans un combat contre Séleucus, périt âgé de quatre-vingts ans, suivant le témoignage du même Hiéronyme. Antigone, fils de Démétrius, et petit-fils d'Antigone Monophthalmus, régna quarante-quatre ans sur les Macédoniens, et en vécut quatre-vingts, comme l'assurent Médius et d'autres historiens. Antipater, fils d'Iolaüs, dont la puissance fut extrême, et qui servit de tuteur à plusieurs rois de Macédoine, vécut aussi plus de quatre-vingts ans.

Ptolémée, fils de Lagus, roi d'Egypte, et le plus fortuné de tous les monarques de son temps, vécut quatre-vingt-quatre ans ; deux années avant sa mort, il céda son trône à son fils Ptolémée, surnommé Philadelphie, qui succéda seul à l'empire de son père. Philétaire, quoique eunuque, forma le premier l'empire de Pergame et le conserva toute sa vie, qu'il perdit à l'âge de quatre-vingts ans. Attalus, surnommé Philadelphie, qui régnait aussi dans Pergame, et auprès duquel se rendit Scipion, général des Romains, mourut à quatre-vingt-deux ans.

Mithridate, roi de Pont, surnommé Ctistès, *fondeur*¹, fuyant devant Antigone le Borgne, mourut dans son royaume à quatre-vingt-quatre ans, ainsi que nous l'apprenons d'Hiéronyme et de plusieurs autres historiens. Ariarate, roi de Cappadoce, vécut quatre-vingt-deux ans. Il aurait pu, sans doute, vivre encore plus longtemps, puisqu'il périt sur une croix, après avoir été fait prisonnier de guerre dans un combat contre Perdiccas.

Suivant le témoignage des bornes² qui séparent l'empire des Perses de celui des Macédoniens, et avec lesquelles semble s'accorder Onésicrite, auteur d'une histoire d'Alexandre, l'ancien Cyrus, roi des Perses, étant parvenu à l'âge de cent ans, fit chercher soigneusement tous ceux qui avaient eu part à son amitié ; mais ayant appris que Cambyse, son fils, en

¹ Un des ancêtres du fameux Mithridate, l'ennemi des Romains.

² Ces bornes étaient vraisemblablement des colonnes qui servaient à marquer les limites, et sur lesquelles on avait gravé le récit abrégé de différents événements.

avait fait périr le plus grand nombre, et prétendait ne l'avoir fait qu'en exécution des ordres de son père ; Cyrus pénétré de douleur de se voir exposé à des reproches par la cruauté de son fils, qui osait l'accuser de ses propres crimes, mourut de l'excès de son chagrin ¹.

Artaxercès, surnommé Mnémon, roi de Perse, auquel son frère Cyrus déclara la guerre, mourut de maladie à l'âge de quatre-vingt-six ans, ou de quatre-vingt-quatorze, comme le dit l'historien Dinon ². L'autre Artaxercès, qui fut aussi roi des Perses, et qui, suivant le témoignage d'Isidore de Charax ³, régnait sur les aïeux de cet historien, après avoir vécu quatre-vingt-treize ans, périt dans les embûches que lui dressa son frère Gosithras. Sinarthoclès, roi des Parthes, avait déjà quatre-vingts ans, lorsque les Scythes Sacauras le ramenèrent dans sa patrie et qu'il monta sur le trône ; il régna encore sept années. Tigrane, roi d'Arménie, celui contre lequel Lucullus porta la guerre avait quatre-vingt-cinq ans lorsqu'il mourut, et ce fut de maladie.

Hyspasinès, roi de Charax et des contrées voisines de la mer Erythrée, mourut également de maladie à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Térée, le troisième successeur d'Hyspasinès, termina ses jours de la même manière à quatre-vingt-douze ans. Artabaze, septième roi de Charax après Térée, ramené dans sa patrie par les Parthes, monta sur le trône, et l'occupa jusqu'à sa quatre-vingt-sixième année ; et Mnascirès, roi des Parthes, n'en vécut pas moins de quatre-vingt-seize.

Massinissa, roi de Mauritanie, parvint à quatre-vingt-dix ans. Asander, que le divin Auguste, au lieu d'ethnarque, créa roi du Bosphore, avait alors à peu près quatre-vingt-dix ans, et ne le cédait à personne pour combattre avec vigueur soit à pied soit à cheval. Voyant ses principaux sujets l'abandonner et passer dans le parti de Scribonius, il se priva de nourriture, et termina volontairement sa vie à l'âge de quatre-vingt-treize ans. Goæsus qui, du temps d'Isidore de Charax, régnait sur les Omaniens ⁴, dans le pays où croissent les parfums, vécut, sui-

¹ Voilà une troisième opinion sur la mort de Cyrus, qui, suivant Hérodote, fut tué dans un combat contre les Massagètes ; et selon Xénophon, mourut tranquillement de vieillesse dans son lit.

² L'historien Dinon vivait sous le règne de Philippe fils d'Amyntas, roi de Macédoine, et sous celui d'Alexandre le Grand.

³ Il florissait dans le premier siècle de l'ère chrétienne.

⁴ Peuples de l'Arabie heureuse, dont la ville principale s'appellait *Omana*.

vant le témoignage de cet historien, cent quinze ans, et mourut de maladie.

Les philosophes et les gens de lettres, lorsqu'ils ne négligent pas le soin de leur santé, parviennent assez ordinairement à une vieillesse reculée. Je vais faire ici le dénombrement de ceux dont l'histoire a conservé le souvenir. Je commence par les philosophes.

Démocrite d'Abdère, à l'âge de cent quatre ans, termina sa vie en se privant de nourriture. Xénophile le musicien, sectateur de la philosophie de Pythagore, vécut dans Athènes au delà de cent cinq ans ; nous l'apprenons d'Aristoxène. Solon, Thalès et Pittacus, que l'on compte au nombre des sept sages, vécurent chacun cent années. Zénon, le chef de la philosophie stoïcienne, en vécut quatre-vingt-dix-huit. Un jour qu'il se rendait à l'assemblée du peuple, il fit un faux pas, et étant tombé, il s'écria : *Terre, pourquoi m'appelles-tu ?* De retour dans sa maison, il s'abstint de nourriture, et mourut volontairement. Cléanthe, disciple et successeur de Zénon, avait quatre-vingt-dix-neuf ans, lorsqu'il lui survint une excroissance sur la lèvre : de ce moment il prit la résolution de terminer ses jours en se privant de nourriture. Mais ayant reçu des lettres de quelques-uns de ses amis, il prit de la nourriture, fit ce dont on l'avait prié ; et s'abstenant encore de manger, il finit sa carrière.

Xénophane, fils de Déxinus et disciple d'Archélaüs le physicien, vécut quatre-vingt-onze ans. Zénocrate, disciple de Platon, en vécut quatre-vingt-quatre. Carnéade, le fondateur de la nouvelle Académie, quatre-vingt cinq, Chrysippe, quatre-vingt-un. Diogène de Séleucie, philosophe stoïcien, quatre-vingt-huit. Posidonius d'Apamée en Syrie, citoyen de Rhodes par un décret public, tout à-la-fois historien et philosophe, vécut quatre-vingt-quatre ans ; et Critolaüs le Péripatéticien plus de quatre-vingt-deux.

Le divin Platon parvint à quatre-vingt-un ans. Athénodore, fils de Sandon, citoyen de Tarse, philosophe stoïcien et précepteur de l'empereur Auguste, qui, à sa considération, exempta de tributs la ville de Tarse, termina ses jours dans sa patrie à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Ses concitoyens lui décernèrent après sa mort des honneurs annuels, comme à un héros. Nestor, le stoïcien de la ville de Tarse, précepteur de Tibère, vécut quatre-vingt-douze ans ; et Xénophon, fils de Gryllus, en vécut plus de quatre-vingt-dix.

Tels sont les philosophes les plus illustres qui ont fourni

une longue carrière : parmi les historiens, Ctésibius mourut en se promenant, âgé de cent vingt-quatre ans, suivant le témoignage d'Apollodore dans ses chroniques. Hiéronyme, qui avait passé sa vie dans les camps, supporté des fatigues sans nombre, et reçu plusieurs blessures, vécut cent quatre ans. Agatharchide, au neuvième livre de son histoire de l'Asie, est garant de ce fait ; il témoigne son admiration pour cet homme extraordinaire, qui, jusqu'à son dernier jour, fut capable des plaisirs de Vénus, jouissait de tous ses sens, et ne le cédait à personne pour la vigueur et la santé. Hellanicus de Lesbos, et Phérécyde de Syros, vécurent l'un et l'autre quatre-vingt-cinq ans. Timée de Tauromène parvint à quatre-vingt-seize ; Aristobule ¹ de Cassandrie ne mourut qu'à plus de quatre-vingt-dix. Il en avait quatre-vingts quand il commença le quatrième livre de son histoire, ainsi qu'il le dit lui-même dans le préambule de son ouvrage. Polybe de Mégalopolis, fils de Lycortas, en revenant de la campagne, tomba de cheval, et mourut à quatre-vingt-deux ans, d'une maladie causée par cette chute. Hysicratès d'Amisène ², historien qui avait cultivé une foule de connaissances de différents genres, ne vécut pas moins de quatre-vingt-douze ans.

Parmi les orateurs, Gorgias, auquel on a donné le nom de sophiste, mourut à cent huit ans, en se privant de nourriture. Comme on lui demandait un jour quelle était la cause d'une vieillesse si longue et si heureuse, dans laquelle il conservait l'usage de tous ses sens : « C'est, répondit-il, que jamais dans les festins, je ne me suis laissé entraîner à l'attrait du plaisir ». Isocrate composa son discours panégyrique à l'âge de quatre-vingt-seize ans ; et à quatre-vingt-dix-neuf, apprenant que les Athéniens venaient d'être vaincus par Philippe à la bataille de Chéronée, il prononça, en soupirant, ce vers d'Euripide, qu'il s'appliquait à lui-même :

Cadmus abandonna la ville de Sidon ³.

il ajouta que la Grèce serait bientôt réduite à l'esclavage, et il quitta la vie.

Apollodore de Pergame, rhéteur et précepteur de César-Auguste, dont il fit l'éducation avec Athénodore de Tarse, vécut,

¹ Aristobule vivait du temps d'Alexandre, il avait composé une histoire de ce prince, remplie de fictions et de mensonges.

² Il florissait un peu avant Polybe.

³ Euripide, fragments de *Phryxus*, v. 1.

comme ce dernier, quatre-vingt-deux ans; et Potamon, rhéteur assez célèbre, en vécut quatre-vingt dix.

Sophocle le tragique mourut à quatre-vingt-quinze ans, pour avoir avalé de travers un grain de raisin sec. Quelque temps avant sa mort, il fut accusé de démence par son fils Iophon; pour montrer aux juges quelle était encore la vigueur de son esprit, il leur lut son *OEdipe à Colone*. Cette pièce frappa tous ses auditeurs d'une si grande admiration, qu'ils condamnèrent le fils du poète, comme étant lui-même insensé.

Cratinus le comique vécut quatre-vingt-dix-sept ans; peu de jours avant sa mort, il fit représenter sa *Pytine*, et fut déclaré vainqueur. Philémon ne vécut pas moins que Cratinus. Un jour qu'il reposait sur son lit, il vit un âne manger des figues qu'on lui avait préparées. Il se mit à rire; et appelant un esclave, il lui ordonna de présenter du vin à boire à cet âne. En même temps, il rit avec tant de force, qu'il fut suffoqué et mourut. Épicharme, poète comique, vécut aussi quatre-vingt-dix-sept ans.

Anacréon, le poète lyrique, vécut quatre-vingt-cinq ans. Stésichore fournit la même carrière; et Simonide parvint à quatre-vingt-dix ans.

Parmi les grammairiens, Eratosthène de Cyrène, fils d'Aglaüs, qui, non seulement mérita le nom de grammairien, mais que l'on pourrait encore appeler poète, philosophe et géomètre, vécut quatre-vingt-deux ans. Nous lisons dans l'histoire que Lycurgue, le législateur de Lacédémone, en vécut quatre-vingt-cinq.

Tels sont les rois et les savants dont j'ai pu rassembler les noms. A l'égard des Romains, et des autres habitants de l'Italie, parvenus à un âge avancé, et dont j'ai promis de te faire le tableau, je te les offrirai dans un autre discours ¹, respectable Quintillus, si telle est la volonté des dieux.

¹ Ce second discours, si Lucien l'a composé, n'est point parvenu jusqu'à nous.

DIALOGUES DES COURTISANES

I

GLYCÈRE ET THAÏS

GLYCÈRE. — Connais-tu, Glycère, ce soldat Acharnien qui entretenait autrefois Abroton, et qui fut ensuite mon amant ; cet homme toujours habillé de pourpre, et vêtu d'une chlamyde ? Te le rappelles-tu, ou bien l'as-tu oublié ?

THAÏS. — Non, ma petite Glycère ; je le connais bien : il faisait la fête le jour des Granges ¹. Mais, quoi ? Tu voulais, ce me semble, en dire quelque chose.

GLYCÈRE. — Gorgone, cette coquine, que je croyais mon amie, l'a enjolé, et me l'a enlevé.

THAÏS. — Il ne vient plus chez toi ? Il a donc pris Gorgone pour maîtresse ?

GLYCÈRE. — Hélas ! oui, ma chère Thaïs, et cela me fait bien de la peine.

THAÏS. — C'est une grande méchanceté, ma petite Glycère ; mais tu devais un peu t'y attendre. C'est un tour que nous nous jouons assez souvent, nous autres courtisanes. Il ne faut pas en prendre de chagrin, ni en faire de reproches à Gorgone, car Abroton ne t'en a pas fait la première fois à ce sujet. Mais ce qui m'étonne, c'est qu'il puisse trouver quelques attraits à Gorgone ; car, à moins d'être tout-à-fait aveugle, il a dû s'apercevoir qu'elle n'a plus que fort peu de cheveux, encore fort éloignés du front. Ses lèvres sont livides, et aussi pâles que

¹ Fête en l'honneur de Cérès.

celles d'un mort. Elle a le cou maigre, les veines grosses, le nez long. Seulement elle est grande et bien faite, et elle sourit d'une manière fort engageante.

GLYCÈRE. — Tu crois donc que c'est de sa beauté que cet Acharnien est amoureux ? Ne sais-tu pas qu'elle a pour mère la magicienne Chrysarion ? Cette femme est habile dans les enchantements, elle fait descendre la Lune sur la terre : on prétend même qu'elle s'envole pendant la nuit. C'est elle qui a rendu cet homme amoureux en lui faisant boire quelque philtre, et actuellement elles le plument.

THAÏS. — Et toi, ma petite Glycère, tu en plumeras quelque autre. Va, ne songe plus à celui-là.

II

MYRTION, PAMPHILE ET DORIS

MYRTION. — Tu te maries donc, Pamphile, à la fille de Philon le patron de vaisseau ? On dit même que tu l'as déjà épousée. Tant de serments que tu m'as faits se sont donc évanouis en un instant ? Tu oublies à présent ta Myrtion ; et cela, Pamphile, lorsque je suis à mon huitième mois de grossesse. Voilà donc tout ce que m'a valu ton amour ; tu m'abandonnes en cet état. Bientôt il me faudra nourrir un enfant, jolie charge pour une courtisane ! Ne crois pas, en effet, que j'expose celui dont j'accoucherai, surtout si c'est un garçon. Je l'élèverai, je le nommerai Pamphile : il sera la consolation de ma tendresse : et quelque jour il te reprochera, en t'abordant, d'avoir été infidèle à sa malheureuse mère. La fille que tu épouses n'est cependant pas si belle : je la vis dernièrement aux Tesmophories, et je ne savais pas que bientôt elle serait cause que je ne verrais plus Pamphile. Mais de grâce, considère-la auparavant, et prends garde de te repentir un jour d'avoir pris une femme dont les yeux pers² louchent en se regardant l'un l'autre ; ou plutôt, tu as vu Philon le père de cette belle prétendue, tu connais sa figure ; d'après cela tu n'as pas besoin de voir sa fille.

¹ Les yeux d'un bleu clair étaient peu estimés chez les Grecs.

PAMPHILE. — Entendrai-je longtemps tes discours insensés, Myrtion ? Que veux-tu dire avec ce beau mariage ? Sais-je, moi, si cette prétendue est belle ou camuse ; ou si Philon d'Alopèce, car c'est de lui, sans doute, que tu veux parler, a une fille en âge d'être mariée ? Mais, d'ailleurs, il n'est point du tout l'ami de mon père ; je me souviens que dernièrement ils ont eu un procès ensemble pour quelque affaire de marine. Il devait, je crois, un talent à mon père, et ne voulait pas le lui payer : mon père le cita au tribunal de la marine ; Philon eut bien de la peine à s'acquitter, et encore ne l'a-t-il pas fait entièrement, à ce que j'ai su. Si j'avais une si grande envie de me marier, épouserais-je la fille de Philon, après avoir refusé celle de Déméas, qui est ma cousine du côté de ma mère, et dont le père commandait notre armée l'année dernière ? Mais d'où as-tu appris cette nouvelle ? Ou qui t'a fait imaginer ce ridicule sujet de jalousie ?

MYRTION. — Quoi ! tu ne te maries pas, Pamphile ?

PAMPHILE. — Tu es folle, Myrtion, ou tu as trop bu : cependant nous n'avons pas fait hier grande fête.

MYRTION. — C'est Doris qui m'a causé ce chagrin. Je l'avais envoyée m'acheter quelques étoffes de laine pour mes couches et faire en même temps des vœux pour moi dans le temple de Lucine ; à son retour, elle m'a dit qu'elle avait rencontré Lesbie... Mais dis-lui plutôt toi-même, Doris, ce que Lesbie t'a raconté ; à moins que tu n'aies inventé cette histoire.

DORIS. — Que je sois écrasée, ma maîtresse, si je t'ai menti d'un seul mot ! Lorsque je fus arrivée au Prytanée, Lesbie m'aborda en riant, et me dit ; « Eh bien ! Pamphile, votre galant, se marie donc à la fille de Philon » ? Elle ajouta que si j'en doutais, je n'avais qu'à me baisser, et regarder dans la ruelle, que je verrais les guirlandes dont la maison était couronnée, les joueuses de flûtes, tous les apprêts tumultueux d'une noce, quelques personnes qui chantaient *Hyménée*.

PAMPHILE. — Et bien ! tu t'es baissée ?

DORIS. — Certainement, et j'ai vu tout ce qu'elle me disait.

PAMPHILE. — Ah ! je comprends maintenant ce qui a causé votre erreur. Lesbie ne t'a pas absolument trompée, Doris, et

¹ Alopèce était une bourgade de l'Attique, de la tribu Antiochide.

ce que tu as rapporté à Myrtion est vrai ; mais vous avez pris l'alarme mal à propos. Il ne s'agit d'aucun mariage pour moi. Je me rappelle que ma mère me dit hier au soir, lorsque je vous eus quittées : « Tu connais, Pamphile, Carmide le fils d'Aristénète notre voisin, il est de même âge que toi ; et bien déjà il se marie, et mène une conduite rangée : quand cesseras-tu de vivre avec une courtisane ? » Je fis semblant de ne pas l'entendre, et j'allai me coucher. Ce matin je suis accouru ici dès la pointe du jour ; voilà sans doute, pourquoi je n'ai rien aperçu des apprêts que Doris a vus. Mais si tu en doutes, retournes-y, Doris, examine avec attention, non la ruelle, mais la porte même, vois laquelle est couronnée de guirlandes, tu trouveras que c'est celle de nos voisins.

MYRTION. — Ah ! tu me rends la vie, cher Pamphile ; car je serais morte de désespoir si un pareil malheur m'était arrivé.

PAMPHILE. — Il n'arrivera jamais : je ne suis pas assez insensé pour oublier Myrtion, surtout lorsqu'elle porte dans son sein le fruit de nos tendres amours.

III

PHILINNE ET SA MÈRE

LA MÈRE. — Es-tu folle, Philinne ? Qu'avais-tu donc hier pendant le souper ? Diphile est venu me trouver ce matin tout en pleurs ; il m'a raconté tout ce qu'il a eu à souffrir de ta part. Tu t'es enivrée, tu t'es levée au milieu du festin pour danser, malgré sa défense ; ensuite tu as été caresser Lamprias son ami ; et comme Diphile en paraissait mécontent, tu l'as abandonné, et tu es allée t'asseoir à côté de Lamprias que tu as embrassé, afin de contrister ton amant, témoin de ton infidélité. Cette nuit même encore, tu n'as point voulu coucher avec lui ; et malgré ses pleurs, tu as mieux aimé aller reposer seule sur un petit lit voisin du sien, et tu t'es mise à chanter pour lui faire de la peine ?

PHILINNE. — Il ne t'a pas dit, ma mère, tout ce qu'il a fait, lui ; autrement tu ne prendrais pas son parti quand il me blesse. Il ne t'a pas dit qu'il m'avait quittée le premier pour aller

causer avec Thaïs, la maîtresse de Lamprias, tandis que celui-ci était absent ; que lorsque je lui ai témoigné que cela me faisait de la peine, il a pris Thaïs par le bout de l'oreille¹, et lui faisant pencher la tête, il s'est mis à la baiser avec tant d'emporement, que peu s'en est fallu qu'il ne lui ait déchiré les lèvres. Je pleurai, il se mit à rire, à parler tout bas à l'oreille de Thaïs, et sans doute contre moi, car Thaïs souriait de temps en temps en me regardant. Enfin, quand ils furent rassasiés de baisers, Lamprias rentra ; moi, j'allai m'asseoir à côté de lui, et je ne croyais pas que Diphile pût m'en faire des reproches par la suite. Après le repas, Thaïs se levant la première, se mit à danser. Elle avait soin de découvrir ses jambes, et de les faire voir le plus qu'elle pouvait ; comme si elle était la seule qui eût la jambe belle. Quand elle eut fini, Lamprias garda le silence ; mais Diphile prodigua les plus grands éloges à Thaïs, vanta ses grâces, sa légèreté, la précision et la justesse de ses pas qui s'accordaient toujours aux sons de la cythare, se récria toujours sur la beauté de sa jambe. On eût dit, en vérité, qu'il admirait la Sosandre de Calamis, et non pas une Thaïs. Tu la connais, ma mère, elle s'est plus d'une fois baignée avec nous. Ne voilà-t-il pas qu'elle prend de là occasion de me railler ? « Si certaine personne, dit-elle, ne craignait pas de nous montrer une jambe sèche, elle se lèverait et danserait à son tour. » Je ne pouvais faire autrement. Fallait-il laisser Thaïs régner en souveraine dans le festin ?

LA MÈRE. — Tu es trop fière, ma fille. Il ne fallait pas faire attention à cette plaisanterie. Mais ensuite, comment les choses se sont-elles passées ?

PHILINNE. — Tous les convives m'ont comblée d'éloges. Le seul Diphile, couché sur le dos, regardait au plancher tandis que je dansais, et il n' a cessé de le faire qu'après que la fatigue m'eut obligée à m'arrêter.

LA MÈRE. — Mais, est-il vrai que tu aies donné des baisers à Lamprias, que tu aies quitté ta place pour aller l'embrasser ?... Que veut dire ce silence ? Voilà qui est impardonnable.

PHILINNE. — Mais, ma mère, je voulais rendre à Diphile tout le chagrin qu'il m'avait fait.

¹ Cette manière de donner un baiser en prenant par le bout de l'oreille, était celle dont les Grecs usaient ordinairement envers les petits enfants.

LA MÈRE. — Et pour cela, tu n'as pas voulu coucher avec lui ? Tu as chanté toute la nuit, tandis qu'il versait des pleurs et se désolait ? Ah ! chère enfant, tu ne songes pas que nous sommes pauvres. Ne te souvient-il plus de tous les cadeaux que nous avons reçus de lui ? Quel hiver nous eussions passé l'année dernière, si Vénus ne nous eût envoyé ce garçon généreux !

PHILINNE. — Eh quoi ! faut-il pour cela que je supporte ses outrages ?

LA MÈRE. — Témoinne-lui de la colère, mais non pas des mépris. Tu ne sais pas, sans doute, que l'amour méprisé s'éteint bientôt, et se venge sur lui-même. Tu te montres trop dure pour ton amant. Prends-garde, comme dit un proverbe, de rompre la corde à force de la tendre.

IV

MÉLITTE ET BACCHIS

MÉLITTE. — Connaitrais-tu, Bacchis, quelque vieille, qui sût, comme les femmes de Thessalie, rendre les gens aimables par enchantement, et faire adorer la personne qu'on haïrait le plus ? Tu me rendrais un grand service de me l'amener. Je lui donnerais volontiers tous mes habits, tous ces bijoux d'or, si par son art je voyais Charinus revenir dans mes bras, et porter à Simmique toute la haine qu'il me témoigne aujourd'hui.

BACCHIS. — Que dis-tu ? Mélitte ; Charinus ne vit plus avec toi ? Il entretient à présent Simmique ? C'est donc pour l'amour d'elle, qu'il a bravé la colère de ses parents, et refusé d'épouser une fille riche, qui lui apportait, dit-on, une dot de cinq talents ?

MÉLITTE. — C'en est fait, ma chère Bacchis, tout est perdu pour moi. Voilà cinq jours entiers que je ne l'ai vu. C'est à présent chez Pammène, jeune homme de son âge, que l'on fait la fête, et c'est avec Simmique.

BACCHIS. — Je te plains, ma pauvre Mélitte ; mais qui a donc pu vous brouiller ainsi ? Il faut, pour te quitter, qu'il ait eu de fortes raisons.

MÉLITTE. — Je ne sais. Hier, en revenant du Pirée, où son père, je pense, l'avait envoyé redemander de l'argent qui lui était dû, il est rentré chez moi, sans daigner me regarder ; et lorsque, selon ma coutume, je suis accourue au-devant de lui pour l'embrasser : « Laisse-moi, m'a-t-il dit en me repoussant, va trouver Hermotime, le patron de vaisseau. Va lire ce qui est écrit sur le mur du Céramique, où ton nom et le sien sont gravés sur une colonne¹ exposés aux regards de tous les passants. — De quel Hermotime, lui ai-je dit, de quelle colonne veux-tu parler ? » Mais, sans me répondre un mot, sans vouloir se mettre à table, il est allé se coucher, le visage tourné du côté de la muraille. Que n'ai-je pas tenté ! quelles caresses n'ai-je pas épuisées pour regagner son cœur ! Tantôt je le pressais doucement dans mes bras, tantôt je lui baisais le dos. Mais l'ingrat, toujours insensible, loin de se laisser attendrir : « Finis, m'a-t-il dit, si tu m'importunes davantage, quoique la nuit ne soit encore écoulée qu'à moitié, je m'en irai. »

BACCHIS. — Mais, connais-tu cet Hermotime ?

MÉLITTE. — Puisses-tu me voir encore plus malheureuse que je ne suis, si je connais ce patron ! Cependant Charinus s'éveillant en sursaut au chant du coq, s'est en allé dès la pointe du jour. Impatiente de savoir si mon nom était réellement écrit sur le mur du Céramique, comme il me l'avait reproché, j'envoyai sur le champ Acis pour s'en assurer. Elle ne trouva rien autre chose que ces mots : *Mélitte aime Hermotime* ; et plus bas, *le patron Hermotime aime Mélitte*.

BACCHIS. — Malice de jeunes gens. Je comprends ce mystère. Quelqu'un, pour faire de la peine à Charinus, dont il connaît l'humeur jalouse, aura mis cette inscription, à laquelle Charinus a trop facilement ajouté foi. Mais quand je verrai ton amant, je lui parlerai. C'est un enfant qui n'a point encore d'expérience.

MÉLITTE. — Et où pourras-tu le voir, s'il s'enferme tout le

¹ C'était un usage des Athéniens quand ils voulaient faire une déclaration d'amour à quelqu'un, d'écrire le nom de cette personne sur la muraille d'un lieu public, où l'on savait que cette personne allait souvent. La formule de cette inscription était ordinairement « *Une telle est belle* ». Saint Clément nous apprend que Phidias avait écrit sur le petit doigt de son Jupiter Olympien, *Panlarkés est beau*. Le Céramique dont il s'agit ici, est celui de la ville dans lequel les courtisanes se promenaient ; car il y avait un autre Céramique hors de la ville : mais celui-ci servait de sépulture aux citoyens qui étaient morts en combattant pour la patrie.

jour avec Simmique? Ses parents l'ont fait en vain chercher ici. Ah, Bacchis! si je pouvais trouver quelque vieille telle que je te le disais, sa présence me rendrait la vie.

BACCHIS. — Je connais une Syrienne, encore assez robuste pour son âge, et fort habile magicienne. C'est elle qui m'a raccommodée avec Phantias, qui, comme ton Charinus, avait pris de l'humeur pour une vétille. Après quatre mois d'absence, par la force de ses enchantements, elle m'a ramené l'infidèle, au moment où je n'osais plus l'espérer.

MÉLITTE. — Qu'a-t-elle fait pour cela, si tu t'en souviens encore?

BACCHIS. — Elle ne prend pas bien cher. Une drachme et un pain m'ont suffi pour la payer. Il faut en outre déposer quelque part du sel, sept oboles, du soufre et un flambeau. La vieille les prend. On verse aussi du vin dans un vase, et c'est elle seule qui le boit. Mais il te faudrait encore avoir quelque chose qui eût appartenu à ton amant, comme un vêtement, une chaussure, quelques cheveux.

MÉLITTE. — Justement, j'ai ses sandales.

BACCHIS. — Elle les suspendra à un pieu, brûlera dessous du soufre, répandra du sel sur le brasier en prononçant vos deux noms, le tien et celui de ton amant. Tirant ensuite une boule de son sein, elle la fera tourner, et récitera avec rapidité son enchantement composé de plusieurs mots barbares, et qui font frémir. Voilà du moins ce qu'elle fit alors pour moi; et bientôt après Phantias, malgré les reproches de ses camarades, malgré les supplications de Phébis avec laquelle il vivait, revint à moi, entraîné par la puissance du charme. Bien plus, ma vieille m'apprit encore un secret pour inspirer à Phantias la haine la plus forte contre Phébis. C'était d'observer la trace des pas de cette fille, de les effacer en posant le pied droit où elle avait posé le gauche et le pied gauche sur la trace de son pied droit, et de dire en même temps. *Je marche sur toi, je suis au-dessus de toi.* J'ai fait tout ce qu'elle m'avait prescrit.

MÉLITTE. Ne diffère plus, ma chère Bacchis, ne diffère plus; fais venir au plus tôt cette Syrienne; et toi, Acis, prépare du soufre, un pain et tout ce qui est nécessaire pour l'enchantement.

V¹

CLONARION ET LÉÉNA.

CLONARION. — On en dit de belles sur toi, Lééna ; que Mégilla, cette riche Lesbienne, te caresse comme ferait un homme. Vous vivez ensemble et il se passe je ne sais quoi entre vous. Tu rougis. Qu'en est-il ? Cela est-il vrai ?

LÉÉNA. — Il y a du vrai. J'en suis toute confuse. C'est monstrueux.

CLONARION. — Qu'est-ce, par Cérès ? Que veut-elle ? Que faites-vous ensemble ? Tu ne m'aimes point, autrement tu me dirais tout.

LÉÉNA. — Je t'aime plus que personne ; mais j'ai honte de le dire, cette femme a les goûts d'un homme.

CLONARION. — Tu veux dire sans doute que c'est quelque Tribade, comme il y en a beaucoup en cette île, qui n'aiment pas les hommes, et qui font l'office d'hommes avec les femmes.

LÉÉNA. — C'est quelque chose de semblable.

CLONARION. — Conte-moi comment elle te déclara sa passion, ce que tu lui répondis, et tout ce qui s'en suivit.

LÉÉNA. — Elle avait organisé une partie avec Démonasse de Corinthe, femme riche et ayant les mêmes habitudes ; et elles m'envoyèrent chercher comme musicienne, pour chanter et jouer de la cithare pendant leur repas. Quand j'eus fini de chanter et que c'était l'heure de se coucher, Mégilla qui, avec sa compagne, avait bien bu, me dit : « Allons, Lééna, il va faire bon dormir ; tu te coucheras entre nous deux. »

CLONARION. — Tu l'as fait ; et après ?

LÉÉNA. — Elles m'ont embrassée comme des hommes, non seulement en appliquant les lèvres, en entr'ouvrant la bouche, en me pressant le sein ; Démonasse même me mordait en me donnant des baisers. Pour moi, je ne voyais pas où elles vou-

¹ Belin de Ballu avait emprunté à Dablangcourt la traduction de ce Dialogue ; j'ai cru devoir la compléter en me servant de celle de M. Talbot.

laient en venir. Enfin Mégilla, toute en fureur ôta sa chevelure postiche parfaitement ajustée, et se montra toute nue, la tête rasée comme un athlète, ce qui accrut encore ma surprise. Alors prenant la parole : « As-tu jamais vu, me dit-elle, un plus beau garçon ? — Je ne vois point là de garçon, Mégilla. — Ne m'offense point, dit-elle, je ne m'appelle pas Mégilla, mais Mégel ; et j'ai depuis longtemps épousé Démonasse ; elle est ma femme. » Je me pris à rire à ce discours, et lui dis : « Quoi ! tu nous as trompées si longtemps étant homme, et passant pour femme, comme Achille parmi les filles sous ses habits de pourpre ? Mais alors tu as tout ce qu'a un homme et tu te conduis en mari avec Démonasse ? — Non, dit-elle, je n'ai pas tout ce qu'il faut, mais je n'en ai pas besoin et, si tu veux l'éprouver, tu verras qu'il ne me manque rien pour te satisfaire. — Alors tu es un hermaphrodite, lui dis-je, et tu ressembles à ceux dont on dit qu'ils ont les deux sexes ? » En effet Clonarion, j'ignorais ce qui en était. « Non, me répondit-elle, je suis vraiment un homme. — C'est, repris-je, ce que m'a raconté la Béotienne Isménodore, joueuse de flûte qui me disait les histoires de son pays, qu'il y a eu jadis un illustre devin, du nom de Tirésias, changé de femme en homme. Sans doute qu'il t'est arrivé quelque chose de pareil. — Non, Lééna, je suis venue au monde comme vous toutes ; mais j'ai les goûts et les désirs d'un homme. — Et ces désirs te suffisent ? — Laisse-moi faire, Lééna, si tu ne me crois pas, et tu verras que je suis vraiment un homme. J'ai ce dont il est besoin pour te persuader ; allons, laisse-toi faire et tu verras. » J'ai cédé, Clonarion ; elle m'offrait d'ailleurs un collier et une robe d'un fort beau tissu. Je l'ai prise dans mes bras, comme un homme : elle m'a embrassée et m'a paru goûter le plus vif plaisir.

CLONARION. — Mais que fit-elle, et comment ? Car c'est là ce qu'il faudrait me dire.

LÉÉNA. — N'en demande pas davantage. Ce n'est pas beau. Par Vénus, je ne t'en dirai rien.

VI

CROBYLE ET CORINNE.

CROBYLE. — Eh bien ! Corinne, tu vois à présent que ce n'est pas, comme tu l'imaginais, un si grand malheur que de cesser

d'être fille, et de vivre avec un aimable jeune homme, qui, dès sa première visite, pour prix de tes faveurs, te donne une mine¹, avec laquelle je vais t'acheter un beau collier.

CORINNE. — Oui, maman ; mais qu'il ait, je te prie, de belles pierres couleur de feu, comme celui de Philénie.

CROBYLE. — Il sera tout pareil. Mais à présent j'ai autre chose à te dire ; écoute-moi, ma fille, apprends ce que tu as à faire, et de quelle manière tu dois désormais te conduire avec les hommes : car nous n'avons plus d'autres moyens de subsister. Depuis deux ans que ton pauvre père est mort, tu ne sais pas comment nous avons vécu. Lorsqu'il vivait, nous ne manquions de rien. C'était un bon forgeron, qui s'était fait dans le Pirée une grande réputation ; et tout le monde dit encore aujourd'hui qu'on ne verra plus de forgeron après Philinus. Quand je l'eus perdu, je fus d'abord obligée de vendre ses tenailles, son enclume et son marteau ; j'en trouvai deux mines, qui nous aidèrent à vivre quelque temps ; ensuite je travaillai ; et tantôt en poussant la navette, ou en tournant le fuseau, nous nous sommes procuré, avec bien de la peine, de quoi nous soutenir. Je t'ai élevée, ma fille, comme mon unique espérance.

CORINNE. — Tu veux parler de la mine ?...

CROBYLE. — Non : mais j'ai pensé que, parvenue à l'âge où tu es, tu pourrais me nourrir, te procurer facilement de grandes richesses, avoir de belles parures et des robes de pourpre, acheter des esclaves pour te servir.

CORINNE. — Comment, ma mère ? et que veux-tu dire ?

CROBYLE. — Il ne faut pour cela que vivre avec les jeunes gens, faire avec eux la fête, et coucher avec eux moyennant finance.

CORINNE. — Comme la fille de Daphnis, Lyra ?

CROBYLE. — Oui.

CORINNE. — Mais, ma mère, c'est une courtisane.

CROBYLE. — Et bien, ce n'est pas un si grand malheur. Tu t'enrichiras comme elle, tu auras un grand nombre d'amants. Tu pleures, Corinne ? Ne vois-tu pas combien il y a de cour-

¹ Un peu moins de cent francs.

tisanes, comme elles sont recherchées, combien elles reçoivent d'argent ? J'ai connu Daphnis avant que sa fille fût parvenue à la fleur de son âge, ô bonne Adrassie¹ ! Elle n'était couverte que de haillons : mais à présent, vois comme elle est mise : elle a de l'or, des habits brodés, quatre femmes pour la servir.

CORINNE. — Comment Lyra a-t-elle gagné tant de richesses ?

CROBYLE. — Premièrement, par une parure élégante, par les grâces de son maintien, par l'air agréable qu'elle sait prendre avec tout le monde. On ne la voit pas, comme toi, faire à chaque instant de grands éclats de rire ; mais elle sourit d'une manière gracieuse et séduisante. Elle traite tous les hommes avec politesse, sans chercher à tromper ceux qui viennent la voir, ou qui l'envoient chercher, mais aussi sans s'attacher à personne. Si on la conduit à un festin après lui avoir fait quelque présent, elle ne s'enivre point, car rien n'est plus ridicule et les hommes haïssent les femmes qui ont ce défaut. Elle ne mange pas non plus avec avidité, comme font les gens sans éducation ; mais elle touche les mets délicatement du bout des doigts, prend chaque bouchée en silence, et ne gonfle point ses joues. Elle boit doucement, non d'un seul trait, mais par petites gorgées.

CORINNE. — Lors même qu'elle a soif, ma mère ?

CROBYLE. — C'est alors qu'elle s'observe davantage, ma fille. Elle ne parle pas plus qu'il ne faut, ne raille point les convives, ne regarde que celui qui l'a payée. Aussi tout le monde l'aime. Lorsqu'il faut se mettre au lit, elle ne se montre ni dévergondée, ni froide ; son unique objet est d'engager son amant, et de le rendre amoureux. C'est là, surtout, ce que tous les hommes approuvent en elle. Si tu retiens bien cette leçon, nous serons bientôt l'une et l'autre au comble du bonheur ; et tes attraits bien supérieurs aux siens... ô Adrassie ! Je ne dis rien de plus ; que tu vives seulement !

CORINNE. — Dis-moi, ma mère ; tous ceux qui m'entreten-dront, ressembleront-ils à Eucrite avec qui j'ai couché hier ?

¹ Déesse que l'on invoquait quand on parlait de soi un peu avantageusement, parce qu'elle punissait les discours orgueilleux.

CROBYLE. — Non : il y en aura de plus beaux, d'autres seront plus robustes, d'autres aussi n'auront pas une figure fort agréable.

CORINNE. — Et il faudra que je couche aussi avec ceux-là ?

CROBYLE. — Surtout avec ceux-là ; car ce sont ceux qui payent le mieux. Les beaux hommes ne veulent payer que de leur personne. Songe principalement à te faire des amants généreux, si tu veux qu'un jour on dise de toi, en te montrant : voyez Corinne, la fille de Crobyle, comme elle est riche, et que sa mère est heureuse ! Qu'en dis-tu, feras-tu ce que je te dis ? Oui, tu le feras, j'en suis sûre, et bientôt tu surpasseras toutes tes rivales. A présent va prendre un bain, car le jeune Eucrite pourrait revenir aujourd'hui ; il me l'a promis.

VII

MOUSARION ET SA MÈRE

LA MÈRE. — Si nous trouvons encore un amoureux tel que Chéréas, il faudra, ma fille, sacrifier une chèvre blanche à Vénus Pandème ¹, une génisse à Vénus Uranie et à celle qui est dans les jardins d'Athènes, et dédier une couronne à la déesse des richesses ; car nous serons les plus fortunées de toutes les courtisanes. Ne vois-tu pas, en effet, ce que nous recevons tous les jours de ce jeune homme libéral, qui ne nous a pas encore donné seulement une obole, pas une robe, pas une chaussure ou des parfums ? Il est, à la vérité, magnifique en promesses et en espérances éloignées. Il répète sans cesse : *ah ! si mon père... Quand je serai maître de mon héritage, il sera tout à toi* : et tu prétends qu'il t'a juré de t'épouser ?

MOUSARION. — Oui, ma mère, il l'a juré par nos deux déesses ² et par Minerve Poliade.

¹ Vénus publique, déesse particulière des courtisanes.

² Cérès et Proserpine. Minerve Poliade signifie Minerve protectrice de la ville.

LA MÈRE. — Tu le crois ? C'est apparemment pour cela que dernièrement, comme il n'avait pas de quoi payer son écot, tu lui as donné ton anneau, à mon insu ; il a été le vendre, et en a mangé le prix. Tu lui auras encore donné ces deux colliers d'Ionie, qui pesaient chacun deux dariques, et que Praxias de Chio, le patron de vaisseau, t'avait apportés d'Ephèse où il les avait fait faire. Il était, en effet, bien nécessaire que Chéréas eût de quoi payer son écot pour faire la fête avec ses amis. Je ne parle ni de tes tuniques, ni de tes chemises ; elles sont aussi vendues, sans doute. Mais, en vérité, ce jeune homme-là est un trésor que Mercure nous a fait trouver.

MOUSARION. — Mais, ma mère, il est beau, il n'a point de barbe, il me dit qu'il m'adore, et répand des larmes si touchantes ! d'ailleurs il est fils de Déinomaque et de Lachès, sénateur de l'Aréopage. Il me promet de me prendre pour femme, et il nous fait concevoir les plus grandes espérances, si, une fois, son bonhomme de père vient à fermer l'œil.

LA MÈRE. — Cela étant, Mousarion, lorsque nous aurons besoin d'une chaussure, et que le cordonnier nous demandera deux drachmes, nous lui dirons : nous n'avons pas l'argent, mais nous allons vous donner une partie de nos espérances. Nous en dirons autant au boulanger ; et lorsqu'on nous demandera notre loyer : attendez, dirons-nous, que Lachès de Colytte soit mort ; nous vous paierons après notre mariage. N'es-tu pas honteuse d'être la seule de tes compagnes qui n'ait ni pendants d'oreilles, ni colliers, ni robe de Tarente ?

MOUSARION. — Et bien, ma mère, sont-elles plus heureuses ou plus belles que moi ?

LA MÈRE. — Non, mais elles sont plus sensées ; elles savent leur métier, et ne s'en rapportent pas à de belles paroles, ni à des jeunes gens trompeurs, qui ont toujours des serments sur le bord des lèvres. Pour toi, tu lui es fidèle, tu l'aimes comme s'il était ton époux, et tu ne recevrais dans tes bras nul autre que le seul Chéréas. Dernièrement encore, lorsque ce laboureur d'Acharne vint t'offrir deux mines, prix du vin que son père lui avait envoyé vendre, tu le refusas d'un air dédaigneux ; il est jeune cependant celui-là, et il n'a point de barbe ; mais tu avais promis ta nuit à ton Adonis.

MOUSARION. — Et quoi, ma mère, fallait-il quitter Chéréas pour recevoir un ouvrier qui sent le bouc ? Mon Chéréas a du

moins la peau douce, et c'est, comme on dit en proverbe, un petit cochon d'Acharne¹.

LA MÈRE. — J'en conviens : l'autre est un peu rustre et exhale une odeur désagréable : mais Antiphod, fils de Ménécrate, qui te promettait une mine, pourquoi ne l'as-tu pas reçu ? il est beau, poli, à-peu-près de l'âge de Chéréas.

MOUSARION. — Ah ! ma mère ; Chéréas m'a menacée, s'il me trouvait jamais avec ce jeune homme, de nous égorger tous les deux.

LA MÈRE. — Combien d'autres ont fait de semblables menaces ! Cependant cela sera cause que tu ne trouveras point d'amants ; et au lieu de mener la vie d'une courtisane, tu vivras aussi chastement qu'une prêtresse de Cérès. A propos, c'est aujourd'hui la fête de cette déesse ; qu'est-ce que ton amant t'a donné pour la célébrer ?

MOUSARION. — Je n'ai rien, maman.

LA MÈRE. — C'est donc le seul jeune homme qui ne sache pas trouver des expédients pour tirer quelque chose de son père ? Ne pouvait-il envoyer un esclave pour le tromper par un faux avis ; ou demander de l'argent à sa mère, en la menaçant, si elle ne lui en donnait pas, de s'engager comme soldat de marine ? Mais au lieu de travailler à nous être utile, il reste dans l'inaction, il nous ruine, et sans rien nous donner, ne permet pas qu'on nous donne. Crois-tu, Mousarion, que tu auras toujours seize ans, ou que Chéréas aura toujours pour toi la même tendresse, lorsqu'il sera dans l'opulence, et que sa mère lui aura trouvé quelque riche mariage ? A la vue d'une dot de cinq talents, se souviendra-t-il de ses serments, de ses larmes et de tes baisers ?

MOUSARION. — Oui, ma mère, il s'en souviendra ; et ce qui le prouve, c'est qu'il n'a point encore voulu se marier : malgré les sollicitations pressantes de ses parents, malgré la violence qu'ils ont voulu lui faire, il a toujours refusé.

LA MÈRE. — Fassent les dieux qu'il ne te trompe pas ! Mais si cela arrive, je te ferai souvenir alors de mes avis, Mousarion.

¹ Il paraît que les petits cochons d'Acharne, bourgade de l'Attique, étaient succulents et délicats.

VIII

AMPÉLIS ET CHRYSIS

AMPÉLIS. — Quand on n'est point jaloux, Chrysis, quand on ne se met point en colère, qu'on ne donne pas des soufflets, qu'on ne coupe pas les cheveux de sa maîtresse, ou qu'on ne lui déchire pas ses habits, c'est qu'on n'est pas amoureux.

CHRYSIS. — Et quoi ! sont-ce donc là les seules preuves d'amour ?

AMPÉLIS. — Oui, ma chère ; rien n'annonce mieux un homme bien enflammé : car tout le reste, les baisers, les larmes, les serments, les fréquentes visites, sont bien les marques d'un amour qui commence, et qui croit encore ; mais tout son feu ne peut bien éclater que par la jalousie : et si ton Gorgias t'a donné un soufflet, comme tu me l'assures, s'il montre une violente jalousie, tu dois en concevoir les meilleures espérances, et souhaiter qu'il agisse toujours de même.

CHRYSIS. — Toujours de même ! tu veux qu'il me donne toujours des soufflets ?

AMPÉLIS. — Non pas précisément ; mais qu'il prenne de l'humeur, si quelquefois tes yeux s'arrêtent sur un autre que sur lui : car s'il n'était pas amoureux, il ne se mettrait pas en colère en te voyant un autre amant.

CHRYSIS. — Mais je n'en ai point. C'est sans fondement qu'il me soupçonne d'aimer ce jeune homme opulent, dont je parlai un jour devant lui.

AMPÉLIS. — Il est déjà d'un favorable augure, qu'on te soupçonne d'être recherchée par les riches ; car ton amant en éprouvera plus de chagrin, il se piquera d'honneur, et craindra que ses rivaux ne le surpassent en générosité.

CHRYSIS. — Oui, mais en attendant, je n'en reçois que de mauvais traitements et des soufflets ; il ne m'a rien donné de plus.

AMPÉLIS. — Il te donnera par la suite. Les hommes jaloux deviennent généreux lorsqu'on leur cause beaucoup d'inquiétudes.

CHRYISIS. — Je ne sais pas, en vérité, pourquoi tu veux que je reçoive des soufflets.

AMPÉLIS. — Non, je ne le veux pas ; mais comme je te le dis, l'amour devient libéral quand il croit qu'on le néglige ; lorsque, au contraire, un amant est persuadé qu'il est seul favorisé, sa passion languit et s'éteint bientôt. Je te parle d'après une longue expérience, j'ai exercé la profession pendant vingt ans, et tu n'en as pas encore seize. Si tu veux, je vais te raconter ce qui m'est arrivé il y a peu d'années. J'avais pour amant Démophante l'usurier, qui demeure derrière le Pécile. Jamais il ne m'avait donné plus de cinq drachmes, et cependant il voulait être le maître. Il m'aimait, ma chère Chrysis, d'un amour très superficiel. Point de soupirs, point de larmes, point de visites nocturnes, seulement il couchait quelquefois avec moi, de loin en loin. Un jour il vint me voir ; je lui fermai ma porte (j'avais chez moi le peintre Calliade, qui m'avait envoyé dix drachmes). D'abord mon vieil usurier s'en alla en me disant des injures ; quelques jours s'étant écoulés, comme je ne l'envoyais pas chercher (Calliade était chez moi), Démophante enflammé par mon infidélité, arrive tout bouillant de colère : il voit ma porte ouverte, il entre, il me prie, il a recours aux larmes, il me frappe, il menace de tuer son rival, déchire ma robe, se livre à toute sa fureur, et finit par me donner un talent, pour lequel je vécus fidèlement avec lui pendant huit mois entiers. Sa femme disait à tout le monde que j'avais jeté sur lui quelque charme magique ; mais la jalousie seule était le charme. Fais-en usage, ma Chrysis, emploie-le avec Gorgias. C'est un jeune homme qui sera fort riche après la mort de son père.

IX

DORCAS, PANNYCHIS, PHILOSTRATE, POLÉMON,
PARMÉNON.

DORCAS. — Nous sommes perdues, maîtresse, nous sommes perdues ! Polémon est de retour de la guerre, où l'on dit qu'il s'est prodigieusement enrichi. Je l'ai vu passer, revêtu d'un manteau de pourpre, et suivi d'un grand nombre de valets. Aussitôt que ses amis l'ont aperçu, ils ont couru l'embrasser. En ce moment, j'ai reconnu derrière lui le valet qu'il avait en

partant pour son voyage : je l'ai abordé, et le saluant la première : « Et bien, Parménon, lui ai-je dit, en quel état sont vos affaires ? Rapportez-vous de la guerre beaucoup d'argent ? »

PANNYCHIS. — Ce n'était pas ainsi qu'il fallait commencer ; mais de cette manière : « Que je rends grâces aux dieux qui vous ont conservés, surtout à Jupiter hospitalier, et à Minerve guerrière ! Ma maîtresse s'informait de vous tous les jours : elle demandait où vous étiez, ce que vous faisiez. » Il fallait surtout ajouter : « Elle versait des larmes continuelles ; et ne parlait que de son cher Polémon. » Ce début eut été bien meilleur.

DORCAS. — Je n'ai pas manqué non plus de lui dire tout cela. Je ne vous en parlais point, parce que je me hâtais de vous rendre compte de ce que j'ai appris. Lorsque je fus auprès de Parménon, je commençai à le saluer en ces termes : « Sans doute, Parménon, que les oreilles vous ont souvent tinté à notre sujet, car ma maîtresse ne parlait que de vous, et toujours en pleurant. Toutes les fois que l'on recevait des nouvelles d'un combat, et qu'on disait qu'il était resté beaucoup de monde sur la place, alors elle arrachait ses cheveux, se frappait le sein ; chaque nouvelle la plongeait dans une douleur extrême. »

PANNYCHIS. — Fort bien. C'est ce qu'il fallait.

DORCAS. — Un instant après, je lui ai fait la question dont je vous parlais tout à l'heure. Il me répondit : « Nous revenons ici dans un état brillant. »

PANNYCHIS. — Et il ne t'a pas dit avant tout, que Polémon se souvenait encore de moi, et désirait me retrouver vivante ?

DORCAS. — Certainement, il me l'a bien assuré. Mais le point principal, c'est qu'il m'a appris que son maître revient chargé de richesses, qu'il a de l'or, des habits, des esclaves, de l'ivoire, qu'il ne compte plus son argent, mais qu'il le mesure au médimne. Parménon lui-même portait au doigt une bague à facettes, d'une grosseur considérable, dans laquelle brillait une pierre de trois couleurs, dont la surface étincelait de feux. Je l'ai quitté au moment où il voulait me raconter comment, après avoir traversé l'Alys, ils avaient défait un certain Tiridate, et avec quelle bravoure Polémon s'était comporté dans un combat contre les Pisides. Je suis accourue promptement

vous informer de ces nouvelles, afin que vous examiniez la conduite que vous devez tenir dans ces circonstances ; car si Polémon venait ici (et il y viendra certainement, dès qu'il se sera débarrassé des amis qui l'entourent), s'il trouvait Philostrate logé chez nous, de quelle manière croyez-vous qu'il le traitât ?

PANNYCHIS. — Cherchons, ma chère Dorcas, quelque remède à ce contre-temps fâcheux. Il ne serait pas honnête de renvoyer Philostrate, de qui j'ai reçu un talent depuis peu ; c'est d'ailleurs un riche négociant qui m'a fait de magnifiques promesses : d'un autre côté, je perdrais beaucoup à ne pas recevoir Polémon qui revient si brillant. Tu connais en outre son caractère jaloux : insupportable quand il était pauvre, que ne fera-t-il pas aujourd'hui qu'il est riche ?

DORCAS. — Le voici qui s'approche.

PANNYCHIS. — Ah ! je suis prête à m'évanouir, Dorcas. Je suis dans un embarras... Je tremble de frayeur.

DORCAS. — Voici à présent Philostrate qui vient à nous.

PANNYCHIS. — Que devenir ? Où me cacher ?

PHILOSTRATE. Eh bien, Pannychis, que tardons-nous à nous mettre à boire ?

PANNYCHIS. — Ah, malheureux ! tu me perds. *A part.* Bonjour, Polémon : il y a longtemps qu'on ne t'a vu.

POLÉMON. — Quel est cet homme qui vient à nous ? Tu ne réponds point. Fort bien ! Tu n'es plus à moi, Pannychis ? Et je suis accouru des Thermopyles ici en cinq jours ; je me hâtais de venir retrouver une pareille femme ! Mais j'ai bien mérité ce traitement. Je t'en sais gré ; et désormais je ne serai plus pillé par toi.

PHILOSTRATE. — Et qui es-tu, mon ami ?

POLÉMON. — Connais-tu Polémon de Stirie, de la tribu de Pandion, autrefois chiliarque, aujourd'hui commandant de cinq mille hommes, l'amant de Pannychis, lorsque je l'ai crue raisonnable ?

PHILOSTRATE. — Pannychis est à présent à moi. Je lui ai donné un talent, et elle en recevra encore autant dès que j'aurai disposé de mes marchandises. Suis-moi, Pannychis, et que

ce chiliarque aille, s'il le veut, porter la guerre dans le royaume des Odryses ¹.

DORCAS, à *Philostrate*. — Elle te suivra si elle le veut ; elle est libre, je pense ?

PANNYCHIS. — Que dois-je faire, Dorcas ?

DORCAS. — Il vaut mieux rentrer chez toi. Polémon est trop irrité pour t'exposer à rester avec lui. D'ailleurs sa jalousie pourrait le porter à quelques excès.

PANNYCHIS, à *Philostrate*. — Entrons, si tu veux.

POLÉMON. — Fort bien ; mais je vous prédis que c'est aujourd'hui la dernière fois que vous boirez ensemble, ou vainement serais-je accoutumé à répandre le sang. Holà ! Parménon, mes Thraces ?

PARMÉNON. — Ils sont ici tout armés : leur phalange occupe l'entrée de la cour ; le front est composé de soldats pesamment armés, les frondeurs et les archers forment les ailes, les autres sont placés derrière.

PHILOSTRATE. — Ces menaces sont bonnes pour effrayer les enfants. Vainement tu cherches à m'intimider, capitaine de mercenaires ; tu n'as jamais tué seulement un poulet : ou si tu as vu la guerre, c'était sans doute du haut de quelque rempart ; peut-être as-tu commandé une simple escouade, je veux bien te faire cet honneur.

POLÉMON. — Tu le sauras bientôt, quand tu nous verras venir à toi la lance baissée, et couverts d'armes éclatantes.

PHILOSTRATE. — Venez donc ici en ordre de bataille ; moi et Tibius, mon unique valet, nous vous recevrons à coups de pierres et de coquilles d'huîtres et vous ne saurez bientôt plus où vous réfugier.

X

CHÉLIDONION ET DROSÉ.

CHÉLIDONION. — Le jeune Clinias ne vient donc plus te voir Drosé ? Il y a bien longtemps que je ne l'ai vu chez toi.

¹ Vaste pays, situé au nord de la Thrace, si même il n'en fait partie. Il paraît par ce passage, que les Grecs le regardaient comme un pays perdu, à

DROSÉ. — Il ne vient plus, Chélidonion ; son maître l'en empêche.

CHÉLIDONION. — Quel est ce maître ? Voudrais-tu parler de Diotime, le maître de gymnase ? il est de mes amis.

DROSÉ. — Non, c'est le plus détestable des philosophes ; un certain Aristénète.

CHÉLIDONION. — Quoi ! cet homme à figure rébarbative ; dont le menton est hérissé d'une longue barbe, qui a coutume de se promener tous les jours au Pécile, entouré d'une foule de jeunes gens ?

DROSÉ. — Oui, c'est ce personnage orgueilleux que je livrerais de bon cœur au bourreau, pour qu'il le trainât par la barbe au supplice.

CHÉLIDONION. — Par quel moyen a-t-il pu persuader à Clinias de te quitter ?

DROSÉ. — Je l'ignore, Chélidonion ; mais ce jeune homme qui, depuis qu'il a commencé à vivre avec des femmes, n'avait jamais passé de nuit que dans mes bras (c'est moi qui la première l'ai initié aux mystères de Vénus), est absent depuis ces trois derniers jours. Il ne s'est pas même approché de l'entrée de ma cour. Le chagrin que me causait son absence, et je ne sais quel pressentiment de mon malheur, me déterminèrent à envoyer Nébris dans les différents endroits qu'il fréquente, pour tâcher de le découvrir, soit dans la place publique, soit au Pécile. Elle me dit à son retour, qu'elle l'avait aperçu se promener avec Aristénète, qu'elle lui avait fait de loin un signe de tête, mais que Clinias rougissant et baissant les yeux dès qu'il l'avait reconnue, n'avait plus tourné les regards de son côté. Ensuite ils sont entrés ensemble dans la ville. Nébris les a suivis jusqu'au Dipyle ; mais comme Clinias ne regardait point derrière lui, elle est revenue sans pouvoir me donner aucune nouvelle certaine de mon amant. Imagine quelle est ma situation depuis cet instant. Je ne puis deviner ce qui a pu l'indisposer contre moi. Je me suis dit à moi-même : ne lui aurais-je point causé quelque chagrin ? Serait-il devenu amoureux de quelque autre, et me

cause de son éloignement ; et Philostrate y envoie Polémon, comme nous envoyons les gens au Mississipi. Le texte grec porte à la lettre : *laisse-le aller faire le chiliarque chez les Odryses.*

haïrait-il à présent ? Ah ! sans doute son père l'empêche de venir me voir. Telles étaient les pensées qui roulaient dans mon esprit, lorsqu'enfin hier, après le repas du soir, Dromon est venu ici m'apporter une lettre de la part de Clinias. Tiens, la voilà, lis-moi-la, Chélidonion ; car tu sais lire, sans doute ?

CHÉLIDONION. — Voyons. L'écriture n'en est pas trop lisible, et les caractères confus annoncent que l'écrivain s'est dépêché. Voici ce que porte cette lettre :

« Les dieux me sont témoins, ma chère Drosé, de l'amour que j'ai toujours eu pour toi.

DROSÉ. — Ah, malheureuse que je suis ! il ne me dit seulement pas de me réjouir ¹.

CHÉLIDONION, *continuant*. — ... Si aujourd'hui je m'éloigne de toi, ce n'est point par haine, mais par nécessité. Mon père m'a remis entre les mains d'Aristénète, pour que j'apprisse la philosophie ; et celui-ci qui a découvert notre liaison, m'en a fait de violents reproches, en me disant qu'il était honteux pour le fils d'Architèlès et d'Erasiclée, de vivre avec une courtisane, et que la vertu était infiniment préférable à la volupté...

DROSÉ. — Périsses à jamais le vieux fou, qui donne de telles leçons à ce jeune homme !

CHÉLIDONION. — ... Je suis forcé de lui obéir, il me suit partout, il m'observe avec soin, et il ne m'est pas possible de tourner mes regards ailleurs que sur lui. Il me promet que, si je suis sage, et si je lui obéis en tout, il me rendra heureux, et me fera possesseur de la vertu, après m'avoir exercé par des travaux. A peine trouvais-je le temps de t'écrire cette lettre en me déroband à sa vigilance. Sois heureuse, ma chère Drosé, et souviens-toi de ton Clinias. »

DROSÉ. — Et bien ! que penses-tu de cette lettre, Chélidonion ?

CHÉLIDONION. — En général c'est le langage des Scythes ² : cependant ces derniers mots, *souviens-toi de ton Clinias*, laissent quelque espoir.

¹ Allusion au mot par lequel les Grecs commençaient ordinairement leurs lettres.

² C'est-à-dire, *cela est bien rigoureux*. Les Scythes traitaient leurs esclaves avec une rigueur extrême ; et c'est de là qu'est venu le proverbe.

DROSÉ. — Il me le semble. Mais, ma chère, je meurs d'amour pour lui. Dromon m'a dit qu'Aristénète était un pédéraste, qui, sous prétexte de la philosophie, vit avec les plus beaux jeunes gens ; il a déjà eu des entretiens particuliers avec Clinias ; il lui fait les plus belles promesses, en lui disant qu'il le rendra égal aux dieux ; et même il lui fait lire les dialogues érotiques des anciens philosophes avec leurs disciples. Enfin il obsède entièrement ce jeune homme ; mais Dromon menace d'en avertir le père de Clinias.

CHÉLIDONION. — Il fallait, Drosé, bien régaler Dromon.

DROSÉ. — Aussi l'ai-je fait. Mais je n'en aurais pas eu besoin ; car il est amoureux de Nébris.

CHÉLIDONION. — Sois tranquille, tout ira bien. Je suis d'avis d'écrire sur la muraille du Céramique, du côté où Architelès a coutume de se promener : *ARISTÉNÈTE CORROMPT CLINIAS*. Cette inscription secondera à merveille le rapport de Dromon.

DROSÉ. — Oui : mais comment feras-tu pour n'être pas vue ?

CHÉLIDONION. — Je l'écrirai la nuit avec un charbon, que je prendrai n'importe où.

DROSÉ. — Fort bien. Unissons-nous pour faire la guerre à ce philosophe orgueilleux.

XI

TRYPHÈNE ET CHARMIDE.

TRYPHÈNE. — A-t-on jamais vu prendre une courtisane avec soi, la payer cinq drachmes, et passer la nuit auprès d'elle en lui tournant le dos, en versant des larmes, en poussant des soupirs ? Hier tu n'avais aucun plaisir à boire, et seul de tous les convives, tu n'as pas voulu manger à souper ; je t'observais : depuis ce moment, tu n'as cessé de pleurer comme un enfant. Quelle peut être la cause d'une pareille conduite, Charmide ? ne me le cache pas ; j'aurai du moins gagné cela à passer avec toi la nuit sans dormir.

CHARMIDE. — Je meurs d'amour, Tryphène ; je ne puis résister à la violence de ma passion.

TRYPHÈNE. — Il paraît que ce n'est pas pour moi ; car tu ne me témoignerais pas tant de mépris ; tu ne me repousserais pas quand je veux t'embrasser ; enfin, tu n'élèverais pas entre nous un rempart de tes habits, de peur que je ne te touche. Mais, dis-moi, quelle est celle qui a su t'enflammer ? peut-être pourrai-je te servir dans tes amours. Je sais comme il faut s'y prendre pour obliger un amant.

CHARMIDE. — Sûrement tu la connais bien, et elle te connaît aussi ; car c'est une des plus célèbres courtisanes.

TRYPHÈNE. — Dis-moi son nom.

CHARMIDE. — Philémation.

TRYPHÈNE. — De laquelle veux-tu parler ? Elles sont deux. L'une demeure au Pirée, n'a perdu sa fleur que depuis peu, et a pour amant Damyllus, le fils de notre général. L'autre est celle qu'on surnomme Pagis (*le filet*).

CHARMIDE. — C'est celle-là même qui m'a pris, malheureux ! et qui me retient dans ses mailles.

TRYPHÈNE. — Et c'est pour elle que tu verses tant de pleurs ?

CHARMIDE. — Sans doute.

TRYPHÈNE. — Y a-t-il longtemps que tu en es épris ; ou ta passion est-elle nouvellement éclos ?

CHARMIDE. — Elle n'est point nouvelle. Il y aura sept mois aux fêtes de Bacchus que je vis cette belle pour la première fois.

TRYPHÈNE. — Et l'as-tu vue tout entière, ou seulement son visage et ce qu'elle consent à laisser voir, en femme qui a ses quarante-cinq ans.

CHARMIDE. — Elle jure cependant qu'elle n'en aura que vingt-deux au mois Elaphébolion prochain.

TRYPHÈNE. — En crois-tu ses serments plus que tes propres yeux ? Considère-la bien, et regarde ses tempes, où il lui reste encore quelques cheveux, car tout le reste de sa tête est couvert d'une fausse chevelure, et quand la couleur dont elle a soin de les teindre, sera effacée, tu les verras couvertes de cheveux gris. Mais que ne la presses-tu de se laisser voir toute nue ?

CHARMIDE. — Elle n'a jamais voulu m'accorder cette faveur.

TRYPHÈNE. — Ce n'est pas sans raison. Elle sait bien que

tu ne pourrais, sans dégoût, soutenir la vue des taches blanches dont elle est couverte ; car depuis la gorge jusqu'aux genoux, elle ressemble à une panthère. Et tu te désolés de ne pouvoir jouir d'une pareille beauté ? Apparemment qu'elle n'a que des rigueurs pour toi, et qu'elle méprise ta tendresse ?

CHARMIDE. — Il est vrai, Tryphène, quoique je l'aie comblée de présents : aujourd'hui, parce que je n'ai pu lui donner mille drachmes qu'elle m'a demandées, car tu sais avec quelle avarice mon père en use à mon égard, elle a reçu chez elle Moschion, et m'a fermé sa porte. Moi, pour lui rendre le chagrin qu'elle me cause, je t'ai prise pour maîtresse.

TRYPHÈNE. — Par Vénus ! je me serais bien gardée de venir, si l'on m'avait avertie que tu ne m'envoyais chercher que pour faire de la peine à une autre, et surtout à ce tombeau de Philémation. Mais il est temps que je m'en aille ; déjà le coq a chanté pour la troisième fois.

CHARMIDE. — Ne t'en va pas si promptement, Tryphène ; si ce que tu me dis de Philémation est vrai, qu'elle porte une fausse chevelure, qu'elle peint ses tempes, qu'elle a le corps couvert de taches blanches, je ne saurais plus la regarder.

TRYPHÈNE. — Demande-le à ta mère, si quelquefois elle a pris des bains avec elle. A l'égard de son âge, ton grand-père pourra te le dire, s'il est encore vivant.

CHARMIDE. — Et bien, puisqu'elle est ainsi, ôtons ce rempart qui nous divise, embrassons-nous, ma chère, et soyons vraiment l'un à l'autre : je dis pour jamais adieu à Philémation.

XII

JOESSE, PYTHIAS ET LYSIAS

JOESSE. — Tu me dédaignes, Lysias, et je t'ai bien mérité ; car jamais je ne t'ai demandé d'argent, jamais je ne t'ai fermé ma porte sous prétexte que j'avais quelqu'un ; jamais je ne t'ai engagé à tromper ton père, ou à dérober quelque bijou à ta mère pour me l'apporter, comme font toutes les autres courtisanes ; mais dès l'instant que je t'ai connu, je t'ai reçu, sans exiger aucun prix, sans te faire payer ta dépense. Tu sais combien d'amants j'ai refusés pour toi : Étoclès, qui est

aujourd'hui prytane, Prassion, le patron de vaisseau, le jeune Mélissus, qui n'a que ton âge, et que la mort de son père vient de rendre maître d'une fortune considérable. Toi seul as toujours été mon Phaon, je n'avais point d'yeux pour tout autre, je n'ai ouvert ma porte qu'à toi ; car j'étais assez insensée pour croire à la vérité de tes serments. L'excès de mon attachement m'a fait vivre avec la chasteté d'une Pénélope, malgré les cris de ma mère, qui me grondait sans cesse, et en présence de mes compagnes, me faisait un crime de ma conduite. Pour toi, dès que tu t'es aperçu de l'empire que tu avais sur moi, et que je desséchais d'amour, tu n'as cherché qu'à me causer des chagrins, tantôt en folâtrant à mes yeux avec Lycéna, tantôt en me faisant l'éloge de Magidion la joueuse de harpe, lorsque tu étais couché avec moi. Je sentais bien tes outrages, et je n'y répondais que par des larmes. Dernièrement, lorsque vous fîtes la fête, Thrason, Diphile et toi, on fit venir Cymbalion la joueuse de flûte, et Pyrallis qui est mon ennemie, tu le sais bien. Lorsque tu donnas cinq baisers à Cymbalion, je n'en fus pas très affectée, tu te faisais injure à toi-même en embrassant une pareille fille. Mais combien de signes de tête n'as-tu pas fait à Pyrallis ? Toutes les fois que tu buvais, tu lui présentais aussitôt la coupe ; et en la rendant à ton valet, tu lui as ordonné, en lui parlant à l'oreille, de ne verser à boire à nulle autre qu'à Pyrallis ; enfin tu as mordu dans une pomme, et observant l'instant où Diphile était occupé à causer avec Thrason, tu la lui as jetée adroitement dans le sein, sans chercher même à te cacher de moi. Pyrallis aussitôt l'a baisée, et l'a plongée dans sa gorge, sous son réseau. Pour quelle raison agis-tu de la sorte avec moi ? T'ai-je jamais fait la moindre injure ? T'ai-je causé le plus léger chagrin ? Sur quel autre amant ai-je arrêté mes regards ? N'est-ce pas pour toi seul que je respire ? Ah, Lysias ! que tu fais peu cas de ma tendresse ! Il t'importe peu d'affliger une femme infortunée, à qui l'amour a troublé la raison ! Mais il est une déesse, une Adrassie, qui a les yeux ouverts sur la conduite injurieuse des amants. Peut-être un jour verseras-tu des larmes, lorsqu'on te dira que Joesse n'est plus, qu'elle s'est étranglée ou précipitée au fond d'un puits la tête la première, enfin qu'elle a quitté la vie pour ne plus t'importuner de sa présence. Tu pourras triompher alors, et te vanter d'être l'auteur d'une si belle action. Mais pourquoi me lancer un coup-d'œil irrité ? Pourquoi grincer des dents ? Si tu as quelque reproche à me faire, parle, et Pythias sera notre juge.

Et quoi ! tu t'en vas sans me répondre ? Tu vois, Pythias, tout ce que j'ai à souffrir de cet ingrat.

PYTHIAS. — Quelle cruauté ! tu es un rocher, et non pas un homme, si tu n'es pas attendri par ses pleurs. Mais aussi, puisqu'il faut dire la vérité, c'est toi, Joesse, qui l'as gâté par un amour extrême, en lui faisant connaître ta faiblesse. Il ne fallait pas lui témoigner tant d'attachement : tous ces hommes deviennent fiers dès qu'ils s'aperçoivent qu'on les aime. Cesse, infortunée, de répandre des larmes ! et si tu m'en crois, ferme deux ou trois fois ta porte à cet ingrat ; bientôt tu le verras s'enflammer à son tour, et perdre la raison pour toi.

JOESSE. — Ah ! ne tiens point un pareil langage. Que dis-tu ? que je ferme ma porte à Lysias ? Fassent les dieux que lui-même ne soit pas le premier à s'éloigner de moi !

PYTHIAS. — Il ne tardera guère à revenir.

JOESSE. — Tu me perds, Pythias ; il a peut-être entendu le conseil que tu viens de me donner.

LYSIAS. — Si je reviens ici, Pythias, ce n'est pas pour cette femme, que désormais je ne saurais plus voir ; mais pour toi-même, de peur que tu ne blâmes ma conduite, et que tu ne dises encore que Lysias est inflexible.

PYTHIAS. — Sans doute, je l'ai dit, Lysias.

LYSIAS. — Tu veux donc que je puisse aimer cette Joesse, parce qu'elle verse à présent des pleurs, lorsque je sais qu'elle me trahit, et que dernièrement je l'ai surprise endormie dans les bras d'un jeune homme ?

PYTHIAS. — Eh bien ! Lysias, n'est-elle pas courtisane ? Mais, quand les as-tu surpris dormant ensemble ?

LYSIAS. — Il y a environ six jours. . . . Oui, il y a six jours, c'était le second du mois, et nous sommes aujourd'hui au septième : mon père, instruit de ma passion pour cette honnête fille, me renferma dans sa maison, et défendit au portier de m'ouvrir. Impatient de ne plus la voir, j'usai de stratagème. J'ordonnai à Dromon de se baisser auprès de la muraille, à l'endroit où elle est peu élevée, de me recevoir sur son dos, afin que je pusse aisément la franchir. Je la franchis en effet. Pour ne pas allonger mon récit, je viens, je trouve la porte de la cour soigneusement fermée. La nuit était très avancée. Je ne frappai point à la porte. Mais en la soulevant doucement,

comme j'avais déjà fait plusieurs fois, je la fis sortir de ses gonds, et j'entrai sans faire de bruit. Tout le monde dormait, je suis la muraille à tâtons, et j'arrive au lit de mon infidèle.

JOESSE. — Que va-t-il dire ? O bonne Cérés ! Quel tourment j'éprouve !

LYSIAS. — Comme j'entendais respirer deux personnes, je pensai d'abord que Lydé était couchée avec elle. Mais en tâtant, je sentis un menton fort délicat et sans barbe, et une tête rasée jusqu'à la peau, qui exhalait des parfums. En cet instant, si j'avais eu une épée, sachez que sans balancer, je les aurais. . . . Qu'avez-vous à rire ? Ce que je dis, Pythias, est-il donc si risible ?

JOESSE. — Voilà donc, Lysias, la cause de tes chagrins ? C'est Pythias qui était avec moi.

PYTHIAS. — Ne lui dis pas cela, Joesse.

JOESSE. — Et pourquoi ne le lui dirais-je pas ? Oui, mon bon ami, c'était Pythias : je l'avais envoyée prier de venir passer la nuit avec moi, pour calmer l'ennui de ton absence.

LYSIAS. — C'est Pythias qui a la tête rasée jusqu'à la peau ? Et depuis six jours il lui a poussé une pareille chevelure ?

JOESSE. — Elle a été obligée de se faire raser à la suite d'une maladie, parce que tous ses cheveux tombaient ; mais fais-lui voir, Pythias, fais-lui voir, afin de le convaincre. Tiens, voilà le jeune adultère dont tu es jaloux.

LYSIAS. — Pouvais-je m'en défendre, étant amoureux, et après avoir senti. . . ?

JOESSE. — Te voilà persuadé : veux-tu à présent que je te rende tous les chagrins que tu m'as causés en me fâchant contre toi, à mon tour, et avec bien plus de justice ?

LYSIAS. — Non, ma chère ; songeons plutôt à nous mettre à table et Pythias avec nous, je veux qu'elle soit présente à notre réconciliation.

JOESSE. — Elle restera. Que de maux j'ai soufferts à cause de toi, ô Pythias, le plus aimable de nos jeunes gens !

PYTHIAS. — Oui ; mais c'est moi qui vous ai raccommodés, et tu ne dois plus m'en vouloir, mais surtout Lysias, ne va dire à personne ce que tu sais de ma chevelure.

XIII

LÉONTICHUS, CHÉNIDAS, HYMNIS.

LÉONTICHUS. — Et dans ce combat contre les Galates, dis-lui, Chénidas, avec quelle bravoure je m'avançai hors des rangs de la cavalerie, monté sur un cheval blanc; et comment les Galates, malgré leur courage, frappés de terreur en me voyant prirent tous la fuite, sans qu'aucun d'eux osât me tenir tête. Alors je lançai mon javelot, et d'un seul coup je perçai le chef des ennemis et son cheval. Je fonds ensuite l'épée à la main sur les barbares qui résistaient encore, (car plusieurs de ceux qui formaient la phalange, l'ayant rompue, s'étaient réunis en bataillon carré), je les charge avec furie : l'impétuosité de mon cheval renverse sept de leurs guerriers, qui occupaient le premier rang; d'un coup d'épée je fends en deux la tête d'un capitaine, malgré l'épaisseur de son casque; et comme vous arriviez, Chénidas, les ennemis avaient déjà pris la fuite.

CHÉNIDAS. — Et dans la Paphlagonie, lorsque tu combattis seul à seul, contre ce grand satrape, ne te montras-tu pas d'une manière bien glorieuse?

LÉONTICHUS. — Tu as bien fait de me rappeler ce combat. Oui, c'est un de mes plus beaux exploits. Ce satrape était d'une taille énorme; il passait pour un des guerriers les plus adroits à manier les armes. Fier de ces avantages, et plein de mépris pour les Grecs, il s'avance entre les deux armées, et défie au combat singulier quiconque osera se présenter devant lui. Tout le monde était saisi d'effroi, nos capitaines, nos taxiarques, notre général même, homme d'ailleurs plein de courage : c'était Aristechmus d'Étolie. Je n'étais encore que chiliarque; j'osai néanmoins accepter le défi, et m'arrachai des bras de mes amis qui tremblaient pour mes jours, en voyant ce barbare d'une taille imposante, revêtu d'armes qui jetaient un éclat éblouissant, agiter son aigrette et branler sa lance d'une manière effrayante.

CHÉNIDAS. — Je tremblais aussi pour toi, Léontichus : tu sais combien je te suppliai de ne pas exposer tes jours, en te jurant que je ne survivrais pas un instant à ta mort.

LÉONTICHUS. — Je n'écoutai que mon audace. Je m'élançai

sur le champ de bataille, couvert d'une armure qui ne le cé-
dait en rien à celle du Paphlagonien. Un cri de surprise s'éleva
des deux camps. Les Grecs et les Barbares me reconnurent
bientôt à mon bouclier, et à l'aigrette de mon casque. Dis un
peu, Chénidas ? à qui me comparait-on en ce moment ?

CHÉNIDAS. — Et à quel autre, de par tous les dieux, sinon, à
Achille, ce vaillant fils de Thétis et de Pélée ? Tu avais sous le
casque sa noble fierté. La pourpre brillait sur tes épaules, et
ton bouclier jetait des feux étincelants.

LÉONTICHUS. — Lorsque nous fûmes en présence l'un de
l'autre, le barbare porta le premier coup, et me blessa assez
légèrement ; la pointe de sa lance m'effleura la peau, un peu
au-dessus du genou. Moi, d'un coup de javelot, je perce son
bouclier de part en part, et le frappe lui-même au milieu de
la poitrine. Il tombe, je me jette aussitôt sur lui, et lui coupe
la tête d'un coup de mon épée. Je le dépouille de ses armes, et
je reviens au camp, portant sa tête sur la pointe de ma lance,
et tout couvert de son sang.

HYMNIS. — Ah ! fi donc, Léontichus ! tout ce que tu me
racontes-là est horrible, exécrable. On ne peut t'envisager sans
frémir, lorsque tu fais gloire d'un pareil carnage. Je ne veux
plus boire ni coucher avec toi.

LÉONTICHUS. — Je te paierai le double.

HYMNIS. — Non, je ne pourrais dormir entre les bras d'un
meurtrier.

LÉONTICHUS. — Mais tu n'as rien à craindre, Hymnis. C'est
en Cappadoce que tout cela s'est passé. Aujourd'hui je suis en
paix.

HYMNIS. — Ah ! tu es un homme abominable. Le sang décou-
lait sur toi de cette tête que tu portais au bout d'une pique...
Et j'embrasserais, je caresserais un pareil monstre ! Au nom
des Grâces, il n'en sera rien. Cet homme est aussi cruel que
le bourreau.

LÉONTICHUS. — Si tu m'avais vu sous les armes, je suis sûr
que tu serais devenue amoureuse de moi.

HYMNIS. — Le seul récit de tes cruautés me fait frissonner, et
me cause des nausées. Il me semble que je vois autour de toi
les ombres des infortunés que tu as massacrés, et surtout celle
de ce pauvre capitaine à qui tu as fendu la tête en deux. Que

serait-ce si j'avais été témoin de ce spectacle affreux, si j'eusse vu le sang couler, et les morts renversés sur la poussière ? J'en serais morte, je pense, de frayeur, moi qui n'ai jamais vu égorger un poulet.

LÉONTICHUS. — Quoi ! tu es si faible, si poltronne, Hymnis ? Je croyais te faire plaisir en te racontant mes exploits.

HYMNIS. — Amuse par ces récits les Danaïdes ou les femmes de Lemnos¹. Moi je retourne promptement chez ma mère, attendre que le jour reparaisse. Suis-moi, Grammé ; et toi, brave chiliarque, massacre, égorge à présent tous ceux que tu voudras.

LÉONTICHUS. — Demeure, Hymnis : demeure donc... Elle est partie !

CHÉNIDAS. — C'est ta faute. Tu as effrayé cette jeune fille encore simple, en agitant ton aigrette, et en racontant des prouesses incroyables. Je l'ai vue pâlir dès le commencement de ton récit : lorsque tu en étais à fendre la tête de ce capitaine, elle a changé de visage et frémi de tout son corps.

LÉONTICHUS. — Je croyais me rendre plus aimable à ses yeux. Mais c'est toi aussi qui as contribué à me perdre, en me donnant l'idée de ce combat singulier.

CHÉNIDAS. — Il fallait bien t'aider à mentir ; car je voyais le motif de cette fanfaronnade. Mais tu as rendu ce combat trop terrible. C'était bien assez de couper la tête au malheureux Paphlagonien ; qu'était-il besoin de la planter au bout d'une pique, et de te faire inonder de son sang ?

LÉONTICHUS. — Il est vrai, ce trait est révoltant, Chénidas. Le reste du combat du moins n'était pas mal imaginé. Mais, cours après elle, et tâche de l'engager à revenir passer la nuit avec moi.

CHÉNIDAS. — Je lui dirai donc que toutes ces histoires sont autant de mensonges, que tu as fabriqués dans le dessein de lui paraître brave ?

LÉONTICHUS. — Cela serait trop honteux, Chénidas.

CHÉNIDAS. — Il n'y a pas d'autre moyen de l'engager à revenir. Ainsi choisis, ou de faire détester ta bravoure, ou de coucher avec Hymnis en lui avouant tes mensonges.

¹ Qui tuèrent leurs époux.

LÉONTICHUS. — L'un et l'autre parti est bien dur. Je préfère cependant de coucher avec Hymnis. Va donc, et dis-lui qu'à la vérité j'ai menti, mais non pas en tout.

XIV

DORION ET MYRTALE

DORION. — Tu me bannis à présent de chez toi, Myrtale, parce que je suis devenu pauvre. Lorsque je te faisais des présents, j'étais ton amoureux, ton mari, ton maître, tout en un mot. Aujourd'hui que je suis ruiné sans ressources, tu me renvoies ! Tu as pris pour amant ce gros marchand Bithynien. En vain je me tiens à la porte que j'arrose de mes pleurs, c'est lui qui est à présent le bienaimé ; lui seul entre dans ton logis, y passe les nuits entières : tu te vantes même d'être grosse de lui.

MYRTALE. — En vérité, Dorion, cela me suffoque, lorsque je t'entends dire que tu m'as fait de grands présents, et que c'est pour moi que tu t'es ruiné. Compte un peu tout ce que tu m'as donné depuis que nous nous connaissons, et tu verras.

DORION. — Et bien, comptons, Myrtale. Premièrement, une chaussure de Sicyone, qui m'a coûté deux drachmes. Mets deux drachmes.

MYRTALE. — Oui, mais tu as passé deux nuits avec moi.

DORION. — A mon retour de Syrie, un vase d'albâtre rempli de parfums de Palestine. Il valait aussi deux drachmes ; j'en jure par Neptune.

MYRTALE. — Et moi, ne t'ai-je pas donné, quand tu t'es embarqué, cette petite tunique qui descend jusqu'aux genoux, et qu'Epiurus, le commandant de la proue, avait oubliée chez moi ? Elle devait te servir quand tu manieras la rame.

DORION. — Epiurus l'a reconnue sur moi dernièrement à Samos, et il me l'a reprise ; mais ce ne fut qu'après l'avoir bien défendue. De plus, je t'ai apporté des oignons de Cypre, cinq anchois, et quatre perches, lorsque je revins du Bosphore. Quoi encore ?... Ah ! huit biscuits de mer dans leur corbeille, et un cabas de figues de Carie. Dernièrement encore

des sandales dorées que j'apportai de Pature, ingrate, et un grand fromage de Gythium¹.

MYRTALE. — Tout cela vaut peut-être cinq drachmes.

DORION. — N'est-ce pas tout ce que pouvait faire un pauvre matelot qui gagne sa vie à ramer ? Mais aujourd'hui que je commande le flanc droit du navire, tu me méprises ! Dernièrement à la fête de Vénus, n'ai-je pas déposé à ses pieds une drachme d'argent à ton intention ? Et une chaussure de deux drachmes que j'ai donnée à ta mère ; et ta Lydé, à qui souvent je mets dans la main, tantôt deux oboles, tantôt quatre. Toutes ces sommes réunies, feraient la fortune d'un matelot.

MYRTALE. — Oui, tes oignons, tes anchois.

DORION. — Sans doute. Je n'avais rien de plus à te donner. Crois-tu que je serais rameur si j'étais riche ? Cependant je n'ai jamais rien donné à ma mère, pas même une tête d'ail. Je voudrais bien savoir à présent quels sont les cadeaux que tu as reçus de ton Bithynien ?

MYRTALE. — D'abord cette tunique que tu vois. Il m'a acheté en outre ce gros collier.

DORION. — Ce collier ? Je te le connaissais depuis longtemps.

MYRTALE. — Celui que tu m'as vu était bien plus mince. De plus, ces pendants d'oreilles et ce tapis. Dernièrement il m'a donné deux mines, il a payé notre loyer pour nous. Ce ne sont pas là des sandales de Patare, des fromages de Gythium, ni des babioles.

DORION. — Mais tu ne nous dis pas comment est fait ce bel amoureux que tu presses toutes les nuits dans tes bras : un homme âgé de plus de cinquante ans, complètement chauve, et dont le teint ressemble à la carapace d'un cancre. As-tu jamais vu ses dents ? Que de grâces on y voit briller, surtout lorsqu'il chante, et qu'il veut faire l'aimable ! C'est l'âne qui braie après la lyre. Jouis à ton gré de ce tendre amant, dont tu es bien digne. Puisse-t-il naître de vous deux un poupon qui ressemble à son père ! Pour moi je saurai bien trouver, ou Delphis, ou Cymbalion, ou cette joueuse de flûte qui demeure dans mon voisinage, ou quelque autre enfin. Tout le

¹ Petite ville maritime de Laconie.

monde ne peut pas donner des colliers, et deux mines à la fois.

MYRTALE. — Heureuse la belle qui t'aura pour amant, Dorion ; tu lui apporteras des oignons de Cypre et du fromage, lorsque tu reviendras de Gythium.

XV

COCHLIS ET PARTHÉNIS.

COCHLIS. — Qu'as-tu donc à pleurer, Parthénis, et d'où reviens-tu avec tes flûtes ainsi brisées ?

PARTHÉNIS. — C'est ce grand soldat Étolien qui m'a donné des soufflets, parce qu'il m'a trouvée jouant de la flûte chez Crotale sa maîtresse, que Gorgus son rival avait payée pour faire la fête avec lui. Pendant que nous étions à souper, il est entré comme un furieux, a renversé la table et les vases, a brisé mes flûtes, et prenant par les cheveux ce rustre de Gorgus, il l'a traîné de cette manière hors de la salle du festin, secondé par un de ses camarades ; Dinomaque, c'est ainsi, je crois, qu'on appelle ce soldat, l'a battu si cruellement, que je ne sais si cet homme est mort ou en vie. Le sang lui sortait en abondance par les narines ; il a le visage enflé et tout meurtri de coups.

COEHLIS. — Est-ce un accès de fureur, ou un effet de l'ivresse ?

PARTHÉNIS. — C'est la jalousie qui le transportait, unie à un amour extrême. Crotale, je crois, lui avait demandé deux talents pour vivre avec lui seul. Dinomaque ne voulant pas les donner, elle lui ferma la porte au nez à ce qu'on dit ; ensuite elle envoya chercher Gorgus d'Œnée, riche laboureur, qui depuis longtemps était amoureux d'elle, se mit à boire avec lui, et me fit venir pour leur jouer de la flûte. Déjà le festin était avancé, je faisais entendre un air Lydien ; notre laboureur se levant de table se mit à danser, Crotale l'applaudissait, et tout allait au mieux, lorsque tout-à-coup on entend un grand bruit, accompagné de cris, on frappe à coups redoublés à la porte de la cour. Huit jeunes gens vigoureux entrent ; ce brutal était à leur tête. Ils renversent aussitôt tout ce qu'ils rencontrent,

battent Gorgus, comme je te l'ai dit, le jettent à terre et le foulent aux pieds. Crotale se sauva, je ne sais comment, chez Thespiade sa voisine. Dinomaque me donna des soufflets, brisa mes flûtes, et me les jetant au nez : « Va-t'en aux corbeaux » me dit-il. Je cours à présent porter mes plaintes à mon maître. Le laboureur va trouver quelques amis qui habitent la ville, pour les engager à livrer le Mégarien entre les mains des Prytanes.

COCHLIS. — Voilà tout ce que l'on gagne à ces amours soldatesques, des coups et des procès. Écoute ces militaires, ils sont tous capitaines ou chiliarques ; mais faut-il donner quelque chose, « Attendez la revue, vous disent-ils, je toucherai alors ma paie, et je ferai tout ce que vous désirez. » Puissent-ils périr jusqu'au dernier ! ce sont tous des fanfarons. Pour moi, je fais bien ; car je n'en reçois pas un seul. J'aime mieux un pêcheur, un matelot, un laboureur de ma condition, qui fait peu de compliments mais souvent des cadeaux. Quant à ces hommes qui font flotter des panaches, qui racontent perpétuellement des combats, chansons, Parthénis !

Fin des Dialogues des Courtisanes.

LA MORT DE PERÉGRINUS¹

Lucien à Cronius, Prospérité².

Le malheureux Pérégrius, ou Protée, comme il aimait à se faire appeler, vient d'éprouver le même sort que le Protée d'Homère. Le désir de se faire un nom lui avait déjà fait prendre mille formes différentes, et jouer une infinité de personnages ; enfin, cet amour insensé de la gloire l'a déterminé à se changer en feu. Cet admirable philosophe s'est brûlé comme un autre Empédocle. La seule différence est que ce dernier a eu soin que personne ne le vit se précipiter dans les gouffres de l'Etna ; au lieu que mon héros a choisi l'assemblée la plus nombreuse de la Grèce, pour monter, en présence d'un grand nombre de spectateurs, sur le bûcher qu'il s'était construit lui-même, et pour avoir une foule d'auditeurs des beaux discours qu'il débita aux Grecs quelques jours avant d'accomplir son audacieuse résolution.

Il me semble que je te vois éclater de rire au récit de la sottise de cet orgueilleux vieillard. Tu t'écrieras, sans doute, quelle extravagance ! quelle gloire chèrement achetée et tu pousseras toutes les exclamations qui nous sont habituelles en pareil cas ! Mais ce n'est que de loin, et en sûreté, que tu parles ainsi ; tandis que moi j'ai tenu ce langage auprès de son bûcher, à une foule de témoins que mes paroles ont choqués, et qui admiraient la folie de ce vieillard imbécile. Quelques-uns, à la vérité, se moquaient de lui ; cependant peu s'en est fallu que je ne fusse déchiré par les cyniques, comme Actéon le fut autrefois par ses chiens, et son cousin Penthée par les Ménades.

¹ 165 av. J.-C.

² Ce *Cronius*, auquel cette lettre est adressée, était vraisemblablement un philosophe Epicurien. Il n'est point connu d'ailleurs.

Ecoute à présent le récit de la pièce. Tu connais le poète, tu sais que sa vie fut un tissu d'aventures plus tragiques que celles qu'ont célébrées Eschyle et Sophocle.

J'arrivais en Élide pour assister aux jeux, lorsqu'en traversant le gymnase, j'entendis un philosophe cynique, qui, d'une voix rude et forte, débitait sur la vertu ces lieux communs si souvent rebattus, et distribuait indifféremment des injures à tout le monde. Après avoir bien crié, il finit par parler de Protée. Je vais essayer de te rendre, aussi bien que je le pourrai, tout ce qu'il dit à ce sujet. Tu reconnaitras facilement l'orateur à son style, car tu as eu plus d'une occasion d'entendre ces intrépides braillards.

« On ose, disait-il, traiter d'orgueilleux et de téméraire le dessein de Protée. O Terre ! ô Soleil ! ô Fleuves ! ô Mers ! ô Hercule, notre patron ! Protée, qui dans la Syrie a souffert la captivité d'une longue prison ; Protée qui a abandonné à sa patrie plus de cinq mille talents ; Protée que l'amour de la vérité a fait exiler de Rome, lui dont les actions sont plus brillantes que le soleil, et qui pourrait le disputer en vertus à Jupiter Olympien. Quoi donc ! on l'accuse de forfanterie, parce qu'il veut sortir de cette vie par le feu. Hercule ne s'est-il pas brûlé ? Esculape et Bacchus ne sont-ils pas morts frappés par le feu céleste ? Empédocle enfin ne s'est-il pas précipité dans les cratères de l'Etna ? »

Tels étaient, à peu près, les discours de Théagène (c'est ainsi que s'appelait ce cynique à voix bruyante). Je demandai à quelqu'un des assistants, quel rapport il y avait entre Protée et le feu, et ce que signifiait cette comparaison avec Hercule et Empédocle. « C'est, me dit-on, que Protée doit se brûler aux jeux olympiques. » Et pour quelle raison, repris-je ? On voulut me répondre ; mais le cynique faisait un tel bruit, qu'il ne me fut pas possible d'en entendre davantage. Il fallut donc écouter avec patience le reste de sa harangue, malgré son bavardage extrême, et supporter les hyperboles admirables dont il se servait pour louer Protée. En effet, dédaignant de le mettre en parallèle avec le philosophe de Sinope, ou son maître Antisthène, il l'élevait au-dessus de Socrate, il défiait Jupiter même de soutenir la comparaison. Cependant bientôt après, tous deux lui parurent égaux. Voici de quelle manière il termina son discours.

« L'univers ne possède que deux ouvrages merveilleux, Protée et Jupiter Olympien. Ce dernier est le chef-d'œuvre de Phidias ; mais l'autre est celui de la nature. Hélas ! cet orne-

ment du monde va bientôt disparaître de la vue des hommes, pour aller s'asseoir parmi les immortels. La flamme va le porter dans les cieux. Il nous laisse dans la tristesse et dans les larmes, semblables à des enfants qui ont perdu leur père. »

La chaleur avec laquelle Théagène avait parlé, l'avait mis tout en sueur. Quand il fut à cet endroit de son discours, il se mit à pleurer de la manière du monde la plus risible, et termina la scène par faire semblant de s'arracher les cheveux. Alors quelques cyniques l'emportèrent au moment où il poussait des sanglots, sans doute pour le consoler.

Un instant après, un autre philosophe monta à la tribune ; et, sans donner au peuple le temps de se disperser, il fit sa libation sur les premières victimes qui brûlaient encore ¹. Son exorde fut de rire à gorge déployée, et de manière à faire voir que c'était de bon cœur. Ensuite il parla ainsi :

« Puisque ce coquin de Théagène a fini son discours par les pleurs d'Héraclite, il est bien juste que je commence le mien par les rires de Démocrite ». Il se mit à rire de nouveau, et avec plus de force, de manière qu'il nous obligea presque tous à en faire autant.

Enfin reprenant son sérieux : « Après, dit-il, les discours ridicules que nous venons d'entendre, après que nous avons vu des vieillards insensés faire, pour ainsi dire, des tours de bateleurs au milieu de cette assemblée, pour un sujet aussi méprisable, que puis-je faire de mieux, ô Grecs ! que de vous faire connaître quel est ce beau bijou qui doit se rôtir aujourd'hui. Écoutez-moi, je vous prie ; personne n'est plus au fait de ses actions et de son caractère, c'est par ses propres concitoyens que j'en ai été instruit, et ils ont été dans la nécessité de le bien connaître.

Ce beau chef-d'œuvre de la nature, ce modèle digne du ciseau de Polyclète², commençait à peine à être compté parmi les hommes, qu'il fut surpris en adultère dans une ville d'Arménie. Il voulut s'enfuir sur le toit de la maison ; mais ayant été arrêté, il subit la peine du fouet, et fut trop heu-

¹ Lucien, par cette métaphore, veut dire que ce philosophe parla sur le champ, sans donner aux auditeurs le temps d'oublier le discours de Théagène, ou, selon notre manière de parler populaire, *tandis que le discours de Théagène était encore tout chaud*...

² Polyclète, fameux sculpteur, avait fait une statue de Mercure, si parfaite dans ses proportions, qu'on l'appelait *le Modèle*.

reux de s'enfuir avec un raifort dans le derrière¹. Quelque temps après, il corrompit un jeune homme, et ce ne fut qu'en donnant trois mille drachmes à ses parents, qui étaient pauvres, qu'il obtint d'eux de ne point être dénoncé au gouverneur d'Asie. Mais je crois devoir passer ces bagatelles sous silence; ce beau modèle n'était alors qu'une masse de boue informe. Cependant la manière dont il a traité son père mérite d'être rapportée. Vous avez tous entendu dire, et vous savez comment il étrangla ce pauvre vieillard, qu'il ne voulut pas laisser vivre au-delà de soixante ans. Ce crime fut bientôt divulgué; et Protée, contraint de prendre la fuite et de se condamner à l'exil, erra longtemps de contrée en contrée.

Ce fut vers ce temps qu'il apprit les secrets admirables de la religion des chrétiens, en s'associant en Palestine avec quelques-uns de leurs prêtres et de leurs docteurs²... Que vous dirai-je de plus? Il leur fit bientôt voir qu'ils n'étaient que des enfants en comparaison de lui. Il était tout à la fois prophète, pontife, et chef de leurs assemblées, jouait à lui seul tous les rôles, expliquait leurs livres, en composait lui-même. Les chrétiens le regardèrent comme un dieu, en firent leur législateur, et lui donnèrent le titre de préfet. En conséquence ils adorent ce grand homme, qui a été crucifié en Palestine, pour avoir introduit ce nouveau culte dans le monde.

Protée ayant été arrêté comme chrétien, fut jeté en prison. Cet événement lui procura pour le reste de sa vie une grande autorité, et lui valut la réputation d'avoir fait des miracles. Rien n'était plus capable de flatter sa vanité. Du moment qu'il fut dans les fers, les chrétiens, qui regardaient son malheur comme le leur propre, mirent tout en œuvre pour l'enlever; et comme cela leur était impossible, ils lui rendirent du moins toute sorte de services avec un zèle et un empressement infatigables.

Dès le matin on voyait rangée autour de la prison une foule de vieilles femmes, de veuves et d'enfants orphelins. Les principaux chefs de la secte passaient la nuit avec lui, après avoir corrompu les geôliers; ils faisaient apporter des mets de toute espèce, et prononçaient des discours sacrés. Enfin le vertueux Pérégrinus, il portait encore ce nom, était appelé par eux le nouveau Socrate.

¹ C'était le supplice des adultères chez les Grecs, principalement chez les Athéniens.

² Il y a ici une lacune dans le texte.

Bien plus, quelques villes d'Asie lui envoyèrent des députés au nom de tous les chrétiens, pour le consoler, lui apporter des secours et défendre sa cause. Il n'est pas possible d'exprimer avec quelle promptitude ils vont au secours de ceux de leur secte qui éprouvent un pareil malheur ; rien ne leur coûte alors. Aussi Pérégrinus, sous le prétexte de ses fers, reçut des richesses considérables, et se fit un gros revenu. Ces malheureux croient qu'ils sont immortels, et qu'ils vivront éternellement. En conséquence ils méprisent les supplices, et se livrent volontairement à la mort. Leur premier législateur leur a persuadé qu'ils étaient tous frères. Dès qu'une fois ils ont changé de culte, ils renoncent aux dieux des nations, et adorent ce sophiste crucifié dont ils suivent les lois. Comme ils reçoivent ses préceptes avec une confiance aveugle, ils méprisent tous les biens, et les croient communs. Si donc il s'élevait parmi eux un imposteur adroit, il pourrait s'enrichir très promptement, en se moquant de ces hommes simples et crédules.

Cependant Pérégrinus fut bientôt délivré de ses fers par le gouverneur de Syrie, dévoué aux lettres et à la philosophie ; il savait que notre cynique était assez fou pour se livrer à la mort, dans le dessein de s'illustrer ; ne le jugeant digne d'aucune punition, il le mit en liberté.

De retour dans sa patrie, Pérégrinus trouva tous les esprits encore échauffés par le meurtre de son père. Plusieurs personnes étaient résolues de lui intenter une accusation. Pendant son absence, la plus grande partie de ses biens avait été pillée. Il ne lui restait plus qu'un héritage de campagne de la valeur de quinze talents. Toute la fortune que son père avait laissée, pouvait se monter au plus à trente talents, et non pas à cinq mille, comme l'a ridiculement avancé Théagène ; car la ville entière des Pariens¹, et cinq de ses voisines, ne seraient jamais vendues cette somme, quand on y joindrait les habitants, les bestiaux, et tout ce qui peut en dépendre.

Déjà l'accusation allait éclater. Un orateur était sur le point de s'élever contre lui. Le peuple témoignait hautement son indignation, ceux qui avaient connu le bon vieillard le plaignaient d'avoir été tué d'une manière si impie. Mais admirez comment le prudent Protée trouva moyen d'échapper à la condamnation, et sut éviter le danger qui le menaçait. Il

¹ Cette ville, patrie de Pérégrinus, se nommait Parium : elle était située sur l'Hellespont, au-dessus de Lampsaque.

laisse croître ses cheveux, s'affuble d'un mauvais manteau : une besace sur l'épaule, et un bâton à la main, il se rend à l'assemblée des Pariens, travesti d'une manière tout-à-fait tragique. Il se montre à ses concitoyens dans son nouveau costume, et déclare qu'il leur abandonne tout le bien que lui avait laissé son père, d'heureuse mémoire. A peine l'eut-on entendu, que le peuple, parmi lequel il se trouve des gens pauvres, baillant aux distributions, se mit à crier : Voilà un vrai philosophe ! un homme qui aime sa patrie, digne émule de Diogène et de Carès. Ce langage ferma la bouche à ses ennemis ; et si quelqu'un, en ce moment, eût entrepris de parler du meurtre du vieillard, on l'aurait lapidé sur le champ.

Il reprit une seconde fois la vie errante et vagabonde. Une troupe de chrétiens qui lui servaient de satellites, fournissait à ses besoins, et l'entretenait dans l'abondance. Il vécut un certain temps de cette manière ; mais ayant violé quelqu'un de leurs préceptes (on l'avait vu, je crois, manger des viandes qui leur sont défendues), les chrétiens l'abandonnèrent. Alors ne sachant plus comment subsister, il imagina de redemander les biens qu'il avait abandonnés à sa patrie. A cet effet il présenta sa requête à l'Empereur, le suppliant d'ordonner que ses biens lui fussent rendus. Mais les Pariens ayant envoyé des députés à Rome, pour s'opposer à la demande de Protée, il échoua dans ses prétentions. L'empereur ordonna que les choses resteraient dans l'état où elles étaient, puisque la donation avait été volontaire.

Dans ces circonstances, Protée entreprit un troisième voyage. Il se rendit en Égypte auprès d'Agathobule. Ce fut là qu'il fut initié dans la profession admirable qu'il exerce aujourd'hui. La tête à moitié rasée, le visage barbouillé de boue, il commettait à la vue du peuple qui l'entourait, les actes les plus infâmes, et cherchait à prouver qu'elles étaient du nombre de celles que l'on appelle *indifférentes*. Il se frappait, et se faisait frapper sur le derrière avec un bâton ; faisait des tours de force, et commettait mille indécences.

Après s'être ainsi formé à cette école, il s'embarqua pour l'Italie. A peine sorti du vaisseau, il se mit à injurier tout le monde, sans même respecter dans ses discours la personne de l'Empereur. Il connaissait le caractère doux et humain de ce prince, et il hasardait tout, sachant qu'il ne courait aucun risque. En effet, l'Empereur méprisa ses discours insolents, et ne crut pas devoir punir pour des paroles, un homme revêtu

du nom de philosophe, qui d'ailleurs, en qualité de cynique, faisait profession de dire des injures. Ce fut pour Protée une occasion d'accroître sa réputation. Déjà même il se trouvait des imbéciles qui admiraient ses extravagances. Mais enfin, le gouverneur de la ville, homme prudent et sensé, voyant que notre cynique excédait toutes bornes, le renvoya, en lui disant que Rome n'avait pas besoin d'un philosophe tel que lui. Néanmoins, ce bannissement contribua encore à sa gloire ; chacun disait que sa franchise et sa hardiesse à dire la vérité lui avaient mérité cet exil. On le comparait à Musonius, à Dion, à Épictète, et à tous ceux qui avaient eu le même sort.

De retour en Grèce, il se mit tantôt à déclamer contre les Eléens, tantôt à solliciter tous les Grecs à prendre les armes contre les Romains. Une autre fois il osa invectiver un homme du premier mérite, respectable par sa dignité¹, et par ses connaissances littéraires : lui reprocha d'avoir amolli les Grecs, parce qu'entre plusieurs services importants que cet homme avait rendus à la Grèce, il avait amené de l'eau dans l'Olympie, et procuré à tous les spectateurs des jeux, les moyens d'étancher la soif qui les dévorait auparavant. Il aurait fallu, selon Protée, qu'ils eussent enduré cette soif ardente, et même qu'ils fussent morts des maladies violentes qui régnaient auparavant dans ce pays, dont la sécheresse est extrême. En tenant ces discours, Protée ne laissait pas que de s'abreuver de cette eau. Aussi, peu s'en fallut que le peuple ne le lapidât. Déjà il le poursuivait les pierres à la main ; mon héros, pour éviter la mort, se réfugia prudemment à l'autel de Jupiter. A l'Olympiade suivante, il récita aux Grecs un discours qu'il avait composé pendant les quatre années d'intervalle, et par lequel il faisait un éloge pompeux de l'homme qui avait amené de l'eau à Olympie, et se justifiait lui-même d'avoir pris la fuite.

Cependant il tomba bientôt dans le mépris ; il ne s'attirait plus aucune considération, et ne jouait depuis longtemps qu'un personnage insipide. Enfin ne pouvant plus rien inventer de nouveau, rien qui pût exciter l'admiration de ses spectateurs, seule capable de satisfaire cette soif ardente de la gloire qui l'a toujours dévoré, il imagina le projet insensé de se précipiter dans un bûcher ardent ; et la dernière olympiade, il annonça à tous les Grecs qu'il se brûlerait aux jeux suivants. Aujourd'hui, pour mettre le comble à son extrava-

¹ Peut-être Hérode Atticus.

gance, il creuse, dit-on, une fosse profonde, la remplit de bois, et promet de faire voir un courage extraordinaire.

Il devrait, ce me semble, attendre courageusement la mort, et ne pas fuir lâchement de cette vie. Mais s'il veut absolument mourir, ce n'est pas le feu qu'il doit employer. Qu'est-il besoin d'étaler tout cet appareil tragique, et de montrer tant d'ostentation ? N'est-il pas mille autres moyens de sortir de ce monde ? Si c'est pour imiter Hercule qu'il a préféré ce genre de mort, que ne va-t-il, comme ce héros, se brûler secrètement sur quel que montagne éloignée et couverte de bois, accompagné de Théagène, qui lui servira de Philoctète. Mais non, c'est à Olympie, c'est en présence de toute la Grèce assemblée qu'il doit monter sur une espèce de théâtre pour se brûler. Toutefois il a raison de vouloir mourir par le feu. C'est le supplice réservé aux parricides et aux impies. Mais il s'y prend, ce me semble, un peu tard ; c'était dans le tau-reau de Phalaris qu'il devait expier ses forfaits, et non dans un bûcher dont la flamme et la fumée l'étoufferont dès qu'il ouvrira la bouche. En effet, plusieurs personnes m'ont assuré que ce genre de mort était le plus prompt de tous, et qu'en ouvrant la bouche, on mourait à l'instant.

Protée s'imagine sans doute donner un spectacle imposant, en faisant voir un homme se brûler dans un lieu où il n'est pas permis d'enterrer¹ même ceux qui y sont morts. Mais ne savez-vous pas qu'autrefois un fou cherchant à s'immortaliser, et ne pouvant y réussir par d'autres moyens, mit le feu au temple de Diane d'Ephèse. Le projet de Protée est une impiété de cette nature, et vous fait connaître à quel point est violent cet amour de la gloire dont il est tourmenté.

Il prétend que c'est pour le bien de l'humanité qu'il agit ainsi. C'est pour apprendre aux hommes à mépriser la mort, et à braver les tourments. Je lui demanderais volontiers, ou plutôt à vous-mêmes, ô Grecs, souhaiteriez-vous que les scélérats devinssent ses disciples, et qu'ils imitassent son intrépidité à affronter la mort, le feu et les supplices ? Non, certes ! je suis bien persuadé que vous ne le voudriez pas. Comment donc Protée, en donnant cet exemple, pourra-t-il séparer les honnêtes gens des scélérats, afin d'être utile aux uns, sans rendre en même temps les autres plus hardis et plus téméraires ? Supposons toutefois qu'il n'ait pour témoins que ceux

¹ La plaine d'Olympie était consacrée à Jupiter, raison pour laquelle il n'était pas permis d'y donner la sépulture.

auxquels un pareil spectacle peut être utile, je vous demanderai encore, si vous désireriez que vos enfants suivissent un pareil exemple. Je suis loin de le penser. Mais qu'est-il besoin de vous faire cette question ? Les disciples eux-mêmes ne veulent point marcher sur les traces de leur maître. Ne pourrait-on pas reprocher à Théagène, que se piquant d'imiter les vertus de Protée, il ne veut pas l'accompagner et monter avec lui vers Hercule ? Il ne tiendrait qu'à lui cependant de parvenir en un instant à la félicité suprême, en s'élançant dans le brasier la tête la première. Ce n'est point par la besace, le bâton et le manteau qu'il doit lui ressembler. Ces choses sont aussi faciles que peu dangereuses ; tout le monde en est capable. C'est dans les actions importantes qu'il doit le prendre pour modèle. Qu'à son exemple, il construise un bûcher de souches de figuier vert, et se fasse étouffer par la fumée.

Le feu n'est pas l'apanage du seul Hercule ou d'Esculape ; c'est aussi le supplice des sacrilèges et des meurtriers que l'on voit tous les jours condamnés à périr de cette manière. Mais qu'il vaut bien mieux pour des cyniques mourir dans la fumée, puisqu'elle est leur apanage particulier ! Cependant si Hercule a osé se brûler, c'est, comme le dit la tragédie, parce qu'il était transporté de fureur, et dévoré par les tourments que lui causait la chemise ensanglantée du Centaure. Quelle raison peut déterminer Protée à se précipiter dans le feu ? Il veut, sans doute, montrer sa constance et son courage, et imiter les Brachmanes. C'est à eux, en effet, que l'a comparé Théagène, comme s'il ne pouvait se trouver dans les Indes des hommes insensés et remplis d'une vanité ridicule. Toutefois, j'y consens, qu'il suive leur exemple. Ils ne s'élancent point dans les flammes, si nous en croyons Onésicrite, amiral d'Alexandre, qui vit Calanus se brûler ; mais lorsqu'ils ont construit leur bûcher, ils se tiennent auprès, restent immobiles, et endurent quelque temps l'action du feu ; ensuite ils montent sur le bûcher sans changer de maintien, se couchent et se laissent consumer sans faire le moindre mouvement. Qu'y aura-t-il de si merveilleux dans l'action de Protée, si, en s'élançant dans le feu, il meurt aussitôt enveloppé par les flammes ? D'ailleurs il conserve quelque espérance de se sauver aux dépens de quelque brûlure, à moins, comme on le dit, qu'il ne creuse une fosse profonde dans laquelle le bûcher sera placé.

Cependant quelques personnes prétendent qu'il changea de résolution. Déjà même il raconte certains songes, qui annoncent que Jupiter ne souffrira pas que l'on souille un lieu qui

est consacré. Qu'il soit tranquille à cet égard : je réponds qu'aucun dieu ne témoignera de colère de voir Pérégrinus faire une fin misérable. D'ailleurs, il ne lui sera pas facile de se rétracter. Les cyniques qui l'entourent, l'enflamment et l'excitent continuellement. Ils ne lui permettront pas d'éprouver la moindre faiblesse. S'il pouvait, en se précipitant dans le feu, en entraîner deux ou trois avec lui, ce serait la seule bonne action qu'il aurait faite en sa vie.

On m'a dit encore qu'il ne voulait plus qu'on l'appelât Protée, et qu'il avait changé ce nom en celui de Phénix, oiseau des Indes, qui se brûle lorsqu'il est parvenu à une extrême vieillesse. Il répand parmi le peuple d'anciens oracles, qui veulent qu'on le regarde après sa mort comme le génie tutélaire de la nuit. Il est clair qu'il demande des autels, et il espère qu'on lui dressera une statue d'or. Je ne serais point étonné que, parmi tant de sots, il s'en trouvât quelques-uns qui prétendissent avoir été guéris par lui de la fièvre quarte, et avoir vu pendant la nuit ce nouveau génie des ténèbres. Ses détestables disciples se proposent déjà d'élever sur son bûcher un temple dans lequel il rendra des oracles¹, par la raison que le fils de Jupiter dont il porte le nom prédisait l'avenir. Je jurerais que sous peu l'on instituera des prêtres qui se fesseront en son honneur, se feront des brûlures et joueront mille autres farces de cette espèce. Quelque nuit on célébrera ses mystères, et nous verrons des processions aux flambeaux autour de son bûcher. Théagène récitait dernièrement un oracle qui annonçait toutes ces choses. Un de mes amis m'a récité cet oracle conçu en ces vers : « Lorsque Protée, le plus illustre des cyniques, allumant un grand feu devant le temple de Jupiter, s'élancera dans la flamme et montera dans le vaste Olympe, j'ordonne que tous ceux qui se nourrissent des fruits de la terre l'honorent comme un très grand héros, qui se promène pendant la nuit, et qui s'assied sur le trône de Vulcain et d'Hercule. » Voilà ce que Théagène prétend avoir entendu dire à la Sibylle. Mais, moi, je vais vous rapporter un autre oracle de Bacis, par lequel il dit fort à propos : « Lorsque le cynique à plusieurs noms s'élancera dans une grande flamme, poussé par la furie de la gloire, il faut alors que les imposteurs qui le suivent, l'imitent et subissent le sort de ce loup qui s'enfuit. Si quel-

¹ La prédiction de Lucien s'est accomplie en partie. Les habitants de Parium élevèrent à Pérégrinus des statues qui rendaient des oracles, et faisaient des rodiges.

qu'un d'eux, arrêté par la crainte, cherche à se dérober à la fureur de Vulcain, qu'aussitôt tous les Grecs le frappent de pierres; de peur qu'étant froid, il n'entreprenne de parler avec chaleur; et de charger sa besace d'un or acquis par ses fréquentes usures : car il possède dans Patras trois fois cinq talents. » Que vous semble de cet oracle? Bacis est-il un prophète moins digne de foi que la Sibylle? Voici donc le moment auquel les admirables disciples de Protée doivent choisir le lieu où ils opéreront leur *évaporation*; car c'est ainsi qu'ils appellent l'action de se brûler ».

A peine ce discours était fini, que toute l'assemblée s'écria : « Qu'on les brûle, qu'on les brûle, ils ont mérité le feu, » L'orateur descendit en riant :

Mais Nestor-Théagène entendit ces clameurs ¹.

Il accourt aussitôt, remonte sur la tribune, déclame avec une force nouvelle, et vomit mille injures contre celui qui venait de descendre, et dont je n'ai pu savoir le nom. Pour moi je le laissai se rompre les poumons, et je m'en allai voir les combats des athlètes. Déjà l'on disait que les hellanodices étaient arrivés dans le Pléthrion ².

Voilà ce qui se passa en Elide. Lorsque j'arrivai à Olympie, je trouvai l'Opisthodomé ³ rempli d'une foule de gens, dont les uns approuvaient et d'autres blâmaient le dessein de Protée, mais avec tant de chaleur, qu'ils étaient sur le point d'en venir aux mains. En cet instant Protée lui-même, suivi d'une multitude considérable, parut derrière l'enceinte où s'exercent les hérauts. Là, il fit un long discours sur toutes les actions de sa vie; sur les dangers qu'il avait courus, les fatigues qu'il avait essuyées par amour pour la philosophie. Je ne pus en entendre qu'une petite partie, la foule était devenue si considérable, que je craignis d'éprouver le sort de plusieurs personnes qui furent écrasées presque sous mes yeux. Je me retirai donc, laissant mon sophiste prononcer son oraison funèbre avant sa mort. Cependant, autant que je pus l'entendre, il disait « qu'il voulait couronner une vie toute d'or, par une fin également d'or; qu'après avoir vécu comme Hercule, il voulait mourir comme ce héros, et être volatilisé dans les airs. Je veux, ajouta-t-il, rendre, en mourant, service à tous

¹ Parodie de ce vers d'Homère. *Iliade*.

² Quelque chose comme notre *enceinte du pesage*.

³ Portique placé derrière le temple de Jupiter Olympien.

les hommes, et leur apprendre à mépriser le trépas. Il faut qu'ils me servent tous de Philoctètes ». Il y avait là quelques imbéciles qui se mirent à pleurer et à lui crier, *conserve-toi pour les Grecs* : mais d'autres plus fermes, lui crièrent à l'instant, *Achève ton entreprise*. Ce discours troubla singulièrement notre vieillard, qui espérait qu'on s'opposerait à son dessein, qu'on ne le laisserait pas se précipiter dans les flammes, et qu'il aurait l'air de conserver sa vie malgré lui. Mais ce mot imprévu, *achève ton entreprise*, le déconcerta tout à fait, et quoiqu'il eût déjà la couleur livide des morts, il pâlit, trembla, et cessa de parler. Tu peux juger, cher Cronius, combien cela me fit rire. Je n'avais en vérité nulle compassion pour un homme, le plus vain de tous ceux qui sont agités par la furie de la gloire. Un nombreux cortège le suivait, et sa vanité eut de quoi se repaître en jetant les yeux sur la foule qui le considérait. Le malheureux ne faisait pas réflexion que les scélérats que l'on mène à la croix, et ceux qui sont entre les mains du bourreau, ont souvent une suite encore plus nombreuse.

Cependant les jeux finirent. Je n'en vis jamais de plus beaux. La rareté des voitures, occasionnée par le grand nombre des personnes qui étaient déjà parties, m'obligea de rester malgré moi.

Protée différait toujours à exécuter sa promesse. Enfin il annonça que la nuit suivante il donnerait le spectacle qu'on attendait. Un de mes amis vint me prendre vers le milieu de la nuit, et nous allâmes droit à Harpine¹ où était le bûcher. Cet endroit est éloigné d'Olympie de vingt stades, et situé au-dessous de l'Hippodrome, pour ceux qui marchent vers l'orient. En arrivant nous trouvâmes le bûcher construit dans une fosse profonde d'une brasse, et remplie de toutes sortes de matières combustibles. La scène était éclairée par un grand nombre de flambeaux. Lorsque la lune fut levée, car il fallait bien qu'elle fût aussi témoin de cet exploit admirable, Protée s'avança dans son costume ordinaire, entouré des principaux cyniques, et précédé de notre brave Patras², qui tenait un flambeau, et s'acquittait à merveille du second rôle de la pièce. Protée portait aussi un flambeau. Arrivés au bûcher, chacun de son côté y mit le feu. Le bois sec et les flambeaux produisirent à l'instant une grande flamme.

¹ Ville de l'Elide, située à peu de distance du fleuve Harpinate.

² Théagène.

C'est ici, cher Cronius, que j'ai besoin de toute ton attention. Protée déposa sa besace, mit bas sa massue d'Hercule, se dépouilla de son manteau, et parut avec une chemise horriblement sale. Alors il demanda de l'encens, on lui en donna ; il le jeta dans le feu, et se tournant ensuite vers le midi (comme si le midi avait quelque rapport à cette farce), il s'écria : « O mes Génies maternels et paternels, recevez-moi avec bonté. » En disant ces mots il s'élança dans le brasier et disparut. La flamme qui s'était élevée l'enveloppa, et le déroba entièrement à notre vue. Je te vois rire encore une fois, cher Cronius, de la catastrophe de cette tragédie. Pour moi, lorsque je l'entendis invoquer les mânes de sa mère, je lui passai cette folie ; mais quand il eut appelé ceux de son père, je ne pus m'empêcher de rire, en me rappelant les circonstances de la mort de ce vieillard. La troupe des cyniques environnait le bûcher ; ils ne pleuraient pas à la vérité ; mais les yeux fixés sur la flamme, ils gardaient un profond silence, qui peignait leur douleur. Enfin, me sentant étouffé par la fumée, je me dis à dire : « Allons-nous-en, fous que nous sommes. N'est-ce pas un spectacle fort agréable de voir rôtir un vieillard, dont l'odeur fétide nous infecte. Attendez-vous qu'un peintre vienne ici faire de nous quelque tableau semblable à celui des amis de Socrate qu'on peignit dans la prison ? » Ce discours irrita les cyniques, ils me dirent des injures ; quelques-uns levaient déjà le bâton, mais je les menaçai si fermement de jeter dans le feu le premier qui bougerait, et de l'envoyer sur les traces de son maître, qu'ils se turent et restèrent tranquilles. Pour moi, je m'en allai, en réfléchissant à la violence de cette passion funeste que les hommes ont pour la gloire. C'est là sans doute cet Amour dont les traits sont inévitables, pour ces hommes qui veulent, à quelque prix que ce soit, attirer sur eux l'admiration des autres. A l'égard de Pérégrinus, il avait commis tant de crimes, et fait tant d'extravagances, qu'il méritait bien de périr par le feu.

Comme je me retirais, je rencontrai un grand nombre de personnes qui allaient voir ce spectacle, et se flattaient de trouver encore le héros en vie ; car le bruit s'était répandu d'abord que Protée ne monterait sur le bûcher qu'après avoir salué le soleil levant, comme on dit que le font les Brachmanes. La plupart retournèrent sur leurs pas quand je leur eus dit que la farce était finie. Mais ceux qui se souciaient moins d'en être témoins, que de voir le lieu de la scène, et de recueillir quelque reste du bûcher, continuèrent leur chemin. Ce fut alors, mon

ami, que j'eus terriblement affaire, quand il fallut répondre à toutes les questions de ceux qui voulaient savoir dans le plus grand détail comment les choses s'étaient passées. Quand je rencontrais un homme instruit, je lui disais, comme à toi, la simple vérité. Mais si c'était quelque imbécile, sottement avide du merveilleux, alors j'inventais quelque circonstance extraordinaire. Je lui disais, par exemple, qu'au moment où le bûcher fut allumé, et lorsque Protée s'y précipita, la terre avait tremblé, et fait entendre des mugissements ; qu'ensuite un vautour s'élevant du milieu de la flamme, s'était envolé dans les cieux en criant d'une voix plus qu'humaine :

J'abandonne la terre et je vais dans l'Olympe.

Saisis d'admiration à ce récit, mes sots adoraient en tremblant le Génie de Protée, et me demandaient de quel côté le vautour avait pris son vol, s'il avait tiré vers l'orient ou vers l'occident. Je leur répondais ce qui me venait dans l'esprit. A peine étais-je arrivé dans une assemblée plus nombreuse, que je m'arrêtai devant un vieillard auquel ses cheveux blancs et une barbe épaisse prêtaient un air de gravité capable d'inspirer la confiance. Il parlait de Protée, et disait qu'un instant après s'être brûlé, ce héros lui était apparu revêtu d'une robe blanche, et couronné d'olivier ; qu'il l'avait vu se promener gaiement sous le portique des sept échos¹. Ensuite il ajouta la fable du vautour auquel je venais de donner la volée, pour me moquer des imbéciles qui m'avaient fatigué de leurs questions. Il poussa l'impudence jusqu'à affirmer avec serment qu'il l'avait vu lui-même s'élever du milieu du bûcher.

Tu peux imaginer par ce trait, à combien de merveilles cet évènement va donner naissance. Combien d'abeilles, de sauterelles et de corneilles vont se rassembler en ce lieu, comme autrefois sur le tombeau d'Hésiode ! Je ne doute pas que les Eléens ne lui élèvent bientôt des statues, aussi bien que les autres Grecs auxquels il a envoyé ses dernières volontés. On dit, en effet, qu'il a écrit aux villes les plus considérables de la Grèce, et leur a fait remettre son testament, dans lequel elles doivent trouver des préceptes de morale et de politique. Il en a chargé quelques-uns de ses amis, qu'il appelle *les ambassadeurs de la mort*, et *les courriers des sombres rivages*.

¹ Ce portique était ainsi nommé, parce qu'il répétait un son jusqu'à sept fois.

Telle fut la fin du malheureux Pérégrinus, qui, pour le dire en peu de mots, ne considéra jamais la vérité, ne prit pour règle de ses discours et de ses actions, que la vanité et le désir immodéré des louanges que distribue la multitude. Il en fut amoureux au point de se précipiter dans le feu pour les obtenir, quoiqu'il ne dût plus les entendre, et que la mort l'empêchât, pour jamais, d'y être sensible.

Je finirai ce récit par une anecdote qui le concerne, et qui te fera rire. Je t'ai dit autrefois, qu'à mon retour de Syrie, j'avais voyagé sur mer avec lui, depuis la Troade. Pour passer agréablement le temps dans le vaisseau, il s'était fait accompagner d'un jeune garçon d'une figure assez agréable, qui lui servait d'Alcibiade. Lorsque nous fûmes dans la mer Égée, il eut une grande frayeur. Le ciel s'obscurcit tout à coup, les flots s'élevèrent avec violence ; alors, cet homme qui affectait de mépriser la mort, se mit à pleurer comme une femme.

Onze jours avant de se brûler, il eut une indigestion pour avoir trop mangé, je pense ; il vomit pendant la nuit, et fut attaqué d'une fièvre ardente. Le médecin Alexandre qui avait été appelé pour le voir, me dit qu'il l'avait trouvé se roulant sur la terre, et ne pouvant supporter l'ardeur de la fièvre. Il demandait de l'eau froide avec impatience ; le médecin la lui défendit, et lui dit que s'il désirait tant la mort, elle venait d'elle-même frapper à sa porte : qu'il pouvait la suivre, sans qu'il fût nécessaire de construire un bûcher. Mais notre héros lui répondit qu'une pareille fin était trop commune, et ne lui ferait pas tant d'honneur.

Voilà ce que me dit Alexandre : et moi je vis, il y a peu de jours, Protée se bassiner les yeux d'un collyre, dont la violence lui tirait des larmes. Tu le sais ; Éaque ne reçoit pas dans les Enfers ceux qui sont tout à fait aveugles. C'est, à peu près, comme si un criminel sur le point d'être conduit au supplice, se faisait panser d'un mal de doigt. A ton avis, qu'aurait fait Démocrite s'il eût été témoin de pareilles folies ? Aurait-il eu la force de rire autant que le méritait cet homme ? Je te conseille de rire de lui à ton tour, et surtout de te moquer de tous les insensés que tu verras l'admirer.

LES ESCLAVES FUGITIFS

APOLLON, JUPITER, LA PHILOSOPHIE, HERCULE, MERCURE, DES HOMMES, UN MAITRE D'ESCLAVES, ORPHÉE, DES ESCLAVES FUGITIFS, UN HÔTE.

APOLLON. — Est-il bien vrai, mon père qu'un homme s'est précipité dans un bûcher ardent, en face de ton temple d'Olympie ? C'était, dit-on, un vieillard assez adroit dans l'art de faire de pareils tours de force. La Lune qui m'a fait ce récit, m'a assuré l'avoir vu au milieu des flammes.

JUPITER. — Rien n'est plus vrai, mon fils ; et plutôt aux dieux que cela ne fût point arrivé !

APOLLON. — C'était un si brave homme ! il ne méritait pas, ce me semble, de périr par le feu.

JUPITER. — Cela peut être ; mais en vérité, je ne me rappelle pas avoir jamais éprouvé une nausée plus violente, que celle que m'a causée l'odeur fétide qui s'exhalait de ces chairs humaines brûlées. Si je ne me fusse enfui promptement en Arabie, je périssais, je crois, par cette exécration fumée : et quoique au milieu des parfums et des aromates de toute espèce, à peine mes narines pouvaient-elles oublier la vapeur infecte qu'elles avaient respirée. Peu s'en faut même encore à présent, que son souvenir ne me fasse soulever le cœur.

APOLLON. — Quel était donc le motif de cet homme pour se faire mourir de cette manière ? Quel avantage peut-on trouver à se précipiter dans un bûcher et à se réduire en charbon ?

JUPITER. — Tu ne saurais, mon fils, lui faire aucun reproche, qu'auparavant tu n'en fasses à Empédocle, qui s'est précipité de même dans le cratère du mont Etna en Sicile.

APOLLON. — Vous nous parlez là d'un terrible accès de

folie. Mais quelle raison avait ce vieillard de désirer un pareil sort ?

JUPITER. — Je te réciterai volontiers les discours qu'il tint à l'assemblée pour justifier son action. Il dit, si je m'en souviens bien... Mais que vois-je ? quelle est cette femme qui s'avance vers nous à pas précipités ? Comme elle est troublée ! elle verse des larmes. On dirait qu'elle vient d'essuyer la plus cruelle injure. Dieux ! c'est la Philosophie ! l'infortunée m'appelle d'une voix douloureuse. Qu'as-tu donc à pleurer, ma fille ? Quel sujet te fait abandonner le séjour des hommes ? Les ignorants te dresseraient-ils encore des embûches, comme autrefois, lorsqu'ils firent périr Socrate accusé par Anytus, et serais-tu réduite à les fuir ?

LA PHILOSOPHIE. — Nullement, mon père ; la plupart des hommes, ceux qui composent le vulgaire me comblent de louanges, m'honorent et me respectent : ils m'admirent et quoiqu'ils ne comprennent pas beaucoup mes discours, peu s'en faut qu'ils ne m'adorent. Mais les autres... (hélas ! quel nom pourrais-je leur donner ?) les autres, qui ont avec moi des liaisons plus intimes, qui se disent hautement mes amis, et se parent de mon nom, sont précisément ceux qui me font les plus cruels outrages.

JUPITER. — Comment ! les philosophes ont conspiré contre toi ?

LA PHILOSOPHIE. — Non, mon père ; ils partagent au contraire l'injure qu'on me fait.

JUPITER. — Et de qui donc viens-tu te plaindre, si tu n'accuses ni les ignorants, ni les philosophes ?

LA PHILOSOPHIE. — O Jupiter ! entre ces deux classes, il est encore des hommes d'une autre espèce. Leur extérieur est pareil au mien, ils ont le même regard, la même démarche, le même habillement. Ils prétendent qu'ils marchent sous mes enseignes, ils prennent publiquement mon nom, se disent mes disciples et mes amis, se vantent d'être initiés dans mes mystères, tandis que par leur conduite infâme, par leur ignorance, par leur hardiesse impudente et leur libertinage, ils me font tous les jours les outrages les plus sanglants. Voilà, mon père, les hommes qui m'ont forcée à prendre la fuite.

JUPITER. — Tes plaintes sont vraiment graves. Mais en quoi t'ont-ils le plus offensée ?

LA PHILOSOPHIE. — Examine-toi même si je le suis légèrement. Lorsque, considérant la vie humaine, tu la vis remplie d'injustices et de crimes, fruit de l'ignorance extrême dans laquelle elle était plongée, tu eus pitié des hommes livrés à cet aveuglement funeste; tu m'envoyais sur la terre, en me recommandant d'employer tous mes soins à faire cesser les injustices et les violences dont ils usaient les uns envers les autres, et à les retirer de la vie féroce et sauvage qu'ils menaient alors. Tu pensais que s'ils fixaient une fois leurs regards sur la vérité, ils vivraient entre eux d'une manière plus innocente et plus paisible. « Tu vois, ma fille, me disais-tu, tu vois quelle est la conduite des humains, à quel état déplorable ils sont réduits par l'ignorance. J'ai pitié d'eux, et je t'ai choisie entre tous les habitants de l'Olympe, pour apporter un remède à leurs maux : nul autre n'est plus capable de les guérir. Va donc au plus tôt les trouver. ».

JUPITER. — Oui, je me rappelle t'avoir alors tenu ce discours et plusieurs autres semblables. Mais apprends-moi de quelle manière les hommes t'ont reçue, la première fois qu'ils t'ont vue descendre dans leur séjour, et quels sont les outrages qu'ils te font éprouver aujourd'hui ?

LA PHILOSOPHIE. — Ce ne fut pas chez les Grecs que je me transportai d'abord. Je crus devoir commencer par la cure la plus difficile. Je voulus instruire et réformer les Barbares avant les peuples de la Grèce. Ceux-ci me paraissaient plus aisés à soumettre, plus dociles, et mieux disposés à recevoir le frein que je voulais leur imposer. En conséquence, je portai mes premiers pas vers les Indiens, et je n'eus pas de peine à persuader à ce peuple, un des plus nombreux de la terre, à descendre de dessus ses éléphants pour s'entretenir avec moi. Une nation entière est rangée sous mes enseignes, et vit selon mes lois. Ce sont les Brachmanes, contigus aux Néchraéens et aux Oxydraques ; ils sont révéérés de tous leurs voisins, et terminent leurs jours par un genre de mort tout à fait extraordinaire.

JUPITER. — Tu veux parler des Gymnosophistes ¹. J'ai différentes particularités à leur sujet. On m'a dit, entre autres choses, qu'ils montent sur un bûcher fort élevé, et qu'ils se laissent consumer par le feu, sans changer d'attitude ni de

¹ On donnait ce nom aux Brachmanes. parce qu'ils vivaient nus.

position. Mais il n'y a là rien de fort merveilleux ; et dernièrement j'ai vu faire la même prouesse durant les jeux olympiques. Tu devais être présente lorsque certain vieillard se brûla devant tous les Grecs ?

LA PHILOSOPHIE. — Non, mon père : je n'allai point à Olympie, dans la crainte d'y trouver ces hommes exécrables dont je parlais tout à l'heure. Je les avais vus partir en grand nombre dans le dessein d'invectiver tous ceux qu'ils rencontreraient, et de remplir l'Opisthodomé de leurs aboiements ; ainsi j'ignorais la mort de ce vieillard.

En quittant les Brachmanes, je passai chez les Éthiopiens. Ensuite je descendis en Égypte ; je demurai quelque temps chez les prêtres et les prophètes de ce pays : je les instruis du culte des dieux. De là je m'embarquai pour aller à Babylone, où j'initiai les Chaldéens et les Mages à mes mystères. Parcourant ensuite la Scythie, je vins en Thrace, où j'habitai avec Eumolpe et Orphée. Je les choisis tous deux pour être mes précurseurs en Grèce. Le premier, que j'avais instruit de tout ce qui concerne la religion, y devait initier les Grecs ; le second, par le charme attrayant de la musique devait les attirer à moi. J'arrivai bientôt sur leurs traces.

Les Grecs, la première fois que je parus au milieu d'eux, ne me firent pas un accueil très favorable ; ils ne me rejetèrent pas non plus absolument. Peu à peu je m'insinuai, et l'agrément de ma conversation me procura bientôt sept amis¹, qui furent mes disciples. L'un me vint de Samos¹, un autre d'Ephèse², un autre d'Abdères³. C'était bien peu sur un si grand nombre.

Après ceux-ci, je vis s'élever à mes côtés, je ne sais trop comment, l'espèce ambiguë des sophistes, qui, sans approfondir mes principes, sans cependant les contredire, ressemblent à la race des centaures. C'est un composé, un mélange bizarre, qui tient le milieu entre la sagesse et l'imposture. On ne peut pas dire qu'ils soient entièrement plongés dans l'ignorance ; mais ils ont les yeux trop faibles pour tenir leurs regards continuellement fixés sur moi. Tels que les personnes chassieuses, souvent ils n'aperçoivent que mon ombre, et prennent un vain fantôme pour la philosophie. Néanmoins ils s'imaginent avoir de tout des idées justes et parfaites. C'est entre leurs mains

¹ Pythagore.

² Héraclite.

³ Démocrite.

que s'est allumé le flambeau de cette science futile et superflue, par laquelle ils se croient invincibles, et qui n'a produit que des questions captieuses, plus inextricables que des labyrinthes, des réponses pleines d'afféterie, de doute et d'absurdité.

Bientôt arrêtés au milieu de leurs progrès, et dévoilés par mes amis, ils se mirent en colère, se liguèrent contre eux, les traînèrent dans les tribunaux, les livrèrent aux juges qui leur firent boire de la ciguë. C'est alors, sans doute, que j'aurais dû fuir sans balancer. Mais retenue par Antisthène, par Diogène, et peu après par Cratès et Ménippe, ceux-ci me persuadèrent de rester encore quelque temps avec eux. Plût aux Dieux que je n'en eusse rien fait ! je n'aurais pas été exposée à tout ce qu'il m'a fallu souffrir par la suite.

JUPITER. — Tu ne m'as point encore dit, Philosophie, quelle est l'injure qu'on t'a faite : tu ne m'as témoigné que ton indignation, sans m'en apprendre la cause.

LA PHILOSOPHIE. — Et bien, écoute-la, et vois à quel point elle est grave. Il est une espèce d'hommes méprisables, nés pour la plupart dans l'esclavage, ou dans des états vils et mercenaires, qui, livrés dès l'enfance à de grossiers travaux, n'ont pu former avec moi aucune liaison. Retenus dans la servitude, occupés à gagner un salaire, ils exerçaient différents métiers assez convenables à des gens de cette espèce. Les uns apprenaient à tailler le cuir, ou à fabriquer le bois, d'autres à fouler le drap, ou à carder la laine pour la rendre plus facile à travailler aux femmes, et plus docile à leurs doigts lorsqu'elles veulent tordre la trame, ou la filer sur le fuseau. Exercés à ces occupations depuis leur tendre jeunesse, ils n'avaient jamais entendu prononcer mon nom ; mais quand ils commencèrent à être comptés parmi les hommes, et qu'ils virent la multitude témoigner la vénération la plus profonde pour mes amis, supporter leur franchise, rechercher avec empressement leur amitié, écouter leurs conseils, et trembler au plus léger de leurs reproches ; alors ils s'imaginèrent que la profession de philosophe procurait un empire absolu sur le reste des humains.

Il eût été trop long pour eux, ou plutôt il leur était impossible d'apprendre tout ce qu'exige un pareil genre de vie. Leurs métiers étaient vils et pénibles, suffisaient à peine à leur subsistance ; le joug pesant de la servitude leur parut dès ce moment insupportable, comme il l'est en effet. Ils prirent en conséquence la résolution de jeter la dernière ancre, que les navigateurs nomment l'ancre sacrée, et se réfugiant au port de

l'aimable Oisiveté, ils appellent à leur secours la Hardiesse, l'Ignorance, l'Impudence leurs complices ordinaires ; ils s'exercent à inventer de nouvelles injures, et attendu que rien n'est plus aisé, ils les ont toujours à la bouche comme le symbole de leur profession. Tu vois avec quelles provisions ils prétendent marcher sur mes pas. Pour achever la métamorphose, ils se déguisent de leur mieux, et prennent un extérieur tout à fait semblable au mien. Telle fut la ruse qu'employa jadis l'âne de Cumes, dont Esope a raconté la fable. Revêtu d'une peau de lion, poussant un braire hardi, il voulait se faire passer pour un lion véritable. Quelques personnes même furent assez simples pour le croire.

Notre profession, tu le sais, est facile ; on peut aisément nous imiter (je parle des choses extérieures) : il ne faut pas se donner beaucoup de peines pour s'envelopper d'un manteau, suspendre une besace à son épaule, tenir un bâton dans sa main, crier ou plutôt braire, invectiver et aboyer tout le monde. Ces hommes savaient qu'ils ne risquaient rien à agir de la sorte, et que le respect qu'on a pour leur extérieur les mettait en sûreté. Ils pouvaient aisément se saisir de la liberté, fût-ce malgré leur maître ; car si celui-ci voulait les emmener de force, il s'exposait à se voir frappé de leur bâton. Au lieu de cette nourriture grossière et frugale, de ce simple gâteau assaisonné de saumure ou de thym, ils auraient des viandes exquisés et de toute espèce, du vin le plus agréable : l'or ne pouvait leur manquer pour peu qu'ils en demandassent. Ces hommes en effet, dans leurs différentes courses, lèvent des tributs, ou, pour me servir de leur propre langage, *ils tondent les moutons*. Ils sont persuadés que beaucoup de personnes leur feront des libéralités, soit par égard pour leur vêtement, soit par la crainte de s'entendre dire des injures.

Ils se sont encore aperçu qu'il leur serait facile de se placer eux-mêmes au rang des véritables philosophes, parce qu'il n'est point de juge qui puisse prononcer en pareille matière, lorsque l'extérieur est parfaitement semblable. Aussi ne s'exposent-ils à aucune épreuve. Si on les interroge avec ordre et tranquillité, aussitôt ils se mettent à crier de toutes leurs forces, et se renferment dans les injures, leur citadelle ordinaire : ils vous accablent d'invectives, et tiennent le bâton levé. Si vous leur demandez quelles sont leurs actions, ils vous renvoient à leur doctrine, et si vous examinez leur doctrine, ils vous parlent de leurs actions.

La ville entière est remplie de ces imposteurs. On ne ren-

contre à chaque pas que des fourbes, qui empruntent les noms de Diogène, d'Antisthène, de Cratès, et se rangent sous les enseignes du chien. Mais loin d'imiter les qualités excellentes que cet animal a reçues de la nature, telles que la vigilance, la garde assidue de la maison, la fidélité, l'attachement et la reconnaissance, ils n'en ont que l'abolement, la gourmandise, la rapacité, le tempérament lascif, la flatterie. Remuer la queue, quand on leur donne, rôder autour des tables, voilà le talent auquel ils sont parfaitement exercés.

On verra bientôt quels maux produira ce dangereux exemple. Tous les artisans vont abandonner leurs ateliers, et laisser les métiers sans exercice, lorsqu'ils réfléchiront que soumis à un travail rude et pénible, courbés du matin au soir sur leur ouvrage, ils ne gagnent qu'un modique salaire à peine capable de fournir à leur subsistance, tandis qu'ils voient des hommes paresseux et imposteurs, nager dans l'affluence de tous les biens, demander avec une insolence tyrannique, et recevoir aussitôt, s'irriter lorsqu'on leur refuse quelque chose, et ne donner de louanges que quand on les leur a payées. Ils croiront qu'en les imitant, le siècle de Saturne va renaître pour eux, et que le miel va couler des cieux dans leur bouche.

Peut-être le mal serait-il plus tolérable, si des hommes aussi vils n'outrageaient pas les autres. Mais ces graves personnages, qui affectent en public un extérieur si sévère, dès qu'ils aperçoivent une belle femme, ou quelque beau garçon, et qu'ils espèrent... Mais il vaut mieux cacher leur infamie sous le voile du silence. Quelques-uns, à l'exemple du jeune prince d'Illion, enlèvent les femmes de leurs hôtes, sous prétexte de les initier à la philosophie. Ensuite ils les prostituent et les rendent communes à tous leurs amis, afin, disent-ils, d'accomplir un des dogmes de Platon. Ils ignorent en quel sens ce divin philosophe désirait la communauté des femmes.

Il serait trop long de parler de tous les excès qu'ils commettent dans les festins, de l'impudence avec laquelle ils s'enivrent. Qui croirait, après une telle conduite, qu'ils osent déclamer contre l'ivresse et blâmer l'adultère, la gourmandise et l'avarice. On ne saurait trouver deux objets plus opposés que leurs discours et leurs actions. Ils assurent qu'ils détestent la flatterie, et ils surpassent dans l'art de flatter les Gnatonides et les Strouthias ¹. Ils exhortent tous les autres à tou-

¹ Nom que les poètes comiques donnent souvent aux flatteurs et aux parasites dans leurs pièces.

jours dire la vérité ; et ils ne peuvent remuer la langue que pour proférer des mensonges. A les entendre, Epicure est leur ennemi, ils fuient la Volupté ; et cependant ils ne travaillent que pour elle ; ils sont plus emportés, plus colères, plus querelleurs que les petits enfants. Qui ne rirait en voyant leur bile s'allumer pour la cause la plus légère ? Une pâleur livide règne à l'instant sur leur visage, la fureur et l'impudence éclatent dans leurs yeux, et leur bouche distille l'écume, ou plutôt le poison dont elle est infectée. Gardez-vous de vous exposer au torrent d'ordures qui va se répandre. « De l'or ou de l'argent, diront-ils : par Hercule ! je suis loin de vouloir en posséder : une obole me suffit pour acheter quelques lupins ; une source, ou l'eau du fleuve m'offre une boisson délicieuse : » et un instant après, ils vous demandent, non des oboles, ni des drachmes, mais des trésors entiers. Il n'est point de marchand à qui la charge de ses navires produise autant d'argent, que ces hommes en retirent de leur philosophie. Ensuite lorsqu'ils ont accumulé une fortune assez considérable, qu'ils ont pourvu à leur subsistance, ils jettent loin d'eux ce misérable manteau, ils achètent des vêtements délicats, des esclaves à chevelure flottante, des campagnes, des bourgades entières, et disent pour longtemps adieu à la besace de Cratès, au manteau d'Antisthène, au tonneau de Diogène.

Les ignorants, à la vue de ces excès, ne conçoivent que des mépris pour la philosophie : persuadés que tous mes disciples ressemblent à ces imposteurs, ils accusent mes enseignements. Et ainsi depuis un temps considérable, je ne puis parvenir à m'en attirer un seul. Je me vois condamnée au travail de Pénélope. Ma toile est à peine ourdie, qu'elle se défait en un clin d'œil. L'ignorance et l'injustice triomphantes m'insultent par leur ris, quand elles voient le peu de succès de mes efforts, et que toutes mes peines sont perdues.

JUPITER. — O dieux ! quels outrages la Philosophie a essayés de la part de ces hommes scélérats. Il est temps d'examiner la conduite que nous tiendrons à leur égard, et de quelle manière nous les punirons. Ma foudre d'un seul coup pourrait les réduire en poudre ; mais cette mort serait trop prompte.

APOLLON. — Mon père, je te donnerai un conseil. Je déteste tous ces imposteurs ignorants ; je suis indigné contre eux, et je voudrais venger les Muses. Ils ne méritent pas de périr de ta main et d'un coup de tonnerre ; mais si tu le trouves bon, envoie plutôt Mercure à leur poursuite, avec plein pouvoir de

leur infliger la punition qu'ils méritent. Comme il est versé dans les lettres, il saura bientôt distinguer les vrais philosophes d'avec ceux qui en usurpent le titre. Il donnera des éloges aux uns, et châtiara les autres de la manière qui lui paraîtra la plus convenable.

JUPITER. — Apollon a raison. Toi, Hercule, accompagne aussi la Philosophie, et descends au plus tôt sur la terre. Si tu parviens à écraser ces monstres impurs, c'est un treizième travail que tu auras accompli.

HERCULE. — J'aimerais mieux, mon père, nettoyer encore une fois les étables d'Augias, que de lutter contre ces bêtes farouches. Partons, quoi qu'il en soit.

LA PHILOSOPHIE. — C'est malgré moi que je retourne sur la terre ; mais il faut bien vous suivre, puisque mon père l'ordonne.

MERCURE. — Descendons sans différer, car nous en aurons aujourd'hui un bon nombre à punir. De quel côté faut-il tourner nos pas, Philosophie ? tu dois savoir en quel lieu ils habitent ; sans doute que c'est en Grèce ?

LA PHILOSOPHIE. — Nullement, Mercure ; il est peu de philosophes en ce pays, et tous suivent nos lois. Les gens dont je parle, ne se soucient point de la pauvreté attique. C'est où l'on tire l'or et l'argent des entrailles de la terre, qu'il nous faut les chercher.

MERCURE. — Cela étant, allons dans la Thrace.

HERCULE. — Tu as raison, et je vous servirai de guide. Toutes les contrées de ce pays me sont connues, car j'y ai souvent voyagé. Tenez, prenons de ce côté.

MERCURE. — Du quel ?

HERCULE. — Tu vois bien, Mercure, ces deux montagnes, plus belles et plus hautes que toutes les autres ; et bien, la plus grande est le mont Hémus, le Rhodope est situé vis-à-vis. Une plaine fertile s'étend entre les deux, et commence précisément au pied de chacune de ces montagnes. On aperçoit trois collines agréables, qui, malgré leur raideur, s'élèvent avec grâce. Elles semblent former les citadelles de la ville qui est placée dans la vallée ; car déjà l'on découvre une ville.

MERCURE. — Il est vrai. Elle paraît même plus grande et plus belle que toutes les autres. L'éclat dont elle brille, la fait remarquer de loin. Un fleuve d'une vaste étendue, baigne ses remparts et semble les caresser.

HERCULE. — Ce fleuve est l'Hèbre, et la ville est l'ouvrage de Philippe¹. Mais nous voici près de la terre, et déjà nous sommes au-dessous des nuages. Descendons sous d'heureux auspices.

MERCURE. — Soit. Comment nous y prendre à présent, pour découvrir la piste du gibier que nous cherchons ?

HERCULE. — C'est ton affaire, Mercure, tu es héraut, et tu auras bientôt fait une proclamation.

MERCURE. — Cela ne sera pas difficile. Cependant je ne sais pas leurs noms. Apprends-nous, Philosophie, comment ils s'appellent, ou quel est leur signalement.

LA PHILOSOPHIE. — Leurs noms ne me sont guère connus, car je ne me trouve jamais avec eux. Néanmoins tu ne risques rien de les appeler par des noms tirés de leur passion pour les possessions de toute espèce; nomme-les *Ctésions*, *Ctésippes*, *Ctésiclées*, *Euctémons*, *Polyclètes*².

MERCURE. — Fort bien. Mais quels sont ces hommes, et qu'est-ce qu'ils examinent ? Ils s'avancent, et semblent vouloir nous interroger.

UN HOMME. — Ne pourriez-vous pas, citoyens, nous dire si vous avez vu passer trois fourbes, accompagnés d'une femme, dont la tête est rasée à la Lacédémonienne, le regard fier et la démarche mâle ?

LA PHILOSOPHIE. — Eh ! ce sont précisément nos gens que ces hommes demandent.

UN HOMME. — Comment ! vos gens ? Ce sont tous des esclaves fugitifs ; et la femme que je cherche est mon épouse, que ces coquins ont emmenée comme leur esclave.

¹ Cette ville est Philippopolis, située sur l'Hèbre. On l'appelait aussi *Trimontium*, parce qu'elle était entourée de trois collines, ainsi qu'Hercule vient de l'observer.

² Le premier de ces noms signifie *possesseurs*. Ctésippe veut dire, *qui possède des chevaux* ; Ctésiclée, *qui possède la gloire* ; Euctémon, *qui possède de bonnes choses* ; Polyclète, *qui possède beaucoup*.

MERCURE. — Tu vas bientôt savoir pour quelle raison nous les cherchons aussi. Joins-toi donc à moi pour faire une proclamation.

« Si quelqu'un a connaissance d'un esclave Paphlagonien, un des barbares de Sinope, dont le nom vient de *posséder*, visage pâle, tête rasée jusqu'à la peau, barbe large et touffue, portant une besace, vêtu d'un manteau, humeur colère, esprit ignorant, voix rude, langue médisante, qu'il en donne avis, on lui promet telle récompense qu'il voudra exiger. »

LE MAÎTRE. — Je connais, mon ami, celui que tu demandes. Il habitait autrefois chez moi, et se nommait alors Cantharus. Il portait ses cheveux, arrachait soigneusement les poils de son menton, et avait appris mon métier. Je l'occupais dans ma boutique à tondre le duvet du drap.

LA PHILOSOPHIE. — Comment ! cet homme était, dis-tu, ton esclave ? A présent il ressemble tout à fait à un philosophe, tant il a bien su se passer au foulon.

LE MAÎTRE. — Quelle hardiesse ! Cantharus se dit philosophe, et ne se souvient plus de nous. Laissez faire, nous ne tarderons pas à les trouver tous. A la manière dont cette femme en parle, on voit qu'elle les connaît bien.

LA PHILOSOPHIE. — Quel est celui-ci qui s'avance vers nous, Hercule ; ce bel homme qui tient une lyre ?

HERCULE. — C'est Orphée, un de mes compagnons dans l'expédition des Argonautes, le plus agréable de tous les céleustes¹. La douceur de ses chants nous faisait oublier la fatigue que nous éprouvions à ramer. Je te salue, Orphée, le plus habile de tous les musiciens ; tu n'as pas oublié Hercule, je pense ?

ORPHÉE. — Je vous salue aussi, Philosophie, Hercule et Mercure. Il est temps de me payer la récompense de mes avis ; car je connais parfaitement celui que vous cherchez.

MERCURE. — Et bien, indique-nous, fils de Calliope, l'endroit où il est retiré. Tu ne demandes pas d'or, je pense, car tu es un sage.

ORPHÉE. — Tu as raison, et je vais vous montrer la maison

¹ Les Céleustes, chez les Grecs, étaient ceux qui chantaient dans les navires pour encourager les rameurs.

qu'il habite ; mais pour lui, je n'oserais le découvrir, de peur de m'exposer à ses injures : c'est un scélérat, qui n'est exercé qu'à invectiver tout le monde.

MERCURE. — Enseigne-nous toujours sa demeure.

ORPHÉE. — La voici près de nous. Mais je vous quitte à l'instant, afin de ne pas le voir.

MERCURE, *écoutant à la porte*. — Un instant ! N'est-ce pas là la voix d'une femme qui récite des vers d'Homère ?

LA PHILOSOPHIE. — Assurément. Écoutons un peu ce qu'elle dit.

UN ESCLAVE, *fugitif*.

Oui, je hais un mortel à l'égal du trépas.
Quand son cœur chérit l'or, et qu'il n'en convient pas ¹.

MERCURE. — Par conséquent tu dois détester Cantharus, qui
D'un hôte bienfaisant a trahi l'amitié ².

L'HÔTE. — C'est à moi que ce vers s'adresse ; car c'est moi
qui l'ai reçu dans ma maison ; et pour m'en récompenser, il
s'est enfui avec ma femme.

L'ESCLAVE, *fugitif*.

Ivrogne aux yeux de chien, au cœur servile et bas ³,
Inutile aux conseils, inutile aux combats,
Thersite babillard, importune corneille
Dont les croassements fatiguent mon oreille,
Oses-tu disputer contre tes souverains ?

LE MAÎTRE. — Voilà le portrait véritable d'un impudent.

L'ESCLAVE.

C'est un chien par devant, un lion par derrière ⁴
Et ce monstre a le corps de l'affreuse Chimère.
Son souffle empoisonné infecte tous les lieux.

L'HÔTE. — Oh, ma pauvre femme ! que tu as dû souffrir
de tous ces chiens ! On dit qu'elle est grosse de leurs faits.

¹ *Iliade*, liv. IX, v. 312.

² *Iliade*, liv. III, v. 354.

³ *Iliade*, liv. I, v. 225,

⁴ HÉSIODE, *Théog.*, v. 323 ; et Homère, *Iliade*, liv. IV, v. 181.

MERCURE. — Sois sans inquiétude, elle accouchera de quelque petit Cerbère, ou d'un Géryon, qui obligera Hercule à se signaler encore par un nouvel exploit. Mais les voici qui s'avancent ; nous n'aurons pas besoin de frapper à la porte.

LE MAÎTRE. — Ah ! je te tiens, Cantharus. Tu es muet à présent. Voyons un peu ce que tu portes dans ta besace. Ce sont des pois chiches, sans doute, ou quelque morceau de pain ?

MERCURE. — Point du tout, c'est une ceinture d'or.

HERCULE. — N'en sois pas étonné, Mercure ; cet homme se faisait autrefois passer pour un cynique, à présent c'est un vrai disciple de Chrysippe¹. Mais bientôt il sera un Crémante², car je vais le pendre par la barbe pour le récompenser de sa scélératesse.

LE MAÎTRE. — Et toi, coquin, n'es-tu pas Lécythion³, mon esclave fugitif ? C'est lui-même. Qui pourrait s'empêcher de rire, et à quoi ne doit-on pas s'attendre, puisque Lécythion est devenu philosophe ?

MERCURE. — Et ce troisième serait-il sans maître ?

LE MAÎTRE. — Non vraiment. Il m'appartient ; mais je te l'abandonne de bon cœur.

MERCURE. — Pourquoi cela ?

LE MAÎTRE. — C'est le sujet le plus corrompu que je connaisse. Nous l'appelions chez nous *le Parfumeur*.

MERCURE. — O Hercule qui détournes les malheurs, tu l'entends ! Rends ta besace et ton bâton. Et toi, reprends ta femme.

L'HÔTE. — Point du tout. Je ne veux point reprendre une femme prête d'accoucher de quelque vieux livre.

MERCURE. — Comment ? de quel livre ?

¹ Mauvais jeu de mots sur le nom de Chrysippe, dont la première syllabe veut dire *or*.

² Jeu de mots semblable au précédent. Il change le nom de Cléanthe, philosophe Stoïcien, en Crémante, qui signifie *pendu*.

³ Ce nom équivaut à celui de *Marmite*.

L'HÔTE. — Oui, mon cher : n'en avons-nous pas un intitulé *Tricaraneus*¹ ?

MERCURE. — Il n'y a là rien d'étonnant, puisqu'il y a aussi des *Triphales*² parmi les comiques.

LE MAÎTRE. — C'est à toi, Mercure, à prononcer sur le sort des coupables.

MERCURE. — Et bien, voici ma décision. Afin d'empêcher que cette femme ne produise quelque monstre à plusieurs têtes, elle retournera avec son mari. A l'égard des deux esclaves fugitifs, qu'on les rende à leurs maîtres, qui les remettront à leur ancien métier. Lécythion continuera à laver le linge sale, et le Parfumeur raccommodera de nouveau les vieux habits : mais auparavant il sera fouetté avec des feuilles de mauves. Pour celui-ci, qu'on le livre aux épileurs, qui lui arracheront d'abord le poil, en se servant d'une poix infecte et de mauvaise qualité ; on le fera monter ensuite sur le mont Hémus, où il demeurera dans la neige les deux pieds enchaînés.

L'ESCLAVE. — Dieux, quels malheurs ! O ciel ! hélas ! hélas !

LE MAÎTRE. — Pourquoi ces exclamations tragiques ? Allons, suis-moi à l'instant chez les épileurs ; mais auparavant dépouille-toi de cette peau de lion, afin que tout le monde connaisse que tu n'es qu'un âne.

¹ Ce mot signifie à trois têtes. C'est le titre d'une comédie de Théopompe, poète qui florissait un peu après Aristophane.

² Tel est le titre d'une comédie d'Aristophane, citée par Athénée. Ce nom signifie qui a un tripte *Phallus*.

ELOGE D'UN APPARTEMENT ¹

Alexandre désira de se baigner dans le Cydnus, lorsqu'il vit la beauté et la limpidité de ses eaux. La profondeur peu dangereuse du fleuve, la tranquillité de son cours agréable et propre à la natation, la fraîcheur qu'il conserve au milieu de l'été, charmèrent tellement le héros, que quand il aurait pu prévoir la maladie dont il fut ensuite attaqué, je ne crois pas qu'il eût résisté au plaisir de se plonger dans ce bain. De même, à la vue d'un appartement vaste et magnifique, éclairé de la lumière la plus pure, où l'or étincelle de toutes parts, où la peinture étale la richesse de ses couleurs, quel est l'homme qui, faisant profession d'éloquence, ne désirera pas y prononcer quelque discours, paraître avec distinction sur un si beau théâtre, y recueillir des applaudissements, en faisant retentir cette voûte superbe des accents de sa voix, et devenir aussi lui-même un des principaux ornements de cette demeure ? Qui pourrait, après avoir considéré tant de merveilles, se borner à une admiration stérile, quitter ces lieux sans les animer par ses discours, sans leur adresser la parole, sans converser, pour ainsi dire, avec eux, comme si lui-même n'avait pas la faculté de parler, ou que l'envie le réduisit au silence ? Grands dieux ! une telle conduite serait-elle celle d'un amateur des beaux-arts, qui se passionne à l'aspect des chefs-d'œuvre qu'ils produisent ? Ce serait au contraire une extrême incivilité, une ignorance, une stupidité profonde, que de dédaigner ainsi le plus agréable des spectacles, se montrer étranger aux beautés les plus rares, et ne pas comprendre que la manière de témoigner son admiration n'est pas la même pour les hommes instruits que pour le vulgaire. Il suffit à celui-ci d'ouvrir de grands yeux, comme on dit communé-

¹ Le style sophistique de cette déclamation porte à croire qu'elle n'est point de Lucien,

ment, de regarder d'un air étonné, de promener partout un œil curieux, de lever la tête vers la voûte, de remuer la main en signe d'approbation, et d'admirer, mais en silence, dans la crainte de ne pouvoir atteindre par ses éloges à la beauté des objets dont il est frappé. Mais un homme élevé dans les sciences, admis à un spectacle magnifique, ne pourra pas se contenter du seul plaisir dont jouissent ses yeux, et loin de rester spectateur muet de tant de merveilles, il en fera le sujet de ses méditations, il emploiera tout son talent à composer un discours qui soit, pour ainsi dire, le prix du plaisir que ce spectacle lui a procuré.

Ici la reconnaissance ne doit pas seulement consister dans l'éloge. Elle convenait peut-être à ce jeune insulaire, qui, frappé d'étonnement à la vue du palais de Ménélas, comparait à l'éclat des cieux l'ivoire et l'or dont ce palais étincelait, comme s'il n'eût rien connu sur la terre qui pût l'égaliser en magnificence. Mais prononcer un discours dans cette demeure, y rassembler les auditeurs les plus distingués pour faire à leurs yeux preuve de talents, c'est faire en partie son éloge. Rien n'est plus agréable, à mon avis, que de voir l'appartement le plus magnifique, où les louanges, et les expressions de la faveur se font entendre de toutes parts, s'ouvrir pour recevoir nos discours, et qui, sonore comme ces antres profonds, répète nos paroles, prolonge les derniers accents de la voix, retarde la fin de chaque période ; ou plutôt, tel qu'un auditeur dont la mémoire est facile, retient tout ce que l'on dit, fait l'éloge de celui qui parle, et lui paie par là un tribut de reconnaissance bien flatteur. C'est ainsi que les rochers répètent les chants de la flûte pastorale. Le son revient vers lui-même, renvoyé par l'écho. Le vulgaire croit que c'est une jeune fille qui répond à ceux qui chantent, ou qui poussent des cris : qu'elle habite au milieu des rochers, d'où elle se plaît à parler.

Il me semble que la magnificence de ces lieux élève le génie d'un orateur ; son éloquence s'éveille ; il est inspiré par ce brillant spectacle. L'éclat des beautés qui frappent ses yeux, pénètre jusqu'à son âme ; elle les prend pour modèle, et produit des discours qui leur ressemblent. Ah ! nous croyons sans peine, qu'Achille, à la vue de ses armes ¹, sentit redoubler sa fureur contre les Phrygiens ; que dès qu'il les eut revêtues, pour les essayer, son courage s'enflamma, et le désir des

¹ Les armes que Thétis lui avait apportées. *Iliade*, liv. XIX, v. 15

combats lui donna des ailes. Et pourquoi la beauté des lieux n'allumerait-elle pas le génie d'un orateur ? N'a-t-il pas suffi à Socrate d'être assis à l'ombrage d'un beau platane, sur un gazon fleuri, près d'une source limpide, aux bords de l'Ilissus, pour produire cette ironie délicate qu'il employait auprès de de Mirrhine, lorsqu'il lui dévoilait les défauts du discours de Lysias ? Il invoquait les Muses, il croyait qu'elles lui feraient mieux sentir leur présence dans cette solitude, qu'elles l'aideraient à parler sur l'amour. Ce vieillard ne rougissait point d'inviter des vierges à prendre part à ses discours philopédiques ; et nous ne croirons pas que les Muses viendront d'elles-mêmes dans un si beau séjour ?

On ne trouve pas seulement ici l'ombrage et la beauté d'un platane, quand au lieu de celui de l'Ilissus, on parlerait du Platane d'or du roi de Perse. Sa magnificence seule causait de la surprise. Ni l'art, ni la beauté, ni la justesse des proportions, ni l'élégance des formes n'entraient dans sa composition, et ne relevaient l'éclat du métal. Ce spectacle fait pour les yeux d'un barbare, n'offrait que de l'or, et n'était propre qu'à réveiller l'envie de ceux qui le voyaient, et à faire trouver heureux son possesseur. Du reste, rien en lui ne sollicitait les éloges. Les Arsacides ne prisait pas la beauté, ils ne montraient pas la magnificence de leurs trésors pour enchanter les regards des spectateurs, mais pour les frapper d'étonnements ; car les Barbares aiment moins ce qui est beau que ce qui est riche.

Les beautés qui brillent dans cette demeure, ne sont point faites pour les yeux d'un Barbare, elles ne respirent point le luxe insolent des Perses, ni l'orgueil de leur grand roi. Elles demandent pour spectateur, non un homme indigent, mais un connaisseur instruit, qui, dans ses jugements, consulte autant sa raison que ses yeux. Car, que cet appartement soit tourné vers la partie du jour la plus pure (il n'en est point, sans doute, de plus désirable et de plus belle que l'orient, et c'est vers cette exposition que les anciens plaçaient leurs temples), que le soleil, dès son lever, y plonge ses rayons, et le remplisse de la lumière la plus vive, lorsque les fenêtres sont ouvertes ; que sa longueur soit proportionnée à sa largeur, que son élévation réponde à l'une et l'autre, que rien n'intercepte la vue, et que les fenêtres soient tournées vers chacun des points du ciel, comment pourrait-on ne pas trouver cela agréable, et digne de nos éloges ?

Mais ce que l'on doit admirer davantage, c'est la beauté des

plafonds, qui, dans leurs ornements, n'offrent rien de superflu, ni de répréhensible. L'or dont ils sont relevés, y est ménagé dans de justes proportions, mais de manière qu'on ne peut soupçonner que la main qui l'employa en fût avare. Une femme sage et modeste, se contente de porter quelques bijoux propres à relever sa beauté : un collier mince et délicat environne son cou d'albâtre, une bague légère entoure son doigt, ou des anneaux pendent à ses oreilles, une agrafe retient sa ceinture, ou une bandelette arrête ses cheveux flottants; enfin elle n'ajoute de parure à ses charmes, qu'autant que la pourpre sert à embellir un vêtement. Les courtisanes, au contraire, celles surtout qui n'ont que la laideur en partage, se chargent d'ornements, portent des robes entièrement de pourpre, se font une gorge toute d'or, cherchent à s'attirer des amants par la magnificence de leur parure; et par un charme étranger, tâchent de suppléer aux attraits qui leur manquent. Elles s'imaginent que leurs bras auront plus d'éclat et de blancheur quand on y verra briller l'or; que la difformité de leur pied disparaîtra sous une chaussure magnifique, que leur visage sans grâces deviendra plus aimable, quand il sera tout étincelant de pierreries. C'est ainsi qu'en usent les courtisanes, tandis que la femme pudique ne porte de l'or qu'autant qu'il convient, et où il en faut. Je crois même qu'elle ne rougirait pas de montrer sa beauté sans aucun voile.

Ainsi la voûte de cet appartement, qui, pour ainsi dire, en est la tête, présente un aspect aimable par lui-même; il n'est décoré par l'or, que comme le ciel, durant la nuit, est embelli par les astres, qui brillent de distance en distance, et le font luire par intervalles d'un éclat semblable à celui des fleurs. Si le ciel était entièrement de feu, loin de nous paraître beau, il serait terrible. Ici l'on voit aisément que l'or n'est pas inutile, ni répandu parmi les autres ornements pour le seul plaisir de la vue. Il luit d'un éclat agréable, colore l'appartement entier de ses feux. La lumière qui le frappe de ses rayons, confond ses couleurs avec celles de l'or : tous deux étincellent à la fois, et offrent l'image d'un ciel serein.

Le faite de cette demeure est tel, qu'il faudrait un Homère pour le louer dignement, l'appeler comme la chambre nuptiale d'Hélène, *dôme élevé et magnifique*¹, ou comme l'Olympe, *sejour resplendissant et lumineux*². A l'égard de ses autres

¹ *Odyssee*. liv. IV, 131.

² *Iliade*. liv. I, v. 532.

beautés, des peintures dont ses murailles sont revêtues, de la richesse de leurs couleurs, de la netteté, de la perfection et de la vérité de leur dessein, on peut très bien les comparer à une prairie que le printemps a émaillée de fleurs. La seule différence est, que celles que le printemps fait éclore, tombent et se flétrissent, perdent leur fraîcheur et leur beauté, au lieu qu'ici le printemps est éternel, la prairie ne se dessèche jamais, les fleurs en sont immortelles, car la vue seule a droit de les toucher et de les cueillir.

Qui pourrait ne pas trouver du plaisir à considérer toutes ces merveilles, ou qui ne désirerait employer tout son talent à parler au milieu d'elles, surtout lorsqu'il sait que rien n'est plus honteux que de rester au-dessous des objets que l'on a sous les yeux ? La vue des belles choses a un charme particulier, et l'homme n'est pas le seul être qui y soit sensible. Le cheval ne semble-t-il pas courir avec plus de plaisir dans une plaine dont la pente est insensible, dont le sol délicat reçoit mollement ses pas, et cède à son pied qu'il ne repousse pas durement ? il déploie alors toute sa vitesse, il s'abandonne à son impétuosité, et dispute de beauté avec les lieux qu'il parcourt.

Voyez, au commencement du printemps, l'oiseau de Junon se promener dans une prairie, lorsque les fleurs épanouies sont non seulement plus agréables, mais, s'il est permis de le dire, plus fleuries, lorsque leurs couleurs sont plus vives et plus pures. Il ouvre ses ailes, les étale au soleil, élève sa queue superbe, en forme un cercle dont il s'environne, fait admirer les fleurs dont il est lui-même embelli, et le printemps qui règne sur ses plumes, semble défilé la prairie de montrer rien de plus magnifique. Il se tourne en tous sens, il se promène, et déploie l'orgueil de sa beauté. A l'instant où il paraît le plus admirable par l'éclat de ses couleurs, elles changent tout à coup, elles prennent une teinte nouvelle, et un aspect encore plus charmant. C'est ce qui arrive principalement aux cercles qui sont à l'extrémité de ses plumes, et dont chacun semble formé des couleurs de l'iris. Ce qui était de l'airain, au plus léger mouvement, se change aussitôt en or ; et ce bleu céleste formé par les rayons du soleil, s'il passe dans l'ombre, emprunte à l'instant la verdure de la prairie. C'est ainsi que son plumage, coloré par la lumière, ne fait que changer de beauté.

Vous savez tous, et je n'ai pas besoin de vous le dire, combien l'aspect de la mer dans son calme a de charmes pour

nous attirer, et pour nous inspirer le désir de nous confier à ses flots. Il n'est personne, quelque attaché qu'il soit au continent, quelque peu d'expérience qu'il ait de la navigation, qui ne veuille alors monter sur un navire, entreprendre un petit voyage, et même s'éloigner de la terre, surtout lorsqu'il voit un vent favorable enfler légèrement la voile, et le vaisseau couler mollement sur la sommité des flots.

C'est ainsi que la beauté de cette demeure a la puissance de nous engager à prononcer des discours, éveille l'éloquence, inspire à l'orateur le plus vif désir de mériter des applaudissements. Pour moi je cède, ou plutôt j'ai déjà cédé à cet attrait, et je suis venu dans ce logis pour m'y faire entendre, entraîné par un charme secret, ou par la beauté des sirènes; et j'ai la confiance, que si mes discours ne sont pas beaux par eux-mêmes, ils le paraîtront du moins, étant ornés d'un vêtement si magnifique.

Tandis que je parlais, un autre discours, qui n'a rien de méprisable, et qui mérite même votre attention, à ce qu'il prétend, s'est présenté à mon esprit, et s'est efforcé plus d'une fois de m'interrompre. A présent que j'ai fini, il élève la voix, il soutient que j'ai déguisé la vérité, et dit qu'il est fort étonné que j'aie pu avancer que la beauté d'un appartement, les peintures et les ornements dont il est décoré, le rendaient plus propre à faire briller les talents d'un orateur; car c'est précisément tout le contraire. Mais il vaut mieux, si vous le trouvez bon, que le Discours se présentant lui-même devant vous, comme devant ses juges, plaide sa propre cause, et qu'il établisse les raisons sur lesquelles il se fonde, pour penser qu'une demeure simple et sans beauté est plus favorable à l'éloquence. Vous m'avez entendu : je n'ai pas besoin de revenir une seconde fois sur le même objet. C'est à présent mon adversaire qui parle : je vais lui faire place, et je garde le silence.

« Citoyens assis ici pour nous juger, l'orateur qui vient de parler avant moi, a prodigué les éloges les plus magnifiques à cet appartement, et, si j'ose le dire, il lui a donné par son discours un nouveau lustre. Je suis tellement éloigné de lui en faire aucun reproche, que je suis prêt à suppléer aux louanges qui ont pu lui échapper; mais plus cette demeure vous paraîtra belle, et plus il sera démontré qu'elle ne peut que nuire aux desseins de celui qui voudrait y prononcer un discours. Et d'abord, puisque mon adversaire a parlé de femmes et de leurs ornements, permettez-moi d'employer la même comparaison. Je soutiens qu'une riche parure, loin de faire valoir

les charmes d'une belle femme, s'oppose à leur effet ; puisque tous ceux qui la verront, éblouis à la vue de l'or et des pierrieres brillantes, au lieu d'admirer en elle la blancheur de son teint, la vivacité de ses yeux, la rondeur de son cou, ses bras ou ses doigts remplis de grâces, ne feront attention qu'à la sardoine, à l'émeraude, au collier ou aux bracelets, en sorte que cette beauté pourrait justement s'offenser de ce qu'on l'oublie, pour ne s'occuper que de ses ornements, qui ne laissent pas à ceux qui la voient le temps de louer ses attraits, et ne la font considérer que comme un hors-d'œuvre à la magnificence du spectacle.

C'est aussi ce qui doit nécessairement arriver à celui qui se hasarde à prononcer un discours au milieu de tant de chefs-d'œuvre des arts. Ce qu'il dit est bientôt éclipsé par toutes les beautés dont il est environné. Tel serait un homme qui placerait une lampe dans un immense bûcher, ou une fourmi auprès d'un éléphant ou d'un chameau. Un pareil théâtre est ce qu'un orateur doit redouter le plus. D'ailleurs, en parlant dans un lieu si sonore, la voix devient aisément confuse. L'écho qui répète tous les sons, semble s'élever contre lui pour lui répondre et le contredire ; ou plutôt, il couvre, il étouffe ses accents, comme la trompette couvre la flûte lorsqu'elles résonnent ensemble, ou comme la mer étouffe les chants des céleustes, lorsque, malgré le bruit des flots, ils veulent ramer en chantant ; car le son le plus fort l'emporte toujours sur le plus faible, et le réduit au silence.

Bien plus, mon adversaire avance que la vue d'une demeure magnifique anime le génie d'un orateur. Mais il me semble qu'elle produit un effet tout contraire ; elle étonne, elle effraie, elle trouble l'esprit, et le rend d'autant plus timide, qu'il sait que rien n'est plus honteux que de faire entendre dans un séjour rempli de beautés, des discours qui ne lui ressembleraient pas. La faiblesse de son talent est alors plus à découvert. Ainsi, lorsqu'un homme revêtu d'armes éclatantes, prend la fuite le premier, la magnificence de son armure rend sa lâcheté plus remarquable. L'orateur d'Homère¹ avait bien senti cette vérité, ce me semble, lorsque peu curieux des agréments personnels, il prend l'attitude d'un homme simple et sans expérience, afin que la beauté de ses discours devint plus frappante, comparée au peu de grâces de l'orateur. D'un autre côté, il n'est pas possible que l'imagination de celui qui parle dans

¹ *Illiade*, liv. III. v. 217.

un lieu richement décoré, ne soit pas continuellement occupée de tout ce qu'il voit. La justesse de ses conceptions s'affaiblit ; les distractions que cette vue lui cause deviennent les plus fortes ; elles le rappellent toujours à ce spectacle attrayant, et ne lui permettent pas de donner toute son attention à ce qu'il dit. Comment pourrait-il bien parler, lorsque son âme est entièrement occupée à faire l'éloge de tout ce qui frappe ses regards.

Je ne parle pas de ce que les assistants, que l'on a engagés à venir entendre ce discours, en entrant dans un lieu si magnifique, au lieu d'auditeurs deviennent spectateurs. Il n'est point de Démodocus, de Phémios, de Tamyris, d'Amphion, ni d'Orphée, qui puissent les distraire d'un pareil spectacle. A peine chacun a-t-il franchi le seuil de l'entrée, qu'entouré de toutes parts d'une foule de merveilles, il oublie qu'il doit entendre un discours, et n'a nullement l'air d'un homme qui écoute. Il est tout entier aux objets qu'il aperçoit, à moins qu'il ne soit absolument aveugle, ou que la séance ne se tienne pendant la nuit, comme celles de l'Aréopage.

Que le charme du langage soit bien éloigné d'avoir la même puissance que celui de la vue, c'est ce qui prouverait aisément la fable des Sirènes comparée à celle des Gorgones. Les premières séduisaient, par des chants mélodieux et flatteurs, les navigateurs qui passaient auprès d'elles ; mais il fallait rester quelques moments à les entendre pour que le charme opérât ; et autrefois un héros passa rapidement devant elles, et ne fit aucune attention à leurs chants. Mais la beauté des Gorgones exerçait un empire bien plus terrible, elle pénétrait les endroits les plus sensibles de l'âme ; leur vue seule jetait le spectateur hors de lui-même, le rendait muet de surprise, ou, comme le dit la fable, le métamorphosait en pierre. Le tableau que mon adversaire vous a tracé du paon, au milieu de la prairie, est tout entier à mon avantage. C'est son aspect qui enchante, et non sa voix. Que l'on mette à côté de lui un rossignol ou un cygne, qu'on les fasse chanter, tandis que le paon, gardant le silence, déploiera les richesses de son plumage ; je suis bien convaincu qu'il fixera bientôt toute l'attention des spectateurs, qui diront pour jamais adieu aux sons mélodieux de ses deux rivaux : tant il est vrai que le plaisir de la vue est le plus vif et le plus puissant de tous. Je vais, si vous le désirez, vous fournir pour témoin de cette vérité un homme plein de sagesse, qui vous assurera que ce que l'on voit, fait une impression plus profonde que ce qu'on entend. Héraut, appelle ici Hérodoté

d'Halicarnasse, le fils de Lyxus. Le voici qui se présente fort à propos; qu'il paraisse devant vous, et porte son témoignage. Permettez-lui seulement d'employer le dialecte ionien, son langage accoutumé. « Ce qu'on vous dit, ô juges, est très vrai: vous pouvez en croire la maxime que l'orateur vient d'établir, et par laquelle il donne la préférence à la vue sur l'ouïe; car les oreilles sont toujours plus infidèles que les yeux. » Vous entendez ce que dit le témoin, comme il assigne le premier rang à la vue; et c'est avec raison. Les paroles ont des ailes, a dit un poète; elles s'évanouissent à l'instant même où elles s'envolent de la bouche. Mais le plaisir que l'on prend par les yeux est durable; l'objet toujours permanent attire le spectateur par un charme irrésistible.

Comment, en effet, une demeure si belle, où tout enchante les regards, ne serait-elle pas un redoutable adversaire pour un orateur? Ce qui le prouve le mieux, c'est que vous-mêmes, qui devez nous juger, tandis que je parle, vous levez les yeux vers la voûte, vous admirez les peintures dont les murailles sont décorées, vous en cherchez les sujets, vous vous tournez du côté de chaque tableau. N'en rougissez pas, on ne peut vous faire un crime de suivre un penchant si naturel à l'homme, surtout quand les sujets de la curiosité sont aussi beaux, aussi variés. La perfection de l'art, et l'exactitude avec laquelle ces histoires sont représentées, offrent à la fois une instruction utile des faits de l'antiquité, et un plaisir réel, qui ne peut être bien senti que par des spectateurs instruits. Or, afin que vous ne m'abandonniez pas entièrement, tandis que vos regards se portent sur ces tableaux, je vais essayer de vous en faire la description. Peut-être aurez-vous du plaisir à entendre ce que vos yeux voient avec tant d'admiration; peut-être pourrai-je, à la faveur de ces peintures, obtenir de vous quelques éloges, et mériter quelque préférence sur mon adversaire, puisqu'en faisant preuve de talent, j'aurai doublé vos plaisirs. Vous sentez la difficulté et la hardiesse de l'entreprise, de vouloir, sans attitudes, sans perspective, sans toile, former tant de figures. Car la peinture qui naît des discours, n'est qu'une légère esquisse.

Sur la droite en entrant, l'histoire d'un héros d'Argos est unie à un événement arrivé en Éthiopie. Persée tue le monstre auquel Andromède est exposée, et la délivre de ses chaînes. Bientôt il épousera cette belle, et l'emmènera en Grèce. Cette aventure est une suite de son expédition contre la Gorgone. L'artiste, dans un espace étroit, a exprimé une foule de pas-

sions différentes. La pudeur et la crainte de la jeune fille, la courage que l'amour inspire au héros, l'aspect effrayant du monstre hérissé de dards, et qui ouvre une gueule menaçante. Persée, de la main gauche, lui présente la tête de Méduse, et de la droite il frappe de son épée. Toute la partie du monstre qui a vu la Gorgone, est déjà pétrifiée, et ce qui lui reste vivant, expire sous les coups du glaive recourbé.

A la suite de ce tableau, un autre représente une juste vengeance. Le peintre me paraît en avoir puisé le sujet dans Euripide et dans Sophocle; car l'un et l'autre ont aussi représenté cette image. Deux jeunes amis, Pylade de Phocide, et Oreste, que l'on croyait morts tous les deux, pénètrent en secret dans le palais d'Agamemnon, et tuent Égiste. Déjà Clytemnestre a succombé sous le coup fatal, son corps à moitié nu est étendu sur un lit. Tous les esclaves, frappés d'étonnement et d'effroi, poussent des cris, ou prennent la fuite. C'est une idée noble de l'artiste, de n'avoir fait qu'indiquer ce qu'il y a d'impie et d'atroce dans cette action, et d'avoir représenté les deux jeunes héros occupés du meurtre de l'adultère.

Ici, c'est un dieu d'une beauté parfaite, et un jeune homme rempli de grâces. Le sujet indique un divertissement amoureux. Branchis assis sur une pierre, présente un lièvre à son chien et joue avec lui. Le chien semble s'élancer en haut pour atteindre le gibier. Apollon est là, qui sourit et s'amuse des jeux du jeune homme, et des efforts du chien.

Après ces tableaux, Persée reparait dans celui-ci, avant d'avoir tué le monstre. Il vient de trancher la tête de Méduse, et Minerve le couvre de son égide. Il a accompli son entreprise; mais il n'en a vu l'objet que dans le bouclier de la déesse, où se réfléchissait l'image de la Gorgone; car il savait ce qu'il en coûtait pour la regarder en face.

Sur la muraille du milieu, en face de la porte, on voit en haut un temple de Minerve. La déesse est de marbre blanc; elle n'a point le costume guerrier, mais celui qui convient à une déesse belliqueuse qui préside à la paix.

Ensuite est une autre Minerve. Celle-ci n'est point de marbre; elle est peinte. Vulcain amoureux la poursuit; elle fuit, et en courant après elle, Vulcain donne naissance à Erichon.

Un autre tableau vient après; il représente aussi une ancienne fable. C'est Orion, aveugle, qui porte sur ses épaules Cédalion, qui lui indique le chemin de la lumière. Le soleil se lève, et guérit l'aveuglement d'Orion, et Vulcain le voit de l'île de Lemnos.

Ulysse est représenté dans celui-ci. Il contrefait l'insensé, pour ne pas accompagner les Atrides dans leur expédition. Leurs ambassadeurs sont là qui l'invitent à partir. Sa feinte a tous les caractères de la vraisemblance. Le ridicule attelage de son char annonce qu'il ne sait plus ce qu'il fait. Mais sa ruse est découverte à l'occasion de son enfant. Palamède, fils de Nauplias, soupçonnant ce qui se passe, saisit Télémaque, et menace de le tuer. Déjà il tire son épée, et oppose une fureur simulée, à une folie feinte. Le péril de son fils rappelle Ulysse à son bon sens ; il se montre père, et cesse toute dissimulation.

Médée est le sujet du dernier tableau. Elle paraît embrasée de jalousie ; elle jette un regard sombre sur ses enfants, et semble méditer quelque dessein atroce ; elle tient une épée. Les deux petits infortunés sont devant elle, lui sourient innocemment, et sont loin de soupçonner le malheur qui les menace, quoiqu'ils voient un glaive entre les mains de leur mère.

Ne voyez-vous pas, ô juges ! comme ces objets charment tous les auditeurs ; comme ils appellent leurs regards ? Bientôt l'orateur va rester tout seul. En vous parlant ainsi, mon but n'est pas de vous engager à taxer mon adversaire de hardiesse et de témérité, lorsqu'il s'est jeté de lui-même dans une carrière aussi difficile, à le condamner, à lui prodiguer votre haine, et à l'abandonner au milieu de son discours : je veux, au contraire, que vous le secondiez de tout votre pouvoir, en fermant, s'il se peut, les yeux, afin de mieux l'entendre. Songez en même temps à la difficulté de l'entreprise, et rappelez-vous qu'il n'est point de talent qui ne parût inférieur à la beauté de ces lieux, quand, au lieu d'être ses juges, vous favoriserez ses efforts. Si je vous fais cette prière pour mon adversaire, n'en soyez pas surpris : l'amour que j'ai pour cette demeure, me fait souhaiter que celui qui y parle, quel qu'il soit, obtienne toujours des applaudissements ».

LE MAUVAIS GRAMMAIRIEN

OU

SUR LE MOT ἀποφράς¹ CONTRE TIMARQUE

Oui, tout nous prouve que tu ne connais pas le mot ἀποφράς. Si ce terme ne t'était pas entièrement inconnu, comment aurais-tu pu me reprocher d'avoir parlé un langage barbare, lorsque j'ai dit de toi que tu ressemblais à un *Apophras*? Je me rappelle, en effet, avoir assimilé ton caractère à ce jour funeste. Je vais dans un instant t'apprendre ce que signifie ce mot : en attendant, je te dirai avec Archiloque, *tu as pris la cigale par les ailes*. Je suppose toutefois que tu as entendu parler d'un certain Archiloque de Paros, poète dont les ouvrages respirent la hardiesse et la liberté, et qui ne se faisait aucun scrupule de répandre les invectives les plus outrageantes sur ceux qui osaient irriter le fiel dont il composait ses iambes. Un jour, insulté par un de ses ennemis, il lui dit : *tu as pris la cigale par l'aile*. Il se comparait à cet insecte naturellement criard, et qui, chantant sans nécessité, fait encore plus de bruit dès qu'il se sent arrêté par les ailes. Malheureux! disait par là Archiloque, que prétends-tu, en allumant contre toi la colère d'un poète babillard, qui ne cherche qu'un sujet pour exercer sa verve médisante?

Je te fais les mêmes menaces : non que je veuille me mettre en parallèle avec Archiloque. Eh! comment le pourrais-je? je suis bien éloigné de posséder son talent. Mais je connais tes mœurs, digne matière de vers iambiques. Archiloque lui-même ne pourrait suffire à les peindre. En vain il appellerait à son aide Hipponax et Simonide; ces poètes épuiserait

¹ C'est-à-dire : jour sinistre.

toutes les ressources de leur art avant de représenter un seul des vices dont tu es infecté ; tant tu surpasses en impudence les Lycambe¹, les Orodécide, les Bupale, objets des traits de leur satire. Il semble qu'un dieu vengeur ait pris soin d'amener sur tes lèvres ce rire insultant, que tu fis éclater lorsque je prononçai le mot *Apophras*, afin de mieux mettre dans tout son jour ton ignorance grossière, plus profonde que celle des Scythes, et qui ne connaît pas les choses les plus communes et les plus ordinaires. Il a voulu que tu fournisses un prétexte plausible de s'élever et d'écrire contre toi, à un homme libre dans sa façon de penser, qui te connaît intimement, et qui, loin de vouloir passer sous silence, ou de pallier aucun de tes vices, est prêt à publier à haute voix tous les crimes dont tu te souilles encore à présent et la nuit et le jour, et tous ceux que tu commis autrefois.

Il serait sans doute superflu, ou plutôt ridicule, d'employer, pour te parler avec franchise, la méthode dont usent les gens instruits. Jamais la censure ne te rendra plus vertueux. On parviendrait plutôt à persuader au Scarabée² de quitter l'ordure infecte qu'il a coutume de rouler. D'ailleurs, loin que tes vices, cachés sous le voile épais des ténèbres, t'assurent l'impunité, il n'est personne, je pense, qui puisse ignorer encore tes excès, et les outrages, que, malgré ta vieillesse, tu te fais tous les jours à toi-même. Il n'est pas nécessaire de te dépouiller de ta peau de lion, pour s'apercevoir que tu n'es qu'un gros âne. Il faudrait arriver tout récemment des régions Hyperborées, ou ressembler aux stupides habitants de Cumes, pour ne pas voir à l'instant que tu es le plus impudent de tous les baudets, et l'on n'a pas besoin, pour te juger, d'attendre que tu te mettes à braire. Voilà ce que longtemps avant moi, la Renommée a publié de tes mœurs : elles t'ont procuré une réputation brillante, qui te place au-dessus d'Ariphrade³, d'Hémithéon de Sybaris et de Bastas de Chio, maître con-

¹ Lycambe ayant refusé une de ses filles en mariage au poète Archiloque, celui-ci le déchira lui et ses filles par des poésies satyriques. Lycambe se pendit de désespoir.

Bupale était un peintre qui insulta le poète Hipponax. Celui-ci, pour se venger, écrivit contre Bupale des satyres si violentes, qu'elles le réduisirent au désespoir : et l'obligèrent à se pendre.

² Ce Scarabée est le *Pillulaire*, connu vulgairement sous le nom de fouille-merde.

³ Homme de mœurs infâmes, contemporain d'Aristophane, qui en parle dans la comédie des *Guépes*, v. 1271.

sommé dans l'art infâme dont tu fais profession. Je ne dis rien ici de nouveau, je le sais, et je n'en parle qu'affin qu'on ne puisse pas m'accuser d'être le seul qui l'ignore.

Je ferai mieux, sans doute, d'appeler à mon aide un des Prologues de Ménandre¹, Elenchus, cet ami de la vérité, ce dieu qui préside à la liberté des discours. Ce n'est pas le moins illustre des personnages qui montent sur la scène. Tout le monde l'aime, excepté toi et tes semblables. Vous redoutez sa franchise, certains qu'il est instruit de votre conduite et qu'il ne manquera pas de l'exposer au grand jour. Il serait assez plaisant que ce dieu voulût bien paraître un moment sur le théâtre, et nous expliquer lui-même le sujet et le plan de la pièce. De grâce, Elenchus, le plus honnête des Prologues, et le plus charmant des dieux, essaye un peu de donner à mes auditeurs quelques éclaircissements préliminaires. Dis-leur que ce n'est pas sans raison, ni sans avoir lavé ses pieds, comme on dit communément, ni par aucun penchant à la haine, que j'entreprends ce discours ; mais pour repousser une injure odieuse, et parce que je partage l'horreur publique que cet homme inspire par le débordement de ses mœurs. Tu n'en diras pas davantage ; ce préambule, assez clair, est suffisant, et tu pourras après te retirer : le reste me regarde ; je saurai t'imiter, et dévoiler la plupart de ses crimes, de manière que personne ne pourra t'accuser d'avoir trahi ta franchise ordinaire, et diminué la vérité. Je ne t'emploierai pas non plus à me donner des louanges en présence de mes auditeurs, et tu ne répandras pas toi-même la lie des vices dont cet homme est couvert. Il ne serait pas digne d'un dieu de prononcer les termes qui doivent caractériser des mœurs aussi abominables.

« Cet homme qui s'arroe le titre de Sophiste (c'est le prologue qui parle), vint un jour à l'assemblée des jeux olympiques, pour y réciter devant les spectateurs, un discours déjà composé depuis longtemps. L'argument de cette déclamation était : *un Athénien veut empêcher Pythagore de participer aux mystères d'Eleusis, sous prétexte que ce philosophe disait lui-même qu'avant d'être Pythagore il avait été Euphorbe*². Ce discours, semblable au geai d'Esopo, était un

¹ Le prologue est ici personnifié sous le nom d'Elenchus, mot qui signifie conviction.

² Euphorbe, fils de Panthus, était Phrygien, par conséquent barbare, et ne pouvait, en cette qualité, être admis aux mystères d'Eleusis, réservés alors aux seuls Grecs.

assemblage de plumes étrangères : et comme notre sophiste ne voulait pas avoir l'air de réciter une ancienne composition, mais de paraître improviser, quoique d'après un livre, il va trouver un de ses amis, citoyen de Patras, assez versé dans l'éloquence du barreau, et le prie, lorsqu'il demandera un sujet pour parler, de lui choisir celui de Pythagore. L'orateur s'y prêta, et engagea l'auditoire à écouter le discours de notre sophiste, en faveur du Philosophe.

Cependant sa manière de déclamer était bien propre à le trahir. Son débit annonçait assez qu'il s'était exercé depuis longtemps sur ce sujet et qu'il l'avait médité à loisir. Malgré l'excessive impudence qui le secondait, qui lui prêtait la main, et combattait en sa faveur, des ris multipliés s'emparèrent de tous les auditeurs. Les uns regardaient l'orateur de Patras, de manière à lui faire connaître qu'on s'était bien aperçu qu'il était complice de l'imposture. D'autres qui reconnaissaient chaque phrase à mesure que le sophiste les prononçait s'amuseraient pendant tout le discours, à mettre réciproquement leur mémoire à l'épreuve, en se demandant les uns aux autres s'ils se rappelaient auquel de nos sophistes modernes les plus célèbres, chacune de ces phrases appartenait.

Parmi les auditeurs, se trouvait l'auteur de cette pièce : il était du nombre des rieurs. Eh ! comment aurait-il pu s'empêcher de rire d'un trait de hardiesse aussi nouveau, d'une impudence aussi manifeste ! D'ailleurs on ne peut commander aux ris. Mon poète pouvait-il se contenir, en voyant ce ridicule orateur donner à sa voix des inflexions qu'il croyait fort mélodieuses, et qui ressemblaient à un chant funèbre, pour apaiser l'ombre de Pythagore ? Il s'imagina voir un âne qui s'efforçait de jouer de la cithare. Il éclata de rire ; l'orateur se retourne, et l'aperçoit. Dès ce moment la guerre est allumée entre eux.

Peu de temps après arriva le commencement de l'année : ou plutôt on célébrait le troisième jour de la grande Néoménie¹, durant laquelle les Romains font des vœux et des prières pour le reste de l'année, et offrent des sacrifices, dont leur roi Numa a institué les cérémonies. Ils sont persuadés qu'en ce jour les dieux sont plus disposés à répondre à leurs demandes. Or, celui qui, quelque temps auparavant, avait ri dans Olympie aux dépens du Pythagore supposé, se trouvait à cette fête. Voyant venir à lui ce méprisable histrion, qui récite sans pu-

¹ La fête des vœux, qui se célébrait le troisième jour des Calendes de janvier.

deur les discours d'autrui, et connaissant depuis longtemps ses mœurs corrompues, l'impudence de son caractère, sa conduite infâme, dont il a plus d'une fois été convaincu par des témoins, il dit à un de ses amis : évitons la rencontre de cet homme ; elle est d'un sinistre présage ; sa présence suffit pour changer ce jour heureux en un *Apophras* (*en un jour funeste*). Le sophiste, qui prit ce mot pour un terme étranger à la langue des Grecs, se mit à rire ; et comme pour se venger des ris que mon poète avait fait éclater dernièrement à son sujet il dit à ceux qui l'environnaient : « *Apophras* ? Qu'est-ce que cela ? Est-ce un fruit, est-ce une plante, ou un vase ? Un *Apophras* est-il bon à manger ou à boire ? *Apophras* ? je n'ai jamais prononcé ce mot, et je ne puis comprendre ce qu'il signifie. »

C'est ainsi qu'il croyait tourner mon auteur en ridicule ; il affectait de ne pouvoir modérer les ris que lui arrachait le mot *Apophras*, et il ne s'apercevait pas qu'il fournissait contre lui-même la preuve la plus complète de sa profonde ignorance. Tel est le motif qui a déterminé l'écrivain qui me fait paraître aujourd'hui devant vous, à composer ce discours. Son but est de montrer que ce sophiste célèbre ignore les termes les plus usités chez les Grecs. connus dans les boutiques et jusque dans les tavernes ». Ici finit le rôle d'Élenchus.

Pour moi (car je me charge à présent de jouer le reste de la pièce), assis, pour ainsi dire, sur le trépied de Delphes ¹, il est de mon devoir de publier les actions par lesquelles tu t'es illustré, de dire tout ce que tu as fait dans ta patrie, en Palestine, en Egypte, en Syrie, ensuite en Grèce et en Italie ; enfin d'exposer ta conduite actuelle dans Éphèse, où ta folie semble parvenue à son comble, et couronne dignement tes mœurs. C'est ici le cas de t'appliquer le proverbe : *habitant d'Ilion, tu as payé un acteur tragique* ². Il est temps que tu entendes le récit de tes propres maux.

Mais, non : parlons auparavant du mot *Apophras*. Dis-moi, je t'en supplie au nom de Vénus publique ³, des déesses Génetyllides et de Cybèle, que trouvais-tu donc à reprendre dans ce mot ? En quoi t'a-t-il paru si risible ? Par Jupiter ! ce terme

¹ C'est-à-dire, comme inspiré par un dieu.

² Un acteur tragique passait par Ilion : les habitants l'engagèrent à leur représenter quelque pièce ; il se refusa longtemps à leurs instances, et finit par jouer la prise de leur ville, et leurs propres malheurs.

³ Vénus Pandème ou publique, les déesses Génetyllides, qui présidaient à la génération, et Cybèle, passaient pour les protectrices des libertins et des efféminés.

n'est-il pas propre aux Grecs, ou l'auraient-ils introduit dans leur langue après l'avoir puisé dans le commerce des Celtes, des Thraces et des Scythes ? Tu connais parfaitement le langage et les mœurs d'Athènes, puisque tu rejettes ce mot, et que tu le bannis de la Grèce. Cependant quel terme est plus particulier aux Athéniens, te demanderont les personnes plus versées que toi dans ces matières. Tu parviendrais plutôt à prouver qu'Érechthée et Cécrops¹ étaient des étrangers qui vinrent s'établir dans Athènes, que de nous faire croire que le mot *Apophras* n'appartient pas à l'Attique, et n'est pas, pour ainsi dire, autochtone. Les Athéniens donnent à beaucoup d'objets les mêmes noms que les autres peuples de la Grèce ; mais ils sont les seuls qui se servent du mot *Apophras* pour désigner un jour malheureux. Tu sais à présent ce que ce mot veut dire. Lorsque les magistrats interrompent leurs fonctions, lorsque les tribunaux sont fermés, qu'on n'offre point de sacrifices, qu'on ne peut rien faire qui soit d'un favorable augure, ce jour s'appelle *Apophras*.

Diverses raisons ont introduit cet usage chez différents peuples. Les uns ayant essuyé des défaites considérables, ont ordonné que durant les jours auxquels ils avaient éprouvé ces malheurs, on ne pourrait rien entreprendre, parce que ces jours paraissaient défavorables à l'exécution des desseins les plus légitimes. D'autres... mais n'est-il pas ridicule, ou du moins hors de saison, de vouloir instruire un vieillard de ton âge, et de lui apprendre ces sortes de choses qu'il ignorait ? Sans doute, lorsque tu les auras apprises, il te restera toujours la ressource de dire que tu savais déjà tout cela. Et comment veux-tu qu'on te croie ? On pourrait peut-être te pardonner d'ignorer certaines expressions qui ne sont pas d'un usage journalier, et qui se dérobent à la connaissance du vulgaire ; mais pour le mot *Apophras*, tu dois l'avoir prononcé, et malgré toi, pour ainsi dire, quoique sans le comprendre ; car ici nous n'avons qu'un seul terme, comme le dit un auteur.

A l'égard des mots anciens, il en est que l'on peut dire, il en est aussi dont on ne doit pas faire usage, quand ils ne sont pas généralement reçus, de peur d'étonner ceux qui nous écoutent et de blesser leurs oreilles. Si je t'eusse adressé ce que j'ai dit de toi j'aurais dû sans doute, homme admirable, me servir de termes paphlagoniens, cappadociens ou bactriens ; tu m'aurais

¹ Anciens rois d'Athènes. Erechthée passait pour être fils de la terre, et produit par le sol de l'Attique.

mieux compris, en entendant un langage qui t'est familier et qui charme agréablement tes oreilles. Mais quand on parle aux autres Grecs, il faut, je crois, se servir de la langue grecque. Les Attiques, il est vrai, ont par la suite des temps introduit des changements considérables dans leur dialecte ; mais le mot *Apophras* est un de ceux qui se sont toujours conservés, et que tout le monde emploie.

Je pourrais te citer une foule d'écrivains qui, avant moi, se sont servi de ce terme, si je ne craignais de te jeter dans un embarras extrême en te nommant des poètes, des orateurs et des historiens dont tu n'as jamais entendu parler. Je ne te les citerai donc point ; d'ailleurs tout le monde les connaît. Si tu peux à ton tour m'en montrer un seul qui n'ait point fait usage de ce terme, je te fais dresser une statue d'or dans Olympie, comme on dit communément. Mais quand un vieillard de ton âge ignore de pareilles choses, il me paraît ignorer aussi qu'Athènes est située en Attique, Corinthe dans l'Isthme, et Sparte dans le Péloponèse.

Il te reste à nous dire que tu connaissais ce mot ; mais que tu en as blâmé l'application déplacée. Et bien, je vais me justifier à cet égard, comme je le dois. Prête-moi quelque attention, à moins que tu ne t'inquiètes fort peu de passer pour un ignorant. Les anciens ont souvent lancé de pareils sarcasmes à des gens qui te ressemblaient ; car il y eut aussi autrefois, comme on le peut croire, des hommes infâmes, de mœurs corrompues, et d'un caractère rempli de méchanceté. On donna à l'un le nom de *Cothurne*¹, par allusion à sa conduite, aussi ambiguë que cette espèce de chaussure. On appela un autre *la Rage*, parce que c'était un rhéteur turbulent, qui soufflait la discorde dans toutes les assemblées. Un autre encore fut surnommé *l'Hebdomadaire*, parce qu'à l'exemple des enfants qui passent le septième jour² à jouer, il s'amusait dans les assemblées, riait, faisait des plaisanteries, et détournait par des bouffonneries l'attention sérieuse que le peuple devait à ses affaires. D'après ces exemples, ne me permettras-tu pas (je t'en supplie par Adonis) de comparer un homme rempli de méchanceté, et nourri dans toute sorte de vices, à un jour sinistre et malheureux ?

¹ C'est ainsi que fut appelé un orateur nommé Thérémène. Le cothurne était une chaussure qui convenait également aux deux pieds.

² Le septième jour de chaque mois était consacré à Apollon. Les Grecs le passaient en fêtes ; c'était pour les enfants un jour de congé.

Nous avons soin d'éviter la rencontre des personnes qui boient du pied droit ; c'est un mauvais présage, surtout le matin : et si l'on aperçoit un efféminé, un eunuque, ou un singe, au moment où l'on sort de chez soi, on revient à l'instant sur ses pas, l'on rentre, persuadé, d'après un premier présage aussi funeste, qu'aucune entreprise ne réussira de la journée. Eh quoi ! lorsqu'au commencement, pour ainsi dire à la porte, et à l'aurore de toute année, dès la première sortie, on voit un homme infâme, qui fait et souffre les actions les plus abominables, qui s'est même rendu fameux par ses débordements, un monstre d'impureté que l'on appelle, peu s'en faut, par le nom de ses vices, un fourbe, un imposteur, un parjure, une peste publique, digne du Cyphon¹ et du Barathre, on ne le fuira pas, on ne pourra le comparer à un jour malheureux, à un *Apophras* ? Et bien ! n'est-ce pas là ton portrait ? Tu ne saurais nier que ta virilité ne me soit bien connue. Je vois même que tu t'enorgueillis de ce que la gloire de tes hauts faits n'a rien perdu de son éclat, de ce que tu es encore fameux et connu de tout le monde. Si tu contestais, ou que tu niasses la ressemblance de ce portrait, de qui te feras-tu croire ? De tes concitoyens ? car c'est par eux qu'il est juste de commencer. Eh ! ne savent-ils pas quelle fut ta première éducation, et comme tu t'abandonnas à un certain militaire perdu de débauches, et comme tu te corrompis avec lui, en le servant de toutes les manières, jusqu'à ce qu'enfin il te chassa honteusement de chez lui, après avoir fait de toi, comme on dit en proverbe, un haillon tout déchiré.

Ils se souviennent encore, comme tu peux le croire, des prouesses que tu fis sur le théâtre, lorsque tu voulus y venir avec les danseurs, et figurer à leur tête. Personne n'avait encore paru sur le théâtre, on n'avait point annoncé le titre de la pièce, lorsque tu t'avanças dans un habit magnifique, chaussé de cothurnes dorés, et vêtu d'une robe de tyran, tu demandas aux spectateurs leur bienveillance, tu reçus des couronnes, et tu te retiras au bruit des applaudissements, dont on t'honorait déjà. Aujourd'hui tu te fais rhéteur et sophiste. Ceux qui apprennent cette métamorphose, s'imaginent, comme dans la tragédie, voir deux Soleils et deux

¹ Le cyphon, était une espèce de fourche, ou de croc, avec lequel on trainait les criminels au supplice. Le Barathre était une fosse profonde dans Athènes. On y précipitait les malfaiteurs.

*villes de Thèbes*¹, On se demande aussitôt, *l'homme d'aujourd'hui est-il celui d'hier?* Toutefois tu fais bien de ne plus retourner parmi tes concitoyens, de ne plus te montrer à leurs yeux, et de t'exiler volontairement de la patrie. Ce n'est pas que les froids excessifs de l'hiver, ou les chaleurs brûlantes de l'été en rendent le climat insupportable; c'est au contraire une des villes les plus belles et les plus considérables de la Phénicie; mais être exposé à te voir à chaque instant convaincu de tes crimes, en vivant avec des hommes qui te connaissent et qui se souviennent de ta conduite, voilà ce qui t'étrangle. Mais, que dis-je? quelle simplicité! est-il quelque chose dont tu puisses rougir? Et que peux-tu trouver de honteux dans tes dernières actions? J'apprends que tu possèdes dans ta patrie des biens magnifiques; une misérable petite tour, en comparaison de laquelle le tonneau du philosophe de Sinope serait le palais de Jupiter. Enfin tu ne pourras jamais faire changer d'opinion à tes concitoyens, et les empêcher de te regarder comme le plus corrompu de tous les hommes, et l'opprobre de leur ville.

Peut-être les autres habitants de la Syrie pourront-ils s'accorder avec toi, si tu prétends que ta conduite n'a jamais été souillée d'aucun vice, et n'offre rien de répréhensible. Grands dieux! Antioche entière n'a-t-elle pas été témoin de ta dépravation, lorsque tu emmenas ce jeune homme qui arrivait de Tarse?... mais il est trop honteux de dévoiler de pareilles turpitudes. Au surplus, elles ne sont ignorées de personne; on se souvient encore qu'on te surprit à genoux, tandis que ton compagnon était occupé à faire... ce que tu sais si bien, si tu n'as pas entièrement perdu la mémoire.

Les Égyptiens ne te connaissent peut-être pas? Ce fut chez eux qu'après avoir donné en Syrie ces spectacles admirables dont j'ai parlé, tu te réfugias pour te soustraire aux poursuites des marchands de qui tu avais acheté tes habits magnifiques, que tu emportas pour fournir aux frais de ton voyage. Alexandrie ne fut pas moins instruite de tes mœurs qu'Antioche; en effet, elle ne devait pas être jugée inférieure à cette dernière ville. Ton libertinage y parut même plus à découvert, tes passions honteuses s'y rallumèrent avec plus de fureur, ta renommée s'accrut davantage, et tu marchais la tête découverte. Un seul homme se laissa persuader par tes

¹ EURIPIDE. *Bacchantes*, v. 916.

serments que tu n'étais pas coupable de pareils crimes. Ce fut aussi le dernier qui vint à ton secours, et qui paya tes services. C'était un des premiers citoyens de Rome. Tu me permettras de ne pas le nommer; d'ailleurs il est connu, et tout le monde sait de qui je veux parler. Je n'ai pas besoin non plus de dire tout ce qu'il eut à souffrir de ton impudence durant ton commerce avec lui; mais lorsqu'il t'eut surpris aux genoux du jeune Œnopion son échanson, crois-tu qu'il pût alors douter que tu fusses réellement tel qu'on le disait, quand il en avait la preuve sous les yeux? Non, certes! ou bien il aurait fallu qu'il fût tout-à-fait aveugle. Il fit bientôt connaître l'opinion qu'il avait de toi, en te chassant de sa maison, et en la purifiant, comme on le dit, après ta sortie. L'Achaïe et l'Italie entière sont pleines de tes hauts faits, et de la gloire qu'ils t'ont procurée : jouis donc de ta célébrité. Je dirai désormais à ceux qui s'étonnent de la conduite que tu tiens aujourd'hui dans Éphèse, *combien ne l'auriez-vous pas admiré d'avantage, si vous eussiez connu ses premières actions!* Cependant tu as appris ici des choses nouvelles dans le commerce des femmes.

Eh bien! le nom d'*Apophras* ne convient-il pas parfaitement à un pareil homme? Mais, au nom de Jupiter, dis-moi pourquoi tu veux encore nous baiser sur la bouche, lorsque la tienne est souillée de tant d'horreurs. C'est l'injure la plus outrageante que tu puisses faire à ceux qui la méritent le moins. Ne suffit-il pas aux personnes qui conversent avec toi, d'éprouver les autres maux que leur cause ta bouche, lorsqu'ils entendent tes termes barbares, la rudesse de ton langage, ta prononciation indistincte, le désordre de tes phrases, et tant d'autres preuves de ton ignorance? Dieu, qui détourne les malheurs, préserve-nous après cela de recevoir un tel baiser! Celui d'un aspic ou d'une vipère serait préférable. On risquerait à la vérité d'être mordu par ces reptiles, et d'éprouver des grandes douleurs; le médecin appelé à propos, pourrait du moins nous guérir. Mais, après avoir reçu ton baiser, quel homme infecté de ce poison, pourrait s'approcher des autels? Quel dieu voudrait écouter ses prières? Combien il faudrait d'eau lustrale! Des fleuves entiers suffiraient à peine.

Tu es tel, et tu oses rire des autres? tu te moques des mots et des termes qu'ils emploient, quand tu te rends coupable de pareilles actions? En vérité, si le mot *Apophras* m'était inconnu, j'en rougirais de honte. Mais je me garderais bien de le condamner. Cependant jamais aucun de nous ne t'a repro-

ché tes expressions barbares¹. Puisse le dieu de l'éloquence t'écraser impitoyablement avec tes mots ! Dans quels écrits les as-tu jamais trouvés ? Tu les as déterrés sans doute dans quelque coin des *lamentations* d'un poète obscur, dont les ouvrages moisissés sont couverts de toiles d'araignées ; ou tu les a puisés dans les livres de Philénis que tu as toujours à la main. Au surplus, ces mots sont dignes de la bouche qui les prononce.

Mais puisque nous parlons de ta bouche, que dirais-tu, si ta langue (qu'on me permette cette supposition) te citait au tribunal pour tes crimes, ou tout au moins pour les outrages que tu lui fais ; et qu'elle tint ce discours : « Ingrat, n'est-ce pas moi, qui t'ayant reçu pauvre, et dénué de toutes les choses nécessaires à la vie, t'ai fait paraître avec quelques succès sur les théâtres ? Tantôt je faisais de toi un Ninus, tantôt un Métiochus², peu après un Achille. Ensuite je t'ai servi à montrer à lire aux enfants, je t'ai nourri longtemps par ce moyen. Aujourd'hui je te fais réciter les discours des autres, et passer pour sophiste. Je t'ai même procuré une gloire à laquelle tu n'avais guère droit de t'attendre. Quel reproche si grave as-tu donc à me faire, pour me traiter de la sorte, pour m'imposer les plus honteux emplois, et me faire servir aux actions les plus exécrables ? N'est-ce donc point assez d'être occupée durant le jour à proférer des mensonges, et des parjures, à débiter mille inepties ridicules, ou plutôt à vomir la fange qui compose tes discours ? Faut-il que la nuit même tu ne me laisses aucun repos ? Seule je te sers à tous les usages ; pressée, foulée, souillée de toutes manières, il faut encore que je remplisse les fonctions de la main. Tu m'outrages comme si j'étais une étrangère, et je suis inondée de toutes tes impuretés. Je fus uniquement destinée à parler : ordonne donc à tous les autres membres de faire ou de souffrir de pareils excès. Plût au ciel que l'on m'eût coupée comme celle de Philomèle ! Plus heureuses cent fois sont les langues de ceux qui ont dévoré leurs propres enfants. »

Au nom des dieux ! si ta langue prenant sa voix ordinaire, tenait un pareil discours, et qu'elle appelât ta barbe en témoignage, que lui répondrais-tu ? Sans doute ce que tu répondis dernièrement à Glaucus, qui te reprochait un de tes crimes

¹ Il y a dans le texte grec quelques-unes de ces expressions barbares qu'il est inutile de reproduire dans la traduction.

² Ancien héros Athénien, qui avait donné son nom à un des tribunaux.

ordinaires : *C'est par cela même que je me suis rendu célèbre en peu de temps, et que je suis connu de tout le monde.* Comment, en effet, aurais-tu pu acquérir par ton éloquence une si brillante réputation ? Mais il est toujours bon d'être illustre et cité de quelque manière que ce soit. Il est temps à présent de faire l'énumération de tous les surnoms que tu as reçus chez différents peuples ; ils sont en si grand nombre, que je m'étonne que le nom d'*Apophras* ait pu t'offenser, quand les autres ne t'ont jamais causé la moindre colère.

En Syrie tu fus appelé *Rhodo-Daphné*, laurier-rose. Pour quel motif ? Par Minerve ! j'aurais honte de le dire, et je veux l'ensevelir dans l'obscurité autant qu'il est en mon pouvoir. En Palestine, on t'appela *le buisson*, parce que ta barbe commençait à piquer : tu la rasais encore. En Égypte, on te nomma *l'étranglement*. La raison en est connue ; peu s'en fallut, dit-on, que tu ne fusses étranglé par un matelot auquel tu t'adressas : c'était un de ceux qui conduisent des vaisseaux à trois voiles. Il tomba rudement sur ta personne, et te ferma bientôt la bouche. Les Athéniens toujours plaisants, surent t'honorer sans aucune ambiguïté, par l'addition d'une seule lettre, et te nommèrent Atimarque¹. Il fallait bien, en effet, que tu eusses quelque chose de plus que le fameux personnage qui porte ton nom². En Italie, grands dieux ! voici une épithète héroïque, on te nomma le Cyclope, parce qu'un jour tu voulus jouer le rôle de ce monstre, dont tu avais adopté le costume, tel qu'il est représenté dans Homère ; tu voulus imiter aussi sa lubricité : couché par terre, déjà ivre et tenant dans ta main une coupe de lierre, tu montrais les désirs infâmes d'un Polyphème, lorsque le jeune homme qui était à tes gages saisit un pieu bien aiguisé, et vint, comme un autre Ulysse, pour te crever l'œil :

Mais il manqua son coup ; sa main mal assurée
Ne sut pas, à son gré, diriger le bâton.
Et la pointe glissa sur le bas du menton³.

On ne sera pas étonné que je me permette une froide plaisanterie quand je parle de toi. Nouveau Cyclope, tu ouvrais la

¹ C'est-à-dire, *chef des gens déshonorés*.

² Allusion au fameux Timarque, contre lequel Eschine a écrit une accusation dans laquelle il dévoile la conduite infâme de cet Athénien.

³ Parodie de deux vers d'Homère. *Iliade*, liv. V, v. 298 ; et liv. XI, v. 233.

bouche de tout ton pouvoir, ou plutôt, comme Charybde, tu cherchais ton *Personne*, pour l'engloutir avec son vaisseau, ses matelots, les mâts et les gouvernails, et tu te laissas briser la mâchoire. Cette scène eut plusieurs spectateurs. Le lendemain, pour te justifier, tu alléguas ton ivresse, et tu eus recours à ta propre intempérance.

Déjà riche de tant de beaux noms, pourquoi rougis-tu de celui d'*Apophras*? Au nom des dieux! que se passe-t-il dans ton âme, lorsque tu entends la multitude te reprocher les vices de Lesbos et de la Phénicie? Eh, quoi! les ignores-tu comme le mot *Apophras*, et crois-tu que ce soit un éloge qu'on te donne? Mais, non; tu les connais parfaitement, puisque tu as été élevé avec eux; et tu ne dédaignes le nom d'*Apophras*, que parce qu'il t'est inconnu: voilà pourquoi tu l'exclus de la liste de tes autres titres. Aussi, tu portes la juste peine de ton ignorance, et tu es célèbre jusque dans les Gynécées. Il n'y a pas longtemps qu'une femme que tu osas rechercher en mariage dans Cyzique, et qui connaissait parfaitement tes mœurs, répondit à tes propositions: *Je ne veux point d'un époux qui lui-même en a besoin.*

Et d'après cela tu t'inquiètes des mots, tu ris des autres, tu les méprises? Mais tu as raison; nous ne pouvons pas tous parler le même langage que toi. Eh! qui serait assez audacieux dans ses discours pour demander, au lieu d'épées, *un trident, afin de punir d'un seul coup trois adultères*? Qui pourrait égaler celui qui, en portant un jugement sur la prise de Tricaranus par Théopompe, s'écrie: *que celui-ci, par son éloquence à triple tranchant, a pris les principales villes*; et ensuite, *qu'il a détruit la Grèce d'un coup de son trident*; et que c'est un Cerbère dans ses discours? Dernièrement tu allumas une lampe, et tu te mis à chercher ton frère¹, qui, je crois, était perdu. Je ne parlerai point de mille autres inepties, qui ne méritent pas seulement qu'on en fasse mention. Il n'est que celle-ci dont se souviennent encore ceux qui l'ont entendue: *un riche et deux pauvres étaient ennemis*: parlant ensuite du riche, tu ajoutes: *il tua l'autre des pauvres*. Les auditeurs, comme on peut croire, se mirent à rire. Tu te reprends à l'instant: *non*, dis-tu, *mais il tua l'autre des deux*. Je ne dis rien de ces vieilles expressions *τρίων μνηῶν, ἀννημερία, πέταμαι, ἐχχύνειν*, et toutes les autres fleurs de cette

¹ Allusion à l'action de Diogène. *Frère* a vraisemblablement ici un sens obscène, que saisiront aisément ceux qui ont lu *Pétrone*.

espèce, qui brillent dans tes discours et en relèvent la beauté.

Tout ce que tu as fait pour éloigner de toi la pauvreté (qu'Adrastie me soit favorable !) je ne veux point te le reprocher : on peut pardonner à un homme pressé de la faim, de nier par un parjure le dépôt qu'un citoyen lui a confié, de demander encore après qu'il a reçu, de voler des habits, d'exercer la plus vile usure. Je ne parle point de cela : on verra sans jalousie un malheureux repousser la misère par toute sorte de moyens. Mais ce qu'on ne peut supporter, c'est de voir qu'étant pauvre, tu prodigues pour tes infâmes voluptés tout le produit de ton impudence. Tu as cependant fait un trait assez plaisant, et tu me permettras de t'en louer ; c'est lorsque, mettant en œuvre l'art de Tisias ¹, tu sus imiter ce perfide Corax, et attraper trente pièces d'or à un certain vieillard, qui, sous les auspices de Tisias, fut pris dans tes pièges, et te paya pour un livre sept cent cinquante drachmes.

J'aurais encore beaucoup d'autres choses à te dire ; je veux bien t'en faire grâce. J'ajouterai seulement ce conseil : continue à te conduire comme tu le fais, et ne cesse point de t'outrager toi-même ; mais pour cet autre article... renonces-y ; car ce serait une impiété d'inviter à sa table ceux qui ont de pareilles mœurs, de leur présenter la coupe de l'amitié, et de toucher aux mets sur lesquels ils ont porté la main. Renonce encore à donner des baisers, comme on a coutume de le faire après avoir prononcé quelques discours ; ou réserve-les pour ceux qui ont rendu depuis peu ta bouche infâme. Puisque j'ai commencé à te donner des conseils d'ami, écoute encore celui-ci : cesse de parfumer tes cheveux blancs, et d'épiler continuellement certains endroits. Si tu es attaqué de quelque maladie, il faut donner tes soins à toute ta personne ; mais si tu te portes bien, à quoi bon frotter, nettoyer sans cesse, rendre lisse et glissant, ce que la pudeur défend de montrer ?

¹ Tisias fut l'inventeur de l'éloquence à Syracuse ; il eut pour disciple Corax, auquel il avait dit, pour l'engager à prendre de ses leçons, qu'il lui apprendrait à persuader aux autres tout ce qu'il voudrait. Tisias, après un certain temps, demanda à son disciple le prix de ses leçons ; celui-ci soutint qu'il ne devait rien. Le maître insistant, le disciple répondit que, puisqu'il ne pouvait le persuader, il ne lui avait point appris son art, et qu'à ce titre, il était quitte envers lui. L'art de Tisias était celui des sophistes. Timarque, qui se disait sophiste, donna vraisemblablement des leçons à ce vieillard dont parle Lucien, et lui escroqua trente pièces d'or.

La seule chose en quoi je te trouve assez prudent, c'est de conserver tes cheveux blancs, et de ne pas les noircir, afin qu'ils servent mieux à déguiser ta lubricité. Conserve-les donc, au nom de Jupiter, du moins à présent; épargne aussi ta barbe, cesse de la souiller et de l'outrager, ou si tu ne peux t'en empêcher, que ce soit du moins pendant la nuit, à la faveur des ténèbres; car abuser ainsi du jour, c'est montrer une brutalité révoltante.

Tu vois combien il eût mieux valu pour toi de ne pas troubler les eaux de Camarine¹, et de ne pas te moquer du mot *Apophras*, qui va rendre à jamais ta vie infâme. S'il manque encore quelque trait à ton tableau, sois sûr que je ferai tout mon possible pour ne pas le laisser imparfait. Tu ne sais pas encore quel orage tu as provoqué contre toi, scélérat, vieux renard, qui devrais trembler lorsqu'un homme hérissé de poils, ou, comme le dit un ancien proverbe, lorsqu'un Mélampyge² te regarde d'un œil sévère. Tu riras peut-être encore de ces termes : *καίπαλημα*, et *κίναδος*. Tu croiras entendre des énigmes et des logogriphes; car les noms même de tes vices te sont inconnus. Voici une belle occasion pour toi de calomnier ces mots, si celui d'*Apophras* ne t'avait pas déjà puni au triple et au quadruple. Au surplus, n'en accuse que toi-même; car, comme le dit le sage Euripide, l'infortune est la fin de la folie, de l'impudence, et des mortels dont la bouche n'est retenue par aucun frein³.

¹ Lac situé en Sicile, près d'une ville du même nom. Les habitants de cette ville, voulant donner un écoulement à ses eaux, consultèrent l'oracle d'Apolon, qui leur répondit : *ne troublez pas les eaux de Camarine*. Ils désobéirent à l'oracle, travaillèrent à faire écouler les eaux, dont la corruption leur causa de violentes maladies. De là est venu le proverbe.

² Surnom d'Hercule. Ce nom signifie *qui a les fesses noires*. Suidas, explique ainsi ce proverbe : il y eut deux frères nommés Perpéros, fils de Limné. Ils étaient libertins et insolents dans leur conduite; leur mère leur dit un jour ; *prenez garde de tomber entre les mains d'un Mélampyge*. Peu de temps après ils tombèrent entre les mains d'Hercule, qui les lia comme un fagot, et les porta sur son dos, la tête en bas. Ils se mirent à rire, Hercule s'en aperçut, et leur demanda le sujet de leurs ris. Ils lui dirent que leur mère les avait avertis de ne pas tomber entre les mains d'un Mélampyge. Hercule rit aussi lui-même et les délia. Les poètes pour railler les efféminés, les appellent au contraire *λευκοπύγους*, *aux fesses blanches*.

³ EURIPIDE, *Bacchantes*.

LE NAVIRE OU LES SOUHAITS

LYCINUS, TIMOLAUS, SAMIPPE ET ADIMANTE.

LYCINUS. — Et bien ! n'avais-je pas raison de dire, qu'un cadavre gisant dans la plaine échapperait plutôt à la vue des vautours. qu'un spectacle extraordinaire à la curiosité de Timolaüs, fallût-il, pour le voir, courir tout d'une haleine d'ici jusqu'à Corinthe ? Que tu es passionné pour ces sortes d'objets ! que tu es alors actif !

TIMOLAUS. — Qu'y a-t-il de mieux à faire, Lycinus, lorsqu'on est de loisir, et qu'on apprend qu'il vient d'aborder au Pirée un navire d'une grandeur considérable, ou plutôt énorme, un de ceux qui apportent d'Égypte en Italie la provision de blé ? Je crois même que Samippe et toi, vous n'êtes tous deux sortis de la ville que dans le dessein de venir voir ce navire.

LYCINUS. — Assurément ; et Adimante de Myrrhine ¹ était avec nous : mais je ne sais où il est à présent : il se sera, sans doute, égaré dans la foule des spectateurs. Nous étions venus ensemble jusqu'au vaisseau ; et lorsque nous y sommes montés, c'était toi, Samippe, je pense, qui marchais le premier ; Adimante te suivait, et moi je me tenais à lui des deux mains. Comme il était nu pieds, et que j'étais chaussé, il me conduisait en me tenant par la main, lorsque nous montions l'échelle. Depuis ce moment je ne l'ai plus revu, ni dans le navire, ni après que nous en sommes descendus.

SAMIPPE. — Sais-tu bien, Lycinus, à quel endroit Adimante nous aura quittés ? C'est, je crois, lorsque nous avons vu sor-

¹ Bourgade, ou dème de l'Attique, de la tribu de Pandion.

tir de la chambre du vaisseau ce beau jeune homme, revêtu d'une robe blanche de lin, et dont la chevelure relevée par derrière, retombe séparée sur les deux côtés du front. Si je connais bien mon Adimante, à la vue d'un objet si agréable, il aura bientôt dit adieu, au constructeur Egyptien qui nous expliquait les détails du vaisseau, pour aller pleurer, selon sa coutume, auprès de cet aimable enfant : car Adimante est toujours prêt à verser des larmes d'amour.

LYCINUS. — Cependant, Lamippe, ce jeune homme ne m'a pas paru si beau, pour qu'Adimante ait pu être vivement frappé de ses charmes, lui que suivent dans Athènes tant de beaux garçons tous de condition libre, d'un babil agréable, qui sentent le gymnase, et auprès desquels on peut verser des larmes sans en rougir. Pour celui-ci, outre qu'il a le teint basané, les lèvres saillantes et les jambes trop menues, il parle de a gorge d'un seul trait, et avec volubilité. Son langage est grec à la vérité ; mais il a la prononciation et l'accent de son pays. D'ailleurs sa chevelure tressée par derrière, dit assez qu'il n'est pas de condition libre.

TIMOLAUS. — Cette chevelure, Lycinus, est précisément la marque de noblesse chez les Egyptiens. Tous les enfants de famille en ce pays, portent leurs cheveux tressés, jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge de puberté. Nos ancêtres qui croyaient, au contraire, qu'il convenait à des vieillards de porter une belle chevelure, en relevaient la tresse sous une cigale d'or qui servait à la contenir.

SAMIPPE. — Tu nous rappelles fort à propos, Timolaüs, l'histoire de Thucydide et ce qu'il dit dans sa préface sur notre ancien luxe, qu'il retrouve chez les Ioniens, dès le temps auquel ils firent émigration.

LYCINUS. — Ah ! je me rappelle à présent à quel endroit Adimante nous a quittés. C'est lorsque nous nous sommes arrêtés quelque temps auprès du mât, occupés à considérer et à compter les peaux ajoutées les unes aux autres ¹ ; et pendant que nous regardions avec étonnement ce matelot monter le long des cordages, et courir hardiment sur l'antenne, au haut du mât, en se tenant aux câbles qui la gouvernent.

¹ Les anciens composaient avec des peaux les voiles des vaisseaux. Compter le nombre des peaux qui composent une voile, c'est en quelque sorte en mesurer la grandeur.

SAMIPPE. — Tu as raison. Mais que faut-il que nous fassions ? Attendrons-nous Adimante ici ? Ou voulez-vous que je retourne le chercher sur le vaisseau ?

TIMOLAUS. — Non. Continuons plutôt notre marche. Il est vraisemblable que ne pouvant nous retrouver, il se sera hâté de remonter à la ville où il nous aura devancés. D'ailleurs Adimante connaît le chemin, et il n'y a pas lieu de craindre qu'il se perde, parce que nous l'aurons quitté.

LYCINUS. — Il est vrai ; mais considérez qu'il ne serait pas honnête de nous en aller, et d'abandonner ainsi un ami. Marchons cependant, si tel est l'avis de Samippe.

SAMIPPE. — Oui, j'en suis d'avis. Peut-être trouverons-nous encore quelque Palestre ouverte¹. Mais parlons un peu de ce navire. Quel bâtiment ! Le patron m'a dit qu'il portait cent coudées de longueur ; sa largeur surpasse la quatrième partie de cette mesure ; et depuis le pont jusqu'au fond de cale et à la sentine, où se trouve sa plus grande profondeur, il a vingt-neuf coudées. D'ailleurs, quel mât considérable ! et quelle antenne il soutient ! par quel câble il est retenu ! Vous avez remarqué comme sa poupe, revêtue d'un chenisque doré, s'élève par une courbure insensible. La proue, vis-à-vis, croît en même proportion ; elle se prolonge en avant, et porte des deux côtés la déesse Isis, qui a donné son nom à ce vaisseau. Le reste de ses ornements, les peintures, les flammes brillantes qui décorent le mât, surtout les ancres, les cabestans, les tourniquets, les chambres pratiquées auprès de la poupe, tout m'en paraît également admirable. On pourrait comparer à une armée la multitude innombrable de ses matelots². On dit que ce vaisseau porte autant de grain qu'il en faudrait pour nourrir pendant une année entière tous les habitants de l'Attique. Et c'est un petit vieillard qui conserve et conduit cette masse énorme, en tournant avec une perche assez mince des gouvernails aussi considérables ! On me l'a montré, c'est un homme chauve sur le sommet de la tête, à cheveux crépus, et qui, je crois, s'appelle Héron.

¹ Les anciens aimaient à s'assembler dans les gymnases, autrement appelés palestres, pour y goûter le plaisir de la conversation.

² Pour donner une idée de la grandeur des vaisseaux anciens, Gesner remarque que dans le *Panegyrique de Trajan*, par Pline le jeune, il est parlé d'un navire de transport chargé de blé, qui portait deux cent soixante-seize hommes d'équipage.

TIMOLAUS. — Les passagers le disent singulièrement habile dans son art. Il connaît mieux la mer que Protée lui-même. Vous avez sans doute appris de quelle manière il a conduit ici ce navire, tout ce que l'équipage a eu à souffrir pendant la navigation, et comme l'astre des Dioscures les a sauvés ?

LYCINUS. — Non, Timolaüs ; mais nous l'apprendrons volontiers.

TIMOLAUS. — Le patron du vaisseau m'en a fait lui-même le récit. C'est un homme fort honnête, et qui cause assez bien. Il m'a dit, qu'ayant levé l'ancre de Pharos¹, par un vent modéré, ils avaient découvert le septième jour le promontoire d'Acamas². Ensuite le Zéphyr s'étant élevé contraire, ils avaient dérivé, par une marche oblique, jusqu'à Sidon. En quittant ce port, ils furent accueillis d'une tempête considérable et ce ne fut que le dixième jour, qu'après avoir passé par Aulon, ils arrivèrent aux îles Chélidonnées, où peu s'en fallut qu'ils ne fussent tous submergés par la violence des flots. Je connais le passage des Chélidonnées pour l'avoir traversé moi-même. Je sais avec quelle force les flots s'y soulèvent, surtout lorsque le vent de Libye, joint à celui du couchant, souffle sur ces parages. C'est précisément à cet endroit que la mer de Pamphylie se sépare de celle de Lycie ; et le flot poussé par plusieurs courants, vient se briser sur le promontoire hérissé de rochers escarpés. L'onde qui les frappe les aiguise sans cesse, et souvent la vague s'élève à la hauteur du rocher.

Une pareille tempête les surprit en cet endroit, à ce que m'a dit le patron, et pendant une nuit extrêmement obscure. Heureusement, les dieux sensibles à leurs cris douloureux, leur firent découvrir sur les côtes de Lycie un fanal, à la faveur duquel ils reconnurent leur situation. Bientôt un astre brillant, l'un des Dioscures, vint s'asseoir sur le haut du mât, et dirigea sur la gauche, en pleine mer, le vaisseau déjà emporté contre les écueils. De ce moment, écartés de leur véritable route, ils ont fait voile à travers la mer Égée ; et luttant contre les vents étésiens qui leur étaient con-

¹ Petite île voisine d'Alexandrie. C'est dans cette île qu'était construite la fameuse tour qui servait de Phare, et dont Sostrate, fils de Dexiphane, avait été l'architecte.

² Le promontoire d'Acamas est situé sur la côte occidentale de l'île de Chypre.

traires, ils ont abordé hier au Pirée, soixante-dix jours après leur départ d'Égypte. Vous voyez combien ils ont été forcés de descendre, puisqu'ils auraient dû ranger la Crète sur leur droite, doubler le promontoire de Malée, et se trouver en un instant en Italie.

LYCINUS. — Par Jupiter ! et tu nous peins comme un pilote admirable, ce Héron aussi vieux que Nérée, et qui s'écarte à ce point de sa route ?... Mais, que vois-je ? N'est-ce pas-là Adimante ?

TIMOLAUS. — Oui vraiment ; c'est Adimante lui-même. Appellons-le. Adimante, Adimante. C'est toi que j'appelle, habitant de Mirrhine, fils de Strobichus.

LYCINUS. — Il faut de deux choses l'une, ou qu'il soit fâché contre nous, ou qu'il soit sourd : car c'est Adimante, c'est lui-même ; je le vois bien distinctement. Voilà son manteau, sa démarche, sa tête rasée jusqu'à la peau. Mais doublons le pas, afin de le joindre... A moins qu'on ne te prenne par l'habit, et qu'on ne t'oblige à te retourner, Adimante, tu ne nous entendras donc pas t'appeler ? Et quoi ! tu as l'air d'être enseveli dans des réflexions profondes, et de rouler dans ta tête quelque affaire importante.

ADIMANTE. — Non, Lycinus, ce n'est rien de bien grave ; mais une idée assez nouvelle qui m'est venue en me promenant, m'empêchait de vous entendre ; elle m'absorbait, et j'étais entièrement occupé à la considérer.

LYCINUS. — Et quelle est-elle ? Tu ne balanceras pas à nous en faire part, sans doute, à moins que ce ne soit quelque secret : toutefois nous sommes initiés, tu le sais, et nous avons appris à nous taire.

ADIMANTE. — Mais... en vérité, j'aurais honte de vous la découvrir, tant cette idée vous paraîtra puérile.

LYCINUS. — Serait-ce quelque mystère d'amour ? Tu ne parlerais pas à des profanes, mais à des hommes initiés à la plus grande clarté de son flambeau.

ADIMANTE. — Ce n'est rien de semblable, mon cher. Je me créais en imagination des richesses considérables, je me formais ce que le peuple appelle une île fortunée imaginaire ; déjà même j'étais parvenu au plus haut degré d'opulence et de félicité, lorsque vous êtes survenus tout à coup.

LYCINUS. — Eh bien ! nous ne manquerons pas de te dire ce proverbe si usité : *Mercuré est commun*. Dépose donc tes trésors au milieu de nous. Il est juste que les amis d'Adimante aient part à sa félicité.

ADIMANTE. — Je vous ai quittés presque au moment où nous sommes montés sur le vaisseau, après t'avoir mis en sûreté, brave Lycinus ; et tandis que je m'occupais à mesurer l'épaisseur de l'ancre, vous avez disparu, je ne sais comment. Pour moi, après avoir tout examiné, je demandai à l'un des matelots, combien ce navire pouvait ordinairement rapporter chaque année à son maître. *Douze talents Attiques*, me répondit-il, *à compter au plus bas*. Sur cette réponse, je m'en allai, me disant à moi-même : Si quelque divinité propice me rendait tout à coup propriétaire de ce navire, que je vivrais heureux ! Je ferais du bien à tous mes amis ; quelquefois je m'embarquerais sur mon vaisseau, le plus souvent j'enverrais mes esclaves à ma place. Avec ces douze talents, je m'étais déjà construit une maison dans une situation agréable et commode, un peu au-dessus du Pécile ; car j'avais abandonné ma demeure paternelle sur les bords de l'Ilissus. J'achetais des habits magnifiques, des chars, des chevaux. Dans ce moment même je m'embarquais sur mon navire ; tous les passagers me regardaient comme le plus heureux des mortels ; les matelots me respectaient à l'égal d'un monarque. J'étais occupé à disposer mon vaisseau à faire voile ; et déjà je voyais le port s'éloigner de moi, lorsque tu es survenu, Lycinus, et à l'instant tu as coulé à fond toutes mes richesses, tu as fait chavirer mon navire, qui voguait heureusement au gré de mes vœux et d'un vent favorable.

LYCINUS. — Eh bien ! illustre Adimante, il faut t'emparer de moi, me traîner au tribunal du général de la mer, comme un pirate, un forban qui t'a causé un naufrage aussi considérable, et cela sur terre, entre le Pirée et la ville. Mais plutôt, considère avec quelle magnificence je vais te consoler de la perte de ta fortune. Possède, si tu le veux, cinq navires des plus beaux et des plus considérables de l'Égypte ; et ce qu'il y a de plus avantageux, que tous ces navires ne puissent jamais couler à fond. Je veux même que tous les ans chacun te rapporte de ce pays cinq charges de blé. Je sais bien que ta conduite envers nous, illustre patron de vaisseau, n'en sera que plus insupportable ; car lorsque tu ne possédais encore qu'un seul navire, tu faisais semblant de ne pas nous entendre t'appeler à

grands cris ; et si outre ce navire, tu deviens le maître de cinq autres, tous à trois voiles, et impérissables, il est certain que tu ne voudras plus regarder tes amis. N'importe ; vogue, heureux mortel, au gré de tes désirs : pour nous, nous allons nous asseoir dans le Pirée, et demander aux navigateurs qui arrivent de l'Égypte ou de l'Italie, si quelqu'un d'eux a vu le grand vaisseau d'Adimante nommé l'Isis.

ADIMANTE. — Voilà précisément, Lycinus, ce qui me faisait balancer à te découvrir l'idée dont j'étais occupé. Je savais bien que je serais aussitôt l'objet de tes ris, et que tu te moquerais de mon souhait. Cela étant, je vais m'arrêter un moment ici : j'attendrai que vous ayez fait quelques pas en avant, pour me rembarquer de nouveau sur mon navire ; car j'aime beaucoup mieux être réduit à converser avec des matelots, que de me voir exposé à vos railleries continuelles.

LYCINUS. — N'en fais rien ; car nous resterions aussi pour nous embarquer avec toi.

ADIMANTE. — Oh ! je retirerais l'échelle dès que je serais monté.

LYCINUS. — Et bien, nous irons te joindre à la nage. N'imagines pas qu'il te sera facile de posséder des navires de cette grandeur, sans les avoir achetés, ou sans avoir pris la peine de les construire, et que nous, nous ne pourrions pas obtenir des dieux la force de nager sans fatigue pendant des stades entières. Cependant, il y a quelque temps que pour nous rendre dans l'île d'Égine, à la fête de la déesse des Carrefours ¹, nous traversions la mer dans une petite barque, moyennant quatre oboles : nous étions tous amis, et tu ne te fâchais pas alors de nous voir naviguer avec toi. A présent tu te mets en colère, si nous voulons monter sur ton vaisseau : tu menaces de retirer l'échelle dès que tu y seras entré.

Te voilà bien fier, au moins, Adimante ; et tu ne craches pas dans ton sein ². Tu oublies qui tu es, depuis que tu possèdes un vaisseau. C'est ta maison bâtie dans un des plus beaux quartiers de la ville, ce sont tes nombreux valets qui te rendent si orgueilleux. Lorsque tu iras en Égypte, souviens-

¹ Hécate.

² Lorsque les Grecs parlaient trop avantageusement d'eux-mêmes, pour apaiser la déesse Adrastie, ou prévenir sa vengeance, ils crachaient dans leur sein.

toi, je t'en supplie au nom de ton Isis, de nous rapporter de ces petits poissons du Nil, des parfums de Canope, un ibis de Memphis, et même, si ton vaisseau peut la porter, une des pyramides.

TIMOLAUS. — Allons, c'est assez plaisanter, Lycinus. Vois comme tu as fait rougir Adimante, par le torrent de plaisanteries dont tu as inondé son vaisseau : il est rempli jusqu'aux bords ; il ne peut plus résister à ce débordement. Mais puisqu'il nous reste encore bien du chemin à faire pour arriver à la ville, partageons-le en quatre portions, et pendant les stades qui seront assignées à chacun, nous formerons tour à tour des souhaits, et nous demanderons aux dieux tout ce qui nous plaira. Par ce moyen nous nous apercevrons moins de la fatigue, et nous goûterons en même temps quelque plaisir en nous plongeant volontairement dans un rêve agréable qui nous comblera de toutes sortes de félicités au gré de nos désirs. Chacun sera maître de donner à son souhait toute l'étendue qui lui plaira ; et nous supposerons toujours les dieux prêts à combler tous nos vœux, quelque impossibles qu'ils soient par leur nature. Mais le point essentiel, ce sera de déclarer quel est le meilleur emploi que l'on ferait de ses richesses, et de ce que l'on aura souhaité. On fera connaître par là, quel on serait si l'on devenait riche.

SAMIPPE. — A merveille, Timolaüs ! J'adopte ton idée ; et quand le moment en sera venu, je souhaiterai... tout ce que bon me semblera. Il ne faut pas demander à Adimante s'il y consent, lui qui a déjà un pied dans son vaisseau ; mais il faut que ce projet plaise également à Lycinus.

LYCINUS. — Ah ! volontiers : soyons riches, puisque tel est votre désir ; je ne veux pas qu'on me croie jaloux de la félicité commune.

ADIMANTE. — Qui commencera le premier ?

LYCINUS. — Toi-même, Adimante, puis Samippe, ensuite Timolaüs : et moi, pendant le demi-stade assez court, qui est vis-à-vis le Dipyle¹, j'essaierai de faire aussi des souhaits, et je m'en acquitterai le plus brièvement qu'il me sera possible.

ADIMANTE. — Et bien ! je n'abandonne pas même actuellement

¹ Porte d'Athènes, appelé autrefois porte Thriasienne.

mon navire ; mais puisque j'en ai la permission, je le mesure sur l'étendue de mes vœux. Que Mercure, qui préside aux gains, nous soit propice à tous. Le vaisseau donc, et tout ce qu'il contient est à moi, la charge, les marchands, les femmes, les matelots, enfin toute autre possession agréable, s'il y en a quelqu'une.

SAMIPPE. — Tu oublies de te posséder toi-même dans ton navire.

ADIMANTE. — Tu veux parler de ce jeune garçon à longue chevelure. Je veux qu'il m'appartienne aussi. Tout le froment qui est dans le navire deviendra de l'or monnayé, chaque grain sera une darique.

LYCINUS. — Quel est donc ce souhait, Adimante ? Ton vaisseau va dans l'instant couler à fond : le poids du froment est bien différent de celui d'une égale quantité de pièces d'or.

ADIMANTE. — Ah ! trêve de jalousie, Lycinus. Quand ce sera ton tour de former des vœux, possède, si tu le veux, ce mont Parnèthe, totalement changé en or, et je ne dirai mot.

LYCINUS. — Mais, c'est pour ta propre sûreté que je te fais cette observation. Je crains que nous ne périssions tous avec ton or. Notre perte serait peut-être de peu de conséquence ; mais ce beau garçon ! Il va être noyé, le pauvre enfant, faute de savoir nager !

TIMOLAUS. — Rassure-toi, Lycinus ; les dauphins plongeront sous lui, et le porteront sur le rivage. Crois-tu donc qu'un joueur de cithare ¹ ait été sauvé par ces poissons, pour prix de son chant mélodieux, que le corps d'un enfant noyé ² ait été porté de la même manière sur l'isthme de Corinthe, et que le nouvel esclave d'Adimante ne trouvera pas quelque dauphin amoureux ?

ADIMANTE. — Et toi aussi, Timolaüs, tu suis l'exemple de Lycinus : tu combles la mesure de ses railleries. C'est toi qui as introduit ce sujet de conversation.

TIMOLAUS. — C'est qu'il vaudrait mieux donner plus de

¹ Arion.

² Mélécerte, mis au rang des dieux marins sous le nom de Palémon. Sisyphe, alors roi de Corinthe, institua les jeux isthmiques en son honneur.

vraisemblance à ton vœu, et trouver quelque trésor sous ton lit. Tu serais moins embarrassé pour transporter l'or de ton vaisseau dans la ville.

ADIMANTE. — Tu as raison. Que je trouve donc un trésor de mille médimnes d'or monnayé, enfoui sous le Mercure de pierre qui est dans notre cour. Aussitôt, suivant le précepte d'Hésiode¹, je commence par me loger dans une maison des plus magnifiques ; j'ai déjà acheté tout le territoire d'Athènes (à l'exception du thym et des pierres²,) toute la partie d'Éleusis qui est située sur le bord de la mer, un petit espace autour de l'Isthme pour y voir les jeux, si quelquefois il me prend fantaisie d'y assister, la plaine de Sicyone, et en général toutes les contrées ombragées d'arbres, arrosées de ruisseaux, tous les terrains fertiles qui se trouvent en Grèce : de ce moment ils appartiennent à Adimante. Il me faut en outre de la vaiselle d'or pour mes repas et des coupes qui ne soient pas légères comme celles d'Echécratès : mais qui pèsent chacune deux talents.

LYCINUS. — Et comment l'échanson pourra-t-il présenter une coupe si pesante, lorsqu'elle sera remplie ? Comment pourras-tu toi-même recevoir de sa main, sans en être accablé une masse pareille à celle que Sisyphe roule aux enfers ?

ADIMANTE. — Homme incommode, ne cesseras-tu point de détruire continuellement mes vœux ?.. Je me fais faire des tables d'or, des lits d'or ; et si tu ne te tais, les serviteurs en seront aussi.

LYCINUS. — Prends garde, nouveau Midas, que ton pain, et ta boisson ne soient bientôt changés en ce métal. Riche misérable, tu périrais par une faim somptueuse.

ADIMANTE. — Dans un instant, Lycinus, lorsque tu formeras des souhaits, tu leur donneras plus de vraisemblance. Mon vêtement est de pourpre ; ma manière de vivre la plus délicieuse, mon sommeil agréable et voluptueux. Déjà mes amis viennent le matin me saluer, et solliciter des grâces. Tout le monde m'adore, et tremble devant moi. Le plus grand nombre

¹ Hésiode veut qu'on commence par acquérir une maison, une femme et un bœuf de labour.

² L'Attique en produisait beaucoup, en sorte qu'Adimante n'a pas besoin de s'en réserver la possession.

de mes chers clients, dès la pointe du jour, se promène assidûment à ma porte. J'aperçois parmi eux, Cléainète et Démocratès, ces hommes orgueilleux ; mais lorsqu'ils s'approcheront, et demanderont à être introduits, je veux que sept portiers barbares¹, d'une taille gigantesque, debout, et d'un air insolent, leur ferment avec violence la porte sur le visage ; ainsi que ces riches en usent à présent à notre égard. Cependant, lorsqu'il me plaît, je parais sur l'horizon comme un soleil radieux. A peine je daigne jeter un coup d'œil de protection sur mes courtisans ; mais si j'aperçois à travers leur foule, un homme pauvre, et tel que j'étais moi-même avant la découverte de mon trésor, je le comblerai de caresses, je l'inviterai à venir, après le bain, souper avec moi. Les riches seront suffoqués de dépit, en voyant mes chevaux, mes beaux esclaves au nombre de plus de deux mille, tous dans la plus tendre fleur de l'âge. Ensuite on me sert un repas magnifique dans des vases d'or. (L'argent est trop vil, il n'est pas digne de moi.) L'Ibérie me fournit le poisson salé, l'Italie mon vin, mon huile vient aussi d'Ibérie, et le miel est celui que produit notre Attique ; mais il est tiré sans feu². Des mets de toute espèce, et de tous les pays couvrent la table : ce sont des sangliers, des lièvres, les volailles les plus exquises, l'oiseau du Phase, le paon des Indes, le coq de Numidie. Chacun de ces plats est préparé par d'habiles cuisiniers, qui sans cesse sont occupés à pétrir des gâteaux, et à composer des sauces. Si je demande une coupe pour saluer quelqu'un, celui qui videra le vase l'emportera avec lui³.

Nos riches d'aujourd'hui ne seront en comparaison de moi, que des Irus et des mendiants. Dionique ne montrera plus dans les pompes publiques, sa petite table et sa coupe d'argent, surtout quand il verra mes esclaves user avec profusion de ce métal. Je ferai à la ville les largesses les plus distinguées, des distributions de cent drachmes par mois à chaque citoyen, et de la moitié aux étrangers qui ont fixé chez nous leur séjour. Je ferai construire des théâtres et des bains publics de la plus grande beauté. Je prétends faire venir la mer jusqu'au Dipyle, et creuser un port à cet endroit, où l'eau sera

¹ On prenait ordinairement des Syriens.

² Pour tirer le miel des ruches on allumait un brandon, et l'on chassait les abeilles avec la fumée ; ce qui pouvait communiquer au miel un goût désagréable. Celui qui était tiré sans employer ce moyen, était plus exquis.

³ Pour boire à la santé d'un convive, on goûtait d'abord à la coupe, puis on la lui envoyait vider.

amenée par un canal immense, afin que mon vaisseau puisse mouiller à peu de distance de ma demeure, et qu'on l'aperçoive du Céramique.

Mais pour vous, mes amis, j'ordonne à mon économe de vous distribuer, vingt médimnes d'or monnayé, mesure comble, à Samippe ; à Timolaüs cinq chœniques ; et à Lycinus un seul chœnique, et bien rasé, parce que c'est un babillard qui raille tous mes souhaits. C'est ainsi que je voudrais passer ma vie dans le sein d'une opulence extrême, jouissant de tous les plaisirs, de toutes les voluptés. Voilà mon vœu. Mercure puisse-t-il l'accomplir !

LYCINUS. — Sais-tu bien, Adimante, à quel fil délié cette immense fortune est suspendue ? S'il venait à rompre, elle s'évanouirait à l'instant, et ton trésor ne serait plus que du charbon.

ADIMANTE. — Que veux-tu dire ?

LYCINUS. — Que le temps que tu dois vivre au sein de cette opulence et de ces voluptés, est incertain ! Eh ! qui sait si au moment même où l'on te servira cette table d'or, avant que tu puisses y porter la main, et goûter au paon, ou au coq de Numidie, tu ne rendras pas ta chère petite âme, laissant tous ces mets délicats en proie aux corbeaux et aux vautours ? Veux-tu que je te fasse le dénombrement de tous les hommes qui sont morts avant d'avoir joui de leurs richesses, ou qui, de leur vivant, en ont été dépouillés par un démon jaloux de leur bonheur ? Crésus et Polycrate, bien plus riches que toi, n'ont-ils pas été précipités en un instant du faite de la fortune ? Mais, sans te citer ces exemples, crois-tu que tu jouiras toujours d'une santé ferme et constante ? Ne vois-tu pas la plupart des riches, réduits par leurs infirmités douloureuses, à traîner une existence misérable ? Les uns ne peuvent plus marcher, d'autres ont perdu la vue, d'autres sont dévorés par des douleurs d'entrailles. Je suis sûr d'ailleurs, sans que tu me le dises, que tu ne voudrais pas pour deux fois autant de richesses, avoir les mœurs abominables de l'opulent Phanomaque, être aussi efféminé que lui. Je ne parlerai pas des embûches secrètes qui poursuivent partout les trésors, des voleurs, de la haine et de l'envie que la plupart des hommes conçoivent contre les riches. Tu vois de quels embarras ton trésor est pour toi la source.

ADIMANTE. — Tu me contredis sans cesse, Lycinus, Et bien,

tu n'auras pas même le chœnique que je t'avais promis, puisque tu cherches toujours à ruiner mes souhaits.

LYCINUS. — Tu agis déjà comme la plupart des riches, tu rétractes ta parole, tu violes tes promesses. Mais c'est maintenant à Samippe à former des vœux.

SAMIPPE. — Pour moi, qui habite le continent, et suis Arcadien de la ville de Mantinée, comme vous le savez, je ne souhaiterai point un vaisseau dont je ne pourrais faire parade aux yeux de mes concitoyens. Je ne m'amuserai point à importer les dieux pour des bagatelles, pour un trésor, et quelques mesures d'or monnayé. Mais puisque rien n'est impossible aux immortels, même ce qui nous paraît le plus difficile ; que d'ailleurs la règle de nos souhaits, posée par Timolaüs, veut qu'on ne balance point à demander aux dieux tout ce que l'on désire, sans craindre qu'ils rejettent nos vœux ; je demande donc à être roi ; non pas comme Alexandre fils de Philippe, Ptolémée, Mithridate, ou tel autre monarque qui n'a régné qu'en succédant au trône de son père : je veux commencer par être un simple brigand. Je n'ai d'abord qu'une trentaine de compagnons et de conjurés, d'un courage et d'une fidélité à toute épreuve. Insensiblement trois cents hommes se joignent à nous, les uns après les autres ; ensuite mille, peu de temps après dix mille ; enfin toutes mes troupes se trouvent monter à cinquante mille fantassins pesamment armés, et à cinq mille chevaux. Je suis élu leur chef, par leurs suffrages unanimes, comme le plus brave, le plus capable de commander, et d'user des circonstances de la fortune. Ma condition serait en cela bien au-dessus de celle des autres souverains : je ne devrais mon élection, et le commandement de mon armée qu'à mon seul mérite, et non à l'héritage d'un prédécesseur, qui par ses travaux, aurait fondé mon empire. Un bonheur de cette espèce ressemblerait assez au trésor d'Adimante ! il s'en faut bien qu'il procure un plaisir égal à celui de savoir qu'on est soi-même l'artisan de sa puissance.

LYCINUS. — Grands dieux ! Samippe, ton souhait n'est pas de peu d'importance : c'est au contraire le plus grand de tous les biens, puisque tu demandes à commander une pareille armée, après avoir été déclaré par cinquante mille hommes, le plus brave d'entre eux. J'ignorais que Mantinée nous eût produit un si vaillant capitaine, et un monarque si digne d'admiration.

Règne donc ; conduis tes soldats, range ta cavalerie et ton infanterie en bataille : je suis curieux de savoir où vous irez en si grand nombre, au sortir de l'Arcadie ; et quels seront les infortunés sur lesquels vous allez tomber.

SAMIPPE. — Tu vas l'apprendre ; ou plutôt, viens avec nous, Lycinus ; je te nomme commandant de la cavalerie.

LYCINUS. — Je te rends grâce, ô grand roi, de l'honneur dont tu me combles. Prosterné à tes pieds, les mains derrière le dos¹, je t'adore à la manière des Perses ; je révere ta tiare élevée², ton brillant diadème ; mais nomme, je te prie, quelque autre de tes robustes sujets pour général de la cavalerie. Je suis fort mauvais écuyer, jamais je n'ai monté un cheval, et je craindrais qu'au moment où la trompette donnera le signal du combat, je ne vinse à tomber, et à être foulé, au milieu de ma troupe, sous les pieds des chevaux. D'ailleurs, mon coursier plein de courage, pourrait prendre le mors aux dents, et m'emporter au milieu des ennemis : en sorte qu'il faudra m'attacher fermement à la selle si l'on veut que je reste sur le cheval, et que je le retienne par la bride.

ADIMANTE. — Ce sera moi, Samippe, qui conduirai la cavalerie ; Lycinus n'a qu'à commander l'aide droite. Je mérite bien, ce me semble, d'obtenir de toi quelque poste important, après t'avoir fait présent de tant de médimnes d'or monnayé.

SAMIPPE. — Nous allons demander aux cavaliers eux-mêmes, Adimante, s'ils consentent à t'avoir pour commandant. *Cavaliers, quiconque consent à recevoir Adimante pour son général, n'a qu'à lever la main...* Tous l'ont levée, comme tu vois, Adimante ; commande donc la cavalerie, que Lycinus se place à l'aile droite, Timolaüs occupera la gauche : moi je me place au centre, selon l'usage des rois de Perse, qui veulent toujours avoir à leurs côtés quelques personnes prêtes à recevoir leurs ordres.

Maintenant, après avoir adressé nos vœux à Jupiter, protec-

¹ Cet usage de rejeter les mains derrière le dos en adorant le roi de Perse, paraît avoir été introduit depuis qu'Isménas de Thèbes, ambassadeur auprès d'Artaxerxès Mnémon, trouva moyen de se dispenser d'adorer le grand roi. En effet, laissant tomber à terre son anneau, il parut plutôt se baisser pour le ramasser que pour se prosterner devant le souverain.

² La tiare droite était la marque distinctive du souverain des Perses. Les grands la portaient courbée vers la pointe.

teur des rois, marchons vers Corinthe, en franchissant les montagnes d'Arcadie. Bientôt nous soumettons la Grèce entière. Personne n'osera prendre les armes pour s'opposer à nous ; nous sommes en trop grand nombre, et nous voilà vainqueurs sans avoir combattu. Il faut à présent nous embarquer sur des trirèmes. Je fais monter la cavalerie sur des vaisseaux de transport que nous trouvons tout prêts à Cenchrée, avec des provisions de bouche, et toutes les autres munitions nécessaires. Nous traversons la mer Égée pour nous rendre en Ionie. Là, après avoir offert un sacrifice à Diane, nous prenons sans difficulté toutes les villes qui se trouvent sans défense ; nous laissons partout des gouverneurs, et nous marchons vers la Syrie, traversant en vainqueurs la Carie, la Lycie, la Pamphylie, le royaume des Pisides, la Cilicie maritime et montagneuse, jusqu'à ce que nous soyons arrivés sur les rives de l'Euphrate.

LYCINUS. — O grand roi ! laisse-moi, s'il te plait, satrape de la Grèce. Je ne suis pas fort brave, et je ne supporterais pas sans déplaisir de me voir si longtemps éloigné de mes foyers. Tu me parais déterminé à marcher contre les Arméniens et les Parthes, peuples belliqueux et très adroits à tirer de l'arc ; tu peux en conséquence confier à un autre le commandement de ton aile droite. Laisse-moi en Grèce comme un autre Antipater, de peur qu'aux environs de Suze ou de Bactres, quelque ennemi ne traverse d'un coup de flèche le malheureux commandant de ta phalange.

SAMIPPE. — Tu te dérobes au catalogue¹, Lycinus : tu es un lâche. La loi condamne à perdre la tête, tout soldat convaincu d'avoir abandonné son poste. Mais, puisque nous sommes sur les bords de l'Euphrate, que les deux rives sont jointes par un pont, que toutes les provinces que nous avons traversées et laissées derrière nous sont en sûreté, et retenues dans l'obéissance par les gouverneurs que j'ai établis sur chaque peuple, qu'enfin, celles de mes troupes qui doivent m'assurer la conquête de la Phénicie, de la Palestine et de l'Égypte, sont déjà parties, passe le fleuve le premier, Lycinus, à la tête de l'aile droite, je te suis, et Timolaüs vient après moi. Toi, Adimante, amène la cavalerie sur nos pas. Nous traversons la Mésopotamie, sans qu'aucun ennemi se présente à notre rencontre. Tous

¹ C'est-à-dire, *tu es un déserteur*. Nous avons déjà remarqué qu'on inscrivait sur un catalogue tous ceux qui devaient porter les armes.

ces peuples au contraire, viennent se remettre volontairement entre nos mains, et nous livrent leurs citadelles. Hâtons-nous donc de marcher vers Babylone : nous entrons à l'improviste dans ses murs, et nous voilà déjà maîtres de la ville. Le roi qui demeure à Ctésiphonte¹, apprend notre irruption. Il se rend aussitôt dans la Séleucie ; il envoie de tous côtés lever une cavalerie nombreuse, des archers et des frondeurs. Bientôt nos espions nous rapportent qu'il a déjà rassemblé plus d'un million de combattants, parmi lesquels on compte deux cents mille archers à cheval. Cependant on n'y voit aucun Arménien, aucun habitant des bords de la mer Caspienne, ni de la Bactrienne : toutes ces troupes sont levées dans les environs et tirées des villes frontières de l'empire, tant ce roi a trouvé de facilité à rassembler tous ces milliers d'hommes. Il est temps à présent de considérer le parti qu'il nous convient de prendre!

ADIMANTE. — Pour moi, je suis d'avis que vous autres, gens de pied, vous marchiez contre Ctésiphonte, tandis que la cavalerie restera ici pour garder Babylone.

SAMIPPE. — Et toi aussi, Adimante, tu fais voir si peu de courage, lorsque tu es près du danger ? Quel est ton sentiment, Timolaüs ?

TIMOLAUS. — C'est de marcher avec toutes nos troupes à la rencontre des ennemis, sans attendre qu'ils se soient préparés à nous bien recevoir. De nombreux alliés viennent se joindre à eux de tous côtés. Il faut les attaquer pendant qu'ils sont encore en chemin.

SAMIPPE. — Tu as raison. Et toi, Lycinus, que t'en semble ?

LYCINUS. — Moi, je te dirai que, comme nous sommes très fatigués d'avoir marché continuellement ; car nous sommes descendus ce matin au Pirée, et nous venons de faire à peu près trente stades, par un soleil ardent et en plein midi ; je suis d'avis de nous reposer ici quelque part, sous ces oliviers, et de nous asseoir sur cette colonne renversée. Après quoi nous nous lèverons, et nous achèverons tranquillement le chemin qui nous reste d'ici jusqu'à la ville.

SAMIPPE. — Tu t'imagines, notre ami, être encore à Athènes, tandis que tu es dans la plaine de Babylone, campé devant ses

¹ Capitale du royaume des Parthes.

murailles, entouré d'une nombreuse armée, et délibérant sur la guerre.

LYCINUS. — Ah ! tu m'en fais souvenir. Je croyais être encore dans mon bon sens. Mais c'est à toi à donner ton avis le premier.

SAMIPPE. — Et bien, marchons aux ennemis, si vous le voulez. Songez à vous montrer gens de cœur au milieu des dangers, et n'allez pas trahir cette noble fierté, l'apanage de votre patrie. Déjà les ennemis nous ont atteints. Le cri de guerre est ENUALIOS (*Mars*). Dès que la trompette aura donné le signal, poussez des cris, frappez sur vos boucliers avec le fer de vos lances, et précipitez-vous sur les ennemis : hâtez-vous de pénétrer au milieu des archers pour leur ôter le temps de faire une décharge de leurs traits. Déjà nous en venons aux mains : Timolaüs à la tête de l'aile gauche, a renversé ceux qu'il avait en tête : ce sont les Mèdes : mais le combat se soutient encore avec égalité dans l'endroit où je suis ; ce sont les Perses, et leur roi est au milieu d'eux. Cependant la cavalerie des Barbares s'avance en bon ordre contre l'aile droite. Allons, Lycinus, déploie ici ta bravoure, exhorte tes soldats à recevoir vigoureusement le choc.

LYCINUS. — Ah ! cruel coup du sort ! toute la cavalerie vient fondre sur moi, et je suis le seul qu'elle juge à propos d'attaquer. En vérité, pour peu qu'elle me presse, je sens que je vais prendre la fuite, me réfugier dans cette Palestre, et vous laisser combattre.

SAMIPPE. — Point du tout : tu es vainqueur, à ton tour. Pour moi, comme tu le vois, je vais combattre corps à corps contre le roi. Il me défie, et il serait tout à fait honteux de reculer.

LYCINUS. — Sans doute ; aussi tu es blessé par lui dès le premier instant ; car il est digne d'un roi d'être blessé en combattant pour son empire.

SAMIPPE. — Il est vrai ; toutefois ma blessure est légère. Elle ne porte sur aucun endroit apparent du corps, et je n'ai pas à craindre que la cicatrice me cause par la suite quelque difformité. Cependant, remarque avec quelle vigueur j'attaque mon adversaire ; d'un seul coup de javelot je le perce d'outre en outre lui et son cheval. Il tombe, je lui tranche aussitôt la tête, je lui arrache son diadème, et me voilà proclamé roi par les

Barbares qui se prosternent à mes pieds. Qu'ils m'adorent, à la bonne heure : pour vous, je ne veux vous commander que comme à des Grecs, et ne porter d'autre titre que celui de général de la Grèce. Après cette victoire, vous imaginez aisément combien de villes je vais fonder, auxquelles je donnerai mon nom ; combien d'autres je détruirai de fond en comble après les avoir prises d'assaut, pour les punir d'avoir méprisé ma puissance et outragé mon autorité. Je me vengerai surtout du riche Cydias, qui, lorsqu'il était mon voisin, me chassa de son champ, parce que je marchais un peu dans ses limites.

Lycinus. — Arrête-toi, Samippe ; il est temps, après être sorti vainqueur d'un si terrible combat, de retourner dans Babylone, pour y célébrer ta victoire par des festins. Mais déjà ton empire a excédé le nombre des stades qui lui étaient accordés ; et c'est maintenant le tour de Timolaüs, de souhaiter ce qui lui plaira.

SAMIPPE. — Et bien, Lycinus, que te semble de mes souhaits ?

Lycinus. — Ils sont beaucoup plus pénibles, admirable monarque, et bien plus audacieux que ceux d'Adimante. Celui-ci du moins vivait dans la volupté, lorsqu'il présentait à ses convives des coupes de deux talents. Mais toi, blessé dans le combat, dévoré nuit et jour par les craintes et les inquiétudes, tu avais à redouter non seulement les entreprises de tes ennemis, mais mille embûches secrètes, la jalousie, la haine, et la flatterie qui t'assiégeaient sans cesse. Tu ne possédais pas un seul ami véritable ; ceux qui te paraissaient le plus attachés, ne l'étaient que par la crainte ou par l'espérance. Jamais tu n'as joui, même en songe, d'un plaisir pur et véritable. Tu as eu seulement un peu de vaine gloire, un habit de pourpre brodé d'or, un ruban blanc sur le front, et des satellites qui te précédaient : du reste tu étais accablé de fatigues et d'ennui. Il fallait, ou rendre la justice, ou délibérer sur les nouvelles que tu recevais de la situation des ennemis, envoyer tes ordres à tes sujets. Quelque peuple se révoltait, une nation voisine faisait irruption, et tu étais toujours dans la nécessité de tout craindre, de tout soupçonner. En un mot, tu étais heureux dans l'opinion des autres, plutôt qu'à tes propres yeux.

Eh ! n'est-il pas humiliant, en quelque sorte, d'être exposé aux maladies comme un simple particulier ? La fièvre ne salt

pas distinguer en toi le monarque ; la mort ne craint point les satellites, et sans respect pour le diadème, elle se présente, quand il lui plaît, aux yeux du souverain ; elle l'entraîne malgré ses gémissements. Te voilà donc précipité du faite des grandeurs, arraché du trône, dépouillé de l'empire. Tu descends par la même route que le commun des hommes ; et chassé dans le troupeau des morts, rien ne te distingue plus de la foule. Tu ne laisses sur la terre qu'un tombeau élevé, une haute colonne, ou une pyramide dont les angles sont bien avivés. Vanité hors de saison, et à laquelle on n'est plus sensible ! Ces statues, ces temples que les villes ont élevés à ta gloire et pour te faire la cour, cette grande renommée, ces titres fastueux, tout cela se dissipe peu à peu. Ces monuments négligés périssent, et quand ils dureraient un temps considérable, quelle jouissance peuvent-ils procurer à celui qui ne peut plus rien sentir ? Tu vois combien de craintes, d'inquiétudes, de travaux tu auras à supporter durant ta vie, et le fruit que tu dois en recueillir après ta mort.

Mais c'est maintenant à toi, Timolaüs, à former des vœux. Songe à surpasser Adimante et Samippe, comme le doit naturellement un homme prudent, et qui sait profiter de la fortune.

TIMOLAUS. — Examine, Lycinus, si je vais former un souhait qui prête à la critique, et que l'on puisse blâmer. Je ne demanderai ni de l'or, ni des trésors, ni des médimnes de pièces de monnaies ; moins encore des empires, des guerres, et ces craintes continuelles qu'on éprouve sur le trône. Ces faveurs de la fortune ont trop peu de solidité ; elles nous exposent à mille embûches, et procurent plus de chagrins que de plaisirs.

Je voudrais donc que Mercure, se présentant à moi, me fit présent de certains anneaux d'une vertu particulière ; l'un pour toujours me bien porter, et rendre mon corps invulnérable et inaccessible à la douleur ; un autre, semblable à l'anneau de Gygès, rendrait invisible celui qui le porterait ; un autre encore, me donnerait des forces supérieures à celle de dix mille hommes ; en sorte que j'enleverais avec facilité un poids que dix mille hommes réunis pourraient à peine ébranler. Je voudrais, en outre, avoir la faculté de voler et de m'élever dans les cieux à une hauteur extrême. Je souhaiterais encore posséder un anneau dont le charme plongeât dans le sommeil tous ceux que je voudrais endormir, qui m'ou-

vrît toutes les portes, détendît les serrures, et enlevât les barres de fer : un seul anneau réunirait ces deux puissances. Mais le plus précieux, et le plus agréable de tous ces anneaux, serait celui qui, lorsque je le mettrais à mon doigt, me rendrait aimable aux yeux de toutes les belles femmes, de tous les beaux garçons, me gagnerait le cœur de tous les peuples ; en sorte qu'il n'y aurait personne qui ne m'aimât, qui ne désirât mes faveurs, qui n'eût toujours mon nom à la bouche. Mille femmes amoureuses de moi, et ne pouvant plus résister à la violence de leur passion, se pendraient de désespoir ; tous les beaux garçons en perdraient l'esprit. On estimerait heureux celui sur lequel j'aurais seulement laissé tomber un regard de complaisance, et le moindre mépris de ma part ferait périr de chagrin. En un mot, j'effacerais par ma beauté, Hyacinthe, Hylas et Phaon de Chio.

Je ne voudrais pas posséder tous ces dons pour peu de temps, ni que ma vie fût aussi bornée que celle des autres humains. Je vivrais au moins mille années, dans une jeunesse continuelle, et tous les dix-sept ans à-peu-près, je dépouillerais ma vieillesse comme les serpents. Avec de pareils avantages, rien ne pourrait manquer à mon bonheur. Les richesses des autres m'appartiendraient, puisque je pourrais ouvrir les portes, endormir les gardes, entrer partout sans être vu. S'il existe dans les Indes, ou chez les nations hyperborées, quelque spectacle extraordinaire, quelque possession précieuse, quelque boisson agréable, ou quelque manger délicieux, sans être obligé d'envoyer un autre en ce pays, j'y volerai moi-même, et je jouirai de toutes les voluptés, jusqu'à m'en rassasier. Je verrai ce que personne n'a jamais vu, le Griffon, ce quadrupède ailé, et le Phénix, cet oiseau des Indes. Je serai le seul qui connaîtrai les sources du Nil. Je saurai quelle est l'étendue des pays inhabités, s'il y a des peuples antipodes, qui habitent l'hémisphère austral de la terre. Je connaîtrai sans peine la nature des astres, de la lune et du soleil même, car ses feux ne pourront m'incommoder. Mais ce qu'il y a de plus agréable, c'est qu'en un même jour je pourrai aller à Babylone annoncer quel est celui qui a remporté le prix des jeux olympiques, et après avoir diné en Syrie, je reviendrai souper en Italie. Si j'ai quelque ennemi, je pourrai m'en venger sans être vu, et l'écraser en lui faisant tomber une pierre sur la tête. Pour mes amis, je veux les combler de bienfaits, et pendant qu'ils dormiront, leur verser de l'or à pleines mains. Mais si j'aperçois quelque riche or-

gueilleux, quelque tyran qui outrage l'humanité, je le saisis et l'enlève à vingt stades de hauteur, d'où je le précipite sur des rochers. Rien ne pourra m'empêcher de jouir de mes amours, puisque j'entrerais partout sans être vu, et que j'endormirai tout le monde, excepté les objets de ma tendresse. Quel plaisir ce serait encore d'espionner les ennemis qui nous feraient la guerre, en m'élevant au-dessus de la portée des traits, et quand je le voudrais, prenant le parti des vaincus, j'endormirais les vainqueurs, et je donnerais la victoire à ceux qui prenaient la fuite, et qui reviendraient aussitôt sur leurs pas. Enfin je me jouerais à mon gré de l'humanité entière ; tout serait à moi ; je serais regardé comme un dieu ; et le comble de ma félicité, c'est que je ne pourrais la perdre, qu'elle ne serait exposée à aucune embûche, et que j'en jouirais pendant une longue vie accompagnée d'une santé inaltérable. Eh bien, Lycinus, que peux-tu reprocher à mon souhait ?

LYCINUS. — Rien, Timolaüs ; car il n'est pas trop sûr de contredire un homme qui a des ailes, et dont les forces surpassent celles de dix mille autres. Néanmoins, je te demanderai si parmi tant de nations au-dessus desquelles tu élevais ton vol, tu as aperçu un certain petit vieillard, dont l'esprit est tellement dérangé, qu'il s'imagine voyager dans les airs, porté sur un petit anneau, pouvoir remuer des montagnes entières avec le bout de son doigt, et qui veut paraître aimable à tous les yeux, quoiqu'il soit chauve, et qu'il ait un nez camus. Mais dis-moi, je te prie, pourquoi un seul anneau n'aurait-il pas le pouvoir d'opérer toutes ces merveilles ? Ne peux-tu marcher que couvert de cette multitude de bagues ? Faut-il que chaque doigt de la main gauche en soit surchargé ? Le nombre en est excessif, et bientôt il faudra que la main droite soulage l'autre. Cependant il te manque encore un anneau, et c'est le plus nécessaire, celui qui, lorsque tu le porterais, ferait cesser ta folie, et réprimerait ton impertinente vanité. Il pourrait te servir d'une potion d'ellébore.

TIMOLAUS. — Mais toi, Lycinus, qui es toujours prêt à blâmer les autres, forme à présent des vœux, afin que nous sachions si tu ne souhaiteras rien qui puisse prêter à la censure et aux reproches.

LYCINUS. — Je n'ai pas besoin de former de vœux ; car nous voici déjà arrivés au Dipyle. Ce brave Samippe, dans son combat singulier près de Babylone, et toi, Timolaüs, en

dinant en Syrie et soupant en Italie, vous avez abusé des stades qui m'étaient assignées, et vous avez bien fait ; car je ne voudrais pas d'une fortune momentanée, que le vent emporte avec lui, et qui ne me laisserait que des regrets, lorsqu'il faudra se contenter de manger un mince gâteau, comme cela va vous arriver tout à l'heure. Votre félicité, vos immenses richesses, vont se dissiper en un instant ; descendus de vos trônes, dépouillés de vos diadèmes, sortis d'un rêve flatteur, vous allez trouver dans vos maisons des objets bien différents. Vous ressemblerez alors à ces comédiens qui, sur la scène, représentent les rois, et meurent de faim au sortir du théâtre, quoiqu'un instant auparavant ils fussent des Agamemnons et des Créons. Vous éprouverez, sans doute, quelque tristesse, et vous aurez bien de la peine à trouver agréables vos jouissances domestiques ; toi surtout, Timolaüs, lorsque après avoir perdu tes ailes, tu te verras tombé du haut des cieux, obligé de marcher sur la terre, dépouillé de ces merveilleux anneaux, qui se sont échappés de tes doigts. Pour moi je préfère à tous ces trésors, à la possession de Babylone même, de rire de tout mon cœur de ces frivolités qui furent l'objet de vos vœux, et qui, malgré leur néant, ont pu tromper des hommes qui font quelque cas de la philosophie.

LES SATURNALES¹

SATURNE ET SON PRÊTRE.

LE PRÊTRE. — O Saturne ! puisque tu tiens aujourd'hui l'empire du monde (il le paraît du moins, car c'est à toi que nous offrons nos sacrifices et nos libations), que pourrai-je obtenir de ta libéralité pour prix de mes victimes ?

SATURNE. — Mais il convient, ce me semble, que tu commences par examiner toi-même ce que tu veux souhaiter ; à moins que tu n'imagines qu'avec l'empire, je possède encore la science des devins, et que je sais ce qui doit le plus flatter tes désirs. D'ailleurs, je ne te refuserai rien de ce qui sera en mon pouvoir.

LE PRÊTRE. -- Il y a longtemps que cet examen est fait. Je te demanderai donc les biens que tous les hommes désirent, et qu'il t'est, sans doute, bien facile de m'accorder ; des monceaux d'or, le pouvoir despotique sur mes semblables, une foule d'esclaves, des vêtements magnifiques et délicats, de l'argent, de l'ivoire, en un mot tout ce qui est à nos yeux d'un grand prix. Accorde-les moi, ô puissant Saturne ! afin que je recueille aussi quelque fruit de ta souveraineté, et que je ne sois pas toute ma vie le seul mortel privé de ces avantages.

SATURNE. — Tu n'y penses pas. Ce que tu me demandes n'est point en mon pouvoir ; ce n'est pas moi qui distribue ces biens : il faut, pour les obtenir, t'adresser à Jupiter ; l'empire va bientôt repasser entre ses mains. Pour moi, je ne reçois ma puissance qu'à certaines conditions. Ma royauté ne s'étend pas au-delà de sept jours², et dès que ce terme est passé, je

¹ On peut consulter sur les Saturnales *Rome au siècle d'Auguste*, lettre LXXI.

² Elle était, dans l'origine, restreinte à un terme bien plus court, puisque

rentre dans la classe d'un simple particulier, et je ne suis plus compté que parmi le peuple. Pendant ces sept jours, il ne m'est pas permis de m'occuper d'affaire sérieuse ou publique. Boire, m'enivrer, pousser des cris de joie, badiner, jouer aux dés, créer des rois de table, régaler les esclaves, chanter sans accompagnement, applaudir en chancelant, être quelquefois plongé dans l'eau froide, la tête la première, avoir le visage noirci avec de la suie : voilà les privilèges de ma royauté. Mais à l'égard de ces grands biens, l'or, la richesse, les faveurs de la fortune, c'est Jupiter qui les donne à qui il lui plaît.

LE PRÊTRE. — Ce Dieu même, Saturne, ne les accorde pas facilement, ni volontiers ; je me suis souvent fatigué à les lui demander à grands cris, mais il ne m'a jamais écouté. D'ailleurs, le mouvement continuel de son égide éclatante, ce tonnerre qu'il est toujours prêt à lancer, son regard sévère, glacent d'effroi ceux qui voudraient l'importuner de leurs demandes. Si quelquefois il exauce les vœux d'un mortel, et le comble de richesses, on voit que le discernement n'a point éclairé sa munificence, car souvent il dédaigne les hommes vertueux et remplis de sagesse, pour verser ses trésors sur des scélérats, sur des insensés, sur des esclaves dignes d'être traités à coups de fouet, ou sur des gens infâmes, efféminés et perdus de débauches. Cependant je voudrais bien savoir quels sont les biens dont tu peux disposer.

SATURNE. — Ils ne sont pas de peu de conséquence, ni tout-à-fait méprisables ; à moins que tu n'estimes peu de chose d'être toujours vainqueur au jeu, de voir les dés tourner à l'unité pour les autres, et ne présenter jamais pour toi que des six. Combien d'hommes ne mangent à leur appétit que par ce secours, et à la faveur d'un dé propice ! Combien d'autres, au contraire, ont été réduits à se sauver à la nage, et tout nus, après avoir vu leur navire se briser contre ce petit écueil ! Et puis, n'est-ce pas un plaisir de boire à son gré, de passer dans un festin pour le plus habile chanteur, de se voir servir par les autres que l'on fait plonger dans l'eau froide en puni-

la fête des Saturnales ne durait qu'un seul jour, qui était le quatorzième jour des calendes de janvier. Mais lorsque C. César eut ajouté deux jours à ce mois on avança d'autant les saturnales, et on commença à les célébrer le seize des calendes de janvier. Elles durèrent alors trois jours. Ensuite un édit d'Auguste en ajouta trois autres à cette fête, à laquelle on joignit encore la solennité des Sigillaires, ce qui étendit jusqu'à sept jours le temps des réjouissances publiques.

tion de leur maladresse, d'être proclamé vainqueur, et de remporter les prix ? N'est-ce donc pas à tes yeux un grand avantage d'être créé roi, et d'avoir l'empire sur tous les convives, après les avoir vaincus au jeu des osselets, de n'être point exposé à subir des commandements ridicules, tandis que tu peux ordonner tout ce qu'il te plaît, obliger l'un à se dire tout haut des injures, un autre à danser nu, ou à porter dans ses bras une joueuse de flûte, et à faire trois fois, avec elle, le tour de la maison ? Ne sont-ce pas là des preuves de ma munificence ? Si tu te plainais que cette royauté n'est que feinte et de peu de durée, tu serais un ingrat, puisque tu vois que moi, qui donne cet empire, je ne conserve le mien que très peu de temps. A l'égard de ces objets, qui sont en mon pouvoir, les dés, la royauté des festins, les chansons, et tout ce dont je viens de te faire l'énumération, tu peux me les demander avec confiance, et sans craindre que je fasse briller une égide à tes yeux, ou que je t'effraie par le bruit du tonnerre.

LE PRÊTRE. — Je n'en ai pas besoin, ô le meilleur des Titans ! mais réponds à une question, et apprends-moi ce que je désire le plus savoir. Si tu le fais, je me croirai suffisamment récompensé de tous mes sacrifices, et je te tiens quitte de tout ce que tu peux me devoir.

SATURNE. — Interroge, et je te répondrai, si je sais ce que tu demandes.

LE PRÊTRE. — Dis-moi d'abord s'il est vrai, comme on le prétend, que tu as dévoré les enfants qui te sont nés de Rhéa ; que celle-ci, pour dérober Jupiter à ta voracité, te présenta une pierre à la place de cet enfant, et que tu l'avalas ; que Jupiter, devenu grand, te déclara la guerre, te vainquit, te dépouilla de l'empire, et te précipita dans le Tartare, où il t'enchaîna avec tous ceux qui avaient embrassé ton parti, et qui étaient rangés sous tes enseignes ?

SATURNE. — Si nous ne célébrions une fête dans laquelle il est permis de s'enivrer, et de dire des injures à ses maîtres avec pleine liberté, tu apprendrais, mon ami, que j'ai quelquefois le droit de me mettre en colère ; et je te punirais de me faire de pareilles questions, sans respect pour les cheveux blancs, et l'âge vénérable d'un dieu tel que moi.

LE PRÊTRE. — Mais ce n'est pas d'après moi-même que je tiens ce langage ; je ne fais que répéter ce qu'ont dit Homère

et Hésiode, et je n'ose te dire que presque tous les hommes croient que ces événements te sont arrivés.

SATURNE. — Eh ! crois-tu donc que ce berger plein d'orgueil et de forfanterie, ait pu réellement connaître mon histoire. Considère toi-même s'il est, je ne dis pas un dieu, mais un homme, qui pût se résoudre volontairement à manger ses propres enfants ; et quand cela serait, comment ne s'apercevrait-il pas qu'il dévore une pierre au lieu de son fils, à moins d'avoir les dents tout-à-fait insensibles ? Jamais Jupiter et moi nous ne nous sommes fait la guerre ; il ne m'a pas dépouillé de l'empire par violence ; je le lui ai cédé volontairement. Je ne suis point enchaîné, ni plongé dans le Tartare ; tu le vois toi-même en ce moment, à moins que tu ne sois aveugle comme Homère.

LE PRÊTRE. — Et pour quelles raisons, Saturne, as-tu quitté l'empire ?

SATURNE. — Je vais te le dire : d'abord, j'étais vieux et rongé de la goutte ; voilà, sans doute, ce qui a fait croire au vulgaire que j'étais enchaîné. Je ne pouvais plus supporter et les nombreuses injustices qui règnent aujourd'hui sur la terre, ni suffire aux travaux qu'elles exigeaient de moi, courir çà et là par tout l'univers, pour foudroyer les parjures et les sacrilèges, réduire en poudre des scélérats. Cet ouvrage était trop pénible, il demandait la vigueur d'un jeune homme. Je pris alors le parti prudent de céder mon trône à Jupiter ; d'ailleurs, il me parut convenable de partager mon empire à mes enfants, et de passer désormais mon temps dans la tranquillité et dans la joie des festins, sans être occupé à répondre aux vœux des mortels, ni fatigué de leurs demandes souvent contradictoires ou impossibles, sans être obligé de faire gronder le tonnerre et briller les éclairs, et de répandre quelquefois des torrents de grêle. A présent je coule des jours heureux ; je vis comme il convient à un vieillard ; je bois le nectar à longs traits, et je m'amuse à causer avec Japetus et les autres Titans mes contemporains. Jupiter tient le gouvernail de l'empire, il a mille affaires sur les bras, excepté pendant ce petit nombre de jours que j'ai jugé à propos de lui soustraire, aux conditions dont je t'ai déjà parlé. Je reprends alors le pouvoir suprême, pour faire souvenir les hommes de la vie qu'ils menaient lorsque je régnais sur eux. Tout croissait alors sans soins et sans culture ; on ne voyait pas d'épis, mais on trouvait le pain tout

préparé, et les viandes tout apprêtées¹. Le vin coulait en ruisseaux, et l'on voyait jaillir des sources de miel et de lait. Les hommes de ce temps étaient vertueux, ils étaient d'or. Telle est la cause du peu de durée de mon empire ; et c'est pour cela même que les applaudissements et les chansons retentissent de toutes parts, qu'on se livre aux jeux et aux amusements, que l'égalité règne entre les hommes libres et les esclaves ; car sous mon règne l'esclavage était inconnu.

LE PRÊTRE. — Pour moi, Saturne, j'avais imaginé que tu n'avais tant d'humanité envers les esclaves, et ceux qui portent des fers, que pour honorer les hommes qui éprouvent le même sort que toi, lorsque tu étais esclave, et en mémoire des fers que tu as portés.

SATURNE. — Ne cesseras-tu point de tenir ce langage insensé ?

LE PRÊTRE. — Tu as raison. Ne parlons plus de cela. Mais dis-moi, je te prie ; de ton temps les hommes étaient-ils dans l'usage de jouer aux dés ?

SATURNE. — Certainement. Mais ils ne jouaient pas comme vous des talents et des myriades. Des noix étaient le plus haut prix du jeu ; car on ne voulait pas que celui qui perdait eût sujet d'être chagrin, ou de verser des pleurs, et fût le seul des convives qui ne mangeât point.

LE PRÊTRE. — Ils faisaient bien de ne jouer que des noix ; car qu'auraient-ils pu jouer, ces hommes tout d'or ? Mais tandis que nous conversons, il me vient une idée. Si quelqu'un de ces hommes d'or paraissait aujourd'hui dans le monde, à quels tourments le malheureux ne serait-il pas exposé ? On fondrait sur lui de toutes parts, et bientôt il serait déchiré et mis en pièces comme Penthée le fut par les Ménades, Orphée par les femmes de la Thrace, et Actéon par ses chiens. Chacun voudrait en avoir la plus grosse part, et la disputerait à son voisin, car les hommes n'oublient pas, même durant tes fêtes, l'amour qu'ils ont pour le gain ; le plus grand nombre ne

¹ Un poète comique, Téléclide, dans Athénée, *liv. VI*, fait un tableau fort plaisant de l'abondance qui régnait au siècle de Saturne. Il dit, entre autres choses, que les pains et les gâteaux se disputaient l'honneur d'entrer dans la bouche des humains, et les suppliaient de vouloir bien les avaler. Des ruisseaux de sauce coulaient le long des lits de table, et roulaient dans leurs flots des morceaux de viande succulente, etc.

semblent y chercher que l'occasion d'accroître leur revenu. En conséquence, les uns se rendent chez leurs amis pour piller leur table, d'autres se répandent en invectives contre toi, brisent les dés, innocents des maux que ces hommes se font volontairement à eux-mêmes. Cependant, dis-moi pourquoi étant un dieu délicat, et d'un âge si avancé, as-tu choisi pour ta fête la saison la plus désagréable de l'année ? La neige est répandue sur les campagnes, Borée souffle avec fureur, tout est couvert de glace, les arbres sont secs et dépouillés de leur verdure, les prairies ont perdu leur beauté et leurs fleurs ; les hommes même, la tête courbée comme des vieillards, se présentent autour des cheminées, et c'est alors que tu célèbres ta fête. Ce moment ne me semble guère favorable à un vieillard, ni propre à se divertir.

SATURNE. — Tu me fais, mon ami, une foule de questions, tandis que nous devrions ne nous occuper qu'à boire. Tu m'as déjà fait perdre un temps considérable. Je n'ai pas besoin de faire en cet instant le philosophe. Mettons-nous à table, applaudissons des mains, et vivons désormais en liberté. Nous jouerons ensuite aux dés, et suivant l'ancien usage, nous jouerons des noix ; nous nommerons des rois auxquels nous obéirons, et de cette manière, nous vérifierons le proverbe : *les vieillards sont deux fois enfants*.

LE PRÊTRE. — Sans doute : et puisse celui auquel tes lois ne plairont pas, avoir soif et ne pas boire ! Pour nous, buvons. Tu as assez répondu à mes questions, et je suis d'avis d'écrire notre entretien, d'en faire un livre, où je mettrai mes demandes et les réponses gracieuses que tu m'as faites. Je le ferai lire à tous ceux de mes amis qui sont dignes d'entendre tes discours.

CRONOSOLON

OU

LE LÉGISLATEUR DES SATURNALES

Voici ce que dit Cronosolon, prêtre et prophète de Saturne, et le législateur de ses fêtes. A l'égard des lois que doivent observer les pauvres, je les leur ai envoyées écrites dans un autre livre, et j'ai tout lieu de croire qu'ils s'y conformeront, sinon ils encourront les graves punitions prononcées contre ceux qui refusent d'obéir. Pour vous, riches, prenez garde d'enfreindre mes lois, et ne faites pas semblant de ne point entendre mes ordres ; si quelqu'un refuse de les accomplir, qu'il sache que c'est moins le législateur qu'il méprise, que Saturne lui-même. Ce dieu m'a choisi pour vous dicter ses lois pendant sa fête ; il m'est apparu, non dans un songe, mais il a causé dernièrement avec moi, lorsque j'étais bien éveillé. Il n'avait point les pieds enchaînés, il n'était point sale et couvert de rides, comme le représentent les peintres, d'après les poètes dont le cerveau est en délire ; mais il tenait dans ses mains sa faux bien aiguisée ; son visage était riant, son corps conservait toute sa vigueur, ses vêtements et son costume étaient ceux d'un monarque plein de majesté. Tels sont les traits sous lesquels il s'est fait voir à moi. Les discours qu'il m'a tenus, sont vraiment divins, et méritent de vous être communiqués.

Saturne me voyant l'autre jour me promener avec un visage triste, et d'un air rêveur devina bientôt, comme on peut aisément le croire d'un dieu, la véritable cause de mon chagrin. Il vit que je supportais avec peine la pauvreté, et que je souffrais de n'être vêtu que d'une simple tunique, dans une

saison rigoureuse, où le froid est piquant, où le souffle violent de Borée amène les glaçons et la neige. Je n'étais pas trop bien fortifié contre leurs assauts ; d'un autre côté la fête de Saturne approchait : je voyais tout le monde faire de grands préparatifs pour la passer dans les festins, et pour offrir des sacrifices : moi, je n'avais rien pour la célébrer. Je réfléchissais donc, lorsque le dieu s'approchant de moi par derrière, me prit par l'oreille, et me secouant la tête (c'est de cette manière qu'il a coutume de se manifester à mes yeux) : « Eh bien ! Cronosolon, qu'est-ce donc ? Tu as l'air tout chagrin. — Eh ! n'en ai-je pas sujet, ô mon maître, lui répondis-je, lorsque je vois des hommes exécrables posséder des richesses immenses, être les seuls qui puissent vivre au sein des plaisirs, tandis que moi et une foule de gens instruits, nous sommes plongés dans l'indigence, et dénués de ressources. Ne voulez-vous donc pas, ô mon maître, faire cesser ce désordre, et rétablir cette aimable égalité qui régnait autrefois parmi les humains ? — O mon ami ! reprit-il, il n'est pas trop aisé de changer le sort que Clothos et ses sœurs vous ont assigné ; mais je veux adoucir les maux de votre pauvreté, du moins pendant ma fête. Voici quel en sera le remède. « Cronosolon, écris les lois que je vais te dicter, et que je veux qu'on observe désormais : elles empêcheront les riches de célébrer entre eux seuls les Saturnales, et ils partageront leurs biens avec vous. — Mais, je ne comprends pas, lui dis-je... — Je vais t'en instruire. » En effet, il commença à me faire connaître ses intentions. Lorsque je les eus apprises, il continua ainsi : « Dis maintenant aux riches que s'ils n'observent ces lois, ils apprendront que ce n'est point en vain que je porte une faux tranchante. Je serais un dieu bien ridicule, si après avoir châtré mon père Coelus, je n'en faisais pas autant à tous les riches qui enfreindront mes lois ; réduits à l'état honteux des eunuques, ils demanderont l'aumône pour la mère des dieux en jouant des flûtes, et frappant des cymbales. Telles furent les menaces de Saturne, d'après lesquelles vous ferez bien de ne pas violer ses lois.

PREMIÈRES LOIS

Personne, durant la fête, ne fera d'affaires, soit publiques, soit particulières, si ce n'est celles qui auraient pour but les jeux, la bonne chère et les plaisirs. Les cuisiniers et les pâtis-

siers seront seuls occupés au travail de leur profession. L'égalité régnera parmi tous les convives, entre les esclaves et les hommes libres, entre les riches et les pauvres. Il ne sera permis à personne de se mettre en colère, de se fâcher, ou de faire des menaces. On ne fera rendre compte d'aucune administration pendant les Saturnales ; on ne redemandera ni son argent, ni ses habits ; on n'écrira point ; on ne s'exercera point aux gymnases ; on ne récitera point de discours, sinon ceux qui seraient assaisonnés par la gaieté, qui contiendraient des plaisanteries, des railleries fines et un badinage agréable.

SECONDES LOIS

Plusieurs jours avant la fête, les riches écriront, sur leurs tablettes, les noms de leurs amis. Ils prépareront de l'argent comptant, environ la dixième partie de leur revenu, le superflu de leur garde-robe, ce qui sera trop grossier pour leur servir, et une partie assez considérable de leurs vases d'argent. Toutes ces choses ainsi disposées, la veille ils purifieront leur demeure, et ils auront soin d'en chasser la lésine, l'avarice, l'amour sordide du gain, et tous les vices qui habitent ordinairement avec eux. Ensuite ils sacrifieront à Jupiter, auteur des richesses, à Mercure libéral, et à Apollon Mégalodore. Sur le soir ils liront la liste de leurs amis. Ils feront, avant le coucher du soleil, le partage des présents qu'ils leur destinent, suivant le mérite de chacun d'eux, et ils les leur enverront. Ces présents ne seront portés que par trois ou quatre domestiques des plus fidèles, et déjà avancés en âge. On écrira sur un billet ce que l'on envoie, et l'on en marquera la quantité, afin que ni le maître, ni ses amis ne puissent suspecter la fidélité des valets. Ceux-ci retourneront à leur demeure, après avoir bu seulement une coupe de vin ; ils ne demanderont rien de plus. Les présents destinés aux gens de lettres seront doubles des autres ; car ils méritent de recevoir une double part. On ne parlera des présents que d'une manière très modeste, et en peu de mots. On ne les accompagnera de rien qui puisse offenser celui auquel on les envoie, et l'on n'en fera point l'éloge. Un riche ne fera point de présents à un autre riche, et ne traitera point aux Saturnales celui qui a une fortune égale à la sienne. On ne gardera aucun des objets qu'on aura destinés à être donnés en présent, et l'on ne se repentira point du cadeau que l'on aura fait. Si l'année précédente quelqu'un était absent, et n'a

pu, par cette raison, recevoir sa part, il la recevra avec celle de l'année courante. Les riches acquitteront les dettes de leurs amis pauvres, et le loyer de ceux qui le doivent, et qui ne sont pas en état de le payer : en général ils s'informeront, longtemps auparavant, quels peuvent être les besoins de leurs amis.

Ceux qui recevront un présent, n'en murmureront jamais, et quel que soit ce qu'on leur envoie, il sera d'un grand prix à leurs yeux. Une amphore de vin, un lièvre, une poule grasse, ne seront point réputés un présent des Saturnales. On ne tournera point en ridicule, ce qu'on aura reçu en ces jours. Le pauvre enverra au riche quelque cadeau en retour de son présent. Si c'est un homme de lettres, il lui enverra quelque ouvrage de l'antiquité, pourvu que cet ouvrage soit analogue à la circonstance, et propre à être lu dans un festin ; ou bien, il lui donnera quelque écrit de sa composition, tel qu'il pourra l'avoir fait. Le riche le recevra d'un air gracieux et satisfait, il le lira sur le champ ; et s'il le quitte sans l'avoir lu, ou qu'il le rejette avec mépris, qu'il sache qu'il aura encouru la vengeance de Saturne, quels que soient d'ailleurs les présents qu'il aurait faits. Les autres personnes enverront des couronnes, ou quelques grains d'encens. Si un pauvre fait présent à un riche d'un vêtement, d'un meuble d'argent ou d'or, au-dessus de ses facultés, l'objet qu'il aura envoyé sera confisqué au profit du public, pour être vendu, et le prix versé dans le trésor de Saturne. Le lendemain des fêtes, le pauvre recevra du riche des coups de verges dans les mains, au nombre de deux cent cinquante pour le moins.

LOIS DU BANQUET

On ira au bain lorsque l'ombre du cadran sera de six pieds. Auparavant on pourra s'amuser à jouer aux noix et aux dés. On s'assemblera à table comme on se trouvera, et l'on n'aura aucun égard à la dignité, à la noblesse, ou à la fortune, pour accorder quelque préférence. Tous les convives boiront du même vin. Le riche pour en boire un plus délicat, ne pourra alléguer aucun prétexte, ni mal d'estomac, ni douleur de tête ; la distribution des mets se fera avec égalité à tous les convives. Ceux qui serviront ne donneront rien à la faveur, ils ne feront point attendre, ils ne reculeront pas le service tant qu'il leur plaira ; ils ne mettront point devant celui-ci une grosse pièce, et devant l'autre une pièce ridiculement petite, une cuisse de

porc d'un côté, et de l'autre une bajoue ; mais ils serviront tout le monde également.

L'échanson aura continuellement les yeux fixés sur chacun des convives, plus encore que sur son maître ; il doit avoir l'oreille très fine, et entendre la moindre demande. Les vases de toute espèce seront préparés, et il sera permis, à qui le voudra, de porter une santé. Tout le monde pourra s'envoyer réciproquement la coupe après l'avoir goûtée, et l'envoyer même au patron. On ne forcera personne de boire plus qu'il ne peut. Il ne sera pas permis d'amener au banquet un danseur, ou un musicien qui est encore à son apprentissage. On pourra plaisanter et faire des railleries tant que l'on voudra, pourvu qu'elles ne puissent fâcher personne ; ensuite on jouera des noix au damier. Si quelqu'un joue de l'argent, il sera condamné à ne pas manger jusqu'au lendemain. Chacun s'en ira ou restera quand il le voudra. Quand le patron réglera ses esclaves, il les servira lui-même, secondé de ses amis.

Que chaque riche ait soin de faire graver ces lois sur une colonne d'airain, qui sera dressée au milieu de sa cour, afin qu'on puisse les lire. Qu'il sache que tant que cette colonne subsistera, ni la famine, ni la peste, ni l'incendie, n'entreront dans sa maison. Mais si jamais on la détruit (puisse cela n'arriver jamais !) je n'ose dire de quels maux affreux ils seront punis.

ÉPITRES A SATURNE

CRONOSOLON A SATURNE, *félicité.*

Je t'ai déjà écrit pour te faire connaître quelle est ma situation, et comme je me vois exposé, par mon indigence, à être le seul qui ne puisse prendre part à la fête que tu nous annonces. Je t'ai marqué encore (je m'en souviens), qu'il était contre toute raison que quelques hommes possédassent des richesses excessives, et vécussent dans les plaisirs sans partager les biens dont ils jouissent avec les pauvres, tandis que ceux-ci meurent de faim ; et cela pendant les Saturnales. Puisque tu ne m'as rien répondu, je crois devoir rappeler ces mêmes objets à ta mémoire. En effet, il fallait, avant de nous ordonner de célébrer ta fête, détruire cette odieuse inégalité qui règne parmi les hommes, et mettre tous les biens en commun. L'état où nous

sommes, comparé à celui des riches, est, comme on dit en proverbe, la fourmi et le chameau : ou plutôt, imagine un acteur tragique, qui aurait un pied chaussé d'un cothurne élevé, comme le sont ceux qu'on emploie dans la tragédie, et l'autre sans chaussure. Si cet acteur venait à s'avancer sur la scène dans un pareil costume, tu vois qu'il serait obligé de marcher tantôt sur le pied élevé, tantôt sur celui qui touche à terre, selon celui qui poserait. Telle est l'inégalité à laquelle notre vie est soumise. Quelques hommes sont chaussés d'un haut cothurne, dont la fortune a fait pour eux la dépense ; ils nous écrasent par leur faste théâtral, tandis que nous qui formons le plus grand nombre, nous marchons pieds nus et sur la terre, quoique nous soyons en état, tu ne l'ignores pas, de représenter aussi bien qu'eux, et d'avoir un port aussi noble lorsqu'on nous revêt de leur costume.

Cependant j'entends les poètes nous dire qu'autrefois, sous ton règne, la condition des humains n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui ; la terre sans semence et sans culture, produisait tous les biens ; chaque homme trouvait toujours un repas préparé et capable de le rassasier ; des fleuves de vin et de lait coulaient de toutes parts ; il y en avait même de miel. Mais le point le plus important, c'est que ces hommes étaient d'or, et que la pauvreté ne pouvait pas s'approcher d'eux. Pour nous, si l'on nous estimait au juste, nous ne paraîtrions pas même de plomb ; on nous croirait d'un métal encore plus vil. La plupart des humains ne peuvent obtenir leur nourriture qu'à force de travaux. La pauvreté, l'indigence, le manque absolu de ressources, nous tourmentent sans cesse, et l'on nous entend nous écrier souvent au milieu de nos besoins : *Hélas ! d'où tirerai-je de quoi subsister ? O fortune cruelle !* Notre misère, tu le sais, nous causerait encore moins de chagrins, si nous n'avions continuellement sous les yeux le spectacle des riches, qui nagent dans le sein de la félicité, tiennent enfermés des monceaux d'or et d'argent, possèdent tant de magnifiques vêtements, un si grand nombre d'esclaves, des attelages de chevaux, des bourgades entières et d'immenses campagnes. Avec ces riches possessions, il s'en faut de beaucoup cependant qu'ils nous fassent part de leurs biens ; ils ne daignent pas même jeter les yeux sur la multitude qui les environne.

Ce qui nous fait étouffer de dépit, ce qui nous paraît tout à fait insupportable, c'est de voir un riche mollement couché sur des tapis de pourpre, regorger de délices et de voluptés, et

entouré de valets qui ne songent qu'à son bonheur, couler ses jours dans des fêtes continuelles ; tandis que moi et mes semblables, nous rêvons la nuit et le jour aux moyens de gagner quatre oboles, afin de nous rassasier de pain et de bouillie avant de nous coucher, ou de mâcher un peu de cresson et de thym, ou quelques oignons. O Saturne ! ou change notre condition, et ramène l'ancienne égalité, ou, pour dernière ressource, ordonne à ces riches de ne plus jouir tout seuls de leurs biens, de tant de médimnes d'or, d'en répandre sur nous quelques chœniques, et de tant de vêtements, de nous donner ceux que rongent les vers. Ils ne sauraient éprouver de peine à nous donner pour nous couvrir, ces étoffes destinées à périr, que le temps va bientôt consumer, ou qui moisissent renfermés dans des coffres et dans des armoires.

Ordonne de plus à chacun d'eux d'inviter à sa table, tantôt quatre, tantôt cinq personnes indigentes. Qu'ils ne les traitent pas cependant comme on a coutume de le faire aujourd'hui. Que l'égalité populaire règne dans le festin, que les convives soient également partagés, qu'on n'y voie point le riche se remplir des mets les plus exquis, tandis qu'un valet, debout à ses côtés, attend qu'il ne puisse plus manger, pour venir enfin de notre côté nous présenter un plat qu'il enlève aussitôt, et ne fait que montrer à nos regards, ou qu'il ne nous abandonne que lorsqu'il ne contient plus que de tristes restes. Que l'officier chargé de découper les viandes, lorsqu'on apporte un sanglier, ne serve point au maître la moitié de la pièce avec la tête, ne laissant aux autres que des os recouverts. Qu'on recommande aux échantons de ne point attendre pour verser à boire, qu'on leur en ait demandé jusqu'à sept fois : mais, dès qu'un convive témoignera qu'il a soif, qu'on lui présente à l'instant même une grande coupe pleine jusqu'aux bords, comme pour le patron. Qu'il n'y ait pour tous les convives qu'un seul et même vin ; car, dans quelle loi est-il écrit que le patron doit s'enivrer avec un vin vieux et ayant du bouquet, tandis que mes entrailles seront déchirées par le vin nouveau ?

Si tu corriges ces abus, ô Saturne, si tu ramènes le bon ordre et l'égalité, notre vie deviendra une vie véritable, tes fêtes seront de vraies fêtes ; autrement, que ces riches les célèbrent tout seuls. Pour nous, tristement couchés à jeun, nous souhaiterons qu'au moment où, sortant du bain, ils viendront se mettre à table, leur valet renverse l'amphore et la brise ; que le cuisinier brûle le ragoût, et que par distrac-

tion ils versent dans un plat de lentilles la saumure du poisson ; qu'un chien, entrant à l'improviste, dévore l'andouille tout entière et la moitié d'un gâteau, tandis que les cuisiniers sont occupés ailleurs ; que le sanglier, le cerf, ou le cochon de lait, à l'exemple des bœufs du soleil, poussent, tandis qu'ils rôtissent, de longs mugissements, et se traînent par terre ; ou plutôt, que bondissant tout-à-coup, ils s'enfuient sur les montagnes voisines, emportant la broche avec eux ; que les volailles grasses, quoique plumées et déjà préparées, prennent aussitôt leur vol et disparaissent à travers les airs, afin que ces riches ne soient pas les seuls qui puissent y goûter.

Mais, ce qui les contristera davantage, que des fourmis, semblables à celles des Indes, déterrent leurs trésors, les emportent pendant la nuit et les répandent parmi le peuple ; que, par la négligence de leur économe, ces vêtements précieux soient criblés de trous par les souris, au point de ne différer en rien d'une nasse à prendre des thons ; que ces beaux enfants, ornés d'une belle chevelure, auxquels ils donnent les noms d'Hyacinthe, d'Achille, de Narcisse, au moment où ils leur présenteront la coupe, deviennent chauves, et perdent tout-à-coup les cheveux ; que leur menton se hérisse au même instant d'une barbe pointue, pareille à celle de ces personnages de comédies, que l'on nomme *Sphénopogones*¹ ; que leurs tempes soient toutes velues d'un poil dur et piquant, tandis que le sommet de la tête sera tout dépouillé. Tels sont les vœux que nous formerons, et bien d'autres encore, si les riches ne renoncent pas à leur égoïsme, et ne consentent pas à jouir en commun de leur richesse, et à nous en donner une petite portion.

SATURNE A SON TRÈS HONORÉ PRÊTRE,
joie et prospérité.

Quelle folie est la tienne, mon ami, de m'écrire sur les abus qui se passent aujourd'hui, et de vouloir que je fasse un nouveau partage de biens ? Cela ne dépend-il pas d'un autre, de celui qui tient à présent l'empire de l'univers ? Je m'étonne que tu sois de tous les hommes le seul qui ignore que si j'étais monarque autrefois, j'ai cessé de l'être, et j'ai partagé mon empire entre mes enfants. Tous les soins du gouverne-

¹ Ce mot veut dire : *qui a la barbe en coin, triangulaire.*

ment regardent à présent Jupiter; ma puissance à moi ne s'étend qu'au jeu des dés, aux applaudissements, aux chansons, au plaisir de boire; encore ne dure-t-elle que sept jours.

A l'égard des grands objets dont tu parles, détruire l'inégalité des conditions, réduire tous les hommes à la même indigence, ou les élever à une fortune semblable, c'est à Jupiter à te répondre. Si cependant on a violé les lois qui règlent ma fête, ou montré quelque avarice, c'est à moi à punir les coupables, et je vais écrire aux riches sur les festins qu'ils doivent donner, sur le chœnique d'argent et les vêtements qu'ils doivent envoyer aux pauvres pour ma fête. Ta demande à cet égard est juste, et ils doivent s'y conformer, à moins qu'ils n'aient quelque raison plausible pour n'en rien faire.

Mais sachez avant tout, que vous autres pauvres, vous êtes dans une grande erreur au sujet des riches, et vous vous formez de leur condition une idée bien fautive, si vous imaginez qu'ils jouissent d'une félicité parfaite, et qu'ils sont les seuls qui mènent une heureuse vie, parce qu'ils peuvent se procurer de splendides festins, s'enivrer d'un vin délicieux, caresser de beaux enfants, jouir des plus belles femmes, et se couvrir de vêtements délicats. Vous ignorez en quoi consiste cette félicité : dévorés par toutes les inquiétudes que leur causent ces biens, ils sont dans la nécessité continuelle de veiller sur chacun des objets de leur fortune, de peur qu'elle ne se dissipe entre les mains d'un économe négligent et souvent fripon, ou qu'un voleur ne dérobe ces vases précieux. Que de soins pour empêcher que le peuple ne prête l'oreille aux sycophantes, qui les accusent d'affecter la tyrannie ! Eh bien ! ce n'est là que la plus faible partie des chagrins qui les rongent. Si vous connaissiez les soucis et les craintes dont ils sont agités, les richesses vous paraîtraient bien plus à fuir qu'à désirer. En effet, crois-tu, si les richesses et le pouvoir suprême étaient réellement des biens, que je sois assez insensé pour avoir consenti à les abandonner, afin de vivre simple particulier, soumis à l'empire d'autrui ? Mais je connaissais la plupart des maux qui s'attachent nécessairement aux riches et aux souverains ; j'ai abdiqué ma puissance, et j'ai bien fait.

Considère à présent l'objet des plaintes que tu m'adresses aujourd'hui. Les riches se remplissent avec voracité de sangliers et de gâteaux délicats, tandis que vous êtes réduits à mâcher pendant ma fête quelques feuilles de cresson, ou de

thym, ou bien un oignon. Le repas des riches, au moment où ils le savourent, est sans doute agréable ; mais ses suites en sont bien différentes. Le lendemain à votre réveil, vous n'éprouvez pas, comme eux, des pesanteurs de tête, produites par l'ivresse dans laquelle ils se sont plongés, et l'excès des aliments ne vous cause point des flatuosités, des rapports fétides. Tel est le fruit que les riches retirent de leurs festins ; voilà ce qu'ils recueillent de ces débauches nocturnes, où ils se souillent de mille impuretés, soit avec leurs mignons, soit avec leurs maîtresses, selon la passion qui les entraîne, c'est la phtisie, la péripneumonie, l'hydropisie, récompense ordinaire de leur exécrable luxure. Lequel d'entre eux pourrais-tu me montrer, qui n'ait pas un teint pâle et livide, déjà empreint des couleurs de la mort ? Lequel d'entre eux, s'il parvient jusqu'à la vieillesse, marche de ses propres pieds, et n'est pas porté comme un fardeau dans les bras de quatre valets ? Son extérieur est entièrement d'or, mais, au-dedans, c'est un haillon rapiécé, semblable à ces habits de théâtre, composés d'une multitude de lambeaux recousus. Vous ne mangez pas de poisson, vous n'y goûtez même jamais ; mais ne voyez-vous pas que les angoisses de la goutte, ou de la péripneumonie vous sont inconnues, ainsi que les maux produits par quelque autre cause semblable ? D'ailleurs ce n'est pas pour eux un plaisir de manger ces mets délicats dont ils se rassasient tous les jours, et vous les voyez quelquefois désirer un légume, ou du thym, avec plus d'ardeur que vous ne soupirez après les lièvres et les sangliers.

Je ne parle pas des autres chagrins qui les dévorent. C'est un fils libertin ; une épouse sans pudeur éprise d'un valet ; un mignon qui se prête aux désirs de son maître, plutôt par nécessité, que par inclination. En un mot, il est dans la condition des riches une foule de maux secrets, que vous ignorez. L'or et la pourpre dont ils sont couverts, frappent seuls vos regards, et lorsque vous apercevez ces hommes portés sur un char attelé de chevaux blancs, vous regardez avec admiration, et vous les adorez. Si, au contraire, vous dédaigniez de les voir, si vous les méprisiez, si vous ne vous retourniez pas pour voir ce char d'argent ; ou, lorsqu'ils vous adressent la parole, si vos yeux ne se portaient pas sur l'émeraude qui brille à leur doigt, si vos mains ne touchaient pas ce vêtement dont vous admirez la délicatesse, mais que vous laissassiez ces riches ne l'être que pour eux-mêmes, sachez qu'ils viendraient bientôt au-devant de vous, vous

prier de partager leurs festins, afin d'avoir quelqu'un à qui ils puissent montrer ces lits superbes, ces tables, ces vases, dont la possession leur deviendrait inutile, dès qu'elle n'aurait plus de témoins. Vous connaissiez alors que ce n'est pas pour eux, mais pour vous qu'ils possèdent ces richesses; qu'ils les ont moins pour en user que pour vous les faire admirer¹.

Voilà ce que je puis vous dire pour votre consolation; je connais l'une et l'autre manière de vivre, et je vous exhorte à célébrer ma fête, en réfléchissant que bientôt il faudra que vous abandonniez tous la vie, laissant ici bas, eux leurs richesses, vous votre pauvreté. Cependant je leur écrirai comme je vous l'ai promis, et je suis assuré qu'ils ne négligeront point mes avis.

SATURNE AUX RICHES, *félicité.*

Les pauvres m'ont écrit dernièrement : ils vous accusent de ne pas vouloir leur faire part de vos richesses; et ils me demandent de rendre tous les biens communs, afin que chacun d'eux en ait une portion. En effet, disent-ils, il n'est pas juste que l'un possède tous les agréments de la vie, tandis que l'autre en est entièrement privé. Je leur ai répondu que c'était à Jupiter qu'appartenait l'examen de ces objets; mais à l'égard de ce qui se passe aujourd'hui, et des injustices qu'ils disent avoir éprouvées de votre part durant ma fête, je sais que j'en suis le juge, et j'ai promis de vous en écrire. Ce que les pauvres demandent me paraît fort modéré. *Comment*, disent-ils, *pourrions-nous célébrer ta fête, lorsque nous gelons de froid et que nous mourons de faim* ? Ils me demandent en conséquence, si je veux qu'ils prennent part à ma solemnité, que je vous oblige à leur donner ceux de vos vêtements qui vous sont inutiles, ou qui sont trop grossiers pour vous, et à répandre sur eux quelques gouttes de votre or. Si vous le faites, ils promettent de ne point vous contester vos biens, au tribunal de Jupiter; sinon, ils menacent, dès que ce dieu indiquera une audience, de vous citer devant lui, et de réclamer une

¹ Cette tirade de morale se trouve encore dans le *Nigrinus*. En général Lucien se répète souvent. Ce défaut devait moins frapper ses contemporains, qui n'avaient pas comme nous la collection de ses ouvrages.

On peut comparer les réflexions faites par Rollin sur le *Luxe de la Table*, *Traité des Etudes*, liv. V, 1^{re} partie, § 4.

nouvelle répartition des richesses. Il ne vous est pas difficile, dans votre heureuse situation de leur donner une faible portion de ces biens immenses que vous possédez.

Mais ils veulent surtout que j'ajoute à ma lettre l'article des festins auxquels ils demandent que vous les invitiez; ils se plaignent que vous vous livrez tout seuls, et les portes fermées, aux plaisirs de la table; ou, si quelquefois, et de loin en loin, vous vous déterminez à les régaler, le repas devient pour eux une source de déplaisirs plutôt que de voluptés; tout y semble fait pour les insulter. Tel est, par exemple, l'usage de leur faire boire d'un vin différent du vôtre. Par Hercule, quelle ignominie! et qu'ils la méritent bien s'ils ne se lèvent pas au milieu du festin, et ne vous abandonnent pas seuls avec votre repas. Mais on ne leur permet pas même de boire à leur gré, et vos échansons ont comme les compagnons d'Ulysse, les oreilles bouchées avec de la cire. Les autres détails sont si honteux, que je n'ose presque en parler, ni vous répéter leurs plaintes sur la manière dont on leur distribue les viandes, sur ces valets qui restent à vos côtés jusqu'à ce que vous soyez rassasiés, et passent ensuite rapidement d'un convive à l'autre. Il est encore une foule de petites épargnes mesquines et indignes de personnes libres. Ce qui peut rendre un festin agréable, c'est l'égalité, et le dieu qui y préside est appelé *Isodaitès* parce qu'il faut que tous les convives soient servis également.

Faites donc en sorte que par la suite, les pauvres n'aient plus à se plaindre de vous, mais qu'ils vous honorent et vous aiment à cause des petites libéralités qu'ils recevront. La dépense vous en sera peu sensible, et un présent fait à propos, vous attirera de leur part une reconnaissance éternelle. D'ailleurs, considérez que vous ne pourriez pas habiter les villes, si les pauvres ne les habitaient avec vous, et ne travaillaient en mille occasions pour votre félicité. Vous n'aurez pas d'admirateurs de vos richesses, si vous n'êtes riches que pour vous seuls et dans les ténèbres. Que la multitude soit donc témoin de votre fortune; qu'assise à votre table, elle admire vos vases d'argent; qu'en vous portant une santé, elle examine en buvant cette coupe magnifique, qu'elle en connaisse le poids, en la balançant dans sa main; qu'elle admire le sujet historique qui y est représenté, la quantité d'or qu'elle renferme, le travail exquis de l'ouvrier. Vous vous entendrez alors donner les noms de galant homme, d'ami de l'humanité, et vous serez à jamais affranchi de la jalousie des pauvres. Eh! qui pourrait être jaloux d'un riche qui nous fait part de ses trésors

et qui répand d'honnêtes libéralités ? Qui ne formerait, au contraire, des vœux pour la prolongation de ses jours, et pour le voir jouir longtemps de ses biens ? Mais de la manière dont vous vous conduisez à présent, votre richesse est exposée à l'envie, votre bonheur est sans témoins, et votre vie sans plaisir.

Il n'est certainement pas aussi agréable d'être seul à se remplir de nourriture, comme les lions et les loups solitaires, que d'être assis à table en la compagnie d'hommes spirituels, qui, s'étudiant à vous plaire, ne laissent pas le festin se passer dans un morne silence, mais par des discours pleins de sel, par des plaisanteries sans amertume, par mille politesses, font le charme de votre société. De pareils entretiens plaisent à Bacchus, ils font sourire Vénus et les Grâces. Le lendemain, vos convives ne manquent pas de faire à tout le monde le récit de votre honnêteté, et disposent tous les cœurs à vous aimer. Voilà ce qu'il est beau de pouvoir acquérir, quelque prix qu'il en coûte.

Actuellement je vous le demande ; si les pauvres marchaient les yeux fermés (faisons cette supposition), ne seriez-vous pas au désespoir de n'avoir personne à qui vous puissiez montrer ces vêtements de pourpre, cette nombreuse suite d'esclaves, ces bagues d'une énorme grosseur. Je ne parle point des embûches que les pauvres doivent nécessairement dresser à vos richesses, de la haine qu'ils conçoivent contre vous, lorsque vous vous livrez seuls aux plaisirs. Mais les imprécations dont ils vous menacent sont affreuses ; et fassent les dieux que leurs souhaits ne soient pas accomplis, car vous ne goûterez plus d'andouille, ni de gâteau, que ce ne soit le reste d'un chien ! votre poisson sera corrompu quand on vous le servira ; le sanglier, le cerf, mis en broche, méditeront de s'enfuir de votre cuisine sur les montagnes ; les volailles étendant leurs ailerons, quoique sans plumes, s'envoleront chez les pauvres. Mais ce qu'il y a de plus affligeant, vos beaux échansons deviendront chauves en un clin d'œil, et de plus, briseront les amphores. Réfléchissez à cela ; et prenez un parti qui soit digne de ma fête, et où vous puissiez trouver votre sûreté. Soulagez l'indigence qui accable les pauvres, et faites-vous à peu de frais, des amis estimables.

LES RICHES A SATURNE, *félicité.*

Crois-tu, Saturne, que tu sois le seul à qui les pauvres aient écrit de pareilles balivernes ? Jupiter est étourdi depuis long-

temps de leurs clameurs importunes, ils lui demandent sans cesse de faire un nouveau partage des biens; ils font un crime au Destin de l'inégalité de ses dons, et nous accusent de ne vouloir pas leur faire part de nos richesses. Mais en sa qualité de dieu, Jupiter sait bien à qui il faut en imputer la faute; aussi fait-il presque toujours semblant de ne pas les entendre. Toutefois nous voulons nous justifier auprès de toi, puisque nous sommes à présent sous ton empire. Nous avons toujours eu sous les yeux la lettre que tu nous as écrite, et où tu nous dis qu'il est beau d'employer la fortune à secourir les indigents et plus agréable de vivre en société et de manger avec les pauvres que tout seul; nous en avons toujours usé ainsi; nous les avons traités avec toute l'égalité possible, en sorte qu'aucun d'eux ne pourrait se plaindre d'avoir été moins bien partagé qu'un autre de ses convives.

Mais ces pauvres, qui prétendaient d'abord n'avoir que peu de besoins, dès qu'une fois nous leur avons ouvert nos portes ils n'ont cessé de nous faire une foule de demandes multipliées, et lorsqu'ils ne les obtenaient pas sur le champ, et pour ainsi dire au premier mot, la colère, la haine, les injures éclataient à l'instant. Quelque fausses que fussent leurs imputations, ceux qui les entendaient les croyaient sans peine; car ils supposaient que nos accusateurs nous connaissaient parfaitement vivant avec nous dans une étroite intimité. Il fallait donc, de deux inconvénients en choisir un; ou nous rendre odieux en ne donnant rien, ou prodiguant toutes nos richesses, tomber aussitôt dans la pauvreté, et nous mettre nous-mêmes au rang des demandeurs.

Les autres objets ne sont pas de peu d'importance. Dans les festins, au lieu de songer à bien manger et à se régaler amplement, ils boivent outre mesure, et quand ils sont ivres, ils égratignent la main de quelque jeune esclave en lui rendant la coupe, ou bien ils veulent faire violence à notre concubine, ou même à notre épouse; ensuite, ils vomissent au milieu de la salle du festin, et le lendemain, de retour chez eux, ils se répandent en invectives contre nous, disant à tout le monde qu'on les a fait mourir de faim et de soif. Si nos reproches te paraissent peu fondés, rappelle-toi la conduite d'Ixion qui était votre parasite dans les cieux; vous l'aviez admis à votre table il était traité comme vous-mêmes, et cet honnête homme, dans son ivresse, voulut faire violence à Junon.

Ces raisons, et plusieurs autres semblables, nous ont déterminés à rendre par la suite nos maisons inaccessibles aux

pauvres, pour notre propre sûreté. Cependant s'ils veulent promettre, en ta présence, de faire des demandes plus modérées, de ne point se conduire dans les festins d'une manière outrageante, qu'ils viennent partager nos banquets, et souper avec nous sous tes heureux auspices. Nous leur enverrons, conformément à tes désirs, des vêtements et de l'or autant qu'il sera convenable, nous n'épargnerons pas la dépense, enfin nous n'omettrons rien de ce qui pourra les satisfaire. Mais aussi, qu'ils cessent de nous tenir des discours pleins d'artifices, et qu'ils se montrent nos amis, et non pas nos flatteurs et nos parasites. Lorsqu'ils voudront agir comme ils le doivent, tu n'auras plus aucun reproche à nous faire.

LE BANQUET

OU

LES LAPITHES ¹

PHILON ET LYCINUS

PHILON. — On dit, Lycinus, que vous vous êtes bien divertis hier chez Aristénète : que pendant le festin, certains philosophes ont beaucoup disserté, qu'il s'est élevé entre eux une dispute assez vive, qui même a été portée, si Charinus m'a dit la vérité, jusqu'à se faire des blessures, et que la contestation n'a été terminée que par le sang.

LYCINUS. — D'où Charinus a-t-il pu le savoir, Philon ? Il n'était pas de ce festin.

PHILON. — Il prétend l'avoir appris du médecin Dionique ; et Dionique était, je pense, un de vos convives.

LYCINUS. — Il est vrai : mais il n'était pas au commencement de cette dispute. Il n'a pas vu tout ce qui s'est passé. Il n'est arrivé que fort tard ; à-peu-près vers le milieu du combat, un instant avant qu'on se fût porté les premiers coups, et je m'étonne qu'il ait pu en parler si clairement, n'ayant pas été témoin de ce qui donna lieu à cette contestation, qui ne se termina en effet que par du sang répandu.

PHILON. — Aussi Charinus m'a-t-il exhorté, si je voulais en

¹ Alciphron, dans la lettre LV du III^e livre, offre en raccourci le tableau que ce Dialogue présente avec de plus grands détails. La ressemblance est si frappante, que l'on serait tenté de croire que l'un des deux auteurs s'est modelé sur l'autre. Mais lequel des deux est l'original ? C'est ce qui n'est pas facile à établir. On trouvera dans ce Dialogue plusieurs points de comparaison avec Horace, Régnier et Boileau.

savoir les véritables circonstances et tous les détails, de m'adresser à toi. Dionique même lui a dit qu'il n'avait pas assisté à la scène entière, mais que tu avais retenu jusqu'aux discours des philosophes. Je le crois : tu n'es pas homme à écouter légèrement de pareilles conversations ; tu en es trop curieux. Il me semble, d'après cela, que tu ne peux te dispenser de nous régaler aussi de ce festin divertissant. Il n'en est guère de plus agréable, du moins pour moi, et il le sera d'autant plus, que la sobriété présidera à notre repas ; assis en paix et hors de la portée des traits, nous verrons ou des vieillards, livrés aux accès de l'ivresse, s'outrager mutuellement durant le festin ; ou des jeunes gens, poussés par la chaleur du vin, dire et faire les choses les plus contraires à la bienséance.

LYCINUS. — Tu me fais là, mon cher Philon, une demande trop indiscrete. Quoi ! tu veux que j'expose à tous les yeux un pareil tableau ; que je fasse publiquement le récit d'une scène qui s'est passée au milieu des transports de l'ivresse ? On devrait plutôt l'ensevelir dans un profond oubli, ou la regarder comme l'ouvrage de Bacchus. Ce dieu, tu le sais, oblige tous les hommes à se faire initier à ses mystères, et à célébrer ses orgies. Prends donc garde qu'il n'y ait quelque méchanceté secrète à vouloir connaître ce qu'on doit taire, ou plutôt oublier en sortant d'un festin. *Je hais*, a dit un poète, *un convive qui a de la mémoire*. Dionique, assurément, n'a pas bien agi, de révéler ces mystères à Charinus, et de répandre ainsi la coupe de la veille ¹ sur la tête de vénérables philosophes. Pour moi, je suis bien éloigné de vouloir jamais parler de pareilles choses.

PHILON. — Ah ! tu me tiens rigueur, Lycinus ; tu ne devrais cependant pas en user de la sorte avec moi. Eh ! ne sais-je pas bien que tu as encore plus d'envie de parler que je n'en ai de t'entendre ? A défaut d'auditeur, tu es homme, je crois, à t'approcher d'une colonne ou d'une statue, pour lui faire un long récit de tout ce que tu sais, et te soulager, tout d'une haleine, du poids qui t'opprime. Si je voulais m'en aller en ce moment, tu ne me laisserais pas partir sans t'avoir entendu ;

¹ Lorsque les jeunes gens d'Athènes faisaient ensemble quelque partie de débauche, et passaient la nuit à boire, on mettait devant chaque convive une coupe pleine de vin ; et si quelqu'un s'endormait avant d'avoir bu sa coupe, le lendemain, à la pointe du jour, on la lui versait sur la tête. Ce mot est employé ici par métaphore pour insulte. *Scholie grecque.*

tu me retiendrais, tu me suivrais, tu me supplierais de t'écouter ; et moi, je ferais le fier à mon tour. Pour peu que tu le juges à propos, je vais m'en informer à quelque autre : non, ne me dis rien.

LYCINUS. — Il ne faut point te mettre en colère, et je ferai ce récit, puisque tu le désires avec tant d'ardeur. Mais, garde-toi bien de le divulguer.

PHILON. — Si je n'ai pas tout-à-fait oublié quel homme est Lycinus, il en est, je crois, encore plus capable que moi. Tu seras le premier à en parler à tout le monde, et je n'aurai pas besoin d'en prendre la peine. Mais avant tout, dis-moi, je te prie : est-ce à l'occasion du mariage de son fils Zénon, qu'Aristénète vous a donné ce festin ?

LYCINUS. — Non. Il mariait sa fille Cléanthis au fils d'Eucrite l'usurier, à ce jeune homme qui étudie la philosophie.

PHILON. — Par Jupiter ! il l'a donnée à un beau garçon d'un âge cependant encore bien tendre, et peu propre au mariage.

LYCINUS. — Aristénète n'avait, je pense, personne qui pût mieux lui convenir. Ce jeune homme passe pour fort honnête, il s'applique à la philosophie ; et d'ailleurs, étant fils unique du riche Eucrite, il a dû avoir la préférence sur tous ses rivaux.

PHILON. — Voilà une raison décisive. Cependant apprends-moi, Lycinus, quels étaient les convives.

LYCINUS. — Je n'ai pas besoin de te nommer les autres ; mais, parmi les philosophes et les orateurs, qui sont, je crois, ceux dont tu désires le plus m'entendre parler, nous avons le vieillard Zénothémis, Stoïcien, et avec lui Diphile, surnommé *le layrinthe*, maître de Zénon fils d'Aristénète ; ensuite le Péripatéticien Cléodème. Tu connais ce babillard, toujours prêt à convaincre tout le monde, et que ses disciples appellent *l'épée* et *le couteau*. Hermon l'Epicurien y était aussi : lorsqu'il entra, les Stoïciens baissèrent les yeux, détournèrent le visage, et témoignèrent pour lui l'horreur qu'ils auraient eue pour un parricide ou un sacrilège. Tous ces Philosophes étaient amis d'Aristénète, et en cette qualité ils avaient été invités à ce festin, ainsi que le grammairien Histiée, et l'orateur Dionysodore. Convie par Chéréas le jeune époux, lon le

platonicien, son maître de philosophie, était aussi de ce banquet; son aspect vénérable a quelque chose de divin, et l'on voit briller sur son visage une décence singulière. La plupart de nos citoyens l'ont surnommé *la Règle*, par allusion à la rectitude de son jugement. Au moment où il entra, toute l'assemblée se leva par respect; on le reçut comme un personnage éminent : en un mot, l'admirable Ion, en se présentant, semblait un dieu qui vient visiter les mortels.

Presque tous les convives étant arrivés, lorsqu'il fallut se mettre à table, les femmes qui étaient en grand nombre, occupèrent tous les lits placés à droite en entrant. Elles entouraient la mariée qui était entièrement couverte d'un voile. Le gros de la compagnie fut placé en face de la porte, chacun suivant sa dignité. Mais, vis-à-vis des femmes, Eucrite occupait la première place, et après lui Aristénète. Ensuite on délibéra lequel des deux s'asseoirait le premier, ou de Zénothémis le Stoïcien, attendu son grand âge, ou d'Hermon l'Epicurien. Il était prêtre des Dioscures, et d'une des familles les plus distinguées d'Athènes. Mais Zénothémis décida bientôt la question, en disant : « Si vous ne me jugez digne que d'occuper le second rang, et si vous me placez au-dessous d'Hermon, ce sectateur d'Epicure, pour ne rien dire de plus, sachez, Aristénète, que je me retire et laisse là tout votre festin. » En même temps il appelle son esclave, et fait semblant de vouloir se retirer. « Prends la première place, Zénothémis, lui dit alors Hermon. Il eût été cependant de la bienséance de la céder à un pontife, quand tu n'aurais pas eu d'autre considération, et malgré le mépris extrême que tu fais paraître pour Epicure. — Je plaisantais le pontife d'Epicure, reprit Zénothémis; mais en parlant ainsi, il s'asseyait. Hermon se place après lui, ensuite Cléodème le Péripatéticien, puis Ion, au-dessous de lui, le marié, moi, Diphile, plus bas son disciple Zénon, l'orateur Dionysodore, et enfin le grammairien Histiée.

PHILON. — Eh ! mais, Lycinus, c'est un Musée que ce banquet composé d'un si grand nombre de sages. Je félicite Aristénète, de ce que célébrant une fête si chère à son cœur, il a voulu traiter des savants, de préférence à des hommes ordinaires; a rassemblé chez lui, pour ainsi dire, la fleur de chaque secte; attentif à ne pas confondre ses convives, et à ne pas placer avec des hommes lettrés, des gens qui ne le seraient pas.

LYCINUS. — Aristénète, mon ami, n'est pas un de ces riches

vulgaires; c'est un amateur des sciences, et il passe avec les savants la plus grande partie de sa vie.

Le commencement du repas se passa avec assez de tranquillité. Il n'est pas nécessaire, je crois, que je te fasse ici l'énumération des mets, des gâteaux et des sauces : l'ordonnance du festin était magnifique, et tout s'y trouvait à souhait. En ce moment, Cléodème se penchant vers Ion : « Vois-tu, lui dit-il, ce vieillard (il parlait de Zénothémis) et comme il se bourre de toutes sortes de mets? Son habit est tout couvert de sauce. Quels morceaux il glisse au valet qui est debout derrière lui! il s'imagine qu'on ne l'aperçoit pas, et ne se souvient plus qu'il y a quelqu'un assis à ses côtés. Montre-le donc à Lycinus, afin qu'il en soit témoin ». Je n'avais pas besoin qu'on me le fit remarquer, et depuis longtemps je l'observais comme d'un lieu élevé.

Cléodème avait à peine fini de parler, que voilà le cynique Alcidas qui, sans avoir été invité, entre d'un saut dans la salle du festin, en disant, pour faire rire l'assemblée, *Ménélas vient de lui-même*¹. Cette conduite parut impudente à la plupart des convives, qui répondirent à cette plaisanterie, tout ce qui se présentait à leur esprit; l'un, *vous êtes fou, Ménélas*²; un autre,

Le cœur d'Agamemnon n'en est pas satisfait³.

Chacun murmurait, et lui décochait les traits les plus piquants et les plus convenables à la circonstance; mais personne n'osait s'expliquer ouvertement : on craignait Alcidas à la voix bruyante : c'est le plus vigoureux braillard de tous les Cyniques; ce talent lui vaut la réputation du meilleur philosophe de la secte, et le rend formidable à tout le monde.

Cependant Aristénète approuva sa démarche; il l'invita même à prendre un siège, et à s'asseoir auprès d'Histiée et de Dionysodore. « Fi donc! repartit le Cynique, c'est une mollesse qu'on ne peut pardonner qu'à des femmes, que de s'asseoir sur un siège ou sur un lit de repos, et de manger, ainsi que vous le faites, enveloppés dans des vêtements de pourpre, et couchés à la renverse, ou peu s'en faut, sur un lit délicat. Pour moi, je souperai à merveille debout, et en me promenant dans la salle. Quand je serai fatigué, j'étendrai

¹ Allusion à un vers d'Homère, *Iliade*, liv. II, v. 408.

² Commencement d'un vers d'Homère, *Iliade*, liv. VII, v. 109.

³ Homère, *Iliade*, liv. I, v. 24.

mon manteau, et je me coucherai par terre, la tête appuyée sur le coude, ainsi qu'on représente Hercule. — Tout comme il te plaira, » répondit Aristénète; et depuis ce moment Alcidas se mit à se promener autour de la salle; il soupait en changeant continuellement de place, comme les Scythes nomades, qui vont toujours cherchant les meilleurs pâturages; et il rôdait sans cesse autour des valets qui apportaient les plats.

Quoique fort occupé à manger, tout en dévorant les morceaux, il dissertait sur le vice et sur la vertu, blâmait les richesses, se moquait de l'or et de l'argent. Il demanda même à Aristénète, de quoi pouvaient lui servir tous ces grands vases d'or, qui, pour l'usage, ne l'emportaient pas sur des vases d'argile. Mais Aristénète mit fin, pour un moment, à son importunité, en faisant signe à l'échanson de verser du vin pur dans une large coupe, et de la présenter au Cynique. Il lui semblait avoir imaginé un excellent moyen de le réduire au silence, et il ne prévoyait pas tous les malheurs dont cette coupe allait être la cause. Alcidas la prit, et se tut quelques instants. Bientôt il se jette sur le plancher, s'y couche à moitié nu, comme il nous en avait menacé, la tête appuyée sur son coude relevé, et tenant la coupe de la main droite. Tel les peintres représentent Hercule chez Pholus¹.

Déjà la coupe avait, plus d'une fois, circulé parmi les convives; on se portait de fréquentes santés, la conversation s'anima, lorsqu'on apporta des lumières. En ce moment, je remarquai que l'esclave qui se tenait debout auprès de Cléodème, et qui était un fort bel échanson, souriait de temps en temps. Il m'est nécessaire d'entrer dans ces détails, quoiqu'ils n'aient pas un rapport direct à notre festin; et je ne puis les omettre quand ils ont donné lieu à quelque aventure plaisante. J'examinais avec attention ce qui pouvait faire sourire le jeune esclave, lorsqu'un instant après il s'approcha de Cléodème, pour recevoir la coupe de sa main. Celui-ci lui serra le doigt, et en lui rendant la coupe, il lui glissa dans la main une pièce d'argent de deux drachmes, je crois. L'esclave sourit de nouveau

¹ Pholus était un centaure ami d'Hercule, auquel il donna l'hospitalité. Lorsque Hercule dans le combat des Centaures et des Lapytes, eut tué un grand nombre des premiers, Pholus leur rendit les honneurs de la sépulture; et voulant arracher une des flèches d'Hercule du corps d'un Centaure, se blessa et mourut, car cette flèche était empoisonnée. Hercule lui donna la sépulture au pied d'une montagne de Thessalie, qui depuis fut appelée Pholoé. *Diodore de Sicile*, liv. IV.

en se sentant presser le doigt ; mais il n'aperçut pas, sans doute, les deux drachmes ; car, au lieu de les recevoir, il les laissa tomber à terre. L'argent fit du bruit, et tous deux rougirent de la manière la moins équivoque. Les voisins se demandaient à qui cette pièce pouvait appartenir ; l'esclave niait que ce fût de sa main qu'elle fût échappée ; Cléodème, auprès de qui le bruit s'était fait entendre, feignait de n'avoir rien laissé tomber, et comme peu de personnes s'en étaient aperçues, on n'y fit plus d'attention ; excepté Aristénète, à ce qu'il me parut ; car, un instant après, il fit secrètement sortir le jeune esclave, et ordonna par un signe, qu'on placât auprès de Cléodème un échanson âgé, dont les traits grossiers annonçaient quelque muletier, ou un palefrenier. Cette précaution empêcha les choses d'aller plus loin. Quelle honte n'eût-ce pas été pour Cléodème, si le bruit de cette aventure se fût répandu parmi les convives, et si l'adresse avec laquelle Aristénète dissimula cet excès d'intempérance, ne l'eût éteint sur le champ ?

Cependant le cynique Alcidas, qui déjà avait bu plus d'un coup, s'étant informé du nom de la jeune mariée, demande silence d'une voix de tonnerre ; et regardant du côté des femmes : « Je bois, dit-il, à ta santé, Cléanthis, sous les auspices d'Hercule notre fondateur. » A ce trait, chacun éclata de rire. « Et quoi ! vous riez, infâmes, reprit-il, de ce que je bois à la mariée, sous les auspices d'Hercule, notre dieu ? Sachez que si elle ne reçoit la coupe de ma main ¹, elle ne pourra jamais avoir un fils qui me ressemble, qui soit d'une force invincible, qui ait un esprit libre, et un corps plein de vigueur. » En disant ces mots, il se découvrait encore davantage, et de manière à blesser la pudeur. Les convives redoublèrent leurs ris ; le cynique alors se lève furieux, lance de tous côtés des regards terribles, qui annonçaient qu'il allait déclarer la guerre ; peut-être même eût-il frappé de son bâton, si l'on n'eût apporté, fort à propos, un immense gâteau. A cette vue il se radoucit, sa colère se calma ; il ne songea plus qu'à suivre le gâteau à la piste, et à s'en remplir l'estomac.

Déjà la plupart des conviés étaient ivres, la salle du festin retentissait de leurs cris tumultueux. L'orateur Dionysodore récita à son tour quelques discours de sa composition, fort applaudis des valets qui se tenaient debout derrière lui. Le

¹ Nous avons déjà remarqué que les anciens buvaient dans la même coupe, et que pour saluer quelqu'un, on goûtait seulement à la coupe, ce qui s'appelait *προπίπειν*, et on la lui envoyait ensuite pour qu'il l'achevât.

grammairien Histiée, assis à la dernière place, fit le rapsode, et mêlant ensemble des vers de Pindare, d'Hésiode et d'Anacréon, il en forma une chanson d'un ridicule achevé, dans laquelle il disait, comme par un pressentiment prophétique,

Le choc des boucliers fait retentir la plaine.

Et ceci :

Les cris des combattants s'élèvent dans les airs.

Zénothémis lut aussi un petit livre d'une écriture très fine¹, que lui remit son valet.

Ceux qui apportaient les mets ayant, selon leur coutume, interrompu le service pendant quelques instants, Aristénète, qui avait pris ses précautions pour que cet intervalle ne fût pas sans agréments, et n'éprouvât aucun vide, ordonna de faire entrer un farceur, afin que par ses bons mots, ou par ses gestes ridicules, il divertît les convives. Alors on vit paraître un petit homme laid, dont la tête était rasée à l'exception de quelques cheveux hérissés sur le front. Il dansa, fit des tours de force et des contorsions pour paraître plus ridicule, récita avec un accent égyptien des anapestes², dont il battait la mesure. Il finit par railler tous les assistants. Ceux à qui la plaisanterie s'adressait, en riaient les premiers; mais le farceur ayant lancé quelque trait satyrique sur Alcidamas, et l'ayant appelé petit chien de Malte; celui-ci se fâcha. On s'apercevait que, depuis longtemps, il voyait d'un œil jaloux ce petit homme s'attirer l'attention et les applaudissements de l'assemblée. Il jette bas son manteau, et provoque le farceur au combat du pancrace, le menaçant, en cas de refus, de le frapper de son bâton. Le malheureux Satyrion (c'est ainsi que se nommait ce mime), se lève et accepte le défi. C'était un spectacle tout à fait plaisant de voir un philosophe lutter contre un histrion, lui porter des coups de poings et en recevoir à son tour. Parmi les témoins de cette scène, les uns rougissaient de pudeur, les autres riaient à gorge déployée. Le combat fut bientôt terminé : Alcidamas, fatigué des coups qu'il recevait, céda la victoire à ce petit homme exercé à ce genre de lutte, et tous deux furent l'objet des ris les plus immodérés.

¹ Les Stoïciens affectaient d'employer dans leurs ouvrages une écriture très fine et peu lisible. Voyez ce que Lucien en dit dans les *Sectes à l'encau*.

² Espèces de vers grecs, propres au chant, et fréquemment employés dans la comédie, et dans les chœurs de la tragédie.

Ce fut en ce moment qu'entra le médecin Dionique, lorsque le combat venait de finir. Il avait été retardé, comme il nous l'apprit lui-même, par une visite qu'il avait été obligé de faire au joueur de flûte Polypréonte, qui était attaqué de frénésie. Il nous dit, qu'étant entré chez son malade, sans savoir qu'il fût dans un moment d'accès, celui-ci s'était levé subitement, avait fermé la porte, et tirant une épée, lui avait présenté des flûtes, en lui ordonnant d'en jouer. Mais comme le médecin n'en pouvait tirer aucun son, Polypréonte, qui tenait une courroie ¹, lui en donnait des coups sur le revers des mains. Enfin, pour sortir d'un si grand danger, Dionique imagina cet expédient. Il défla lui-même Polypréonte au combat de la flûte, sous la condition que le vaincu recevrait un certain nombre de coups. Ayant joué le premier, et assez mal, il remit les flûtes au malade, dont il prit en même temps la courroie et l'épée, qu'il jeta au plus tôt par la fenêtre dans la cour. Alors luttant contre lui avec un peu plus de sûreté, il appela les voisins, qui enfoncèrent la porte et le tirèrent de ce danger. Il nous montra les marques récentes des coups, et quelques égratignures qu'il avait reçues au visage. Dionique, par son récit, ne s'attira pas moins d'applaudissements que le farceur, et il alla s'asseoir à grand-peine auprès d'Hystiée, où il soupa de ce qui restait sur la table. Sa présence fut, sans doute, l'effet de la protection de quelque divinité ; on le peut croire, par l'utilité dont il pouvait être dans les événements qui ne tardèrent pas à éclater.

En effet, un esclave se présentant en ce moment au milieu de la salle, dit qu'il venait de la part d'Hétémoclès le stoïcien, qu'il était chargé d'une lettre ; mais que son maître lui avait ordonné d'en faire une lecture publique, d'un endroit d'où tout le monde pût l'entendre, et de se retirer ensuite. Aristénète lui en ayant donné la permission, il s'approcha de la lampe, et lut.

PHILON. — C'était apparemment, Lycinus, quelque éloge de l'épousée, ou un épithalame, tel qu'on a coutume d'en faire en pareille circonstance.

LYCINUS. — Je m'attendais, comme toi, à quelque chose de semblable ; mais cette pièce n'en approchait nullement ; car l'écrit était conçu en ces termes :

¹ C'était, sans doute, cette courroie que les flûteurs passaient sous leur menton et attachaient sur le sommet de la tête, de manière qu'elle pressait les joues, et aidait le flûteur à contenir son souffle,

HÉTÉMOCLÈS¹, *philosophe*, à ARISTÉNÈTE.

« Ma façon de penser sur les festins est connue, et la manière dont j'ai vécu jusqu'ici peut en rendre témoignage. Je me vois chaque jour assiégé d'invitations par une foule de personnes beaucoup plus riches qu'à toi. Néanmoins je n'ai jamais voulu me rendre à leurs sollicitations; je connais trop bien le tumulte et les excès qui accompagnent ordinairement les grands repas. Mais il me semble que j'ai droit d'être fâché contre toi, puisque, malgré la cour assidue que je te fais depuis si longtemps, tu n'as pas daigné me compter au nombre de tes amis, et qu'au contraire, je suis le seul qui ne puisse avoir part à ton amitié, quoique nos demeures soient voisines. L'ingratitude que tu fais paraître est ce qui m'afflige le plus; car je suis loin de placer mon bonheur dans un morceau de lièvre, de sanglier, ou de gâteau. J'en mange autant qu'il me plaît chez d'autres personnes qui savent mieux que toi les règles de l'urbanité : et même aujourd'hui, pouvant prendre ma part d'un repas, qu'on dit assez splendide, chez Pammène, mon disciple, je n'ai point voulu me rendre à sa prière : je fus assez simple de vouloir me réserver pour toi. Au surplus, il n'est pas étonnant qu'en traitant les autres, tu m'oublies entièrement, puisque tu n'as jamais su distinguer le *Meilleur*, et que ton imagination n'a pas la faculté compréhensive². Mais je sais à qui je dois attribuer cet outrage; c'est au conseil de ces admirables philosophes Zénothémis et le Labyrinthe, eux à qui je voudrais (qu'Adrastie ne m'entende pas) fermer la bouche d'un seul syllogisme. Qu'ils disent seulement ce que c'est que Philosophie, ou qu'ils expliquent ces premiers éléments, en quoi le *Maintien* diffère de la *Contenance*? Car je ne leur propose pas ces questions difficiles, le *Cornu*³, le *Sorite*⁴, ou le *Moissonnant*. Profite donc de leurs lumières :

¹ Le nom d'Hétémooclès signifie : *qui est prêt à se rendre aux invitations*.

² Ce sont des termes scholastiques de la philosophie des Stoïciens.

³ Syllogisme ridicule, dont voici un exemple, *Vous avez ce que vous n'avez pas perdu ; or, vous n'avez pas perdu de cornes ; donc vous avez des cornes*.

⁴ Le Sorite est un sophisme dont le nom signifie *accumulation*, et par lequel d'interrogation en interrogation, on tire une conclusion évidemment fautive, mais qui suffisait à des raisonneurs extravagants, pour croire qu'ils avaient réduit leur antagoniste au silence. On demande, par exemple, si c'est la pre-

pour moi qui ne répute beau que ce qui est honnête, je supporterai sans peine l'insulte que tu me fais.

Toutefois, pour ne te laisser aucun moyen de te justifier, en disant que c'est un oubli causé par le tumulte inséparable d'une pareille fête, je t'ai salué deux fois aujourd'hui : ce matin, lorsque tu étais sur le seuil de ta porte, et plus tard, lorsque tu offrais ton sacrifice dans le temple des Dioscures. Je ne te dis ceci, que pour me disculper aux yeux de ceux qui sont ici présents. Mais si tu t'imagines que ton festin seul excite mes regrets et ma colère, réfléchis à l'aventure d'Oinée, et tu verras que Diane fut irritée d'être la seule qu'il n'eût point appelée à son sacrifice, lorsqu'il régalaît tous les dieux. Homère dit à ce sujet :

Soit qu'il l'eût oubliée, ou n'y réfléchit pas,
Il commit en son cœur une faute mortelle ¹.

Et Euripide :

C'est ici, Calidon, dont les heureuses plages
Du séjour de Pélops regardent les rivages ².

Et Sophocle :

La fille de Latone, aux traits toujours vainqueurs,
Contre les champs d'Oinée, excite les fureurs
D'un énorme sanglier... ³

D'une foule d'exemples que je pourrais alléguer, ce petit nombre me suffit pour te faire connaître quel homme tu dédaignes pour traiter un Diphile, auquel tu as confié ton fils. Mais en ceci tu as raison, et il a su se rendre agréable à ce jeune homme, auquel il témoigne assez de complaisance. Je pourrais t'en apprendre encore bien d'autres choses, si je ne rougissais de relever de pareilles turpitudes. Au surplus, tu pourras les apprendre quand tu le voudras, de la bouche de son pédagogue, Zopyre. Mais il ne faut pas troubler la joie d'une fête nuptiale, et se rendre le délateur des autres, surtout

mière goutte d'eau qui a creusé un rocher, ou si ce n'est pas elle. Dans le premier cas, pourquoi son effet n'est-il pas visible ? Et dans le second, si ce n'est pas la première goutte, ce ne peut être la seconde, ni la troisième, etc., ni même la dernière ; qui donc a pu creuser le rocher ?

¹ *Iliade*, liv. IX, v. 533.

² EURIPIDE, fragments de *Méléagre*.

³ *Fragments de Sophocle*.

pour un sujet aussi honteux. Diphile cependant le mériterait bien, lui qui m'a déjà enlevé deux disciples ; mais par respect pour la Philosophie, je garderai le silence.

J'ai donné ordre à mon valet, dans le cas où tu voudrais lui remettre quelque morceau de sanglier, de cerf, ou d'un gâteau de sésame, de ne point le recevoir, de peur qu'on ne s'imagine que c'est pour cela que je l'ai envoyé. »

Tout le temps que dura cette lecture, une confusion secrète me faisait ruisseler la sueur de tout le corps, et je souhaitais, comme on dit en proverbe, que *la terre s'entr'ouvrit sous moi*, lorsque je voyais l'assemblée entière éclater de rire à chaque mot de cette lettre. Ceux qui savaient qu'Hétémoclès est un vieillard auquel ses cheveux blancs prêtent un air vénérable, s'étonnaient qu'il eût pu si longtemps leur dérober la connaissance de son caractère, et leur en imposer par la longueur de sa barbe, et la sévérité de son visage. Cependant il me sembla que si Aristénète ne l'avait pas invité, c'était moins par oubli, ou par mépris, que parce qu'il n'avait pas espéré qu'un si grave personnage se rendit à son invitation, et voulût se compromettre dans une pareille fête : en sorte qu'il n'avait pas cru devoir lui en faire la proposition.

Lorsque l'esclave eut cessé de parler tous les convives jetèrent les yeux sur Diphile et sur Zénon, dont le visage pâle, l'air embarrassé et la mauvaise contenance donnaient quelque apparence de vérité à l'accusation d'Hétémoclès. Aristénète en fut troublé, il paraissait agité de quelque inquiétude ; cependant il nous exhortait à boire, et s'efforçant de prendre un air riant, il fit tout ce qu'il put pour réparer ce qui venait d'arriver. Il renvoya l'esclave en lui disant qu'il songerait à cela : et un instant après Zénon se leva secrètement de table, à un signe que lui fit son pédagogue, sans doute par l'ordre de son père.

Cléodème épiait depuis longtemps l'occasion d'attaquer les Stoïciens, avec lesquels il voulait entrer en lice, et il étouffait de dépit de n'en pas trouver un prétexte plausible. Saisissant alors celui que lui fournissait la lettre d'Hétémoclès : « Vous voyez, s'écria-t-il, ce que produisent l'honnête Chrysippe, l'admirable Zénon, et Cléanthe ; des mots dénués de sens, des interrogations frivoles, des simulacres de philosophes, et du reste une foule d'Hétémoclès. Considérez, je vous prie, combien cette lettre est digne d'un vieillard. Aristénète est Oinée, et Hétémoclès une autre Diane. Par Hercule ! tout cela est d'un heureux augure, et convient parfaitement à une fête. »

— En vérité, reprit Hermon, qui était assis un peu plus haut, je crois qu'il a entendu dire qu'Aristénète avait fait préparer un sanglier pour le festin, et il a cru qu'il ne serait pas hors de propos de parler de celui de Calydon. Au nom de Vesta, je te prie, Aristénète, de lui en envoyer au plus tôt les prémices, de peur que ce bon vieillard ne soit consumé par la faim, comme un autre Méléagre. Cependant il n'en éprouverait aucun mal, car Chrysippe met tout cela au nombre des choses indifférentes.

— Que parlez-vous de Chrysippe, vous autres, dit alors Xénothémis en se réveillant, et élevant la voix ? est-ce d'après un seul homme, d'après un imposteur qui usurpe le titre de philosophe, que vous prétendez juger Cléanthe et Zénon, ces sages accomplis ? Et qui êtes-vous vous-mêmes pour parler de la sorte ? N'est-ce pas toi, Hermon, qui as coupé la chevelure d'or des Dioscures ; crime dont tu subiras bientôt la peine, livré entre les mains du bourreau ? Et toi, Cléodème, n'as-tu pas séduit la femme de Sostrate, quoiqu'il fût ton disciple et pris en flagrant délit, n'as-tu pas éprouvé un châtiment honteux ¹ ? Vous avez la conscience de ces crimes, et vous ne garderez pas le silence ? — Du moins je ne suis pas, comme toi, le pourvoyeur de ma propre femme, a répondu Cléodème ; je n'ai pas pris en dépôt l'argent qu'un disciple étranger avait apporté pour son voyage, et je n'ai pas juré ensuite par Minerve Poliade, que je ne l'avais pas reçu. Je ne prête pas à quatre drachmes d'intérêt ² ; je n'étrangle pas mes disciples, parce qu'ils ne m'ont pas payé le prix de mes leçons au jour même de l'échéance. Tu ne saurais nier du moins, a répliqué Zénothémis, d'avoir vendu du poison à Criton, pour qu'il se débarrassât de son père. » En disant cela, comme il buvait, il leur jeta au nez à tous les deux ce qui restait dans sa coupe encore à demi-pleine. Ion, pour fruit du voisinage, reçut quelque éclaboussure, qu'il méritait assez bien. Hermon baissant la tête, se mit à essuyer le vin dont il était inondé, et prit tous les assistants à témoins de l'outrage qu'on venait de lui faire. Pour Cléodème qui n'avait pas de coupe, il se retourne, crache au visage de Zénothémis, et saisissant de la main gauche la barbe du philosophe, il s'apprêtait à lui appliquer de l'autre

¹ Ce châtiment honteux est le *ῥαφανάδωσις* dont il a été question au traité de la mort de *Péregrius*.

² Par mois. C'est sur le pied de quarante-huit pour cent par an. Les intérêts chez les Athéniens, se payaient à la fin de chaque mois.

un soufflet, qui aurait tué le malheureux vieillard, si Aristénète ne lui avait retenu la main ; montant aussitôt par dessus Zénothémis, il vint se placer entre les deux combattants, et tâcha de les maintenir en paix en les séparant.

Durant cette scène, mille réflexions se présentaient à mon esprit, et surtout cette maxime si commune, *qu'il n'est d'aucun avantage d'être instruit dans les sciences, quand on ne sait pas régler sa conduite sur la vertu*. En effet, je voyais ces hommes accomplis dans la connaissance des lettres, s'attirer par leurs actions le mépris et la risée de tous les convives. Je me dis alors à moi-même : eh quoi ! serait-il vrai, comme le dit souvent le vulgaire, *que la science est un obstacle à la raison, quand on ne considère que les livres et les réflexions qu'ils renferment* ? De tant de philosophes qui se trouvaient réunis, il n'en était peut-être pas un seul qui ne se rendit coupable de quelque faute. Les uns commettaient des actions honteuses, les autres tenaient des discours plus honteux encore ; et je ne pouvais attribuer leurs excès à l'ivresse, quand je réfléchissais à la lettre qu'Hétémoclès avait écrite à jeun.

D'un autre côté, la scène était bien différente ; les ignorants mangeaient avec beaucoup de décence, ils ne s'enivraient point, ils ne faisaient rien dont ils dussent rougir ; seulement ils riaient, et blâmaient ceux qu'ils avaient admirés auparavant, lorsqu'ils les croyaient tels que l'annonçait la gravité de leur maintien. Les savants, au contraire, faisaient éclater des mœurs impudiques, vomissaient des injures, mangeaient avec excès, poussaient des cris, en venaient aux mains. Le brave Alcidas, sans respect pour les femmes, pissait au milieu de la salle. En un mot, tout ce qui se passait dans ce festin, pouvait très bien se comparer aux troubles que la Discorde, selon le récit des poètes, fit naître aux noces de Pélée, en jetant au milieu du banquet cette pomme fatale, qui causa la ruine de Troie ; et la lettre qu'Hétémoclès avait, pour ainsi dire, fait tomber au milieu du festin, paraissait une pomme de discorde, qui avait produit des maux aussi nombreux que ceux de l'Iliade.

En effet, la querelle de Cléodème et de Zénothémis, n'était pas apaisée ; et quoique Aristénète se fût placé entre eux deux, ils ne cessaient de se dire des injures. « Pour ce moment, disait Cléodème, il me suffit de vous convaincre d'ignorance, demain je saurai me venger comme il convient. Réponds-moi donc, Zénothémis, et toi aussi élégant Diphile ; par quel principe, lorsque vous mettez les richesses au rang

des choses indifférentes, n'avez-vous cependant d'autre but que d'en acquérir le plus que vous pouvez ? Pourquoi faites-vous toujours la cour aux riches ? Pourquoi prêtez-vous à usure, et tirez-vous l'intérêt de l'intérêt ? Pourquoi n'enseignez-vous qu'à prix d'argent ? D'un autre côté, vous affectez de mépriser la volupté, vous déclamez contre les Epicuriens, tandis que vous vous livrez aux plaisirs les plus infâmes, jouant tour-à-tour le rôle d'agents ou de patients. Si l'on ne vous invite pas à un festin, vous entrez en colère, et si l'on vous y convie, vous mangez tant, vous donnez tant à vos valets..... ». En disant cela, Cléodème avança la main pour arracher une serviette remplie de morceaux de toute espèce, que tenait l'esclave de Zénothémis. Il était sur le point de la déployer, et de jeter sur le plancher tout ce qu'elle contenait ; mais l'esclave s'y opposa fortement, et ne la lâcha point.

Alors Hermon prit la parole : « Tu as raison, Cléodème ; qu'ils nous disent pourquoi, blâmant la volupté, ils veulent cependant en jouir plus que les autres. — Non, reprit Zénothémis, c'est à toi, Cléodème, à nous dire pourquoi tu ne regardes pas la richesse comme une chose indifférente. — Nullement, c'est à toi de parler. » La conversation se soutint quelque temps sur ce ton, lorsque enfin Ion s'avançant pour se faire remarquer davantage : « Cessez, dit-il, votre dispute ; je vais, si vous le permettez, établir un sujet de conversation, digne de la fête que nous célébrons aujourd'hui : mais parlons sans disputer, écoutez paisiblement, et comme chez Platon notre maître, employons notre loisir à tenir des discours. » Tous les convives approuvèrent cette proposition, surtout Aristénète et Eucrite : ils espéraient que par ce moyen on allait être délivré de tous les désagréments de cette querelle ; et Aristénète se remit à sa place, persuadé que la paix était faite.

En ce moment on apporta ce qu'on appelle *le festin parfait*¹. On servit à chacun des convives, une poule grasse, de la chair de sanglier, du lièvre, des poissons frits, des

¹ Les anciens (je parle du temps de notre auteur) divisaient les festins en trois parties. La première, qui s'appelait *πρόπομα*, s'employait à boire, soit du vin, soit des liqueurs rafraîchissantes, même de l'eau. Cet usage de boire avant de commencer le repas, ne s'introduisit chez les Grecs et chez les Romains, que sous le règne de l'empereur Claude. Dans la seconde partie, on servait des mets légers, plus capables d'exciter l'appétit que de le satisfaire ; des huîtres, des oursins de mer, des gâteaux, des légumes, etc. La troisième partie formait le repas principal, on y servait les grosses pièces, la volaille, et en même temps les entremets et les pâtisseries. Ce que Lucien appelle ici *le*

gâteaux de sésame, et différentes friandises que l'on pouvait emporter chez soi. On n'avait pas servi un plat pour chaque convive, mais un sur chaque table; Aristénète et Eucrite en avaient un pour deux; on devait prendre ce qui était devant soi. Il y avait de même un plat commun pour le stoïcien Zénothémis et l'épicurien Hermon; ensuite un autre pour Cléomène et pour Ion; un autre pour le marié et pour moi. Diphile avait une double portion, car Zénon avait quitté la table. Souviens-toi de cet arrangement, mon cher Philon, car il importe à mon récit.

PHILON. — Je ne l'oublierai pas.

LYCINUS. — Ion continua en ces termes : « Je vais commencer à parler le premier, si vous le jugez à propos ». Il s'arrêta un moment, puis il reprit : « Il aurait peut-être fallu, devant tant de personnes éclairées, traiter des *idées*, des *êtres incorporels* et de l'*immortalité de l'âme*; mais afin d'éviter les contradictions de ceux qui n'adoptent pas nos sentiments, je dirai ce que je pense sur le mariage.

« Il serait à désirer, sans doute, que les hommes n'eussent pas besoin de se marier, et que suivant les conseils de Platon et de Socrate, ils se fussent tous livrés à l'amour des garçons, qui seul peut nous conduire à la vertu parfaite. Mais puisqu'il est nécessaire d'épouser des femmes, je voudrais du moins que, conformément à la doctrine de Platon, elles fussent toutes communes, afin de nous affranchir à jamais de la jalousie. »

A ce discours, si peu convenable à la circonstance, il s'éleva un rire universel; et Dionysodore s'adressant à Ion : « Ne cesseras-tu pas, lui dit-il, de tenir ce langage barbare? Qui pourrait se montrer jaloux de toutes ces inepties? — Eh quoi! tu oses parler, infâme! » reprit Ion. Dionysodore allait lui répliquer quelque injure; mais le grammairien Histiée prit la parole : « Faites silence, je vous prie, dit-il, je vais vous lire une épithalame; » et il lut à l'instant même. C'était, autant que je puis m'en souvenir, des vers élégiaques :

Telle dans le palais du riche Aristénét
S'élevait Cléanthis, des nymphes la plus belle.
Et Diane et Vénus ont moins de charmes qu'elle,
Tous les cœurs amoureux l'adorent en secret.

festin parfait, est cette troisième partie du festin, dont le service était le plus complet. Jusqu'ici il n'a parlé que de gâteaux et de mets légers; à présent il caractérise cette troisième partie par l'énumération des pièces qui y sont servies.

Salut au jeune époux, l'ornement de la Grèce ;
 Plus charmant que Nirée et le fils de Thétis.
 Célébrons leur hymen par des chants d'allégresse ;
 Et vantons le bonheur de leurs cœurs réunis ¹.

On rit beaucoup de ces vers, comme tu peux le croire : mais le moment étant venu, où l'on devait enlever ² ce qu'on avait servi, Aristénète et Eucrite prirent chacun ce qui était devant eux. Je pris ma portion, et Chéréas la sienne ; Ion et Cléodème en firent autant. Diphile, outre sa part, voulait emporter celle de Zénon qui était absent, et prétendait que le tout avait été servi pour lui seul ; il en vint même jusqu'à se battre avec les valets qui lui disputaient une volaille, dont ils tiraient un membre chacun de leur côté ; à-peu-près comme les Grecs et les Troyens, se disputèrent le corps de Patrocle. Enfin, Diphile fut vaincu, et obligé de lâcher l'oiseau. Les convives rirent beaucoup à ses dépens, surtout quand on le vit se mettre en colère, et prétendre qu'on lui faisait l'injustice la plus criante.

A l'égard d'Hermon et de Zénothémis, qui étaient assis à la même table, comme je te l'ai déjà dit, Zénothémis à la place supérieure, Hermon au-dessous de lui, leur portion était égale, et ils la prirent assez paisiblement. Mais la volaille qui était devant Hermon se trouvant, par hasard, un peu plus grasse que l'autre, quand il fallut que chacun prit la sienne, alors Zénothémis (c'est ici, cher Philon, qu'il faut me prêter toute ton attention, nous touchons à la catastrophe de la tragédie) ; alors, dis-je, Zénothémis laissant la volaille servie devant lui, s'empara de celle d'Hermon, qui était plus grasse, comme je l'ai dit. Mais Hermon s'y opposa ; il ne voulut pas souffrir que son rival eût une portion plus considérable que la sienne. L'un et l'autre se mirent à crier : bientôt ils en vinrent aux coups, et se frappèrent avec la volaille même, à travers le visage. Ils se prirent ensuite à la barbe ; chacun d'eux cria à son secours : Hermon appella Cléodème ; Zénothémis, Diphile et Alcidas. Ces champions s'avancèrent aussitôt, l'un pour défendre Hermon, les deux autres pour protéger Zénothémis. Le seul Ion gardait la neutralité. Le combat devint alors une véritable mêlée. Zénothémis saisissant une coupe qui était sur la table, vis-à-vis d'Aristénète la lance à la tête d'Hermon.

¹ Ces vers sont une imitation, ou plutôt un plagiat de différents poètes.

² Les convives pillaient eux-mêmes la table. C'était une magnificence des anciens.

L'autre esquive le coup, et le vase volant ¹

va frapper le marié et lui ouvre le crâne, en lui faisant une blessure large et profonde. Un cri part à l'instant du côté des femmes ; elles se précipitent de leurs places, et se jettent au milieu des combattants. La mère du jeune homme, à la vue du sang de son fils, devint furieuse ; la mariée elle-même, effrayée pour les jours de son époux, accourut auprès de lui. En ce moment Alcidas signalait sa bravoure en combattant pour Zénothémis ; il frappait de tous côtés avec son bâton ; déjà il avait brisé la tête de Cléodème, cassé la mâchoire d'Hermon, et blessé plusieurs esclaves qui étaient venus à leur secours. Cependant ceux-ci ne cédaient point encore la victoire, et Cléodème raidissant le doigt, en porta un coup si terrible dans l'œil de Zénothémis, qu'il le lui arracha ; puis s'attachant à ce vieillard, il lui coupa le nez avec les dents. Hermon, de son côté, voyant Diphile qui venait au secours de Zénothémis, le précipita de son lit la tête la première. Le grammairien Histiée fut blessé en voulant séparer les combattants. Il reçut, je crois, un coup de pied dans les dents ; ce fut Cléodème qui le lui donna, persuadé que c'était Diphile. L'infortuné grammairien était couché par terre, vomissant *des flots de sang* ², comme le dit son Homère. Le tumulte et les gémissements retentissaient dans toute la maison ; les femmes poussaient des cris lamentables, et environnaient Chéréas. Cependant les autres convives cherchaient à apaiser ce désordre ; mais Alcidas s'y opposait ; c'était lui qui causait les plus grands malheurs ; car ayant mis en fuite ceux qui combattaient contre lui, il se mit à frapper indistinctement quiconque l'abordait ; et, sans doute, il eût fait tomber un grand nombre de victimes sous ses coups, si son bâton ne s'était pas cassé. Pour moi, je me tenais à l'écart, debout contre la muraille, et tranquille spectateur de tous les événements, je me gardais bien d'y prendre aucune part, instruit par l'exemple d'Histiée, combien il est dangereux de vouloir séparer de pareils combattants. Figure-toi le combat des Centaures et des Lapithes, des tables renversées, inondées de sang et de vin, et des vases lancés de tous côtés.

Enfin Alcidas, renversant le candélabre, nous plongea dans les ténèbres, et redoubla le désordre. Il n'était pas facile de se procurer ailleurs une autre lumière, et à la faveur de

¹ Parodie d'un vers d'Homère, *Iliade*, XI, 233.

² *Iliade*, liv. XIV, v. 11.

la nuit il se commit mille excès. Lorsqu'on apporta une lampe, on vit Alcidas qui mettait à nu une joueuse de flûte, et s'efforçait de la violer. D'un autre côté, Dionysodore faisait quelque chose de plus risible. Une coupe tomba de son sein au moment où il voulut se lever : et pour se justifier, il dit qu'lon l'avait prise pendant le tumulte qui s'était élevé, et la lui avait donnée à garder, de peur qu'elle ne fût perdue. Ion, par complaisance, assura que la chose était ainsi.

Là se termina le banquet. Les pleurs finirent par des éclats de rire, aux dépens d'Alcidas, de Dionysodore et d'Ion. On emporta les blessés ; ils étaient en piteux état, surtout le vieillard Zénothémis, qui, tenant une main sur son œil, une autre sur son nez, criait qu'il expirait de douleur. Hermon, qui n'était guère mieux (il avait deux dents rompues), en prit occasion de lui dire : *Souviens-toi, Zénothémis, et j'en prends tout le monde à témoin ; que tu ne regardes pas la douleur comme une chose indifférente*¹. On conduisit le marié dans sa maison, après que Dionique eut recousu sa blessure. Il avait la tête enveloppée de bandelettes, on le monta sur le char dans lequel il devait emmener sa jeune épouse². L'infortuné venait de célébrer des noces bien amères. Dionique donna ensuite ses soins aux autres blessés autant qu'il lui fut possible, et quand il eut bandé leurs plaies, on les emmena chez eux. Pour Alcidas, il resta maître du champ de bataille, il fut impossible de le chasser de la salle : dès qu'une fois il se fut jeté sur un lit, il s'y endormit, couché en travers.

Telle fut, mon ami, l'issue de ce banquet auquel on peut appliquer ces vers d'un poète tragique³.

Souvent des immortels la suprême puissance
Dans les événements trompe notre espérance.

En effet, on ne pouvait guère s'attendre à ce qui nous est arrivé. J'ai du moins appris par cet événement, qu'il est dangereux pour un homme d'un caractère paisible, de se trouver dans un festin avec de pareils philosophes.

¹ Les Stoïciens mettaient la douleur au nombre des choses indifférentes. Le stoïcien Posidonius d'Apamée, attaqué de la goutte, s'écriait au rapport de Cicéron, *O douleur ! je ne conviendrais jamais que tu sois un mal*.

² Il était d'usage que le soir des noces, l'époux emmenât sa femme sur un char, dans lequel il y avait un petit lit sur lequel elle était couchée. Des jeunes gens, à la tête desquels était l'époux, accompagnaient le char avec des flambeaux à la main et en chantant.

³ Euripide à la fin de l'Alceste, de l'Andromaque, et de l'Hélène.

DE LA DÉESSE DE SYRIE ¹

Il est en Syrie, non loin des rives de l'Euphrate, une ville nommée Hiéra ², *sacrée*. Elle est en effet consacrée à Junon l'Assyrienne. Le nom de Hiéra n'est pas, à ce qu'il me semble, celui que reçut cette ville lors de sa fondation ; elle en portait anciennement un autre ³ ; mais les grands mystères y ayant pris naissance, elle prit à cette occasion le surnom de *sacrée*. Je vais donc parler de cette ville, et de tout ce qu'elle renferme. Je dirai quelles sont les cérémonies observées dans la célébration de ses mystères, dans ses fêtes solennelles, dans ses sacrifices. Je rapporterai tout ce qu'on raconte, et sur les fondateurs de ce culte, et sur ce qui donna lieu à la construction du temple. Je suis Assyrien, et c'est pour cette raison que j'écris cette histoire. J'ai vu moi-même, une partie des objets dont je parle ; les prêtres m'ont appris le reste. Je vais d'abord entrer dans le détail de quelques faits qui me sont antérieurs.

Les Égyptiens sont, dit-on ⁴, les premiers hommes que nous sachions qui aient eu la connaissance des dieux, qui aient établi un culte en leur honneur, qui leur aient consacré des tem-

¹ Ce traité, écrit en dialecte ionien, ne paraît pas appartenir à notre auteur : ni le style ni la matière ne lui conviennent. Quoi qu'il en soit, cette pièce est un fragment intéressant des antiquités religieuses de l'Asie ; il contient des Anecdotes curieuses et il expose des coutumes et des usages, qui, sans lui, ne seraient peut-être pas parvenus à notre connaissance.

² Cette ville est la même que Hiéropolis, dont le nom signifie *ville sainte*. Plusieurs villes d'Asie ont reçu cette dénomination. Jérusalem veut dire également *la ville sacrée*.

³ L'auteur de ce traité a raison. Hiéropolis, avant de porter ce nom, s'appelait *Edesse*, et plus anciennement encore *Bambyce*. Strabon nous l'apprend et dit qu'elle était située à quatre schènes (environ 720 mètres) des rives de l'Euphrate. Les Syriens, selon Plin. *liv. V, chap. XXIII*, donnaient à cette ville le nom de *Magog*.

⁴ Cette opinion est celle d'Hérodote dans son *Euterpe*, chap. IV.

ples, qui aient institué des assemblées solennelles. Ce sont eux aussi qui, les premiers, ont connu les noms sacrés, et parlé un langage mystérieux. Peu de temps après, les Assyriens, instruits par les Égyptiens même de leur doctrine sur les dieux, établirent un culte, fondèrent des temples dans lesquels ils élevèrent des statues et des figures sculptées. Dans l'origine les temples Égyptiens ne renfermaient aucune de ces images. Il existe encore en Syrie des temples à peu près aussi anciens que ceux de l'Égypte. J'en ai vu moi-même le plus grand nombre, et particulièrement celui de Tyr, construit en l'honneur d'Hercule, héros bien différent de l'Hercule que célèbrent les Grecs. Celui dont je parle est Tyrien, et d'une antiquité bien plus reculée.

On voit encore en Phénicie un grand temple que possèdent les Sidoniens ; il est consacré, comme ils le disent eux-mêmes, à la déesse Astarté. Quant à moi, je pense qu'Astarté est la Lune¹ : mais si l'on s'en rapporte à ce que m'a dit un des prêtres de ce temple, il est dédié à Europe, sœur de Cadmus, fille d'Agénor. Lorsqu'elle eut disparu, les Phéniciens l'honorèrent par un culte public, et lui bâtirent ce temple. Ils racontent à ce sujet une histoire mystérieuse : elle était belle, Jupiter en devint amoureux. Ce dieu transformé en taureau, l'enleva, et fut la porter en Crète. Les autres habitants de la Phénicie tiennent à peu près le même langage ; et la monnaie dont se servent les Sidoniens, représente Europe assise sur Jupiter métamorphosé en taureau. Mais tous ne conviennent pas également que ce temple soit celui d'Europe.

Les Phéniciens ont encore un autre culte : il n'est point assyrien, il vient d'Égypte, et a été apporté d'Héliopolis en Phénicie. Je ne l'ai pas vu : on le dit solennel et fort ancien.

J'ai vu à Byblos un grand temple dédié à Vénus Byblienne, dans lequel on célèbre des orgies en l'honneur d'Adonis. J'en suis fait instruire de ces orgies. Les habitants de Byblos prétendent que l'histoire d'Adonis, blessé par un sanglier, s'est passée dans leur pays. En mémoire de cette aventure tragique, ils célèbrent tous les ans des orgies, dans lesquels ils se frappent la poitrine, poussent des cris et des lamentations. Toute la contrée paraît alors plongée dans le plus grand deuil. Après qu'ils ont versé beaucoup de larmes, et qu'ils se sont frappé la poitrine, ils font les obsèques d'Adonis, comme s'il venait

¹ Cette déesse est *Vénus*, selon Cicéron. Les Sidoniens lui donnaient le nom d'*Astarté* ; mais elle était adorée dans toute la Phénicie.

de mourir. Mais le lendemain ils annoncent qu'il est vivant, et ils l'envoient habiter le ciel. Ils se rasent la tête, comme font les Egyptiens à la mort d'Apis ; et leurs femmes qui ne veulent point faire couper leur chevelure, payent une amende, qui consiste à prostituer leurs charmes pendant une journée¹. Les seuls étrangers ont droit à leurs faveurs, et le prix en appartient à Vénus en qualité d'offrande.

Quelques habitants de Byblos assurent que l'Osiris égyptien est enterré chez eux, et que le deuil et les orgies ne se célèbrent point en l'honneur d'Adonis, mais que toutes ces cérémonies se pratiquent en mémoire d'Osiris. Je vais dire sur quoi ils fondent cette croyance. Tous les ans il vient d'Égypte à Byblos une tête, qui est portée sur les flots pendant sept jours : les vents la conduisent par un effet de la puissance divine. Elle n'est jamais emportée d'un autre côté ; et elle n'aborde qu'à la seule ville de Byblos. C'est une chose tout à fait admirable, qui se renouvelle chaque année, et dont je fus témoin lorsque j'étais à Byblos. J'ai vu cette tête y aborder.

On voit encore une autre merveille dans le territoire de cette ville : un fleuve qui descend du mont Liban, et va se décharger dans la mer. On lui a donné le nom d'Adonis. Chaque année il s'ensanglante, et après avoir perdu sa couleur naturelle, il se précipite dans la mer, dont il rougit une étendue considérable. Par là il indique aux habitants de Byblos le temps auquel ils doivent commencer leur deuil. On dit, en effet, que c'est dans ces jours qu'Adonis est blessé sur le mont Liban, que son sang qui coule dans le fleuve en change la couleur, en se mêlant à ses eaux, et lui fait donner le surnom d'Adonis. Voilà ce que raconte la multitude : mais un homme du pays, qui me paraît, en ceci, dire la vérité, m'a expliqué d'une autre manière la cause de ce phénomène. Voici ce qu'il m'a dit : « Le fleuve Adonis, ô étranger, traverse le Liban, montagne composée d'une terre extrêmement rouge. Des vents violents, qui s'élèvent régulièrement à certains jours, transportent dans le fleuve cette terre chargée de beaucoup de vermillon ; c'est elle

¹ Cet usage existait aussi à Babylone, ainsi que le témoigne Hérodote. Il existait encore chez plusieurs autres peuples, notamment chez les Cypriotes. Chez les Lydiens, toute femme, avant de se marier, était obligée, suivant la coutume, de se prostituer une fois. Chez les Augiies, peuple d'Afrique dont parle Pomponius Méla, toute nouvelle mariée devait, la première nuit s'abandonner, en vertu d'une loi expresse, à quiconque réquerait ses faveurs, et elle était estimée en proportion du nombre de ses amants. Elle passait ensuite le reste de sa vie dans la modestie la plus parfaite.

qui donne à l'eau cette couleur de sang, car ce n'est point un sang véritable comme on le dit ; la nature du terrain est la cause de ce phénomène. • Voilà ce que me dit l'homme de Byblos. Si son récit est véritable, le concours de ce vent ne me paraît pas moins un effet de la puissance divine. J'ai parcouru moi-même le Liban depuis Byblos, l'espace d'une journée de chemin. J'avais appris qu'il y avait sur cette montagne un ancien temple de Vénus, fondé par Cinyre ¹. Je l'ai vu ; il est effectivement très ancien.

Les temples que possède la Syrie sont, il est vrai, considérables, et d'une haute antiquité ; mais dans leur grand nombre, il n'en est aucun, ce me semble, qui soit d'une plus vaste étendue que celui d'Hiérapolis. Il n'y en a point de plus saint ; aucune contrée n'est plus consacrée par la religion. Ce temple renferme les ouvrages les plus précieux, et les plus antiques offrandes. On y voit une foule de merveilles, des statues dignes des dieux, et des divinités qui manifestent leur présence. En effet, les statues y suent, se meuvent d'elles-mêmes et rendent des oracles. Le temple fermé, une voix s'y fait souvent entendre ; beaucoup de personnes l'ont entendue. A l'égard des richesses, ce temple est le premier de tous ceux que je connais. L'Arabie, la Phénicie, Babylone et la Cappadoce, lui payent un tribut continu ; les Ciliciens et les Assyriens y apportent ce que leur pays produit de plus précieux. J'ai vu le trésor où sont déposées ces richesses : il contient un grand nombre de vêtements, et beaucoup d'autres objets que l'on prise à l'égal de l'or et de l'argent. On ne célèbre d'ailleurs chez aucun autre peuple autant de fêtes et de solennités.

Je m'informai des habitants à combien d'années pouvait remonter l'antiquité de ce temple, et à quelle déesse ils le croient dédié. Les uns me tenaient un langage mystérieux, d'autres s'expliquaient clairement. Ceux-ci me racontaient des fables, ceux-là me rapportaient des traditions barbares ; les réponses de quelques-uns s'accordaient avec les opinions des Grecs. Je vais les exposer toutes, quoique je n'en admette aucune.

Le plus grand nombre de ceux que j'interrogeai, me dit que Deucalion le Scythe était le fondateur de ce temple. Ce Deucalion est celui sous lequel arriva la grande inondation. J'ai appris son histoire chez les Grecs. Voici, à peu près, ce qu'ils en

¹ Ce temple était situé dans une partie du Liban nommée *Aphaques*, située entre Byblos et Héliopolis. On y honorait Vénus par un culte contre nature ; Constantin le Grand le fit détruire.

disent. La race actuelle des hommes ne fut pas la première ; mais la génération qui la précéda périt entièrement. Les hommes d'à présent sont sortis de la seconde race, qui est issue de Deucalion, et s'est multipliée par lui. On dit de ces premiers hommes, que leur insolence était montée à un point excessif. Ils commettaient toutes sortes de crimes, violaient leurs serments, et les droits de l'hospitalité, n'avaient aucune compassion des suppliants. Ils furent punis de ces forfaits, par un événement terrible : tout à coup la terre vomit de son sein une immense quantité d'eau, de grandes pluies survinrent, les fleuves se gonflèrent, la mer s'accrut à un tel excès, que la terre entière fut inondée. Tous les hommes périrent, le seul Deucalion, par sa piété, et par la droiture de son cœur, mérita d'être réservé pour donner naissance à une seconde génération. Voici de quelle manière il fut sauvé : il entra dans une grande arche qu'il possédait, et il y fit entrer ses enfants et ses femmes. Lorsqu'il y monta, les sangliers, les chevaux, les diverses espèces de lions, les reptiles, et généralement tous les animaux qui vivent sur la terre vinrent à lui ; il les reçut tous, et ils ne lui firent aucun mal. Au contraire, une étroite amitié régnait entre eux par l'effet d'un pouvoir divin ; ils voguèrent tous ensemble dans cette arche tant que l'eau couvrit la surface de la terre. Voilà ce que les Grecs racontent de Deucalion ¹.

Quant à la suite de cette histoire, les habitants d'Hiérapolis en rapportent une circonstance tout-à-fait surprenante. Ils disent que dans leur contrée il se fit à la terre une ouverture prodigieuse, par laquelle toute l'eau fut absorbée². Après cet événement, Deucalion éleva des autels, et au-dessus de l'ou-

¹ Il y a cependant une différence assez essentielle entre l'opinion la plus générale des Grecs sur le déluge de Deucalion, et le récit de notre auteur ; c'est que les Grecs ne regardent point ce déluge comme universel ; ils pensent que l'inondation ne couvrit que la Thessalie. Plusieurs même ne parlent point de l'arche, et font sauver Deucalion à la nage sur le mont Gérannée, où il fut conduit par une troupe de grues. L'auteur de ce traité paraît avoir emprunté des livres de Moïse les principaux traits de son récit. Les Juifs, pendant la captivité de Babylone, ont dû nécessairement répandre quelques-uns de leurs dogmes dans l'Assyrie, et il n'est pas étonnant que cet écrivain assyrien en ait eu connaissance.

² La même opinion était établie chez les Athéniens. Pausanias parle d'une pareille ouverture que l'on voyait à Athènes dans un bois sacré, situé derrière le temple de Jupiter Olympien. Les prêtres de ce temple disaient, comme ceux d'Hiérapolis, que c'était par cette ouverture que les eaux du déluge, arrivées sous Deucalion, s'étaient écoulées. Tous les ans ils jetaient dans ce gouffre un gâteau de farine pétri avec du miel.

verture, il éleva des autels, et au-dessus de l'ouverture il éleva un temple qu'il consacra à Junon. J'ai vu l'ouverture située sous le temple ; elle est assez étroite. Fut-elle plus vaste autrefois, est-ce par le laps des temps qu'elle est devenue telle qu'on la voit aujourd'hui ? Je l'ignore ; mais celle que je vis est petite. Ils pratiquent encore une cérémonie qui est comme la preuve de cette histoire. Deux fois l'année on fait venir dans le temple de l'eau de la mer. Ce ne sont pas les prêtres seuls qui l'apportent ; la Syrie, l'Arabie entière, plusieurs qui habitent au delà de l'Euphrate, descendent sur les bords de la mer, et y puisent de l'eau ; ils la répandent d'abord dans le temple, d'où elle descend dans l'ouverture, qui, malgré sa petitesse, en reçoit une assez grande quantité. En agissant ainsi, ils prétendent qu'ils se conforment à une loi de Deucalion, qui l'a instituée pour ce temple, afin que cet usage fût un monument du malheur qu'éprouva la terre et du bienfait des dieux. Telle est l'ancienne tradition que la plupart des habitants d'Hiérapolis ont sur leur culte.

D'autres croient que Sémiramis, reine de Babylone, de laquelle il existe en Asie un grand nombre de beaux édifices, a fondé celui-ci, et l'a consacré, non pas à Junon, mais à Dercéto, sa mère. J'ai vu en Phénicie une représentation de Dercéto : c'est une figure assez singulière. Elle est à moitié femme et toute sa partie inférieure, depuis les cuisses jusqu'aux pieds se termine en queue de poisson, au lieu que la statue que l'on voit dans Hiérapolis, est entièrement femme. Les motifs sur lesquels ils fondent cette croyance ne sont pas fort clairs ; ils regardent les poissons comme sacrés, et jamais ils n'en mangent. Ils se nourrissent de toutes sortes d'oiseaux, à l'exception de la colombe ; elle est sacrée pour eux ; et ils pensent qu'ils s'abstiennent de ces deux aliments, pour honorer Dercéto et Sémiramis, parce que la première a la forme d'un poisson, et que la seconde, en mourant, fut métamorphosée en colombe. Pour moi, je croirais assez volontiers que le temple est l'ouvrage de Sémiramis ; mais je ne suis nullement persuadé qu'il soit dédié à Dercéto ; car quelques Egyptiens ne mangent pas de poisson, sans avoir intention d'honorer la mère de Sémiramis.

Il est encore une autre tradition sacrée que j'ai apprise d'un homme très instruit. Selon cette tradition, la déesse est Rhéa, et le temple est l'ouvrage d'Atys. Atys était Lydien : ce fut lui qui le premier enseigna les orgies de Rhéa. Les mystères que célèbrent les Phrygiens, les Lydiens et les Samo-

thraces, leur ont été montrés par Atys. En effet, lorsque Rhéa l'eut mutilé, il quitta le genre de vie des hommes, changea son extérieur en celui d'une femme, et revêtu des habits de ce sexe, il parcourut la terre, célébrant des orgies, racontant son aventure, et chantant des hymnes en l'honneur de sa déesse. Il vint jusqu'en Syrie ; mais les peuples qui habitent au delà de l'Euphrate, n'ayant accueilli ni lui, ni ses mystères, il fonda un temple en ce pays. La déesse a d'ailleurs plusieurs attributs semblables à ceux de Rhéa : elle est trainée par des lions, elle tient un tambour, et porte des tours sur sa tête : c'est ainsi que les Lydiens représentent la mère des dieux. Cet homme me fit encore observer au sujet des Galles qui desservent le temple, que jamais ces prêtres ne se mutilaient en l'honneur de Junon, mais en celui de Rhéa, et pour imiter Atys. Ce sentiment paraît avoir quelque probabilité ; cependant il n'est pas vrai, je sais une autre raison beaucoup plus croyable de la castration de ces prêtres.

Une opinion qui me plaît assez, et qui, à beaucoup d'égards, est conforme aux traditions des Grecs, est celle des personnes qui pensent que la déesse est Junon, et que le temple est l'ouvrage de Bacchus fils de Sémélé. En effet, Bacchus est venu en Syrie, par le chemin qui l'a conduit en Ethiopie. Le temple contient même plusieurs preuves que Bacchus en fut le fondateur. On voit dans le trésor des vêtements barbares, des pierres des Indes, des défenses d'éléphants, que Bacchus apporta d'Éthiopie ; et sous le vestibule sont deux énormes phallus, sur lesquels on lit cette inscription :

Bacchus a élevé ces phallus à Junon sa belle-mère.

Je pourrais me contenter de cette preuve, mais j'en ajouterai quelques autres. Je dirai quel est dans ce temple, l'objet particulièrement consacré à Bacchus. Les Grecs élèvent à ce dieu des phallus¹, sur lesquels ils représentent de petits

¹ Les Grecs en célébrant les fêtes de Bacchus, l'honoraient par des phallus. Le phallus est la représentation du membre viril faite avec une peau rouge. Ils le portaient sur eux suspendu à leur cou, ou entre les cuisses, et ils dansaient croyant honorer ainsi Bacchus. Voici la raison que l'on rapporte de ce genre d'hommage. Ce dieu naquit de Sémélé, fille de Cadmus. Lorsque sa mère eut été tuée par la foudre, Bacchus la chercha ; et dans les différentes courses qu'il fit pour la trouver, il rencontra un enfant nommé Polyymnus, qui lui promit de lui indiquer où était sa mère, à condition qu'il serait son amant. Bacchus y consentit, Polyymnus lui dit que Sémélé était à Lerne. Le Dieu s'embarqua sur la mer pour passer à Lerne, où Polyymnus l'accompagna et

hommes sculptés en bois, armés de gros priapes ; on les appelle Neurospastes, *nerfs tendus*. Ces phallus se voient aussi dans le temple, et sur la droite on trouve un petit homme d'airain assis, et qui porte un priape monstrueux.

Telles sont les diverses traditions que j'ai recueillies sur les fondateurs de ce culte. Je vais actuellement parler de l'édifice, dire à quelle occasion il a été construit, et quel est celui qui l'a fait faire. On prétend que le bâtiment qui existe aujourd'hui, n'est pas le même que celui qui fut originairement élevé. Celui-ci fut renversé par le temps, et celui qui subsiste actuellement, est l'ouvrage de Stratonice, femme du roi des Assyriens. Cette Stratonice me paraît être celle dont son beau-fils devint amoureux¹ ; passion qui fut découverte par l'adresse du médecin. En effet, vaincu par la violence de son amour, ce jeune homme tomba malade, et ne voulant avouer à personne un mal qui lui paraissait honteux, il gardait le silence. Couché sur son lit, il ne se plaignait d'aucune douleur ; cependant son teint était changé, son corps maigrissait de jour en jour. Le médecin voyant que la cause de cette maladie ne se déclarait pas, jugea que c'était de l'amour. L'amour secret a plusieurs symptômes : des yeux languissants, une voix altérée, la pâleur et les larmes. Eclairé par ces indices, voici ce que fit ensuite le médecin ; il posa sa main droite sur le cœur du jeune homme, et appela toutes les personnes qui demeuraient dans le palais. Elles entrèrent et le malade resta dans la plus grande tranquillité ; mais lorsque sa belle-mère parut, il changea de couleur, une sueur froide, un tremblement universel s'emparèrent de lui, son cœur palpita. Ces accidents manifestèrent sa passion aux yeux du médecin, qui, pour la guérir employa le moyen dont je vais parler. Il fit venir le père du jeune homme, qui craignait beaucoup pour les jours de son fils, et il lui dit : « Cette maladie qui consume ton fils, n'est point une maladie ; c'est une passion déréglée. Il ne ressent aucune douleur ; mais un fol amour s'est emparé de lui. Il désire un objet qu'il n'obtiendra point ; car il est amoureux de ma femme, et je ne la lui céderai jamais. »

mourut. Bacchus, fâché de la mort de son amant, fabriqua avec une hache un Priape de bois de figuier, et la porta toujours sur lui en mémoire de Polyxenus. Telle est la raison pour laquelle on honore Bacchus par les phallus. *Scholie grecque.*

¹ Il s'appelait Antiochus. Séleucus était son père et le mari de Stratonice. Plutarque, *vie de Demetrius*.

Telle était la dissimulation dont lui faisait user la prudence. Le père le conjura par sa sagesse, et au nom de son art, de ne pas laisser périr son fils. « C'est malgré lui, disait-il, que cette passion est entrée dans son cœur ; sa maladie est involontaire ; ne va pas, par ta jalousie, plonger tout un royaume dans le deuil, et qu'un médecin ne fasse pas imputer un meurtre à la médecine ». C'est ainsi que le père, qui ne se doutait pas de la ruse, suppliait le médecin. Celui-ci lui répondit : « Ce que tu exiges de moi est injuste. Vouloir m'enlever mon épouse, et faire violence à un homme de mon caractère ! Mais toi, qui me demandes un pareil sacrifice, que ferais-tu, si c'était de ta propre femme que ce jeune homme fût amoureux ? Le père l'assura qu'il ne consentirait jamais à conserver sa femme aux dépens de son fils, quand celui-ci serait amoureux de sa belle-mère : que la perte d'une épouse n'était pas comparable à celle d'un fils. A peine le médecin eut entendu ces paroles qu'il s'écria : « Eh ! pourquoi donc me fais-tu tant d'instances ? C'est pour ta femme que ce jeune homme se consume d'amour. Ce que je te disais, n'était qu'un adroit mensonge ». Le roi se laissa persuader à ce discours. Il céda à son fils sa femme et son empire, et se retira dans le territoire de Babylone ; il y construisit sur le bord de l'Euphrate ¹, une ville à laquelle il donna son nom, et où il termina ses jours. C'est ainsi que le médecin parvint à connaître et à guérir l'amour du jeune prince.

Cependant Stratonice, lorsqu'elle vivait avec son premier époux, eut un songe, dans lequel Junon lui ordonnait de lui élever un temple dans Hiéropolis, et la menaçait des plus grands malheurs, si elle refusait d'obéir. La reine n'eut d'abord aucun égard à ce songe ; mais, quelque temps après, étant tombée grièvement malade, elle raconta sa vision à son époux, apaisa la colère de Junon, et promit de lui bâtir un temple. Dès qu'elle eut recouvré la santé, le roi l'envoya dans Hiéropolis avec une nombreuse armée et une somme d'argent considérable ; l'une pour veiller à sa sûreté, l'autre pour fournir aux frais de l'édifice. Mais auparavant, il fit venir un de ses amis, nommé Combabus, jeune homme d'une rare beauté. « Je t'aime, Combabus, lui dit le roi, plus qu'aucun de mes amis, à cause de tes excellentes qualités. Je te loue de ta sagesse, et de l'affection que tu m'as toujours témoignée. J'ai besoin actuellement de toute ta fidélité ; car je te charge d'ac-

¹ Il y a ici une erreur ; Séleucie était sur le Tibre.

compagner ma femme, de mettre à fin mon entreprise, de célébrer des mystères, et de commander mon armée : à ton retour je te comblerai d'honneurs et de récompenses ». Combabus entendant ce discours, supplia le roi de ne pas l'envoyer à cette expédition, et de ne lui confier ni des richesses bien au-dessus des siennes, ni la garde de la reine, ni l'exécution d'une entreprise sacrée. Il craignait que tôt ou tard le roi ne conçût contre lui quelque jalousie au sujet de Stratonice, qu'il devait seul emmener hors du royaume. Comme le roi ne se rendait pas à sa prière, Combabus eut recours à de nouvelles supplications, et le pria de lui accorder sept jours de délai, après lesquels ayant terminé quelques affaires indispensables, il se soumettrait à ses ordres. Il obtint facilement sa demande, et retourna chez lui. A peine y fut-il arrivé, que se précipitant contre terre, il fit éclater la plus grande douleur. Il s'exprimait à peu près en ces termes : « Infortuné que je suis ! de quoi me sert cette fidélité dont on me loue ? Fatal voyage dont je prévois déjà la fin ! si jeune encore, je dois accompagner partout une si belle femme ! Ah ! sans doute, il m'en arrivera quelque malheur extrême, si je n'écarte de moi tout ce qui peut causer mon infortune ! Il faut en conséquence que j'accomplisse une résolution vigoureuse, qui puisse me délivrer à jamais de mes craintes ». Après avoir ainsi parlé, il se fit eunuque ; puis il déposa ce qu'il s'était retranché dans un petit vase rempli de myrrhe, de miel, et de différents parfums, le scella de son cachet, et pansa sa blessure.

Quelques jours après, quand il se crut en état de se mettre en marche, il alla trouver le roi, et en présence d'un grand nombre de témoins, il lui remit le vase, et lui tint ce discours : « O mon souverain ! ce vase était dans ma maison au rang de mes trésors les plus précieux. J'y suis singulièrement attaché ; sur le point d'entreprendre un long voyage, je le dépose aujourd'hui entre tes mains, et te supplie de le garder avec le plus grand soin, car il m'est plus cher que l'or, et je le prise à l'égal de ma vie. Fais qu'à mon retour je puisse le rapporter chez moi sain et entier ». Le roi reçut le vase, et l'ayant aussi marqué de son cachet, il ordonna à ses intendants de le garder. De ce moment Combabus entreprit son voyage avec sécurité.

Dès que l'armée fut arrivée à Hiérapolis, elle s'occupa sans relâche à la construction du temple. Cet édifice coûta trois années de travail. Pendant cet intervalle, les craintes de Combabus se réalisèrent ; Stratonice, qui vivait sans cesse

avec lui, ne tarda pas à en devenir amoureuse. Sa passion s'accrut de jour en jour, et dégénéra bientôt en fureur. Les habitants d'Hiéropolis prétendent que ce fut un effet de la puissance de Junon, qui voulait faire éclater la vertu de Combabus, et punir Stratonice d'avoir été si difficile à lui promettre un temple. Dans les commencements la reine observait les mesures de l'honnêteté, et déguisait sa passion ; mais quand le mal, par sa force, fut devenu plus fort que le silence, elle laissa publiquement éclater le feu dont elle était consumée. Durant tout le jour elle s'abandonnait aux larmes, et répétait à chaque instant le nom de Combabus, dont elle voyait partout l'image. Désespérant enfin de vaincre son amour, elle ne chercha plus qu'un prétexte honnête de lui en faire l'aveu. Mais, comme elle ne voulait pas en faire la confidence à quelque autre, et qu'elle aurait eu honte de le déclarer elle-même, elle imagina un expédient. Ce fut de s'enivrer et d'aller en cet état se présenter à Combabus. En effet, quand le vin entre quelque part, la liberté de tout dire entre avec lui ; le mauvais succès d'une demande n'a rien alors de bien humiliant ; et tout ce qu'on a fait est bientôt oublié. Elle le fit ainsi qu'elle l'avait résolu. Le soir même après le souper, dès que tout son monde fut retiré, elle se rendit à l'appartement où Combabus devait passer la nuit. Elle supplia ce jeune homme, embrassa ses genoux, et lui avoua son amour. Il reçut son aveu avec beaucoup de dureté, refusa de rien lui faire, et lui reprocha son ivresse : mais cette femme, le menaçant de se porter contre elle-même, à quelque extrémité fâcheuse, il en fut effrayé, il lui déclara le motif de son refus, lui apprit ce qu'il s'était fait à lui-même, et lui fit voir l'état auquel il s'était réduit. Stratonice, à ce spectacle inattendu modéra un peu sa fureur ; mais elle ne put oublier entièrement son amour. Elle passait tous ses moments avec Combabus, et cherchait à se consoler d'une passion qui n'avait pu être satisfaite. Un pareil amour existe aussi dans Hiéropolis ; et l'on voit même encore aujourd'hui quelques femmes devenir amoureuses de Galles, et ceux-ci se passionner pour elles. Personne n'en témoigne de jalousie ; on regarde même cet amour comme sacré.

Cependant le roi n'ignora pas longtemps la conduite que tenait Stratonice dans Hiéropolis. Une foule de délateurs de retour en Assyrie, déposèrent contre elle, et instruisirent le roi de tout ce qui s'était passé. Il en conçut un dépit extrême ; il rappela Combabus sans lui permettre d'achever sa mission. On prétend même, mais cela n'est nullement vraisemblable

que Stratonice irritée de n'avoir pu obtenir l'objet de ses désirs, écrivit à son époux une lettre dans laquelle elle accusait Combabus d'avoir voulu attenter à son honneur : et ce que les Grecs disent de Sthénobée et de Phèdre de Crète, les Assyriens le racontent de Stratonice. Pour moi, je ne crois point que Sthénobée ni Phèdre aient jamais rien fait de semblable ; Phèdre surtout, si elle aimait véritablement Hippolyte. Quoi qu'il en soit, lorsque l'ordre du roi fut arrivé à Hiérapolis, et que Combabus eut appris la cause de son rappel, il se mit en route avec confiance, sachant qu'il avait laissé chez lui de quoi se justifier. Il était encore en chemin, que le roi le fit arrêter, et mettre en prison. Quelques jours après, il le fit venir à sa cour, et en présence des mêmes amis qui se trouvaient avec lui lorsqu'il avait envoyé Combabus à Hiérapolis, il commença à l'accuser d'adultère et à lui reprocher son intempérance : il lui rappela en même temps la confiance dont il l'avait honoré, et finit par le déclarer coupable de trois crimes d'adultère, de trahison, et d'impiété envers la déesse qu'il outrageait par une pareille conduite, dans le moment même où il lui élevait un monument sacré. Plusieurs témoins déposèrent les avoir vus l'un et l'autre s'entretenir publiquement ensemble, et tous conclurent que Combabus devait à l'instant même être envoyé à la mort, comme ayant commis des crimes qui la méritaient. Jusque-là ce jeune homme, debout, ne proférait aucune parole ; mais comme on s'app préparait à le conduire au supplice, il rompt le silence, et redemande au roi le vase qu'il lui avait remis en dépôt ; ajoutant ; « Ce n'est point pour cause de trahison, ou pour avoir insulté ton épouse que tu me fais mourir, mais afin de t'approprier le trésor que je t'ai confié en partant ». A ces mots, le roi ordonne à son intendant de lui remettre ce qu'il lui avait donné à garder. On apporte le vase ; Combabus brise aussitôt le cachet, montre ce qu'il contient et se découvrant lui-même, il fait voir le triste état auquel il s'est réduit. « O roi ! s'écria-t-il je redoutais depuis longtemps tout ce qui m'arrive aujourd'hui ; voilà pourquoi je refusais d'aller à cette expédition à laquelle tu voulais m'envoyer. Mais lorsque tes ordres m'en eurent fait une nécessité absolue, telle est la rigueur que j'ai exercée contre-moi-même. Elle est utile à mon souverain, mais elle ne me procure aucun avantage, puisque je me vois accuser d'un crime dont un homme seul est capable ». Le roi frappé d'étonnement à ce spectacle, embrassa Combabus, et lui dit, en versant des larmes : « O Combabus, pourquoi t'es-tu fait un si grand mal ?

Pourquoi seul de tous les mortels, t'es-tu rendu un objet d'ignominie ? Je ne puis approuver cette action. Infortuné ! quel châtement tu t'es imposé ! plutôt aux dieux que tu ne l'eusses jamais subi, et que mes yeux n'eussent pas été témoins d'un pareil spectacle. Mais puisque telle a été la volonté des dieux, je te dois avant tout une vengeance éclatante, et la mort de tes calomniateurs. Tu recevras ensuite les plus magnifiques présents, des sommes immenses d'or et d'argent, des vêtements d'Assyrie, des chevaux réservés à l'usage des rois. Tu entreras chez moi sans être annoncé, et personne ne t'éloignera de ma présence, quand je serais au lit avec mon épouse ¹ ». Ainsi parla le roi, et à l'instant même il accomplit ses promesses. Les calomniateurs furent conduits au supplice ; Combabus se vit comblé des plus riches dons. Le roi redoubla d'amitié pour lui, et nul des Assyriens ne paraissait l'avoir jamais égalé en sagesse et en bonheur.

Quelque temps après, il demanda à aller achever ce qui restait à construire du temple qu'il avait laissé imparfait. Il y fut envoyé une seconde fois ; il acheva le temple, et il y passa le reste de ses jours. Pour honorer sa vertu et sa générosité, le roi lui permit de se faire élever une statue d'airain dans l'enceinte sacrée. On y éleva en effet un Combabus d'airain, ouvrage d'Hermoclès de Rhodes. La figure est semblable à celle d'une femme revêtue d'habits d'homme. On dit que ceux des amis de Combabus qui lui étaient le plus affectionnés, pour le consoler de son malheur, voulurent le partager avec lui ; qu'ils se firent eunuques, et menèrent un genre de vie semblable au sien. D'autres personnes attribuent cette conduite à un motif religieux, et disent que Junon, par amitié pour Combabus, inspira à plusieurs hommes de se faire l'amputation, afin qu'il n'eût pas le chagrin d'être le seul qui eût perdu sa virilité.

Depuis le moment où cette coutume fut introduite, elle a toujours subsisté, et chaque année, un nombre de jeunes gens assez considérable, se font l'amputation, dans le temple, et se réduisent à l'état des femmes, soit pour consoler Combabus soit pour faire quelque chose d'agréable à Junon ? Lorsqu'ils sont eunuques, ils cessent de porter les habits d'homme ;

¹ Notre auteur copie ici Hérodote. Tels étaient les privilèges que Darius fils d'Hystaspe, accorda aux six nobles Persans qui lui aidèrent à tuer le mage Smerdis. Cependant ils ne pouvaient entrer chez le roi lorsqu'il était avec une de ses femmes.

ils prennent les vêtements de femme, et s'appliquent aux ouvrages de ce sexe. On attribue à Combabus la cause de ce changement d'habits, et l'on rapporte de lui cette aventure. Une femme étrangère, qui était venue pour assister à une fête solennelle, le voyant en habits d'homme, le trouva si beau, qu'elle conçut pour lui l'amour le plus violent; mais lorsqu'elle eut appris qu'il était eunuque, elle se donna la mort de désespoir. Combabus, pénétré de douleur d'être si malheureux dans ses amours, prit des habits de femme, pour éviter qu'une autre femme ne tombât dans l'erreur de la première. Telle est la raison pour laquelle les Galles portent des vêtements féminins. C'en est assez sur l'histoire de Combabus. Je parlerai ailleurs des Galles; je dirai comment ils se font eunuques, quelles sont les cérémonies usitées à leurs funérailles, et pour quelle raison ils n'entrent jamais dans le temple; mais auparavant je veux parler de la situation et de la grandeur de l'édifice.

Le terrain sur lequel on l'a construit, est une colline située au milieu de la ville. Le temple est environné de deux murailles, dont l'une est ancienne, l'autre ne l'est pas beaucoup plus que nous. Le portique du temple est tourné vers le nord; son étendue peut avoir à peu près cent orgyes¹. C'est sous ce portique que sont placés les phallus élevés par Bacchus: leur hauteur est de trois cents orgyes². Tous les ans un homme monte au sommet de l'un de ces phallus, et y demeure l'espace de sept jours. Voici la raison que l'on donne de cet usage. La multitude est persuadée que cet homme, de cet endroit élevé, converse avec les dieux, leur demande la prospérité de toute la Syrie, et que ceux-ci entendent de plus près sa prière. D'autres personnes pensent que cela se pratique en mémoire de Deucalion, et pour perpétuer le souvenir de cet événement funeste pendant lequel les hommes fuyaient sur les montagnes, et montaient sur les arbres pour se soustraire à l'inondation. Ces motifs me paraissent peu croyables, et il me semble que c'est plutôt pour honorer Bacchus qu'ils agissent ainsi. Ce qui me le fait penser, c'est que tous ceux qui élèvent des priapes à Bacchus, placent sur ces priapes même des hommes de bois. Pour quelle raison y placent-ils ces figures? C'est ce que je ne dirai pas; mais il me paraît que c'est pour représenter cette figure de bois qu'un homme monte sur le phallus.

Voici maintenant de quelle manière il y monte. Il passe

¹ Environ deux cents mètres.

² Six cents mètres.

autour du Phallus et de son corps une longue chaîne; ensuite il s'appuie sur des morceaux de bois attachés à la statue, et assez larges pour recevoir l'extrémité du pied. Alors il s'élance, et élève en même temps la chaîne des deux côtés, à peu près comme les conducteurs des chars élèvent les rênes. Si quelqu'un n'a jamais vu cela, il aura vu sans doute monter aux palmiers, soit en Arabie, soit en Égypte, ou ailleurs, et il comprendra ce que je veux dire. Quand cet homme est parvenu au terme de sa route, il lâche une autre chaîne qu'il porte sur lui; et par le moyen de cette chaîne, qui est fort longue, il tire en haut tout ce dont il a besoin, du bois, des vêtements, des vases. Il les emploie, en les liant ensemble, à se construire un siège assez semblable à un nid; il s'y asseoit, et il y demeure tout le temps que j'ai dit. La multitude qui vient au temple, lui apporte de l'or, de l'argent et de l'airain. On dépose ces offrandes devant lui, et l'on se retire en disant son nom. Un autre prêtre est là, debout, qui lui répète les noms, et lorsqu'il les a entendus, il fait une prière pour chacun de ceux qui donnent quelque chose. Pendant cette prière, il frappe un instrument d'airain qui rend, quand on l'agite, un son fort et désagréable. Cet homme ne dort point; s'il se laissait surprendre au sommeil, on dit qu'un scorpion monterait jusqu'à lui, et le réveillerait par une pique douloureuse. Telle est la punition dont son sommeil est menacé; en conséquence, le peuple regarde le scorpion comme un animal sacré, qui tient de la divinité. Ce qu'ils en disent est-il vrai? je ne puis l'assurer; mais il me semble que la crainte de tomber d'une élévation si considérable, peut contribuer fortement à ne pas s'endormir. Je crois en avoir dit assez sur ceux qui montent au sommet du phallus.

L'édifice regarde le soleil levant. Sa forme et sa structure le rendent semblable aux temples de l'Ionie. La base sur laquelle il est assis, s'élève à deux orgyes au-dessus de terre. On monte au temple par un escalier de pierres, qui n'a que peu de largeur. En entrant sous le portique, on est saisi d'admiration à la vue de ses beautés. Les portes dont il est orné sont d'or; l'intérieur du temple étincelle de ce métal; la voûte entière en est formée. Ces lieux exhalent une odeur suave, pareille à celle dont on dit que l'Arabie est parfumée. Du plus loin qu'on arrive, on est frappé de cette odeur délicieuse, et lorsqu'on quitte le temple, elle ne vous abandonne pas entièrement; elle pénètre les vêtements, et s'y conserve, de manière qu'on en garde toujours le souvenir.

L'intérieur du temple n'est pas partout de plain-pied ; on y a élevé une autre salle, à laquelle on monte par un petit nombre de degrés. L'entrée n'en est point fermée par des portes, et il est entièrement ouvert sur le devant. Tout le monde peut se promener dans la partie la plus vaste du temple ; mais les prêtres seuls ont droit d'entrer dans cette salle. Tous cependant n'y sont pas également admis ; il n'y a que ceux que leur ministère appelle auprès des dieux, et qui sont chargés du service intérieur du temple. Dans cette salle sont placées les statues de Junon et de Jupiter ; mais ils donnent un autre nom à celui-ci. Ces deux divinités sont d'or et représentées assises. Junon est portée sur des lions, et Jupiter sur des taureaux. La figure de ce dernier ressemble tout à fait à ce dieu, c'est son costume, sa tête, son attitude ; on ne peut s'y tromper, ni le prendre pour un autre ; mais Junon, à la bien considérer, offre une grande variété de physionomie. L'ensemble, est à la vérité, celui de Junon ; mais en détail, elle a quelques traits de Minerve, de Vénus, de la Lune, de Rhéa, de Diane, de Némésis et des Parques. D'une main elle tient un sceptre, et de l'autre un fuseau¹. Sa tête couronnée de rayons, porte une tour, et est ceinte du diadème dont on ne décore ordinairement que le front d'Uranie. Ses vêtements sont couverts d'or et de pierreries magnifiques ; les unes sont d'une blancheur éclatante, les autres ont la couleur de l'eau, d'autres étincellent comme le feu, la plupart sont des sardoines-onyx, des hyacinthes, des émeraudes que lui apportent les Égyptiens, les Indiens, les Éthiopiens, les Mèdes, les habitants de l'Arménie et ceux de Babylone. Mais l'objet qui mérite le plus que l'on en fasse mention, est celui dont je vais parler. Cette statue porte sur sa tête un diamant que l'on appelle *la lampe*. Ce nom lui vient de son effet. Il jette, durant la nuit, une lumière si considérable, que le temple en est éclairé comme avec des lampes. Le jour, son éclat est plus faible, mais il conserve encore une partie de ses feux. Cette statue offre encore une autre merveille ; si vous la considérez en face, elle vous regarde, et si vous vous éloignez, son regard vous suit. Lorsqu'une autre personne la fixe en même temps d'un autre côté, elle en fait autant à son égard.

Entre ces deux statues, on en voit une troisième ; elle est également d'or, mais elle n'a rien de semblable aux deux autres. Sa forme ne lui est point particulière, et tient beau-

¹ L'auteur oublie qu'il a dit précédemment qu'elle tenait un tambour.

coup de celle des autres dieux. Les Assyriens l'appellent le Séméion (*la statue*). Ils ne lui ont point donné de nom particulier, et ils ne disent ni son origine, ni ce qu'elle représente. Les uns croient que c'est Bacchus, d'autres que c'est Deucalion ; plusieurs la prennent pour Sémiramis, parce qu'elle porte une colombe d'or sur sa tête ; c'est la seule raison sur laquelle ils fondent leur opinion. Cette statue voyage deux fois l'année, et descend à la mer lorsqu'on y va chercher de l'eau, ainsi que je l'ai dit précédemment.

En rentrant dans le temple même, on trouve d'abord à gauche le trône du Soleil ; mais la figure de ce dieu n'y est pas. Le Soleil et la Lune sont les seules divinités dont ils croient qu'on ne doit pas montrer les images. Je me suis fait instruire du motif qui les détermine à cette manière de penser. Ils disent qu'il est permis de représenter les autres dieux, parce qu'ils ne se manifestent pas à la vue des humains ; mais que le Soleil et la Lune brillent à tous les yeux, et que tous les hommes peuvent les voir. Pourquoi voudrait-on, en effet, représenter par la sculpture des astres qui luisent dans les cieux ?

Près de ce trône est placée la statue d'Apollon ; mais elle ne ressemble point à celles qu'on a coutume de faire de ce dieu. Tous les autres peuples regardent Apollon comme un jeune homme, et le représentent à la fleur de l'adolescence. Les Syriens, au contraire, lui donnent, dans leurs statues, une barbe épaisse ; ils s'applaudissent beaucoup de cette manière d'agir, et blâment les Grecs et les autres nations qui croient se rendre Apollon propice, en lui donnant la figure d'un jeune homme. C'est selon eux, une ignorance extrême que de représenter les dieux sous une forme imparfaite ; car, dans leur opinion, la jeunesse est un âge imparfait.

Une autre singularité se rencontre encore dans leur Apollon. Il est vêtu : ce sont les seuls qui le représentent ainsi. Je pourrais m'étendre beaucoup sur les différentes merveilles de cette statue : je m'arrêterai seulement à ce qui mérite le plus d'admiration, et je parlerai d'abord de ses oracles.

Il y a un grand nombre d'oracles en Grèce, en Égypte, en Libye ; il y en a beaucoup aussi en Asie ; mais les divinités de ces pays ne parlent que par la bouche de leurs prêtres ou de leurs prophètes ; au lieu que l'Apollon d'Hiérapolis se meut tout seul, et publie lui-même ses prédictions. Lorsqu'il veut rendre des oracles, il commence par s'agiter sur son trône ; ses prêtres le prennent et l'enlèvent aussitôt. S'ils ne

le font point, il sue, et s'agite de nouveau. Alors ils se baissent et le chargent sur leurs épaules¹. Il les conduit en leur faisant faire plusieurs circuits, et il passe continuellement d'une place à une autre. Enfin le grand-prêtre se présente devant lui, et l'interroge sur ce que l'on veut savoir. Si le dieu désapprouve l'entreprise sur laquelle on le consulte, il recule en arrière. Si, au contraire, il y donne son approbation, il fait marcher ses porteurs en avant, et les mène comme avec des rênes. C'est ainsi que l'on recueille ses oracles, et personne n'entreprendrait une affaire, soit sacrée, soit profane, sans avoir auparavant consulté le dieu. Il prédit le commencement et la fin de l'année, le retour des saisons, et il annonce en quel temps il faut que le Séméon fasse le voyage dont j'ai déjà parlé.

Je vais encore rapporter un autre prodige qu'il a fait en ma présence ; les prêtres l'ayant pris sur leurs épaules le portaient à l'ordinaire, il les laissa à terre, et s'éleva tout seul vers la voûte².

A la suite de la statue d'Apollon, on voit celles d'Atlas, de Mercure et de Lucine. Telles sont les statues qui sont rangées dans l'intérieur du temple.

Au dehors est un grand autel d'airain, dans l'enceinte duquel il y a une foule de statues de même métal, qui représentent des rois et des héros. Je vais parler de celles qui méritent le plus qu'on en fasse mention. Sur la gauche du temple est la statue de Sémiramis, qui montre l'édifice de la main droite. Voici ce qui a donné lieu à l'érection de cette figure. Sémiramis fit une loi, par laquelle elle ordonnait à tous les habitants de la Syrie de la révéler comme une déesse, et de ne plus tenir aucun compte des autres divinités, pas même de Junon. Les Syriens obéirent à cette loi ; mais

¹ La statue de Jupiter Ammon rendait ses oracles à peu près de la même manière, selon le témoignage de Diodore de Sicile. La statue du dieu, dit cet historien en décrivant le temple de Jupiter Ammon, est entourée d'émeraudes et d'autres pierres précieuses. Elle rend ses oracles d'une manière qui lui est tout à fait particulière. Elle est promenée dans un navire d'or par quatre-vingts prêtres, qui la portent sur les épaules. Ils suivent la route que le dieu leur indique par un mouvement de tête. Une troupe de femmes et de jeunes vierges, suivent cette procession en chantant des péans.

² Suidas, parle d'une statue de Sérapis, placée dans le temple de ce dieu à Alexandrie, laquelle était suspendue en l'air par le moyen d'un aimant caché dans la voûte du temple. Cette statue, qui avait l'air de se soutenir par sa propre puissance, faisait, dit Suidas, l'admiration et l'étonnement de tous ceux qui la voyaient.

les dieux ne tardèrent pas à les punir, en leur envoyant des maladies et des calamités publiques. Sémiramis renonça bientôt à sa folle ambition, se confessa mortelle, et par une loi nouvelle, enjoignit à ses sujets d'adresser leurs hommages à Junon. Tel est le motif pour lequel elle est représentée dans cette attitude. Elle montre à ceux qui arrivent au temple, que c'est Junon qu'il faut révéler, et semble avouer que c'est celle-ci, et non pas elle-même, qui en est la déesse.

Je vis, dans cette même enceinte, les statues d'Hélène, d'Hécube, d'Andromaque, de Pâris, d'Hector et d'Achille. Je vis aussi celle de Nirée, fils d'Aglaé, de Philomèle et de Prognée encore femmes, et de Térée déjà changée en oiseau. A leur suite est une autre statue de Sémiramis, celle de Comabus, de laquelle j'ai déjà parlé, une de Stratonice parfaitement belle, et une d'Alexandre, qui lui ressemble beaucoup. A côté était celle de Sardanapale, mais sous une forme et des vêtements différents des siens.

Dans la cour on voit paître en liberté des bœufs d'une taille considérable, des chevaux, des aigles, des ours, des lions. Ces animaux ne font aucun mal aux hommes : ils sont privés et consacrés à la déesse.

Pour desservir ce temple, on reçoit un grand nombre de prêtres, dont les uns égorgent les victimes, d'autres portent les libations, plusieurs sont appelés *pyrophores*¹, quelques-uns portent le nom d'*assistants*. De mon temps on en comptait plus de trois cents qui venaient aux sacrifices. Ils portent tous une robe blanche, et un chapeau sur leur tête. Chaque année on nomme un autre souverain pontife ; il est le seul qui soit vêtu de pourpre ; sa tête est ceinte d'une tiare d'or.

Il est encore une foule considérable de personnes consacrées à ce culte, des joueurs de flûte et de chalumeau, des Galles, des femmes furieuses et dont l'esprit est aliéné.

Le sacrifice se célèbre deux fois le jour : tous les prêtres y assistent. On sacrifie à Jupiter en gardant un profond silence ; mais lorsque la victime est immolée à Junon, on chante, on joue de la flûte, on frappe des crotales. On n'a pu me rendre aucune raison satisfaisante de cet usage.

A peu de distance du temple est un lac, dans lequel on nourrit une grande quantité de poissons de toute espèce. Quelques-uns sont d'une grosseur monstrueuse ; ils ont des noms particuliers, et ils viennent lorsqu'on les appelle. Il y

¹ Porte-feu.

en avait un de mon temps, qui portait un ornement d'or. C'était une fleur de ce métal, suspendue à la nageoire. Je l'ai vu souvent, et il portait son ornement d'or.

La profondeur du lac est considérable ; je ne l'ai point sondée, mais on m'a dit qu'elle descendait à plus de deux cents orgyes. Au milieu de ce lac s'élève un autel de marbre. Au premier coup-d'œil on dirait qu'il flotte sur les eaux, et la multitude le croit ainsi ; mais moi je pense que l'autel est soutenu sur une haute colonne. En tout temps il est couronné de guirlandes, et l'encens y fume sans cesse. Plusieurs personnes s'y rendent chaque jour à la nage, pour y faire leur prière, et le couronner de fleurs.

On célèbre encore à Hiérapolis de grandes solennités ; on les appelle les *Descentes au lac*, parce qu'en ces fêtes toutes les statues des dieux descendent sur les bords du lac. Junon s'y rend la première en faveur des poissons, et pour empêcher que Jupiter ne les voie avant elle ; car, si cela arrivait, on prétend qu'ils mourraient tous. Lorsque ce dieu vient pour les voir, Junon se place devant lui, l'empêche de les regarder, et à force d'instances et de supplications, elle le congédie.

Les solennités qui passent chez ce peuple pour les plus pompeuses, sont celles que l'on célèbre sur les bords de la mer. Je n'en puis rien dire de certain, je n'y ai point assisté ; mais j'ai vu ce qui se pratique au retour, et je vais en faire le récit. Chaque personne porte un vase rempli d'eau, et scellé avec de la cire. On ne rompt pas soi-même le cachet pour répandre l'eau ; mais un prêtre Galle, qui, sur les bords du lac, reçoit les vases, en examine le cachet, et l'enlève en grattant la cire. Il reçoit auparavant un salaire, et ce Galle, par ce moyen, amasse un argent considérable. Ensuite on va porter le vase dans le temple où l'on fait sa libation. La fête se termine par un sacrifice, après lequel chacun se retire.

Mais de toutes les fêtes que je connais, la plus solennelle est celle qu'ils célèbrent au printemps. Les uns l'appellent le *Bûcher*, les autres la *Lampe*. Voici les cérémonies qui s'y pratiquent. On coupe de grands arbres, on les dresse dans la cour du temple ; on amène ensuite des chèvres et d'autres animaux vivants que l'on suspend aux arbres. L'intérieur du bûcher est rempli d'oiseaux, de vêtements, de vases et d'ornements d'or et d'argent. Lorsque tout est disposé, on promène les statues des dieux autour des arbres ; on met ensuite le feu au bûcher, qui ne tarde pas à être consumé. Une nom-

breuse multitude accourt à cette fête, de la Syrie et de tous les pays circonvoisins. Chaque peuple y apporte ses dieux et les statues faites à leur ressemblance qu'il possède.

A des jours marqués, le peuple s'assemble dans le temple : un nombre considérable de Galles, et ces hommes consacrés aux dieux, dont j'ai déjà parlé, célèbrent les mystères. Ils se font des incisions aux coudes, se frappent les uns les autres sur le dos. Des musiciens debout auprès d'eux jouent des flûtes, battent du tambour, chantent des vers inspirés, et des cantiques sacrés. Ces cérémonies se passent hors du temple, ceux qui les pratiquent n'y entrent point.

C'est en ces jours même que se font les Galles¹. Lorsqu'on a joué des flûtes et célébré les orgies, une fureur divine s'empare de plusieurs assistants. Ils courent en foule vers la déesse, et font ce que je vais rapporter. Le jeune homme, dont le tour est venu, jette bas ses vêtements, s'avance au milieu de l'assemblée en poussant de grands cris. D'une main il saisit un glaive, qui paraît consacré à cet usage depuis un grand nombre d'années, et de l'autre prenant ses organes virils, il se les coupe lui-même, puis il court à travers la ville, tenant dans ses mains ce qu'il s'est retranché, et il le jette de maison en maison. Dans toutes celles où il le fait, on lui donne des habits de femmes, et tous les ornements de ce sexe. Telles sont les cérémonies que les Galles pratiquent en se faisant eunuques².

Lorsqu'ils viennent à décéder, leurs funérailles ne sont pas les mêmes que celles des autres hommes. Quand un Galle est mort, ses confrères l'enlèvent et le portent dans un des faubourgs de la ville, où ils le déposent avec la bière dans laquelle ils l'ont apporté; puis ils le couvrent de pierres. Cela fait, ils se retirent et s'abstiennent pendant sept jours d'entrer dans l'enceinte sacrée. S'ils y entraient avant ce

¹ Le nom de Galles fut donné à ces prêtres du premier lieu de leur établissement. Autrefois les Phrygiens célébraient les orges de Cybèle dans la ville de Pessinunte, située sur les bords du fleuve Gallus, qui donna son nom aux prêtres de la mère des dieux. Telle est du moins sur ce nom l'opinion que rapporte Hérodien.

² L'usage de se faire eunuque, et de se mettre au rang des Galles, s'était tellement répandu à la faveur de la superstition, que pour arrêter les effets de ce fanatisme, nuisible à la population, le roi Abgard fut obligé d'employer une punition infamante et douloureuse. Il ordonna qu'on coupât la main droite à tous ceux qui se feraient eunuques; depuis ce temps personne ne se mutila en Syrie,

terme, ils commettraient une impiété. Voici les règles qu'ils observent à cet égard. Si l'un d'eux a vu un mort, il n'entre point dans le lieu saint de la journée ; mais le lendemain il peut y entrer, après s'être purifié. A l'égard des parents du défunt, ils ne peuvent approcher des mystères qu'après s'en être abstenus pendant trente jours, et s'être fait raser la tête. Ils ne peuvent y participer avant d'avoir satisfait à cette loi.

Les victimes qu'ils sacrifient sont des taureaux, des génisses, des chèvres et des brebis. Le pourceau est le seul animal qu'ils regardent comme impur, ils n'en sacrifient point et ne s'en nourrissent jamais. Les autres animaux, loin d'être impurs, passent pour consacrés aux dieux. De tous les oiseaux, la colombe est à leurs yeux le plus sacré ; il n'est pas même permis de la toucher, et si on le faisait involontairement, on serait impur pendant tout ce jour là. Aussi cet oiseau habite avec les hommes, entre dans les maisons et vit le plus souvent à terre.

Je dirai encore par quelles cérémonies doivent se préparer ceux qui veulent assister à ces solennités. La première fois qu'un homme veut aller à Hiérapolis, il se rase la tête et les sourcils ; ensuite il sacrifie une brebis, en coupe les chairs, et en fait un festin. Il étend la toison à terre², s'assoit dessus à genoux, et relève sur sa tête, la tête et les pieds de l'animal ; il fait en même temps une prière, dans laquelle il demande aux dieux de recevoir favorablement son sacrifice, et leur en promet un plus magnifique par la suite. Cette cérémonie achevée, il pose une couronne sur sa tête¹ et sur celle des personnes qui doivent l'accompagner dans son voyage, puis il sort de sa maison pour se mettre en chemin. Tout le temps qu'il est en route, il n'use que d'eau froide, soit pour sa boisson, soit pour ses bains³. Il couche toutes les nuits sur la terre ; car il ne lui est pas permis de monter

¹ Cette cérémonie n'a rien de particulier aux Syriens, les Grecs la pratiquaient lors de la purification qui précédait l'initiation. La seule différence est, qu'au lieu d'une brebis, les Grecs immolaient une truie pleine. Du reste on faisait également asseoir celui qu'on purifiait sur la peau de la victime.

² Les Grecs portaient aussi une couronne le jour auquel ils offraient un sacrifice. Ils couronnaient aussi ceux qui y avaient assisté, même les esclaves.

³ De même aussi chez les Athéniens, celui qui se préparait à l'initiation, ne devait user que d'eau froide. Il paraît par le soin avec lequel l'auteur fait remarquer certains usages très connus des Athéniens et des Grecs, que lui-même ne connaissait pas beaucoup les mœurs des Athéniens : d'où je tire une nouvelle preuve que ce traité n'est pas l'ouvrage de Lucien. B. de B.

sur un lit, qu'il n'ait achevé son pèlerinage, et qu'il ne soit de retour dans ses foyers.

Lorsqu'il est arrivé dans Hiérapolis, il loge chez un hôte qui ne le connaît pas. Il y a même des hôtes publics, institués à cet effet pour chaque ville, et l'on y est reçu suivant sa patrie. Les Assyriens les appellent *instituteurs*, parce que ce sont eux qui donnent aux voyageurs toutes les instructions nécessaires.

Ces initiés ne sacrifient pas dans l'enceinte sacrée ; mais lorsqu'ils ont présenté la victime à l'autel, et répandu les libations, ils la ramènent vivante à leur demeure, l'immolent en particulier, et la consomment dans un festin.

Il est encore une autre manière d'offrir des sacrifices. Je vais la décrire. Après avoir couronné les victimes vivantes, on les précipite du haut des portiques, et les animaux ainsi précipités se tuent dans leur chute. Quelques personnes jettent aussi leurs enfants du haut des portiques ; non cependant de la même manière que les animaux, mais enfermés dans un sac. On les conduit au temple en les tenant par la main, et on les invective pendant la route, en leur disant qu'ils sont des bœufs, et non pas des enfants.

Tous les Assyriens sont dans l'usage de se faire des piqûres, les uns sur la main, les autres au cou ; c'est la raison pour laquelle ils portent tous des tatouages.

Ils ont encore une autre coutume, qui ne leur est commune qu'avec un seul peuple de la Grèce, les habitants de Trézène. Je vais dire ce qui se pratique chez ces derniers. Ils ont porté une loi qui défend aux jeunes filles et aux jeunes gens de s'unir par le mariage, qu'auparavant ils n'aient coupé leur chevelure en l'honneur d'Hippolyte. La même loi existe aussi dans Hiérapolis. Les jeunes gens y consacrent les prémices de leur barbe. On laisse croître les cheveux des enfants depuis leur naissance, pour les consacrer aux dieux ; et lorsque pour la première fois, ils vont dans ce lieu sacré, on les leur coupe, on les dépose dans des vases d'argent et quelquefois d'or, qu'on attache avec des clous dans le temple. On inscrit le nom de chaque enfant sur le vase, et l'on se retire. Ma chevelure et mon nom sont encore dans le temple.

ÉLOGE DE DÉMOSTHÈNE ¹

LYCINUS ET THERSAGORAS.

LYCINUS. — Je me promenais le seizième jour de ce mois ² un peu avant midi, sous le portique, à gauche en sortant d'ici, lorsque je rencontrai Thersagoras. Vous le connaissez, je pense; c'est un petit homme qui a le nez aquilin, le teint un peu pâle, mais le caractère mâle et plein de vigueur. Dès que je l'aperçus venir de mon côté : salut au poète Thersagoras, m'écriai-je ; d'où vient-il, et où porte-t-il ses pas ? — Je sors de chez moi. me répondit-il, et je viens ici. — Pour te promener. — Sans doute. J'ai besoin d'un peu de distraction. J'ai passé toute la nuit debout à travailler : je voulais célébrer le jour de la naissance d'Homère, en lui consacrant les fruits de ma muse. — C'est bien fait à toi de payer ainsi le prix de ton éducation à celui qui te nourrit. — Du moment où j'ai eu commencé, le temps s'est écoulé si rapidement, que, sans m'en apercevoir, je suis arrivé jusqu'à cette heure ; et c'est pour cela que j'ai besoin de me promener, comme je te le disais. Mais le principal objet qui m'amène ici, est de saluer cet homme. (En parlant ainsi, il montrait de la main une statue d'Homère. Vous connaissez, sans doute, cette figure située à la droite du temple de Ptolémée ³, celle dont la chevelure est flottante ?) Je suis

¹ Les avis sont partagés sur l'authenticité de cet opuscule.

² L'auteur indique plus bas, que ce jour est celui de la naissance d'Homère et de Démosthène ; mais il ne désigne pas le mois dont il veut parler. Nous savons seulement par le témoignage de Plutarque, *vie de Démosthène*, que l'orateur mourut le seizième jour du mois Pyanepsion, *octobre*.

³ Il s'agit ici d'un temple que Ptolémée Philopator avait élevé à Homère dans Athènes. On y voyait la statue d'Homère assise, et autour de lui les villes qui se disputaient sa naissance. C'est vraisemblablement cette statue dont l'auteur veut parler.

venu, reprit-il, pour l'adorer, et le prier de me faire part de cette heureuse abondance qui règne dans ses poésies. — Plût aux dieux que pour l'obtenir, il ne fallût que la demander ! il y a déjà longtemps que j'aurais fatigué de mes vœux Démosthène, en le priant de m'aider à célébrer aussi le jour de sa naissance. S'il suffisoit de souhaiter, je joindrais volontiers mes prières aux tiennes, et nous partagerions ce trésor inespéré. — Pour moi, reprit-il, je ne puis attribuer qu'à Homère l'abondance avec laquelle ma veine poétique a coulé cette nuit. Je me suis senti transporté d'un enthousiasme prophétique et divin. Tu en jugeras toi-même. J'ai pris exprès mon ouvrage sur moi, pour le montrer au premier de mes amis que je viendrais à rencontrer, et qui n'aurait rien de mieux à faire que de m'entendre. Tu me parais être de loisir en ce moment, et j'en suis charmé. — Je te félicite, mon ami, lui répondis-je, de ressembler à ces vainqueurs olympiques, qui ont remporté le prix de la longue course ¹, et qui, après avoir lavé la poussière dont ils étaient couverts, s'amusent le reste du temps à regarder le spectacle, ou ne songent qu'à causer avec un athlète, tandis que l'on appelle les lutteurs au combat. — Oui, reprit-il, mais quand on entre dans la carrière, on ne s'amuse pas à causer. — Oh ! lui dis-je, tu me parais avoir déjà remporté le prix de la longue course poétique, et tu veux te moquer, je le vois bien, d'un homme qui redoute le sort qui l'attend dans le stade. »

A ces mots Thersagoras se mit à rire, et reprit : « Mais on dirait, à t'entendre, que tu travailles à quelque ouvrage d'une difficulté extrême. — Tu t'imagines peut-être, lui dis-je alors, que Démosthène n'est rien en comparaison d'Homère. L'éloge de ce poète, que tu entrepris, rehausse tes pensées, et tu crois, sans doute, que celui de Démosthène est peu de chose. — Tu me calomnies, Lycinus ; je suis loin de vouloir élever de rivalité entre ces deux héros, quoique mon génie me portât à combattre en faveur d'Homère. — Et moi, répondis-je, crois-tu que je fusse moins ardent à embrasser le parti de Démosthène ? Quoique tu ne déprécies pas le sujet que je me propose, on voit néanmoins que tu n'as d'estime que pour la seule poésie, que tu la regardes comme l'unique occupation véritable, et que tu méprises l'éloquence, comme le fantassin dédaigne le cavalier. — Je ne voudrais pas, répondit-il, être insensé à ce point.

¹ La longue course consistait à parcourir huit fois le stade, ou carrière olympique.

quoiqu'il faille être agité d'une espèce de fureur pour frapper avec succès aux portes du temple des Muses. — Les écrivains en prose, repris-je, n'ont-ils pas également besoin d'être inspirés par ces déesses, s'ils ne veulent pas produire des ouvrages rampants, des pensées froides et languissantes ? — Je le sais, mon ami. J'ai lu souvent avec plaisir les ouvrages des orateurs, et je place le génie de Démosthène à côté de celui d'Homère : c'est la même véhémence, la même fierté, le même enthousiasme. Je compare le

Monarque, dont l'ivresse appesantit les sens ¹,
aux débauches de Philippe, à ses danses lascives, à ses excès
d'intempérance ². Cette pensée d'Homère :

Combattre pour les siens, voilà le seul augure ³,
à celle-ci de Démosthène : *de bons citoyens ne doivent jamais
concevoir de bonnes espérances* ⁴. Et ce vers :

Que de pleurs versait le généreux Pélée ⁵.
à cette exclamation : *Que de larmes répandraient ces braves
citoyens qui combattirent jusqu'à la mort pour la gloire et
la liberté* ⁶. Je compare les *flots de l'éloquence de Python* ⁷, à
ces discours d'Ulysse, *pressés comme des flocons de neige* ⁸,
et cette belle réflexion :

Si sans craindre la mort et la triste vieillesse,
On pouvait toujours vivre au sein de la jeunesse ⁹.

à cette maxime : *La mort est le terme où tendent tous les
humains ; vainement on s'enfermerait dans une cage ou
dans un coffre pour se dérober à ses coups* ¹⁰. En un mot, le
génie de ces deux écrivains se rencontre en mille occasions, et
produit les mêmes pensées.

Je me plais, surtout, à observer le langage qu'ils prêtent aux
passions, les figures, les tropes qu'ils emploient, cette variété

¹ HOMÈRE. *Iliade*, liv. I. v. 225.

² Démosthène, dans la seconde *Olynthienne*.

³ *Iliade*, liv. XII, v. 243.

⁴ Dans le discours sur la *Couronne*.

⁵ *Iliade*, liv. VIII, v. 125.

⁶ Discours contre *Aristocrate*, page 759, D.

⁷ Python de Byzance était un orateur envoyé par Philippe à Thèbes, pour
accuser les Athéniens d'avoir trahi la cause commune.

⁸ *Iliade*, liv. III, v. 222.

⁹ *Iliade*, liv. XII, v. 323.

¹⁰ Discours sur la *Couronne*.

répandue dans leurs écrits, et qui ne permet pas qu'on en soit jamais rassasié ; ces transitions adroites, par lesquelles ils rentrent dans leur sujet ; ces comparaisons aussi justes qu'élégantes, et cette haine vigoureuse qu'ils font partout éclater contre les barbares.

Il m'a semblé souvent (je ne veux point ici déguiser la vérité) que Démosthène, qui, dit-on, ne met point de bornes à sa franchise, châtié d'une manière plus convenable l'indolence des Athéniens, que celui qui appelle les Grecs du nom de leurs femmes¹. Son ton plus élevé, plus plein, plus soutenu, peint avec plus d'énergie les grandes catastrophes de la Grèce : tandis qu'Homère, dès le commencement d'un combat, établit une conversation, suppose des dialogues, qui refroidissent la chaleur de l'action.

Souvent encore le nombre, le rythme, la cadence marchent sur les pas de l'orateur, et nous enchantent par une harmonie poétique. De même aussi Homère ne manque ni d'antithèses, ni de périodes, ni de membres corrélatifs ; on trouve dans ses figures, et des formes austères, et des traits purs et faciles. Il semble que la nature et l'art aient également concouru pour les former l'un et l'autre. Eh ! comment, je te prie, disciple de Clio, pourrais-je mépriser ta Calliope, lorsque j'en ai conçu une si haute idée ?

Cependant je n'en regarde pas moins l'entreprise de louer Homère, comme une lutte deux fois plus pénible que la tâche que tu t'imposes en louant Démosthène, non pas par la difficulté des vers, mais par celle du sujet même. Je n'ai pour base de mes éloges que les talents poétiques de mon héros. Tout le reste est incertain : on ne connaît ni sa patrie, ni sa famille, ni le temps auquel il florissait. Si l'on avait quelque lumière sur ces objets, ils ne seraient pas pour les hommes la matière d'une dispute interminable. On lui assigne pour patrie los, Colophon, Cumes, Chio, Smyrne, Thèbes d'Égypte et mille autres villes. Son père fut, suivant quelques historiens, Méon de Lydie ; selon d'autres, ce fut un fleuve², sa mère se nommait Mélanope, ou c'était une nymphe Hamadryade. Mais, en effet, on ne sait auquel des humains il doit la naissance. L'époque à laquelle on la fixe, est tantôt celle des temps héroïques,

¹ Allusion à un vers d'Homère, *Iliade*, liv. II, v. 235.

² Le fleuve Méles, qui coule dans la plaine de Smyrne. La belle Critheïs accoucha d'Homère sur les bords de ce fleuve, selon l'auteur de la *vie d'Homère*, attribuée à Hérodote.

tantôt celle de la fondation de l'Ionie. On est si éloigné de savoir quel est le rapport de son âge avec celui d'Hésiode ¹, qu'on ignore jusqu'à son nom véritable ; et quelques-uns préfèrent, au nom sous lequel il est le plus connu, celui de Mélé-sigène ². A l'égard de sa fortune, on prétend qu'il fut pauvre, et même aveugle. Mais ne vaudrait-il pas mieux laisser toutes ces questions dans l'obscurité qui les enveloppe ? Tu vois combien de difficultés je dois éprouver à faire un éloge qui n'est fondé que sur une poésie dénuée de faits personnels au poète. Je suis réduit à recueillir dans ses vers même les preuves de son habileté.

Ton sujet est bien plus facile ; il coule de lui-même, il est fondé sur des faits certains et connus. C'est un mets préparé, qui n'attend plus que les assaisonnements que ta main y doit répandre. Est-il, en effet, quelque événement lié à la fortune de Démosthène, qui ne soit illustre et brillant ? Quel trait de sa vie n'est pas intéressant à connaître ? Athènes, cette ville opulente et célèbre, ce boulevard de la Grèce, n'était-elle pas sa patrie ? Ah ! si cette riche cité se présentait dans mon sujet, avec quel avantage, déployant toute la liberté poétique, n'exposerais-je pas le tableau des amours des Dieux, les jugements qu'ils ont subis dans l'Aréopage, leur séjour qu'ils ont fixé dans cette ville, les présents dont ils l'ont comblée ! Eleusis et ses mystères, les lois d'Athènes, ses tribunaux, ses solennités, son Pirée, ses trophées et sur la terre et sur mer, donneraient à mon discours une dignité à laquelle, comme le dit Démosthène aucun autre orateur ne pourrait jamais atteindre. A chaque pas je trouverais une moisson abondante ; et je ne croirais pas m'écarter de mon sujet, ni de la règle à laquelle les éloges sont soumis, en environnant mon héros de la gloire de sa patrie. Isocrate n'a-t-il pas relevé l'éloge d'Hélène par l'épisode de Thésée ? Et puis ne sait-on pas quels sont les privilèges de la nation des poètes ? Mais, toi, tu dois prendre garde que la disproportion de ton ouvrage ne te fasse appliquer cette plaisanterie passée en proverbe : « Tu as mis une étiquette plus grande que le sac. »

Mais, sans parler d'Athènes, ne trouvons-nous pas dès le début de notre discours, le père de notre orateur revêtu de la

¹ Plusieurs raisons peuvent faire penser qu'Homère est plus ancien qu'Hésiode.

² Sa mère Critheïs lui donna le nom de Mélé-sigène, parce qu'il était né sur les bords du fleuve Météès.

charge de triérarque ¹ ? Voilà notre édifice posé, comme le dit Pindare, sur des fondements d'or. En effet, il n'était point dans Athènes de dignité plus éclatante. Si ce père est mort lorsque Démosthène était encore enfant ², loin de regarder cette perte comme un malheur pour notre héros, nous y trouvons au contraire la source de sa gloire, puisque cet événement servit à mettre dans tout son jour la noblesse de son caractère.

L'histoire ne nous apprend d'Homère, ni son éducation, ni l'objet de ses premières études, et pour le louer, on est réduit à ne pouvoir parler que de ses ouvrages. La matière manque à qui voudrait citer ses instituteurs et ses premiers travaux. On ne peut pas même recourir au laurier d'Hésiode, qui inspira si facilement des vers à un simple berger. Mais toi, que n'as-tu point à dire en parlant de Callistrate ³ ? Quel brillant catalogue forment les noms d'Alcidamas, d'Isocrate, d'Isée, d'Eubaulide ? Tandis que dans Athènes, le charme de mille voluptés entraînait ceux même qui sont soumis à l'autorité paternelle ; Démosthène, dans un âge où l'on cède si facilement à l'attrait du plaisir, lorsque la négligence de ses tuteurs lui donnait la plus entière liberté de se livrer à la débauche, ne fut épris que de l'amour de la sagesse et de la politique, qui le conduisit, non à la porte de Phryné, mais à celle d'Aristote, de Théophraste et de Platon.

Ici faisant entrer la philosophie dans ton discours, tu peux distinguer deux espèces d'Amours, dont les charmes agissent sur les mortels. L'un, né de l'écume des flots, trouble la raison, porte dans tous les sens l'ivresse et la fureur, agite l'âme des tempêtes de la Vénus vulgaire, embrase le cœur de ses feux violents, et produit comme l'océan les plus terribles naufrages. L'autre, au contraire, nous attire par une chaîne céleste. Ce

¹ Les Triérarques, chez les Athéniens, étaient des citoyens riches, qui étaient chargés d'équiper un certain nombre de vaisseaux, de leur fournir des agrès et les munitions nécessaires.

² Démosthène n'avait alors que sept ans, suivant son propre témoignage dans le premier Discours *contre Aphobus*.

³ Callistrate était fils de Callicratès, de la bourgade d'Aphydna en Attique. Un jour qu'il devait prononcer un discours en faveur des habitants d'Orope, Démosthène, qui avait entendu plusieurs précepteurs et pédagogues se proposer d'assister au discours de Callistrate, pria instamment son pédagogue de le mener aussi entendre cet orateur. L'éloquence de Callistrate, et les témoignages d'admiration que lui prodigua le peuple, firent tant d'impression sur Démosthène, qu'il résolut, dès ce moment, d'abandonner la philosophie pour s'appliquer à l'éloquence. Plutarque. *vie de Demosthène*. Callistrate fut condamné pour quelque malversation ; il s'exila volontairement : mais ayant violé son exil, et étant revenu à Athènes, il fut mis à mort.

n'est point avec un flambeau qu'il nous embrase, ce n'est point avec des flèches cruelles qu'il nous fait des blessures inguérissables ; c'est par l'image pure et brillante de sa beauté qu'il inspire un délire plein de sagesse à ces âmes qui, pour me servir des termes d'un poète tragique, sont filles de Jupiter et issues du sang des dieux.

Rien n'est impossible à cet Amour : celui qu'il enflamme se fait raser la tête, s'enferme dans un antre. Placé devant un miroir, sous la pointe d'une épée, il travaille à délier sa langue ; il se forme dans un âge avancé à l'action oratoire ; il exerce sa mémoire ; il s'accoutume à braver le tumulte des assemblées, et fait succéder à des jours laborieux des nuits plus laborieuses encore. Qui ne sait à quel degré d'éloquence Démosthène s'éleva par ces moyens, comment il corrobora son style par la force des images et des expressions, comment il porta la persuasion à son comble, par l'art avec lequel il peint, il émeut les passions de l'âme ? Magnifique par la sublimité de ses idées, plein de vigueur par le ton qu'il sait prendre, il est cependant d'une sagesse extrême dans l'emploi des mots et des sentences, d'une variété infinie par la diversité de ses figures ; c'est, en un mot, comme a osé le dire Léosthène, le seul orateur dont l'éloquence vraiment vivante, ne soit pas une froide représentation.

Bien différent d'Eschyle, qui, si l'on en croit Callisthène, n'écrivait ses tragédies que dans la chaleur de l'ivresse, et lorsque son génie était échauffé par les feux de Bacchus ; Démosthène, loin de composer dans le vin, en travaillant, ne buvait que de l'eau. Ce fut, sans doute, pour le railler de cette hydroposie ¹, que Démade disait : « *Les autres orateurs haranguent à l'eau, mais Démosthène y compose.* » Pythias trouvait que la perfection des discours de cet orateur, sentait l'huile de la lampe qui l'éclairait pendant la nuit ².

Tel est le vaste champ qui se présente à toi, ajouta Thersagoras ; il est commun avec mon sujet, et la poésie d'Homère pourrait aussi me fournir un discours assez étendu.

Mais si tu passes à présent aux vertus de ton héros, à son humanité, au noble usage qu'il fit de ses richesses, à l'éclat avec lequel il remplit ses fonctions politiques... » Thersa-

¹ Habitude de boire de l'eau.

² Ce Pythias était, au rapport de Plutarque, un homme de mœurs fort dissolues : Démosthène lui répondit à ce reproche : « Il est vrai, Pythias, ma lampe et la vôtre éclairent des occupations bien différentes. »

goras continuait à parler, et allait ajouter à ce tableau, celui de toutes les autres qualités de Démosthène, lorsque je me mis à rire.

« Tu as résolu sans doute, lui dis-je, d'inonder mes oreilles par ce flux de paroles, comme le font quelquefois les baigneurs en nous plongeant dans le bain. — Assurément, répondit-il; et ces festins qu'il a donnés au peuple, ces dépenses volontaires faites pour les jeux publics, ces vaisseaux construits à ses dépens, ces fortifications relevées à ses frais, cette foule de prisonniers délivrés, de vierges mariées de ses propres deniers, son excellente administration, ses ambassades, les lois qu'il a portées, que d'objets dont je n'ai point parlé! En vérité, je ne puis m'empêcher de rire, lorsque, d'un côté, je considère la grandeur des opérations politiques de Démosthène, et que de l'autre je vois un homme froncer le sourcil, et craindre de ne pas trouver dans les actions de ce grand orateur une matière suffisante pour composer son éloge. — Tu crois donc, mon ami, repris-je, que de tous ceux qui ont passé leur vie à étudier l'art oratoire, je suis le seul dont les oreilles n'ont jamais retenti des belles actions de Démosthène? — Apparemment, répondit-il, puisque tu imagines avoir besoin d'un secours étranger pour former ton discours; à moins que tu n'éprouves un sentiment tout contraire, et que l'éclat dont ton héros est environné ne t'empêche de pouvoir fixer sur lui tes regards. C'est précisément ce qui m'est arrivé la première fois que j'ai voulu écrire sur Homère. Il s'en est peu fallu que je n'aie renoncé à ce sujet sublime, dont mes yeux ne pouvaient soutenir la magnificence. Mais bientôt j'y suis revenu, attiré par un charme particulier; peu à peu je me suis accoutumé à le contempler, et je ne reconnais pour les véritables enfants d'Homère, que ceux qui, à l'exemple des aiglons, fixent les rayons de ce soleil.

C'est encore en ceci que ton entreprise est plus facile que la mienne : la gloire d'Homère n'étant fondée que sur son seul talent poétique, on est obligé de s'attacher à ce point unique, et d'y revenir sans cesse. Mais toi, du moment où tu as tourné tes pensées vers Démosthène, tu n'es troublé que par l'embarras du choix. Tu ne sais à quel trait de sa vie tu dois te fixer d'abord; semblable à ces gourmands, qui, assis à une table somptueuse, ne savent à quel mets ils doivent donner la préférence; ou tel que ces hommes passionnés pour la musique et les spectacles, qui, environnés de tous les objets qui flattent leurs oreilles et leurs yeux, incertains vers lequel ils

porteront leur attention, éprouvent mille désirs à la fois. Ainsi tu passes rapidement d'un objet à l'autre, sans savoir auquel tu dois t'arrêter. Tu te sens entraîné tour à tour par la noblesse du caractère de ton héros, et par la chaleur de son génie, par la sagesse de sa conduite, et par la vigueur de son éloquence. La fermeté mâle qu'il fit éclater dans toutes ses actions, le mépris qu'il témoigna pour ses présents considérables ¹, sa justice, son amour pour l'humanité, sa générosité, sa prudence ; enfin chaque partie de son administration, aussi brillante que de longue durée, appellent à l'envi tes pinceaux. Si tu considères à la fois ses décrets, ses ambassades, ses harangues au peuple, ses lois, les expéditions qu'il fit faire en Eubée, à Mégare, en Béotie, à Chio, à Rhodes, dans l'Hellespont, à Byzance, incertain de quel côté tu dois porter tes regards, l'abondance de la matière t'entraîne et t'agite en mille sens.

C'est ainsi que Pindare, dirigeant son génie sur mille objets divers, annonce son embarras extrême, lorsqu'il s'écrie :

Dois-je chanter Isménus ²,
 Ou le fuseau d'or de Mélie ³ ;
 Europe ou son frère Cadmus,
 Ou les pommes de l'Hespérie ;
 Thèbes aux généreux coursiers,
 Ou ces prodigieux guerriers,
 Que l'on vit germer dans la plaine ?
 De l'intrépide fils d'Alcmène
 Célébrerai-je les exploits ?
 Faudra-t il consacrer ma voix
 A chanter l'hymen d'Harmonie,
 Ou les présents joyeux du dieu de l'Aonie ?

De même, tu me parais douter laquelle tu célébreras d'abord,

¹ Il en faut excepter les vingt talents et la coupe d'Harpalus, qu'il ne méprisa pas. Voyez PLUTARQUE.

² Ce fragment de Pindare est cité par Plutarque. Corine, femme aimable et excellent poète lyrique, ayant vaincu plusieurs fois Pindare encore jeune, celui-ci lui demanda par quel moyen elle réussissait si bien dans la poésie. C'est, lui répondit-elle, en animant mes vers par des métaphores, des figures et des tableaux de mythologie ; Pindare, pour profiter de ce conseil, fit une ode qui commençait par les vers qui sont ici cités. Il alla ensuite montrer cette ode à Corine, qui ne put s'empêcher de rire en entendant la première strophe ; et dit au poète : Il faut semer avec la main, et non à plein sac.

³ Mélie était une Néréide, ou fille de l'Océan. Apollon l'aima, et en eut un fils nommé Ténérus, qui fut devin, et établit son oracle près de Thèbes, sur les bords du fleuve Isménus, ainsi nommé du héros Isménus, frère de Mélie.

de la vie, de l'éloquence, de la philosophie, de l'administration ou de la mort de ton héros.

Cependant il n'est pas difficile de sortir de cette incertitude. Choisis telle de ses qualités que tu voudras ; son éloquence par exemple, et formes-en le sujet de ton discours. Celle de Périclès ne suffirait pas même pour en donner une idée. Nous connaissons, il est vrai, par la renommée, les éclairs et les foudres que lançait celui-ci, le charme persuasif dont il pénétrait ses auditeurs ; mais nous n'avons pas été témoins de son talent : il n'en reste rien qui puisse le retracer à notre imagination, rien qui ait résisté à l'épreuve du temps et au jugement de la postérité. L'éloquence de Démosthène, au contraire..... Mais c'est un tableau que je te laisse à tracer, si tes vues se tournent de ce côté.

Aimes-tu mieux considérer les vertus de son âme, ou ses talents politiques ? Il conviendrait peut-être alors de traiter séparément une seule de ces vertus ; peu importe laquelle. Si cependant tu veux jeter plus d'abondance dans ton sujet, choisis deux ou trois de ces qualités ; elles suffiront pour remplir ton discours : elles sont toutes également brillantes.

Mais si, prenant une partie pour le tout, nous en faisons la base de notre éloge, nous imiterons en cela Homère, qui souvent ne loue de ses héros qu'une partie d'eux-mêmes, les pieds, la tête, ou la chevelure, quelquefois même les armes qu'ils portent, leur lance, leur bouclier. Jamais les dieux ne se sont plaints des éloges que leur ont donnés les poètes en chantant leur fuseau, leur arc, leur égide, loin de s'offenser de ce qu'ils n'ont vanté que quelques parties de leur corps, ou quelque qualité de leur âme : car il est impossible de parler de toutes leurs perfections à la fois. Ainsi Démosthène ne nous saura pas mauvais gré, si nous n'employons à le louer qu'une de ses qualités brillantes, puisque lui-même ne pourrait suffire à les célébrer toutes. »

Tandis que Thersagoras parcourait tous ces détails, je lui dis : « Je serais tenté de croire que, sous prétexte de vouloir me faire montre de tes talents, et me prouver que tu es un excellent poète, tu n'es venu m'entretenir ici de Démosthène, que pour avoir la gloire d'ajouter au mérite de bien composer des vers, celui de bien parler en prose. — Je ne voulais, Lycinus, me répondre-il, que te mettre sous les yeux l'extrême facilité de ton sujet : il m'a entraîné jusqu'à me faire tracer le plan de ce discours ; d'ailleurs, mon intention était de donner quelque relâche à tes pensées profondes, pour te mieux dis-

poser à m'entendre. — Oh ! tu n'as rien avancé à cet égard ; tu le sais bien, lui dis-je : Prends garde plutôt que d'un autre côté le mal ne soit devenu plus considérable. — Tu me parles là, reprit-il, d'une belle guérison à opérer. — Mais tu ignores, repartis-je, l'embarras qui me presse en ce moment ; et comme nos médecins, faute de connaître le véritable mal, tu t'occupes à en guérir un autre. — Et quelle est donc la source de ton mal ? — Tu cherches à remédier au trouble dont pourrait être agité un jeune homme qui débute pour la première fois dans la carrière oratoire. Il y a déjà bien des années que ces ressources sont usées pour moi, et les conseils que tu me donnes pour guérir mon embarras, ne sont plus de saison. — Eh bien ! reprit-il, voici un remède à ton mal : c'est de suivre la méthode ordinaire : ainsi que pour les routes, la plus fréquentée est la plus sûre. — Il est vrai ; mais précisément je me suis proposé une gloire bien différente de celle qu'ambitionnait, dit-on, Annicéris de Cyrène, qui, pour montrer à Platon et à ses disciples quelle était son adresse à conduire un char, fit plusieurs fois le tour de l'Académie en suivant toujours les mêmes traces, et les suivant avec tant de justesse, qu'il ne laissa sur le sable qu'une seule empreinte de ses roues. Le but où tendent mes efforts n'a rien de semblable. Je veux, au contraire, éviter tous les sentiers battus, et il n'est pas aisé, sans doute, de s'ouvrir de nouveaux chemins. — Eh bien ! reprit-il, imite l'invention du peintre Pauson. — Quelle est-elle ? répondis-je, je n'en ai point encore entendu parler. — On lui avait demandé de représenter un cheval qui se roule sur le sable. Il le peignit courant et faisant voler autour de lui un nuage de poussière. Il était occupé à ce travail, lorsque l'amateur qui avait commandé ce tableau arrive, et se plaint au peintre de ce qu'il exécute un sujet différent de celui qu'il avait demandé. Pauson retournant son tableau de bas en haut, ordonne à son élève de le montrer dans cette situation : le cheval renversé parut alors se rouler sur la poussière. — Tu es un plaisant, Thersagoras, lui dis-je, si tu t'imagines que depuis tant d'années je n'ai encore essayé qu'un seul moyen. Je les ai tous épuisés, et je crains qu'à la fin je ne sois réduit au sort de Protée. — A quel sort donc ? — Lorsque, pour se dérober à la vue des humains, il avait épuisé toutes les métamorphoses, et s'était montré tour-à-tour sous l'aspect d'une bête féroce, d'un arbre, ou d'un des éléments, ne pouvant plus alors prendre de forme nouvelle, il était réduit à se montrer sous ses propres traits. — Oh ! pour toi, reprit-il, tu surpasses Protée même, par

les ruses multipliées que tu emploies pour éviter de m'entendre. — Non, mon cher ; et pour me livrer tout entier à ce plaisir, j'oublierai les réflexions profondes dont je suis tourmenté. Peut-être que, délivré des douleurs de l'enfantement, tu partageras avec moi celles que j'éprouve à produire. »

Thersagoras y consentit. Nous nous assîmes sur la base d'une colonne voisine ; j'écoutai, et il me lut un poème rempli de noblesse et de beautés. Mais au milieu de sa lecture, il lui prit, tout-à-coup, un mouvement d'enthousiasme ; il ferme son livre, et me dit : « Il faut que je te paie de ta complaisance à m'entendre, de même que chez les Athéniens on paie aux citoyens leur assistance aux assemblées, et aux juges leur séance dans les tribunaux ; et afin que tu me saches quelque gré. . . . — Oh ! je t'en sais déjà beaucoup, repris-je, même avant de savoir ce dont tu veux parler. Mais de quoi s'agit-il ? — J'ai trouvé dernièrement, me dit-il, des Mémoires sur la maison royale de Macédoine, et le plaisir extrême que j'ai éprouvé en les lisant, m'a engagé à acheter ce livre. Je viens de me rappeler que je l'ai chez moi. Il contient entre autres objets, des particularités secrètes sur Antipater et sur Démosthène, et j'imagine que tu seras curieux de les connaître. — Assurément, lui dis-je, et pour te remercier de cette heureuse nouvelle, je veux entendre le reste de tes vers. Je ne te quitterai point que tu n'aies entièrement acquitté ta promesse. Tu m'as déjà donné un festin splendide à l'occasion de la naissance d'Homère, et je suis persuadé que tu ne me traiteras pas avec moins de magnificence pour célébrer le jour natal de Démosthène. »

Lorsque Thersagoras eut récité le reste de son poème, nous restâmes encore quelque temps assis, autant qu'il en fallait pour payer à sa poésie un juste tribut d'éloges ; ensuite nous nous rendîmes à sa demeure. Nous eûmes d'abord quelque peine à trouver le livre ; mais enfin l'ayant rencontré, je m'en saisis, et je m'en allai. Après avoir lu cet ouvrage, j'en fus si satisfait, que je pris la résolution d'en recueillir les principaux traits, dans le dessein de vous les communiquer. Je n'y changerai rien, j'en copierai les termes et les expressions. On ne rend pas moins hommage à Esculape, lorsque, faute de savoir faire des vers, on lui chante, en entrant dans son temple, les hymnes d'Alisodème de Trézène, et ceux de Sophocle. Depuis longtemps on ne fait plus de poésie nouvelle en l'honneur de Bacchus, on ne compose plus ni tragédie ni comédie, mais on n'en sait pas moins de gré à ceux qui recueillent les ouvrages

des anciens poètes, et les représentent en public : ils honorent également Bacchus.

Suivant ce livre (je le prends à l'endroit où sont racontés les faits qui intéressent à mon sujet), on vient annoncer à Antipater l'arrivée d'Archias. Cet Archias, si quelqu'un de nos jeunes gens ne le connaît pas, est celui qui fut chargé par Antipater d'aller à la poursuite des Athéniens fugitifs ¹, et de s'emparer de la personne des exilés. On lui avait enjoint d'engager Démosthène, mais sans lui faire violence, à quitter Calaurie ², pour se rendre auprès d'Antipater. Celui-ci se flattait de voir bientôt Démosthène en sa puissance, et il l'attendait de jour en jour. Quand on lui annonça qu'Archias arrivait de Calaurie, il ordonna qu'on l'introduisit à l'instant. Archias en entrant. . . . Mais l'ouvrage lui-même va vous apprendre le reste.

ARCHIAS. — Soyez heureux, Antipater.

ANTIPATER. — Puis-je ne pas l'être, si tu m'amènes Démosthène ?

ARCHIAS. — Je vous l'amène ; du moins, autant qu'il a été en mon pouvoir. Je vous apporte l'urne funèbre qui contient les restes de cet orateur.

ANTIPATER. — Ah ! tu as trompé mon espoir ! Qu'ai-je besoin de ces cendres et de cette urne, si je ne possède pas Démosthène lui-même ?

ARCHIAS. — Il ne m'était pas possible, ô roi, de retenir son âme par la force.

ANTIPATER. — Pourquoi ne l'as-tu pas pris vivant ?

ARCHIAS. — Il vivait quand nous l'avons pris.

ANTIPATER. — Il est donc mort en chemin ?

¹ Les Athéniens pour cette raison, l'appelaient *φυγαδοθήρας*, *exulum venator*. Il avait été comédien, et élève du fameux Poïus. Il fut ensuite disciple de l'orateur Laécritus et du philosophe Anaximène. Il avait déjà livré à Antipater Hypéride, Arisionicus de Marathon, Démétrius, frère de Démétrius de Phalères, et Himerée, qui s'étaient réfugiés dans l'île d'Égine. Antipater fit mourir tous ces orateurs, et couper la langue à Hypéride. Plutarque, *vie de Démosthène*, page 741 et 742, édition de Réiske.

² Petite île située vis-à-vis du port de Trézène. Elle avait un temple dédié à Neptune, qui passait pour un asile inviolable. Strabon dit que l'île de Calaurie n'avait que trente stades (5 kilomètres) de circuit.

ARCHIAS. — Non ; il expira dans Calaurie, à l'endroit même où nous l'avons trouvé.

ANTIPATER. — C'est votre faute, sans doute ; vous n'aurez pas eu pour cet homme les ménagements et les soins nécessaires.

ARCHIAS. — Il n'était pas en notre puissance.....

ANTIPATER. — Que dis-tu ? Tu ne parles que par énigmes. Quoi ! vous l'avez pris vivant, et il n'est plus entre vos mains ?

ARCHIAS. — Ne nous aviez-vous pas défendu d'employer d'abord aucune violence à son égard ? Quand nous aurions usé de force, nous n'aurions pas été plus avancés. Cependant déjà nous préparions...

ANTIPATER. — Eh ! vous ne deviez rien préparer. Ce sont vos violences, sans doute, qui l'ont fait mourir.

ARCHIAS. — Nous ne l'avons pas tué : mais voyant qu'il refusait de nous suivre, il fallait bien l'y contraindre. D'ailleurs qu'espériez-vous de plus, ô roi ? Quand il serait arrivé ici plein de vie, vous n'eussiez fait autre chose que de l'envoyer à la mort.

ANTIPATER. — Parle mieux, Archias. Ah ! je vois bien que tu n'as jamais connu quel homme était Démosthène, et quelle estime j'avais conçue pour lui. Tu croyais apparemment qu'il m'était égal de trouver un Démosthène, ou de rencontrer ces rhéteurs corrompus, dignes de leur supplice, un Himérée de Phalère, un Aristonicus de Marathon, un Eucrate du Pirée, hommes turbulents, qui, semblables à des torrents, ne brillent qu'à la faveur du tumulte, s'élèvent avec audace au moindre espoir d'exciter quelque trouble, et tombent aussitôt, comme le vent au coucher du soleil. Tel fut Hypéride, homme sans foi, traître à l'amitié¹, vil flatteur du peuple, qui, sans rougir, employa auprès de la multitude la plus basse adulation pour calomnier Démosthène. Mais les Athéniens se repentirent bientôt d'avoir écouté ses discours imposteurs, et, par un rappel encore plus heureux que celui d'Alcibiade², Démosthène triom-

¹ Démosthène l'avait fortement obligé en diverses occasions.

² Plutarque rapporte dans la *vie de Démosthène*, que cet orateur en rentrant dans Athènes, leva les mains au ciel, et remercia les dieux de ce qu'ils avaient rendu son retour plus heureux que celui d'Alcibiade, puisqu'il le devait aux désirs de ses concitoyens et non à la violence.

pha de la calomnie. Hypéride en fut peu touché, il continua de déclamer sans pudeur, contre ceux qui lui étaient le plus unis par l'amitié ; en un mot, il abusa tellement de sa langue, qu'il mérita bien que je la lui fisse couper pour le punir de son ingratitude.

ARCHIAS. — Mais enfin, Démosthène n'était-il pas notre plus cruel ennemi ?

ANTIPATER. — Non. Il ne pouvait l'être aux yeux de quiconque sait estimer la franchise et la fidélité, et regarde comme son ami tout homme honnête et sincère. La vertu est belle même dans nos ennemis : partout on doit lui rendre hommage. Je ne serai pas moins généreux que Xerxès, qui, étonné du courage de deux Spartiates, Boulis et Sperchis¹, pouvant les faire mourir, les renvoya en liberté dans leur patrie. Si jamais j'ai désiré entendre un orateur, ce fut Démosthène. Je l'ai vu deux fois à Athènes, et quoique j'eusse bien peu de loisir, ce que j'en ai appris par les autres, ce dont j'ai moi-même été témoin durant son administration, a plus contribué à me le faire admirer, que la force et la beauté de son éloquence. Cependant notre Python n'était rien auprès de lui. Les orateurs Athéniens semblaient ne produire que des puérilités, quand on comparait à leurs discours, la perfection et la vigueur de Démosthène, la précision élégante de ses expressions, la tournure de ses pensées, la continuité de ses preuves, l'adresse avec laquelle il les réunissait et les rendait plus frappantes. Déjà je me repentai d'avoir assemblé les Grecs à Athènes, sur l'espoir que nous avait inspiré Python, qui me promettait de réfuter les Athéniens. Nous étions nous-mêmes livrés à Démosthène, et à la force convaincante de ses arguments. Nous ne pouvions atteindre à la sublimité de ses discours.

Ce talent, toutefois, n'obtint que la seconde place dans mon estime ; je ne le considérais que comme un instrument. Mais ce fut Démosthène lui-même que je ne cessai d'admirer, ce fut sa grandeur d'âme, sa prudence, la fermeté inflexible de son ca-

¹ Boulis et Sperchis ou Sperthiès, comme le nomme Hérodote, tous deux Spartiates, d'une naissance distinguée et des plus riches de la ville, s'offrirent d'eux-mêmes à la peine que voudrait leur imposer Xerxès, fils de Darius, pour le meurtre des hérauts Perses commis à Lacédémone. Leur intrépidité et la noblesse avec laquelle ils s'offrirent à la mort les fit admirer de Xerxès ; il eut la générosité de ne point les faire mourir, et il les renvoya dans leur pays sains et saufs.

ractère, qui au milieu des tempêtes de la fortune, gardait la ligne qu'il s'était tracée, et ne cédait à aucun revers.

Je sais que Philippe pensait de la même manière que moi sur ce grand homme. Un jour qu'on lui apporta d'Athènes un discours dans lequel il était fort maltraité, Parménion en témoignait vivement sa colère, et lançait quelques sarcasmes contre l'orateur. « Oh ! Parménion, reprit Philippe, Démosthène a le droit de tout dire. C'est le seul des démagogues de la Grèce, qui ne soit point inscrit sur le registre de mes dépenses ; et cependant je lui confierais plus volontiers ma vie, qu'aux greffiers des trirèmes. Chacun d'eux est inscrit, comme ayant reçu de moi de l'or, du bois, des revenus, des troupeaux, des terres soit en Béotie, soit en Macédoine ; mais pour Démosthène, nous parviendrons plutôt à prendre par quelque ruse la forteresse de Byzance, qu'à le subjuguier par nos présents. Telle est, Parménion, ajouta-t-il, telle est ma manière de penser. Si quelque orateur athénien, parlant au milieu d'Athènes, préfère mes intérêts à ceux de sa patrie, je veux bien lui prodiguer mon or, mais il n'aura jamais mon amitié. Celui-ci, au contraire, fait éclater sa haine contre moi en faveur de sa patrie, je lui déclare la guerre, je l'attaque comme une citadelle, comme un rempart, un arsenal, un retranchement ; mais j'admire sa vertu, et je porte envie au bonheur de la ville qui possède un pareil citoyen. Les autres, quand je n'en aurai plus besoin, je les livrerai de grand cœur au trépas ; mais celui-ci, je voudrais le posséder auprès de moi, et j'aimerais mieux qu'il fût en ce moment avec nous, que d'avoir une cavalerie illyrienne ou triballe, et tous mes soldats mercenaires ; car jamais je ne mettrai la force de l'éloquence et du génie au-dessous de celle des armes. »

C'est ainsi que Philippe parlait de Démosthène à Parménion ; plus d'une fois il me tint aussi le même langage. Lorsque Diopithès partit d'Athènes avec une flotte considérable, cette expédition me causa de vives inquiétudes. Philippe qui s'en aperçut, me dit en riant : « Eh quoi ! tu crains pour nous un général et des soldats athéniens ? Leurs trirèmes, leur Pirée, leurs arsenaux ne sont que des jeux d'enfants, des bagatelles ridicules. Que pourraient exécuter des hommes occupés à célébrer les fêtes de Bacchus, qui passent leur vie entière au milieu des festins et dans les chœurs de danse ? Si le seul Démosthène n'était pas dans Athènes, je prendrais cette ville avec plus de facilité que je n'en ai trouvé à subjuguier les Thessaliens et les Thébains : la ruse, la force, la surprise, et l'argent m'en

ouvriraient bientôt les portes. Mais cet homme, quoique seul, veille pour sa patrie ; toujours prêt à saisir les occasions favorables, il suit, il éclaire toutes mes démarches, il fait face à mes armées. Rien ne lui peut échapper, ni mes ruses, ni mes entreprises, ni mes desseins. En un mot, c'est l'obstacle qui nous arrête, c'est le rempart qui couvre la Grèce, et qui m'empêche de la conquérir toute entière en une seule excursion. Tant qu'il a dépendu de lui, nous n'avons pu réduire Amphipolis, Olynthe, la Phocide et les Thermopyles. Lui seul est la cause de ce que nous ne sommes pas encore maîtres de la Chersonnèse et de toutes les côtes de l'Hellespont.

Il réveille, malgré eux, ses concitoyens endormis comme par une mandragore. Loin de chercher à les flatter, il semble par la liberté de ses reproches employer le fer et le feu pour les tirer de leur engourdissement. Il change la destination des fonds publics, et fait appliquer à l'entretien des armées, les revenus consacrés aux spectacles¹. Il relève par de nouvelles lois la marine, que la mauvaise administration des triérarques avait, pour ainsi dire, entièrement ruinée. Il rend à la république sa première dignité depuis longtemps rabaissée au prix d'une drachme et de trois oboles². Il ranime le courage languissant des Athéniens, en les rappelant sans cesse à l'exemple de leurs aïeux et de ces grands exploits qui ont immortalisé les noms de Marathon et de Salamine. Il forme des alliances et des confédérations entre tous les Grecs, et les excite à se liguier contre nous. On ne peut se dérober à sa vigilance, on ne peut le tromper par des subterfuges, et il est impossible de l'acheter : il eût été plus facile au roi des Perses de corrompre le sage Aristide.

Voilà l'homme que nous devons craindre, Antipater, et non toutes les trirèmes et toutes les flottes de l'Attique. Ce que furent autrefois pour les Athéniens Thémistocle et Périclès, Démosthène l'est aujourd'hui pour ses concitoyens. Il le dispute à l'un par sa prudence, et à l'autre par la vigueur de son génie. C'est en l'écoutant qu'ils se sont rendus maîtres de l'Eubée, de

¹ Les Athéniens, par une loi, avaient défendu, sous peine de la vie, de proposer d'appliquer à la caisse militaire l'argent destiné aux spectacles. Démosthène, dans la première Olynthienne, fait allusion à cette loi funeste, mais sans proposer en forme de la révoquer. On ne sait si ce qu'il osa en dire fit assez d'impression sur les Athéniens pour changer cette loi ridicule.

² La drachme était le prix d'un discours. Les trois oboles la rétribution d'un juge. Comme les Athéniens ne savaient plus que discourir et juger, Philippe dit ici très bien, qu'ils avaient rabaissé la dignité de leur république aux prix d'une drachme et de trois oboles.

Mégare, des côtes de l'Hellespont et de la Béotie. Oh ! que les Athéniens agissent heureusement pour nos intérêts, de nommer généraux un Charès, un Diopithès, un Proxène, et de garder Démosthène pour leur tribune. S'ils rendaient un pareil homme maître absolu des munitions, des vaisseaux, des armées, de l'argent et des circonstances, je craindrais que bientôt il ne me mit en danger de lui disputer la Macédoine ; lui qui, ne pouvant aujourd'hui me combattre qu'avec des décrets, m'environne cependant de toutes parts, me surprend, trouve des ressources pécuniaires, rassemble des forces, enrôle des troupes, se transporte de tous côtés pour s'opposer à mes desseins. »

C'est ainsi que Philippe me parlait alors de ce grand homme, et souvent il m'a tenu le même langage. Il regardait comme une faveur signalée de la fortune, que les armées ne fussent pas conduites par Démosthène, dont les discours, tels que des béliers et des catapultes, mises en mouvement du milieu d'Athènes, ébranlaient et ruinaient tous ses desseins. Après la victoire de Chéronée, il ne cessait de nous entretenir du péril extrême auquel un seul homme nous avait exposés. « Oui, disait-il, si, contre tout espoir, par l'ignorance des généraux Athéniens, par la mauvaise discipline de leurs soldats, et plus encore par une faveur inouïe de la fortune, nous ne fussions sortis vainqueurs de ce combat, cette seule journée nous exposait à perdre tout à la fois et l'empire et la vie ¹. Démosthène réunissant contre nous les principales républiques, avait rassemblé toutes les forces de la Grèce, les Athéniens, les Thébains, les Béotiens et leurs alliés, les Corinthiens, les Eubéens, les Mégariens ; il les avait forcés de s'exposer eux-mêmes pour m'empêcher de pénétrer en Attique. »

Tels étaient les discours fréquents que Philippe tenait sur Démosthène ; et lorsqu'on lui disait qu'il avait dans les Athéniens de redoutables adversaires : « Je n'en ai qu'un seul, répondit-il, c'est Démosthène. Si les Athéniens ne l'avaient pas, ils ressembleraient bientôt aux Æniens et aux Thessaliens. » Quand il envoyait des ambassadeurs dans les différentes républiques, si les Athéniens, pour s'opposer à ses demandes, envoyaient de leur côté quelque orateur autre que Démosthène, l'ambassade de Philippe réussissait, il obtenait tout ce qu'il dé-

¹ Plutarque dans la *vie de Démosthène*, dit aussi que Philippe, après la bataille de Chéronée, revenu de l'ivresse du succès, frissonna en réfléchissant au danger extrême que Démosthène lui avait fait courir.

sirait. Mais si Démosthène se présentait pour répondre aux ambassadeurs : « Notre ambassade est inutile, disait alors Philippe, il n'est pas possible de triompher de l'éloquence de Démosthène. »

Ainsi parlait Philippe : et tu ne pourrais penser qu'Antipater, si inférieur en tout à ce grand roi, n'aurait désiré avoir Démosthène en sa puissance que pour l'envoyer à la boucherie ? Au nom de Jupiter ! Archias, crois-tu que j'aie eu d'autre dessein que de me servir de ce grand homme, comme d'un excellent conseil dans la position actuelle des affaires de la Grèce, et pour le gouvernement de mes États ? Il y a longtemps que sa conduite dans l'administration m'a inspiré pour lui une inclination naturelle, qui s'est encore fortifiée par le témoignage qu'Aristote rendait à ses talents. Il ne cessait de dire à Alexandre, et à moi-même, que dans la foule nombreuse des disciples qui fréquentaient son école, jamais aucun ne lui avait causé plus d'admiration que Démosthène, par la noblesse de son caractère, par son application aux exercices de la philosophie, par la gravité de ses mœurs, la vivacité de son esprit, la promptitude de sa conception, par sa franchise et sa modération.

« Et cependant, ajoutait-il, vous pensez à son égard, comme vous le feriez d'un Eubulus, d'un Phrynon, d'un Philocrate : vous cherchez à corrompre par des présents un homme, qui dépense sa fortune paternelle pour les Athéniens, qui épuise ses richesses à secourir les particuliers pressés par la nécessité, à subvenir aux besoins de l'État ; et lorsque vous ne pouvez y réussir, vous croyez effrayer par des menaces celui qui, depuis longtemps, a pris la résolution de sacrifier ses jours au salut de sa patrie. S'il attaque, s'il blâme ouvertement votre conduite, vous entrez en colère contre lui, qui ne redoute pas même le peuple athénien. Vous ne voyez donc pas qu'un homme que l'amour de sa patrie engage à prendre en main le gouvernement d'un état, se fait de cette administration même une arène dans laquelle il exerce sa philosophie. »

Le fruit que je désirais ardemment recueillir de sa société, c'eût été d'apprendre de lui-même quelle est son opinion sur l'état actuel de nos affaires. Écartant loin de moi, quand il l'aurait fallu, la troupe des flatteurs qui m'assiègent, j'aurais voulu entendre la simple vérité de la bouche d'un homme vraiment libre, et profiter de ses conseils pleins de franchise. Eh ! n'aurais-je pas pu, pour l'attacher à nos intérêts, lui faire sentir toute l'ingratitude de ces Athéniens pour lesquels il prodit-

guait sa vie, tandis qu'il trouverait en nous les amis les plus fidèles et les plus reconnaissants ?

ARCHIAS. — O Roi ! tu eusses peut-être obtenu de lui toute autre chose, mais en vain tu lui aurais tenu ce langage ; il portait jusqu'à la fureur son amour pour Athènes.

ANTIPATER. — Puisqu'il en est ainsi, Archias, je n'y vois aucun remède. Mais comment est-il mort ?

ARCHIAS. — Je suis persuadé, ô Roi, que ton admiration va redoubler ; car, moi qui fus témoin de ses derniers instants, j'ai peine à en croire mes yeux, et je suis encore aussi étonné que ceux qui n'ont pu le voir. Il paraît que depuis longtemps il méditait de terminer sa vie : ses préparatifs l'annonçaient assez. Nous le trouvâmes assis dans le temple ; nous employâmes vainement les premiers jours à l'engager à nous suivre.

ANTIPATER. — Et que lui dites-vous pour le déterminer ?

ARCHIAS. — Je lui offris le traitement le plus doux et le plus humain ; je lui promis que tu aurais pour son sort une compassion, à laquelle il me parut qu'il ne s'attendait pas. Je n'y comptais point moi-même, et je croyais, je te l'avoue, que la colère était le seul sentiment qui t'animait contre lui ; mais je pensai que je devais employer les moyens les plus propres à le persuader.

ANTIPATER. — De quelle manière reçut-il tes propositions ? Ne me déguise rien, Archias ; j'aurais voulu pouvoir assister à cette entrevue, et entendre moi-même sa réponse ; fais donc en sorte de ne rien oublier. Les derniers traits du caractère d'un grand homme qui touche à sa fin, sont précieux à connaître ; celui-ci a-t-il paru se relâcher de sa fermeté, son génie a-t-il perdu de sa vigueur, ou a-t-il conservé sans fléchir un instant la fierté de son âme ?

ARCHIAS. — Loin de montrer aucune faiblesse, il me dit, avec un sourire gracieux, et faisant allusion à ma première profession, que je jouais mal le rôle d'imposteur dont tu m'avais chargé.

ANTIPATER. — C'est donc par défiance pour tes promesses qu'il s'est donné la mort ?

ARCHIAS. — Non. Si tu veux entendre jusqu'à la fin, tu verras que la défiance seule ne l'a point porté à cette résolution.

Il me dit (tu m'ordonnes, ô roi, de ne rien te celer) : « Il n'est pas étonnant que les Macédoniens qui se permettent tous les crimes, cherchent à s'emparer de Démosthène, comme ils se sont rendus maîtres d'Olynthe, d'Orope et d'Amphipolis. » Telles furent ses expressions : j'avais eu soin de placer des secrétaires qui recueillaient ses paroles, afin de conserver ses derniers discours. « Ce n'est point, ajouta-t-il, la crainte des tourments et de la mort qui m'empêche de me présenter à Antipater. Mais quand vous diriez la vérité, je dois me défendre encore plus de vos promesses, de peur qu'on ne puisse m'accuser de m'être laissé corrompre par les offres d'Antipater, d'avoir abandonné la défense de la Grèce et le poste honorable où je me suis placé moi-même, pour me réfugier en Macédoine.

« Il me serait glorieux, Archias, de conserver ma vie, si je la devais au Pirée, à cette trirème que j'ai donnée à la république, à ce rempart que j'ai fait élever à mes frais, à la tribu de Pandion pour laquelle j'ai fait volontairement les dépenses des spectacles, à Solon, à Dracon, à la Liberté que j'ai fait monter sur la tribune, au peuple d'Athènes affranchi de ses tyrans, à ces décrets militaires, à ces lois triérarchiques que j'ai fait rendre, à la valeur de nos ancêtres, à leurs trophées, à la bienveillance de mes concitoyens, qui, plus d'une fois, m'ont décerné des couronnes ; enfin, à la puissance des Grecs, sur le salut desquels j'ai veillé jusqu'à ce moment. S'il fallait devoir la vie à la pitié, quelque humiliante que fût cette condition, je la supporterais néanmoins, si cette pitié était celle de mes concitoyens dont j'ai brisé les fers, ou des pères dont j'ai marié les filles de mes propres deniers, ou des amis dont j'ai payé des dettes que le malheur leur avait fait contracter.

Mais puisque ni le commandement des îles, ni l'empire de la mer n'ont pu me sauver, ce sera à ce Neptune, à son autel, aux lois de la religion que je demanderai la vie : et si Neptune ne peut empêcher qu'on ne viole l'asile de son temple, s'il ne rougit pas de livrer Démosthène à Archias, je mourrai, et l'on ne me verra point ramper devant Antipater, et l'adorer comme un dieu. Je pourrais, je le sais, trouver auprès des Macédoniens une amitié plus constante que celle des Athéniens ; je pourrais partager aujourd'hui votre heureuse fortune, si je voulais me ranger dans la classe d'un Callimédon, d'un Pythéas et d'un Démade. Je pourrais, quoique bien tard, changer mon caractère, si je ne déshonorais pas Codrus et les filles d'Erectée. Mais je n'imiterai pas l'inconstance de la fortune qui nous

trahit. La mort est un asile assuré où l'on est à l'abri du déshonneur. En ce moment, Archias, je ne ferai point rougir Athènes, en me courbant volontairement sous le joug de l'esclavage, en abandonnant la liberté, le plus bel ornement de mon tombeau.

Tu dois te souvenir de ces vers pleins de noblesse, d'un poète tragique :

Elle tombe, et, tombant range ses vêtements.

Dernier trait de pudeur même aux derniers moments ¹.

C'est une jeune fille qui se conduit ainsi ; et l'on croit que Démosthène a oublié les sublimes discours de Xénocrate et de Platon sur l'immortalité de l'âme, au point de préférer à une mort honorable une vie déshonorée » ? Il lui échappa ensuite quelques traits amers contre ceux qui s'enorgueillissent de leurs heureux succès. Mais qu'ai-je besoin d'en dire davantage ? Je le priai et le menaçai tour-à-tour, mêlant la douceur à la sévérité. « Je serais touché de tes menaces, me dit-il, si j'étais Archias. Grand dieux, pardonnez à Démosthène de n'être pas né pour s'abaisser jusqu'à la lâcheté » !

A partir de ce moment je ne songeai plus qu'à employer la violence pour l'arracher du temple. Il s'en aperçut, et il me dit en souriant, les yeux fixés vers le dieu : « Il me semble qu'Archias ne connaisse d'autre rempart qui puisse mettre l'âme des humains à l'abri de toute violence, que les armes, les vaisseaux, les camps et les forteresses. Il méprise mes préparatifs, dont cependant ni les Illyriens, ni les Triballiens, ni les Macédoniens ne pourraient triompher. Ils sont plus sûrs encore que cette forteresse de bois dans laquelle Apollon nous ordonnait de nous renfermer en la déclarant imprenable. C'est avec cette précaution que j'ai gouverné ma république sans crainte, et que je n'ai jamais redouté les Macédoniens. Peu m'importaient alors les menaces d'Euctémon, d'Aristogiton, de Pythéas, de Callimédon, de Philippe ; et peu m'important aujourd'hui celles d'Archias.

» Ne portez pas la main sur ma personne, ajouta-t-il. Je ne veux pas, autant qu'il dépendra de moi, que ce temple éprouve aucune profanation. Je vous suivrai, sans résistance, après que j'aurai adoré le dieu ». Je me flai sur cette promesse. Je le

¹ Euripide, *Hécube*. Ces deux vers sont de la Fontaine qui les a imités d'Euripide dans *les Filles de Minée*.

vis un instant après approcher sa main de sa bouche ; je crus que c'était pour saluer le dieu.

ANTIPATER. — Et qu'était-ce donc ?

ARCHIAS. — Nous découvrîmes depuis, par un esclave que nous mîmes à la torture, que depuis longtemps il portait sur lui du poison¹, afin de pouvoir quitter la vie sans perdre sa liberté. En effet, il n'avait pas encore franchi le seuil de la porte du temple, que tournant ses regards vers moi : « Archias, me dit-il, emmène ce corps à Antipater ; mais tu n'emmèneras pas Démosthène. Non, j'en jure par les... Il me sembla qu'il allait ajouter « par les héros de Marathon. » Il nous dit adieu, et à l'instant même il expira. Telle est, ô roi, le résultat de l'assaut que nous avons donné à Démosthène.

ANTIPATER. — Que cette conduite est bien digne de Démosthène ! Que j'admire son âme invincible, et que j'envie son bonheur ! Quelle noble résolution ! Quelle prévoyance vraiment républicaine, de porter toujours dans sa main le gage de sa liberté. Ce grand homme n'est donc plus ! il est allé jouir de l'immortalité dans ces îles fortunées, que l'on dit habitées par les héros, ou plutôt son âme a pris son essor vers le ciel, séjour des âmes vertueuses ; et là, comme un génie bienfaisant, il doit être placé auprès du trône de Jupiter libérateur. Pour nous, renvoyons ses cendres à Athènes : son tombeau sera pour cette terre un monument plus glorieux que celui des guerriers qui périrent aux champs de Marathon.

¹ On a beaucoup varié sur la manière dont Démosthène s'est empoisonné. Les uns prétendent qu'il suça une plume à écrire, dans laquelle il conservait du poison ; d'autres veulent qu'il ait sucé son anneau qui était empoisonné.

L'ASSEMBLÉE DES DIEUX

JUPITER, MERCURE ET MOMUS.

JUPITER. — Dieux, cessez de murmurer ainsi, de vous rassembler dans les angles de cette salle, de vous parler à l'oreille les uns aux autres, et ne témoignez plus de mécontentement, si plusieurs d'entre vous partagent nos festins quoiqu'ils n'en soient pas dignes. C'est pour ce sujet même que j'ai convoqué l'assemblée. Que chacun de vous mette son opinion au jour, et se porte accusateur, s'il le juge à propos. Toi, Mercure, fais la proclamation ordonnée par les lois.

MERCURE. — Silence, écoutez. Quel est celui des dieux, d'un âge compétent ¹, et auxquels les lois le permettent, qui veut haranguer ? La délibération a pour objet les nouveaux citoyens ² et les étrangers.

MOMUS. — C'est moi, Jupiter ; c'est Momus, si tu veux lui permettre de parler.

¹ Les lois d'Athènes ne permettaient de haranguer le peuple sur les matières publiques, qu'aux citoyens qui avaient atteint l'âge de cinquante ans.

² Les étrangers qui transportaient leur domicile à Athènes, étaient appelés *météques* ; ils ne participaient point à tous les privilèges des véritables citoyens, c'est-à-dire de ceux qui étaient nés d'un père athénien, et d'une mère athénienne. Ils étaient obligés de payer chaque année un impôt qui consistait dans la sixième partie de leur revenu ; faute de payer ce droit ils étaient vendus comme esclaves. De plus les *météques* ne recevaient dans les distributions publiques que la moitié de ce qui revenait à chaque Athénien.

JUPITER. — La proclamation du héraut t'en donne le droit, et tu n'as pas besoin de ma permission.

MOMUS. — Je dirai donc que plusieurs d'entre nous, qu'il n'aurait pas fallu tirer du rang des humains pour en faire des dieux, se conduisent d'une manière tout-à-fait étrange. Ils s'imaginent ne faire aucun acte de puissance et d'autorité, à moins que d'introduire ici leurs serviteurs et leurs valets pour les rendre nos égaux. Permets-moi, je te prie, Jupiter, de parler avec pleine franchise ; sans cela je ne puis rien dire¹. Tout le monde sait de quelle liberté j'use dans mes discours ; je ne sais rien taire de ce qui n'est pas dans l'ordre ; je reprends tout, je dis publiquement mon opinion, et ni la crainte, ni le respect ne me font déguiser ma façon de penser. Aussi le plus grand nombre me regarde comme un censeur importun, dont le caractère est enclin à la calomnie, et l'on m'appelle l'accusateur public. Mais puisque la proclamation me donne le droit de parler, et que Jupiter me permet de m'exprimer librement, je vais le faire, sans rien déguiser.

Plusieurs d'entre nous, comme je le disais, non contents d'être admis dans nos assemblées, de participer à nos honneurs et de partager notre banquet, quoiqu'ils soient à moitié mortels ont amené à leur suite dans les cieux, une foule de valets et de danseurs ; ils les ont fait inscrire frauduleusement au rang des dieux. Aujourd'hui ces étrangers ont part aux distributions et aux sacrifices, sans avoir payé le tribut auquel sont soumis les nouveaux citoyens.

JUPITER. — Point d'énigmes, Momus ; parle clairement et sans ambiguïté ; ajoute même le nom des coupables. La manière dont tu t'exprimes en ce moment, est trop vague : l'on peut appliquer indifféremment tes reproches, tantôt à celui-ci, tantôt à cet autre. Un orateur qui fait profession de franchise, ne doit jamais craindre de tout dire.

MOMUS. — Fort bien, Jupiter, tu as raison de m'exciter à parler avec pleine liberté : tu montres en cela un caractère noble et vraiment royal. Je vais donc nommer sans ménagement ceux que j'accuse. Et d'abord, parlons de ce Bacchus, de ce plaisant dieu à moitié homme, qui n'est pas même Grec du côté de sa mère, petite-fille d'un

¹ Cette phrase est empruntée et parodiée de Démosthène. *Premier discours contre Aristogilon.*

certain Cadmus, marchand de la Syrophénicie. Puisqu'on l'a jugé digne de l'immortalité, je ne dirai rien de ses mœurs, de la bandelette qui retient ses cheveux, de son ivresse, de sa démarche chancelante : vous voyez tous, je pense, à quel point il est efféminé, toujours agité d'une espèce de fureur, et exhalant, dès le matin, l'odeur du vin pur. Il a introduit parmi nous une tribu toute entière, et il ne vient ici qu'en trainant à sa suite un chœur de danse. Il a fait autant de dieux, de Pan, de Silène, de ses Satyres, hommes rustiques et chevriers pour la plupart, qui ne marchent que par sauts et par bonds, et dont la figure est tout-à-fait étrange. L'un d'eux a des cornes au front ; ses jambes et ses cuisses sont celles d'une chèvre, et la longueur de sa barbe le fait ressembler à un bouc. L'autre est un petit vieillard chauve, dont le nez est camus. Il est presque toujours monté sur un âne : ce personnage nous vient de Lydie. A l'égard des Satyres, ils ont de longues oreilles droites, le front chauve et armé de cornes semblables à celles des chevreaux nouvellement nés. Ils sont Phrygiens, et ont tous une queue au derrière. Vous voyez quels sont les dieux que le brave Bacchus nous a créés.

D'après cela nous serions étonnés du mépris que les hommes ont pour nous, lorsqu'ils voient des dieux si ridicules et d'une figure si monstrueuse ? Je ne parle point encore de deux femmes qu'il a amenées ici avec lui, d'une Ariane sa concubine, dont il a placé la couronne parmi les astres, ni d'une certaine Erigone, fille d'Icarius, paysan de l'Attique. Mais ce qu'il y a de ridicule, c'est qu'il a introduit parmi nous le chien de cette Erigone, de peur que la jeune fille n'eût le chagrin de ne pas avoir avec elle dans les cieux ce fidèle compagnon de son enfance, qu'elle aimait avec tant de tendresse. Une telle conduite n'est-elle pas un outrage, ou plutôt n'est-ce pas le comble de la folie et du ridicule ? Écoutez à présent ce que j'ai à dire des autres.

JUPITER. — Songe à ne rien dire, Momus, contre Esculape et contre Hercule : je vois où t'emporte la chaleur du discours. Ceux-ci ont du moins des talents précieux. L'un guérit les mortels et leur rend la santé, il en vaut à lui seul beaucoup d'autres ¹. Hercule est mon fils, et c'est par de nombreux travaux qu'il s'est acquis l'immortalité. Garde-toi donc de leur intenter aucune accusation.

¹ Allusion à ce vers d'Homère, *Iliade*, liv. XI, v. 514. « Un médecin vaut lui seul une foule de guerriers. »

MOMUS. — Et bien, par égard pour toi, Jupiter, je n'en parlerai pas. J'aurais cependant beaucoup à dire sur leur compte; et, sans parler d'autre chose, d'où viennent ces marques de brûlure qu'ils portent encore? Mais s'il m'était permis d'user de ma franchise envers toi-même, Jupiter, j'aurais plus d'un reproche à te faire.

JUPITER. — Envers moi? Rien ne t'est plus permis. Tu vas peut-être m'accuser d'être un étranger dans le ciel?

MOMUS. — On le dit en Crète, et qui plus est, on y montre ton tombeau. Mais je n'en crois, ni les Crétois, ni les habitants d'Ægium en Achaïe, lesquels prétendent que tu es un enfant supposé. Quoi qu'il en soit, je passe aux objets que je crois devoir te reprocher. L'origine de tous nos abus, la cause principale pour laquelle nous voyons aujourd'hui notre assemblée remplie de dieux illégitimes, vient de toi-même, Jupiter, et de ton commerce avec les mortelles, auprès desquelles tu ne cesses de descendre, tantôt sous une forme, tantôt sous une autre. Que d'inquiétudes nous ont causées tes métamorphoses! Souvent, lorsque tu étais un taureau, nous avons craint qu'on ne te prit pour t'immoler à tes propres autels; ou, quand tu étais changé en or, qu'un ouvrier ne te fit fondre au creuset, et que notre Jupiter, sous ses mains, ne devînt un collier, un bracelet, ou des pendants d'oreilles. Cependant tu as rempli le ciel d'une foule de demi-dieux; car je ne puis leur donner d'autre nom. Mais ce qu'il y a de plus risible, c'est d'apprendre, tout à coup, qu'Hercule est au rang des immortels, tandis qu'Eurysthée, sous les ordres duquel il fléchissait, n'est qu'au rang des morts; et de voir le temple de l'esclave s'élever à côté du tombeau de son maître. C'est ainsi que Bacchus est adoré dans Thèbes, tandis que ses cousins Penthée, Actéon et Léarque, sont les plus infortunés des humains.

Du moment où, par ton commerce avec les femmes, tu as ouvert à de pareilles divinités les portes de l'Olympe, tous les dieux ont voulu t'imiter; et non seulement les dieux, mais (ô comble de l'indécence!), les déesses elles-mêmes. Eh! qui ne connaît pas Anchise, Tithon, Endymion, Jasion¹ et mille autres? Ces abus sont si multipliés, que ne pouvant les dévoiler tous, je crois devoir n'en plus parler.

¹ Jasion fut aimé de Cérès, qui lui accorda ses faveurs dans un sillon de blé. Jupiter le découvrit, et tua le malheureux Jasion d'un coup de foudre. Homère, *Odyssée*, liv. V, v. 125 et suivants.

JUPITER. — Momus, prends garde à ne rien dire contre mon Ganymède ; ou je me fâcherais, si tu allais mortifier cet aimable enfant par quelque reproche sur sa famille.

MOMUS. — Faut-il aussi ne rien dire de l'Aigle, qui, s'imaginant être un dieu, est venu se loger dans les cieux, se place sur ton sceptre, et fait, ou peu s'en faut, son aire sur ta tête ? Je n'en parlerai pas par égard pour Ganymède. Mais cet Atis, Jupiter, ce Corybas ¹, ce Sabazius ², d'où sont-ils tombés au milieu de nous ? Quel est ce Mède Mithrès, avec sa candye ³ et sa tiare ? Il sait si peu parler Grec, qu'il ne comprend pas même ce qu'on lui dit quand on lui porte une santé. En conséquence, les Scythes et les Gètes, voyant avec quelle facilité on a reçu ceux-ci, nous oublient au point de s'attribuer à eux-mêmes le droit de donner l'immortalité. Ils mettent au rang des dieux qui il leur plaît. C'est ainsi qu'ils ont fait inscrire frauduleusement sur nos registres leur Zamolxis, un esclave qui se trouve ici je ne sais trop pourquoi.

Ces apothéoses, ô dieux ! seraient peut-être encore tolérables. Mais toi, Egyptien à visage de chien, revêtu de ton sarrot de lin, qui es-tu ; et comment, avec cet aboiement, peux-tu prétendre à la divinité ? Que nous veut ce taureau de Memphis tout bigarré de taches ? Cependant on l'adore, il a des prêtres, il rend des oracles. J'aurais honte de vous parler des Ibis, des Singes, des Boucs et de mille autres dieux encore plus ridicules, dont les Egyptiens ont rempli le ciel, je ne sais comment ; et je m'étonne, ô dieux, que vous puissiez souffrir qu'on leur rende des honneurs égaux aux vôtres, et souvent encore de plus grands. Mais toi, Jupiter, de quel œil vois-tu ces cornes de bélier qu'ils t'ont plantées sur le front ?

JUPITER. — Ce que tu dis ici du culte des Égyptiens, est sans doute bien honteux ; cependant, Momus, leur religion est remplie d'emblèmes, et l'on ne doit pas absolument s'en moquer lorsqu'on n'est pas initié dans leurs mystères.

MOMUS. — Il est bien nécessaire, en effet, de connaître les Mystères, pour savoir que les dieux sont des dieux, et qu'un cynocéphale n'est qu'un cynocéphale.

¹ Fils d'Iasion et de Cérés. Il fut l'instituteur des Corybantes, prêtres de Cybèle et de Bacchus.

² Diodore de Sicile et plusieurs Mythologues prennent *Sabazius* pour le même que *Bacchus* ; c'était le nom que lui donnaient les Thraces.

³ La candye est le nom de la robe des Perses.

JUPITER. — Laisse-là, te dis-je, le culte des Égyptiens ; nous examinerons cet objet une autre fois, lorsque j'en aurai le loisir. Parle des autres dieux.

MOMUS. — Ce sera de Trophonius, et surtout d'Amphiloque. Je suis indigné de voir ce fils d'un scélérat, d'un matricide, rendre en Cilicie des oracles menteurs, et tromper les pauvres humains pour deux oboles. Tu n'es plus, Apollon, le seul prophète célèbre. Aujourd'hui, tout autel, toute pierre arrosée d'huile ¹ ou couronnée de fleurs annonce l'avenir, dès qu'elle a trouvé un imposteur (et il en est tant !) qui lui serve de prophète. Déjà la statue de Polydamas à Olympie guérit de la fièvre, celle de Théagène de Thase a la même vertu. Dans Ilion on sacrifie à Hector, et vis-à-vis, en Chersonnèse, on rend les mêmes honneurs à Protésilas. Enfin depuis que nous sommes devenus si nombreux, les parjures et les sacrilèges se sont multipliés, les humains nous méprisent entièrement ; et ils ont raison.

Voilà ce que j'avais à dire sur ces dieux illégitimes, inscrits mal à propos sur nos registres. Mais quels sont ces noms étrangers que j'entends prononcer tous les jours, dont les objets ne sont point parmi nous, et ne peuvent pas même subsister ? En vérité, Jupiter, je ne puis m'empêcher d'en rire, et de me demander, où donc est cette *Vertu* dont on parle si souvent ? Qu'est-ce que la *Nature*, le *Destin*, la *Fortune*, mots illusoire et vides de sens, inventés par quelques hommes imbéciles, appelés philosophes ? Cependant ces noms, quoique formés au hasard, imposent tellement au stupide vulgaire, qu'aucun homme aujourd'hui ne veut nous offrir de sacrifices, bien persuadé que quand il nous immolerait des hécatombes entières, la *Fortune* n'accomplira pas moins les arrêts du *Destin*, et que rien ne peut le dérober au sort qu'en naissant lui a filé la *Parque*. Je te demanderais volontiers, Jupiter, si tu as vu quelque part la *Vertu*, la *Nature*, le *Destin* ; car je ne doute pas que tu n'entendes souvent prononcer ces mots dans les disputes des philosophes ; et à la manière dont ils crient, il faudrait que tu fusses bien sourd pour ne pas les avoir entendus. J'en pourrais dire encore bien davantage ; mais je m'arrête, car je vois que mes discours offensent ici beaucoup de personnes. Déjà plusieurs me sifflent, et ceux-là surtout dont ma franchise a repris les défauts.

¹ Il désigne la colonne d'un tombeau. Les anciens avaient coutume d'y répandre les parfums et de la couronner de fleurs.

Pour terminer cette séance, je vais, si tu le permets, Jupiter, faire la lecture d'un décret tendant à réformer nos abus : il est tout rédigé.

JUPITER. — Lis ton décret, j'y consens; aussi bien, tes reproches ne sont pas tout à fait sans fondement. Il faut arrêter le cours de ces abus, de peur qu'ils n'augmentent davantage.

DÉCRET,

Sous d'heureux auspices.

« L'ASSEMBLÉE légitimement convoquée le septième jour du mois, Jupiter étant prytane ¹; Neptune proèdre ²; et Apollon Epistate ³; Momus, fils de la Nuit, faisant les fonctions de greffier, le Sommeil a dit :

« Attendu qu'un nombre considérable d'étrangers, soit Grecs, soit Barbares, indignes de partager avec nous le droit de citoyens du ciel, ont fait frauduleusement inscrire leurs noms parmi ceux des dieux, et se faisant passer pour des divinités, ont tellement rempli l'Olympe, que le banquet céleste n'est plus qu'une cohue tumultueuse, qu'un assemblage confus de gens qui parlent mille jargons divers : attendu que l'ambrosie et le nectar, épuisés par cette multitude de convives,

¹ Les Prytanes, chez les Athéniens, étaient des magistrats qui convoquaient et présidaient le Sénat des Cinq cents, et l'assemblée du peuple. Ils étaient au nombre de cinquante. Chaque tribu les fournissait à son tour, et présidait pendant un mois. C'étaient les prytanes qui faisaient venir le peuple au suffrage : ils avaient à côté d'eux une urne, et ils présentaient la petite pierre de suffrage à chaque citoyen à mesure que le peuple s'avavançait.

² Les proèdres étaient de deux sortes ; les uns tirés du corps des prytanes ; les autres, dont il est ici question, tirés au sort parmi les neuf tribus qui ne présidaient point. Chaque tribu en fournissait un. Ils délibéraient avec les prytanes, dont ils rendaient l'avis au peuple par le ministère du héraut. Leur magistrature commençait et finissait avec l'assemblée.

³ L'Epistate tirait au sort les neuf proèdres dont nous avons parlé ci-dessus et ensuite de ces neufs proèdres, il tirait un nouvel épistate, auquel il remettait les affaires. Les fonctions de celui-ci consistaient à introduire les causes, et à veiller à ce que tout se passât suivant les lois. Elles finissaient, comme celles des proèdres, avec l'assemblée. Mais à l'assemblée suivante, il élisait les proèdres et le nouvel épistate. Il y avait encore un autre Epistate qui était tiré du Sénat des Cinq cents ; il avait une autorité considérable. Les clefs de la citadelle, le sceau et le trésor de la république lui étaient confiés ; mais sa magistrature ne durait qu'un jour.

nous manquent au point de valoir à présent une mine la cotyle ; attendu enfin, que ces nouveaux venus ont poussé l'insolence jusqu'à usurper la place des dieux anciens et véritables, qu'ils prétendent, contre toutes les lois de la patrie, s'asseoir au premier rang, et se faire rendre par toute la terre les premiers hommages :

« Il a été arrêté par le sénat et par le peuple, qu'il serait convoqué une nouvelle assemblée dans l'Olympe au solstice d'hiver, et que l'on élirait sept examinateurs, choisis parmi les dieux parfaits ; trois de l'ancien sénat du temps de Saturne, et quatre des douze dieux, du nombre desquels sera Jupiter. Ces examinateurs ne prendront séance qu'après avoir prêté le serment requis par la loi, et juré par le Styx. Mercure, par une proclamation, avertira tous ceux qui prétendent avoir droit de former le conseil des dieux, de se réunir. Ils ne viendront qu'accompagnés de témoins qui prêteront serment, et avec leurs titres de famille. Alors ils se présenteront, tour-à-tour, devant les examinateurs, qui les déclareront immortels, ou les renverront dans leurs tombeaux et dans la case qu'occupent leurs ancêtres. Si par la suite, quelqu'un de ceux que les examinateurs auront rejetés, est convaincu de chercher à remonter dans les cieux, il sera précipité dans le Tartare.

« De plus, chaque Divinité ne se mêlera que ne son emploi. Minerve n'exercera plus la médecine, Esculape ne prédira plus l'avenir. Apollon ne fera point à lui seul tant de métiers différents ; mais il sera contraint de choisir, entre la divination, la musique, et la médecine,

« Il sera enjoint aux philosophes de ne plus inventer des noms vides de sens, et de ne pas déraisonner sur ce qu'ils n'entendent pas.

« Les temples, les autels dédiés à des divinités jugées indignes de ce titre, ne leur appartiendront plus ; leurs images en seront enlevées, et à leur place on mettra les statues de Jupiter, de Junon, d'Apollon, ou de quelque autre dieu. Cependant leur ville pourra leur ériger un tombeau, sur lequel, au lieu d'autel, on placera une colonne. Si quelqu'un refuse d'obéir à la proclamation, et ne veut point se présenter devant les examinateurs, il sera condamné par défaut. »

Tel est le décret que j'ai à vous proposer.

JUPITER. — Il est très juste, Momus. Que tous ceux qui l'approuvent lèvent la main : ou plutôt, que dès ce moment il soit exécuté : car je vois ici beaucoup de personnes qui ne lui don-

neraient pas leur suffrage. Vous pouvez à présent vous retirer, vous reviendrez lorsque Mercure aura fait la proclamation. Que chacun ait soin d'apporter avec lui ses attributs et les preuves les plus claires de sa divinité ; qu'il déclare les noms de ses père et mère, quelle est sa tribu, sa patrie, et comment il est devenu dieu. Quiconque ne pourra pas fournir ses preuves, sera dégradé, et les examinateurs n'auront aucun égard s'il possède un vaste temple sur la terre, et s'il passe pour un dieu dans l'esprit des humains.

ÉLOGE DE LA MOUCHE

La mouche n'est pas le moindre des volatiles, si on la compare aux moucheron, aux cousins et aux petits insectes ailés : elle les surpasse, au contraire, autant qu'elle-même le cède à l'abeille. Elle n'a pas, comme les autres habitants de l'air, le corps revêtu de plumes, dont les plus longues servent à voler ; mais ses ailes, semblables à celles des sauterelles, des cigales et des abeilles, sont formées d'une pellicule qui, par sa délicatesse, l'emporte sur la plume des oiseaux, autant qu'un vêtement des Indes surpasse par sa finesse et son moëlleux, les étoffes de la Grèce. Elles brillent, comme les plumes du paon, des plus riches couleurs ; et l'on est émerveillé de leur beauté, lorsqu'on les considère avec attention, au moment où la mouche les déploie au soleil.

Son vol n'est pas, comme celui de la chauve-souris, un battement d'ailes continuel ; elle ne s'élance pas comme la sauterelle ; elle ne fait point entendre en volant, comme la guêpe, un sifflement désagréable ; mais elle plane avec grâce dans la région de l'air à laquelle elle peut s'élever. Elle a encore cet avantage qu'elle chante en volant, et ne reste pas dans le silence. Ce chant n'a rien du bruit insupportable que fait le moucheron, ni du bourdonnement de l'abeille, ni du frémissement terrible et menaçant de la guêpe. Elle surpasse tous ces bruits par sa douceur, autant que la flûte l'emporte sur la trompette et la cymbale.

Si vous examinez sa structure, sa tête est jointe à son col par un filament très délié ; elle se meut en tout sens avec facilité, et n'est point fixée, comme dans la sauterelle, avec le reste du corps. Ses yeux sont saillants et d'une matière solide, qui approche de celle de la corne. De sa poitrine naissent ses pieds, qui ne sont point étranglés comme ceux de la guêpe ; son ventre a de l'ampleur, et semble protégé par une cuirasse

composée de larges ceintures, et recouverte d'écailles. Elle se venge, non avec l'extrémité du derrière, comme la guêpe et l'abeille, mais avec la bouche et la trompe dont elle est armée comme les éléphants, et avec laquelle elle prend sa nourriture, saisit les objets, et s'y attache. L'extrémité de cette trompe est une espèce de cotylédon ; il en sort une dent, dont elle se sert pour piquer et se rassasier de sang. Elle boit aussi du lait, mais elle préfère le sang ; et la pique qu'elle fait n'est pas bien douloureuse. Elle a six pieds, mais elle ne marche que sur les quatre premiers ; les deux pieds postérieurs lui servent de mains. Souvent on la voit marcher sur ses quatre pieds, tenant dans ses mains un peu de nourriture, qu'elle soulève à la manière des hommes, et comme nous avons coutume de le faire.

Elle ne naît pas telle que nous la voyons ; c'est d'abord un ver éclos du cadavre d'un homme ou d'un animal. Peu à peu il lui vient des pieds, il lui pousse des ailes, et d'un reptile, il sort un habitant des airs. Bientôt après elle conçoit le fruit de ses amours, et donne la vie à un ver, qui deviendra mouche à son tour. Elle vit avec les humains, se nourrit de leurs aliments, se place sur leur table, et goûte à tous les mets, excepté à l'huile : cette boisson lui est mortelle. Quelle que soit la brièveté de sa destinée (car la nature ne lui accorde qu'un petit nombre de jours), elle se plaît principalement à la lumière la plus vive, elle n'habite que les lieux éclairés. La nuit elle garde le repos, elle ne vole plus, elle ne chante point ; mais tapie dans quelque coin, elle y reste sans mouvement.

Pour faire l'éloge de son intelligence, il me suffit de dire qu'elle sait éviter les pièges que lui tend l'araignée, sa plus cruelle ennemie. En vain celle-ci se place en embuscade ; la mouche la voit, elle l'observe : les yeux fixés sur l'araignée, elle détourne à propos l'essor de son vol, pour ne point tomber dans les filets et entre les pattes de cette bête cruelle. A l'égard de sa force et de son courage, ce n'est point à moi qu'il appartient d'en parler. Ce tableau ne convient qu'au plus pompeux des poètes, à Homère, qui, voulant faire l'éloge d'un de ses plus grands héros, au lieu de le comparer à un lion, à une panthère, ou à un sanglier, met son intrépidité et la constance de ses efforts, en parallèle avec l'audace de la mouche ; car le poète attribue à cet insecte de l'audace, et non de l'impudence. On veut en vain la chasser, dit-il ; elle n'abandonne pas sa proie ; elle y revient et lui fait de nouvelles morsures. Homère aime tant les mouches, et se plaît tellement à faire leur éloge,

que ce n'est pas une seule fois, ni en peu de mots qu'il en parle : il en fait souvent mention, et semble les regarder comme un des ornements de sa poésie. Ici il en représente un essaim qui vole autour des vases remplis de lait; ailleurs ¹, lorsque Minerve a détourné la flèche qui menaçait Ménélas, et qui allait le frapper à un endroit mortel, il la compare à une mère qui prend soin de son enfant endormi; et il a soin de faire entrer la mouche dans sa comparaison ². Enfin il donne aux mouches l'épithète la plus honorable, il les appelle *harmonieuses* ³, et nomme leur essaim *une nation*.

La mouche, en effet, a tant de forces en partage, que tout ce qu'elle mord, elle le blesse. Sa morsure ne pénètre pas seulement la peau de l'homme, mais celle du cheval et du bœuf. Elle tourmente l'éléphant, en s'insinuant dans ses rides; elle le blesse avec sa trompe autant qu'il est en son pouvoir. Elle use dans ses amours de la liberté la plus parfaite; le mâle n'est pas réduit, comme le coq, à descendre de dessus sa femelle aussitôt qu'il l'a montée, mais il reste longtemps uni à son épouse; celle-ci le porte sur son dos, et souvent s'envole avec lui, sans que leur union en soit interrompue. Lors même qu'on lui a coupé la tête, le reste de son corps vit et respire encore longtemps.

Mais le plus précieux avantage dont l'aît douée la nature, est celui dont je vais parler. Il me semble que Platon, en écrivant sur l'immortalité de l'âme, avait observé que lorsque la mouche est morte, si on jette sur elle un peu de cendre, elle ressuscite à l'instant, reçoit une nouvelle naissance, et recommence une seconde vie. Aussi tout le monde est persuadé que l'âme des mouches est immortelle, et que si elle s'éloigne de son corps pour quelques moments, elle y revient bientôt après, le reconnaît, le ranime, et lui fait prendre sa volée. Enfin elle nous rend vraisemblable la fable d'Hermotime de Clazomène, qui disait, que souvent son âme le quittait, et voyageait seule; qu'ensuite elle revenait, rentrait dans son corps, et ressuscitait Hermotime.

La mouche est, il est vrai, paresseuse; elle recueille le fruit du travail des autres; mais partout elle trouve une table abondante. C'est pour elle que l'on trait les chèvres: pour elle, aussi bien que pour les humains, l'abeille épuise son in-

¹ *Iliade*, liv. II, v. 469 et suivants,

² *Iliade*, liv. IV, v. 130.

³ *Iliade*, liv. II, v. 469.

dustrie. Les cuisiniers assaisonnent leurs mets pour elle, elle y goûte même avant les rois, et se promène sur leur table ; elle vit avec eux et partage tous leurs plaisirs.

Elle ne place point son nid dans un lieu particulier ; mais errante dans son vol, à l'exemple des Scythes, partout où la nuit la surprend, elle y fait sa demeure et s'y repose. Elle reste sans mouvement dans les ténèbres, comme je l'ai déjà dit ; elle ne veut point dérober la vue de ses actions, et ne croit pas devoir faire alors ce qu'elle rougirait de faire en plein jour.

La fable nous apprend que la mouche était autrefois une femme d'une beauté ravissante, mais un peu babillarde ; d'ailleurs musicienne et chanteuse agréable. Elle devint rivale de la Lune, et fut, ainsi que cette déesse, amoureuse d'Endymion. Comme elle se plaisait à réveiller ce beau jeune homme, en chantant sans cesse à ses oreilles, en lui contant mille sonnettes ; en lui parlant de ses amours, Endymion se fâcha, et la Lune irritée, la métamorphosa en mouche. De là vient qu'elle ne veut laisser dormir personne ; le souvenir de son Endymion, lui fait rechercher les beaux dormeurs, et surtout les jeunes gens qui ont comme lui la peau délicate. On ne doit pas attribuer sa piqure et l'avidité qu'elle montre pour le sang, à la barbarie de son caractère ; c'est au contraire, une preuve de l'excès de sa tendresse, et de l'amour qu'elle a pour les hommes : elle cherche en cela une douce jouissance, et cueille la fleur de la beauté.

Il y eut chez les anciens une femme qui portait le nom de *Mouche* ; elle excellait dans la poésie, et était aussi belle que remplie de talents. Une autre mouche fut une des plus illustres courtisanes d'Athènes. Le poète comique ¹ a dit à son sujet :

La mouche l'a piqué jusques au fond du cœur.

Ainsi la Muse de la comédie n'a pas dédaigné d'employer ce nom, et de le produire sur la scène ; nos pères ne se sont point fait un scrupule d'appeler ainsi leurs filles. Mais, il y a mieux, la tragédie parle de la mouche avec le plus grand éloge en ces vers :

Quoi ! la mouche pourra, d'un courage invincible,
Fondre sur les humains pour s'enivrer de sang.
Et des guerriers craindront le fer étincelant ²,

J'aurais encore beaucoup à dire de la mouche, et de la fille

¹ Aristophane.

² On ignore de quel poète sont ces vers.

de Pythagore¹, si son histoire n'était connue de tout le monde.

Il est une autre espèce de grandes mouches. Le peuple les appelle *mouches militaires*, et quelques personnes leur donnent le nom de *chien* ; elles font entendre un bourdonnement effrayant ; leur vol est rapide ; elle jouissent d'une très longue vie, et passent l'hiver sans prendre de nourriture, cachées dans quelque coin du plancher. Ce qui mérite le plus d'être admiré en elles, c'est qu'elles remplissent tour-à-tour les fonctions de mâle et de femelle, et qu'elles couvrent après avoir été couvertes. Ainsi, comme le fils de Mercure et de Vénus, elles réunissent un double sexe et une double beaulé. Je pourrais ajouter encore bien des traits à son éloge ; mais je borne ici mon discours, de peur de paraître vouloir, comme le dit un proverbe, *faire d'une mouche un éléphant*.

¹ Pythagore eut une fille nommée *Mouche*.

ÉLOGE DE LA PATRIE ¹

*Rien n'est plus doux que la patrie*², dit-on communément. Eh quoi ! serait-ce, en effet, ce qu'il y a de plus doux, tandis que quelque autre chose serait plus respectable et plus sacrée ? Cependant tous les objets du respect et de la vénération des hommes ne sont tels qu'à cause de la patrie, qui nous donna la naissance, la nourriture et l'éducation. On peut admirer la grandeur, la beauté, la magnificence des autres villes, mais on ne chérit que celle où l'on a reçu le jour ; et de tous les voyageurs qu'entraîne le plaisir de voir ailleurs un spectacle agréable, il n'en est aucun qui se laisse séduire par les merveilles qu'il trouve chez les autres peuples au point d'oublier entièrement le lieu de sa naissance.

Quiconque se fait gloire d'être citoyen d'une ville fortunée, ignore, ce me semble, quel est le véritable hommage que l'on doit rendre à sa patrie. Un tel homme fait voir qu'il serait fâché que le ciel l'eût fait naître dans des lieux moins célèbres. Pour moi, je pense que c'est au nom même de notre patrie que nous devons nous plaire à rendre hommage. Si l'on veut comparer une ville à une autre, on examinera leur étendue, leur beauté, l'abondance dont elles jouissent : mais s'il faut faire un choix, personne ne préférera la cité la plus brillante à celle où il est né. Il pourra bien souhaiter que sa patrie égale en opulence les villes les plus riches ; mais telle qu'elle est, elle sera toujours l'objet de ses vœux.

Tels sont aussi les sentiments des enfants bien nés, et des bons pères. Un jeune homme vertueux ne témoigne à personne plus de vénération qu'à l'auteur de ses jours ; et celui-ci n'abandonne pas son enfant pour prodiguer sa tendresse à un

¹ *Traité d'une authenticité douteuse.*

² *Odyssée*. Ce vers était passé en proverbe.

étranger. Tous les pères, au contraire, sont tellement enivrés de l'amour de leurs enfants, qu'ils les croient toujours plus beaux, mieux faits, plus ornés de talents et de grâces que tous les autres. Quiconque ne juge point ainsi des siens, n'a pas, à mon avis, les yeux d'un père.

Le nom de notre patrie est, en effet, le premier qui retentit à nos oreilles, celui qui leur devient le plus familier, puisqu'aucun autre ne peut nous être plus connu que celui d'un père. Or, rendre à son père le juste respect que commandent les lois et la nature, c'est rendre à sa patrie les hommages qui lui sont dus. Un père est, en effet, une dépendance de la patrie : il en est de même de nos aïeux, et l'on pourrait ainsi remonter jusqu'aux dieux paternels.

Les dieux eux-mêmes, jettent sur leur patrie un regard de complaisance. Ils ont, comme il est naturel de le penser, les yeux ouverts sur tous les humains, ils regardent comme leur domaine et la terre et les mers ; mais la ville où chacun d'eux prit naissance est plus chère à leur cœur que toutes les autres cités. Celles qui peuvent se vanter d'avoir donné le jour à des dieux, sont plus augustes ; les îles qui furent leur berceau, sont plus sacrées : enfin le culte que l'on croit leur être le plus agréable, est celui qu'on vient leur rendre dans ces lieux chéris. Si le nom de la patrie est honoré par les immortels, combien les humains ne doivent-ils pas lui rendre encore de plus grands hommages ?

N'est-ce pas, en effet, dans sa patrie, que chacun de nous a vu, pour la première fois, le Soleil ? Ce dieu généralement adoré de tous les humains, est encore en particulier le dieu de leur patrie ; sans doute parce que c'est en ce lieu qu'ils ont commencé à jouir du spectacle de la lumière, qu'ils ont articulé les premiers sons, qu'ils ont répété le langage de leurs parents, qu'ils ont appris à connaître les dieux.

Si la patrie dans laquelle le Destin nous a fait naître, est telle que nous ayons besoin d'aller puiser dans une autre ville les connaissances nécessaires à notre éducation, c'est encore à notre patrie que nous sommes redevables de ces connaissances ; puisque sans elle nous n'eussions point connu le nom de cette ville, nous n'eussions pas même su qu'elle existait.

Mais ces sciences, cette instruction que les hommes cherchent à acquérir, c'est encore pour leur patrie qu'ils les acquièrent, afin de se rendre plus utiles à leurs concitoyens ; et s'ils amassent des richesses, c'est pour parvenir aux honneurs, et fournir aux dépenses publiques. Ils ont raison, sans doute ;

car il ne faut pas rester ingrats envers ceux qui nous ont comblés des plus grands bienfaits : et si nous témoignons, comme il est juste, une reconnaissance proportionnée aux services que nous avons reçus, elle doit éclater davantage envers notre patrie. Les villes ont décerné des peines contre les enfants qui se comportent mal à l'égard de leurs parents. Eh ! ne convient-il pas de regarder la patrie comme une tendre mère, de lui payer le prix de notre éducation et de la connaissance qu'elle nous a donnée des lois ?

Jamais on n'a vu d'homme oublier le lieu de sa naissance, au point de n'en plus faire aucun cas lorsqu'il est dans une autre ville. Au contraire, les voyageurs dans leurs disgrâces invoquent souvent le nom de leur patrie, comme le plus grand de tous les biens. Ceux que la fortune favorise, quoique heureux d'ailleurs, croient manquer de ce qui peut contribuer le plus à leur félicité, lorsqu'ils n'habitent pas leur pays natal, et qu'ils vivent en des lieux où ils sont étrangers : ce nom même leur paraît une injure. Vainement ils deviennent illustres par leurs voyages ; vainement ils acquièrent des richesses, obtiennent des honneurs, se font une réputation brillante, entendent célébrer leur savoir ou leur valeur ; on les voit tous se hâter de revenir dans leur patrie. Il semble qu'ils ne puissent trouver ailleurs des yeux plus dignes de contempler leur bonheur : et plus ils ont obtenu de considération chez les autres peuples, plus ils s'empressent de retourner chez leurs concitoyens.

Les jeunes gens eux-mêmes trouvent des charmes dans le séjour de la patrie. Mais les vieillards, dont l'esprit est plus sensé, l'aiment avec plus de tendresse, la désirent avec plus d'ardeur. Le dernier objet de leurs vœux, est de mourir dans le sein de cette patrie, où ils ont commencé à vivre, de confier le dépôt de leur corps à cette terre qui les a nourris, et de partager la sépulture de leurs aïeux. Ils redoutent, comme un malheur affreux, d'être surpris par la mort au milieu d'un voyage, et de reposer dans une terre étrangère.

C'est des habitants d'un pays qu'il faut apprendre combien les véritables citoyens ont d'attachement pour leur patrie. Les étrangers, tels que des enfants illégitimes, changent facilement de séjour ; le nom de patrie, loin de leur être cher, ne leur est pas même connu. Partout où ils espèrent se procurer plus abondamment de quoi satisfaire leurs besoins, ils s'y transportent, et mettent leur félicité dans les plaisirs de leur estomac. Mais ceux pour lesquels la patrie est une véritable mère, ché-

rissent le pays qui les a fait naître, et qui les nourrit ; peu leur importe son peu d'étendue, la rudesse et la maigreur de son sol. S'ils ne peuvent louer sa fertilité, ils ne manqueront pas de matière à leurs éloges. Lorsqu'ils voient d'autres peuples vanter leur vastes prairies émaillées de mille fleurs, ils n'oublient point alors de louer aussi le lieu de leur naissance ; et méprisant les plaines qui nourrissent des chevaux, ils célèbrent le pays qui nourrit de jeunes guerriers.

Oui, tous les hommes s'empressent de retourner dans leur patrie ; jusques à l'insulaire, qui pourrait jouir ailleurs de la félicité. Il refuse l'immortalité qui lui est offerte¹. Il préfère un tombeau dans le lieu de sa naissance ; et la fumée qui s'élève du toit de la maison paternelle² est plus brillante à ses yeux, que le feu qui luit dans un autre pays.

La patrie est pour tous les mortels un bien si précieux, que partout les législateurs ont décerné contre les grands crimes la peine de l'exil, comme la plus terrible. Les législateurs ne sont pas les seuls [qui pensent de cette manière ; les généraux n'ont point une autre opinion, et lorsqu'ils veulent encourager leurs troupes rangées en bataille, ils ne croient pas pouvoir les exhorter plus puissamment à bien faire, qu'en leur disant qu'ils combattent pour leur patrie. Personne à ce discours ne veut se comporter en lâche ; le seul nom de patrie suffit pour faire un héros d'un homme timide.

¹ Ulysse.

² *Odyssée*, liv. I. v. 58.

LES DIPSADES

Les contrées méridionales de la Libye sont un sable profond, une terre brûlée par l'ardeur du soleil, inhabitée dans sa plus grande partie, entièrement stérile. Ce pays n'offre que des plaines immenses, où jamais il ne croît d'herbe ni de verdure; on n'y rencontre pas un arbre, on n'y trouve point d'eau, si ce n'est par hasard quelque reste de pluie, amassé dans le creux des rochers; et cette eau est si épaisse, exhale une odeur si fétide, que l'homme le plus altéré ne saurait en boire. Voilà pourquoi ces lieux sont déserts. Eh ! comment, en effet, habiter ce climat affreux, aride, frappé de la stérilité la plus profonde, dévoré d'une sécheresse extrême, où la chaleur est insupportable, où l'air est embrasé des feux les plus violents, et qu'un sable brûlant, et pour ainsi dire en fusion ¹, rend inaccessible de toutes parts?

Les Garamantes ², peuples voisins, sont les seuls qui pénètrent quelquefois dans ces contrées. Ils sont légèrement vêtus, excellent à la course, habitent sous des tentes, et vivent ordinairement de chasse. Ce n'est qu'aux approches du solstice d'hiver qu'ils commencent à se mettre en campagne; ils attendent que des pluies abondantes tempèrent l'excès de la chaleur, humectent le sable, et lui donnent plus de consistance. Tout leur gibier consiste en des ânes sauvages, des autruches qui courent en volant sans quitter la terre, beaucoup de singes

¹ A la lettre : *bouillonnant*.

² Hérodote, *Melpomène*, peint les Garamantes comme un peuple extrêmement sauvage, qui fuit jusqu'à l'aspect des autres femmes. Selon Pline, les Garamantes sont une horde de voleurs, dont le pays est impraticable; il dit qu'ils ne connaissent point les lois du mariage, et usent indifféremment de toutes les femmes. Strabon, les représente comme un peu civilisés. Ils ont des troupeaux, des brebis, dont ils boivent le lait et mangent la chair. Ils sont errants comme les Arabes Nomades, auxquels ils ressemblent beaucoup.

et quelques éléphants. Ces animaux sont les seuls qui puissent supporter la soif, et résister à l'ardeur d'un soleil dévorant. Cependant les Garamantes, lorsqu'ils ont consommé les provisions avec lesquelles ils étaient venus, retournent promptement dans leur pays. Ils craignent que le sable embrasé de nouveau ne devienne d'un marcher difficile, impraticable, et qu'enfermés alors comme dans un filet, ils ne périssent avec leur gibier. En effet, la mort serait pour eux inévitable, si le soleil, après avoir attiré les vapeurs et desséché cette contrée, s'armait de feux plus violents, et lançait des rayons plus terribles, animés par l'humidité qui leur sert de nourriture.

Tous ces fléaux dont je viens de parler, la chaleur excessive, la solitude, la stérilité, sont encore moins insupportables que celui que je vais nommer, et pour lequel on doit fuir à jamais cette terre exécrationnelle. En effet, elle est infestée par une foule de reptiles de toute espèce, d'une grandeur monstrueuse, d'une forme épouvantable, qui distillent un venin mortel. Les uns sont plongés dans le sable, où ils ont creusé leur repaire; d'autres rampent à la surface. On y voit des physalles, des aspics, des vipères, des cérastes, des buprestes, des acontias, des amphibènes, des dragons, des scorpions de deux sortes. L'une se traîne et marche sur la terre; l'autre, d'une taille énorme, et dont la queue est composée de plusieurs vertèbres, vole à travers les airs, et se soutient sur des ailes membraneuses, semblables à celles des sauterelles, des cigales et des chauves-souris. Le grand nombre de ces affreux oiseaux, [rend très dangereux l'accès de cette contrée de la Libye.

Mais le plus terrible de tous les reptiles qui habitent ses sables, c'est la dipsade, serpent d'une grandeur médiocre, et qui ressemble à la vipère. Sa morsure est violente; le poison qu'elle distille est épais, il cause à l'instant même des douleurs insupportables, que rien ne saurait apaiser. Il brûle, il putréfie les chairs, il allume dans tout le corps une ardeur dévorante, et les infortunés qui sont atteints de ce poison funeste, poussent des cris comme s'ils étaient au milieu d'un brasier. Mais la plus cruelle de leur souffrance, celle qui redouble leurs tourments, c'est une soif extrême, de laquelle la dipsade a tiré son nom; et ce que l'on aura peine à croire, plus ils boivent, plus ils sont altérés: leur désir croît à mesure qu'il est satisfait. Rien ne peut éteindre cette soif ardente; quand on verserait dans leur corps le Nil et l'Ister tout entier, on ne ferait qu'irriter le mal qui les dévore; ce serait vouloir éteindre un incendie, en versant de l'huile sur le feu.

Les médecins, pour expliquer la cause de ce phénomène, disent que le venin naturellement épais, étant détrempé par la boisson, acquiert une plus grande activité en devenant plus liquide, et circule plus rapidement dans les veines.

Je n'ai jamais vu personne dans cette horrible situation ; et fassent les dieux que jamais je ne voie un homme puni d'un si cruel supplice ! je n'ai jamais été en Libye, et j'ai fait sagement, sans doute. Cependant je sais une inscription, qu'un de mes amis m'a dit avoir lue sur le tombeau d'un infortuné qui périt dans ces tourments. Je revenais de Libye en Egypte, m'a-t-il dit, et je faisais route le long de la grande Syrte (car il n'est point d'autre chemin), lorsque je rencontrai sur le rivage, un tombeau baigné par les flots. Il est surmonté d'une colonne sur laquelle est représenté le genre de mort de celui qu'il renferme. On y voit sculpté un homme, debout au milieu d'un lac, dans la situation que les peintres donnent à Tantale. Il puise de l'eau, pour en boire sans doute. Une dipsade est attachée sur son pied, et se roule autour de sa jambe ; plusieurs femmes apportent de l'eau et la versent sur cet infortuné. Auprès de lui sont des œufs de ces grands oiseaux, que les Garamantes, comme je l'ai déjà dit, poursuivent à la chasse. Voici l'inscription gravée sur la colonne ; elle mérite de vous être rapportée :

Tel Tantale embrasé par ce poison horrible,
Ne saurait apaiser sa soif inextinguible.
Danaïdes, en vain vous puiseriez de l'eau,
Vous ne pouvez remplir un semblable tonneau.

On lit ensuite quatre autres vers, dans lesquels il est parlé des œufs : ils indiquent que c'est en les prenant que cet homme fut mordu par la dipsade ; mais je ne m'en souviens plus.

Les peuples voisins recherchent avec beaucoup d'empressement ces œufs d'autruches : non seulement ils les mangent, mais ils en font, en les vidant, des vases et des coupes, très utiles dans un pays sablonneux, où l'on ne saurait en faire d'argile. Lorsqu'ils en trouvent d'une certaine grandeur, ils en font des chapeaux ; un seul œuf suffit pour en avoir deux. Chaque moitié peut contenir la tête d'un homme, et lui servir de chapeau.

Les dipsades se placent en embuscade auprès de ces œufs ; et dès qu'un homme s'approche pour les ramasser, elles s'élancent hors du sable, et mordent ce malheureux, qui bientôt après éprouve tous les tourments dont je viens de vous tracer

le tableau, brûle d'une soif inextinguible, boit sans cesse, et ne boit jamais assez.

Si je vous ai fait ce récit, ne croyez pas, au nom de Jupiter, que je veuille me montrer rival du poète Nicandre¹, et vous prouver que j'ai soigneusement étudié la nature des reptiles de Libye. Un pareil éloge conviendrait plutôt à un médecin, obligé par état de connaître les poisons, pour leur opposer les ressources de son art. Mais il me semble (par le dieu de l'amitié) ne vous offensez pas d'une comparaison tirée d'un reptile venimeux, il me semble que j'éprouve à votre égard la soif dont brûlent ceux que la dipsade a mordus. Plus je parais devant vous, plus je désire d'y paraître. Je suis embrasé de cette soif inextinguible, et je crois que jamais je ne pourrais l'éteindre. Cela n'est pas étonnant : où pourrais-je trouver une onde plus pure et plus limpide ? Lorsque mon âme est pénétrée de ce poison agréable et salulaire, permettez-moi de boire à longs traits, penché sur la source même. Puisse-t-elle ne jamais tarir ! puisse l'empressement que vous témoignez à m'entendre, ne pas cesser au moment où j'en suis le plus altéré ! La soif que j'éprouve pour vous, m'invitera toujours à boire. En effet, comme le dit Platon, le beau n'engendre jamais de dégoût.

¹ Nicandre, fils de Damné, comme il nous l'apprend lui-même, ou de Xénophane, selon Suidas, était de Colophon, ville d'Ionie. Tout à la fois poète, médecin, grammairien illustre, et prêtre d'Apollon dans la petite bourgade de Claros, peu distante de Colophon, il florissait sous Attale, dernier roi de Pergame, vers la 145^e année avant Jésus-Christ. D'un grand nombre d'ouvrages en vers et en prose qu'il a composés, il ne nous reste que deux poèmes intitulés : *Theriaca*, et *Alexipharmaca*. Le premier a pour objet de décrire les reptiles venimeux, et d'indiquer les remèdes propres à guérir de leur morsure ; le second traite des poisons et de leurs antidotes.

CONVERSATION AVEC HESIODE

LUCIEN ET HESIODE.

LUCIEN. — Oui, Hésiode, je crois volontiers que tu es un excellent poète, que tu reçus des Muses le génie poétique avec la branche de laurier : tu le prouves assez par tes vers majestueux, et qui semblent inspirés. Mais il me semble que l'on pourrait élever quelque doute sur ce que tu as dit de toi-même ; que les dieux t'avaient donné le talent divin de la poésie, afin de célébrer les événements passés, et d'annoncer l'avenir aux mortels. Tu as très bien rempli la première de ces conditions, en chantant la généalogie des dieux, à commencer depuis les plus anciens, tels que le Chaos, la Terre, le Ciel et l'Amour ; en célébrant les vertus des femmes illustres ¹ ; en nous donnant des préceptes d'agriculture ² ; en indiquant le lever et le coucher des Pléiades, et les temps favorables au labour, à la moisson, à la navigation, et aux autres travaux. A l'égard de la seconde, je veux dire de la prédiction de l'avenir, bien plus utile au genre humain, et plus digne des dieux, tu ne nous en as rien fait voir ; aucun endroit de tes poésies n'annonce ce talent. Tu n'as pas voulu imiter Calchas, Télémus, Polyidus et Phinée, qui, sans avoir obtenu les faveurs des Muses, annonçaient cependant l'avenir, et ne faisaient aucune difficulté de donner des oracles à quiconque leur en demandait.

De là, je conclus que de trois reproches que l'on pourrait te faire, il faut nécessairement que tu en mérites au moins un. Ou tu as menti (quelque dur que soit ce mot), lorsque tu as dit que les Muses t'avaient promis de te donner la puissance de

¹ Dans le poème intitulé, *catalogue des femmes*. Il est perdu.

² Dans le poème des *ouvrages et des jours*.

prédire les événements futurs ; ou elles ont en effet rempli leurs promesses, et toi, par jalousie, tu as caché ton talent, tu as renfermé dans ton sein le présent que t'avaient fait ces déesses, sans vouloir en faire part aux hommes ; ou, enfin, tu as composé d'autres ouvrages que tu n'as point publiés. Je ne sais pour quels temps plus favorables tu prétendais les réserver. Je ne suis point assez téméraire pour penser que les Muses, après t'avoir promis deux talents particuliers, ont rétracté la moitié de leur promesse, et t'ont privé de la connaissance de l'avenir, qu'elles te promettent dans le même vers avant celle du passé.

De quel autre, que de toi-même, Hésiode, pourrais-je apprendre ce que j'en dois croire ? C'est à vous autres poètes, comme amis et disciples des dieux auteurs de tous les biens ; c'est à vous, dis-je, de nous instruire sans déguisement de tout ce que vous savez, et de résoudre nos doutes.

HÉSIODE. — Je pourrais aisément, mon ami, faire une seule réponse à toutes tes questions, et te dire que mes poésies étant moins mon ouvrage que celui des Muses, c'est à ces déesses que tu dois demander compte de ce qu'elles ont dit et de ce qu'elles ont passé sous silence. Je puis être responsable de ce que j'ai enseigné d'après mes propres connaissances, des préceptes que j'ai donnés pour gouverner les troupeaux, pour les conduire aux pâturages, pour les traire ; enfin de tout ce que j'ai dit sur les travaux de la vie champêtre et pastorale. Mais les Muses accordent leurs présents à qui elles veulent, et comme il leur plaît.

Cependant je ne serai point embarrassé pour me justifier à tes yeux. Je suis poète, et il me semble qu'avec les hommes de ma profession, il ne faut pas calculer à la rigueur, ni exiger que tout ce qu'ils disent soit d'une justesse parfaite, jusqu'à la moindre syllabe. Si quelquefois, dans la rapidité de la composition, il leur échappe quelque incertitude, on ne doit pas la leur reprocher avec aigreur. On sait bien que nous insérons dans nos vers une foule de mots, qui ne sont là que pour la mesure, ou pour l'euphonie. La poésie les admet assez souvent, sans savoir trop pourquoi, uniquement parce qu'ils sont agréables et coulants. Voudrais-tu nous priver d'un de nos plus grands avantages, de cette liberté qui nous donne le droit de tout hasarder dans un poème ? Tu ne vois donc pas de combien de beautés la poésie brille d'ailleurs ; tu t'occupes à en arracher quelques ordures, et quelques épines, et tu ne cher-

ches qu'un prétexte à tes calomnies? Mais tu n'es pas le premier qui nous ait intenté de pareilles accusations, et ce n'est pas contre moi seul qu'on les a dirigées. Bien d'autres ont essayé de déchirer Homère, mon confrère en poésie, lui ont fait des crimes de quelques minuties, et ont débité à son sujet une foule de puérilités.

Toutefois, s'il faut combattre sérieusement les imputations, et me justifier sans détours, lis mon poème intitulé *les Ouvrages et les Jours*, tu y verras combien j'y donne de prédictions, et avec quel esprit vraiment prophétique j'annonce tout ce qui doit arriver à ceux qui suivront exactement mes préceptes ; et de quelles punitions sont menacés ceux qui les négligeront. Tels sont ces vers :

Et dans un seul panier ta moisson contenue,
Jamais de tes voisins n'attirera la vue.

Plus loin, j'indique tous les biens dont jouiront ceux qui cultiveront soigneusement la terre : et ce genre de prédictions est certainement le plus utile aux hommes.

LUCIEN. — Ce que tu dis là, admirable Hésiode, sent tout à fait son berger. Tu prouves bien que tu ne parles que d'après l'inspiration des Muses, puisque tu ne peux de toi-même justifier ce que tu avances dans tes vers. Ce n'est point là l'espèce de prophétie que nous attendions de toi et de tes déesses ; car, à cet égard, les laboureurs sont meilleurs devins que vous, et ils nous prédisent à merveille, que s'il pleut, la moisson sera abondante ; mais que s'il survient de la sécheresse, et que les guérets soient altérés, la disette s'ensuivra nécessairement. Ils nous annoncent encore qu'il ne faut point semer au milieu de l'été, qu'autrement la semence répandue mal à propos, sera perdue sans porter aucun fruit. Qu'on ne doit pas moissonner quand les épis sont encore verts, ou bien l'on ne trouvera que des grains vides. On n'a pas besoin d'être prophète, pour prédire que si l'on ne couvre pas le grain, et qu'un valet, un hoyau à la main, ne jette pas de la terre sur la semence, les oiseaux viendront, et dévoreront d'avance tout l'espoir de la moisson.

En donnant de pareils préceptes, on ne craint pas beaucoup de se tromper. Ces connaissances sont bien éloignées de celles qu'exige la divination, dont l'objet est de nous découvrir ce qui est obscur, et qui n'offre absolument aucun indice. Par exemple, annoncer à Minos que son fils est étouffé dans un

tonneau plein de miel ; découvrir aux Grecs la cause de la colère d'Apollon : prédire qu'Illion sera pris la dixième année. Voilà la véritable divination. Si l'on voulait y rapporter les préceptes dont j'ai parlé plus haut, il faudrait aussi nécessairement dire que je suis un prophète ; car j'annonce et je prédis, sans avoir recours à la source de Castalie, au laurier, ni au trépied de Delphes, que si l'on se promène tout nu lorsqu'il fait froid, qu'il pleut et qu'il grêle, on ne tardera pas à avoir une fièvre accompagnée de frisson ; et ce qui tient encore plus à l'art de deviner, on éprouvera ensuite une grande chaleur. Je pourrais faire encore mille autres prophéties de ce genre et trop ridicules pour en parler.

Cesse donc d'alléguer, pour te justifier, de pareilles prédictions. Je crois qu'il vaut mieux s'en rapporter à ta première excuse, et croire, comme tu me l'as avoué au commencement de notre entretien, que tu ne savais alors ce que tu disais, que tu composais tes vers par une inspiration divine, mais d'ailleurs assez incertaine. Assurément elle ne t'aurait pas fait une promesse, pour n'en remplir qu'une partie, et laisser l'autre imparfaite.

LE CYNIQUE

LE CYNIQUE ET LYCINUS

LYCINUS. — D'où vient, je te prie, mon ami, cette longue barbe et cette chevelure ¹? tu n'as point de tunique; te voilà tout nu; tu marches sans chaussure; tu mènes une vie errante, sauvage, semblable à celle des animaux; tu traites ton corps avec une rigueur bien éloignée des soins que la plupart des hommes prennent d'eux-mêmes. Emporté çà et là dans tes courses vagabondes, tu couches sur la terre, et le manteau que tu portes est rempli de taches et d'ordures. On ne dira pas du moins qu'il soit d'un tissu fin et délicat, ni d'une couleur brillante.

LE CYNIQUE. — Je n'ai pas besoin non plus qu'il le soit. Celui-ci me suffit, tel qu'il est; je me le procure à peu de frais; et quand je l'ai, il exige de moi peu de soins. Mais, de grâce, réponds-moi; crois-tu que le luxe soit un vice?

LYCINUS. — Certainement.

LE CYNIQUE. — Et la simplicité une vertu?

LYCINUS. — Assurément.

LE CYNIQUE. — Pourquoi donc, lorsque tu me vois vivre dans une simplicité plus parfaite que celle des autres hommes, et ceux-ci avec plus de luxe que moi, me fais-tu des reproches qui ne devraient tomber que sur eux?

¹ Du temps de Lucien, les Grecs se faisaient raser la barbe, et ne portaient que des cheveux très courts, ainsi que le prouvent la plupart des statues et des médailles de ce temps. Les jeunes gens seuls et les femmes portaient leurs cheveux dans toute leur longueur. Mais il n'en a pas toujours été de même, et les usages ont beaucoup varié à cet égard.

LYCINUS. — C'est que tu ne me parais pas vivre dans une plus grande simplicité, mais dans une plus grande pauvreté, ou plutôt dans une indigence absolue, dans une misère extrême.

LE CYNIQUE. — Veux-tu, puisque la conversation est tombée sur cette matière, que nous examinions ce que c'est que l'indigence, et ce que c'est que le nécessaire ?

LYCINUS. — Volontiers.

LE CYNIQUE. — Le nécessaire n'est-il pas ce qui suffit aux besoins de chaque individu ; ou serait-ce quelque autre chose ?

LYCINUS. — C'est cela même.

LE CYNIQUE. — Et l'indigence n'est-elle pas le manque absolu de tout ce qu'exigent nos besoins ?

LYCINUS. — Sans doute.

LE CYNIQUE. — Je n'éprouve donc aucune indigence, puisque rien ne me manque de ce qui peut m'être nécessaire.

LYCINUS. — Et comment cela ?

LE CYNIQUE. — Tu le sauras aisément, si tu considères l'objet auquel est destinée chacune des choses dont nous avons besoin. Par exemple, une maison ne sert-elle pas à se mettre à couvert ?

LYCINUS. — Oui.

LE CYNIQUE. — Et le vêtement pourquoi est-il fait ? n'est-ce pas également pour nous couvrir ?

LYCINUS. — Sans doute.

LE CYNIQUE. — Et pour quelle raison avons-nous besoin d'être couverts ; n'est-ce pas pour nous conserver en meilleur état ?

LYCINUS. — Il me le semble.

LE CYNIQUE. — Eh bien ! ces deux pieds, pour être nus, t'en paraissent-ils plus faibles ?

LYCINUS. — Je n'en sais rien.

LE CYNIQUE. — Je vais te le faire connaître. Quelle est la fonction des pieds ?

LYCINUS. — De marcher.

LE CYNIQUE. — Crois-tu que mes pieds soient moins capables de marcher que ceux de la plupart des hommes ?

LYCINUS. — Mais, non, selon toute apparence.

LE CYNIQUE. — Ils ne sont donc pas plus faibles, puisqu'ils ne s'acquittent pas moins bien de leur fonction ?

LYCINUS. — Cela peut être.

LE CYNIQUE. — Et je ne parais pas avoir les pieds moins bons que les autres hommes ?

LYCINUS. — Non.

LE CYNIQUE. — Eh quoi ! mon corps, dans ses autres parties, est-il en plus mauvais état que celui d'un autre ? Il le serait, sans doute, s'il était plus faible ; car la force est la première qualité du corps. Peut-on dire que le mien manque de vigueur ?

LYCINUS. — Il ne le paraît pas.

LE CYNIQUE. — Donc, ni mes pieds, ni mon corps n'ont besoin d'être couverts. S'ils en avaient besoin, ils seraient en mauvais état ; car c'est un des effets du besoin, de détériorer tous les êtres auxquels il se fait sentir. D'ailleurs, pour être nourri des mets grossiers que le hasard lui présente, mon corps ne s'en porte pas moins bien.

LYCINUS. — On le voit.

LE CYNIQUE. — Il ne serait pas vigoureux s'il était mal nourri ; car la mauvaise nourriture détruit la santé.

LYCINUS. — Cela est vrai.

LE CYNIQUE. — Pourquoi donc, si tu conviens de tous ces points, méprises-tu ma manière de vivre, et la regardes-tu comme misérable ?

LYCINUS. — Le voici. La nature que tu prétends honorer, et les dieux ayant placé la terre au centre de l'univers, ont tiré de son sein une foule de biens de toute espèce, afin que nous eussions en abondance, non seulement tout ce qui peut nous être utile, mais encore ce qui peut contribuer à nos plaisirs. Pour toi, tu es privé de tous ces avantages, ou du moins de leur plus grand nombre : tu n'en jouis pas plus que les bêtes

sauvages. Comme elles, tu ne bois que de l'eau. Tu te nourris de tout ce que tu trouves, ainsi que font les chiens ; tu n'as pas un lit plus délicat que le leur, et un peu de paille te suffit aussi bien qu'à eux ; enfin, tu portes un manteau qui conviendrait à peine à un mendiant. Si tu crois, en te contentant de ce régime austère, agir en homme sensé, il s'ensuit que les dieux n'ont pas agi sagement, lorsqu'ils ont revêtu les brebis d'une toison épaisse, lorsqu'ils ont fait produire à la vigne sa liqueur délicieuse, lorsqu'ils nous ont donné tous ces assaisonnements divers, l'huile, le miel et mille autres productions ; voulant fournir à nos besoins, et à nos plaisirs des mets variés, une boisson agréable, des richesses, des lits délicats, de belles maisons, et nous procurer toutes ces jouissances, qu'ils nous ont préparées d'une manière admirable. D'un autre côté, les ouvrages des arts sont encore un présent des dieux. Vivre dans la privation de tous ces biens, c'est vivre malheureux ; et si l'on est à plaindre d'en être privé par un autre, comme ceux qui gémissent dans les prisons, on est plus malheureux encore lorsque soi-même on s'en interdit l'usage : ou plutôt, c'est porter la folie à son comble.

LE CYNIQUE. — Tu peux avoir raison : cependant, réponds à ceci. Je suppose qu'un homme opulent et libéral, ami de l'humanité, invite à un banquet magnifique un nombre considérable de convives de tous pays et de tout âge, forts et faibles, sains et malades. Au moment où la table est couverte de mets de toute espèce, un des convives enlève tous les plats, dévore tout à lui seul, et non content de ce qui est servi près de lui, va ravir, quoiqu'en parfaite santé, la portion la plus éloignée, qui était préparée pour des malades. Cependant il n'a qu'un estomac ; il n'a besoin que de peu d'aliments, et l'excès avec lequel il mange, va bientôt lui donner la mort. Quel jugement porteras-tu de cet homme, Lycinus ? Te paraît-il sensé ?

LYCINUS. — Nullement.

LE CYNIQUE. — Sobre et modéré ?

LYCINUS. — Encore moins.

LE CYNIQUE. — Au contraire, un autre convive, assis à la même table, sans songer à la multiplicité des mets dont elle est remplie, en choisit un seul, qui est à sa portée, qui peut suffire à ses besoins, en mange avec modération, n'use que de celui-là, ne regarde pas même les autres ; ne jugeras-tu pas que cet homme est plus sage et plus tempérant ?

LYCINUS. — Assurément.

LE CYNIQUE. — Eh bien ! comprends-tu le sens de l'allégorie, ou faut-il que je te l'explique ?

LYCINUS. — Quel est-il ?

LE CYNIQUE. — La divinité est cet hôte magnifique qui traite un grand nombre de convives. Elle nous présente une foule de mets de toute espèce et de toutes les contrées, afin que chacun trouve ce qui lui convient. Il y a des mets pour les hommes sains, il en est pour les malades ; les uns sont pour les tempéraments robustes, les autres pour les estomacs faibles. Elle ne veut point que tous usent à la fois de tous les aliments ; mais que chacun prenne celui qui lui est salutaire, celui qui est à sa portée, celui dont il a le plus besoin.

Vous autres, par votre intempérance et votre insatiabilité, vous ressemblez à cet homme qui enlève tous les mets. Vous voulez jouir de tous les biens à la fois, et de ceux qui naissent dans votre patrie, et de ceux que produisent les contrées les plus éloignées. La terre que vous habitez, la mer qui vous environne ne suffisent plus à vos désirs ; vous courez aux extrémités de l'univers acheter des voluptés. Souvent vous préférez les jouissances étrangères à celles que vous prodigue votre pays, les plus dispendieuses à celles qui n'exigent que peu de frais, les plus difficiles à obtenir à celles qu'on se procure sans peine. En un mot, vous aimez mieux vous livrer à mille embarras, à mille tourments, que de vivre dans un doux loisir sans peine et sans inquiétude. Cependant cet appareil fastueux du bonheur, qui vous paraît si précieux, et qui enfle votre orgueil, vous ne l'obtenez le plus souvent que par des fatigues sans nombre et par des maux multipliés. Jette avec moi un coup-d'œil sur ces monceaux d'or et d'argent, objet de tous les vœux, sur ces palais magnifiques, sur ces vêtements si recherchés, et vois ce qu'ils traînent à leur suite ; par combien d'embarras, de travaux, de périls il faut les acheter ! que de sang il faut verser ! combien d'hommes il faut égorger ! Je ne parle point de tous ceux qui périssent durant le cours des longues navigations qu'ils entreprennent pour ces objets, de ceux qui souffrent les maux les plus cruels, soit en cherchant les métaux dans les entrailles de la terre, soit en construisant des édifices : mais quelle foule de combats avez-vous à soutenir pour les richesses ; que d'embûches secrètes les amis dressent à leurs amis, les enfants à leurs pères, les femmes à leurs

époux ! Eh ! n'est-ce pas pour un peu d'or qu'Eriphyle trahit autrefois Amphiaraüs ?

Telle est cependant la nature de tous ces objets : les vêtements qui brillent des plus riches couleurs n'en sont pas plus chauds ; les palais dorés n'en mettent pas mieux à l'abri ; les coupes d'argent ne rendent pas la boisson plus délicieuse ; les lits d'or et d'ivoire ne procurent pas un sommeil plus agréable. Au contraire, tu verras souvent sur ces lits magnifiques, sur ces riches tapis, de prétendus heureux ne pouvoir obtenir les faveurs de Morphée. Il en est de même de ces mets étrangers, qui vous coûtent tant de peines et de soins ; ils ne nourrissent pas mieux ; ils affaiblissent la santé et produisent des maladies funestes.

Qu'est-il bon de parler de tous les excès honteux auxquels les hommes se portent dans les plaisirs de Vénus ? Cependant il est si facile de calmer les désirs de cette espèce, lorsqu'on ne veut point rechercher tous les apprêts de la volupté ! Mais ce n'est pas seulement dans cette passion que la folie et la corruption sont l'apanage des humains : ils intervertissent l'usage naturel de tous les êtres, ils s'en servent d'une manière contraire à leur destination. C'est ainsi que d'un char ils font un lit, et veulent cependant s'en servir comme d'un char.

LYCINUS. — Et quels sont ces insensés ?

LE CYNIQUE. — Vous, qui, dégradant vos semblables, les réduisez à la condition des bêtes de somme, en leur ordonnant de porter sur leur col ces lits qui vous servent de chars, où vous êtes couchés voluptueusement, et du haut desquels, les rênes à la main, vous conduisez des hommes comme des mulets, et dirigez tous leurs mouvements, tantôt de ce côté, tantôt de cet autre. Ceux qui se montrent le plus souvent dans cette pompe insultante, sont à vos yeux les plus fortunés des mortels.

Et ces hommes qui, non contents d'employer à leur subsistance la chair des animaux, cherchent à en exprimer des couleurs, tels que les teinturiers en pourpre, n'abusent-ils pas de la nature, ne changent-ils pas l'ordre établi par les dieux ?

LYCINUS. — Non vraiment ; puisque la chair de la pourpre a la vertu de teindre, aussi bien que de nourrir.

LE CYNIQUE. — Mais ce n'est pas pour cela qu'elle fut créée. En raisonnant ainsi, on pourrait, à la rigueur, se servir d'une amphore comme d'une marmite ; cependant elle n'est point

destinée à cet usage. Mais, qui pourrait faire le tableau de toutes les misères humaines ? Elles sont trop nombreuses : et cependant tu me fais un crime de ne vouloir pas les partager. Pour moi, j'imité ce convive honnête et modéré ; je me nourris des mets qui sont à ma portée, j'use des aliments les plus simples, jamais je ne désire ceux que le luxe va chercher dans les pays étrangers.

Tu prétends, parce que j'ai peu de besoins, parce que je me contente de peu, que ma vie ne diffère en rien de celle des animaux sauvages. En suivant ce raisonnement, les dieux eux-mêmes seraient d'une condition inférieure à celle des animaux ; car ils n'ont besoin de rien. Mais pour bien connaître la différence qu'il y a entre avoir beaucoup ou peu de besoins, considère, je te prie, que ceux des enfants sont plus multipliés que ceux des hommes faits ; que les femmes en ont plus que les hommes, les malades plus que les gens en santé, le faible plus que le fort. Par cette raison, les dieux n'en éprouvent aucun ; et ceux qui approchent le plus de la divinité, n'en connaissent que très peu.

Crois-tu donc que ce fut par misère qu'Hercule, le plus grand des mortels, cet homme vraiment divin, et si justement mis au rang des dieux, parcourait l'univers le corps nu ; ne portant qu'une peau de lion, et n'ayant besoin d'aucune des choses qui vous sont si nécessaires ? Il n'était certainement pas malheureux, ce héros qui délivrait les hommes de leurs malheurs ; il n'était pas indigent, lui qui régnait sur la terre et sur la mer, qui subjuguait tous les peuples contre lesquels il marchait. Jamais il ne trouva d'égal, encore moins de maître, tant qu'il vécut parmi les humains. Crois-tu qu'il manquât de vêtements ou de chaussure, et que pour cette raison il n'en portait point ? On ne pourrait le dire ; c'était, au contraire, un homme sobre et tempérant, qui voulait se vaincre lui-même, qui fuyait les plaisirs et la mollesse. Thésée, disciple d'Hercule, n'était-il pas roi des Athéniens, fils de Neptune, comme on le dit, et le plus vaillant héros de son temps ? Cependant il ne voulait point prendre de chaussure : il voyageait tout nu, il aimait à porter sa barbe et ses cheveux, et il ne fut pas le seul ; tel était aussi le goût de tous les anciens, qui valaient bien mieux que nous. Aucun d'eux, si on eût voulu le raser, ne l'eût enduré plus patiemment qu'un lion dont on voudrait couper la crinière. Ils pensaient que la délicatesse et la douceur de la peau ne convenaient qu'à des femmes ; ils voulaient paraître hommes, comme ils l'étaient en effet, et ils regardaient

la barbe comme l'ornement de l'homme, de même que la crinière est celui des chevaux et des lions : les dieux la leur ont donnée pour relever l'éclat de leur beauté ; et c'est pour cela même qu'ils ont donné la barbe à l'homme. Je veux imiter ces anciens, j'aspire à marcher sur leurs traces. Mais pour les hommes d'aujourd'hui, je n'envie ni leur prétendue félicité, ni la somptuosité de leurs tables, ni le luxe de leurs vêtements, ni cette délicatesse qui leur fait arracher tous les poils de leur corps, jusque dans les endroits les plus secrets, où la nature les fait croître en abondance.

L'objet de tous mes vœux, serait que mes pieds, comme ceux du centaure Chiron, ne différassent en rien de la sole des chevaux. Je voudrais n'avoir pas plus besoin de vêtements que les lions, pouvoir me contenter d'une nourriture plus simple que celle des chiens. Plût aux dieux que la terre m'offrît partout un lit simple et commode, que l'univers fût ma maison, que je ne me nourrisse que des aliments les plus faciles à trouver ! puissé-je, ainsi que mes amis, ne jamais avoir besoin ni d'or, ni d'argent ! Le désir des richesses produit tous les maux dont les hommes sont accablés ; les dissensions, les guerres, les embûches, les massacres, n'ont d'autre source que la cupidité de posséder plus qu'un autre. Que cette passion funeste n'entre jamais dans mon cœur ; qu'il ne s'ouvre jamais au désir d'augmenter mes possessions ; et puissé-je, au contraire, les voir diminuer sans regret !

Tu connais à présent ma doctrine : elle ne ressemble guère à celle de la plupart des hommes, et l'on ne doit pas être étonné si nous différons dans notre extérieur, lorsque l'on voit à quel point nous différons dans nos sentiments. Mais ce qui me surprend, tu conviens qu'un chanteur, un joueur de flûte, un acteur tragique, doivent avoir un costume qui lui soit propre, et tu ne veux pas qu'un homme vertueux ait aussi le sien ? Tu prédis qu'il doit ressembler à la multitude, lorsque cette multitude est entièrement corrompue ? Ah ! s'il faut aux gens de bien un costume particulier, quel autre pourrait mieux lui convenir que celui qui contraste le plus avec les mœurs de ces hommes perdus de débauche, et pour lequel ils témoignent le plus d'aversion ?

C'est pour cela même que j'ai choisi cette manière de vivre, que j'ai voulu paraître sale, être hérissé de poils, porter un manteau grossier, laisser croître mes cheveux, marcher sans chaussure. Pour vous, votre costume est entièrement semblable à celui des libertins les plus infâmes. Il serait impossible

de vous distinguer d'eux par la couleur ou la mollesse des vêtements, par le nombre des tuniques, par la forme du manteau, par celle de la chaussure, par l'art que vous mettez à entretenir vos cheveux, par les odeurs dont vous les remplissez. En effet, vous exhalez les mêmes parfums, et c'est en cela, surtout, que vous placez votre bonheur suprême. Que pourrait-on donner, je te prie, d'un homme qui sent l'odeur des mignons ? Vous êtes aussi faibles qu'eux dans les travaux, aussi esclaves des voluptés ; vous vous nourrissez des mêmes aliments, vous dormez de la même manière, vous marchez comme eux, ou plutôt vous ne voulez point marcher, vous vous faites porter comme des fardeaux, les uns par des hommes, les autres par des animaux : pour moi, je me sers de mes pieds, et ils me transportent partout où il le faut. Je suis en état de braver le froid et la chaleur ; je ne me plains jamais des saisons, qui sont l'ouvrage des dieux, et je le dois à ma vie malheureuse. Tandis que vous, dans l'excès de votre félicité, vous n'êtes satisfaits de rien, vous vous plaignez sans cesse : le présent vous est insupportable, vous désirez ce qui est loin de vous ; l'hiver, vous soupirez après l'été, l'été, vous demandez l'hiver ; s'il fait froid, vous voulez de la chaleur, et du froid lorsqu'il fait chaud. Vous ressemblez à des malades, et ce que la maladie produit en eux, vos mœurs le produisent en vous.

Et cependant vous prétendez nous réformer ; vous voulez redresser notre façon de penser, parce qu'elle est la censure de celle des autres hommes ; vous nous accusez de prendre en tout un parti contraire à nos intérêts : tandis que vous-mêmes, inconsiderés dans votre conduite, sans faire usage de votre jugement et de votre raison, vous ne prenez d'autre guide que la coutume, ou la fougue de vos passions. Vous ne différez en rien de ces infortunés qui sont emportés par des torrents ; ils vont partout où les entraîne la rapidité de l'eau ; de même vous suivez le cours impétueux de vos désirs. Votre sort est assez semblable à celui de cet homme monté sur un cheval indompté, qui l'emportait malgré lui ; comme il ne pouvait descendre tandis que le cheval courait, il était obligé de s'abandonner aux mouvements de l'animal. Quelqu'un le rencontra, et lui demanda où il allait ainsi. « Où celui-ci voudra, répondit-il, en montrant le cheval. » Si l'on vous demandait aussi où vous allez, pour peu que vous voulussiez avouer la vérité, vous répondriez partout où il plaira à nos passions ; où voudront nous conduire, tour à tour, la volupté, la vaine gloire, l'avidité du gain, la colère, la crainte, ou tout autre de ces mou-

vements déréglés qui vous entraînent ; car vous ne montez pas un seul coursier, mais un grand nombre, tantôt celui-ci, tantôt cet autre : tous sont fougueux, tous vous emportent avec rapidité, et vous précipitent dans des abîmes, où vous tombez avant d'avoir prévu votre chute.

Mon sort est bien différent. Ce manteau, qui est l'objet de vos mépris, cette chevelure hérissée, cet extérieur rebutant, ont une vertu particulière. Ils me font vivre dans une douce oisiveté : je ne fais que ce qui me plaît, je n'ai de société que celle qui m'est agréable. Dans cette foule d'insensés et d'ignorants, il n'en est pas un seul qui voulût m'aborder. Vos efféminés me fuient du plus loin qu'ils me voient ; il n'y a que les hommes honnêtes, doux et aimant la vertu qui désirent m'aborder ; et ils m'abordent fréquemment ; car c'est avec eux que je me plais davantage. Jamais on ne me voit à la porte de vos prétendus heureux ; leurs couronnes d'or, leur pourpre, ne sont à mes yeux que de la fumée, et je me ris de ces hommes pleins de vanité.

Apprends maintenant que ce costume, dont tu te moques, convient non seulement aux gens de bien, mais aux dieux même. Jette un coup-d'œil sur les statues : auquel de nous deux ressemblent-elles davantage ? Sans te borner aux temples de la Grèce, parcours ceux des Barbares ; y verras-tu les dieux porter, comme je le fais, leurs cheveux et leur barbe, ou sont-ils peints et sculptés avec un menton rasé comme le vôtre ? Bien plus, ils sont la plupart sans tunique, aussi bien que moi. Ose à présent mépriser un costume dont s'honorent les immortels.

PHILOPATRIS

OU

L'HOMME QUI S'INSTRUIT¹

TRIÉPHON, CRITIAS ET CLÉOLAUS

TRIÉPHON.—Que veut dire ceci, Critias ? Te voilà tout changé ! Tu fronces tristement le sourcil, tu murmures tout bas, tu te promènes çà et là. On dirait que tu médites quelque projet important² et pour parler comme le poète, *la pâleur a terni l'éclat de ton front*. Aurais-tu vu le monstre à trois têtes ; ou la terrible Hécate, sortant des enfers, te serait-elle apparue ? Enfin aurais-tu subitement rencontré quelque dieu ? Il n'est pas naturel que tu sois dans cet état ; tu ne serais pas plus interdit quand tu aurais entendu dire qu'un déluge pareil à celui de Deucalion est prêt à inonder la terre. Mais, c'est à toi que je parle, beau Critias ; tu ne m'entends donc pas te crier aux oreilles ? Il y a cependant longtemps que je suis près de toi. Il faut que tu sois fâché contre nous, ou que tu sois devenu sourd ; ou peut-être attends-tu que je te prenne à la gorge comme un lutteur.

CRITIAS. — O Triéphon ! je viens d'entendre un discours bien merveilleux, bien obscur, bien incompréhensible. Je repasse dans ma mémoire toutes les inepties dont il abonde. Je me bouche les oreilles de peur de les entendre encore ; je crains de tomber dans une fureur qui glacerait mes sens, me changerait en pierre comme une autre Niobé, et me rendrait le

¹ On attribue généralement ce dialogue à un auteur postérieur à Lucien et qui aurait vécu du temps de Julien l'Apostat.

² *Illiade*, liv. III, v. 35

Voyez des fables de nos poètes. Si tu n'eusses appelé à grands cris, j'allais peut-être, saisi de quelque vertige, me précipiter dans un abîme ; et l'on aurait fait sur moi quelque histoire semblable à celle du saut périlleux que fit Cléombrote d'Ambracie¹.

TRIÉPHON. — Par Hercule ! et quelles merveilles Critias a-t-il donc vues ou entendues, pour en être si frappé, lui que n'ont jamais pu émouvoir ni l'enthousiasme de nos poètes, ni la sublimité de nos philosophes : car tu traitais leurs discours de pure extravagance ?

CRITIAS. — Arrête un peu, Triéphon ; ne me presse pas davantage : je n'ai pour toi ni mépris ni indifférence.

TRIÉPHON. — Oh ! je vois bien que tu roules dans ton esprit quelque affaire de grande importance, et qu'il n'est pas permis de savoir. La couleur de ton visage, ce coup-d'œil égaré, cette marche incertaine et précipitée le font assez connaître. Mais, mon ami, respire enfin après tant de fatigues, rejette toutes les inepties dont ton estomac est surchargé ; je crains que tu n'en sois malade.

CRITIAS. — Eloigne-toi de moi de plus d'un arpent, Triéphon : fuis, de peur que l'Esprit ne t'enlève de terre aux yeux de toute la multitude, et que par une chute imprévue, tu n'aïles, comme Icare, donner ton nom à quelque mer nouvelle. Les discours de ces détestables sophistes que je viens d'entendre, m'ont terriblement gonflé le ventre.

TRIÉPHON. — Je m'éloigne de toi. Reprends tes sens.

CRITIAS. — Fi, fi, fi, fi ! quelles fadaïses ! Ah, ah, ah, ah ! quels desseins exécrables ! Eh, eh, eh, eh ! quelles ridicules espérances !

TRIÉPHON. — Grands dieux ! quel souffle ! il a emporté tous les nuages. Le Zéphyr, dans sa fureur, bouleversait tout-à-l'heure les flots ; mais tes soupirs ont réveillé Borée, ils l'ont excité contre la Propontide, et les vaisseaux voguent à présent à pleine voile sur le Pont-Euxin, tant les flots sont agités. Tes entrailles devaient être bien gonflées. Quel murmure ! quel bruit les a donc ainsi troublées ! tu étais, sans doute, tou

¹ Cléombrote d'Ambracie, philosophe Platonicien, après avoir lu le traité de l'immortalité de l'âme de Platon, se précipita du haut d'un rocher dans la mer pour éclaircir ses doutes.

oreilles pour entendre tant de belles choses ; et comme ce monstre de la fable¹, tu écoutais jusque du bout des ongles.

CRITIAS. — Cela n'a rien de surprenant, Triéphon, que l'on puisse entendre avec les ongles. N'a-t-on pas vu une cuisse devenir un ventre², une tête accoucher³, la vigueur masculine se produire avec énergie dans une femme⁴, et des femmes métamorphosées en oiseaux⁵ ? Le monde entier n'est rempli que de prodiges, si nous en croyons les poètes.

Mais puisque je te trouve à propos en ces lieux⁶, allons nous asseoir à l'ombre de ces platanes. Les rossignols et les hirondelles y font entendre leur doux ramage. Le chant mélodieux de ces oiseaux flatte agréablement nos sens ; et ce ruisseau, par son léger murmure, porte le calme et la volupté dans notre âme.

TRIÉPHON. — Allons-y, Critias. Cependant je crains qu'il n'y ait quelque charme magique caché dans ce que tu viens d'entendre, et que par un effet de ta fureur extrême, je ne sois tout à coup changé en un pilon, en une porte, enfin en quelque être insensible.

CRITIAS. — Il ne t'arrivera rien de semblable ; je te le jure par Jupiter.

TRIÉPHON. — Tu redoubles mes craintes en jurant par un dieu qui ne pourra pas te punir si tu trahis ton serment ; car tu sais, aussi bien que moi, ce que c'est que ton Jupiter.

CRITIAS. — Que dis-tu ? Jupiter ne peut-il pas envoyer qui il lui plait dans le fond du Tartare ? Ignorest-tu qu'il a précipité tous les dieux des parvis sacrés de l'Olympe, qu'il a dernièrement foudroyé Salmonée qui voulait imiter son tonnerre, et qu'il châtie même encore aujourd'hui les hommes insolents ? Les poètes, à l'exemple d'Homère, ne le célèbrent-ils pas sous

¹ Argus avait des yeux jusqu'au bout des ongles ; mais je ne sache point qu'aucun poète ait parlé d'un monstre qui fût couvert d'oreilles.

² Allusion à la naissance de Bacchus.

³ La tête de Jupiter accoucha de Minerve.

⁴ Salmacis, Cénée, et mille autres furent changées de femmes en hommes.

⁵ Philomèle ; Procné, Alcyone, etc.

⁶ Vers d'Homère, *Odyssée*, liv. XV, v. 260.

les noms de vainqueur des Titans, d'exterminateur des Géants ?

TRIÉPHON. — Tu nous fais un brillant portrait de ton Jupiter ; mais écoute à ton tour. N'est-ce pas lui qui, par excès d'incontinence, s'est changé tour à tour en cygne, en satyre, en taureau ? S'il n'eût promptement emporté à travers les flots sa méprisable prostituée, il eût été réduit à labourer la terre, courbé sous le joug d'un rustique agriculteur ; et au lieu de lancer la foudre, il eût gémi plus d'une fois sous l'aiguillon qui conduit les bœufs. Ne devrait-il pas rougir, à son âge, avec la barbe épaisse qui lui pend au menton, d'aller mendier un festin jusque chez les Ethiopiens, chez des hommes noirs et brûlés par le soleil, et de s'enivrer à leur table pendant douze jours de suite ? A l'égard de sa métamorphose en aigle, et de son aventure sur le mont Ida, j'aurais honte d'en parler, aussi bien que de la grosseur de sa cuisse et des accouchements de toutes les parties de son corps.

CRITIAS. — Eh bien ! veux-tu que je jure par Apollon ? C'est un excellent devin, un médecin habile.

TRIÉPHON. — Ce faux prophète, dis-tu, qui causa la perte de Crésus, celle des habitants de Salamine et de mille autres ; qui rend à tous ceux qui le consultent des oracles menteurs ou à double sens ?

CRITIAS. — Que diras-tu de Neptune ? Il tient dans ses mains un redoutable trident, il fait entendre dans les combats une voix perçante et terrible, il crie à lui seul aussi fort que neuf ou dix mille hommes ensemble¹. Son nom seul annonce qu'il ébranle la terre jusque dans ses fondements.

TRIÉPHON. — Laisse-là cet infâme suborneur, qui déshonora dernièrement Tyro², la fille de Salmonée ; cet adultère qui se déclare le protecteur et le patron de tous ceux qui l'imitent. Lorsque Mars et Vénus gémissaient enchaînés ensemble sous des liens qu'ils ne pouvaient briser, tous les autres dieux gardaient le silence, retenus par la pudeur. Neptune, ce dieu qui dompte les coursiers, se mit à pleurer comme un enfant qui craint la férule de son maître, ou comme une vieille qui veut

¹ Allusion au vers 860 du livre V de l'Iliade. Mais il s'agit en cet endroit de Mars et non pas de Neptune.

² Voyez le XIII^e Dialogue des Dieux marins.

tromper une jeune fille. Il supplia Vulcain de délivrer Mars. Le boiteux, par pitié pour ce vieillard, voulut bien rendre la liberté à son prisonnier¹. Celui qui délivre les adultères, ne l'est-il pas aussi lui-même ?

CRITIAS. — Mais, Mercure, du moins...

TRIÉPHON. — Ne me parle pas de cet impudent valet du lubrique Jupiter, dont le libertinage surpasse encore celui des adultères.

CRITIAS. — Je ne proposerai ni Mars ni Vénus ; tu n'en voudrais pas davantage, d'après la manière dont tu viens d'en parler. Laissons-les donc. Mais Minerve, cette vierge, cette déesse redoutable qui est toujours en armes, qui porte sur sa poitrine la tête de la Gorgone, qui détruit la race des Géants, tu n'auras rien à dire contre elle.

TRIÉPHON. — J'ai une petite question à te faire à son sujet, si tu veux bien me répondre.

CRITIAS. — Demande tout ce qui te plaira.

TRIÉPHON. — Dis-moi, je te prie, Critias, de quoi lui sert cette Gorgone, et pour quelle raison ta déesse la porte-t-elle sur sa poitrine ?

CRITIAS. — C'est pour inspirer de l'effroi à ses ennemis ; et écarter tous les dangers ; par ce moyen elle épouvante les guerriers, et fait pencher la victoire incertaine du côté où il lui plaît.

TRIÉPHON. — C'est donc là ce qui rend invincible ta Minerve aux yeux bleus ?

CRITIAS. — Assurément.

TRIÉPHON. — Pourquoi n'est-ce point à ceux qui ont la puissance de nous protéger, mais à ceux qui sont protégés eux-mêmes, que nous offrons des sacrifices, que nous brûlons des cuisses de taureaux et de chèvres ? Pourquoi ne pas invoquer la Gorgone, plutôt que Minerve ?

CRITIAS. — Mais, mon ami, la Gorgone n'a pas la puissance de nous protéger de loin, comme les dieux. Il faut la porter sur soi pour qu'elle ait cette vertu.

¹ *Odyssée*, liv. VIII, v. 344.

TRIÉPHON. — Qu'est-ce donc que cette Gorgone ? Je serais curieux de l'apprendre de toi ; sans doute, tu as fait sur cet objet des recherches importantes, qui auront été couronnées d'un grand succès. Pour moi j'ignore entièrement ce qui la concerne : je ne connais que son nom.

CRITIAS. — C'était autrefois une jeune fille d'une rare beauté et fort aimable. Persée, héros plein de valeur, et célèbre magicien, triompha d'elle par ses enchantements, et lui coupa la tête, dont les dieux se firent depuis une arme défensive.

TRIÉPHON. — Ah, ah ! j'ignorais encore cette circonstance curieuse, que les dieux ont besoin des hommes. Mais lorsqu'elle vivait, cette jeune fille, que faisait-elle d'utile ? Exerçait-elle le métier de courtisane dans les lieux publics ; ou, se laissant corrompre en secret, n'en conservait-elle pas moins le nom de vierge ?

CRITIAS. — Je te jure par le Dieu inconnu¹, adoré des Athéniens, qu'elle conserva sa virginité jusqu'au moment où on lui trancha la tête.

TRIÉPHON. — C'est donc à dire, que si l'on coupe la tête d'une jeune fille, cela sert d'épouvantail ? Oh ! combien j'en sais qui ont été coupées en mille morceaux.

Dans cette ile des flots partout environnée,
Et qui par les mortels la Crète est appelée² !

Si j'avais su ce merveilleux secret, que de Gorgones j'aurais pu t'apporter de ce pays ! Je t'aurais rendu par là un guerrier invincible. Les poètes et les orateurs m'eussent élevé bien au-dessus de Persée, comme ayant trouvé un plus grand nombre de Gorgones.

Mais, puisque nous parlons de la Crète, je me souviens qu'on y montre le tombeau de ton Jupiter, et les vallées où sa mère fut nourrie, qui conservent en récompense une verdure éternelle.

CRITIAS. — Mais tu ignorais les enchantements et les cérémonies nécessaires pour faire des Gorgones.

TRIÉPHON. — Si les enchantements, ô Critias ! pouvaient

¹ Tout le monde sait que les Athéniens avaient élevé un autel, dont l'inscription était au Dieu inconnu.

² Homère, *Odyssée*, liv. I, v. 50. On ne sait à quel trait d'histoire l'auteur fait allusion, ni quand arriva ce massacre de tant de vierges dans la Crète.

opérer de tels miracles, ne les emploierait-on pas à évoquer les morts, et à les rappeler à la douce lumière du jour ? Va, tout cela n'est que folie, contes puérils et fables ridicules, accréditées par les récits merveilleux des poètes. Je te conseille, en conséquence, de laisser là ta Gorgone.

CRITIAS. — Eh quoi ! rejetteras-tu aussi Junon, l'épouse de Jupiter ?

TRIÉPHON. — Ne parle pas de cette infâme et de son union exécrable avec Jupiter ¹ ; passe rapidement sur cette déesse, qui a les mains et les pieds étendus.

CRITIAS. — Quelle divinité veux-tu donc que j'atteste ?

TRIÉPHON.

Jure le dieu puissant qui règne au haut des cieux ;
Et le fils, et l'esprit qui procède du père,
Un en trois, trois en un ; ineffable mystère !
C'est le vrai Jupiter, il n'est point d'autres dieux ².

CRITIAS. — Ah ! ah ! tu veux m'enseigner à compter ? Tu prends l'arithmétique pour un serment, et tu calcules comme Nicomaque de Gérase ³. Mais je ne comprends pas trop ce que signifie cet *un en trois, et trois en un*. Veux-tu parler du quarenaire de Pythagore, du nombre huit ou de trente ?

TRIÉPHON.

Silence, et des défunts respecte les mystères ⁴.

Il ne s'agit point ici de mesurer l'empreinte du pied d'une puce : je vais t'apprendre ce que c'est que l'univers, et quel est son système, quel être existait avant tous les autres. Sache que j'ai eu dernièrement la même aventure que toi. J'ai rencontré un Galiléen, à tête chauve, à nez aquilin, qui avait

¹ Il ne s'agit point ici dit Belin de Ballu, du mariage incestueux de Jupiter avec sa sœur. Un passage de Théophile d'Antioche, rapporté par Gesner peut servir d'interprétation à ce que dit Triéphon. Τὴν τε Ἑβραν ἰδίαν ἀδελφὴν μὴ μόνον τὸν Δία γαμεῖν (λέγουσι) ἀλλὰ καὶ διὰ σώματος ἀνάγκου ἀρρητοποιεῖν. Les habitants de Samos en avaient fait faire un tableau, que l'on voyait dans le temple de Junon.

² Ce dernier vers est tiré d'Euripide. *Fragments*.

³ Nicomaque, né à Gérasa, ville d'Arabie, philosophe Pythagoricien, était un mathématicien et un musicien habile. L'époque à laquelle il florissait n'est pas très certaine. Cependant il paraît que ce fut vers l'an de Jésus-Christ 150, un peu avant Apulée, qui avait traduit ses ouvrages en latin.

⁴ Vers l'ambique, emprunté de quelque tragique.

monté jusqu'au troisième ciel ¹, où il avait appris les plus belles choses du monde. Il nous a renouvelés par l'eau, nous a rachetés de la demeure des impies, pour nous faire marcher sur les traces des bienheureux. Si tu veux m'écouter, je te rendrai véritablement homme.

CRITIAS. — Parle, ô très savant Triéphon ! Je me sens déjà tout saisi de frayeur.

TRIÉPHON. — As-tu jamais lu la comédie d'Aristophane, intitulée : *les Oiseaux* ?

CRITIAS. — Certainement.

TRIÉPHON. — Voici ce qu'on y trouve :

Le Chaos et la Nuit, l'Erèbe et le Tartare,
Étaient avant la Terre, avant l'Air et les Cieux ².

CRITIAS. — Fort bien. Et ensuite qu'y eut-il ?

TRIÉPHON. — Une lumière incorruptible, invisible, incompréhensible, qui chassa les ténèbres, dissipa l'obscurité dont le monde était enveloppé : ce fut l'ouvrage d'une seule parole que Dieu prononça, comme l'écrit le Bègue ³. Ce mot affermit la terre sur les eaux ⁴, étendit la voûte des cieux, forma les étoiles, ordonna la marche des planètes, que tu adores comme autant de divinités ; orna la terre de mille fleurs, tira l'homme du néant. Ce Dieu, du haut des cieux, voit les justes et les pervers, écrit leurs actions dans un livre ⁵, et au jour qu'il a fixé, il rendra à chacun selon ses œuvres.

CRITIAS. — Et ce que les Parques filent à chaque mortel, est-il aussi écrit sur ce livre ?

TRIÉPHON. — De quoi veux-tu parler ?

CRITIAS. — Du Destin.

TRIÉPHON. — C'est à toi, beau Critias, à m'instruire de ce que je dois penser des Parques. Je t'écoute avec la docilité d'un disciple.

¹ Les commentateurs prétendent que l'auteur a voulu désigner S. Paul. Les écrivains de ce temps désignaient les Chrétiens sous le nom de *Galiléens*. Mais ce que l'auteur ajoute, *il nous a renouvelés, etc.*, ne peut s'appliquer qu'à Jésus-Christ.

² Aristophane, *Oiseaux*, v. 694.

³ Moïse avait une langue épaisse, et ne parlait qu'avec difficulté. Il le dit lui-même au chap. iv, v. 10 de l'*Exode*.

⁴ Cela paraît tiré du Psaume XXIII, v. 2.

⁵ Apocalypse, chap. xi, v. 12.

CRITIAS. — Homère te l'apprendra. Ne dit-il pas :

Aucun mortel ne peut se soustraire à la Parque ¹?

Et ailleurs, en parlant d'Hercule :

Alcide a du Destin subi la loi suprême,
Le souverain des dieux, Jupiter en vain l'aime,
Et la Parque, et Junon, ont triomphé de lui ²?

Il dit encore que notre vie entière, et toutes les révolutions qui l'accompagnent, sont réglées par le Destin.

Il doit subir le sort que lui fila la Parque,
Quand le sein maternel le produisit au jour ³.

Les obstacles qui nous retiennent dans une terre étrangère, sont encore l'ouvrage du Destin.

Retournons, chers amis, dans le palais d'Éole.
Le Destin ne veut pas nous rendre à nos foyers ⁴.

Le poète témoigne assez que tous les événements dépendent de la Parque, lorsqu'il dit que Jupiter ne voulant point que son fils

Eprouvât du trépas la rigoureuse loi ;
Il fait tomber du ciel une sanglante pluie,
Pour honorer ce fils, qui doit perdre la vie ;
Et tomber sous le fer de Patrocle et des Grecs ⁵.

D'après cela, Triéphon, tu ne peux plus rien dire contre les Parques, quelle que soit la sublimité de ton génie, et celle de ton maître ; quoique tu sois initié aux plus profonds mystères.

TRIÉPHON. — Cependant, Critias, comment le même poète a-t-il pu dire qu'il y avait un double Destin, dont les décrets étaient douteux ; qu'en prenant tel parti, il en résultera tel effet, et qu'un autre amènera tel autre événement ? Par exemple, lorsqu'il fait dire à Achille :

Deux Destins au trépas conduisent les mortels ;
Si je reste en ces lieux, si je poursuis la guerre,
Je ne dois plus revoir mon palais, ni mon père ;
Mais la gloire, à jamais, éternise mon nom.
Si je retourne à Phtie, en quittant Ilion,

¹ HOMÈRE, *Iliade*, livr. VI, v. 488.

² *Iliade*, liv. XVIII, v. 117.

³ *Odyssée*, liv. VII, v. 197.

⁴ *Odyssée*, liv. X, v. 1 ; et liv. XXIII, v. 314.

⁵ *Iliade*, liv. XVI, v. 459.

Je perds de ce moment toute *ma renommée* ;
Mais je coule une vie et longue et fortunée ¹.

Il s'exprime de même à l'occasion d'Echénor :

Il connaissait le sort qui l'attendait à Troie.
Polyide, l'honneur des plus fameux devins,
Autrefois à son fils annonça ses destins,
Par un mal douloureux, au sein de sa patrie,
Il devait voir flétrir le printemps de sa vie ;
Ou d'un trépas plus beau, la noble ambition
Devait finir ses jours dans les champs d'Illion ².

Ces vers ne sont-ils pas dans Homère ? N'est-ce pas là une prédiction à double sens ; une fourberie adroite, qui tend des deux côtés un piège inévitable ? Je pourrais encore si tu le voulais, ajouter ce que Jupiter dit à Égisthe ³ : que s'il ne veut point commettre d'adultère, ni attenter aux jours d'Agamemnon, les Destins lui promettent une longue vie ; mais que s'il exécute ces forfaits, le trépas ne tardera point à lui ravir la lumière. J'ai souvent, moi-même, fait de pareilles prédictions, en disant à quelqu'un : si vous tuez votre voisin, vous subirez bientôt la juste punition de votre crime ; mais si vous vous en abstenez, vous vivrez heureux,

Et Thémis de vos jours respectera la trame ⁴.

Né vois-tu pas à présent combien la doctrine des poètes sur le Destin est inexacte, douteuse, et contradictoire ? Laisse là, crois-moi, toutes leurs rêveries, pour mériter d'être un jour inscrit dans les livres célestes au rang des hommes vertueux.

CRITIAS. — Ah ! tu me ramènes à propos à ces livres. Mais dis-moi, je te prie ; les actions des Scythes y sont-elles également enregistrées ?

TRIÉPHON. — Elles le sont toutes. Si du moins il se trouve quelque homme vertueux parmi les nations.

CRITIAS. — Mais, il faut une grande quantité de scribes dans le ciel, pour écrire tant de choses.

TRIÉPHON. — Parle mieux, et ne plaisante point sur un Dieu si sage ; mais, docile catéchumène, ouvre ton cœur à la per-

¹ *Iliade*, liv. IX, v. 410.

² *Iliade*, liv. XIII, v. 665.

³ *Odyssée*, liv. I, v. 35.

⁴ *Iliade*, liv. IX, v. 416.

suasion, si tu veux vivre dans l'éternité ; car si ce Dieu a pu étendre les cieux comme une peau ¹, affermir la terre sur les eaux, former les étoiles, et tirer l'homme du néant, qu'y a-t-il d'étonnant qu'il puisse écrire dans un livre toutes les actions des hommes ? Lorsque tu t'es construit une maison, que tu y as conduit tes serviteurs et tes esclaves, tu connais toutes les actions de tes domestiques, jusqu'à la plus indifférente : combien, à plus forte raison, Dieu qui a fait tout l'univers, ne connaîtra-t-il pas aisément la conduite et les pensées des humains ? A l'égard de tes dieux, il y a longtemps que les gens sensés les regardent comme un vain son.

CRITIAS. — Tu as raison, et tu m'as fait subir une métamorphose contraire à celle de Niobé ; de pierre que j'étais, tu m'as changé en homme. Je te jure donc par ce même Dieu, que tu n'as aucun mal à redouter de ma part.

TRIÉPHON. — Si tu m'aimes du fond du cœur, n'opère aucun changement en moi, je te prie.

Ne tiens pas un langage autre que ta pensée ².

Mais enfin, apprend-moi quel est ce merveilleux discours que tu as entendu, afin que j'en pâlisce à mon tour, que j'éprouve un changement subit. Loin de garder, comme Niobé, un morne silence, je voudrais devenir un rossignol, pour célébrer, par mes chants, dans les campagnes fleuries, l'extrême surprise dont tu as été frappé.

CRITIAS. — Par le fils qui procède du père, je te promets qu'il ne t'arrivera rien de semblable.

TRIÉPHON. — Parle, après en avoir reçu la puissance de l'Esprit ; et moi je vais m'asseoir,

En attendant qu'Achille ait mis fin à ses chants ³.

CRITIAS. — Je m'en allais, par la grande rue, acheter quelque denrée nécessaire, lorsque j'aperçus une multitude considérable de gens qui se parlaient tout bas, et dont les lèvres semblaient attachées à l'oreille de leur voisin. Je regarde aussitôt de tous côtés, portant ma main, en demi-cercle, au-dessus de mes yeux, et j'examine avec attention, si je ne découvrirai pas dans cette troupe quelqu'un de mes amis. J'aperçois Craton l'orateur, qui est, comme tu le sais, mon ami depuis l'enfance.

¹ Tiré du Pseaume CIV, v. 2.

² *Iliade*, liv. IX, v. 313.

³ *Iliade*, liv. IX, v. 191.

TRIÉPHON. — Ah ! je sais qui tu veux dire ; c'est le Censiteur ¹. Mais ensuite, que t'arriva-t-il ?

CRITIAS. — Je me mis à coudoyer la foule, pour m'avancer jusqu'à lui. En l'abordant, je lui souhaitai le bonjour, comme on a coutume de le faire le matin. Alors un petit homme, nommé Charicène, vieillard fétide, qui toussait avec effort, et tirait du fond de sa poitrine des crachats purulents, plus verts que ceux de la mort, élevant une voix grêle, commença à parler en ces mots : « C'est lui, comme je vous le disais tout à l'heure, qui abolira les impôts, qui remboursera les créanciers, qui paiera les loyers, acquittera les charges publiques. Il recevra les devins et les prophètes, sans s'informer de leur profession. » Le vieillard ajouta mille autres inepties encore plus ridicules. La foule qui l'entourait paraissait prendre beaucoup de plaisir à ces sottises, et leur prêtait une grande attention. A l'instant un autre personnage, Chleuocharme, couvert d'un manteau déchiré, et qui tombait en lambeaux, sans chaussure, et la tête nue, se mit à dire, en claquant des dents : « Un homme assez mal vêtu, qui avait la tête rasée, et qui arrivait des montagnes, m'a montré le nom de ce libérateur, gravé sur le théâtre en lettres hiéroglyphiques, ajoutant, qu'il couvrirait d'or la voie publique. » Je pris alors la parole : « S'il en faut juger d'après les principes d'Aristandre ² et d'Artémidore ³, leur dis-je, vos songes n'auront pas un accomplissement très favorable. Vos dettes se multiplieront en proportion de la remise que vous aurez rêvée ; et celui qui a cru posséder beaucoup d'or, perdra jusqu'à l'obole qui lui restait. Il me semble que vous avez dormi sur la pierre blanche ⁴, au milieu du peuple des songes, puisque vous avez fait un si long rêve pendant le court espace d'une nuit d'été. »

A ce discours toute l'assemblée éclata de rire : on se moqua hautement de mon ignorance. « Eh quoi ! dis-je alors à Craton, *aurais-je mal flairé*, pour parler comme un poète comi-

¹ Le Censiteur, était un magistrat chargé de faire la répartition des impôts, et de maintenir la justice et l'égalité dans les impositions.

² Aristandre était un fameux devin qu'Alexandre fit venir avec lui dans toutes ses expéditions, et qu'il consultait fort souvent. Il avait composé un ouvrage sur les prodiges et les merveilles de la nature.

³ Artémidore était né à Ephèse. Il était interprète de songes. Il nous reste de lui un ouvrage intitulé : *Oneirocriticon*, c'est-à-dire, *l'art d'expliquer les songes*.

⁴ Les poètes supposaient qu'à la porte des enfers il y avait une pierre blanche, autour de laquelle voltigeaient les songes.

que; et n'ai-je pas expliqué leur songe suivant tous les principes d'Aristandre de Telmesse, et d'Artémidore d'Ephèse ? — Tais-toi, Critias, me répondit-il; si tu veux être discret, je t'initierai à des mystères importants, qui doivent bientôt s'accomplir. Ce ne sont point ici des songes, mais des vérités qui se réaliseront dans le mois Mésori ¹. » En entendant parler ainsi Craton, je blâmai la faiblesse de son esprit, et je rougis de honte. Cependant je me retirais d'un air chagrin, bien résolu de faire à Craton de vifs reproches, lorsqu'un de ces hommes, me regardant d'un œil farouche, m'arrêta par mon habit, qu'il me déchira. Il voulait entrer en conversation avec moi, à l'instigation de ce petit vieillard, qui l'en avait sollicité. En effet, après quelques discours, il me persuade, pour mon malheur, de me trouver à l'assemblée de ces fourbes, et de faire de ce jour, un jour funeste. Il prétendait avoir été initié par eux-mêmes, à tous leurs mystères. Je le suis, et bientôt, *nous franchissons les portes de fer et le seuil d'airain* ². Nous montons, en tournant sans cesse les degrés rapides d'un haut escalier; enfin, nous arrivons dans un appartement, dont la voûte était dorée, semblable à celui de Ménélas, décrit par Homère. Je jetai les yeux de tous côtés, avec la curiosité du jeune insulaire dont parle le poète ³; et j'aperçus, au lieu d'une Héliène, des hommes pâles, dont la tête était tristement penchée. Dès qu'ils me virent, la joie brilla sur leur visage : ils s'approchèrent de moi, et me demandèrent si je leur apportais quelque nouvelle fâcheuse. Ils semblaient, en effet, n'en désirer que de tristes; car ils se réjouissent des malheurs et des événements sinistres, comme les furies du théâtre. Ils avancèrent la tête les uns vers les autres, se parlèrent tout bas, et me firent ensuite cette question :

« De quel pays es-tu ? quel est ton nom, ton père ? »

Tu as l'air d'un homme de bien, à en juger par ton extérieur. — Les gens de bien, leur répondis-je, sont partout très rares, autant que je le vois. Du reste, je m'appelle Critias, et je suis de la même ville que vous. »

A l'instant, comme des hommes qui habitent les régions éthérées, ils me demandèrent ce qui se passait dans la ville et

¹ Mois égyptien qui répond à notre mois d'août.

² Parodie d'Homère, *Iliade*, liv. VII, v. 15.

³ Télémaque, *Odysee*, IV.

⁴ *Odysee*, X, 325.

sur la terre. « On se réjouit, leur dis-je, et bientôt on se réjouira encore davantage. » A ces mots, fronçant les sourcils, et secouant la tête : « Il n'en sera pas ainsi, dirent-ils : la ville couve quelque malheur en son sein. — Apparemment, repris-je, feignant d'entrer dans leur sens, qu'élevés comme vous l'êtes dans les régions sublimes, vous contemplez d'en haut tous les événements d'un œil plus perçant et plus assuré, et que vous en prévoyez mieux l'issue. Dites-moi, je vous prie, ce qui se passe dans les airs. Le Soleil sera-t-il éclipsé, et la Lune en opposition avec lui ? Mars entre-t-il en quadrature avec Jupiter, ou Saturne dans le diamètre du Soleil ? Vénus et Mercure seront-ils en conjonction, et produiront-ils beaucoup d'hermaphrodites, dont la naissance vous cause tant de joie ? Nous enverront-ils des pluies violentes, ou couvriront-ils la terre d'un épais tapis de neige ? Amèneront-ils de la grêle et de la rouille ? Avons-nous à craindre quelque peste ou quelque famine ? Le vase qui renferme le tonnerre est-il prêt à crever : le magasin des foudres est-il bien rempli ? »

Alors, comme des hommes qui auraient conduit tous les événements à leur gré, ils se mirent à débiter toutes les inepties dont ils sont si amoureux ; ils dirent que les affaires allaient entièrement changer de face ; que la ville serait en proie aux troubles et aux dissensions ; que nos armées seraient vaincues par les ennemis. Indigné de ce propos, et gonflé comme un chêne vert dévoré par la flamme, je m'écriai : « O les plus insensés de tous les hommes ! cessez ce langage plein de vanité : n'aigüisez pas vos dents contre des lions courageux, qui ne respirent que les combats ¹ ; craignez que ces malheurs ne retombent sur vos têtes, vous qui cherchez à détruire votre patrie. Ce n'est point en voyageant dans les airs que vous avez appris ces nouvelles, et vous ne paraissez pas avoir fait assez de progrès dans l'art difficile des mathématiques pour calculer les événements ; et, si vous vous laissez tromper à de vaines prédictions, à de misérables impostures, votre ignorance en éclate deux fois davantage. Ce ne sont que des contes de vieilles, des puérilités, vers lesquels l'esprit des femmes se porte avec avidité ».

TRIÉPHON. — Que t'ont répondu ces imbéciles ?

CRITIAS. — Ils ont passé légèrement sur mes reproches, et ont eu recours à une défaite tout à fait ingénieuse. « Nous

¹ Réminiscence d'Aristophane, *Grenouilles*, vers 829.

passons, me dirent-ils, dix jours sans manger ; nous veillons les nuits en chantant des hymnes ; et ensuite, nous voyons tout cela en songe ».

TRIÉPHON. — Qu'as-tu répliqué ? Cette réponse était en effet très embarrassante.

CRITIAS. — Sois tranquille ; je l'ai vigoureusement réfutée. « C'est donc avec raison, leur ai-je dit, que le bruit court par la ville, que ces visions fantastiques ne se présentent à votre esprit que lorsque vous rêvez ? — Cependant, me répondirent-ils avec un souris moqueur, elles nous viennent hors de notre lit.

— Eh ! quand vos prédictions seraient véritables, leur répliquai-je, vous ne pourrez jamais découvrir l'avenir avec certitude. Dupes de vos visions, vous vous livrez à mille idées extravagantes, qui n'ont et n'auront jamais d'effet. Comment se peut-il, que sur la foi de vains songes, vous débitiez tant d'inepties, ne témoigniez que du mépris pour tout ce qu'il y a d'honnête et de beau ? Vous ne vous plaisez que dans les malheurs, sans tirer aucun fruit de cette aversion pour le bien. Renoncez, croyez-moi, à ces fantômes absurdes, créés par votre imagination, à ces projets détestables, à ces prédictions sinistres, de peur qu'un dieu ne vous fasse périr misérablement, pour punir les imprécations que vous formez contre votre patrie, et les discours injurieux que vous répandez contre elle ».

A ces mots, ils se réunirent tous contre moi pour m'accabler de reproches, dont je puis, si tu veux, embellir mon récit. J'en demeurai pétrifié, et la voix me manqua. J'allais être changé en rocher, lorsque tes cris ont rompu le charme, et m'ont rendu à mon premier état.

TRIÉPHON. — Restes-en là, cher Critias, et n'insiste pas davantage sur de telles sottises. Vois comme mon ventre en est déjà gonflé ; il est gros comme celui d'une femme enceinte. Tes discours ont agi sur moi, comme la morsure d'un chien enragé ; et si je ne prends quelque potion qui me fasse oublier mon mal, et me rappelle en mon bon sens, je vais tomber dans quelque maladie fâcheuse. Mais laissons là ces extravagants ; commençons notre prière par le père, et nous la terminerons par quelque hymne bien remplie d'épithètes. Mais, que vois-je ? N'est-ce pas Cléolaüs que j'aperçois venir ici à grands pas ? Veux-tu que je l'appelle ?

CRITIAS. — Assurément.

TRIÉPHON. — Cléolaüs, Cléolaüs, où cours-tu donc si vite ? Ne nous dépasse pas ainsi, et si tu as quelque bonne nouvelle, viens nous l'apprendre.

CLÉOLAUS. — Salut au beau couple d'amis.

TRIÉPHON. — D'où vient donc tant d'empressement ? Te voilà tout essoufflé. Y aurait-il quelque chose de nouveau ?

CLÉOLAUS.

L'orgueil du nom Persan expire sous nos coups ;
Suze a subi le joug, et l'Arabie entière
Fléchira sous les lois du maître de la terre ¹.

CRITIAS. — C'est bien ce que j'ai toujours dit :

La vertu, par les dieux, n'est jamais méprisée,
Et toujours leurs bienfaits couronnent ses travaux ².

O Triéphon, nous allons jouir enfin d'un heureux sort. J'étais inquiet, je te l'avoue, de ce que je laisserais à mes enfants pour vivre. Tu connais ma pauvreté, comme je connais la tienne. Mais ce sera assez pour eux que l'Empereur vive : avec lui, les richesses ne nous manqueront point, et aucune nation ne pourra nous inspirer de terreur.

TRIÉPHON. — Et moi, Critias, je laisse pour héritage à mes enfants, le plaisir de voir Babylone détruite, l'Egypte rangée sous nos lois.

Et l'orgueilleux Persan réduit à l'esclavage ³ ;

les excursions des Scythes réprimées, et peut-être finies pour toujours. Pour nous, qui avons trouvé le dieu inconnu aux Athéniens, adorons-le, les mains élevées vers le ciel, et rendons-lui grâce de nous avoir trouvés dignes d'être les sujets d'un si grand prince. Laissons les autres se plonger dans leur délire, et tenons-nous-en à ce proverbe : *Hyppoclide en a peu de souci* ⁴.

¹ Parodie de quelque poète tragique, peut-être d'Eschyle. La victoire remportée sur les Perses, de laquelle il est ici question paraît à Gesner être celle que remporta Julien, et après laquelle il fut frappé d'un coup mortel par un lâche assassin.

² On ne sait d'où ces vers sont tirés.

³ *Iliade*, liv. VI, v. 463.

⁴ Ce proverbe a déjà été expliqué.

CHARIDÈME OU DE LA BEAUTÉ ¹

HERMIPPE ET CHARIDÈME

HERMIPPE. — Je me promenais hier au dehors de la ville, dans le dessein de profiter des agréments de la campagne, et de méditer avec plus de tranquillité (j'étais occupé d'un ouvrage), lorsque je rencontrai Proxène, fils d'Epicrate. Après l'avoir salué, comme il est d'usage, je lui demandai d'où il venait et où il allait ; il me répondit qu'il venait se récréer en ce lieu, jouir de la vue des champs, et respirer l'air pur et léger qui rafraîchissait la nature ; qu'il sortait de chez Androclès, fils d'Epicharès, qui avait offert un sacrifice à Mercure en action de grâces de sa victoire ; car il a remporté le prix d'éloquence aux fêtes de Jupiter. Proxène me dit encore que le festin s'était passé de la manière du monde la plus agréable, que les convives avaient fait l'éloge de la beauté ; qu'il ne pouvait pas, à la vérité, me réciter ces discours, parce que la vieillesse avait affaibli sa mémoire, et que d'ailleurs il n'avait pas assisté à la plus grande partie de ce qui fut dit ; mais que tu pourrais aisément satisfaire ma curiosité, ayant été, toi-même, un des orateurs, et ayant écouté les autres avec beaucoup d'attention.

CHARIDÈME. — Il est vrai, Hermippe, les choses se passèrent ainsi. Cependant il ne me serait pas facile de te faire un récit exact de ces discours. Le bruit considérable que faisaient les convives et ceux qui les servaient, ne permettait pas de tout entendre : et puis rien n'est plus difficile que de se rappeler des discours tenus pendant un festin. Le vin, comme tu le sais, fait perdre la mémoire, même à ceux qui en ont le plus.

¹ Ce Dialogue ne paraît pas être de Lucien.

Toutefois, pour t'obliger, je vais essayer de te faire ce récit le mieux qu'il me sera possible, et je n'omettrai aucun des détails qui se représenteront à mon esprit.

HERMIPPE. — Je t'en sais un gré infini ; mais si tu voulais m'apprendre, avant tout, quel est l'ouvrage dont Androclès a fait lecture, quel est le rival qu'il a vaincu, et quels étaient les convives qu'il avait invités à son festin, la grâce que tu me fais serait plus complète.

CHARIDÈME. — L'ouvrage d'Androclès était un éloge d'Hercule : il le fit d'après un songe, et il a remporté la victoire sur Diotime de Mégare, qui lui disputait les épis, ou plutôt l'honneur du succès.

HERMIPPE. — Et quel ouvrage a lu Diotime ?

CHARIDÈME. — Un éloge des Dioscures. Après avoir été délivré par eux des dangers les plus pressants, il a voulu, nous a-t-il dit, leur payer ce tribut de sa reconnaissance. Ils l'avaient même invité à entreprendre leur éloge, lorsqu'ils lui étaient apparus au haut du mât dans le fort de la tempête.

Un nombre considérable de parents et d'amis du vainqueur se trouvaient à ce festin ; mais ceux qui méritent le plus particulièrement d'être cités, qui ont fait l'ornement du repas, et ont employé leur éloquence à louer la beauté, sont, Philon, fils de Dinias, et Aristippe, fils d'Agasthène ; j'étais le troisième. Le beau Cléonyme, neveu d'Androclès, était assis à côté de nous. C'est un jeune homme qui a les traits délicats, et les mœurs un peu efféminées, mais qui ne manque point d'esprit. Il y parut du moins par l'attention singulière avec laquelle il nous écouta. Philon commença le premier à parler sur la beauté, et fit son exorde à peu près en ces termes.

HERMIPPE. — De grâce, mon ami, ne commence pas ce discours, que tu ne m'aies appris auparavant quelle occasion vous a engagés à choisir ce sujet ?

CHARIDÈME. — Eh ! mon cher, tu m'arrêtes à tout moment ; j'aurais déjà fini mon récit, et je pourrais me retirer. Mais que faire quand un ami vous fait violence ? Il faut bien se ployer à tout ce qu'il désire. Cléonyme fut lui-même la cause de nos discours. Il était assis entre son oncle Androclès et moi. Les convives parlaient beaucoup de ce jeune homme ; tout le monde avait les yeux fixés sur lui ; on admirait sa beauté, et sans attention pour tout autre objet, on n'était occupé qu'à faire son

éloge. Surpris et charmés tout à la fois, de voir l'inclination que tous les convives avaient pour la beauté, nous pensâmes que ce serait une négligence impardonnable si nous nous laissions surpasser en éloquence sur cette matière par des ignorants ; nous, qui l'emportions sur le vulgaire par le talent de la parole. Ainsi nous entreprîmes donc de parler de la beauté. Cependant, il nous sembla qu'en faisant l'éloge de ce jeune homme, il fallait ne le pas nommer, pour ménager la décence, et ne pas augmenter son amour-propre. Voulant aussi éviter que nos discours ne fussent, comme ceux des autres, jetés au hasard et sans ordre, nous résolûmes de parler chacun à notre tour, et de dire ce que la mémoire nous fournirait sur ce sujet. Philon commença le premier.

« On aurait lieu de s'étonner, si, témoignant chaque jour, par nos actions, l'estime et l'empressement qui nous portent vers la beauté, nous n'en faisons pas le sujet de nos discours ; et si nous gardions un profond silence, dans la crainte de laisser échapper, malgré nous, l'éloge d'un bien, objet de tous nos désirs. En quelle occasion peut-on faire un plus digne usage de l'éloquence ? Quand les grâces du discours se produiront-elles avec plus d'avantage, si ce n'est en parlant d'un objet qui est le but où tendent tous nos vœux ? Mais de peur qu'on ne s'imagine, qu'instruit des dispositions où l'on doit être à son égard, je ne puis cependant parler de la beauté, je vais tâcher de dire, en peu de mots, ce que je pense. Tous les hommes désirent la beauté, mais bien peu ont mérité de l'obtenir ; ceux à qui la nature a fait ce présent inestimable, ont passé dans tous les temps pour les plus heureux des mortels, ils ont été honorés comme ils le méritaient par les hommes et par les dieux. Je n'en veux d'autre preuve, que les héros qui ont été élevés au rang des habitants de l'Olympe. Hercule, fils de Jupiter, reçut cet honneur pour prix de son courage ; Hélène, par sa seule beauté, devint une déesse, et procura l'immortalité à ses frères, relégués dans l'empire des morts avant qu'elle fût montée dans le ciel.

« Bien plus, parmi les mortels que les dieux ont jugés dignes d'être admis au céleste banquet, on n'en saurait trouver aucun qui n'ait eu la beauté en partage. C'est elle qui fit participer Pélops à l'ambrosie. Ganimède, cet aimable enfant de Dardanus, régna, dit-on, avec tant d'empire sur le souverain des dieux, que celui-ci ne voulut partager avec aucun autre immortel le plaisir d'enlever l'objet de ses amours. Il pensa que lui seul en était digne ; il descendit sur le Gargare, et

emporta Ganimède dans les cieux, où il devait le voir sans cesse et vivre avec lui. Ce dieu a toujours fait tant de cas des belles personnes, que non content de les faire monter dans les cieux, souvent il est descendu sur la terre pour embrasser ses maîtresses. C'est ainsi que métamorphosé en cygne, il jouit de Lédà ; que sous la forme d'un taureau, il enleva Europe ; que prenant la ressemblance d'Amphitryon, il engendra Hercule. Eh ! qui pourrait compter toutes les ruses auxquelles il eut recours pour s'unir aux objets de son amour ?

« Ce qui doit nous étonner davantage, c'est que Jupiter, lorsqu'il parle aux autres dieux (car jamais il n'adresse la parole aux hommes, si ce n'est à ceux qui sont distingués par leur beauté) ; lors, dis-je, qu'il harangue les immortels, il montre tant de fierté, tant d'audace, suivant le poète des Grecs, que dès ses premiers discours, Junon, qui jusque-là avait coutume d'éclater en reproches contre lui, saisie de frayeur, se trouve trop heureuse de ne point éprouver les effets de sa colère, et d'en être quitte pour de simples paroles. Bientôt après il ne fait pas moins trembler les autres divinités, quand il les menace d'enlever à lui seul la terre et la mer avec tous leurs habitants. Mais lorsqu'il va trouver quelque aimable objet, il devient si traitable, si doux, si complaisant, que souvent, sans parler de mille autres traits de bonté, il dépose le personnage de maître du monde, dans la crainte de déplaire à ce qu'il aime ; il prend une autre forme, et c'est toujours la plus belle ; celle dont la vue est la plus attrayante. Tel est l'hommage qu'il rend à la beauté.

« Jupiter n'est point le seul qui se soit laissé vaincre aux charmes de l'amour. Nul des dieux n'a pu lui résister ; car il ne faut pas croire que je dise ceci, plutôt pour accuser Jupiter, que pour faire l'éloge de la beauté. Si l'on veut y faire attention, on verra que tous les dieux éprouvent également sa puissance. Neptune a rendu les armes à Pélops, Apollon à Hyacinthe, Mercure à Cadmus.

« Les déesses elles-mêmes, n'ont point rougi de céder à l'amour et à la beauté. Il semble même qu'elles se soient fait un point d'émulation, de publier qu'elles se sont rendues à un tel beau jeune homme, et qu'elles ont accordé leurs faveurs à des mortels. Chacune d'elles préside à quelqu'une de nos actions, et jamais l'une ne dispute à l'autre ce qui est de son empire. Pallas conduit les guerriers aux combats, et ne conteste point la chasse à Diane, qui cède à son tour la guerre à Pallas. Junon préside aux mariages, et ne cherche point à

usurper sur Vénus les fonctions qui lui sont attribuées. Mais à l'égard de la beauté, chaque déesse présume tellement de la sienne, qu'elle croit surpasser toutes les autres en attraits. C'est pour cela, sans doute, que la Discorde, voulant semer la division entre elles, n'employa pas d'autre moyen, que de faire naître une dispute sur la beauté, persuadée que bientôt, comme elle le désirait, il en résulterait une querelle interminable : elle raisonnait fort juste. On voit par là quelle est l'excellence de la beauté : car dès que ces déesses eurent ramassé la pomme, et lu l'inscription, chacune prétendit que ce fruit lui appartenait. Aucune n'eut le courage de prononcer contre elle-même et d'avouer qu'elle le cédait en attraits à sa rivale. Elles vont trouver Jupiter, qui était le père de deux de ces déesses, le frère et l'époux de l'autre, et s'en remettent à son jugement. Il pouvait bien décider lui-même quelle était la plus belle ; mais comme il y avait alors en Grèce et chez les Barbares, un grand nombre d'hommes sages et prudents, il confia la décision de ce différend à Pâris, fils de Priam, dont le suffrage éclatant prouva que la beauté l'emporte de beaucoup sur la sagesse, sur la force, et sur la prudence.

« Les déesses sont si jalouses de leurs charmes, et de s'entendre toujours appeler *belles*, qu'elles ont engagé le poète des dieux et des héros, à ne leur donner que des noms tirés de leur beauté. Junon est plus flattée du titre de *déesse aux bras blancs*, que de ce lui de *déesse vénérable*, ou de *filles du puissant Saturne*. Minerve ne voudrait point changer son nom de *déesse aux yeux bleus*, pour celui de *Tritogénie* ; et Vénus s'honore de l'épithète de *dorée*, bien plus que de toute autre. En effet, tous ces noms font allusion à la beauté.

« Cela nous prouve quelle haute idée ont conçue de la beauté des êtres qui nous sont supérieurs ; et est en même temps le témoignage le plus certain, que cet avantage est au-dessus de tous les autres. Minerve déclare que le courage réuni à la prudence, doit obtenir le premier rang. Junon voudrait faire préférer la richesse et la puissance, et Jupiter appuie ce sentiment. Mais puisque la beauté est une chose si noble et si divine, pour laquelle les dieux même montrent tant d'empressement, comment pourrions-nous ne pas imiter les dieux, et ne pas employer nos actions et nos discours à faire valoir ses droits? »

Ainsi parla Philon : il ajouta seulement qu'il en aurait dit bien davantage, s'il ne savait point qu'un long discours est déplacé dans un banquet. Aristippe prit ensuite la parole ; mais il

fallut qu'Androclès le sollicitât longtemps, car il ne voulait point parler après Philon. Il commença donc en ces termes :

« Souvent les orateurs dédaignant de traiter dans leurs discours, des matières nobles et utiles, choisissent des sujets bizarres, qu'ils croient devoir leur procurer plus de gloire, mais qui ne sont d'aucune utilité pour les auditeurs. Les uns emploient leur éloquence à de vaines disputes, ou à raconter des faits qui ne sont jamais arrivés ; d'autres tiennent de longs discours sur des objets peu nécessaires, tandis qu'ils devraient s'appliquer à ne rien dire que d'intéressant. Pour moi, persuadé qu'ils n'agissent ainsi que parce qu'ils ne savent rien de bon ; et convaincu d'ailleurs qu'il n'est rien de plus ridicule que de tomber soi-même dans les fautes que l'on reproche aux autres, je prendrai pour sujet de mon discours la matière la plus utile pour mes auditeurs, et que tout le monde peut appeler aisément la plus belle, puisqu'il s'agit de la beauté même.

« Si nous avons à parler sur toute autre chose que sur la beauté, il suffirait, sans doute, d'entendre un seul discours, et l'on pourrait ensuite abandonner cet objet. Mais celui-ci présente, à ceux qui veulent le traiter, une si grande abondance, que lors même qu'on ne pourrait égaler son sujet par son éloquence, on ne serait point taxé d'avoir fait des efforts malheureux ; et si après que plusieurs autres ont traité cette matière, on parvient à ajouter quelques traits à son éloge, on doit penser que la fortune s'est montrée favorable à l'orateur. Quel talent, en effet, pourrait suffire à louer dignement un avantage que les dieux honorent d'une manière si éclatante, un bien que les hommes regardent comme céleste, vers lequel se portent tous les désirs, qui est le plus bel ornement de tous les êtres, et dont l'effet est tel qu'il fait rechercher avec empressement ceux qui le possèdent, et fuir avec aversion ceux qui en sont dépourvus, au point qu'on ne veut pas même les regarder. Mais, puisqu'une foule d'éloges pourraient encore atteindre à peine à la dignité de ce sujet, on ne sera point étonné que j'essaie de le traiter à mon tour, et que j'ose parler après Philon. La beauté est, en effet, quelque chose de si noble et de si divin, que pour ne point parler des hommages que les dieux même lui ont rendus.....

« Autrefois, Hélène, fille de Jupiter, frappa tellement d'admiration tous les hommes, que, même avant qu'elle eut atteint l'âge nubile, Thésée, amené par quelques affaires dans

le Péloponèse, l'ayant vue, fut épris de ses charmes, au point que ce héros, quoique assis sur un trône bien affermi, quoique environné de gloire, crut cependant qu'il ne pourrait jamais vivre heureux tant qu'il ne posséderait pas Hélène mais qu'il serait le plus fortuné de tous les hommes, s'il parvenait à jouir de cette belle. Comme il désespérait de l'obtenir de son père, qui n'aurait pas voulu la lui donner avant qu'elle eût atteint l'âge de puberté ; sans redouter ni la puissance de Tyndare, ni les dangers auxquels il s'exposait dans le Péloponèse, il résolut d'enlever Hélène du palais de son père ; et secondé de Pirithoüs, il la transporta dans Aphidna en Attique. Il sut à celui-ci un tel gré du secours qu'il lui avait prêté en cette occasion, et conçut pour lui tant d'amitié, que leur tendresse devint un modèle pour la postérité. Lorsque Pirithoüs, amoureux de Proserpine, voulut descendre dans l'empire de Pluton ; Thésée, après lui avoir donné les plus sages conseils, ne pouvant le détourner de cette entreprise, l'accompagna dans les enfers, et crut ne pouvoir lui témoigner dignement sa reconnaissance, qu'en exposant sa vie pour son ami.

« Hélène de retour dans Argos (Thésée était alors absent), comme elle était en âge d'être mariée, tous les rois de la Grèce s'empressèrent à demander sa main : et quoi qu'il leur fût facile de trouver des épouses belles et bien nées, ils les dédaignèrent cependant comme inférieures de beaucoup à celle-ci. Voyant que cette beauté serait un sujet de discorde, et craignant qu'elle n'allumât la guerre dans la Grèce, en armant ses princes les uns contre les autres, ils s'engagèrent, par un serment réciproque, à secourir celui qui aurait été jugé digne de la main d'Hélène, et à ne pas permettre qu'on vint troubler son bonheur. Chacun d'eux s'imaginait s'assurer, par ce moyen, une puissante alliance. Tous furent trompés dans leur attente particulière, à la réserve de Ménélas ; et ils éprouvèrent bientôt que l'engagement qu'ils avaient pris était général. En effet, peu de temps après, les déesses se disputant le prix de la beauté, choisirent pour juge de ce différend Pâris, fils de Priam. Il ne put résister à la vue des charmes de ces déesses ; et les présents qu'elles lui offrirent, l'engagèrent à prononcer. Junon lui promettait l'empire de l'Asie, Minerve la victoire dans les combats, et Vénus l'hymen d'Hélène. Persuadé que l'empire échoit quelquefois en partage à des hommes méprisables, mais que jamais par la suite on ne pourra posséder une autre Hélène, il voulut l'avoir pour épouse.

« Lors de cette guerre fameuse, immortalisée par les poètes, dans laquelle on vit, pour la première fois, l'Europe s'armer contre l'Asie ; les Troyens qui possédaient Hélène, pouvaient, en la rendant aux Grecs, vivre tranquillement dans leur patrie ; d'un autre côté, les Grecs en laissant aux Troyens cette beauté, se seraient épargné les fatigues et les désagréments d'une longue guerre : mais les uns et les autres ne voulurent point prendre ce parti : ils pensaient, au contraire, que jamais ils n'auraient à soutenir une guerre plus glorieuse, et qu'ils ne pouvaient mourir pour une plus belle cause. Les dieux eux-mêmes qui savaient que leurs fils devaient perdre la vie devant Troie, ne les détournèrent point des combats. Ils leur persuadèrent, au contraire, qu'il leur serait aussi glorieux de périr en combattant pour Hélène, que d'avoir reçu la naissance des immortels. Mais, qu'est-il besoin de parler des enfants des dieux, puisque les dieux eux-mêmes se firent alors une guerre plus terrible que celle qu'ils avaient eu à soutenir contre les géants ? En effet, dans celle-ci ils combattaient réunis ensemble ; et dans la guerre de Troie, ils combattirent les uns contre les autres. Il n'est point de preuve plus éclatante, que la beauté l'emporte sur tous les autres avantages, au jugement même des dieux. Rien ne peut exciter entre eux la plus légère dissension ; et lorsqu'il s'agit de la beauté, non seulement ils livrent leurs propos enfants, mais ils se déclarent entre eux une guerre sanglante : quelques-uns même sont blessés. N'est-ce pas préférer d'un commun accord la beauté à tout autre objet ?

« Mais de peur qu'on ne s'imagine que c'est l'impuissance de parler dignement de la beauté, qui me fait insister sur cette preuve, je vais passer à une autre, qui ne démontre pas moins l'excellence de la beauté, que tout ce qui a été dit précédemment. Je la tirerai de l'histoire d'Hippodamie, fille de l'Arcadien Œnomaüs. Combien d'amants épris de sa beauté, n'ont-ils pas aimé mieux mourir, que de jouir de la lumière, et d'habiter loin de ses charmes ? Dès qu'elle eut atteint l'âge nubile, son père voyant qu'elle surpassait en beauté toutes les filles de son âge, en devint lui-même amoureux (car telle était la force de ses attraits, qu'ils subjuguèrent, contre les lois de la nature, jusqu'à celui qui leur avait donné la naissance). Il désirait en conséquence, la garder toujours avec lui ; mais feignant, pour éviter les reproches qu'on aurait pu lui faire, de vouloir la donner en mariage à celui qui se montrerait digne de sa fille ; il imagina une ruse, encore plus impie que la pas-

sion qu'il nourrissait dans son cœur, et il était persuadé que cette ruse assurerait ses desseins. Monté sur un char attelé des coursiers les plus vites de l'Arcadie, et que l'art avec lequel il était fabriqué rendait d'une vitesse extrême, il défiait à la course les prétendants de sa fille. Elle-même était le prix de la victoire, et le vaincu se soumettait à perdre la tête. OEnomaüs exigeait qu'Hippodamie montât sur le char de ses amants, afin qu'entièrement occupés d'elle, ils négligeassent le soin de conduire leurs chevaux. Le premier qui essaya cette course n'ayant pu réussir, il perdit tout à la fois sa maîtresse et la vie. Les autres, loin de balancer à accepter ce combat, regardant comme l'effet d'une crainte puérile de renoncer à leurs prétentions, et détestant la cruauté d'OEnomaüs, vinrent à l'envi l'un de l'autre s'exposer à la mort. On eût dit qu'ils craignaient de ne pas sacrifier leur vie à cette belle fille. Déjà treize jeunes gens étaient morts pour elle; les dieux irrités de la perfidie d'OEnomaüs, touchés de compassion pour Hippodamie, qui ne recueillait pas le fruit de sa beauté, et pour le sort de ses amants qui n'avaient pu jouir d'un bien si précieux, prirent un soin particulier du jeune héros qui devait combattre pour l'obtenir. C'était Pélops. Ils lui firent présent d'un char construit avec autant d'art que d'élégance, et lui donnèrent des coursiers immortels, à l'aide desquels il devait obtenir Hippodamie. Il l'obtint en effet, et tua son beau-père après sa victoire.

Ainsi la beauté est aux yeux des hommes un objet divin; tout le monde lui rend hommage : les dieux eux-mêmes la recherchent avec empressement. On ne peut donc me faire aucun reproche d'avoir parlé en faveur de la beauté, comme j'ai cru devoir le faire ».

Tel fut le discours d'Aristippe.

HERMIPPE. — Il ne te reste plus, Charidème, qu'à couronner ces discours sur la beauté, en y ajoutant le tien.

CHARIDÈME. — Au nom des dieux, ne me force pas à en dire davantage. Ceci doit te suffire pour te donner une idée de cet entretien. D'ailleurs, je ne me rappelle pas ce que j'ai dit sur ce sujet. On se souvient plus aisément des discours des autres que de ceux qu'on a tenus soi-même.

HERMIPPE. — C'était là, cependant, le principal objet de mes désirs. J'étais moins curieux d'entendre les discours des autres que le tien; et si tu me prives de ce plaisir, tu n'auras pris jusqu'ici qu'une peine inutile. Allons, au nom de Mercure, fais-

moi part de tout ce qui a été dit, comme tu me l'as promis au commencement de notre conversation.

CHARIDÈME. — Tu ferais beaucoup mieux de te contenter de ce que tu viens d'entendre, et de m'épargner une tâche désagréable. Mais puisque tu désires si fort connaître mon discours, il faut bien avoir pour toi quelque complaisance. Je commençai à peu près en ces termes :

« Si je devais parler le premier sur la beauté, j'aurais besoin de faire un long exorde. Mais puisque d'autres avant moi ont traité ce sujet dans leurs discours, ce qu'ils ont dit peut me servir de début ; et j'entre à l'instant même en matière. D'ailleurs, ce n'est point en des lieux différents que ces discours sont prononcés ; c'est ici, c'est en un même jour, et l'on n'a point à craindre que les assistants ne s'aperçoivent pas que chacun de nous prononce un discours particulier, ou qu'ils croient que ce soit un seul et même discours que nous récitons tour-à-tour. Ce que chacun de vous a déjà dit sur la beauté, suffirait à tout autre sujet pour le louer dignement ; mais celui-ci est si fécond, que, malgré tout ce qui a été dit, ceux qui viendront après nous, trouveront encore suffisamment de quoi faire son éloge. Il présente de toutes parts une foule d'idées, qui semblent d'abord devoir être exprimées les premières ; ce sont les fleurs d'une riantة prairie, qui, se reproduisant sans cesse à la vue, invitent la main à les cueillir. Pour moi, je vais choisir parmi ces fleurs celles qui me paraîtront mériter davantage de n'être point négligées ; je dirai en peu de mots ce que je pense de la beauté, afin de lui payer aussi mon tribut : et j'abrègerai mes discours, pour vous faire plus de plaisir.

Les hommes qui paraissent l'emporter sur nous, soit par la valeur, soit par quelque autre vertu, s'ils ne nous forcent, par des bienfaits continuels, à être bien disposés en leur faveur, sont presque toujours l'objet de notre jalousie, et ce sentiment s'oppose presque toujours à leurs succès. Mais pour les belles personnes, non seulement nous ne sommes point jaloux de leur beauté, mais à peine les voyons-nous, qu'épris pour elles d'un amour extrême, nous nous avouons vaincus. Nous ne balançons point à leur obéir comme à des êtres supérieurs, et nous devenons leurs esclaves autant qu'il est en notre pouvoir. Nous trouvons plus de plaisir à recevoir la loi de la beauté, qu'à commander à celui qui ne l'a point en partage. Nous lui savons plus de gré lorsqu'elle nous impose de nombreux tra-

vaux, qu'à celui qui ne nous ordonne rien. Désirons-nous les autres biens ? dès que nous les possédons nous cessons de les rechercher : mais pour la beauté, on la désire sans cesse. Quand nous effacerions en attrait le fils d'Aglaé, qui descendit avec les Grecs sur les bords d'Illion ; quand nous aurions plus de charmes que le bel Hyacinthe, ou le Lacédémonien Narcisse ; nous ne serions point encore satisfaits, nous craindrions de laisser à la postérité quelque moyen de nous surpasser.

La beauté est, pour ainsi dire, la règle commune de toutes les actions des hommes. Le général qui range ses troupes en bataille, l'orateur qui compose un discours, le peintre qui fait un tableau, se la proposent pour modèle. Mais pourquoi parler ici des arts dont elle est l'unique but, puisque dans les choses les plus nécessaires, et que le besoin nous fait imaginer, nous ne négligeons rien pour les faire les plus belles qu'il nous est possible ? Ménélas, en construisant son palais, songea moins au besoin qu'il avait d'une habitation, qu'à exciter l'admiration de ceux qui y entreraient. C'est pour cela qu'il le rendit si magnifique, et il ne se trompait pas dans l'opinion qu'il en avait : car le fils d'Ulysse, lorsqu'il vint à Sparte pour s'informer des destins de son père, en voyant ce palais, fut tellement frappé d'admiration, qu'il ne put s'empêcher de dire à Pisisstrate :

Telle est de Jupiter la céleste demeure.

Ce n'était pas non plus pour un autre motif, qu'Ulysse lui-même, accompagnant les Grecs dans leur expédition contre Troie, montait des vaisseaux dont les flancs étaient peints de vermillon. Il voulait, par l'éclat de cette couleur, frapper d'admiration tous ceux qui le verraient. En un mot, si l'on examine le but de tous les arts, on verra que la beauté est l'objet qu'ils se proposent, que c'est à l'obtenir que tendent tous leurs efforts.

La beauté paraît l'emporter tellement sur tous les autres avantages, que dans les personnes qui la possèdent unie à la justice, à la sagesse, ou à la bravoure, on lui rend encore plus d'hommages, qu'à ces vertus. Ceux qui l'ont en partage, sont à nos yeux les plus estimables de tous les hommes, et rien ne nous semble plus méprisable que ceux qui en sont privés ; ce sont les seuls auxquels nous donnons le nom de *hideux* ¹,

¹ Αἰσχρός, qui signifie à la lettre *honteux*

comme si tout autre avantage que l'on pourrait posséder, devenait nul, dès qu'on est privé de celui-ci.

Nous appelons *Démagogues* les hommes qui administrent un état où règne la démocratie, et nous nommons flatteurs ceux qui fléchissent sous l'autorité des tyrans. Mais ceux qui vivent sous l'empire de la beauté, nous les admirons, nous les appelons *laborieux amants du beau*, et nous regardons comme des bienfaiteurs publics tous ceux qui prennent soin des belles personnes. Lorsque la beauté porte un caractère si auguste, lorsqu'elle est l'objet de tous les vœux, et que l'on regarde comme un bonheur extrême de pouvoir la servir, n'aurait-on pas raison de nous blâmer, si, pouvant jouir de ce bonheur, nous le laissons échapper volontairement, sans sentir toute l'étendue de la perte que nous éprouvons ? »

Voilà quel fut mon discours. J'aurais pu en dire bien davantage sur un sujet tel que la beauté ; mais je supprimai plusieurs réflexions, m'apercevant que notre entretien commençait à devenir trop long.

HERMIPPE. — Je vous félicite d'avoir goûté les charmes d'une conversation si agréable : et, grâce à ton récit, je suis presque aussi heureux que vous.

NÉRON

OU

LE PROJET DE PERCER L'ISTHME DE CORINTHE¹

MÉNÉCRATE ET MUSONIUS.

MÉNÉCRATE. — Le projet de percer l'isthme, que le tyran fut, dit-on, sur le point d'exécuter, te paraît donc, Musonius, digne du génie des Grecs ?

MUSONIUS. — Apprends, ô Ménécrate, que Néron se proposait une chose infiniment utile : il voulait épargner aux navigateurs le circuit qu'ils sont obligés de faire autour du Péloponèse et du promontoire de Malée, en coupant l'isthme par un canal de vingt stades.

MÉNÉCRATE. — Il eût rendu un grand service au commerce, aux villes maritimes, et à celles qui sont situées dans l'intérieur des terres ; car les fruits que celles-ci produisent eussent suffi à leur subsistance, dès que les autres eussent été florissantes. Mais, fais-nous le récit de cette entreprise, Musonius ; nous serions bien charmés de savoir ce qui l'avait fait naître : à moins que tu n'aies, en ce moment, quelque chose de mieux à faire.

MUSONIUS. — Je le veux bien. Je ne sais comment dédommager de leur peine, les personnes qui viennent en ce lieu désagréable pour philosopher avec moi².

¹ Ce Dialogue ne paraît pas être de Lucien.

² On prétend que Musonius avait été condamné à travailler comme un esclave à couper l'isthme. L'auteur suppose que quelques personnes sont venues en cet endroit pour philosopher avec lui.

Le désir qu'il a de se distinguer dans la musique, et la vive persuasion où il est que les Muses elles-mêmes ne chantent pas plus agréablement que lui, l'amènèrent en Achaïe. Il voulait se faire couronner dans les jeux olympiques, les plus nobles des combats de la Grèce ; car pour les jeux pythiques, il croit y avoir plus de droit qu'Apollon même, et que ce dieu n'oserait pas lui disputer le prix du chant et de la cithare. Le projet de percer l'isthme n'était pas un de ceux qu'il eût médités depuis longtemps : la vue seule du lieu et de sa situation, lui inspira l'idée de s'immortaliser par une vaste entreprise. Il voulut imiter ce roi, qui, pour conduire les Grecs devant Troie, sépara l'Eubée de la Béotie, par le canal de l'Euripe qui passe auprès de Chalcis¹ ; Darius, qui jeta un pont sur le Bosphore, afin de descendre chez les Scythes ; ou plutôt Xerxès, qui surpassa tous les autres par la magnificence de ses ouvrages. Il croyait, de plus, que la communication étant plus prompte et plus facile, la Grèce deviendrait le rendez-vous de tous les étrangers ; car les tyrans, quoique ivres de leur puissance, sont quelquefois jaloux d'entendre dire d'eux...²

Il s'avança donc dans sa tente, vers le bord de la mer, en chantant l'hymne d'Amphitrite et de Neptune, et une petite chanson en l'honneur de Mélécerte et de Leucothoé. Le gouverneur de la Grèce lui présenta un hoyau d'or, et Néron se mit en devoir de commencer la fouille au bruit des applaudissements et des chants de la multitude. Il frappa trois fois la terre ; et recommandant ensuite de presser l'ouvrage à ceux qui en étaient chargés, il rentra dans Corinthe, s'imaginant avoir surpassé tous les travaux d'Hercule. On tira des prisons ceux qui y étaient renfermés pour les faire travailler aux endroits les plus pénibles, et où il se rencontrait des rochers : l'armée était occupée aux terrains légers et unis.

Il y avait déjà cinq ou sept jours³, que nous étions, pour ainsi dire, enchaînés sur l'isthme, lorsqu'un bruit vague se répandit de Corinthe, que Néron avait déjà changé de résolution. On disait que des géomètres Egyptiens ayant mesuré la hauteur des deux mers, ne les avaient point trouvées de niveau ; ils croyaient que celle qui baigne les rivages de Léchéum était beaucoup

¹ On ne sait quel est ce roi. Il n'est rien dit de semblable d'Agamemnon.

² Il y a ici une lacune ; car l'auteur ne dit pas ce que les tyrans sont jaloux d'entendre.

³ Les Grecs aimaient à compter par les impairs nous l'avons déjà remarqué.

plus haute, et qu'il y avait à craindre qu'Egine ne fût submergée, si une mer aussi considérable venait à se répandre sur cette île. Ce n'était point assez pour arrêter Néron ; et Thalès lui-même, ce sage si versé dans la physique, n'eût pu le détourner du projet de couper l'isthme. Il en était plus jaloux que de chanter en public ; mais un soulèvement des peuples de l'Hespérie¹, fomenté par un homme d'un caractère entreprenant, nommé Vindex, arracha Néron de la Grèce et de l'isthme ; et l'observation des géomètres ne fut qu'un vain prétexte à son départ ; car je sais très bien que les deux mers sont égales et de niveau. L'on prétend même que Rome commence déjà à s'ébranler, et cède à la révolte. Vous l'avez vous-mêmes entendu dire hier au chiliarque qui est abordé ici.

MÉNÉCRATE. — Quelle voix a donc ce tyran, Musonius, puisqu'elle le rend si passionné pour la musique, et pour les jeux olympiques et pythiens ? Parmi les différentes personnes que j'ai vues aborder à Lemnos, les uns admiraient ses talents, les autres s'en moquaient.

MUSONIUS. — Néron n'est à cet égard ni admirable ni ridicule. La voix que lui a donnée la nature est passable et ordinaire. Cependant le son en est creux et rauque, parce qu'il serre le gosier en chantant, et son chant devient alors un bourdonnement désagréable. Mais quand il n'a pas trop de confiance en lui-même, ses tenues ont assez de douceur. Toutefois, prétendre exceller dans les nuances du chromatique, dans la mélodie, dans l'art de chanter avec grâce et de s'accompagner avec précision de la cithare, de marcher quand il le faut, de s'arrêter, de changer de place, d'assimiler ses mouvements à la mesure, n'est-ce pas une chose honteuse pour un empereur ?

Mais lorsqu'il veut imiter les dieux, quels ris laissent alors échapper les spectateurs, malgré les dangers qui les menacent : car il baisse ridiculement la tête pour retenir son haleine. Il écarte les jambes, s'élève sur la pointe des pieds, qu'il recourbe comme ceux qui sont attachés sur la roue. Son teint naturellement rouge, devient alors pourpre, et son visage s'enflamme. Il a le vent fort court, et sa respiration n'est jamais suffisante.

MÉNÉCRATE. — Mais comment ses concurrents dans les jeux

1. L'Italie.

peuvent-ils lui céder le prix ? Veulent-ils le flatter sur son talent ?

MUSONIUS. — Oui ; à peu près comme ces lutteurs qui cèdent exprès la victoire. Rappelle-toi cet acteur tragique que Néron fit périr dans les jeux isthmiques, et tu verras quels dangers ont à craindre les artistes qui voudraient sérieusement lui contester le prix.

MÉNÉCRATE. — Quelle est donc cette histoire, Musonius ? je n'en ai jamais entendu parler.

MUSONIUS. — C'est une chose incroyable, et qui s'est passée sous les yeux de toute la Grèce.

Quoiqu'il fût défendu, par une loi, de jouer des comédies et des tragédies aux jeux Isthmiques, néanmoins Néron forma le projet d'y remporter le prix de la tragédie. Plusieurs concurrents se présentèrent à ce combat, entre autres un habitant de l'Épire, qui avait une très belle voix, et qui avait obtenu par ce talent la plus grande réputation. Il affectait en cette occasion de désirer le prix plus ardemment qu'il ne l'avait jamais fait, et avait déclaré qu'il ne le céderait point à Néron, à moins que celui-ci ne lui donnât dix talents pour le dédommager. Néron, qui l'avait entendu parler ainsi sur la scène, au moment où le spectacle allait commencer, devint furieux ; et comme les Grecs encourageaient l'Épirote par leurs cris, il lui envoya dire par un secrétaire qu'il eût à céder à l'empereur. L'Épirote éleva fièrement la voix, et refusa avec toute la liberté d'un républicain. Alors Néron fit entrer sur le théâtre ses propres acteurs, comme s'ils eussent été nécessaires à la représentation. Ils tenaient à la main de doubles tablettes d'ivoire¹, qu'ils levaient comme des poignards. Ils forcent l'Épirote à se ranger contre une colonne, et là ils lui coupent la gorge, en la frappant avec leurs tablettes.

MÉNÉCRATE. — Et après cette action atroce, commise en présence de tous les Grecs, il obtint le prix ?

MUSONIUS. — Cela n'était qu'un jeu, pour celui qui avait tué sa mère ; qu'y avait-il d'étonnant qu'il fit mourir un acteur en lui coupant la gorge ? Ne voulut-il point aussi boucher l'autel de Delphes d'où sortent les oracles, afin d'étouffer, s'il le pouvait, la voix d'Apollon ; car le dieu l'avait mis au rang des

¹ Les tablettes des anciens avaient la forme d'un Δ, et pouvaient être coupées par les poignets.

Oreste et des Alcméon, auxquels le meurtre de leur mère avait procuré une espèce de gloire, puisqu'ils ne l'avaient entrepris que pour venger leur père ; au lieu que Néron, qui n'avait personne à venger, se crut insulté par Apollon, quand il entendit un oracle qui adoucissait la vérité.

Mais tandis que nous parlons, quel est ce vaisseau qui s'approche ? Il semble apporter quelque heureuse nouvelle ; tous les passagers ont la tête couronnée de fleurs, et forment une espèce de chœur du plus heureux augure. Je vois quelqu'un qui nous tend les mains et nous exhorte à reprendre courage et nous réjouir. Si je ne me trompe, il nous crie que Néron est mort.

MÉNÉCRATE. — On le crie en effet, Musonius ; et plus le vaisseau approche de terre, plus la voix se fait entendre distinctement.

MUSONIUS. — Grands dieux ! quel bonheur !

MÉNÉCRATE. — Ne formons point d'imprécations contre lui. On ne doit point en faire contre les défunts.

LA GOUTTE

TRAGI-COMÉDIE ¹

LE GOUTTEUX, LE CHOEUR, LA GOUTTE, UN ENVOYÉ DES MÉDECINS, LES TORTURES.

LE GOUTTEUX. — O Toi ! dont le nom odieux est abhorré même des immortels, Goutte, qui fais pousser tant de gémissements, cruelle fille du Cocyte, que la furie Mégère fit naître de ses flancs dans les gouffres ténébreux du Tartare, et qu'Alecto nourrit de ses mamelles en exprimant son lait amer dans ta bouche, qui t'a produit au jour, ô funeste déesse ? Tu n'y vins que pour le tourment des malheureux humains. Si la juste vengeance des dieux poursuit dans les enfers les mortels qui se sont rendus coupables durant leur vie, ce n'était point par la soif qu'il fallait punir Tantale, il n'était pas besoin d'attacher Ixion sur la roue qui l'emporte sans cesse, ni de faire rouler à Sisyphe son immense rocher. Il suffisait de livrer ces criminels aux douleurs déchirantes dont tu brises nos membres.

En quel état est réduit mon misérable corps, depuis l'extrémité des mains, jusqu'à celle des pieds ! Une lymphe épaisse, mêlée au suc amer de la bile, circule dans mes veines, rend ma respiration pénible, ferme mes pores, et prolonge mon supplice. Un feu dévorant parcourt mes entrailles, brûle mes chairs, et produit au-dedans de moi une explosion semblable à

¹ Il ne paraît pas certain que cette pièce et la suivante, écrites en vers, soient sorties de la plume de Lucien ; mais elles se trouvent communément jointes au recueil de ses œuvres, et cette raison nous engage à les publier ici. On peut les considérer comme une parodie de différents poèmes tragiques.

celle qui sort de la bouche enflammée de l'Etna. Tels les flots de l'onde en fureur s'échappent après mille circuits à travers le détroit de la Sicile. Les malheureux mortels ne peuvent prévoir la fin de leurs maux. Séduits par une vaine espérance nous rallumons souvent leur foyer par des remèdes trompeurs.

LE CHŒUR. — Sur le mont Dindymus, consacré à Cybèle, les Phrygiens font entendre leurs bruyantes orgies en l'honneur du jeune Atys. Les Lydiens, au son de la flûte phrygienne, remplissent de leurs cris les vallées du Tmolus. Les Corybantes agités d'une fureur divine, frappent de leur bâton un rythme Crétois, et crient sans cesse *Evan*. La trompette frémit d'un son guerrier en l'honneur de l'impétueux dieu de la Thrace. Pour nous, ô Goutte, nous célébrons tes mystères par nos gémissements redoublés, dès les premiers jours du printemps ; lorsqu'un tendre gazon reverdit la prairie, lorsque la tiède haleine des zéphyrs décore les arbres d'un nouveau feuillage ; lorsque Progné, au souvenir de son malheureux hymen, fait entendre sa voix plaintive auprès de la demeure des humains ; lorsque Philomèle, dans les bocages, pleure durant les nuits le sort de son fils Itys.

LE GOUTTEUX. — Secourable appui dans mes maux, ô toi qui me tiens lieu d'un troisième pied, ô mon bâton, soutiens ma marche chancelante, guide mes pas mal assurés, que je puisse les poser sur la terre. (*A lui-même*). Lève-toi, infortuné, sors de ce triste lit, quitte cette demeure ténébreuse, et dissipe enfin l'obscurité dont tes yeux sont environnés depuis si longtemps. Traîne-toi jusqu'à la porte de ta maison, pour y jouir de la lumière du soleil, et respirer un air pur, qui porte la joie dans tes sens. Voici le quinzième jour depuis que, renfermé dans les ténèbres, privé de la vue de l'astre du jour, et couché sur un misérable grabat, mon corps est en proie à mille douleurs. Je me sens toujours le même courage ; j'ai la volonté de me transporter sur le seuil de ma porte ; mais mon corps sans vigueur ne seconde point mes désirs. Allons, faisons un dernier effort, et souvenons-nous qu'un goutteux indigent, qui voudrait aller mendier sa vie, et ne le peut pas, est déjà au rang des morts. Mais que vois-je ? Quels sont ces hommes qui portent des bâtons dans leurs mains, et dont le front est couronné de feuilles de sureau ? De quelle divinité ce chœur célèbre-t-il la fête ? O Phébus ! est-ce à toi que s'adressent leurs hommages ? Mais ils ne sont point couronnés

du laurier qui plaît au dieu de Delphes. Chantent-ils un hymne en l'honneur de Bacchus ? Mais le lierre ne ceint point leur chevelure. O vieillards ! apprenez-moi qui vous êtes : parlez, ne me cachez pas la vérité, quelle divinité célébrez-vous dans vos chants ?

LE CHŒUR. — Dis-nous auparavant qui tu es, et à quels parents tu dois le jour. Mais ce bâton, cette démarche, nous annoncent assez que nous voyons un homme initié aux mystères de la déesse invincible.

LE GOUTTEUX. — Eh quoi ! je serais aussi digne d'une déesse ?

LE CHŒUR. — De quelques gouttes tombées du haut du ciel, Nérée, le souverain des flots, forma Vénus, et réunit en elle toutes les perfections de la beauté. Dans les sources de l'océan Thétis allaita de son sein fécond Junon, la déesse aux bras blancs, l'auguste épouse de Jupiter. Le fils de Saturne, le souverain des dieux, produisit de son cerveau une vierge intrépide, la guerrière Pallas, qui porte le tumulte dans les armées. Mais pour notre déesse, ce fut Ophion ¹ qui la reçut dans ses bras chargés de graisse, lorsque la lumière dissipa les ténèbres du chaos. L'aurore brillante se leva pour la première fois, et le soleil lança ses rayons lumineux lorsque la Goutte prit naissance. Clotho la mit dans le bain, au sortir du sein de sa mère. Tout l'Olympe sourit, la foudre éclata sous un ciel pur et sans nuage, et le riche Pluton la nourrit de ses mamelles gonflées de lait ².

LE GOUTTEUX. — Quels sont les mystères qu'elle fait célébrer à ceux qui lui rendent hommage ?

LE CHŒUR. — Nous ne faisons point couler notre sang sous le tranchant du fer ³, et nos cheveux épars ne flottent point agités sur notre col. Nous ne faisons point raisonner notre dos sous les coups d'un fouet armé d'osselets. Nous ne dévorons point les chairs palpitantes des taureaux que nos mains ont déchirés ⁴. Mais lorsqu'au printemps, l'orme se couvre de

¹ Un des Titans, plus anciens que Saturne. Voyez Hésiode, *Théogonie*, v. 358.

² Pluton signifie *riche* : or, la richesse et la bonne chère sont les causes les plus ordinaires de la goutte.

³ Comme les Corybantes, et les prêtres de Cybèle.

⁴ Dans les mystères de Bacchus, on mangeait de la chair crue.

sa fleur délicate, que le merle, perché sur ses rameaux, fait entendre les accents de sa voix, alors un trait aigu, secret, invisible, s'insinue dans les membres des initiés ; il pénètre jusqu'à la moëlle, il brûle, il enflamme, il dévore, il énerve le pied, le genou, l'os du talon, les reins, les cuisses, les mains, les bras, les omoplates, les os du menton, jusqu'à ce que la déesse ordonne à la douleur de fuir loin de nous.

LE GOUTTEUX. — Je suis aussi, sans le savoir, un de ceux qui célèbrent les orgies de votre déesse. Puisse-t-elle paraître ici, et me regarder d'un œil favorable ! Je vais unir ma voix à celle de ses initiés, pour chanter, à sa louange, l'hymne des goutteux.

LE CHŒUR. — Cieux, écoutez en silence, que les vents se taisent, que tout mortel goutteux ne profère que des paroles d'un heureux augure. Déjà la déesse qui se plaît au lit, s'approche de ses autels, elle s'avance appuyée sur un bâton. Salut à la plus douce des immortelles ; soyez propice à vos fidèles serviteurs. Jetez sur eux un regard bienfaisant, et délivrez-les bientôt des tourments qu'ils endurent au retour du printemps.

LA GOUTTE. — Quel mortel sur la terre ne reconnaît point en moi une déesse invincible, et la souveraine des douleurs ? Rien ne peut apaiser ma colère, ni la vapeur de l'encens, ni les victimes égorgées sur mes autels, ni les plus riches dons suspendus à mon temple, ni Péan, le médecin des dieux, ni le fils d'Apollon, le savant Esculape, ne sauraient triompher de moi par leurs remèdes. Depuis que le genre humain a pris naissance, les hommes ont eu l'audace de vouloir anéantir ma puissance. Ils ont cherché des remèdes dans le mélange de toute sorte de drogues. L'un a recours à un moyen, l'autre à un autre ; ils m'appliquent des feuilles de plantain, de l'ache, des feuilles de laitue, du pourpier sauvage, du poireau, du potamogéton, des orties, de la consoude, de la canillée, du panais cuit, des feuilles de pêcher, de la jusquiame, du pavot, des oignons, de l'écorce de grenade, du psyllium, de l'encens, de la racine d'ellébore, du fenugrec infusé dans du vin, du frai de grenouille, de la purée de lentille, de la gomme de cyprès, de la bouillie de farine d'orge, des feuilles de chou cuites, de la saumure de poisson, des crottes de chèvre de montagnes, des excréments humains, de la farine de fève, de la fleur de pierre d'Assius ¹. Ils font cuire des crapauds, des belettes, des

¹ Ville de Troade, nommée autrement Apollonie.

lézards, des chats, des grenouilles, des hyènes, des élans, des renards. Quel métal, quel suc, quelle sève d'arbre n'ont-ils pas essayés ? Les os d'animaux de toute espèce, les nerfs, les peaux, la graisse, le sang, la moëlle, l'urine, les excréments, le lait, ils ont tout tenté. Les uns boivent le remède en quatre fois, d'autres en huit, le plus grand nombre en sept. Celui-ci se purifie avant de boire la potion mystérieuse, celui-là a recours aux enchantements, et devient le jouet des imposteurs ; un Juif, pour de l'argent, fait des conjurations sur un autre imbécile. Il en est qui cherchent leur guérison dans le nid des hirondelles. Pour moi, je me ris de toutes leurs précautions, et ma colère s'augmente contre tous ceux qui ont recours à ces moyens et s'efforcent de me chasser. Ceux, au contraire, qui ne s'opposent point à moi, je les traite avec plus de douceur, je leur deviens propice. Quiconque est initié à mes mystères, doit apprendre, avant tout, à ne dire que des paroles de bon augure, à ne tenir que des discours joyeux, qui réjouissent tout le monde. Alors on rit en le voyant, et on lui applaudit lorsqu'on le voit porté dans les bras s'en aller au bain. Je suis cette Até dont parle Homère, déesse redoutable, qui marche sur la tête des mortels, et qui a la plante des pieds délicate. Le vulgaire des humains m'appelle la Goutte, parce que je suis le piège qui les prend par les pieds ¹. Allons, ministres de mes orques, célébrez par vos hymnes votre invincible déesse.

LE CHOEUR. — Vierge qui porte un cœur indomptable, divinité puissante et courageuse, écoute la voix des mortels consacrés à ton culte. O Goutte ! qui te plais au milieu de l'opulence, ta force est invincible. Les traits que lance Jupiter sont moins brûlants que toi ; les flots de la mer profonde tremblent à ton aspect ; le souverain des morts redoute lui-même ta puissance. Déesse, qui te plais à être environnée de bandelettes, à te coucher sur un lit, tu enchaînes la course légère. Tourment des astragales ², feu dévorant qui brûle les talons, toi dont les pieds touchent à peine la terre, et qui crains le bruit d'un pilon, tu brises les genoux des mortels, et chasses le sommeil loin de leurs paupières. Tu aimes à pénétrer à travers les articulations des doigts, ô Goutte ! et tu marches les genoux pliés.

¹ Ceci est un jeu de mots ; Πόδαγρυ, qui est le nom de la goutte, signifie la lettre : la prise ou le piège des pieds.

² L'astragale est un os du talon.

UN COURRIER. — Ma souveraine, je te rencontre ici bien à propos. Ecoute-moi, je n'apporte point ici de nouvelles frivoles, et l'effet suivra de près mes discours. Ainsi que tu me l'avais ordonné, je parcourais la ville d'un pas tardif, je m'informais dans toutes les maisons s'il était quelque mortel qui ne rendit pas hommage à ta puissance ; tous étaient dans des dispositions pacifiques, et s'avouaient vaincus par la force extrême de tes mains. Deux hommes seuls sont assez téméraires pour oser dire au peuple, et l'assurer avec serment, que ta divinité ne mérite point d'hommages, et qu'ils parviendront à t'exiler entièrement de la vie des mortels. A peine les ai-je entendus, que serrant fortement les liens de mon pied, je suis accouru ici, et j'ai fait deux stades en cinq jours.

LA GOUTTE. — Quelle vitesse ! tu as volé, ô le plus prompt des courriers ! De quelle contrée raboteuse as-tu quitté les limites ? Parle, que je le sache au plus tôt.

LE COURRIER. — Je descendis d'abord un escalier de cinq degrés, dont les bois désunis tremblaient sous mes pas. Ensuite je me trouvai dans un endroit hérissé de bâtons ; je ne pouvais appuyer le pied, sans éprouver leur choc douloureux. Enfin, après avoir franchi des lieux aux dépens de quelques meurtrissures, j'entrai dans un chemin semé de cailloux, dont les pointes aigües rendaient le marcher difficile. Bientôt après je vins dans une route unie, mais glissante : quand je voulais faire un pas en avant, une glaise délayée arrêtait par derrière ma jambe dénuée de vigueur. Déjà mes efforts faisaient ruisseler la sueur sur mes membres. Je n'en pouvais plus de fatigue, lorsque j'arrivai dans une route assez large, mais qui n'était nullement exempte de dangers. A droite et à gauche, des chars couraient avec rapidité, et obligeaient les passants à se sauver promptement. Je hâtais de tout mon pouvoir la lenteur de mes pieds, et j'étais contraint de marcher obliquement dans un petit sentier étroit, en attendant que le char emporté sur ses roues rapides fût passé ; car il était impossible à ton fidèle serviteur de courir.

LA GOUTTE. — Ta peine, mon ami, n'a pas été inutile, et tu as bien rempli, je le vois, l'emploi dont je t'avais chargé. Pour reconnaître ton zèle par une récompense qui le puisse égaler, je t'accorde une faveur signalée. Pendant le cours de trois années, tu ne ressentiras que de légères douleurs. Mais pour vous, hommes impurs, ennemis des dieux, qui êtes-vous, de

qui tenez-vous la naissance, pour lutter de vive force contre la Goutte, dont le fils de Saturne même ne pourrait triompher ? Parlez, hommes pervers ; ne savez-vous pas combien de héros j'ai déjà terrassés ? Apprenez-le des divins poètes. Priam, ce léger coureur, devint goutteux et fut pris dans mes filets. Achille, aux pieds légers, est mort de la goutte. Bellérophon, tourmenté de mes douleurs, prit son mal en patience. Œdipe, roi de Thèbes, était podagre ; Plisthène, descendant des Pélovides, l'était aussi ; le fils de Péan l'était également et commandait une flotte. Un autre chef des Thessaliens, Podarcès, quoique podagre, prit le commandement de la flotte, après que Protésilas eut péri dans les combats. C'est moi, et non pas l'arête d'une pastenague, qui donnai la mort au roi d'Ithaque, fils de Laërte. Malheureux ! vous n'aurez pas lieu de vous réjouir de votre témérité, et vous en subirez bientôt le juste châtiment.

LES MÉDECINS. — Nous sommes Syriens, nés dans la ville de Damas ! pressés par la faim et par la misère, nous parcourons la terre entière dans nos courses vagabondes. Nous possédons un onguent précieux, don de notre père, avec lequel nous soulageons tous ceux qui souffrent vos tourments.

LA GOUTTE. — Et quel est cet onguent ? Comment se prépare-t-il ?

LES MÉDECINS. — Un serment redoutable ne nous permet pas de révéler ce secret ; et notre père, en mourant, nous recommanda de ne confier à personne la composition de ce puissant remède, qui met un frein à tes fureurs.

LA GOUTTE. — Eh quoi ! hommes exécrables et dignes de périr misérablement, est-il donc sur la terre une composition médicinale, qui ait la vertu d'arrêter ma puissance ? Mais voyons, osez lutter contre moi, et je saurai bientôt si votre remède a plus de vertu que mes feux n'ont de violence. Venez à moi, Tortures, vous qui lancez des regards sombres, et volez de tous côtés par mes ordres ; compagnes de mes orgies, approchez. Que l'une embrase l'extrémité des pieds de cet homme, qu'une autre pénètre dans ses talons ; toi, répands ta liqueur âcre sur ses cuisses et sur ses genoux, et vous autres, tordez-lui les doigts comme des osiers.

LES TORTURES. — Nous avons fait ce que tu as ordonné, et voilà nos malheureuses victimes étendues sur la terre, qui

poussent des cris effroyables. Dès notre premier abord, ils ont éprouvé des tourments affreux dans tous leurs membres.

LA GOUTTE. — Eh bien ! étrangers, voyons actuellement si votre onguent pourra les soulager. S'il s'oppose réellement à ma fureur, j'abandonne à l'instant la terre, et je me précipite dans les gouffres profonds du Tartare, pour ne reparaitre jamais au jour.

LES MÉDECINS. — Le remède est appliqué, et la violence des douleurs ne diminue point.

LES GOUTTEUX. — O dieux ! ah ! hélas ! je suis percé de mille dards. Je n'en puis plus. Je pérís. Un trait invisible me déchire. La foudre de Jupiter n'a pas des effets plus terribles. Les flots de l'Océan s'agitent avec moins de fureur, et les tourbillons de la tempête sont moins impétueux. Suis-je donc broyé sous la cruelle dent de Cerbère ? Le venin d'une vipère dévore-t-il mon corps ? Est-ce le poison de la tunique du Centaure ? Aie pitié de moi, ô déesse : cet onguent n'est point mon ouvrage. Il n'est aucun remède capable d'arrêter tes progrès. Tu l'emportes sur tous les humains, et tous les suffrages se réunissent pour t'accorder la victoire.

LA GOUTTE. — Cessez, Tortures, modérez leurs tourments, puisqu'ils se repentent d'avoir osé me défier. Que l'on sache que je suis la seule divinité inexorable, et que je n'obéis à aucun remède.

LE CHŒUR. — Salmonée ne put disputer longtemps à Jupiter le droit de lancer le tonnerre ! il tomba percé des traits brûlants de la foudre. Le satyre Marsyas se repentit d'avoir défié Phébus, et sa peau suspendue à un pin, fit entendre des sons aigus. L'orgueil de Niobé lui fit pleurer éternellement sa fécondité, et même encore aujourd'hui, elle gémit et verse des larmes sur le mont Sipyle. Arachné de Mesnie osa provoquer Minerve, mais elle perdit bientôt la forme d'une mortelle ; et elle s'occupe encore à ourdir une toile. L'audace des humains ne peut soutenir la colère des dieux. O Goutte ! ô déesse à qui tout rend hommage, ne nous envoie que des maux supportables : qu'ils soient légers, et de courte durée ; que leur aiguillon peu pénétrant ne nous cause point des douleurs amères ; qu'il soit tolérable, que ses piqûres cessent promptement, et qu'il ne nous empêche point de marcher. Les malheurs se produisent sous mille formes différentes. Quelques réflexions

sur leurs maux et l'habitude des souffrances, doit consoler les gouteux. Chers compagnons de mon sort, songez, pour oublier plus facilement vos douleurs, que si ce que nous espérons n'arrive pas toujours, les dieux font souvent réussir ce que nous n'espérons pas. Que tout gouteux supporte, avec patience, les railleries et les bons mots de ceux que sa situation fait rire à ses dépens ; car c'est un sort inévitable.

OCYPUS ¹

ARGUMENT

Ocypus, fils de Podalire et d'Astasie, jeune homme d'une force et d'une beauté particulières, se plaisait aux exercices du gymnase et de la chasse ; il se moquait des personnes qu'il voyait tourmentées par la goutte, en disant que ce mal n'était rien du tout. La déesse irritée contre lui s'insinue dans ses pieds. D'abord il supporte courageusement la douleur, et nie qu'il en éprouve aucune. Alors la déesse le fait tomber à la renverse. La scène est à Thèbes : le chœur est composé de tous les gouteux de la contrée qui viennent se moquer d'Ocypus. Ce drame est des plus plaisants. Les personnages sont :

LA GOUTTE, OCYPUS, SON PÉDAGOGUE, UN MÉDECIN, LA DOULEUR, UN COURRIER.

LA GOUTTE. — Déesse redoutée des mortels, et dont le nom seul leur est odieux, je suis la Goutte, fléau terrible des humains. J'enchaîne leurs pieds dans des liens inévitables, et avant qu'ils s'en soient aperçus, je parcours toutes leurs articulations. Je me ris de ceux que j'ai frappés de mes traits, et qui ne veulent point avouer la véritable cause de leurs souffrances. On a recours à de vaines raisons, car on cherche toujours à se faire illusion par des mensonges. On dit à ses amis qu'on s'est froissé le pied, ou qu'en marchant on l'a heurté contre une pierre, afin de ne pas leur découvrir la vérité. Mais ce que l'on n'avoue pas, dans l'espoir d'en dérober la connaissance, le

¹ Le nom d'Ocypus, signifie qui a les pieds légers.

temps qui s'avance à pas lents, le révèle malgré le malade, qui, terrassé par ma puissance, profère enfin mon nom, et est aussitôt porté en triomphe dans les bras de ses amis. La douleur est ma compagne ordinaire, et le ministre des maux que je fais. Je ne puis rien sans elle ; et ce qui m'irrite, ce qui allume ma colère, c'est de voir que ce n'est point contre cette cause véritable de leurs souffrances, que les mortels éclatent en reproches et en invectives : c'est contre moi qu'ils lancent leurs imprécations, comme s'ils espéraient, par ce moyen, se dérober à mes fers. Mais à quoi sert ce vain langage ? Pourquoi ne pas exposer à l'instant l'objet qui m'amène en ces lieux, et le motif de ma colère ? Ocypus, ce jeune homme si adroit à colorer la véritable cause de mes douleurs, Ocypus ose s'élever contre moi, et dire que la Goutte n'est rien. Animée d'un juste courroux, comme doit l'être une femme, je viens de lui faire au pied une de ses morsures accoutumées. La douleur occupe encore peu de place, mais son aiguillon va bientôt pénétrer jusqu'à la plante du pied. Ce jeune homme cependant cherche à tromper son gouverneur, et lui fait accroire qu'il s'est blessé le pied à la course ou à la lutte. Le voici qui sort de sa demeure. L'infortuné ! il s'avance en déguisant sa marche inégale, et traînant un pied que j'ai pris dans ma glu.

OCYPUS. — D'où peut venir cette douleur affreuse, qui n'est précédée d'aucune blessure, qui ne me permet ni de marcher, ni de rester debout ? Elle tend le nerf de ma jambe, comme la corde d'un arc prête à décocher un trait, et me force de rester en place. La fin de nos douleurs ne vient que bien lentement.

LE PÉDAGOGUE. — Redresse-toi, ô mon fils, et soutiens ta marche : tu boites, tu vas tomber et m'entraîner dans ta chute.

OCYPUS. — Voilà que je me tiens sans m'appuyer sur toi. Je t'obéis, je pose à terre mon pied malade, et je supporte ma douleur. Il est honteux pour un jeune homme, à la fleur de ses ans, d'avoir besoin de l'appui d'un vieillard sans force et qui gronde sans cesse.

LE PÉDAGOGUE. — Ne tiens point un tel langage, jeune insensé, et ne sois pas si fier de ta jeunesse. Sache qu'un jeune homme n'est souvent qu'un vieillard quand la maladie l'y contraint. Si je retirais cette main, je resterais debout, quoi-

que vieillard, et toi, malgré ta jeunesse, tu tomberais à terre.

OCYPUS. — Du moins si tu tombais, sans être entraîné par la douleur, ton âge seul causerait ta chute. Les vieillards sont forts dans les résolutions, mais la vigueur les abandonne quand il faut exécuter.

LE PÉDAGOGUE. — A quoi servent ces vains raisonnements ? que ne me dis-tu de quelle manière cette douleur t'est venue au pied ?

OCYPUS. — En m'exerçant à la course, pour poser légèrement le pied, j'ai tendu la jambe, et la douleur s'est emparée de moi.

LE PÉDAGOGUE. — Eh bien, cours de nouveau, comme le disait certain homme qui s'amusait à s'arracher les poils de la barbe.

OCYPUS. — La dernière fois que je luttai, en voulant donner un croc-en-jambe, je me suis frappé le pied ; tu peux m'en croire.

LE PÉDAGOGUE. — Quel athlète es-tu donc ? Quoi ! tu te blesses en donnant un croc-en-jambe ? Mais tu cherches à m'en imposer par des mensonges. Je parlais autrefois comme toi, et je ne voulais jamais avouer la vérité à mes amis. Mais, prends donc garde... ô dieux, la douleur le renverse à terre, et lui...

LE MÉDECIN. — Mes amis, où trouverai-je l'illustre Ocypus, qui, dit-on, a mal au pied et ne peut marcher. Je suis médecin, et un de ses amis vient de me dire que ce jeune homme éprouvait des douleurs affreuses, causées par une maladie qui n'a point de siège fixe. Mais le voici devant mes yeux. Il est couché à la renverse sur un lit. Je te salue, au nom des dieux, Ocypus. Qu'est-ce que ceci ? Apprends-le moi vite, car si tu peux m'en instruire, je te guérirai peut-être. Cette douleur est vive, et voilà un mal sérieux.

OCYPUS. — Tu vois, mon cher Soter, mon Sotérique, qui portes le même nom que Minerve ; une douleur cruelle me déchire le pied. Je n'ose le poser à terre, et je ne puis l'étendre.

LE MÉDECIN. — D'où te vient ce mal ? Apprends-moi de quelle manière il t'a pris. Quand le médecin connaît la véri-

table cause, il agit en sûreté ; et quand il l'ignore, il est bien sujet à se tromper.

OCYPUS. — En m'exerçant à la course, et aux jeux du gymnase, j'ai reçu un coup d'un de mes compagnons.

LE MÉDECIN. — Comment cela ? Je ne vois point d'enflure en cet endroit, et l'on ne t'a point bassiné le pied.

OCYPUS. — C'est que je ne puis souffrir les bandelettes de laine, ni tous ces vains ornements dont les autres aiment à se parer.

LE MÉDECIN. — Que veux-tu que je fasse ? Je vais te scarifier le pied. Donne-le moi ; mais je te préviens que tu perdras beaucoup de sang.

OCYPUS. — Fais tout ce que tu pourras imaginer, pourvu que tu me délivres promptement des douleurs que j'éprouve.

LE MÉDECIN. — Voilà mes instruments préparés. Ils sont bien affilés, et ont soif de sang.

OCYPUS. — Laisse, laisse-moi.

LE PÉDAGOGUE. — Que fais-tu, Soter ? Puisses-tu ne jamais guérir personne ! Veux-tu augmenter encore ses douleurs par ce fer tranchant ? Faute de connaître son mal, tu vas en ajouter un nouveau. De tout ce qu'il t'a dit, il n'y a rien de vrai. Il ne s'est point blessé à la course, encore moins à la lutte. Ecoute-moi. Hier au soir il revint à la maison bien portant, mangea beaucoup, but autant, et se jetant ensuite sur son lit, il y dormit seul et d'un sommeil profond. Vers le milieu de la nuit, il se réveilla en poussant des cris, comme s'il eût été frappé par quelque dieu invisible. La frayeur saisit à l'instant tout le monde. Il se plaignait en ces mots : « Hélas ! d'où me vient cette douleur ? Un dieu m'arrache-t-il le pied ? » C'est ainsi qu'il passa le reste de la nuit assis, et se plaignant de son pied avec une voix de héraut. Quand le chant du coq annonça le retour de la lumière, il s'approcha de mon lit, et posant sur moi une main que l'ardeur de la fièvre rendait brûlante, il me dit tous les mensonges qu'il vient de te répéter, et me fit un mystère de sa véritable maladie.

OCYPUS. — Ce vieillard m'insulte sans cesse par ses discours Il se vante en toute occasion, malgré sa faiblesse. L'homme qui souffre, et déguise sa douleur à ses amis, n'est-il pas sem

blable à celui, qui, dévoré par la faim, s'occupe à mâcher du mastic ?

LE MÉDECIN. — Tu trompes tout le monde par ton langage, et tu changes à tout moment de propos. Tu avoues que tu souffres, et tu ne dis pas ce que tu souffres.

OCYPUS. — Eh ! comment pourrais-je te dire la nature de mon mal ? je l'ignore ; je ne sais rien, sinon que je souffre.

LE MÉDECIN. — Lorsque sans aucune cause connue, quelqu'un éprouve des douleurs au pied, et qu'il cherche par de vains discours à déguiser son mal, quoiqu'il n'ignore pas quelle est la maladie qui l'enchaîne, alors... Mais ce que tu éprouves à présent est peu de chose, et tout ce que je puis te dire, c'est que lorsque l'autre pied sera en proie aux mêmes douleurs, tu pousseras alors des gémissements, tu verseras des larmes ; et que tu y consentes ou non, tu seras frappé de ce mal affreux.

OCYPUS. — Mais, quel est-il donc ce mal ? Comment l'appelle-t-on ?

LE PÉDAGOGUE. — Le nom de ta maladie est formé de deux noms.

OCYPUS. — Oh ! dieux ! que veut dire cela ? Parle, vieillard, je t'en supplie.

LE PÉDAGOGUE. — Le premier de ces noms est celui du siège de la douleur.

OCYPUS. — A t'entendre, le commencement de ce mot est πόδος, *le pied*.

LE PÉDAGOGUE. — Ajoutes-y le funeste mot ἄγρα, *prise*

OCYPUS. — Quoi ! malgré mes malheurs tu m'insultes encore.

LE PÉDAGOGUE. — Cette maladie est cruelle, et n'épargne personne.

OCYPUS. — Soter, qu'en dis-tu ?

LE MÉDECIN. — Laisse-moi réfléchir un peu sur ton état.

OCYPUS. — Quel sort affreux ! à quel malheur suis-je réservé !

LE MÉDECIN. — Un mal horrible, imprévu, s'est emparé de ton pied.

OCYPUS. — Me voilà donc réduit à être boiteux.

LE MÉDECIN. — Si tu n'es que boiteux, ce ne sera rien. Calme ta crainte.

OCYPUS. — Est-il un état pire ?

LE MÉDECIN. — Il te reste encore d'avoir les deux pieds pris.

OCYPUS. — O ciel ! quelle nouvelle douleur pénètre mon autre pied ! Il éprouve les mêmes tourments que le premier. Je veux marcher, et je reste immobile. Je frissonne quand il faut changer mon pied de place. Je tremble comme un enfant troublé par une frayeur subite. Au nom des dieux, Sotérique, s'il est au pouvoir de ton art, n'épargne rien pour me soulager ; autrement, je me meurs ; un mal secret lance ses traits brûlants dans mes pieds.

LE MÉDECIN. — Je ne veux point avoir recours aux paroles trompeuses dont la plupart des médecins amusent leurs malades, quand ils ne peuvent les guérir. Je te dirai donc en peu de mots, que tu es pris d'un mal affreux. Tes pieds ne sont pas seulement pris dans des cops de fer, inventés pour punir des criminels, mais tout ton corps éprouvera un supplice affreux et caché, tel que la nature humaine ne peut en supporter le poids.

OCYPUS. — Ah ! ah ! ciel, quel tourment ! quelle douleur secrète me perce le pied ! Recevez-moi dans vos bras avant que je tombe par terre. Soutenez-moi sous les aisselles, comme les satyres soutiennent Bacchus chancelant.

LE PÉDAGOGUE. — Je suis vieux, mais je suis encore en état de t'obéir ; et malgré mon âge, je soutiens ta jeunesse.

LEXIPHANE ¹

LYCINUS. — Le beau Lexiphane avec un livre ?

LEXIPHANE. — Oui, certes, Lycinus, un livre récent, mon dernier né, tout frais éclos.

LYCINUS. — Vas tu donc nous parler de la fraîcheur ¹.

1. C'est une étrange entreprise que de traduire en français ce dialogue dont une bonne partie est à peu près intraduisible et même, çà et là, inintelligible, soit par la volonté de l'auteur, soit à cause de l'altération du texte. Lucien a voulu tourner en ridicule certains auteurs qui affectaient d'employer des mots rares ou surannés, empruntés pour la plupart aux anciens poètes dithyrambiques ou comiques, d'en forger de nouveaux, et de substituer aux expressions simples et naturelles, des figures pompeuses ou triviales et des périphrases extravagantes. A cet effet, il accumule dans un cadre banal, le récit d'un banquet, plusieurs centaines de termes dont il n'est pas toujours possible de fixer le sens. Il y a là de quoi occuper les loisirs d'un philologue ; mais le fond est d'une niaiserie écœurante. Cependant, comme la maladie dont l'esprit de Lexiphane est atteint fait encore de nombreuses victimes et que beaucoup de jeunes gens tirent vanité de ce style qui, au dire de Molière,

Sort du bon caractère et de la vérité

et ne peuvent se résoudre à écrire avec les mots de tout le monde, les railleries mordantes de Lycinus et ses salutaires conseils valent la peine d'être traduits. Belin de Ballu avait reculé devant cette tâche ingrate : on s'est efforcé de combler cette lacune, en serrant le texte d'aussi près que possible. Mais on a dû plus d'une fois renoncer à trouver dans notre langue française, naturellement probe et saine, les équivalents de tant d'expressions bizarres ou triviales. Le lecteur ne s'en plaindra pas.

MAURICE ROQUES.

1. Il y a dans le texte un jeu de mots analogue, mais intraduisible sur la sécheresse ou la saleté.

LEXIPHANE. — Non certes, et je n'ai pas même prononcé ce mot. Mais il est à propos de te rappeler qu'on appelle ainsi un livre qui vient d'être écrit. Tu parais d'ailleurs avoir les oreilles bouchées.

LYCINUS. — Excuse-moi, camarade; car frais et fraîcheur se tiennent de près. Mais, dis-moi, quel est le sujet de ton ouvrage?

LEXIPHANE. — Un banquet. J'y rédige avec le fils d'Ariston.

LYCINUS. — Il y a plus d'un Ariston au monde; mais le banquet me fait croire que tu parles de Platon.

LEXIPHANE. — C'est fort bien vu. Mais ce que je dis, pour tout autre que toi, serait inintelligible.

LYCINUS. — Eh bien, lis-moi donc quelques passages de ton livre afin que je ne sois pas tout à fait exclus de ce banquet; car c'est du nectar, ce me semble, que tu vas nous y verser.

LEXIPHANE. — Trêve d'ironie; débouche tes oreilles et écoute. Débarrasse-toi de cette Cypsèle¹ qui les obstrue.

LYCINUS. — Parle sans crainte, car j'en'ai ni Cypsèle², ni Périandre dans l'oreille.

LEXIPHANE. — Observe cependant comment je mène à terme mon discours, Lycinus; s'il débute bien, s'il est orné de toutes les élégances du langage, s'il a un beau style, de belles expressions.

LYCINUS. — Cela doit être, puisqu'il est de toi. Mais commence toujours.

LEXIPHANE. — « Plus tard nous souperons, dit Calliclès, et après, nous irons le soir faire un tour au Lycée; à présent c'est le moment de nous frotter d'huile les parties du corps exposées au soleil, de nous chauffer de ses rayons, de nous baigner et de manger ensuite un morceau de pain : allons, il est temps de partir. Toi, esclave, transporte au bain le strigile, le sac de peau, les serviettes, les ingrédients de toilette, sans oublier l'argent du bain. Tu as là-bas près du coffre deux oboles. Et toi, que fais-tu, Lexiphane? Viens-tu ou veux-tu prendre ra-

1. En grec le cérumen de l'oreille, qu'il personifie.

2. Il joue sur les mots *Cypsélis* et *Cypsélos*. Cypsélos était le père de Périandre, tyran de Corinthe. V. Hérodote.

cine ici ? — Moi aussi, dis-je, il y a une éternité que j'ai envie de me baigner ; car je ne suis pas à mon aise, et j'ai les environs du périnée tout meurtris par la selle de ma monture : le muletier la pressait fort, tout en sautant à cloche-pied. Au surplus, je ne restai pas oisif, arrivé dans mon domaine ; car je trouvais les travailleurs chantant la chanson de l'été et d'autres construisant le sépulcre de mon père. Je me mis à creuser la tombe avec eux. D'autres amoncelaient la terre des plates-bandes. Je leur donnai aussi un coup de main ; puis je les congédiai à cause du froid et aussi des brûlures ; car tu sais qu'un froid vif produit des brûlures. Quant à moi, en faisant le tour des champs¹, je trouvai les aulx qui y avaient poussé ; j'arrachai quelques-unes de ces raves qu'on appelle clous de terre, je semai du cerfeuil et des choux sauvages ; j'avais acheté aussi des graines de romarin ; — du reste, les prés n'étaient pas encore fleuris, de sorte qu'on eut du plaisir à s'y promener à pied. Maintenant j'ai du mal à marcher, je sue abondamment, je suis affaibli et je sens le besoin de m'agiter en pleine eau. J'aime à me baigner après un travail pénible.

Je cours donc de ce pas retrouver l'esclave qui, vraisemblablement, m'attend près de la marchande de purée ou du fripier ; cependant il lui était signifié de venir à ma rencontre près du marché aux chiffons ; mais justement le voici, chargé de ses emplettes, lait cuit, pain cuit sous la cendre, poireaux, boudins, collet, fanon, tripes de bœuf aux mille plis et grillade. A la bonne heure. Atticion, tu m'as épargné une bonne partie du chemin. — Et moi, maître, dit-il, je suis devenu louche à regarder si tu venais ; où as-tu soupé hier, étais-tu chez Onomacrite ? — Non, certes, lui dis-je, j'étais allé à la campagne à toute vitesse ; tu sais que j'ai des goûts campagnards. Mais vous croyez peut-être, vous autres, que je jette le reste du vin au jeu du Cottabe. Entre donc et assaisonne-moi bien tout cela et nettoie le mortier pour nous broyer des laitues sauvages.

Moi je vais me faire frotter à sec.

— Et nous, dit Philinos, Onomarchos et Hellanicos que voici, nous te suivrons ; en effet, l'aiguille du cadran projette son ombre sur le milieu de l'axe, et il est à craindre que nous n'ayons que de l'eau sale pour nous baigner, après les Carimantes, dans le tas, avec la racaille qui nous bousculera. —

1. Jeu de mots intraduisible sur ἀρώματα, labours et ἀρώματα, aromates,

Et moi, dit Hellanicos, j'ai la vue affaiblie ; mes pupilles sont troubles, je clignote sans cesse, je suis toujours larmoyant, mes yeux ont besoin de collyres, et il me faudrait un disciple d'Esculape, oculiste habile qui agite et me verse un médicament propre à ôter la rougeur de mes yeux, à en nettoyer la châssie et à supprimer l'humidité du regard.

Tout en causant de la sorte, l'assistance se retire. Lorsque nous fûmes arrivés au gymnase, et déjà dévêtus, l'un se mit à lutter de l'avant-bras, un autre en se colletant et debout, un autre bien frotté d'huile grasse faisait fléchir ses articulations, un autre renvoyait le ballon¹, un autre tenait des balles de plomb qu'il lançait avec bruit : ensuite bien frictionnés, nous nous portons les uns les autres sur le dos, nous jouons dans le gymnase, après quoi Philirion et moi, nous nous humectons dans la vasque d'eau chaude et nous sortons ; les autres, piquant une tête nageaient autour du bassin d'eau froide, à la façon des dauphins, entre deux eaux ; c'était merveille de les voir. Revenus sur nos pas, l'un ici, l'autre là, nous faisons une chose ou l'autre. Je me rechausse, et je râcle ma tête avec un râcloir à dents, car j'avais les cheveux coupés non en singe, mais en bateau, comme si j'avais perdu depuis peu la barbe et les cheveux du sommet de la tête ; un autre mangeait des lupins ; un autre débarrassait son intestin ; un autre amincissait des raves, puisait du jus de poisson ; un autre mangeait des olives cotonneuses ; un autre avalait de la bouillie d'orge.

Le moment venu, nous nous accoudons pour souper. On avait disposé des lits pliants et des grabats. C'était un souper par écot. On avait préparé des mets nombreux et variés, des pieds de porcs fourchus, des côtelettes de porcs, des tripes, la matrice d'une truie en gésine, un foie frit dans la poêle, du salmis d'ail et d'olives, de la sauce épicée et autres condiments, des compotes, des crêpes dans des feuilles de figuier et des gâteaux au miel ; et maintenant, ce qui vit dans l'eau, des poissons cartilagineux à foison, et tout ce qui a la peau couverte d'écailles, et des salaisons venues du Pont dans des paniers et des anguilles du lac Copaïs, puis une poule nourrie à la maison, un coq qui ne chantait plus, et un poisson pour surcroît de provende. Nous avions aussi tout un mouton cuit au four et la cuisse d'un bœuf qui ne marquait plus son âge. Il

1. Il s'agit sans doute d'un ballon rempli de sable et suspendu au toit du gymnase à la hauteur de la ceinture. On le poussait des deux mains et on le laissait revenir sur soi.

y avait des pains de gruau, pas mauvais du tout, et d'autres cuits à la nouvelle lune, et qui restaient de la fête¹, et tous les légumes qui poussent soit dans la terre, soit à sa surface. Le vin n'était pas encore d'un âge avancé, — du vin d'outre — ce n'était déjà plus du vin doux, mais il était encore vert.

Des vases à boire de toute sorte étaient posés sur la table à pied en queue de dauphin : la coupe qui cache tout le visage, la cueiller façonnée par Mentor et dont le manche est si bien en main, et la bouteille aux joyeux glouglous, et le vase au long col, et de nombreuses terres cuites dans le genre de celles que cuisait Thésiclès, et d'autres spacieuses aux larges bords, les unes de Phocide et les autres de Cnide, toutes légères, d'aileurs, à être emportées par le vent, et transparentes comme de l'écaille, et aussi de petites tasses et des coupes sans pied ni anse, et des vases ornés de lettres gravées; de telle sorte que le dressoir en était couvert.

Cependant la chaudière en pleine ébullition nous envoyait des charbons ardents sur la tête. Nous buvions tout d'un trait et nous avions déjà une pointe de vin; alors nous nous parfums d'huile de baccaris et on nous amène² la danseuse dont les pieds font retentir le sol et la joueuse de triangle. Ensuite un de nous grimpant à l'étage supérieur y va chercher du dessert³; un autre joue à faire claquer ses mains; un autre tortillait ses hanches en éclatant de rire.

Sur ces entrefaites font irruption dans la salle du festin après s'être baignés, des convives non invités, Mégalyonmos, le chasseur de causes à plaisir, Chéréas, l'orfèvre au dos bigarré et Eudémos qui a eu les oreilles broyées au pugilat. Je leur demande pourquoi ils viennent si tard. — Moi, dit Chéréas, je battais du marteau quelque bagatelle, des pendants d'oreilles et des anneaux de jambe, pour ma fille, et c'est pour cette raison que je vous arrive après souper. — Et moi, dit Mégalyonmos, j'étais occupé à autre chose; c'est aujourd'hui, comme vous le savez, un jour sans procès et sans discours; et puisqu'il fallait tenir la langue, je n'avais pas à mesurer des paroles, ni à me faire donner une Clepsydre au jour dit⁴. Mais

1 Certaines personnes célébraient le premier jour de la lune par un festin.

2. Pour rendre le mot εἰσϋχλέω il faudrait emprunter à l'argot le mot abouler.

3. Passage très obscur. Un traducteur entend : l'un bondissant sur le plancher s'apprête à faire une cabriole.

4. Passage probablement altéré. Allusion à la coutume de mesurer avec la Clepsydre le temps accordé aux défenseurs,

ayant appris que le prêteur était visible¹, j'ai pris des vêtements bien tissés qui n'avaient jamais servi et des chaussures qui n'avaient pas encore été portées et je me suis rendu chez lui.

Aussitôt après je rencontre un porte-flambeau, un hiérophante et d'autres participants aux mystères qui traînent violemment Dinias devant la justice, sous l'inculpation de les avoir appelés par leur nom, et cela, sachant bien que, du jour où ils ont été consacrés, ils sont devenus anonymes et ne doivent plus être appelés par leur nom, comme étant déjà en quelque sorte « hiéronymes ». Le porte-flambeau n'appelle donc pas mon nom. « Je ne sais, lui dis-je, quel est ce Dinias dont tu parles. — C'est, dit-il, un de ces gueux qu'on voit dans les tripots dévorer des oignons² et apporter eux-mêmes leur burette d'huile et leur pain, trop barbu et trop chevelu, chaussé de gros souliers ou de pantoufles et vêtu d'une tunique à manches. — Eh bien, il a été puni en quelque façon, ou bien après vous avoir ainsi foulés aux pieds, s'en est-il allé quitte ? — Tu sauras donc que cet homme qui était jusqu'à présent si efféminé, a les pieds pris maintenant : car le prêteur, quoiqu'il eût grande envie de s'écarter du troupeau, lui a mis des menottes et un carcan et lui a logé les pieds fort mal à l'aise dans des entraves qui les lui tordent. De sorte que le misérable lâchait des vents furtifs par l'effet de la crainte. C'était à n'y pas tenir ! Et il voulait donner tout ce qu'il possédait pour racheter sa vie.

Et moi, dit Eudimos, Damasias m'a envoyé chercher à l'extrême pointe de la nuit ; Damasias, l'ancien athlète qui a remporté tant de victoires et que l'âge a contraint de prendre son congé définitif. Tu le connais bien, l'homme de bronze qui se dresse sur la place publique. Il était occupé à cuire et à griller. Car il devait envoyer aujourd'hui même sa fille dans la maison de son mari, et déjà il la parait. Mais un fâcheux accident est venu interrompre la fête ; car son fils Dion, ayant des chagrins, je ne sais lesquels, ou plutôt victime de la colère des dieux, s'est pendu ; et sachez-le bien, il serait mort, si je ne m'étais trouvé là pour le dépendre et défaire la corde, et si je n'étais resté longtemps assis sur mes talons auprès de lui à le chatouiller, à lui chanter des chansons de nourrice³, à vérifier,

1. Jeu de mots sur *ὄπτως*, visible et grillé.

2. Autre traducteur : *danser pour un morceau de pain*.

3. Peut-être faudrait-il lire *βοῇ καλῶν*, l'appelant à haute voix.

comme on éprouve un vase en le faisant tinter, — si sa gorge était encore bouchée. Mais ce qui lui a fait le plus de bien, c'est de lui avoir serré les extrémités dans mes deux mains.

— Est-ce que tu parles, dis-je, de ce Dion, l'infâme débauché, le jeune efféminé qui n'a plus rien de viril, qui mâche sans cesse un cure-dents de lentisque et qui se plaît aux attouchements suspects ? — Oui, ce personnage obscène et lascif. Or donc, vénérant la Déesse, reprit Eudémos, — car ils ont au milieu de leur cour une Artémis, œuvre de Scopas, — Damasias se prosterne devant elle, ainsi que sa femme déjà vieillotte et grisonnante, et ils la supplient d'avoir pitié d'eux. La déesse aussitôt fait un signe de consentement et le jeune homme est sauvé ; maintenant leur fils est vraiment un Théodore ou plutôt un Artémidore. Ils ont donc offert à la Déesse, entre autres choses, un arc et des flèches ; car c'est ce qu'elle préfère. Artémis est, en effet, la déesse qui tire de l'arc, qui lance au loin ses traits et qui combat de loin ¹.

Buvons donc, dit Mégalyonimos, car je vous ai apporté cette bouteille d'un vin qui n'est plus jeune, ces fromages frais et ces olives mûres à se détacher de l'arbre (je les garde sous le sceau de couvercles vermoulus). Voici d'autres olives nageant dans la saumure, et des coupes de terre cuite aux bords minces comme des coquilles et au fond solide. Il faut que nous y buvions. Et voici encore un pâté de tripes roulées en forme de crobyle ². Toi, petit esclave, verse-moi plus d'eau de peur que ma tête ne s'alourdisse, et que je n'appelle ton nourricier pour te corriger. Car, sache que je souffre beaucoup et que j'ai la tête comme enveloppée de feutre.

Après boire nous bavarderons à tort et à travers, selon notre coutume ; car il n'est certes pas mal à propos de laisser couler les paroles avec le vin. — J'approuve, dis-je, car nous sommes la fine fleur de l'atticisme, le reste ne compte pas.

Tu dis bien, répond Calliclès, faire échange de légers propos souventefois, c'est la pierre à aiguïser de la conversation. — Et moi, dit Eudémos, comme il gèle, j'avalerais bien quelques coupes de vin pur, car je suis mort de froid, et après m'être un peu réchauffé, j'aurai plus de plaisir à entendre ces hommes aux mains adroites, le joueur de flûte et le joueur de luth.

— Qu'as-tu dit, ô Eudémos, ai-je répondu ? Tu nous prescris le silence, comme si nous n'avions ni bouche, ni langue. Or,

¹ Epithètes homériques d'Artémis.

² Sorte de chignon, coiffure des anciens Athéniens.

la mienne me démange. Et déjà prenant le large j'allais vous tenir des propos archaïques et vous couvrir de la neige de mes paroles. Mais tu m'as fait l'effet d'un homme qui sur un trois-mâts voguant à pleines voiles, quand l'esquif poussé par la brise s'élance rapidement sur la crête des vagues, jetterait je ne sais quels harpons à deux becs, des ancres de fer, entraves des vaisseaux, et ferait, en haine du vent favorable, cabrer le navire dans sa course impétueuse. — Eh bien, donc, lui dis-je, si cela te plaît, vogue, nage et cours sur l'abîme ; et moi, sur la terre ferme, buvant comme le Jupiter Homérique, assis au sommet d'un mont chauve ou sur la voûte du ciel, je te verrai ballotté sur les flots, et ta barque courant le vent en poupe. »

LYCINUS. — Assez, ô Lexiphane, assez de boisson et de lecture. Car je me sens déjà ivre, j'ai la nausée, et si je ne rends bientôt tout ce bavardage, sache-le bien, je crois que je vais être comme un corybante enivré de bruit, abasourdi par ce flux de paroles que tu as répandues sur moi. Cependant il me prenait d'abord envie d'en rire ; mais ensuite comme c'était toujours la même chose, j'ai eu pitié de ton malheur en te voyant engagé dans un labyrinthe sans issue, et en proie à une maladie grave, ou plutôt devenu atrabilaire. Je me demande donc où tu es allé recueillir tous ces méchants mots et le temps qu'il t'a fallu pour mettre ainsi en cage tout cet essaim de vocables, bizarres et contrefaits, dont tu as fabriqué les uns et déterrés péniblement les autres je ne sais d'où, et je dirais volontiers avec le poète iambique :

Périsse le mortel qui cherche le malheur !

Tant tu as ramassé de fange pour la déverser sur moi qui ne t'ai jamais fait de mal ! Il me semble que tu ne dois avoir ni parent, ni ami, ni personne qui te veuille du bien et que tu n'as jamais trouvé sur ton chemin un homme libre et franc qui te dise la vérité et te guérisse de cette hydropisie dont tu risques de crever, alors que tu t'imagines que c'est de l'embonpoint : ainsi tu prends ton triste état pour l'état de la santé, loué par les imbéciles qui ignorent ton mal, et plaint avec raison par les gens sensés.

Mais je vois le bon Sopolis, le médecin, qui s'avance. Nous allons, s'il te plaît, te remettre entre ses mains et lui expliquer ton cas : peut-être y trouverons-nous un remède. C'est

un habile homme, qui a déjà entrepris beaucoup de gens à moitié fous comme toi, et les a guéris avec ses potions de cette espèce de coryza qui les rendait stupides. Bonjour, Sopolis, prends-moi ce Lexiphane qui est, comme tu sais, notre camarade : il divague, il est atteint d'une étrange maladie du langage, et il risque sérieusement d'en mourir ; sauve-le donc par tous les moyens possibles.

LEXIPHANE. — Ce n'est pas moi, Sopolis, c'est Lycinus qui est manifestement timbré : puisqu'il s'imagine que les gens les plus raisonnables battent la breloque, et comme le Samien, fils de Mnésarque¹, il veut m'imposer la loi du silence et l'inaction de la langue. Mais par Athéné qui ne rougit point, et Héraclès le grand destructeur des monstres, nous nous soucions de lui comme de rien². C'est pourquoi je redoute comme un mauvais présage de le rencontrer sur mon chemin, et je renâcle, à ce qu'il me semble, quand j'entends ses reproches. Je vais donc de ce pas trouver mon cher Clinéas, parce que j'ai appris que sa femme est impure depuis longtemps et qu'elle est atteinte d'aménorrhée : en sorte qu'il ne la visite plus ; c'est un chemin abandonné, une terre en jachère.

SOPOLIS. — Et quelle est, dis-moi, Lycinus, la maladie de Lexiphane ?

LYCINUS. — Mais la voilà précisément ! N'entends-tu pas ce qu'il dit ? Il nous plante là, nous qui vivons avec lui, et remontant à mille ans en arrière, il disloque dans sa conversation la langue de tout le monde, il compose des locutions baroques avec le plus grand soin, comme si c'était une merveille de se singulariser ainsi, et de fabriquer, en parlant, de la fausse monnaie.

SOPOLIS. — Par Jupiter, c'est grave, Lycinos. Il faut le secourir par tous les moyens, et puisqu'un dieu a voulu que j'aie préparé cette potion pour un atrabilaire à qui j'allais l'apporter afin de le faire vomir, eh bien, bois-la plutôt, toi, Lexiphane : ainsi nous te verrons de nouveau pur et sain, quand tu te seras débarrassé de cet absurde langage : allons, crois-moi, avale ceci et tu t'en trouveras bien.

1. C'est le philosophe Pythagore qui obligeait ses disciples au silence.

2. Litter. comme de *gry* et de *phnei*. Ces deux monosyllabes paraissent désigner le grognement du porc et le reniflement.

LEXIPHANE. — Je ne sais ce que vous me voulez, Lycinos, et toi, Sopolis, ni pourquoi vous prétendez m'ingurgiter cette potion. Je crains que cette coupe ne me coupe¹ la parole.

LYCINUS. — Bois sans retard afin de penser et de parler en homme.

LEXIPHANE. — Vois, je t'obéis et je bois. Hé ! qu'est cela ? quel borborygme ! Je crois que j'ai avalé un ventriloque.

SOPOLIS. — Commence donc à vomir d'abord cet « *est-ce à dire*² » et ce « puis ensuite », qui sort, et « ce dit-il » qui les suit, et « en quelque façon » et « mon très cher », et « indubitablement » et « ce je ne sais quoi » qui revient sans cesse. Allons, un effort ! enfonce tes doigts dans ton gosier. Tu n'as pas encore rendu ton « approximativement » ni « s'étirer » ni « excorier » ni « rabâcher ». Il y en a encore beaucoup d'autres tout au fond et ton ventre en est plein. Cela n'en vaudrait que mieux, si quelques-uns de ces mots s'évacuaient par le bas ; et « péta-rade insolente » fera un assez beau tapage, expulsé avec du vent ! Allons, te voilà purifié, sauf peut-être quelque résidu qui est resté dans les replis de l'intestin. Maintenant, Lycinus, c'est à toi de le prendre, de le réformer, et de lui apprendre à parler convenablement.

LYCINUS. — Nous n'y manquerons pas, Sopolis, maintenant que tu nous a montré le chemin. Et quant à toi, Lexiphane, reçois ce conseil pour l'avenir. Si tu veux être justement loué pour ton style et jouir d'une grande réputation dans le public, évite et fuis tous ces mots-là. Prends-moi d'abord les plus grands poètes : quand tu les auras lus avec tes maîtres, passe aux orateurs, et nourri de leur style, tu pourras alors aborder la lecture de Thucydide et de Platon, non sans t'être exercé d'abord à celle de l'aimable comédie et de la noble tragédie. C'est dans de tels ouvrages que tu cueilleras les fleurs de l'éloquence, car, pour le moment, sans que tu t'en doutes, tu ressembles à ces figurines fabriquées pour être vendues au marché : tu es peint au dehors en rouge ou en bleu, mais à l'intérieur tu n'es qu'une glaise fragile.

Si tu fais ce que je te dis, si tu acceptes pour un peu de temps le reproche d'ignorance et si tu ne rougis pas de

1. Jeu de mots analogue à celui qui est dans le texte sur *ptôma*, chute, et *pôma*, breuvage.

2. On s'est efforcé de remplacer les mots grecs par des locutions affectées assez analogues.

retourner à l'école, tu pourras t'adresser hardiment au public ; on ne se moquera plus de toi comme aujourd'hui et les gens instruits ne parleront plus de toi en mauvaise part sous le sobriquet de grec et d'attique, alors que tu n'es pas digne de compter parmi les barbares éclairés. Mais avant tout, souviens-toi de ceci : n'imité pas les sottises des sophistes qui ont paru peu de temps avant nous ; n'en fais point ton régal, comme à présent, mais au contraire foule-les aux pieds et imite les modèles anciens. Ne te laisse pas séduire par ces « anémones » du langage, fleurs que le vent emporte ; mais suivant le régime des athlètes, accoutume-toi à une nourriture solide, surtout sacrifie aux Grâces ¹ et à la clarté, dont tu as été fort loin jusqu'ici.

Loin de toi l'enflure, la présomption, le style vicieux, renorgé, tapageur, et le superbe dédain d'autrui, et l'erreur de croire que tu seras le premier, si tu dénigres en vrai Syco-phante, les ouvrages d'autrui. Ce n'est pas ton moindre défaut, de chercher d'abord tes idées pour les affubler ensuite de verbes et de noms ; mais si tu trouves un terme étrange, ou si tu en as forgé quelqu'un que tu trouves beau, tu t'efforces d'y adapter ta pensée, et c'est grand dommage, à ton avis, si tu ne peux le fourrer quelque part, lors même qu'il est parfaitement inutile au sens ; c'est ainsi que tout dernièrement tu nous a lancé, sans savoir même ce qu'il voulait dire, un « brandon » qui n'avait aucun rapport au sujet. Tous les imbéciles furent d'abord ravis de ce mot extraordinaire qui venait frapper leurs oreilles, mais les personnes instruites se moquaient de toi et de tes admirateurs.

Mais ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que toi qui prétends avoir atteint la perfection de l'atticisme et suivre scrupuleusement les exemples de la plus haute antiquité, tu mêles à ton discours quelques vieilleries, il est vrai, mais encore plus de ces expressions qui ne sauraient tromper le moindre écologiste. Ainsi ton « comment peux-tu croire ? » je souhaitais d'être englouti sous terre, quand je t'ai entendu en faire parade ; alors que tu croyais qu'on peut se servir de « camisole »² pour désigner un vêtement d'homme ; et que tu appelais des serviteurs mâles des servantes, comme si tout le monde ne savait pas que la camisole est un vêtement de femme,

1. C'est le mot de Platon à Xénocrate, rapporté par Plutarque.

2. Ici encore on a dû recourir à des équivalents.

et que les femmes esclaves seules s'appellent des servantes. Sans parler de beaucoup d'autres bévues plus grossières encore ; comme ces formes des verbes *voler*, *se rencontrer*, *s'asseoir*¹, dont tu te sers et qui n'ont jamais été même des mètèques de la langue d'Athènes. Nous n'avons jamais goûté même les poètes qui composent des poèmes farcis de mots rares ou inusités. Or tes écrits, si l'on peut comparer la prose aux vers, ressemblent à l'*Autel* de Dosiadès ou à l'*Alexandra* de Lycophron² ou à d'autres ouvrages encore plus pitoyables. Si c'est là ce que tu veux prendre en haine et effacer de ta mémoire, tu ne saurais suivre un meilleur parti ; mais si, à ton insu, tu t'abandonnes encore à tes goûts dépravés, je suis quitte désormais envers toi avec ces conseils et tu n'auras plus à accuser que toi-même, si tu as conscience d'être devenu pire.

1. Ce sont les formes ἵπτατο, ἀπαντῶμενος, καθεσθείς. — Les mètèques étaient, comme on sait, les étrangers domiciliés à Athènes.

2. L'autel était une pièce de vers en forme d'autel, un misérable jeu d'esprit. — V. l'Anthologie grecque. L'*Alexandre* de Lycophron est le chef-d'œuvre du Style amphigourique.

LE PSEUDOSOPHISTE

OU

LE SOLÉCISTE ¹

LYCINUS. — Est-ce que celui qui est capable de s'apercevoir des solécismes d'autrui, peut se garder lui-même d'en commettre ?

LE SOLÉCISTE. — Je le pense.

LYCINUS. — Et celui qui est incapable de s'en garder, ne peut pas non plus s'apercevoir de ceux d'autrui ?

LE SOLÉCISTE. — Tu dis vrai.

LYCINUS. — Pourquoi prétends-tu ne pas faire de solécisme, ou que pouvons-nous dire de toi ?

LE SOLÉCISTE. — Je serais un ignorant si, à mon âge, je faisais des solécismes.

LYCINUS. — Tu pourras donc prendre sur le fait quelqu'un qui commettrait un solécisme et le convaincre, s'il le niait, d'en avoir fait un.

LE SOLÉCISTE. — Parfaitement.

LYCINUS. — Eh bien, prends-moi sur le fait ; j'en ferai un dans un instant.

LE SOLÉCISTE. — Parle donc.

LYCINUS. — La faute est faite et tu ne t'en es pas aperçu ².

LE SOLÉCISTE. — Tu plaisantes ?

1. Ce dialogue roule sur des subtilités grammaticales qu'il est souvent impossible de faire passer en français. Belin de Ballu ne l'avait pas traduit. J'ai seulement voulu, après M. Talbot, donner une idée de ce dialogue et n'ai pas cherché à faire ici œuvre de philologue. L. H.

2. Le solécisme a consisté dans l'emploi d'un temps pour un autre.

LYCINUS. — Non, par les dieux ; j'ai fait un solécisme à ton insu et tu n'y as rien vu. Fais de nouveau attention, car je déclare que tu n'y peux rien comprendre, parce que s'il y a des choses que tu sais, il y en a d'autres que tu ne sais pas.

LE SOLÉCISTE. — Eh bien ! parle.

LYCINUS. — Mais en ce moment même j'ai fait un solécisme et tu ne t'en es pas aperçu¹.

LE SOLÉCISTE. — Comment ? tu n'as rien dit.

LYCINUS. — Je parle et je fais des solécismes, mais tu n'es pas capable de me prendre en faute ; puisses-tu bientôt t'apercevoir de quelque chose ?

LE SOLÉCISTE. Tu m'étonnes en disant que je suis incapable de remarquer un solécisme.

LYCINUS. — Comment pourrais-tu en remarquer un, toi qui en a laissé échapper trois.

LE SOLÉCISTE. — Trois ? lesquels ?

LYCINUS. — Et pas des plus petits ; ils avaient de la barbe.

LE SOLÉCISTE. — Je crois que tu veux jouer.

LYCINUS. — Et moi, que tu ne sais pas quand quelqu'un se trompe en parlant.

LE SOLÉCISTE. — Comment pourrait-on s'apercevoir de solécismes quand personne n'en fait ?

LYCINUS. — Il y a eu dans ce que j'ai dit quatre solécismes et tu n'as rien remarqué. C'eût été cependant un grand triomphe pour toi de t'en apercevoir³.

LE SOLÉCISTE. — Pas très grand, mais il eût été nécessaire après ce que j'avais dit.

LYCINUS. — Mais, maintenant même tu n'as rien compris.

LE SOLÉCISTE. Quand, maintenant ?

LYCINUS. — Lorsque je disais que c'eût été un grand triomphe.

LE SOLÉCISTE. — Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

1. Il avait dit ἂ μὲν οἴσθ', ἂ δὲ οὐκ οἴσθα, tandis qu'il aurait fallu τινὰ μὲν οἴσθα, τινὰ δὲ οὐκ οἴσθα.

2. Ici encore il y a un solécisme en grec, l'emploi d'un temps pour un autre.

3. Lycinus emploie au masculin le mot grec qui signifie *triomphe*, tandis que ce mot est du neutre.

LYCINUS. — Tu as bien dit ; tu ne comprends pas. Remonte un peu plus haut ; tu ne veux pas me suivre ; tu m'aurais compris, si tu avais voulu.

LE SOLÉCISTE. — Ce n'est pas la volonté qui me manque, mais tu n'as dit aucun des mots qu'emploient ceux qui font des solécismes.

LYCINUS. — Alors ce que je viens de dire te paraît une faute légère ? Suis-moi donc de nouveau, puisque tu ne t'es pas aperçu que je quittais le bon chemin.

LE SOLÉCISTE. — Par les dieux, je ne me suis aperçu de rien.

LYCINUS. — Pourtant j'ai laissé le lièvre courir au galop¹. Il t'a échappé ? Mais on peut le voir encore maintenant. Si tu n'aperçois rien, il y aura beaucoup d'autres lièvres qui t'échapperont, pris au solécisme.

LE SOLÉCISTE. — Ils ne m'échapperont pas.

LYCINUS. — Ils t'ont échappé cependant.

LE SOLÉCISTE. — Tu dis des choses étonnantes.

LYCINUS. — Ce qui te perd c'est ta trop grande érudition qui t'empêche de voir ici même un solécisme, car je n'ai pas ajouté au verbe le complément qui lui convient.

LE SOLÉCISTE. — Je ne comprends pas bien ce que tu veux dire. Pourtant j'ai déjà repris beaucoup de gens faisant des solécismes.

LYCINUS. — Tu me reprendras sans doute quand tu seras devenu quelqu'un de ces petits enfants qui tettent leurs nourrices. Ou bien si tu ne vois pas maintenant que je fais un solécisme, les petits enfants, en grandissant, en feront aussi sans que tu le remarques.²

LE SOLÉCISTE. — Tu dis vrai.

LYCINUS. — Eh bien donc si nous ignorons cela, nous ignorerons aussi nos propres affaires, puisque voilà encore un solécisme qui t'échappe. Ne dis donc plus que tu es capable de t'apercevoir que quelqu'un commet une faute et incapable d'en commettre toi-même. Voilà. Socrate de Mopse, avec

1. Ici encore Lycinus fait un solécisme.

2. Les deux mots grecs traduits par *teller* et *grandir* ont un double sens et c'est sur ce double sens impossible à rendre en français que roule la plaisanterie de Lycinus.

lequel je me suis trouvé en Egypte, parlait ainsi sans exciter la susceptibilité de ceux qui l'écoutaient, et jamais il ne reprenait avec aigreur quelqu'un qui se trompait. Si quelqu'un lui demandait : « Quand sortiras-tu¹ ? — Qui pourrait te répondre, disait-il, qu'il sortira aujourd'hui ? » Un autre lui disait : « Les biens paternels² me suffisent. — Quoi donc, s'écria-t-il, ton père est-il mort ? » Un autre encore lui dit : « C'est mon compatriote³. — Nous ignorions, lui dit-il, que tu étais barbare. » A quelqu'un lui disait : « Un tel ! quelle ivrognerie⁴ ! » il répondit : « Parles-tu de sa mère, ou que veux-tu dire⁴ ? » Un autre se servant du mot ἐκλελογχότας : « Tu redoubles, dit-il, ceux qui ont obtenu⁵. » Quelqu'un voulait lui dire : « Il a de la résolution, λῆμα » prononça λῆμμα, profit : « Qu'il profite donc ! » répondit-il. Un autre disait : « Voici un jeune homme⁶, mon ami. — Pourquoi l'outrages-tu, s'il est ton ami ? » Un autre lui dit : « J'épouvante cet homme (il voulait dire : je crains cet homme) et je le fuis. — Alors, lui répondit-il, lorsque tu craindras quelqu'un tu le poursuivras. » Un autre disait : « *Le plus premier* de mes amis. — Il est plaisant, répondit-il, de mettre quelqu'un avant le premier. — « Je sors⁸, dit un autre. — Qui chasses-tu donc ? » Quelqu'un disait : « De la surface, (pour à la surface). — *De la surface*, comment on dit du tonneau. » A un autre qui disait : « Il m'a ordonné, » voulant dire il m'a donné un ordre, « Xénophon, dit-il, a aussi ordonné son bataillon. » Comme quelqu'un lui disait : « Je l'ai entouré (il voulait dire : *je lui ai échappé*) pour me cacher. — Il est étonnant qu'étant seul, tu aies pu, lui dit-il, entourer quelqu'un. » A un autre qui disait : « Il se mêlait à lui » (voulant dire : *il se comparait*) ; il répondit : « Et il était tout à fait séparé. »

1. Il y a une faute dans l'emploi du mot grec traduit par *quand*.

2. Mopse comprend : *les biens laissés par mon père*.

3. L'autre se sert d'un mot barbare, πατριώτης, tandis qu'un Attique aurait dit : πολίτης.

4. Le grec dit littéralement : un tel est d'ivrognerie, au lieu de un tel est ivrogne, l'ignorant employant μεθύσης au lieu de μεθυστής.

5. Ceux qui ont obtenu, ἐξελιχότας, participe parfait de ἐκλαγχάνω ; dans ἐκλελογχότας il y a un redoublement qui ne se rencontre que chez les poètes.

6. Le mot μεῖραξ, employé ici, chez les Attiques ne signifiait pas *jeune homme*, sens que veut lui donner celui qui parle, mais *jeune débauché*.

7. L'interlocuteur de Socrate se sert d'un verbe pour un autre.

8. Il se sert pour dire : *Je sors*, d'un verbe qui, chez les Attiques signifie : *Je chasse*.

Il avait aussi coutume de se moquer avec esprit de ceux qui faisaient des solécismes parce qu'ils voulaient parler attique. A quelqu'un qui disait : « Cela à nous semble bon », il fit cette remarque : « Alors tu diras aussi : « A nous nous faisons une faute. » Un autre racontait gravement quelque trait relatif à l'histoire de sa patrie et ajoutait : « Cette femme eut commerce avec Hercule. » Est-ce donc, lui dit-il, qu'Hercule n'eut pas aussi commerce avec elle ? » Quelqu'un disant : « J'ai besoin d'être tondu. — Qu'as-tu donc fait de mal, dit-il, pour mériter cette peine infamante ? » Quelqu'un disant : « Je vais me battre. » (voulant dire je vais discuter). — Est-ce donc avec un ennemi, lui dit-il, que tu vas te battre. » Un autre disant que son fils malade était à la torture². — Qu'a-t-il donc fait et pourquoi le torture-t-on ainsi ? » Quelqu'un disant : « Il avance dans les sciences. » — Platon, lui dit-il, appelle cela faire des progrès. » Un autre lui demandant un jour si un tel déclamerait (et disant : un tel déclameras-tu.) — Pourquoi, lui dit-il, en me demandant si je déclamerai, mets-tu *un tel* ?

Quelqu'un voulant imiter les Attiques et ayant dit *τεθνήξει*, *tu mourras*, alors qu'il voulait dire *τεθνήξεται*, *il mourra*. — Il aurait mieux valu, dit Socrate, ne pas imiter les Attiques et ne pas prononcer une parole de mauvais augure. » A quelqu'un qui avait employé le verbe viser (*στοχάζεσθαι*) dans le sens de épargner et avait dit « Je le vise », au lieu de : « Je l'épargne ». — Est-ce donc, lui dit-il, que tu as mal ajusté ? » Quelqu'un ayant employé *ἀπιστᾶν* et un autre *ἀπιστάνειν*³ : « Je ne connais, dit-il, ni l'un ni l'autre. » A quelqu'un qui disait : « Sauf excepté. — Ce redoublement, dit-il, est de la prodigalité. » Quelqu'un se servant du verbe *χρᾶσθαι* (au lieu de *χρησθαι*). — C'est un faux attique » lui dit-il. A quelqu'un qui se servait du mot *ἔκτοτε*, *depuis alors*, « C'est beau, lui dit-il, de dire *ἐκπέρυσι*, *depuis un an*, car Platon a dit *ἐκ τότε*, pour lors. » Un autre ayant dit *ἰδοῦ*, *voici*, au lieu de *ἰδέ*, *vois* ; « Tu te trompes de signification, » lui dit-il. Un autre ayant employé *ἀντιλαμβάνομαι*⁴, *j'entends*, au lieu de

1. Le mot grec employé pour dire *être tondu* ne s'employait à la bonne époque qu'en parlant des bestiaux ou des personnes qui subissaient une peine infamante. Il aurait fallu *χειράσθαι* au lieu de *καρῆναι*.

2. Au lieu de *souffrait beaucoup*.

3. La forme correcte eût été *ἀπιστάναι*, *entraîner à la révolte*.

4. Ce verbe a été employé au sens de *comprendre* par Platon, mais ce sens avait vieilli.

συνίημι, *je comprends*, il s'étonnait comment quelqu'un changeait ainsi son rôle dans la conversation. Quelqu'un se servant du mot βράδιον, *plus lent* « Ce n'est pas, lui dit-il, la même chose que τάχιον, *plus prompt*¹. » Comme quelqu'un se servait du mot βαρεῖν, *alourdir*. « Ce n'est pas, lui dit-il, βαρύνειν comme tu l'as pensé². » Un autre ayant dit λέλογχα, au lieu de εἰληχα³, *j'ai obtenu par le sort*, « C'est une faute légère, dit-il, que de se tromper ainsi. » Beaucoup de gens disant ἵπτασθαι⁴, *voler*, au lieu de πέτεσθαι, « Nous savons fort bien, dit-il, que ce verbe vient de πτήσις, *vol*. » Quelqu'un s'étant servi comme d'une expression attique du masculin περιστερός, au lieu du féminin περιστερὰ, *pigeon*. « Nous dirons aussi φάττος⁵ » remarquait-il. Quelqu'un voulant dire qu'il avait mangé des lentilles, se servait d'un mot analogue qui signifie *vase d'huile*. « Comment peut-on dire, s'écrie Socrate, que l'on a mangé un vase d'huile ? » Voilà les remarques de Socrate.

Mais revenons, si tu veux, à la lutte que nous avons commencée. J'appelle à moi les meilleurs; pour toi reconnais-les, car je pense que tu en es capable après avoir entendu tous ceux que je viens de te dire.

LE SOLÉCISTE. — Peut-être ne le pourrai-je pas encore maintenant pendant que tu parleras. Mais commence.

LYCINUS. — Et comment dis-tu que tu ne le pourras pas ? La porte est ouverte⁶ pour que tu puisses les reconnaître.

LE SOLÉCISTE. — Parle donc.

LYCINUS. — C'est fait.

LE SOLÉCISTE. — Tu n'as rien dit qui m'a frappé.

LYCINUS. — C'est que tu n'as pas remarqué le mot *est ouverte*.

LE SOLÉCISTE. — Je ne l'ai pas remarqué.

1. Ταχύς faisait au comparatif τάχιον, tandis que le comparatif de βραδύς était βραδύτερον au lieu de βράδιον.

2. Le premier de ces verbes était tombé en désuétude.

3. Ce parfait est poétique.

4. Verbe de création récente.

5. On disait περιστερὰ et φάσσα (alt. φάττα) pour désigner la colombe. Le pseudo-attique forgeant le masculin περιστερός, Socrate imagine le masculin φάττος. M. Talbot traduit φάττον par *oie*, je ne sais pourquoi.

6. Il y a un solécisme dans l'emploi du verbe grec.

LYCINUS. — Que deviendrons-nous donc, si même maintenant tu ne suis pas mes paroles ? En revenant à ce que tu as dit au commencement de notre conversation, je pensais appeler les cavaliers (ἵππεις au lieu de ἵππείας) dans la plaine. As-tu remarqué ces cavaliers ? Mais tu me sembles ne pas faire attention à ce qui se dit, surtout à ce que nous disons entre nous *eux-mêmes*.

LE SOLÉCISTE. — J'y fais attention ; mais tes paroles sont obscures.

LYCINUS. — Obscures ! quand je dis entre *nous eux-mêmes*. Cela me paraît pourtant bien clair. Mais aucun des dieux ne saurait te tirer de ton ignorance, excepté Apollon. Il rend des oracles à tous ceux qui le consultent, pour toi tu n'as pas remarqué cet oracle.

LE SOLÉCISTE. — Non, par tous les dieux, je ne l'ai pas compris.

LYCINUS. — Est-ce donc que les solécismes t'échappent *un sur un* ?

LE SOLÉCISTE. — Apparemment.

LYCINUS. — Et comment cet *un sur un* t'a-t-il échappé ?

LE SOLÉCISTE. — Je ne m'en suis pas aperçu.

LYCINUS. — Hé bien, connais-tu quelqu'un qui veuille se marier ? ¹

LE SOLÉCISTE. — Pourquoi cette question ?

LYCINUS. — Cet homme qui veut se marier ferait certainement un solécisme.

LE SOLÉCISTE. — Que m'importe-t-il qu'un homme qui veut se marier fasse un solécisme ?

LYCINUS. — C'est qu'il ignore ce qu'il prétend savoir. C'est la vérité pure. Et si quelqu'un te disait en passant qu'il quitte sa femme, est-ce que tu le lui permettrais ?

LE SOLÉCISTE. — Comment ne pas le lui permettre, s'il me semble avoir été lésé.

1. Le verbe dont se sert Lycinus ne s'emploie qu'en parlant des femmes.

2. Solécisme analogue au précédent.

LYCINUS. — Mais s'il est évident qu'il fait un solécisme, le lui permettras-tu ?

LE SOLÉCISTE. — Non assurément.

LYCINUS. — Tu as raison. Il ne faut avoir aucune indulgence pour un ami qui fait des solécismes, mais il faut lui apprendre à ne plus en faire. Et si quelqu'un fait crier la porte en entrant ou y frappe en sortant, que dis-tu ?

LE SOLÉCISTE. — Pour moi, rien, si ce n'est qu'il veut entrer ou sortir.

LYCINUS. — Si tu ignores que faire crier la porte ou y frapper sont deux choses différentes, nous te regarderons comme un ignorant.

LE SOLÉCISTE. — Tu es un insolent.

LYCINUS. — Que dis-tu ? moi un insolent ? A présent j'en serai un, en discutant avec toi. Et en disant *j'en serai un à présent*, j'ai fait un solécisme dont tu ne t'es pas aperçu.

LE SOLÉCISTE. — Cesse, au nom de Minerve, ou dis-moi quelque chose de ce genre que je puisse remarquer.

LYCINUS. — Et comment le remarqueras-tu ?

LE SOLÉCISTE. — Si tu m'avertis toutes les fois que tu fais un solécisme sans que je m'en aperçoive et que tu me dises quelle est la faute commise.

LYCINUS. — Je n'en ferai rien, ô mon bon ; car notre entretien serait trop long. Mais tu peux m'interroger, sur tout ce que nous avons dit. Passons maintenant à quelques (ἄλλα) autres choses, si tu le veux bien ; et d'abord ce mot ἄλλα dont je viens de me servir doit être marqué ici non pas d'un esprit rude, mais d'un esprit doux ; c'est ce qui apparaît clairement quand il est employé après le mot ἑταρα ; de cette manière il sera correctement employé. Ensuite parlons de l'outrage que tu dis avoir reçu de moi ; si je ne parlais pas ainsi, mais si je me servais d'un autre complément, je parlerais correctement.

LE SOLÉCISTE. — Je n'ai rien à dire.

LYCINUS. — En effet l'expression σὲ ὑβρίζειν signifie que je fais outrage à ton corps par des coups, des liens ou de toute autre manière ; mais l'expression ἐς σὲ ὑβρίζειν veut dire que l'outrage s'exerce sur quelque chose qui t'appartient. Aussi

celui qui fait outrage à ta femme, te fait outrage à toi aussi (εἰς σὲ ὕβριζει) de même que celui qui fait outrage à ton fils, à ton ami, à ton serviteur. Et même cette tournure peut s'appliquer aux choses ; car elle a été employée ainsi proverbialement par Platon dans son *Banquet*.

LE SOLÉCISTE. — Je saisis la différence.

LYCINUS. — Ne comprends-tu pas aussi que substituer (ὁπάλ-
λάττειν) cela, c'est faire un solécisme ?

LE SOLÉCISTE. — Je le saurai maintenant.

LYCINUS. — Mais si au lieu de *substituer* (ὁπλλάττειν) quel-
qu'un disait *échanger* (ἐναλλάττειν), que t'en semblerait-il ?

LE SOLÉCISTE. — Il me semblerait dire la même chose.

LYCINUS. — Comment serait-ce la même chose, quand l'un
serait employé au lieu de l'autre, l'incorrect pour le correct,
le mauvais pour le bon ?

LE SOLÉCISTE. — J'ai compris que *substituer* c'est employer
le mot impropre pour le mot propre et qu'*échanger*, c'est tan-
tôt se servir du mot propre, tantôt du mot impropre.

LYCINUS. — On peut faire d'autres remarques aussi jolies ;
ainsi σπουδάζειν πρὸς τινα, *s'intéresser pour quelqu'un*, veut dire
que celui qui s'intéresse y trouve un avantage personnel, tandis
que dans σπουδάζειν περί τινα, *s'intéresser à quelqu'un*, il n'est
question que de l'intérêt de celui dont on s'occupe. Ces
nuances sont parfois confondues, mais d'autres les observent
avec beaucoup de soin, et il est préférable de distinguer cha-
cune.

LE SOLÉCISTE. — Tu as raison.

LYCINUS. — Et dans καθίζεσθαι, se seoir, et καθίζειν, s'asseoir,
κάθισον, sieds-toi et κάθησο, *assieds-toi*, sais-tu quelle est la
différence ?

LE SOLÉCISTE. — Je l'ignore, mais je t'ai entendu dire que la
forme καθέσθητι, *sois assis*, est étrange.

LYCINUS. — Et tu as bien entendu. Mais je dis que κάθισον et
κάθησο diffèrent.

LE SOLÉCISTE. — Et en quoi diffèrent-ils ?

LYCINUS. — Le premier se dit à quelqu'un qui est debout, le
second à celui qui est assis.

Sieds-toi, noble étranger, nous nous siérons ailleurs.

Sieds-toi, au lieu de *reste assis*. Je répète donc qu'employer un de ces mots pour l'autre, c'est faire une faute. Ne te semble-t-il donc pas qu'il y a une grande différence entre *καθίζω* et *καθίζομαι* ? Nous employons en effet la première locution quand il s'agit des autres, la seconde quand il s'agit de nous-mêmes.

LE SOLÉCISTE. — Tu m'en as dit assez sur ce point, abordes-en un autre. Car c'est ainsi qu'il faut que tu m'instruises.

LYCINUS. — En effet, quand je procède autrement, tu ne me comprends pas. Sais-tu bien ce que signifie exactement le mot *συγγραφεύς* ?¹...

LE SOLÉCISTE. — J'ai parfaitement compris tout ce que tu m'as dit.

LYCINUS. — Tu crois peut-être aussi qu'il n'y a aucune différence entre *καταδουλοῦν* et *καταδουλοῦσθαι* ; pour moi j'en vois une très grande.

LE SOLÉCISTE. — Laquelle ?

LYCINUS. — C'est que le premier mot indique que l'on est esclave d'un autre, le second que l'on est son propre esclave.

LE SOLÉCISTE. — C'est bien dit.

LYCINUS. — Tu as encore beaucoup d'autres choses à apprendre, à moins que tu ne croies savoir quand tu ne sais pas.

LE SOLÉCISTE. — Je ne saurais avoir une telle opinion de moi-même.

LYCINUS. — Remettons le reste à plus tard ; maintenant, terminons l'entretien.

1. Il y a ici une lacune.

ÉPIGRAMMES¹

I.

A SON LIVRE

Ce livre a été écrit par Lucien qui savait de vieilles choses et des choses insensées ; car souvent ce qui paraît sage aux yeux des hommes n'est que sottise. Ils n'ont aucun jugement absolument sûr, mais ce que tu admires, d'autres s'en moquent.

II.

CONTRE LES PRODIGES.

Théron, fils de Ménippe, étant jeune, avait gaspillé honteusement ; en faisant des dépenses exagérées, la fortune paternelle. Euctémon, un ami de son père, apprit que le jeune homme vivait dans une misérable indigence ; il versa des larmes, le prit chez lui et le donna comme époux à sa fille, en lui faisant en outre cadeau de beaucoup d'objets précieux. Mais Théron, dès que la richesse lui fut revenue, se jeta follement dans les mêmes dépenses, ne refusant rien à ses passions, ne respectant aucune convenance et vivant dans l'impureté et la débauche.

Ce fut ainsi que, pour la seconde fois, Théron tomba dans les flots d'une affreuse misère. Pour la seconde fois aussi, Euctémon pleura, non plus sur le prodigue, mais sur la dot et le mariage de sa fille. Il avait appris que quand un homme a fait un mauvais usage de ses biens, il ne faut pas lui confier ceux des autres.

1. — D'après le texte du Lucien de la collection Didot.

III.

SUR LA MODÉRATION.

Jouis de tes biens comme si tu allais bientôt mourir, mais jouis-en avec modération, comme si tu devais vivre longtemps. Celui-là est un sage qui a ces deux idées en tête et qui sait être modéré dans la dépense comme dans l'épargne.

IV.

SUR LA VIE HUMAINE.

Tout est mortel pour les mortels ; tout passe ou bien c'est nous qui passons.

V.

SUR LA BRIÈVETÉ DE LA VIE.

Pour les heureux la vie entière est courte ; pour les malheureux une seule nuit est d'une longueur infinie.

VI.

SUR L'AMOUR.

Ce n'est point l'Amour qui nuit à la race des mortels, mais l'Amour est un prétexte pour certains à l'intempérance.

VII.

CONTRE LES INGRATS.

Un malhonnête homme est un tonneau percé ; tous les biens faits qu'on y verse s'écoulent à côté.

VIII.

SUR LES DIEUX.

Il est possible que tu caches aux hommes les vilaines choses que tu fais, mais tu ne saurais échapper aux dieux, pas même dans tes pensées les plus intimes.

IX.

CONTRE LES FLATTEURS.

La nature n'a rien trouvé de plus odieux chez les hommes que de tromper sous le manteau de l'amitié. Au lieu de nous garder comme d'ennemis de ceux qui trompent ainsi, nous les aimons comme des amis et ils nous causent encore plus de dommages.

X.

SUR LE MYSTÈRE.

Mets un cachet sur ta langue pour ne pas répéter les paroles qu'il ne faut pas dire, car il est plus important de veiller sur les paroles que sur les biens.

XI.

SUR LA RICHESSE.

La richesse de l'âme est la seule richesse véritable : les autres biens ne procurent que chagrin. Il ne faut appeler riche et opulent que celui qui peut faire usage de ses biens. Si quelqu'un s'épuise dans les calculs, impatient d'entasser richesses sur richesses, celui-là souffrira ce que souffre l'abeille dans ses ruches aux mille cellules : d'autres recueillent son miel.

XII.

SUR LES HEUREUX.

Tant que tu seras heureux, tu auras pour amis les hommes et les dieux ; ils écouteront volontiers tes prières. Mais si tu tombes dans l'adversité, tu n'as plus d'ami : tout en même temps te devient hostile, tout a tourné avec la Fortune.

XIII.

SUR LA PRUDENCE.

La meilleure décision est celle qui est prise lentement : celle qui est trop rapide traîne toujours après elle le repentir.

XIV.

CONTRE UN GOURMAND.

Si tu es prompt à manger et lent à courir, mange avec tes pieds et cours avec tes dents.

XV.

SUR L'IMPOSSIBLE.

Pourquoi laver vainement la peau d'un Indien ? Cesse ce travail, tu ne saurais faire briller le soleil dans les ténèbres de la nuit.

XVI.

CONTRE LES GRAMMAIRIENS.

Salut à toi, Grammaire qui donnes la vie, salut à toi qui as trouvé comme remède à la faim : « Muse, chante la colère

d'Achille. » Il faudrait t'élever un temple superbe et un autel où brûlerait toujours l'encens. De toi les rues sont pleines, pleine est la mer, et pleins sont les ports, ô Grammaire comblée de tous les biens.

XVII.

CONTRE LES GENS QUI ONT L'HALEINE FÉTIDE.

Un exorciste qui sentait mauvais de la bouche a chassé un démon en parlant beaucoup ; ce fut non par ses paroles sacramentelles, mais par la puanteur de son haleine.

XVIII.

Dis-moi, je te le demande, dieu de Cyllène, dis-moi comment l'âme de Lollianus est descendue dans la demeure de Proserpine. Ce serait miracle si elle avait gardé le silence ; peut-être aussi a-t-elle voulu t'apprendre quelque chose. Je te plains d'avoir eu à accompagner un mort de cette espèce.

XIX.

SUR UN ENFANT.

Enfant de cinq ans et n'ayant aucun souci, l'impitoyable Mort m'a ravi, moi Callimaque. Ne me pleure pas pourtant, si j'ai peu vécu, j'ai peu connu les maux de la vie.

XX.

SUR LA STATUE DE VÉNUS QUI EST A CNIDE.

Personne n'a vu toute nue la déesse de Paphos ; si pourtant quelqu'un l'a vue, c'est celui qui a représenté nue la déesse de Paphos.

XXI.

SUR LA MÊME.

Je te consacre, ô Cypris, cette superbe image de ta beauté, car je n'avais rien de plus beau à t'offrir que ton image.

XXII.

SUR UN PRIAPE.

Eutychide m'a, selon l'usage, placé dans cet endroit où il n'y a rien, pour que je garde ces sarments défrichés ; de plus, je suis entouré d'un fossé profond. Si quelque voleur vient, il ne trouvera rien d'autre à voler que moi, le gardien.

XXIII.

APRÈS UN NAUFRAGE.

Glaucus, Nérée, Ino, Mécicerte et toi, fils de Saturne, souverain de la mer, et vous, dieux de Samothrace, moi, Lucilius, sauvé des flots, je vous offre les cheveux que je viens de raser sur ma tête ; car je n'ai rien d'autre à vous consacrer.

XXIV.

Acindynus voulait rester sobre au milieu de tous les autres qui buvaient, aussi fut-il le seul qui parût ivre.

XXV.

Un sot, mordu par beaucoup de puces, éteignit sa lampe en disant : « Maintenant vous ne me voyez plus ».

XXVI.

Si tu vois une tête chauve, des épaules, une poitrine, ne m'interroge pas : tu vois un chauve imbécile.

XXVII.

Tu peux teindre tes cheveux, tu ne teindras jamais ta vieillesse, tu ne feras jamais disparaître les rides de tes joues. Cesse donc de te farder avec du blanc de céruse au point de n'avoir plus qu'un masque à la place du visage. Il ne te reste plus rien. Quelle folie ! jamais vermillon ni céruse ne feront d'Hécube une Hélène.

XXVIII.

Diophante, qui a une hernie, n'entre jamais dans une barque pour passer la rivière. Il place sur sa hernie ses bagages et son âne et vogue toutes voiles déployées. C'est donc en vain que les Tritons se glorifient de nager sur les ondes, si un homme souffrant d'une hernie peut en faire autant.

XXIX.

Nicon, qui a le nez très long, flaire le vin à merveille, mais il est lent à dire quel-en est le mérite. Trois heures d'été lui suffiraient à peine pour cela, car il a un nez de deux cents coudées. Quelle trompe ! Quand il traverse un fleuve, elle lui sert souvent pour prendre des poissons.

XXX.

Peintre, tu ne peux attraper que la forme, mais tu es impuissant à représenter la voix par tes couleurs.

XXXI.

Je m'étonne de voir Bytus devenir sophiste, lui à qui manquent et le sens commun, et la logique.

XXXII.

Il est plus facile de trouver des corbeaux blancs et des tortues ailées qu'un rhéteur cappadocien ayant quelque mérite.

XXXIII.

Si l'entretien d'une barbe peut donner la sagesse, un bouc bien barbu est un superbe Platon.

XXXIV.

Nous avons vu dans un festin la grande sagesse du barbu Cynicus, ce mendiant qui porte un bâton. D'abord il s'est abstenu de manger des lupins et des raves sous prétexte que l'homme vertueux ne doit pas être esclave de son ventre. Mais en apercevant une vulve de truie, ferme et blanche comme neige, il a perdu toute sagesse. Il a demandé ce mets contre toute attente et l'a mangé sur l'heure, en déclarant que la vulve de truie ne peut faire de tort à la vertu.

XXXV.

CONTRE LA GOUTTE.

Déesse qui hais les pauvres, qui seule domptes les riches, tu sais à merveille l'art de bien vivre. Tu te plais à te poser sur les pieds des autres, tu sais porter des armes et les parfums te charment ; tu aimes aussi les couronnes et la liqueur d'Ausonie, chère à Bacchus. Rien de tout cela ne se trouve chez les pauvres, voilà pourquoi tu fuis le seuil d'airain de la pauvreté et que tu te réjouis de venir aux pieds de la richesse.

XXXVI.

Trois courtisanes, ô divine Cypris, t'ont consacré ces offrandes, chacune en souvenir du travail qui lui est propre. Euphro

les a gagnées par une voie illicite, Clio par la voie permise et Atthis, la troisième, par ses lèvres. Accorde-leur en échange, ô maîtresse, à la première, des présents de jeune homme, à la seconde des présents de femme, à la troisième rien du tout.

XXXVII.

Qu'aucun des dieux, Erasistrate, ne m'accorde cette bonne chère à laquelle tu te livres en vivant dans la mollesse. Tu avas des plats détestables pour ton estomac, pires que la faim même et que je ne souhaiterais qu'aux fils de mes ennemis. Certes, j'aurais encore plus faim qu'avant si je me bourrais de la bonne chère que tu manges.

XXXVIII.

Un médecin m'envoya son fils chéri pour que je lui apprisse les belles-lettres. Dès que l'enfant sut « Chante la colère » et « Cause mille maux » et le troisième vers « Précipite chez Pluton beaucoup d'âmes de héros », on cessa de l'envoyer à mes leçons. Un jour, le père m'ayant vu, me dit : « Je te remercie, mon ami ; mon enfant peut apprendre tout cela à la maison ; car moi aussi je précipite beaucoup d'âmes chez Pluton, et pour cela je n'ai aucun besoin d'un grammairien. »

XXXIX.

Artémidore, qui possède des mille et des mille, et ne dépense rien, ne vit pas autrement que les mulets qui souvent portent sur leur dos de fortes sommes en or et ne mangent que du foin.

XL.

SUR UNE STATUE D'ECHO.

Tu vois, ami, la rocailleuse Echo, amie de Pan, laquelle sait répéter en chantant les sons qui l'ont frappée, image parlante de toutes les voix, passe-temps cher aux bergers. Tout ce que tu auras dit, entends-le, puis va-t'en.

XLI.

Souvent tu m'as envoyé du vin et souvent je t'ai remercié du plaisir que j'éprouvais en buvant ce doux nectar. Maintenant, si tu m'aimes, ne m'en envoie plus ; un tel vin ne saurait me convenir, car je n'ai plus de laitues.

XLII.

..... Et voici que tu m'apportes le portrait d'un autre enfant que le mien, enfant au museau de chien ; de sorte que je suis en peine pour savoir comment mon Zopyrion m'est né d'une Hécube, et comment moi, Erasistrate, le marchand de saucisses, j'ai payé six drachmes pour avoir un fils Anubis.

FIN DES ŒUVRES DE LUCIEN

INDEX

Les numéros renvoient aux volumes et aux pages ; les titres des ouvrages de Lucien sont en caractères gras.

- ABAUCHAS et GYNDANÈS, histoire de ces deux amis, I, 591.
- ABDÈRE (les habitants d'), leur singulière maladie, I, 400.
- ABGARD, prend des mesures contre ceux qui se font eunuques, II, 455.
- ABON et ABONOTEICHIE, patrie d'Alexandre le faux prophète, I, 514, 534.
- ABEILLES, comment elles se forment dans la ruche, I, 61.
- ABRADATE, mari de Panthée, II, 71.
- ABROIA, I, 596.
- ABROTON, courtisane, II, 283.
- ABSTENIR (s') ET CONSIDÉRER, maxime des philosophes académiciens, II, 237, 456.
- ACADÉMICIENS, I, 260, 456; leurs incertitudes, II, 37, 39.
- ACADÉMIE, I, 244, 265, 394.
- ACADÉMIE (l'), toujours prête à parler pour et contre, II, 52 ; parle contre l'ivresse, II, 52 ; plaide sa cause, II, 53.
- ACADÉMIE (l') des morts, I, 458.
- ACAMAS, nom d'homme, I, 549 ; promontoire, II, 376.
- ACANTHE, I, 502.
- ACCOUCHER. Euripide dit qu'il aimerait mieux aller trois fois à la guerre que d'accoucher une seule, II, 13.
- ACHARNANIE, II, 32.
- ACHARNIENS, I, 53.
- ACHE, remède contre la goutte, II, 553.
- ACHÉE, poète tragique, I, 321.
- ACHÉRON, I, 192.
- ACHÉRUSIE, II, 195.
- ACHILLE, ses armes, I, 181 ; II, 348 ; son bouclier, I, 541 ; II, 170 ; déguisé en fille, I, 551 ; Achille et Antiloque I, 159 ; Achille et Patrocle, I, 566 ; honoré chez les morts, I, 456 ; est mort de la goutte, II, 556. Voir encore I, 125, 164, 166, 211, 254, 319, 345, 408, 422, 457, 458 ; II, 87, 155, 157, 233, 525.
- ACHILLÈS TATIUS, II, 108, note.
- ACHYTAS, I, 320.
- ACINAX, cimetière des Scythes dont ils faisaient un dieu, I, 394.
- ACINDYNUS, II, 592.

- AGONTIAS (les), II, 500.
 ACRISIUS, père de Danaë, la fait enfermer dans un coffre avec son enfant, I, 126.
 ACTÉON, I, 93, 550 ; II, 318, 399, 484.
 ACTEUR, assassiné par l'ordre de Néron, II, 548.
 Acteurs tragiques, leur costume, I, 545.
 ADIMANTHE de Myrrhine, ses souhaits, II, 373, 381.
 ADMÈTE, mauvais poète, I, 214, 627.
 ADONIS, I, 305 ; II, 364, 436 ; Neuve Adonis, II, 437.
 ADORER. Comment on adorait le roi de Perse, II, 386.
 ADRASTE, tue le fils de Crésus, I, 550 et 628.
 ADRASTIE, déesse qui punissait ceux qui parlaient trop vantageusement d'eux-mêmes, I, 312 ; II, 294, 371 ; on crachait dans son sein pour l'apaiser, II, 379.
 ADULTÈRES, souettés avec des feuilles de mauve, II, 428.
 ADYRMAQUE, chef des Macluyéens, I, 583, 586.
 ÆGIUM, II, 484.
 AÉLOCENTAURES, I, 449.
 AÉROPÉE, I, 404.
 ÆSCHINE, I, 313, II, 152, 155.
 ÆTA, I, 162 ; 552.
 AÉTION, I, 308, 380, 381, 382.
 AGAMEMNON, peint par Homère, II, 89 ; Agamemnon et Ajax, I, 180. Voir encore : I, 166, 312, 319, 404, 192, 193, 214, 550, 654 ; II, 155, 233, 420, 526.
 AGATARCHIDE, II, 281.
 AGATHOBULE, maître de Démónax, II, 91, 323.
 AGATHOCLE, médecin, I, 270.
 AGATHOCLE, philosophe, II, 96.
 AGATHOCLE, tyran de Sicile, II, 277.
 AGATHOCLE de Samos, II, 270.
 AGATHOCLE le Stoïcien, plaide pour le salaire de ses leçons, II, 31.
 AGATHOCLE et Dinias, célèbres par leur amitié, I, 567.
 AGATHON, poète, II, 206.
 AGAVÉ, II, 257.
 AGÉNOR, père de Phiné, I, 130 ; II, 436.
 AGLAÏA, I, 174.
 AGONOTHÈTE, I, 349, 535.
 AGRIGENTE, I, 498, 507.
 AIGLE, soutient l'éclat du soleil, II, 30 ; aigles apprivoisés, II, 453.
 AIGRETTE du coq, rappelle l'aigrette du casque d'Alectryon, II, 3.
 AIR pressé, servant de boisson, I, 440.
 AIR ORTHIEN, II, 240.
 AISSELLE (porter sous l') expression proverbiale, I, 148, *note*.
 AÎSÉ. Il serait plus aisé de tomber dans un vaisseau sans rencontrer du bois que de... II, 46.
 AJAX, I, 166, 211, 452, 455, 458, 551, 539 ; II, 156, 157, 158.
 AJAX, s'entretenant avec Agamemnon, I, 180.
 AJAX (tragédie d') I, 389, 414.
 ALAINS, I, 587.
 ALCAMÈNE, sculpteur, I, 426, 637.
 ALCÉE de Milet, I, 405.
 ALCESTE, I, 172, 552 ; II, 195.
 ALCIBIADE, fils de Clinias, I, 398, 422, 630 ; II, 122 ; aimé de Socrate, I, 168 ; rappelé d'exil, II, 471.
 ALCIDAMAS, philosophe, II, 420 et suiv.

- ALCINOUS, I, 431.
 ALCIPHON, II, 415, *note*.
 ALCMÈNE, femme d'Amphitryon et mère d'Hercule par Jupiter, I, 110, 162.
 ALOYON (l'), I, 58 ; Alcyons, I, 444 ; II, 519, *note*.
 ALCYON (nid d'), I, 465.
 ALCYONIEN (jour), I, 59.
 ALECTO, II, 550.
 ALECTRYON, son temple, I, 462 ; s'étant endormi, laisse surprendre Mars et Vénus, II, 3.
 ALETHION, I, 248.
 ALEXANDRA de Lycophron, II, 576.
 ALEXANDRE, fils de Philippe ; ses victoires, I, 154 ; pourquoi il a attaqué l'Asie, I, 155 ; adopte les mœurs des Perses, I, 158 ; se baigne dans le Cydnus, II, 347 ; sa passion équivoque pour Héphestion, II, 270 ; s'entretient aux enfers avec Annibal, Minos et Scipion, I, 152 ; s'entretient aux enfers avec son père, I, 157 ; ne veut pas que sa statue soit taillée dans le mont Athos, II, 81 ; Alexandre et Aristobule, I, 407 ; sa statue à Hiérapolis ; voir encore : II, 453 ; I, 152, 322, 323, 327, 381, 406, 452 ; II, 333, 366.
 ALEXANDRE, d'Abonotéchie, le faux prophète, I, 510, et suiv.
 ALEXANDRE, médecin, II, 331.
 ALEXANDRE, le Thessalien, tué par sa femme.
 ALEXIS, poète de la nouvelle comédie, I, 321.
 ALIBANTIDE (tribu), I, 195.
 ALISADÈME de Trézène, poète, II, 469.
 ALOË, I, 199.
 ALOPÈCE, patrie de Démétrius le sculpteur, II, 225.
 ALPHÉE et Aréthuse, I, 116 et 551.
 ALTHÉE d'Etolie, I, 551.
 ALYS, fleuve, I, 629 ; II, 236, 300.
 ALYTARCHE, I, 350.
 AMALTHÉE (la corne d'), I, 292 ; II, 203.
 AMANTS, comment ils trompent leurs parents, II, 297 ; vanités de leurs serments, II, 295 ; leurs illusions, I, 15 ; sont irascibles, I, 110.
 AMASTRIS, ville du Pont, I, 521, 534, 589.
 AMAZONE, statue de Phidias, I, 452 ; II, 69.
 Ambre (de l'), II, 246 ; produit, dit la fable, par les pleurs des peupliers qui bordent l'Eridan, II, 246.
 AMBROISIE, I, 68 ; II, 38.
 AMBROISIENNE (nuit), II, 6.
 Amitié (de l'), I, 562.
 AMITJÉ, le plus précieux des biens, II, 93 ; honorée chez les Scythes, I, 565.
 AMIZOQUE ET DANDAMIS, amis célèbres chez les Scythes, leur histoire, I, 580.
 AMMON (oracle d'), I, 155, 159 ; II, 167 ; le fils d'Ammon, I, 153.
 AMNISTIES, expressions proverbiales pour les désigner, I, 373.
 AMOUR, fils de Vénus, I, 104 ; fouetté par elle, I, 87 ; son portrait, I, 108, son influence sur Alphée, I, 116 ; le plus ancien des dieux, I, 539 ; converse avec Jupiter,

- I, 72; respecte Minerve, I, 96.
- AMOURS (petits) jouant dans un tableau, I, 381.
- AMOURS (les deux), Eros et Antéros, I, 548.
- Amours (les), dialogue entre Lycinus et Théomneste, II, 408.
- AMOUR; il y a deux espèces d'amour dont les charmes agissent sur les mortels, II, 463: amour de la science, II, 464; amour chez les Grecs, I, 568; amour des garçons défendu et pratiqué par Alexandre le faux prophète, I, 527; ce qu'on pense de l'amour chez les morts, I, 456; il y avait deux amours chez les Grecs, II, 429; l'amour devient libéral quand il se croit négligé, II, 299; amours soldatesques, II, 316; épigramme sur l'amour, II, 588.
- AMPÉLIS, courtisane, II, 298.
- AMPHIARAUS, I, 518; trahi par Eriphile, II, 512.
- AMPHILOQUE, fils d'Amphiaraüs, devin, I, 518, 523; rend des oracles menteurs, II, 485; temple d'Amphiloque, II, 233.
- AMPHION, II, 354; attirait jusqu'aux êtres inanimés, II, 73.
- AMPHIPOLIS, I, 420; II, 474.
- AMPHISBÈNES, II, 500.
- AMPHITRITE, femme de Neptune, I, 118, 263.
- AMPHITRYON, mari d'Alcmène, I, 162; II, 536; sa femme, I, 86.
- AMYCLÉE, ville de Laconie, I, 94.
- AMYMONE, enlevée par Neptune, I, 119.
- ANACHARSIS, le proxène, fait le voyage de la Grèce, rencontre Toxaris qui le présente à Solon, inscrit au rang des citoyens, initié aux mystères, I, 393 et suiv.; parmi les bienheureux, I, 455.
- ANACRÉON, poète de Téos, cité ou imité, I, 154; II, 109, 245, 277, 282, 423.
- ANAPESTES (vers), chantés, II, 423.
- ANAXAGORE, philosophe, ne croyait point à l'existence des dieux, I, 37.
- ANAXARQUE, philosophe, parasite d'Alexandre, II, 153.
- ANAXICLÈS, père de Glaucias, II, 221.
- ANAXIMÈNE de Chio, philosophe, I, 381; II, 34.
- ANCHISE, aimé de Vénus, I, 87, 100; II, 484.
- ANCHOIS, poissons méprisés à Athènes, I, 263.
- ANCRE sacrée, II, 337. Jeter la dernière ancre en mer, I, 314.
- ANDROCLÈS, fils d'Epicharès, a écrit un éloge d'Hercule, II, 533.
- ANDROGÉE, I, 551.
- ANDROMAQUE, I, 545; sa statue à Hiérapolis, II, 453.
- ANDROMÈDE, I, 550; son histoire, I, 128; délivrée par Persée, II, 355.
- ANE de Cumes, I, 254; fable d'Esopé, II, 338.
- ANE (l') ou Lucius, traité, I, 594.
- ANES, servant de trompettes, I, 437; âne brayant sur un air martial, II, 240; c'est l'âne qui remue les oreilles

- à la vue d'une lyre, proverbe, II, 251 ; reconnaître quelqu'un à son âne, I, 616.
- ANEMODROMES, II, 435.
- ANGUILLES du lac Copaïs, II, 568.
- ANIMAUX, passent aussi le fleuve des enfers, I, 279.
- ANITIA, femme de Prétus, I, 314, *note*.
- ANNEAU fabriqué avec du fer pris à des croix, II, 223.
- ANNEAUX aux doigts, II, 8 ; anneaux merveilleux, II, 391 ; anneau de Gygès, rendait invisible, II, 57 ; anneaux de jambes, II, 569.
- ANNIBAL le Carthaginois, ses victoires, I, 152 ; plaide sa cause devant Minos, I, 152 ; placé dans les enfers au-dessous d'Alexandre, I, 453.
- ANNICÉRIS de Cyrène, son adresse à conduire un char, II, 468.
- ANTÉAS, roi des Scythes, II, 277.
- ANTIGONE, fille d'OEdipe, I, 550.
- ANTIGONE le Borgne, ou Monophthalmus, II, 278.
- ANTIGONE, fils de Démétrius, roi de Macédoine, II, 278.
- ANTIGONE, médecin, II, 217.
- ANTILOQUE et Achille, I, 159.
- ANTIMAQUE, poète, I, 466.
- ANTIOCHE, ville de Syrie, II, 366 ; cas qu'on y fait des danseurs, I, 557.
- ANTIOCHIANUS, historien, I, 447.
- ANTIOCHUS aime Stratonice, sa belle-mère, I, 420 ; II, 31.
- ANTIOCHUS SOTER, I, 322, 384 ; son combat contre les Galates, 387.
- ANTIOPE, I, 140 et 635.
- ANTIPATER, I, 322, 552 ; II, 278 ; cas particulier qu'il fait de Démosthène, II, 474.
- ANTIPHILE, peintre, sa jalousie, II, 264.
- ANTIPHILE d'Alopèce, ami de Démétrius, I, 576.
- ANTIPHON, prophète et interprète des songes, I, 463.
- ANTIPHON, fils de Ménécrate, II, 297.
- ANTIPODES, II, 96.
- ANTISTHÈNE, philosophe, I, 151, 250 ; II, 155, 319, 337 ; s'entretient avec Diogène, I, 176 ; surnommé l'apôtre de la mort, I, 191 ; meurt de phthisie, II, 162.
- ANTOLYCUS, II, 169.
- ANTONIUS DIOGÈNE, I, 453.
- ANUBIS, I, 121, *note*, 156 ; 228, 638 ; II, 596 ; son temple, I, 576.
- ANYTUS, I, 243.
- AORNE, célèbre rocher, I, 159, 327 ; II, 204.
- APELLE, I, 308, 548 ; II, 67, 78 ; peintre d'Ephèse, auteur du tableau de la Délivrance, II, 264.
- APHRODITE, II, 539.
- APHRANIUS SILO, orateur ridicule, I, 444.
- APIS, divinité égyptienne, I, 206 ; II, 166, 218, 437.
- APOCALYPSE, II, 524, *note*.
- APOLLODORE de Pergame, II, 281.
- APOLLON, de nombreux temples lui sont consacrés, I, 67 ; ses talents, I, 92 ; joue de la cithare, I, 93 ; peu favorisé de Vénus, I, 91 ; reçoit des présents de Crésus, I, 204 ; invoqué par Chrysès, I, 214 ; habile à tirer de l'arc, I, 244 ; hymne

- en son honneur, I, 320 : conducteur des Muses, I, 440 ; jeux en son honneur, I, 447 ; poursuit Daphné, I, 433 ; proclame Socrate le plus sage des hommes, I, 544 ; rival de Zéphyr, I, 550 ; traité de *très riche*, par Homère, I, 638 ; sa statue dans le gymnase d'Athènes, II, 174 ; son image sur une pierre gravée, II, 233 ; très occupé, II, 43 ; préside au chœur des Muses, II, 74 ; dieu de la divination, de la musique et de la médecine, II, 488 ; n'a pas de barbe, ce qui étonne Ménippe, II, 38 ; surnommé Mégalodore, II, 403 ; converse avec Vulcain, I, 81 ; avec Mercure, I, 93 et 141 ; avec Bacchus, I, 108 ; parle dans l'assemblée des dieux, I, 647 ; Apollon gravé sur un anneau, II, 233.
Voir aussi I, 498 ; II, 451, 536.
- APOLLONIUS, philosophe, II, 97.
- APOLLONIUS de Rhodes, I, 40, *note*.
- APOLLONIUS de Thyane, I, 513.
- Apologie** pour un engagement auprès des grands, I, 309.
- APOPHRAS, jour dans lequel on ne peut rien faire qui soit d'un favorable augure, II, 358 et suiv.
- APÔTRE DE LA MORT, surnom d'Aristippe, I, 191.
- APPARTEMENT magnifique décrit, II, 237.
- ARSYRTYS mis en pièces, I, 552.
- AQUILÉE, célèbre par une défaite des Romains, I, 530.
- ARABIE HEUREUSE, ses parfums, I, 449, 451.
- ARACHMANES, I, 578.
- ARACHNÉ provoque Minerve, II, 557.
- ARATUS, de Solis, auteur des Phénomènes, I, 248, *note* ; II, 36.
- ARAXE, I, 477.
- ARBELLES, I, 153.
- ARC d'Hercule, II, 251.
- ARCADIE, I, 107 ; ses légendes, I, 551.
- ARCHE de Deucalion, II, 439.
- ARCHÉLAUS, I, 400.
- ARCHÉLIAS, surnom que Démoxanax voulait faire donner à Honoratus, II, 95.
- ARCHÉMORE, I, 550.
- ARCHIAS, ancien comédien, lieutenant d'Antipater, II, 470.
- ARCHILOQUE de Paros, son esprit, ses paroles, II, 358.
- ARCHIMÈDE, son éloge, II, 233.
- ARCHITÈLE, aéropagite, I, 393.
- ARCHITÈLES, II, 305.
- ARÉOPAGE, I, 51, 53, *note* ; 223, 246, 260 ; coutumes qu'on y observe, II, 180 ; on y jugeait pendant la nuit, I, 364 et II, 354.
- ARÉTÉ, femme d'Alcinoüs, II, 76.
- ARÉTÉE, de Corinthe, ami d'Endamidas, I, 573.
- ARÉTHUSE, son histoire, I, 147.
- ARÉUS, Egyptien.
- ARGANTHONIUS, roi des Tartesiens, II, 277.
- ARGIENS, labourent leur gymnase, I, 314.
- ARGO, célèbre navire, I, 552.
- ARGONAUTES, I, 552 ; II, 343.
- ARGOS, assiégée, I, 314 ; pays aride, I, 420 ; voir aussi I, 140, 212, 564.

- ARGUS, berger de Némée, I, 74, 101, 405, 550; II, 43, 549, *note*.
- ARIANE, amante de Thésée, I, 353, 551; II, 483.
- ARIARATE, roi de Cappadoce, II, 278.
- ARIGNOTÉ, pythagoricienne, II, 228, *note*.
- ARIGNOTUS, pythagoricien, II, 228.
- ARION de Lesbos, son histoire, I, 122, *note*; II, 381.
- ARIPHON de Sicyone, I, 322, *note*.
- ARIPHRADE, homme de mœurs infâmes, II, 389.
- ARISTANDRE, de Telmesse, II, 528.
- ARISTARQUE de Phalère, I, 27, 30, 457.
- ARISTECHMUS, II, 311.
- ARISTÉE, I, 150.
- ARISTÉNÈTE, II, 108, *note*; II, 416; sa mauvaise réputation, II, 305; persuade à Clinias de quitter Drosé, II, 303.
- ARISTIDE, I, 42, 398, 453, 630, II, 273.
- ARISTIDE de Milet, II, 108, *note*.
- ARISTIPPE, de Cyrène, sa doctrine, I, 225 et suiv. Voir aussi I, 191, II, 50, 101, 152, 534.
- ARISTOBULE, de Capandrée, I, 406; II, 281.
- ARISTODÈME, comédien, I, 312, 511, 635, 655.
- ARISTODÈME, fils d'Aristocrate, homme méchant, I, 511.
- ARISTOGITON, parasite et amant d'Harmodius, II, 158, 223, *note*.
- ARISTOGITON, contemporain de Démosthène, II, 479.
- ARISTON, père de Platon, II, 566.
- ARISTONICUS, de Marathon, orateur, II, 471.
- ARISTOPHANE, poète comique, I, 3, 11, 57, 252, 443; II, 261, 493, 531.
- ARISTOTE, philosophe, souvent cité, notamment, I, 153, 238, 245, 248, 251, 257, 298, 354, 378, 537; II, 95, 153, 155, 157, 463; critiqué par Diogène, I, 157.
- ARISTOXÈNE le musicien, II, 153.
- ARISTOXÈNE, auteur, II, 280.
- ARITHMÉTIQUE, constante dans ses principes, II, 150.
- ARIUS l'Égyptien, I, 457.
- ARMÉNIE, I, 401, 409, 417, 425, 522.
- ARMÉNIENS, traités de lâches, I, 153.
- ARRIEN, I, 511.
- ARRIVER (n') jamais aux heures, proverbe, I, 538.
- ARSACOMAS, I, 583.
- ART du chant, II, 73.
- ARTABAZE, septième roi de Chaxax, II, 279.
- ARTAXERXÈS, roi de Perse, I, 422; II, 279.
- ARTÉMIDORE d'Ephèse, II, 528; un autre, II, 571 et 595.
- ARTÉMIS, II, 571; voir Diane.
- ARTÉMISE, I, 73.
- ARTHÉMISIUM, II, 209.
- ARTISANS devenus philosophes, II, 337.
- ASANDER, roi du Bosphore, II, 279.
- ASCALOPHUS, II, 169.
- ASCLÉPIUS, ami de Lucien, I, 324.
- ASIE, ses légendes, I, 552.
- ASINARE (bataille de l'), I, 421.
- ASPASIE, de Milet, célèbre courtisane aimée de Péri-

- clès, I, 544 ; II, 75, 105, 126, 544.
- ASPHODÈLES, dans les enfers, I, 267 ; II, 226.
- ASPICS, reptiles, II, 500.
- Assemblée (l') des dieux**, II, 481.
- ASSEMBLÉE tenue par les dieux en présence de Ménippe, II, 38.
- ASSISTANTS (prêtres), II, 453.
- ASSYRIENS, leur culte, II, 217 ; adorent une colombe, I, 656.
- ASTARTÉ ou la Lune, II, 436.
- ASTASIE, II, 558.
- ASTÉROPÉE, II, 252.
- ASTÉRUS, I, 420.
- ASTRE des Dioscures, II, 376.
- ASTYANAX, I, 215, 312, 557.
- ATALANTE, I, 551.
- ATÉ, déesse redoutable, II, 254.
- ATHAMAS, I, 550, 555 ; II, 168.
- ATHAMASE, I, 123.
- ATHÉ, divinité homérique, II, 77.
- ATHÉNÉE, I, 216.
- ATHÈNES, I, 385, 644 ; charmes de cette ville, I, 395 ; éloge de cette ville, II, 462.
- ATHÉNIENS, I, 17, 158, 426.
Ont la manie de plaider, II, 31 ; négligent les fêtes de Jupiter, II, 36.
- ATHÉNOPORE de Tarse, II, 280.
- ATHIS, I, 215.
- ATHLÈTE vainqueur, I, 147.
note.
- ATHLÈTES fouettés, quand ils n'étaient pas dignes de combattre, I, 383.
- ATHOS, montagne, I, 407 ; II, 81, 209.
- ATIMARQUE, surnom donné à Timarque, II, 369.
- ATIS, dieu, I, 532, 638 ; II, 485.
- ATLAS, I, 199, 552 ; sa statue à Hiérapolis, II, 452.
- ATOMES d'Epicure, II, 32.
- ATOSSA, I, 3, *note.*
- ATRÉE, I, 550 ; II, 168.
- ATROPOS, I, 268, 276, 422.
- ATTALUS, surnommé Philadelphé, II, 278.
- ATTICISME, II, 575.
- ATTICUS, célèbre copiste, II, 249, 260.
- ATTIDE, I, 418.
- ATTIQUE, contrée, I, 37 ; les habitants de l'Attique ont par la suite des temps introduit des changements considérables dans leur dialecte, II, 364.
- ATYS, I, 88 ; II, 440, 551.
- AUGIAS, I, 510.
- AUGUSTE, I, 324.
- AURORE, I, 141, *note.*
- AUSONIE, I, 515.
- AUTEL au milieu des eaux, II, 454.
- AUTOPHONES, I, 522.
- AUTRUCHES, leurs œufs, II, 501.
- AVENIR, ne peut être découvert, II, 531.
- AVEUGLES, ne sont pas reçus par Eaque dans les enfers, II, 332.
- AZOTES (les), II, 276.
- BABYLONE, I, 187, 211, 292, 456 ; II, 336.
- BABYLONIENS, guérisseurs, II, 220.
- BACCARIS (huile de), II, 569.
- BACCHANALES, I, 245, *note.*
- BACCHANTES, I, 107 ; II, 239 ; les *Bacchantes* d'Euripide, II, 257.
- BACCHIS, courtisane, II, 288.
- BACCHIQUE (le), I, 389.
- Bacchus**, II, 239.
- BACCHUS, dieu ; sa naissance. I, 549 ; son histoire. I, 95 ;

- invente la vigne, I, 95 ; fêtes en son honneur, I, 54, 245, 293, 391, 543, adoré à Thèbes, II, 484 ; soumet ses ennemis par la danse, I, 443 ; critiqué par Momus, II, 482 ; mis en pièces, I, 549 ; Bacchus l'ancien, I, 549 ; son portrait, II, 239 ; cela n'a aucun rapport avec Bacchus, proverbe, I, 358 ; voir encore, I, 107, 123, 215, 432, 540, 639, 644, II, 239, 319, 441, 451.
- BACCHYLIDE**, I, 399.
- BACIS** (oracle de), II, 327.
- BACTRIANE**, I, 528.
- BACTRIENS**, I, 403.
- BAGOAS** philosophe, II, 104.
- Bain (le)**, II, 233.
- BAINS** à Rome, I, 24.
- BALAI**, changé en homme, II, 232.
- BALEINE** merveilleuse, I, 443.
- BALLON** pour jouer, II, 568.
- BANQUE** (la) contre Diogène, II, 51.
- Banquet (Le)**, II, 415.
- BANQUET** de Xénophon, I, 295, *note*.
- BAPTES**, comédie d'Eupolis, II, 261.
- BARATHRE**, fosse à Athènes où l'on précipitait les criminels, II, 365.
- BARBARES**, aiment mieux ce qui est beau que ce qui est riche, II, 349.
- BARDE**, chez les habitants de la Lune, I, 440 ; rasée chez les Grecs, II, 507.
- BARBIERS** (boutiques des), I, 413.
- BARCETIS**, I, 586.
- BERDYLLÉS**, roi d'Illyrie, II, 277.
- BARQUE** (passage de la), I, 266.
- BASSUS**, sophiste, II, 259.
- BASTAS** de Chio, homme de mœurs infâmes, II, 360.
- BASTHÈS**, I, 583.
- BATAILLE** aux enfers, I, 458.
- BATEAU** (appeler un) un bateau, I, 650.
- BATELIERS**, gagnaient deux oboles, II, 247.
- BATON** de Protée le cynique, II, 255.
- BATRACHION**, cuisinier, II, 258.
- BATHYLLE**, danseur, I, 547.
- BATTALUS**, le joueur de flûte, II, 259.
- BEAU** (le) n'engendre jamais de dégoût, II, 502.
- Beauté** (de la), II, 533.
- BEAUTÉ** (la) chez les morts, I, 164 ; éloge de la beauté, II, 533.
- BÈBRYX**, fils d'Amicus, I, 112.
- BÈGUE** (le), II, 524.
- BELETTES**, employées contre la goutte, II, 524.
- BELITTE**, I, 582.
- BELLÉROPHON**, I, 49, *note*; I, 311, 550 ; II, 168, 257, 273. Fable de Bellérophon, I, 311 ; était tourmenté par la goutte, II, 558.
- BENDIS**, déesse des Thraces, I, 638.
- BÉOTIE**, I, 110.
- BÉOTICUS**, I, 158.
- BERGERS**, I, 558, cela sent son berger, proverbe, II, 505.
- BÉROÉ**, I, 611.
- BÉRYLE** (pierre de), I, 453.
- BESOIN**, ses effets, II, 509.
- BÊTES**, n'ont point d'emploi ridicule comme ceux des hommes, II, 18.
- BIBLIOMANE**, voir Ignorant, II, 249.
- BIEHNHEUREUX** (île des), I, 452.
- BILIEUX** (moins) que les cerfs, expression proverbiale, I, 300.

- BITHYNIE**, I, 513, 518.
BLÉ, apporté d'Égypte en Italie, II, 373.
BLEPSIAS, I, 57; usurier se laisse mourir de faim, I, 177.
BŒUF (s'asseoir sur la peau du bœuf), usage scythe, II, 304; l'heure où l'on délie les bœufs, I, 266.
BOITEUX (les) du pied droit étaient une rencontre de mauvais augure le matin, II, 365.
BON (le) seul est beau, maxime des Stoïciens, II, 56.
BONHEUR, consiste en trois choses d'après Aristote, I, 555.
BORÉE, II, 518; statue de Zeuxis, I, 55; divinité, II, 216; Borée et Orithye, I, 549.
BORYTHÉNIENS, I, 591.
BOSPHORE, I, 394, 564, 584, 585.
BOUCLIER grecs, I, 371.
BOUDINS, II, 567.
BOULANGÈRES, se disputaient Démonax, II, 101.
BOULIS, Spartiate, II, 471.
BRACHMANES, II, 276, 326; saluent le soleil levant avant de se brûler, II, 330, 335.
BRANCHIDES (les), famille sacerdotale, I, 514.
BRANCHIS (temple de), I, 523.
BRANCHIS jouant avec son chien, tableau, II, 356.
BRANCHUS, I, 73.
BRASIDAS, I, 425.
BRIARÉE, I, 654; vient au secours de Jupiter, I, 106.
BRIÈVETÉ de la vie, II, 588.
BRIMO, I, 195.
BRISÉS pleurant Patrocle, II, 88.
BUCÉPHALES, exterminés, I, 467.
BUCHER (le), fête assyrienne, II, 454.
BUISSON (le), surnom donné à Timarque, II, 369.
BUPALE, se pend de désespoir, II, 359.
BYBLOS, II, 436.
BYTUS, II, 593.
CABALUSE (île de), I, 468.
CABINETS pour les besoins naturels, II, 238.
CACHETS, différentes manières de lever des cachets, I, 519.
CADIX, I, 154.
CADMUS, auteur de l'alphabet, I, 28, 32, 85, 110, 550; II, 281.
CADRAN marquant les heures, II, 6; cadran solaire, II, 238, 404, 567.
CAILLES (combats de), II, 191.
CAILLOU percé, suffrage de condamnation, II, 65.
CALANUS monte sur un bûcher, II, 326.
CALAURIE (petite île de), II, 470.
CALCÉDOINE, I, 514.
CALCHAS, II, 503.
CALCUL (le), I, 38.
CALCUL astronomique, II, 22.
CALISTO, I, 551.
CALLIADE, peintre, II, 299.
CALLIAS, I, 42, 630.
CALLICLÈS, II, 566.
CALLICRATIDAS l'Athénien, II, 113.
CALLIMAQUE, I, 427; II, 135, 136, 591.
CALLIMÉDON, II, 479.
CALLIMORPHE, médecin, I, 409.
CALLINUS, copiste, II, 249, 260.
CALLIOPE, muse, II, 73.
CALLISTHÈNE, I, 157.

- CALLISTRATE, orateur, II, 463.
 CALYDON, II, 213; sanglier de Calydon, II, 256.
 CALYPSO, I, 461, 531.
 CAMARINE (ne pas trouver les eaux de), proverbe, II, 372.
 CAMBYSE, I, 10.
 CANDAULE, I, 608.
 CANDYE, robe des Perses, II, 485.
 CANILLÉE, remède contre la goutte, II, 553.
 CANOPE, célèbre par ses parfums, II, 380.
 CANTHARUS, esclave, II, 343.
 CAPANÉE, I, 557.
 CAPOUE, I, 154.
 CAPPADOCE, I, 177, 532.
 CARAMBE, I, 590.
 CARCINOCHIRS, I, 446.
 CARÉOTIS, I, 462.
 CARIE, I, 173.
 CARIMANTES, II, 568.
 CARION, I, 273.
 CARLET, I, 264.
 CARMIDE, II, 286.
 CARNÉADE, I, 378, *note*; II, 280.
Caron, I, 197, 189, 266; II, 227.
 Caron, Mercure, Ménippe, Charmolée, etc., *dial.* I, 145; Caron, Ménippe et Mercure, *dial.* I, 170.
 CARREFOURS (fête de la déesse des), II, 379.
 CARTHAGE en Espagne, I, 152.
 CARUS, descendant d'Hercule, I, 457.
 CARYATIQUE, I, 540.
 CARYE, I, 540.
 CARYONAUTES, I, 464.
 CASPIENNE (neige), I, 411.
 CASPIES (portes de), I, 63, *note*.
 CASQUE de Pluton rendant invisible, II, 57.
 CASSANDRE peinte par Polygnote, II, 70.
 CASSIOPE, I, 550.
 CASSIOPÉE se compare aux Néréides, II, 81.
 CASSIUS, I, 418.
 CASTALIE, I, 648; fontaine de Castalie, I, 201; II, 506.
 CASTOR, I, 37, 540, 549; Castor et Pollux, leur ressemblance, I, 112; protègent les navigateurs, I, 112; temple de Castor et Pollux, I, 37, 260.
 CATALOGUE (se dérober au), refuser le service militaire, I, 53; II, 387.
 CATÉGORIES, jeu de mots sur ce vocable, II, 1001.
 CAUCASE (le), I, 62, 71, 199, 215.
 CAVALERIE thessalienne, I, 58.
 CÉBÈS, I, 307; II, 203.
 CÉBRÉNU, père d'Œnone, I, 97, *note*.
 CÉCROPS, I, 42, 193; II, 363.
 CÉLER, I, 531.
 CÉLEUSTES, chantaient sur les navires, II, 343.
 CELSUS, I, 510.
 CELTES, I, 418.
 CELTIBÉRIENS, I, 153.
 CELTIQUE (glace), I, 411.
 CENCHRÉE, bourg près de Corinthe, I, 416.
 CENCHROBOLES, I, 435.
 CÉNÉE, II, 156, 519, *note*; 552.
 CENSITEUR, II, 528.
 CENTAURE, I, 10; chemise du centaure, II, 326 et 557; femelle du centaure, I, 385.
 CENTAURES, I, 551, 645; Centaures et Lapites, II, 421.
 CENTAURIDE, cheval, II, 252.
 CÉOS (poète de), surnom de Simonide, I, 399.

- CÉPHÉE, I, 128, 550.
 CÉRAMIQUE (le), I, 244, 394, 641.
 CÉRASTES, II, 500.
 CERBÈRE, chien des enfers, I, 156, 166, 189, 195, 228; II, 196, 226; Cerbère et Ménippe, I, 169.
 CERCOPE, I, 511.
 CÉRÈS, déesse, I, 549; culte de Cérès, I, 40; Cérès Thesmophore, I, 40; Cérès et Proserpine, leurs mystères, I, 255.
 CÉSARÉE, I, 415.
 CÉTHÉGUS, personnage consulaire, II, 97.
 CÉYX, I, 59.
 CHAÎNE d'or à laquelle Jupiter voulait suspendre l'univers, I, 105, 624, 640.
 CHAINES d'ambre, II, 243.
 CHALCAS, I, 548.
 CHALUS, I, 546; II, 546.
 CHALDÉENS, I, 158, 328; II, 276, 336.
 CHAMBRE nuptiale d'Hélène, II, 350.
 CHAMEAU noir, I, 9.
 CHAMP-ELYSÉE et Champs-Élysées, I, 154, 182.
 CHANSON nouvelle toujours agréable à entendre, I, 385.
 CHANSONS de vaisseau, I, 278.
 CHANT (art du), II, 73.
 CHAOS (le), I, 503.
 CHARBONS (ne trouver que des) I, 49.
 CHARÈS, général, II, 475.
 CHARIADÈS, I, 141.
 CHARICÈNE, II, 528.
 CHARICLÉE, I, 568.
 CHARICLÈS de Corinthe, II, 113.
 Charidème, II, 533.
 CHARINUS, II, 288, 416.
 CHARIOT (le) traîne les bœufs, (proverbe) I, 140.
 CHARIXÈNE de Sicyone, I, 573.
 CHARMEUR de serpents, II, 220.
 CHARMIDE, aimé de Socrate, I, 168; II, 305.
 CHARMOLEE de Mégare, I, 574; son baiser valait deux talents I, 145.
 CHAROPS, I, 174.
 CHAROPS d'Egine, I, 630.
 CHARYBDE, I, 202.
 CHAT marin, I, 263.
 CHATS, employés contre la goutte, II, 554.
 CHAUSSURES de Sicyone, II, 314.
 CHAUVES, en honneur dans la Lune, I, 440.
 CHAUVES-SOURIS dans l'île des Songes, I, 462.
 CHÉLIDONÉES, II, 112, 376.
 CHÉLIDONION, courtisane, I, 303; II, 302.
 CHÉNIDAS, soldat, II, 311.
 CHÉRÉAS, jeune époux, II, 418; voir aussi, II, 295, 569.
 CHÉRÉPHON, philosophe, I, 333.
 CHÉRÉPHON et Socrate, I, 58.
 CHÉRONÉE, II, 381; bataille de Chéronée, II, 475.
 CHERSONÈSE, I, 123.
 CHEVAL blanc immolé à Toxaris, I, 394; quoi de commun entre un cheval et un bain, proverbe, II, 252; lâcher le cheval dans la plaine, proverbe, I, 242.
 CHEVAUX (manie des) I, 23.
 CHEVELURE retroussée avec des rubans d'or et d'argent, II, 8; chevelure tressée par derrière, marque de noblesse chez les Egyptiens et de servitude chez les Grecs II, 371.
 CHEVEUX blonds, fort estimés, II, 131; coupés en l'honneur d'Hippolyte, II, 457; courts chez les Grecs, II, 507; teints, II, 306, 593; différentes coupes, II, 568.

- CHÈVRE sacrifiée à Vénus, II, 295.
- CHIEN marin, I, 273 ; chien d'Orion, II, 86 ; par le chien, serment de Socrate, I, 228 ; chiens de Mélite, II, 228 ; chien dans l'écurie qui ne mangeant point d'orge empêche le cheval d'en manger, proverbe, I, 38 ; sauver du cul du chien, I, 622.
- CHIMÈRE (la), I, 184, 191 ; II, 273 ; a un corps affreux, II, 344.
- CHIMÈRES, I, 370.
- CHIO, I, 433, 456.
- CHIRON, I, 159 ; ses pieds, II, 514, refuse l'immortalité, I, 175 ; Chiron et Ménippe, I, 175.
- CHLEUNOCHARME, II, 528.
- CHOASPE, son eau très estimée, I, 188.
- CHOIX (le) des sectes, I, 325.
- CHOU (feuilles de), employées contre la goutte, II, 553.
- CHOUETTES (porter des) à Athènes, I, 12.
- CHRÉTIENS, repoussés par Alexandre le prophète, I, 526 ; cités, II, 321.
- CHRYSARION, magicienne, II, 284.
- CHRSYSÈS, I, 214.
- CHRYSIPPE, dialogue, I, 219 ; sa doctrine, vendu à l'encan, I, 231 ; ses ouvrages, I, 233 ; pourquoi il se purgeait avec de l'ellébore, I, 378 ; Voir aussi I, 238, 245, 248, 250, 251, 254, 257, 265, 298, 343, 378, 456, 521, 537.
- CHYSIS, fille de Déménète, II, 221 ; une autre, courtisane, II, 298.
- CIGALE d'or, servait à relever les cheveux des vieillards Athéniens, II, 374.
- CIEL (le), I, 68.
- CIGUE, I, 169.
- CILICIE, I, 518, 523.
- CILICIENS, peuple de pirates, II, 31.
- CIMETERRE, dieu des Scythes, I, 580.
- CINQUANTE ans, âge qu'il fallait avoir à Athènes pour haranguer le peuple, II, 481.
- CINYRE, fils de Scintarus, I, 459 ; — dédie un temple à Vénus, II, 438.
- CIRCÉ, I, 463, 551, 561 ; II, 470.
- CITHÉRON, I, 123, 176, 549.
- CITROUILLES formant des vaisseaux, I, 464.
- CLARE, I, 514.
- CLAROS, I, 92, 522.
- CLÉAINÈTE, II, 383.
- CLÉANTE, II, 280.
- CLÉANTHIS, II, 418.
- CLÉARQUE, I, 158.
- CLÉMENT d'Alexandrie, II, 108, *note*.
- CLÉOBIS et Biton, I, 103.
- CLÉOCRITE, tué par Mégapenthès, I, 271.
- CLÉODÈME, péripatéticien, II, 217, 418.
- CLÉOLAUS, II, 517, 532.
- CLÉOMBROTE d'Ambracie, II, 518.
- CLÉON, I, 9, 45, 320, 421.
- CLÉONES, I, 211.
- CLÉONYME, neveu d'Androclès, II, 535.
- CLÉOPATRE, I, 548 ; singe de Cléopâtre, I, 313.
- CLEPSYDRE, I, 305 ; mesurant le temps aux orateurs, I, 415 ; II, 570.
- CLINÉAS, II, 572.
- CLINIAS, orateur et voleur, I,

- 398 ; II, 31 ; nom d'un jeune homme, II, 302.
- CLÉO, muse, II, 74.
- CLITUS, I, 157, 158, 421.
- CLONARION, courtisane, II, 291.
- CLOTHO ou Clothos, I, 182, 206, 266, 422, 629 ; II, 552.
- CLOU (chasser un) avec un autre, I, 313 ; II, 219.
- CLYMÈNE, I, 88.
- CLYSMA, I, 528.
- CLYTEMNESTRE, tué par son fils, II, 356 ; voir aussi I, 550 ; II, 134.
- CNÉMON et Damnippe, dialogue, I, 142.
- CNIDE, son temple, II, 114.
- COCHLIS, courtisane, II, 316.
- COCHONS d'Acharne, célèbres par leur succulence, II, 297.
- COCONAS, ami d'Alexandre le faux prophète, I, 513.
- COCYTE, I, 200 ; II, 195.
- CODRUS, II, 478 ; célèbre par sa noblesse, I, 145.
- COELUS, I, 214 ; II, 215.
- COLIADES, déesses, II, 131.
- COLLIERS d'Ionie, II, 296.
- COLLYRE, I, 518.
- COLOCYNTHOPRATES, I, 464.
- COLOMBE, oiseau sacré, II, 440, 456.
- COLONNES des tombeaux couronnées de fleurs, II, 486 ; chargées d'offrandes, I, 301.
- COLONNES d'Hercule, I, 327.
- COLOPHON, I, 456.
- COLOSSE de Rhodes, I, 413, 438, 639 ; II, 28.
- COLYTTÉ (bourg de), I, 36, 50.
- COMASTES, II, 138.
- COMBABUS, son histoire, II, 443.
- COMÉDIE (la), I, 57, 245.
- COMÉDIENS, à voix grêle, I, 16 ; ridicules quand ils tombent, II, 17 ; meurent de faim au sortir du théâtre, II, 394.
- COMMENCEMENT (un bon) est la moitié du tout, I, 2.
- COMMENCER (par où), par où finir, I, 284.
- COMMUNAUTÉ des femmes, II, 431.
- COMPARAISONS (sur les) II, 82 ; leur principal mérite est la justesse, II, 85.
- COMPASSION (la), I, 49, a un autel, I, 49 ; II, 100.
- CONON, I, 419.
- CONSCRIPTION chez les Grecs, I, 53, *note*.
- CONSIDÉRER, chez les Académiciens, I, 456.
- CONSOUDE, remède contre la goutte, II, 553.
- CONTEMPLATEURS (les), dialogue, I, 197.
- CONTENANCE (la), II, 425.
- CONTRE MÉNIPPE, dialogue, I, 134.
- CONTRE TIMARQUE, II, 358.
- CONVERSATION AVEC HÉSIODE, II, 503.
- CONVICTION (la), I, 238, 247, 261, 263.
- COPHARÉE, I, 640.
- COPPA, marquant les chevaux, II, 252.
- COPPAPHORE (cheval), II, 252.
- COPTOS, en Egypte, II, 231.
- COQ (le), II, 1.
- COQ, compagnon de Mercure, II, 2 ; combats de coqs, II, 191.
- COQUETTES (femmes), comment elles procèdent, I, 568.
- COQUILLE (la) s'est retournée, I, 309.
- CORAX, disciple de Tisias, II, 371.
- CORCYRÉENS, I, 409.
- CORDACE, danse, I, 543, 545 ; II, 38, 239.
- CORDE (aucun rapport avec la), proverbe, I, 558.

- CORÈBE, II, 137, 215.
 CORINE, poétesse, II, 466, *note* ;
 courtisane, II, 292.
 CORINTHE, I, 132, 401, 440,
 457 ; fable de Corinthe, I,
 311, 550.
 CORINTHIENS, I, 417.
 CORNES de bélier, attribut de
 Jupiter, II, 485 ; planter des
 cornes, I, 376.
 CORNU (le), II, 425.
 CORONIS, I, 517.
 CORONUS, fils de Cottyphion,
 I, 443.
 CORPS, on doit traiter son corps
 comme une statue, dogme
 des Stoïciens, II, 57.
 CORYBANTES, I, 43, 49, 539,
 551, 558 ; folie des Cory-
 bantes, II, 241 ; leur por-
 trait, I, 88.
 CORYBAS, dieu, II, 485.
 COTHURNE, surnom donné à
 Théramène, II, 364.
 COTTABE, jeu, II, 567.
 COUDÉE royale, I, 276.
 COUP de Vénus, II, 217,
note.
 COUPE, passait de main en
 main dans les festins, II,
 403 ; comment on y buvait,
 II, 422 ; versée sur la tête
 d'un convive, II, 417 ;
 coupe de lierre, I, 78 ;
 coupe de Nestor, I, 332.
 COURAGE (le), I, 45.
 COUREURS d'héritages, I, 41.
 COURONNE sur la tête des morts,
 I, 50, *note* ; dans les fes-
 tins, I, 48, *note* ; sur les
 tombeaux, I, 394 ; dans les
 sacrifices, II, 456 ; envoyées
 comme présents, II, 404.
 COURTISANES, leurs bijoux, II,
 350 ; portrait d'une courti-
 sane, II, 294. Epigramme
 sur trois courtisanes, II,
 594.
 CRACHER ; les Grecs crachaient
 dans leur sein pour détour-
 ner un fâcheux présage, I,
 312.
 CRAINTES (les), II, 195.
 CRANION, I, 132, 195, 417,
 429.
 CRAPAUDS, remède contre la
 goutte, II, 553.
 CRATÈS, II, 155, 250, 337.
 CRATINUS le comique, II, 282.
 CRATON, I, 147, 248, 527 ; dis-
 courant avec Lycinus, I,
 536.
 CRÉMANTE, nom forgé, II, 345.
 CRÉON, I, 16, 312, 550.
 CRÉONTIADÉ, I, 89, *note*.
 CRÉPÉRIUS CALPURNIANUS, sa
 guerre des Parthes et des
 Romains, I, 408.
 CRÉSUS, I, 42, 43, 49, 166,
 197, 203, 206, 220, 296,
 309, 629 ; II, 384.
 CRÈTE, I, 131, 200, 551 ; II,
 377, 436. Ses légendes, I,
 551 ; tombeau de Jupiter,
 II, 522.
 CRÉTOIS (asile des), I, 314.
 CRIME involontaire (l'auteur
 d'un) ne doit pas être puni,
 I, 631.
 CRILIAS, fils de Nésiotès, sculp-
 teur, II, 223, 517.
 CRITIQUE (méthode) nécessaire
 pour juger les sectes de
 philosophie, I, 363.
 CRITOLAUS le péripatéticien, II,
 280.
 CRITON, I, 131.
 CROBYLE, courtisane, II, 292 ;
 coiffure, II, 571.
 CROCODILE (syllogisme du), I,
 231, 376.
Chronosolon, II, 401.
 CRONOSOLON, prêtre de Saturne,
 II, 401.
 CROTALE, courtisane, II, 316.
 CROTONE, I, 222.

CROTONIATES, I, 311 ; trompés par Pythagore, II, 12.
 CROTTE de chèvre, remède contre la goutte, II, 553.
 CTÉSIAS de Cnide, I, 422, 430 ; II, 215 ; puni dans les enfers, I, 461.
 CTÉSIBIAS, II, 281.
 CTÉSIOCHUS, I, 430.
 CTÉSIPHONTE, capitale du royaume des Parthes, II, 388.
 CTÉSIPPE, II, 342.
 CTÉSON, II, 342.
 CUIVRE formant des tissus chez les habitants de la Lune, I, 441.
 CUMÉENS, I, 254 ; passent pour stupides, II, 359.
 CUMES, II, 359.
 CUPIDON, I, 413 ; Cupidon de Thespies, II, 114.
 CURÈTES, I, 25 ; leur danse armée, I, 539.
 CYBÈLE, déesse, II, 362 ; ville, I, 29.
 CYCLOPE, I, 41, 202, 217, 275 ; le Cyclope et Neptune, I, 115 ; le Cyclope et Ulysse, I, 115 ; les Cyclopes, I, 116, 214, 575 ; la récompense du Cyclope, proverbe, I, 275.
 CYDIMAQUE, tué par Mégapenthès, I, 271.
 CYDNUS, Alexandre s'y baigne, II, 347.
 Cygnes (les), II, 246.
 Cygnes, favoris d'Apollon, II, 247.
 CYLLÈNE, I, 106.
 CYLLÉNIENS ont pour dieu Phalès, I, 656.
 CYMBALIA, joueuse de flûte, II, 308.
 CYNÉGIRE, II, 100, 209.
 CYNÉTHUS, flatteur, loue Démétrius de ce qu'il crache avec grâce, II, 87, 88.

CYNICUS, II, 594.
 Cynique (Le), II, 507.
 CYNIQUE, envoyé dans l'île des bienheureux, I, 278 ; démasque les crimes de Mégapenthès, I, 281 ; le Cynique et Jupiter, I, 623 ; costume du cynique, II, 507 ; son genre de vie, II, 510 ; sa doctrine, II, 514.
 CYNIRE, I, 461 ; II, 206.
 CYPHON, croc pour traîner les criminels, II, 365.
 CYPRE, I, 369, 445.
 CYPRÈS (gomme de) employée contre la goutte, II, 553.
 CYPSELE, II, 566.
 CYRRA, I, 507.
 CYRRHA, I, 151.
 CYRUS, roi des Perses, I, 10, 166, 203, 206, 215, 453, 629 ; II, 278.
 CYTMIDES, I, 520.
 CYTMIS, I, 532.
 CYZIQUE, II, 370.
 DACTYLES Idéens, I, 543.
 DADIS, mère d'Alexandre le faux prophète, I, 526.
 DADOUCHIE, I, 526.
 DAMASIAS l'athlète, I, 145, 147 ; II, 570.
 DAME (histoire d'une) et d'un âne, I, 619 et 622.
 DAMIS de Corinthe, empoisonné par son fils, I, 178, 635.
 DAMIS, philosophe, ne croit ni aux dieux ni à la Providence, I, 633 et suivants.
 DAMNIPPE et Cnémon, I, 142.
 DAMO, fille de Pythagore, refuse de communiquer les ouvrages de son père, I, 320.
 DAMON, I, 138.
 DAMON et Euthydique, leur histoire, I, 572.

- DANYLLUS, ieune homme, II, 306.
- DANAË, I, 38, 110, 550, 634, 635; son histoire, I, 126; en procès avec son frère, II, 98.
- DANAÏDES (les), I, 152; porter de l'eau dans le tonneau des Danaïdes, I, 40.
- DANAÛS, I, 119, 550.
- DANDAMIS et Amiroque, amis célèbres chez les Scythes, leur histoire, I, 580.
- Danse (de la), I, 536.
- DANSE, son histoire, I, 539; Danse armée chez les Curètes, I, 539; ce que c'était chez les Grecs, I, 536; se propose l'imitation, I, 554; permet de représenter les passions, I, 555; le plus honnête et le plus utile des exercices, I, 556; chez les Lacédémoniens, I, 541; chez les Thessaliens, I, 541; chez les Indiens, I, 542; chez les Ethiopiens, les Egyptiens, les Romains, I, 543. Danse bacchique, I, 558. Danse qualifiée d'irréprochable par Homère, I, 544; arrivée à la perfection sous Auguste, I, 547; doit être étudiée par les orateurs, I, 554.
- DANSEURS, leurs défauts, I, 558; leur costume, I, 546; qualités qu'ils doivent avoir, I, 548, 557; se servent de plusieurs masques, I, 554; sous Néron, I, 553; appelés hommes à mains savantes, I, 553.
- DANSER hors du lieu sacré, proverbe, I, 255; avant d'y parvenir nous danserions dans l'obscurité, I, 353.
- DAPHNÉ, I, 73, 90, 91, 93, 180, 214, 551; métamorphosée en arbre, I, 433.
- DARIUS, roi des Perses, I, 158, 194, 413; jette un pont sur le Bosphore pour aller chez les Scythes, II, 546.
- DANCÈTE, I, 394.
- DAUPHINS, I, 122; servant de monture à des pirates, I, 465.
- DAVES, I, 545.
- DÉCELIE, bourgade de l'Attique, II, 122.
- DÉCRET proposé par Momus, II, 487.
- DÉCRIEN, I, 594.
- DÉDALE, I, 551; II, 77, 168, 224.
- Déesse (de la) de Syrie, II, 435.
- DÉESSE, Santé, I, 324; déesse de Syrie, culte qu'on lui rend, I, 612; jugement des déesses, I, 97; les déesses ont des noms tirés de leur beauté, II, 537.
- DÉFENSES d'éléphants, II, 441.
- DÉJANIRE, I, 551.
- DÉLATION (la), II, 265.
- DÉLIUM, I, 458.
- DÉLOS (île de), I, 49, 92, 124, 216, 514, 542, 548.
- DELPHES, I, 216, 514, 530; prophétesse, I, 361; temple, 49, 559.
- DELTA, I, 31.
- DÉLUGE de Deucalion, II, 439.
- DÉMADE, II, 153, 464.
- DÉMAGOGUES, sont les maîtres dans un état démocratique, II, 544.
- DÉMÉAS, orateur, I, 52.
- DÉMÉTRIUS d'Alopèce, sculpteur, II, 223, 225.
- DÉMÉTRIUS de Calatès, II, 277.
- DÉMÉTRIUS de Sagalasse, I, 418.

- DÉMÉTRIUS de Sunium, I, 575.
 DÉMÉTRIUS le Cynique, I, 191, 553 ; II, 257.
 DÉMÉTRIUS Poliorcète, II, 87.
 DÉMÉTRIUS accusé auprès de Ptolémée Bacchus, II, 269.
 DÉMOCHARÈS, II, 277.
 DÉMOCOON, I, 89, *note*.
 DÉMOCRATÈS, II, 383.
 DÉMOCRITE, d'Abdère, philosophe, I, 218, 219, 226, 227, 248, 518, 531 ; II, 231, 280, 332, 336.
 DÉMODOCUS, II, 354.
 DÉMON chassé, II, 229.
 DÉMONIAQUES, délivrés de leur terreur, II, 222.
 DÉMONASSE, femme de Corinthe, II, 291.
 DÉMONAX (la vie de), II, 91. Voir aussi I, 568.
 DÉMONSTRATION (la), prenant part à un dialogue, I, 238 ; les démonstrations sont souvent incertaines, I, 368.
 DÉMOPHANTE, usurier, II, 299.
 DÉMOSTHÈNE, orateur, son éloge, II, 458 ; égalé à Homère, II, 460 ; ouvrages écrits de sa main, II, 250 ; ne buvait que de l'eau, II, 464 ; ses libéralités au peuple, II, 465 ; rappelé d'exil, II, 471 ; sa mort, II, 480 ; parlant de l'ombre de l'âne, I, 368, *note*. Voir aussi I, 5, 287, 368, *note*, 421, 641, 645 ; II, 59, *note*, 62, 154, 161, 205, 209.
 DÉMOSTHÈNE, général, I, 421, 425.
 DÉMONSTRATE, I, 529.
 DÉMYLE, forgeron, II, 227.
 DENDRITES, comment ils naissent, I, 440.
 DENIS, tyran de Syracuse, I, 191 ; II, 256 ; devenu maître d'école, II, 15.
 DENIS le jeune, I, 193, *note*.
 DENT de belette, médicament, II, 217.
 DERCETO, mère de Sémiramis, II, 440.
 DESCENTE aux lacs, fête, II, 454.
 DESCRIPTIONS, comment elles doivent être faites dans les histoires, I, 427.
 DÉSIR (le), I, 104.
 DESTIN (le), I, 269, 623, 628, 631 ; II, 77, 486, 524.
 DESTINÉE (la), I, 628.
 DESTINS (les), I, 207 ; II, 526.
 DEUCALION, I, 35, 549 ; II, 438, 448, 451, 517 ; Deucalion et Pyrrha, II, 210.
 DEVINS, I, 150 ; dans les festins, I, 301 ; ne peuvent rien au destin, II, 98.
 DIALOGUE (le), I, 252 ; ses transformations, II, 63 ; le Dialogue et la Comédie, I, 10.
 Dialogues des dieux, I, 71.
 Dialogues des dieux marins, I, 113.
 Dialogues des morts, I, 132.
 DIAMANT nommé la Lampe, II, 450.
 DIANE, son temple à Ephèse, II, 36 ; brûlé par un fou, II, 325 ; Diane à Sparte, II, 192 ; Diane en Tauride, I, 657 ; sage-femme, I, 93 ; n'aime que la chasse, I, 97. Voir encore I, 92, 108, 112, 203, 213, 563, 655 ; II, 426, 536.
 DICTÉE (mont), I, 131.
 DIDON, I, 551.
 DIDYME, I, 92, 523 ; II, 170.
 DIEU (le) inconnu, II, 532.
 DIEU de tragédie, I, 379.
 DIEUX, soumis à l'amour, I, 80 ; n'ont pas les mêmes besoins que les hommes, I,

- 69 ; accablés d'affaires, II, 42 ; demandent dans une assemblée que les philosophes soient foudroyés, II, 40 ; réfugiés en Egypte, I, 218 ; dieux égyptiens, II, 485 ; convoqués à une assemblée, I, 636 ; ne sont que les scies et les tarières des Parques, I, 625, 628 ; dieux inconnus, I, 637 ; dieux de toute espèce, I, 656 ; épigramme sur les dieux, II, 589.
- DIMAINÈTE, I, 394.
- DINDYMUS, montagne, II, 551.
- DINIAS, I, 141 ; II, 570.
- DINIAS et Agathocle, célèbres par leur amitié, I, 567.
- DINOCRATÈS, architecte, I, 407.
- DINOMAUQUE, stoïcien, II, 217 ; soldat, II, 316.
- DINOMÈNE, I, 577.
- DINON l'historien, II, 279.
- DINON, père d'Eucrate, II, 223.
- DIOCLÈS, philosophe, I, 531 ; II, 104.
- DIODORE, I, 204, *note*.
- DIOGÈNE de Sinope, philosophe cynique, dans un dialogue avec Alexandre, I, 155 ; avec Antisthène et Cratès, I, 176 ; avec Cratès, I, 150 ; avec Hercule, I, 161 ; avec Mausole, I, 173 ; avec Pollux, I, 132 ; sadoctrine, I, 224 ; poursuit la Banque à coups de bâton, II, 59 ; vendu à l'encan, I, 222 ; dit qu'on mérite la gloire en la méprisant, II, 85 ; Diogène et les Corinthiens, I, 402 ; voir encore I, 169, 194, 219, 225, 248, 250, 455 ; II, 92, 101, 155, 337, 370.
- DIOGÈNE de Séleucie, II, 280.
- DIOMÈDE, I, 166, 655 ; II, 156.
- DIOMÈDE de Thrace, I, 458.
- DION de Syracuse, I, 191, 230, 330 ; II, 324.
- DION, fils de Damasias, II, 570.
- DIONIQUE, médecin, II, 383, 416, 424.
- DIONYSODORE, orateur, I, 322 ; II, 418.
- DIONYSOS, I, 85.
- DIOPHANTE, I, 149 ; II, 593.
- DIOPITHÈS, général athénien, II, 473.
- DIOSCURES, I, 285 ; leur éloge, II, 534.
- DIOTIME, II, 105 ; maître de gymnase, II, 303.
- DIOTIME de Mégare, II, 534.
- DIOTIME, femme célèbre de Mantinée, a appris à Socrate les mystères de l'amour, II, 75.
- DIPHILE, surnommé le Labyrinthe, II, 286, 418.
- DIPSADES (les), II, 499.
- DIPYLE (le), I, 394 ; II, 380.
- DISCOBOLE, statue, II, 223.
- DISCORDE (la), I, 118 ; II, 429 ; pomme de discorde, I, 119 ; II, 537.
- Dispute du Soleil et de Neptune, I, 550.
- DISQUE, II, 174 ; jeu, I, 90.
- DITHYRAMBE, I, 51, *note*.
- DITHYRAMBIQUES (vers), I, 51.
- DIVINATION, son objet, II, 255.
- DOMINANT (le), syllogisme, I, 232.
- DORADE, I, 263.
- DORCAS, servante, II, 299.
- DORION, matelot, II, 314.
- DORIS, esclave, II, 285 ; Doris et Galatée, I, 113 ; II, 285 ; Doris et Thétis, I, 125.
- DOSIADÈS, II, 576.
- Double (La) accusation, II, 42.
- DOULEUR (la), II, 558.

- DRACHME, valait environ 90 centimes, II, 277.
 DRACON, II, 266.
 DRAGON, I, 552 ; dragons, II, 500 ; servant d'étendards chez les Parthes, I, 416.
 DRIMYLE, cousin de Simon, II, 9.
 DROMON, esclave, I, 42, 299 ; II, 305.
 DROSÉ, courtisane, II, 302.
 EAQUE discourant avec Protésilas, Ménélas et Pâris, I, 165 ; avec Ménippe, I, 166. Voir encore I, 156, 161, 171, 212, 189, 193, 268, 309, 501 ; II, 195, 227.
 EAU, mesure le temps accordé aux orateurs, II, 90 ; eau lustrale, I, 217.
 EBALUS, I, 90.
 ECBATANE, I, 132, *note*.
 ECHÉCRATE (fille d'), I, 375.
 ECHÉNOR, II, 526.
 ECHÉCRATIDE, I, 36.
 ECHINADES, I, 551.
 ECHO, I, 107, 114 ; écho expliqué, II, 348 ; sur sa statue, II, 595.
 ECRIRE sur l'eau, I, 279.
 EDESSE, I, 412.
 EDESSIENS, I, 413.
 EGALITÉ aux Enfers, I, 276.
 EGÉE, I, 124, 549.
 EGINE, île, II, 379, 547.
 EGISTHE, I, 532, 555 ; II, 134, 356, 526.
 EGYPTÉ, I, 315 ; on s'y instruisait en sciences, II, 231.
 EGYPTIENS, leurs archives ont plus de dix mille ans, I, 218 ; peuple laborieux, II, 31 ; leur culte, I, 217 ; exercent l'art de la divination, II, 166 ; presque tout chez eux porte un nom tiré du ciel, II, 90 ; adorent l'eau, I, 656.
 EGYPTUS, I, 550.
 ELAN, remède contre la goutte, II, 554.
 ELATION, I, 542.
 ELECTRE (l'), syllogisme, I, 232.
 ELÉENS, I, 158, 426.
 ELENCHUS, prologue de Ménandre, II, 360.
 ELENXICLÉE, I, 248.
 ELÉPHANTS, employés à la guerre, I, 387 ; indiens, II, 240.
 ELEUSIS (mystères d'). I, 176, 279.
 ELEUTHÈRE, I, 176.
 ELIDE, ses légendes, I, 551.
 ELIEN, I, 122, 144, *note*.
 ELLÉBORE, II, 393 ; servant à purger, I, 456 ; sa racine employée contre la goutte, II, 553.
 ELOGE, ce qu'on s'y propose, II, 85.
 Eloge de Démosthène, II, 458.
 Eloge de la mouche, II, 490.
 Eloge de la Patrie, II, 495.
 Eloge d'un appartement, II, 347.
 ELOQUENCE (l'), I, 6.
 ELYSÉE, I, 630.
 EMMÉLIE (l'), I, 541, 543 ; se danse dans la tragédie, I, 545.
 EMPÉDOCLE, philosophe, se jette dans l'Etna, II, 333 ; devenu habitant de la Lune, II, 29. Voir encore I, 167, 239, 319, 401, 440, 457 ; II, 318, 319.
 EMPEREUR (l'), fonde une chaire de philosophie pour chaque secte, II, 104 ; sa générosité, II, 532.
 EMPOUSE, I, 468, *note* ; 543.
 ENCENS, remède contre la goutte, II, 553 ; envoyé comme présent, II, 404.

- ENDYMION son portrait, I, 87 ;
 Endymion et la Lune, I, 87.
 Voir encore I, 435, 441 ;
 II, 169, 484, 493.
- ENÉE, I, 551 ; II, 169.
- ENFANT (c'est encore un), pro-
 verbe, I, 75 ; épigramme
 sur un enfant, II, 594.
- ENFANTS, il était permis chez
 les Grecs de les exposer, I,
 268.
- ENIPÉE, I, 127.
- ENNÉACROUNE, source célèbre,
 I, 56.
- ENUALIOS, cri de guerre, II,
 389.
- EOLE, roi des vents, I, 59,
 554.
- EPAPHUS, I, 552.
- EPÉUS, I, 457 ; inventeur du
 cheval de Troie, II, 336.
- EPHÈDRE, I, 350.
- EPHÈSE, II, 366.
- ÉPHESTION, I, 158.
- EPHIALTE, géant, II, 207.
- EPICHARME, I, 354, *note* ; II,
 282.
- EPICTÈTE, philosophe, maître de
 Démonax, II, 92, voir en-
 core I, 544, II, 400, 324.
- EPICURE, parle pour la Volupté,
 II, 56 ; croit que la dou-
 leur est un mal et le plaisir
 un bien, II, 57 ; vendu à
 l'encan, I, 230 ; haï d'Alexan-
 dre le faux prophète, I, 529 ;
 meurt de la pierre, II, 164.
 Voir encore I, 219, 339,
 455, 518, 521, 529, 643,
 II, 446, 449.
- EPICURIENS, adonnés à la mol-
 lesse et à la volupté, I, 334 ;
 Voir encore I, 260, 354,
 366, 526 ; II, 39.
- Epigrammes**, II, 587.
- EPIMÉNIDE, II, 227, *note*.
- EPIMÉTHÉE, I, 41.
- EPIPOLE, I, 428.
- EPISTATE, II, 487, *note*.
- EPIURUS, matelot, II, 344.
- ERASISTRATE, II, 595 et 596.
- ERATOSTHÈNE de Cyrène, II,
 282.
- ERCHIE, II, 136.
- ERECHTÉE, I, 193, 549 ; II,
 363.
- ERECHTÈIDE (tribu), I, 52.
- ERIGHTON, I, 549 ; II, 215 ; sa
 naissance, sujet d'un ta-
 bleau, II, 356.
- ERIDAN, I, 441, 552.
- ERIGONE, fille d'Icarius, I, 549 ;
 II, 483.
- ERIPHILE trahit Amphiaräus,
 II, 542.
- EROPÉE, I, 550, 555.
- ERREUR (l'), personnifiée, I,
 308 ; l'erreur, apanage de
 la nature humaine, II, 93 ;
 on y tombe facilement,
 II, 247 ; erreurs commises
 par certains historiens, I,
 443.
- ERYTHIE, I, 552.
- ESCALIER tournant, II, 529.
- ESCHINE, orateur, II, 369,
note ; son discours contre
 Timarque, II, 264 ; Eschine,
 ami de Socrate, II, 75 ; Es-
 chine, fils d'Atromète, II,
 205.
 Voir encore I, 5 ; II, 153,
 464.
- ESCHYLE, poète tragique, I, 3,
note ; 62, *note* ; 65, *note* ; II,
 319 ; écrivait dans l'ivresse,
 II, 464. Cité, II, 532.
- Esclaves (les) fugitifs**, II,
 333.
- ESCUAPE, fils d'Apollon et dieu
 de la médecine, I, 89 ; com-
 ment il guérissait, II, 219 ;
 prédit l'avenir, II, 488 ; son
 temple, I, 259 ; sa statue,
 II, 237 ; faux Esculape, I,
 516 ; voir encore I, 412,

- 324, 410, 514, 522, 534, 551, 644; II, 43, 96, 319, 326, 469, 483, 553.
- ESOPE le Phrygien, I, 377, 455; II, 338.
- ESPÉRANCE (l'), I, 308.
- ESPOIR (renfermer son) dans un bateau d'osier, quand on veut traverser la mer Egée, proverbe, I, 341.
- ETHIOPIE, I, 128, 344, 409, 550.
- ETHIOPENS, I, 69, 542; ont inventé l'astrologie, II, 165; ont cultivé de bonne heure la philosophie, II, 336; ont pour dieu le jour, I, 656; reçoivent Jupiter, II, 520; débarbouiller un Ethio-pien, proverbe, II, 262.
- ETNA, I, 35, 113, 125; II, 551.
- ETOILE (l') du matin, I, 435.
- ETOILES, s'abreuvent des vapeurs que le Soleil attire de la mer, II, 25.
- ETOLIE, ses légendes, I, 551.
- EUBATIDE le Corinthien, II, 229.
- EUBAULIDE, orateur, II, 463.
- EUBIOTE, I, 587.
- EUBULUS, II, 476.
- EUCLIDE (ce qui s'est fait avant), proverbe, I, 269, 373.
- EUCRATE, fils de Dinon, II, 223.
- EUCRATE (le riche), trompé par sa femme, II, 20.
- EUCRATE du Pirée, orateur, II, 471.
- EUCRITE l'usurier, II, 418.
- EUCTÉMON, II, 342, 479, 587.
- EUDAMIDAS de Corinthe, I, 573.
- EUDÉMON, II, 569.
- EUMÈNE de Cardie, I, 322.
- EUMÉNIDES, II, 134.
- EUMOLPE, II, 189, 336; initiateur des mystères, II, 98.
- EUMOLPIDES, famille sacerdotale, I, 526.
- EUNOMIUS, I, 151.
- EUNOMUS de Locres, I, 154.
- EUNUQUE (l'), II, 103.
- EUNUQUES, doivent être, suivant Dioclès, exclus de la philosophie et de la religion, II, 105; sont plus méprisables quand ils le sont dès leur naissance, II, 106.
- EUPATOR, I, 534.
- EUPHORBE, I, 167, 457; tué par Ménélas, II, 10; est devenu Pythagore, II, 3.
- EUPHORION, I, 427.
- EUPHRANOR, I, 308, 637.
- EUPHRATE, I, 188, 189, 248, 413.
- EUPOLIS, poète comique, I, 15, note; 252; II, 93, 261.
- EURIPE (canal de l'), II, 546.
- EURIPIDE, poète tragique, souvent cité, I, 49, 179, 224, 233, 239, 240, 255, 307, 310, 311, 314, 319, 354, 418, 634, 655, 656; II, 10, 57, 134, 142, 153, 244, 261, 281, 356, 366, 372, 426, 479. Son *Andromède*, I, 400; sa *Médée*, I, 304; parodié, I, 184, 185, 633.
- EUROPAS, I, 411, 413, 415.
- EUROPE, I, 130, 511, 551, 634; II, 536.
- EURYDICE, I, 172.
- EURYSTHÉE, I, 644; II, 484.
- EURYTE, I, 241.
- EUTHYDÈME, péripatéticien, I, 231.
- EUTHYDIQUE et Damon, amis célèbres, I, 572.
- EVAGORAS, roi de Cypre, II, 89.
- EVAN, cri de fête, II, 551.

- EVANORIDE, fils d'Eléas, I, 349.
- EVANGÈLE, sa ridicule aventure à Delphes, II, 253.
- EVAPORATION, mot par lequel les cyniques désignent l'action de se brûler, II, 328.
- EVONÈ, cri de guerre, II, 240.
- EXADIUS, II, 156.
- EXÈS dans les plaisirs de Vénus, II, 512.
- EXCRÈMENTS humains, remède contre la goutte, II, 553.
- EXPOSITION (bonne) pour une maison, II, 238.
- EXPRESSIONS proverbiales, voir Proverbes.
- FABLES milésiennes, II, 408, *note*.
- FACULTÉS (les trois) de l'homme suivant Platon, I, 555.
- FANAL sur les côtes de Lycie, II, 376.
- FANTÔMES conjurés, II, 222.
- FAON (le) a vaincu le lion, proverbe, I, 142.
- FARCEURS dans les festins, II, 7, 423.
- FARD, chez un jeune homme, I, 303.
- Faute (sur une) commise en saluant, I, 318.
- FEMME-GÉANT, II, 225; femme devenant homme, II, 519.
- FEMMES; anecdote sur une petite femme dont un poète vantait la haute taille, II, 80; communauté des femmes, II, 338, 431; n'assistaient pas aux jeux olympiques, II, 82; voulant passer pour savantes, I, 305; toutes amoureuses du riche Drymèle, II, 9; bijoux de la femme modeste, II, 350; ce qu'elles recommandent aux peintres, I, 407; plus difficiles à soigner que les hommes, I, 495; se prostituant à Biblos, II, 437.
- FENUGREC, remède contre la goutte, II, 553.
- FER, préférable à l'or dans les combats, II, 8.
- FESTINS; comment il faut arriver quand on est invité à un festin, I, 292; places d'honneur, I, 293; divisés en trois parties, II, 430; spectacles que l'on y donne, I, 294; les convives se partageaient ce qui restait sur les tables, II, 432; festins chez les dieux, II, 38; le festin parfait, II, 430.
- FEU, supplice réservé aux parricides et aux impies, II, 325; larcin du feu, I, 69.
- FEUILLES de mauve employées pour fouetter les coupables, II, 346.
- FÈVE (farine de), employée contre la goutte, II, 553.
- FÈVES, prosrites par Pythagore, I, 167, 222; II, 3.
- FIGES (appeler des), I, 423; figes de Carie, II, 314.
- Fils (le) déshérité, I, 480.
- FINI et infini, II, 26.
- FLAMBEAUX, leur usage dans la magie, II, 290.
- FLAMMES décorant les mâts des vaisseaux, II, 375.
- FLATTEURS, II, 80; ne font pas cas de la vérité, II, 86; ce qui distingue le flatteur du panégyriste, II, 87; contre les flatteurs, II, 589.
- FLEUR de pierre d'Assius, remède contre la goutte, II, 553.
- FLEUVES (les) remontent vers leur source, proverbe, I, 310.

FORÊT en pleine mer, I, 466.
 FORTUNE (la) divinisée, II, 486;
 se fait un jeu des affaires
 humaines, I, 49.
 FOSSE (avoir un pied dans la),
 I, 374.
 FOUDRE, I, 37 ; semble frapper
 au hasard, I, 629.
 FOURBERIE (la), II, 265.
 FOURMI (être comme la) et le
 chameau, II, 406.
 FOURMIS des Indes, II, 408 ;
 tirant l'or de la terre, II,
 40 ; république de fourmis,
 II, 33.
 FOUS, difficiles à soigner, I,
 489.
 FRAI de grenouilles, remède
 contre la goutte, II, 553.
 FRANCHISE (la), I, 247.
 FROID piquant, fait connaître
 que le soleil va se lever, II,
 1.
 FROMAGE, I, 459 ; fromage de
 Gythium, II, 315.
 FUNÈBRES (usages) chez les
 anciens, II, 196 ; habits
 brûlés sur les bûchers, II,
 228.
 FUNÉRAILLES de Démonax, II,
 402 ; funérailles des Galles,
 II, 455.
 FURIES (les), I, 189, 190 ; II,
 195, 227.
 GAJETÉ (la), I, 455.
 GALATÉE, I, 413, 451.
 GALATES, I, 387.
 GALATIE, I, 518.
 GALÈNE, I, 418.
 GALILÉEN, II, 523.
 GALLES, prêtres, II, 444 ; por-
 tent des habits de femmes,
 II, 448 ; se coupent les or-
 ganes virils, II, 455 ; leurs
 funérailles, II, 455.
 GANYMÈDE, I, 84, 98, 644 ; II,
 446, 485, 535 ; son histoire,
 I, 75.

GARAMANTES, peuple de la Ly-
 bie, II, 499.
 GARGARE, I, 75, 97, 99 ; II,
 535.
 GASTROCNÉMIE, I, 440.
 GAULES (les), I, 317.
 GAULOIS occidentaux, I, 153.
 GEAI paré des plumes du paon,
 I, 311.
 GÉANTS, I, 35 ; II, 215 ; leur
 révolte, I, 548 ; voyageant
 sur des îles, I, 448.
 GÉLON de Syracuse, I, 345.
 GÉNÉRAUX combattant eux-mê-
 mes, II, 233.
 GÉNÉTYLLIDES (déesses), II,
 362.
 GÉNÉTYLLIS, déesse, II, 132.
 GÉNIES vengeurs, I, 190.
 GÉNISSE sacrifiée à Vénus, II,
 295.
 GENS de lettres (des) qui se
 mettent aux gages des
 grands, I, 284.
 GÉOMÉTRIE, ce qu'en pense
 Lucien, I, 371.
 GÉRANÉE (mont), II, 439, *note*.
 GÉRESTE, ville d'Eubée, I,
 646.
 GÉRYON, I, 552 ; II, 243, 256.
 GÈTES, peuple guerrier, I,
 403 ; mettent au rang des
 dieux qui il leur plaît, II,
 31.
 GLACE creusée, I, 450.
 GLAUCÉ, I, 559.
 GLAUCIAS, fille d'Anaxiclès,
 amoureux de Chrysis, II,
 221.
 GLAUCUS, I, 383, 550, 554 ; II,
 368, 592.
 GLAUCUS de Carystie, athlète
 loué par Pindare, II, 86.
 GLOIRE, comment on peut la
 mériter, II, 85 ; recherchée
 avec passion par les hom-
 mes, II, 330 ; difficile à
 obtenir, I, 390.

- GLYCÈRE, II, 207 ; courtisane, II, 383.
 GLYCÉRION, courtisane, I, 273.
 GLYCON, I, 518, 526, 533.
 GNATHON, parasite et flatteur de Timon, I, 51.
 GNATONIDES, personnage de comédie, II, 339.
 GNIDE, I, 429.
 GNIPHON, avare et usurier, I, 57, 223, 277 ; II, 20.
 GOBARÈS, fils d'Oxiaste, I, 269.
 GOCESUS, meurt de maladie à cent quinze ans, II, 279.
 GORGAS, I, 250 ; II, 281 ; nom d'un jaloux, II, 298.
 GORGONE, I, 96, 128, 411, 550 ; II, 524 ; courtisane, II, 283.
 GORGONES, leur histoire, II, 354 ; leur pouvoir, II, 73. Voir aussi I, 128, 370.
 GORGUS, amant de Crotale, II, 316.
 GOSITHRAS, II, 279.
 GOUFFRE en pleine mer, I, 466.
 GOURMAND (contre un), II, 590.
 GOUTTE (la), II, 550.
 GOUTTE (la), sa naissance, II, 552 ; la seule divinité inexorable, II, 557 ; remèdes contre la goutte, II, 553 ; maladie de Saturne, II, 398 ; épigramme contre la goutte, II, 594.
 GOUTTEUX (un), II, 550.
 GOUVERNAILS, les vaisseaux anciens en avaient plusieurs, I, 565.
 GRACES, I, 92, 105, 370.
 GRAISSE de lion, ses vertus médicinales, II, 218.
 GRAMMAIRIEN (le mauvais), II, 358.
 GRAMMAIRIENS sacrés en Egypte, II, 231 ; épigramme contre les grammairiens, II, 590.
 GRAMMÉ, servante, II, 313.
 GRANGES (les), fête en l'honneur de Cérès, II, 283.
 GRANQUE, I, 154.
 GRÈCE (éloge de la), I, 17.
 GRECS, opinion qu'en avaient les Romains, I, 307 ; leur grand nombre à Rome, I, 294.
 GRENADE (écorce de), remède contre la goutte, II, 553.
 GRENOUILLES, remède contre la goutte, II, 554 ; volantes, I, 440.
 GRIFFON, animal merveilleux, II, 392.
 GROTTÉ de Pan, I, 107.
 GRUE (saut de), genre de danse, I, 547.
 GUÉRISONS opérées par la vertu de mots sacrés, II, 219.
 GUIRLANDES sur les tombeaux, I, 394.
 GYARE, (île de) I, 571.
 GYGÈS, son anneau, II, 391.
 GYLIPPE, I, 421.
 GYMNASÉ (exercices au), II, 568.
 GYMNOPÉDIES, danses des Lacédémoniens, I, 541.
 GYMNOSOPHISTES, leur mort, II, 335.
 GYNDANÈS et Abauchas, leur amitié, I, 591.
 GYTHIUM, ville, II, 315.
 HALEINE fétide (sur l'), II, 591.
 HALICARNASSE, I, 173.
 HALIRRHOTION, I, 549.
 HAMEÇON à trois pointes, I, 286.
 HARDIESSE (la) , II, 338.
 HARMODIUS, II, 158.
 HARMONIDE, joueur de flûte, I, 389 ; meurt sur la scène, I, 391.
 HARMONIE, sens de ce mot chez les Grecs, I, 389 ; sa définition, I, 11.
 HARPIES, I, 40.
 HARPINE, ville d'Elide, II, 329

HEBDOMADAIRE (l'), surnom donné à un rhéteur, II, 364.

HÉBÈ, I, 77 ; II, 116.

HÉBRE, fleuve, II, 342.

HÉCATE, I, 189 ; II, 517 ; souter d'Hécate, I, 133, *note* ; I, 270 ; Hécate descendant sur la terre, II, 221.

HECTOR, I, 19, 172, 345, 408, 557 ; II, 156 ; on lui sacrifiait comme à un dieu, II, 252, 486 ; sa statue à Hiérapolis, II, 453.

HÉCUBE, I, 16, 214, 545 ; sa statue à Hiérapolis, II, 453.

HÉGIAS, II, 205.

HÉLÈNE, I, 103, 164, 254, 291, 310, 455, 459, 549, 551, II, 77 ; son histoire, I, 104 ; avait un long cou, II, 11 ; enlevée par Thésée, II, 11 ; aimée aux enfers, I, 459 ; devenue déesse, II, 535, 538 ; sa statue à Hiérapolis, II, 453.

HÉLÉNUS, I, 59.

HÉLIASTES, I, 53, *note*.

HÉLICON, I, 647 ; II, 74 ; séjour des Muses, II, 250.

HÉLIOPOLIS, II, 436.

HELLANICOS, II, 567.

HELLANICUS de Lesbos, II, 281.

HELLANODICES, I, 349 ; II, 82.

HELLÈ, son histoire, I, 123.

BELLESPOINT, I, 123, 166.

HÉMITHÉON de Sybarès, II, 259 ou 359.

HÉMUS (mont), en Thrace, I, 552 ; II, 341, 346.

HÉPHESTION, I, 322, 381 ; culte qui lui était rendu, II, 270.

HÉRACLÉE, I, 330.

HÉRACLIDES, I, 549.

HÉRACLITE d'Ephèse, philosophe, I, 218, 219, 227, 354 ; II, 336.

HÉRAMITRE, I, 279.

Héraule, II, 243.

HERCULE, ouvrage d'une triple nuit, I, 7 ; ardent aux plaisirs de Vénus, II, 109 ; sa voracité, II, 110 ; jaloux d'Esculape, I, 89 ; surnommé Mélémpyge, II, 372 ; Jupiter lui propose un treizième travail, II, 341 ; Hercule Oétéen, 329 ; Hercule en Lydie, I, 406 ; chez Omphale, I, 89, 406 ; discourt avec Apollon, I, 90 ; parle dans l'assemblée des dieux, I, 650 ; Hercule Ogmios, II, 243 ; gaulois, I, 658 ; Hercule et Diogène, I, 161 ; éloge d'Hercule, II, 534. Voir encore, I, 16, 172, 188, 189, 199, 254, 312, 319, 329, 349, 413, 432, 545, 550, 551, 556, 557, 639, 644 ; II, 319, 326, 333, 436, 483, 513, 535, 536.

HERCULE (colonnes d'), I, 432.

HERCULE (pierre d'), attire le fer, II, 67.

HERCULE, surnom de Sostrate, II, 91.

HÉRIDAN, I, 153.

HÉRITAGES (coureurs d'), I, 41.

HERMAPHRODITE, I, 92, 108 ; leur production, II, 530.

HERMIAS, tyran d'Atarne, admiré par Aristote, II, 106.

HERMINUS, philosophe, II, 100.

HERMIPPE, II, 533.

HERMOCLÈS de Rhodes, statuaire, II, 447.

HERMOCRATE, I, 421.

HERMODORE, épicurien, foudroyé par Jupiter, II, 37.

HERMOLAUS, I, 142.

HERMON l'Epicurien, II, 418 et suiv.

Hermotime, I, 325.

- HERMOTIME de Clazomène, disait que souvent son âme le quittait, II, 492.
- HERMOTIME, patron de vaisseau, II, 289.
- HERNIE (sur une), II, 593.
- HÉRODE Atticus, sophiste, II, 96.
- HÉRODICUS, I, 419.
- Hérodote, I, 380.
- HÉRODOTE, historien, donne la préférence à la vue sur l'ouïe, I, 558 ; II, 355 ; lit son histoire aux jeux olympiques, I, 380 ; copié par un mauvais historien, I, 540 ; puni dans les enfers, I, 464 ; souvent cité, I, 203, 220, 380, 401, 423, 426, 451 ; II, 166, 215, 277, 471, 499.
- HÉRON, timonier du navire Isis, II, 375.
- HÉSIODE, poète, discourant avec Lucien, II, 503 ; les abeilles se rassemblent sur son tombeau, II, 331 ; couronné aux enfers, I, 458 ; avait une inspiration divine, II, 506 ; souvent cité, I, 11, 63, 68, 186, 187, 326, 458, 544, 552, 623 ; II, 110, 127, 130, 169, 194, 204, 215, 250, 398, 423, 462, 552.
- HESPÉRIE (l'océan d'), I, 432.
- HESPÉRIDES, I, 552.
- HÉTOMOCLES, stoïcien, II, 424.
- HÊTRES de Dodone annonçant l'avenir, II, 2.
- HEURE (l') où l'on délie les bœufs, le soir, I, 266.
- HEURES (les), I, 216.
- HEUREUX, qualificatif donné aux morts, II, 228 ; sur les heureux, II, 590.
- HIÉRA, lieu de Syrie, II, 435.
- HIÉRAPOLIS, ce qui se passait dans cette ville, II, 456.
- HIÉROMÉNIES, II, 40.
- HIÉRONYMES, II, 570.
- HIÉRON, tyran de Syracuse, II, 277.
- HIÉRONYME, II, 278, 281.
- HIMÈRE (le poète d'), II, 83.
- HIMÉRÉE de Phalère, orateur, II, 471.
- HIPPARQUE, I, 594, 595.
- Hippias, II, 233 ; bain qu'il construit, *id.*
- HIPPIAS, I, 250.
- HIPPIAS d'Elide, I, 381.
- HIPPOCAMPES, I, 11.
- HIPPOCENTAURES, I, 370.
- HIPPOCERFS, I, 11.
- HIPPOCLIDENE s'en soucieguère, proverbe, I, 317 ; II, 532.
- HIPPOCRATE, I, 325 *note*.
- HIPPOCRÈNE, I, 544 ; II, 250.
- HIPPODAMIE, son histoire, II, 540.
- HIPPOGYPES, I, 434, 435.
- HIPPOLYTE, son orgueil, II, 409 ; Hippolyte et Phèdre, II, 446. Voir aussi I, 549 ; II, 273.
- HIPPOLYTE, reine des Amazones, II, 189.
- HIPPOMYRMÈQUES, I, 435.
- HIPPONAX, poète, II, 261, 358.
- HIPPONICUS, I, 42.
- HIRCOCERFS, I, 11.
- HISTIÉE, grammairien, II, 418.
- HISTOIRE (de quelle manière on doit écrire l'), I, 400.
- HISTOIRE véritable, I, 430.
- HISTOIRE, écrite par un philosophe, I, 410 ; comment on doit la commencer, I, 426 ; ornements qui lui sont étrangers, I, 408.
- HISTORIENS, leurs qualités, I, 419 ; leurs défauts, I, 403 ; doivent être précis, 422 ; leur style, 423.

HOMÈRE, incertitude sur le lieu de sa naissance, I, 408 ; II, 464 ; le plus habile de tous les peintres, II, 70 ; d'après les Pythagoriciens aurait été d'abord chameau dans la Bactriane, II, 41 ; traité d'enchanteur, II, 42 ; questionné aux enfers, I, 456.

Sa statue, II, 458 ; parodié, I, 633.

Très souvent cité, I, 2, 14, 18, 19, 24, 25, 47, 63, 69, 75, 90, 93, 102, 105, 106, 115, 127, 150, 154, 160, 164, 166, 174, 179, 185, 186, 189, 192, 197, 199, 200, 204, 202, 209, 211, 212, 213, 215, 216, 226, 238, 239, 242, 244, 252, 259, 260, 274, 275, 284, 291, 293, 296, 312, 313, 316, 319, 321, 326, 341, 345, 369, 385, 388, 397, 398, 404, 408, 411, 422, 425, 427, 431, 438, 456, 458, 460, 462, 464, 507, 508, 512, 524, 532, 533, 537, 539, 540, 541, 543, 544, 548, 552, 558, 561, 599, 623, 638, 640, 652, 653, 654, 657, 658 ; II, 2, 11, 33, 35, 38, 39, 40, 44, 73, 76, 77, 87, 88, 111, 121, 126, 127, 145, 149, 155, 156, 157, 158, 169, 170, 194, 200, 257, 267, 272, 273, 275, 318, 328, 350, 353, 369, 397, 420, 426, 433, 460, 483, 491, 492, 498, 525, 526, 529, 532, etc.

HOMICIDE, se commet de deux manières, I, 475.

Homme (à un) qui lui avait dit :
Tu es un Prométhée, I, 8.

HOMME, a une condition plus rude que celle des animaux, II, 18 ; homme bicolore, I, 9 ; discordance dans la vie des hommes, II, 32 ; homme ressuscité après vingt jours, II, 227 ; homme se soutenant dans l'air, II, 220 ; hommes intempérants, II, 544 ; ce qui guide l'homme, II, 515.

HOMMES navires, I, 467.

HONNÊTE, doit être préféré à l'agréable, II, 55.

HONORATUS, philosophe cynique, II, 95.

HORLOGE marquant les heures par le moyen de l'eau et d'un mugissement, II, 238.

HORMUS (danse), I, 544.

HOYAU d'or, présenté à Néron, II, 546.

HYACINTHE, célèbre par sa beauté, I, 73, 91, 164, 214, 305, 455, 456, 550 ; II, 392, 548 ; son histoire, I, 90.

HYADES, I, 442.

HYDAMARDIE, I, 468.

HYDASPE, I, 407.

HYDRE de Lerne, I, 645.

HYDROPIE, maladie des riches, II, 15.

HYÈNES, remède contre la goutte, II, 554.

HYLAS, I, 255 ; II, 392.

HYMÉNÉE, I, 105, 381.

HYMÈTE, montagne, I, 30, 35 ; II, 206.

HYMNE d'Amphitrite et de Neptune, II, 546.

HYMNIS, courtisane, II, 311.

HYPATE, I, 594.

HYPERBOLUS, I, 45.

HYPERBORÉEN, traversant le feu, marchant sur l'eau, volant, II, 220.

HYPÈRE, I, 137, *note*.

HYPÉRIDE, orateur, II, 154, 471.

- HYPsicRATÈS** d'Amisène, II, 281.
HYPsIPYLE. I, 550: II, 109, *note*.
HYPsASINÈS, roi de Charax, II, 279.
JAMBULE, I, 431.
IBÉRIE, I, 425; produisait du poisson salé et de l'huile, II, 383; nom donné à deux pays différents, I, 416.
IBIS de Memphis, II, 380.
ICARE, I, 551; II, 15, 77.
ICARIUS reçoit la vigne, I, 95.
IoaroméniPpe, II, 22.
ICCUs, I, 419.
IDA (mont), I, 75, 77, 87, 97, 99, 119; ses trois sommets, I, 97, *note*.
IDÉES, selon les philosophes, II, 26.
IDOMÉNÉE, I, 100; II, 156.
IGNORANCE (l'), II, 338; rend hardi, I, 12.
Ignorant (contre un) bibliomane, II, 249.
ILE de Calypso, I, 460.
ILES FORTUNÉES, I, 182, 469, 630.
ILIADÉ, I, 47, 69, etc., voir Homère.
ILION, I, 211, 213, 258; habitant d'Ilion, tu as payé un acteur tragique, II, 362.
ILISSUS, II, 349.
ILLYRIENS, I, 158.
IMAGE des objets plongés dans l'eau, II, 248.
IMITATION vicieuse, I, 559.
IMPOSSIBLE (sur l'), II, 590.
IMPUDENCE (l'), II, 338.
INACHUS, I, 73, 212, 550.
INCORPORELLES (choses), II, 26.
INDE, I, 130.
INDES (les), I, 418.
INDIEN (l'océan), I, 418.
INDIENS, I, 403, 430, 542; attaqués par Bacchus, I, 95.
Indiens Machléens, II, 241.
INDOPATE, I, 279.
INDUS, I, 418.
INÉGALITÉ parmi les hommes, II, 405.
INITIATION (cérémonies relatives à l'), II, 456.
INFANTERIE arcadienne, I, 158.
INGRATS (contre les), II, 588.
INO, nourrice de Bacchus, I, 123, 550, 555; II, 592.
INSTITUTEURS, hôtes publics chez les Assyriens, II, 457.
INTEMPÉRANCE, cause beaucoup de maux aux riches, II, 15.
INVITATIONS faites par les esclaves, I, 292.
Io, I, 73; devient Isis, I, 74; aimée de Jupiter, I, 121.
IOLAS, I, 501, 550; son flambeau, II, 109.
ION le platonicien, II, 217, 419.
IONIE, I, 154, 173, 200, 523.
IONOPOLIS, I, 534.
IOPHON, fils de Sophocle, l'accuse de démence, II, 282.
IPHIANASSE, I, 128.
IPHICLUS, roi de Phylace, I, 171.
IRÉNIE, I, 418.
IRIS, I, 216; discourt avec Neptune, I, 124.
IRUS, I, 192, 211; II, 383.
ISÉE, orateur, II, 463.
ISIDORE de Charax, II, 279.
ISIS, I, 74; nom d'un grand vaisseau, II, 375; chevelure d'Isis, II, 231, 256.
ISMÉNIAS, flûtiste, II, 251.
ISMÉNODORE, I, 176; joueuse de flûte, II, 292.
ISMÉNUS, fleuve, II, 466.
ISOCRATE, orateur, II, 209, relève l'éloge d'Hélène par

- l'épisode de Thésée, II, 462.
- ISODAITÈS, dieu qui préside aux festins, II, 412.
- ISODOTUS, I, 405.
- ISSUS, I, 153, 322.
- ISTER, I, 200, 530.
- ISTHME, II, 174; isthme de Corinthe, II, 546.
- ITALIE, I, 200. 425.
- IXION, son audace, I, 79; attaché sur une roue, I, 80; voir encore I, 192, 216, 244, 427; II, 550.
- IVOIRE des Indes, I, 217.
- IVRESSE (l') contre l'Académie, II, 50.
- JALOUSIE, preuve d'amour, II, 298.
- JALOUX, sont généreux, II, 298.
- JAMBULE, I, 431.
- JAPET, I, 63, 72, 81.
- JAPETUS, II, 398.
- JAPIX, I, 151.
- JASION, aimé de Cérès, II, 484.
- JASON, I, 112, 370, 552.
- JÉSUS-CHRIST; Lucien y fait peut-être allusion, II, 322, 523; 524, *note*.
- JEUX isthmiques, il est défendu d'y jouer des comédies, II, 548; Néron veut y disputer le prix de la tragédie, II, 548.
- JEUX olympiques, I, 41, 53, 349, 380, 392, 551; II, 546; il y en avait d'autres qu'à Olympie, I, 392.
- JEUX publics, prix qu'on y distribue, II, 174.
- JEUX pythiques, II, 546.
- JOESSE, courtisane, II, 307.
- JOIE, formule de souhait, I, 319.
- JOUISSANCE, anéantit l'amour, I, 289.
- Jour, dieu des Ethiopiens, I, 656.
- Jugement (le) des déesses, I, 97.
- Jugement (le) des Voyelles, I, 27.
- JUGEMENTS: Phidias croyait que le meilleur était celui du peuple entier, II, 83.
- JUGES, leur nombre augmentait suivant l'importance des affaires, II, 45; avaient un double salaire quand il y avait deux causes, II, 63; ne recevaient que le tiers de leur salaire quand la cause n'avait pu être jugée, II, 58.
- JUGES athéniens, juraient de juger suivant les lois, II, 55.
- JUNON, déesse aux bras blancs, II, 552; sa jalousie, I, 85; a les yeux d'un bœuf, II, 89; peinte par Euphranor, II, 70; discourant avec Jupiter, I, 77, 79, 95; avec Latone, I, 92; préside aux mariages, II, 536; apparaît à Stratonice, II, 443; Assyrienne, II, 435; sa statue à Hiérapolis, II, 450.
- Voir encore: I, 3, 74, 100, 106, 119, 144, 180, 215, 543, 549; II, 80, 219, 536, 539, etc.
- Jupiter confondu, I, 623.
- Jupiter le Tragique, I, 633.
- JUPITER, sa naissance, I, 548; entend les prières au moyen de trappes, II, 36; parle contre les philosophes, II, 42; se plaint de ses occupations, II, 43; gémit d'être abandonné, II, 36; ordonne une assemblée pour le jugement des vieux procès, II, 45; éprouve des

- nausées quand Pérégrinus se brûle, II, 233; fuit en Arabie pour y échapper, II, 233; convoque l'assemblée des dieux, II, 481; inquiète les dieux par ses métamorphoses, II, 484, 520; son tombeau en Crète, I, 657; II, 484; sa puissance, II, 519; auteur des richesses, II, 403; changé en aigle, I, 74, 100; en or, II, 9; barbu, I, 217; hospitalier, II, 112; Egyptien, I, 218; olympien, II, 319; sa statue, I, 415; a une belle tête, I, 404; corrompt la femme d'Ixion, I, 80; amant de Thétis, I, 72; d'Europe, II, 436; d'Alcmène, I, 86; en conversation avec Ganymède, I, 74; avec Esculape et Hercule, I, 89; avec Mercure, Vénus, etc., I, 97; avec Mercure seul, I, 73; avec le Soleil, I, 110; avec Prométhée, I, 72; avec l'Amour, I, 72; avec Ménippe, II, 35; avec le cynique, I, 623; parodiant Démosthène, I, 641; jouant aux osselets, I, 78; Jupiter, Esculape et Hercule, I, 89; avec Io, I, 121; sa statue à Iliérapolis, II, 450; voir encore I, 3, 96, 180, 197, 214, 219, 255, 551, 552, 559; II, 215, 233.
- JUSQUIAME, remède contre la goutte, II, 553.
- JUSTICE (la), I, 246, 248, 259; chassée par les hommes, II, 45.
- JUVÉNAL, I, 20, *note*.
- LABDACIDES, I, 550.
- LABOUREURS, bons devins, II, 555.
- LABYRINTHE, I, 551.
- LACÉDÉMONE, I, 104; ses légendes, I, 550; rois de Lacédémone, I, 391.
- LACÉDÉMONIENNES, s'exercent à la lutte, I, 104.
- LACÉDÉMONIENS, I, 134; leur danse, I, 541; se fouettent, II, 31; disputent aux Argiens la Cynosourie, II, 32.
- LACHANOPTÈRES, I, 435.
- LACHÈS, I, 57; sénateur, II, 296.
- LACONIE (mer de), I, 277.
- LAERTE, I, 181.
- LAID (un homme), veut être comparé à Phaon ou à Narcisse, II, 79.
- LAÏS, courtisane, I, 455.
- LAIT (océan de), I, 459; boire le lait des poules, I, 292.
- LAITUE, remède contre la goutte, II, 553.
- LAMBDA, I, 28.
- LAMIA, II, 215.
- LAMPE, citée comme témoin, I, 282; lampe d'Epictète, II, 255.
- LAMPES (fête des) en Egypte. I, 442; la Lampe, fête assyrienne, II, 454.
- LAMPICUS, roi des Géions, I, 145.
- LAMPIS l'Acharnien, I, 177.
- LAMPRIAS, II, 286.
- LAMPSAQUE, I, 108.
- LAODAMIE, I, 552.
- LAOMÉDON, I, 214, 627.
- LAPITHES (les), II, 416; avec les Centaures, II, 421.
- LAPSUS LINGUÆ, (curieux), I, 324.
- LARISSE, I, 595.
- LATONE, son histoire, I, 92; ses couches, I, 124, 548, 655.
- LATONE, femme d'Evagoras, II, 89.
- LAZIENS, I, 583.

- LÉARQUE**, cousin de Bacchus, II, 484.
LÉBADIE, I, 196.
LÉCHÉUM, II, 546.
LECTUS, I, 97.
LÉCYTHION, esclave, II, 345.
LÉNA, I, 103, 112, 164; II, 536; ses enfants, I, 110.
LÉNA, courtisane, II, 291.
Législateur (le) des Saturnales, II, 401.
LÉGUMES, recommandés par les médecins, II, 218.
LEMNOS, I, 552; femmes de Lemnos, II, 109; tuent leurs époux, II, 313.
LENTILLE (purée de), remède contre la goutte, II, 553.
LÉOGORAS, I, 502.
LÉON, philosophe, I, 58, *note*.
LÉONIDAS, II, 209.
LÉONTICHUS, II, 217; soldat fanfaron, II, 311.
LÉOSTHÈNE, II, 464.
LÉOTROPHIDE, I, 419.
LÉPIDUS, I, 521.
LERNE, fontaine près de Corinthe, I, 417; lac de Lerne, I, 119; marais de Lerne, I, 417.
LESBIANISME, II, 291.
LESBIE, courtisane, II, 286.
LESBONAX de Mitylène, I, 555.
LESBOS (vices de), II, 370.
LESCHÉ, lieu public de Delphes, II, 70.
LÉTHÉ, I, 55, 172, 210; eau du Léthé, I, 266, 311.
LETTRÉ de rupture, II, 304.
LEUCOTHOË, I, 463; II, 546.
LEXIARCHIQUE, I, 647.
Lexiphane, II, 565.
LÉZARDS, remède contre la goutte, II, 553.
LIBAN, I, 87.
 On y voyait un temple de Vénus, II, 250.
LIBERTÉ (la), I, 247.
- LIBRE (l'homme)**, est le seul heureux, II, 96.
LIBURNIENS, II, 112.
LIÈGE (ville en), I, 451, 459.
LION (connaître le) à son ongle, I, 358, *note*.
LIONS apprivoisés, II, 453.
LIT cité comme témoin, I, 282.
LITS à pieds d'argent, I, 276; lits servant de chars, II, 512.
LIVRE (à son), épigramme, II, 587.
LIVRES, roulés chez les anciens, II, 71; déposés dans les palais des rois, I, 402; livres que Sylla fit transporter d'Athènes à Rome, II, 250.
LOIS, inutiles suivant Démonax, II, 101.
LOIS de Platon, qualifiées de froides, II, 36.
LOLIANUS, II, 591.
LONCHATE, I, 583.
LONGUE COURSE aux jeux olympiques, II, 459.
LOTOS, mangé par les compagnons d'Ulysse, I, 289; voir encore I, 14, 537.
LOUANGE, comment il faut la recevoir, II, 79.
LUCIEN, raconte sa vie, I, 12 et suiv.; enfant, a ses cheveux consacrés dans le temple d'Hiérapolis, II, 457; cultive la rhétorique, II, 60; voyage en Italie, dans les Gaules et y acquiert des richesses considérables, II, 60; I, 316; n'entendait qu'un peu la langue des Romains, I, 323; aimait la vie simple et se serait contenté de quelques oignons mangés en liberté, I, 295; abandonne

- la rhétorique vers l'âge de quarante ans, II, 62 ; écrit des dialogues avec succès, II, 61 ; se défend devant la Philosophie, I, 243 ; son séjour en Macédoine, I, 382 ; son emploi en Egypte, I, 345 ; II, 580 ; a été compté parmi les sophistes, I, 316 ; imagine une conversation avec Hésiode, II, 503 ; ses rapports avec Alexandre, le faux prophète, I, 532 et suiv. ; éloges qu'il reçoit de ses auditeurs, I, 384 ; compliments qu'il leur adresse, I, 389 ; 398 ; se compare à Anacharsis, I, 397 ; a connu Sostrate, II, 94 ; ses rapports avec Démonax, II, 94 ; voir encore Lycinus.
- LUCIFER, I, 59.
- LUCILIUS, II, 592.
- LUCINE, I, 83 ; son temple, II, 285 ; sa statue à Hiéropolis, II, 452.
- LUCIUS ou l'Ane, I, 594.
- LUCIUS VÉRUS, II, 71.
- LUCULLUS, II, 279.
- LUMIÈRE, chère aux hommes, I, 179.
- LUNE (la), son amour pour Endymion, II, 493 ; se plaint des hommes à Ménippe, II, 34 ; raconte à Apollon qu'elle a vu mourir Pérégrinus, II, 333 ; en Carie, I, 87 ; pleine lune favorable aux enchantements, II, 221 ; métamorphose de la lune, II, 221 ; lune adorée en Assyrie, II, 451. Voir encore : I, 86 ; 245, 525.
- LUNE (la) habitée, II, 25 ; pays de la Lune, I, 434.
- LUTTE (la), II, 174.
- LUXE à Rome, I, 23.
- LYCAMBE et sa fille, II, 110 ; se pend de désespoir, II, 359.
- LYCAON, I, 180 ; II, 252.
- LYCÉE, I, 132, *note*, 265, 334 ; II, 566.
- LYCHNISQUES, I, 461.
- LYCINUS, discourant avec Hermotime, I, 325 ; discourant avec Polystrate, II, 79 ; se défend au sujet du portrait qu'il a fait de la maîtresse de l'empereur, II, 84 ; discourant avec Pamphile, II, 103 ; avec Théomneste, II, 108 ; avec Timolaüs, Damippe et Adimante, II, 373 ; avec Philon, II, 415, avec Thersagoras, II, 458, voir encore : II, 416, 565, 577.
- LYCOPHRON, II, 576.
- LYCOREA, I, 34, *note*.
- LYCURGUE, législateur, I, 455 ; II, 154, 170, 192, 282.
- LYDÉ, servante, II, 315.
- LYDIE, I, 154, 173, 200 ; soumise par Bacchus, I, 95.
- LYDIENS, I, 271.
- LYNCÉE, I, 179 ; II, 87, 201.
- LYRA, courtisane, II, 293.
- LYRE d'Orphée, II, 255.
- LYSIAS, II, 122, 349 ; jeune homme, II, 307.
- LYSIMAQUE, roi de Macédoine, fait mourir son fils, II, 30 ; voir encore I, 29, 400 ; II, 278.
- LYSION d'Ephèse, I, 567.
- LYSIPPE, I, 639.
- MACÉDOINE (mémoires sur la maison royale de), II, 468.
- MACENTAS, I, 583.
- MACLUYÉENS, I, 583.
- MACLUYES, I, 584.
- MAGES, I, 187 ; II, 276, 336 ; dans les festins, I, 301.
- MAGIDIA, joueuse de harpe, II, 308.

- MAGIQUES** (opérations), II, 290.
MAIA, I, 81, 110.
MAIN droite coupée, punition déshonorante chez les Scythes, I, 566.
MAINS, on les mettait derrière le dos pour adorer le roi des Perses, II, 386.
MAINTIEN (le), II, 425.
MALACH, fils de Sabardalach, I, 531.
MALADIES de ceux qui font de trop bons repas, I, 303.
MALCHION le Syrien, I, 415.
MALÉE (promontoire de), I, 385 ; II, 377.
MALLÉ, I, 523.
MALLÉE (oracle de), II, 233.
MALTHACÉ, courtisane, II, 207.
MANDRABULE (à la manière de), I, 297.
MANDRAGORE, II, 259.
MANGUS, I, 531.
MANIE des chevaux à Rome, I, 23.
Manière (de la) d'écrire l'histoire, I, 400.
MANTINÉENS, I, 158.
MARATHON, I, 107, 319 ; II, 32, 209, 216.
MARBRES de Phrygie, II, 237.
MARC-AURÈLE, I, 530 ; II, 277 ; son triomphe, I, 417.
MARCOMANS, I, 530.
MARGITÈS, fou, I, 335 ; II, 215.
MARIAGE, sa nécessité, II, 217 ; mariages curieux dans la lune, I, 439.
MARIAGE d'Alexandre et de Roxane, tableau, I, 381.
MARS, surpris avec Vénus, I, 94, 553 ; II, 170 ; discourant avec Mercure, I, 105 ; a une belle ceinture, I, 404.
 Voir encore : I, 81, 88, 91, 98, 543, 553, 655.
MARSEILLE, I, 574.
MARSYAS, musicien, I, 93, 390 ; sa mort, II, 251, 557.
MASSINISSA, roi de Mauritanie, II, 279.
MASTIGOPHORES, I, 253, 350, *note*.
MASTIRÉE, I, 587.
MAURES, I, 418.
MAURITANIE, I, 415.
MAUSACAS, I, 415.
MAUSOLE et Diogène, I, 173.
MAUVE (feuilles de), pour fouetter les adultères, I, 459, et II, 250 ; racine de mauve invoquée dans les dangers.
MAXIME de Tyr, II, 108, *note* ; I, 460.
MAZAIA, fille de Leucanor, I, 583.
MÉANDRE, I, 192, 206.
MÉDECIN (épigramme sur un), II, 585.
MÉDECINS ignorants, luxe de leurs instruments, II, 262.
MÉDÉE, I, 370, 549 ; devient amoureuse de Jason en le voyant en songe, I, 370 ; sujet de tableau, II, 357 ; tragédie d'Euripide, I, 179.
MÈDES, traités de lâches, I, 153 ; ont les pieds délicats, I, 177.
MÉDIE, I, 417, 425.
MÉDIMNES, mesure d'Egine, I, 56.
MÉDIUS, II, 278.
MÉDUSE, I, 128 ; tête de Méduse, I, 400 ; II, 356.
MÉGABYSE, I, 42.
MÉGACLÈS, I, 42, 271.
MÉGALONYMUS, II, 569.
MÉGAPENTHÈS, fils de Lacyde, tyran, I, 266, 270, 281.
MÉGAPOLE, I, 608.
MÉGARE, I, 269, 549.
MÉGÈRE, II, 550.
MÉGILLE, I, 279.
MEILLEUR (le), II, 425.
MÉLAMPE, II, 87.

- MÉLAMPYGE, surnom d'Hercule, II, 372.
- MÉLANE (golfe), II, 255.
- MÉLANOPE, mère d'Homère, II, 461.
- MÉLANTHE, I, 141.
- MÉLÉAGRE, I, 160, 243, 551.
- MÉLÉSIGÈNE, surnom d'Homère, II, 462.
- MÉLICERTE, I, 546, 550; mis au rang des dieux marins, II, 381.
- Voir encore, II, 592.
- MÉLIDE, Néréide, II, 466, *note*.
- MÉLIPUS, jeune homme, II, 308.
- MÉLITIDE, II, 137.
- MÉLITE (chiens de), II, 228.
- MÉLITTE, courtisane, II, 288.
- MÉLITUS, I, 243, 630.
- MELPOMÈNE, II, 73.
- MEMNON, sa statue, II, 231.
- MÉMOIRES sur la maison royale de Macédoine, II, 468.
- MEMPHIS, adore un bœuf, I, 656.
- MÈN, I, 638.
- MÉNADES, I, 73, 107; II, 240; 318, 399.
- MÉNANDRE, I, 524; II, 132, 360.
- MÉNÉ, dieu des Phrygiens, I, 656.
- MÉNÉCÉE, I, 550.
- MÉNÉCRATE, I, 545, 574.
- MÉNÉLAS, avait un palais magnifique, II, 348 et 543: discourant avec Protée, I, 117, I, 165, 397, 459; II, 529.
- MENER par le bout du nez, *proverbe*, I, 80, 370.
- Ménippe**, I, 184.
- MÉNIPPE, le plus mordant de tous les cyniques, II, 63; se fait des ailes et voyage dans les airs, II, 22; monte sur l'Olympe, II, 28; s'entretient avec la Lune II, 34; entre dans le ciel, II, 35; ne veut pas payer aux enfers, I, 170; sa besace, I, 171; chez les philosophes, I, 186; discourt avec Amphiloque et Trophonius, I, 136; avec Eaque, I, 166; avec Cerbère, I, 169; avec Chiron, I, 175; avec Mercure, I, 164, avec Tantale, I, 163; avec Tirésias, I, 179; juge Nirée et Thersite, I, 174.
- Voir encore I, 132, 145, 146, 252, 266; II, 337.
- MÉNIUS, I, 439.
- MENSONGE (le), I, 260, 356, 463.
- MÉON, roi de Lydie, père d'Homère, II, 461.
- MÉOTIDES, I, 584.
- MER de Pamphylie, II, 376; mer Rouge, chez les anciens, I, 129, 130, *note*; mers teintes de sang, I, 437.
- MERCURE, conducteur des morts, I, 266; égyptien, I, 218; libéral, II, 403; portier du ciel, II, 35; poursuit les faux philosophes, II, 341; préside aux gains; I, 357, *note*; transmet à Jupiter les doléances des hommes, II, 45; voleur, I, 81; II, 18; a du poil follet au menton, I, 217; changé en chien, I, 121; porte une verge, I, 561; convoque les dieux à l'assemblée, I, 637; ses occupations, I, 109; Mercure est commun, II, 378; discourt avec Apollon, I, 91; avec Caron, I, 137; avec Maïa, I, 109; avec le soleil, I, 85; avec Vulcain et Prométhée, I, 62; Mercure et Ménippe, I, 164; statue de Mercure à Hiérapolis, II, 452. Voir encore: I,

- 90, 91, 93, 120, 176, 177, 181, 197 ; II, 195, 216, 219, 268, 333, 357, 533, 557.
- MÈRE vendant sa fille, II, 293.
- MÉRICHUS, I, 150.
- MÉRION, I, 539, 540 ; II, 158.
- MÉSOPOTAMIE, I, 413, 417.
- MÉSORI, mois égyptien, II, 529.
- METS recherchés, I, 23, 24 ; mets variés, II, 568.
- Métamorphose** (la), I, 58.
- MÉTAPONTAÏNS, trompés par Pythagore, II, 12.
- MÉTÈQUES, II, 481, *note*.
- MÉTHYMNES, I, 122.
- MÉTRODORE, philosophe, I, 518, 645.
- Meurtrier (le) du tyran**, I, 470.
- MICCION, I, 387.
- MICYLLE, savetier, s'entretient avec son coq, II, 1 ; heureux d'être mort, I, 275 ; se moque de Mégapenthès, I, 266, 275, 281.
- MIDAS, roi, I, 49, 135, *note*, 166, 194, 296, 309, 552, 630.
- MIDAS, esclave, I, 272, 531 ; vigneron, II, 219.
- MIEL d'Attique, II, 383 ; miel de l'Hymette, I, 305.
- MILÉSIENS, passaient pour voluptueux, II, 13.
- MILET, I, 173, 408.
- MILON, I, 202, 383 ; Milon et Tritormus, I, 449.
- MILON, de Crotone, II, 86.
- MILTIADE II, 273 ; le Miltiade, II, 152.
- MINERVE, déesse aux yeux pers, I, 217 ; exerce la médecine, II, 488 ; poursuivie par Vulcain, tableau, II, 356 ; présidait à la paix, II, 356 ; son suffrage, I, 392 ; sa statue, I, 54 ; Lemnienne, par Phidias, II, 68 et 69 ; Poliade, II, 295 et 428 ; Voir encore : I, 9, 67, 100, 106, 119, 128, 181, 214, 215, 255, 549, 655 ; II, 77, 521, 539.
- MINOS de Crète, I, 152, 454, 501, 549, 630, 631 ; II, 169, 195 ; ses filles, I, 452 ; son tribunal, I, 190 ; discutant avec Sostrate, I, 181 ; juge Alexandre et Annibal, I, 152.
- MINOTAURE, I, 467.
- MIROIR merveilleux dans la lune, I, 441.
- MIRRHINE, II, 349, 377.
- Misanthrope** (le), I, 33.
- MISANTHROPE, nom souhaité par Timon, I, 50.
- MISÈRE des pauvres, II, 406.
- MITHRAS, I, 638.
- MITHRÈS, dieu mède, II, 485.
- MITHRIDATE, roi de Pont, II, 278.
- MITHROBARZANÈS, I, 188.
- MNASCIRÈS, roi des Parthes, II, 279.
- MNASON, fils d'Eucrate, II, 225.
- MNÉMOSQUE, I, 548.
- MNÉSIPPE et TOXARIS, I, 562.
- MNÉSITHÉE, I, 641.
- MODE dorien, I, 389 ; mode ionien, I, 389 ; mode lydien, *id.*
- MODÈLE (le), surnom donné à une statue de Polyclète, II, 320, *note*.
- MODÉRATION, I, 259 ; sur la modération, II, 588.
- Mœurs (les) d'un philosophe**, I, 12.
- MOÏSE, II, 524, *note*.
- MOISSONNANT (le), syllogisme, I, 232.
- MOMUS, I, 23, 419, 450, 481 ; II, 242 ; proteste contre

- l'intrusion de nouveaux dieux, II, 482 ; parle devant les dieux, I, 643.
- MONCEAUX (Paul), cité, I, 393, *note*.
- MONDE (le), considéré par les philosophes, II, 24.
- MONNAIE, sa puissance égale à celle de la magie, II, 96.
- MONT Athos, II, 209 ; mont OËta, I, 551.
- MORMO, II, 245.
- MORPHEE, II, 512.
- MORT (la) de Pérégrinus, II, 318.
- MORT (la), ne craint point les satellites, II, 394 ; comparée à un maître de chœur, II, 32.
- MORTS, enterrés avec quelque attribut de leur métier, I, 275 ; tous semblables aux enfers, I, 175.
- MOSCHION, jeune homme, II, 307.
- MOUCHE (la), était autrefois une femme, II, 493 ; son éloge, II, 490 ; mouches militaires, II, 494 ; faire d'une mouche un éléphant, II, 494.
- MOUCHE, fille de Pythagore, II, 494 ; courtisane athénienne, II, 493.
- MOUSARION, courtisane, II, 295.
- MURAILLES (inscriptions sur les), II, 117, *note* ; on y écrivait des déclarations d'amour, II, 289.
- MUSÉE, I, 542.
- MUSES (les), chantent les œuvres d'Hésiode et de Pindare, II, 38 ; à l'abri de l'Amour, I, 96. Voir encore : I, 93, 119, 214, 241, 292, 380, 408, 410, 423, 430, 544, 647 ; II, 78.
- MUSICIENS, aux repas, II, 7.
- MUSONIUS, II, 324, 545.
- MUZURIS, I, 418.
- MYCÈNES, I, 211, 550, 564.
- MYRIADE, valait dix mille drachmes, I, 277.
- MYRMIDONS, autrefois fourmis, II, 33.
- MYRON, sculpteur, I, 3, 637 ; II, 123.
- MYRRHA, I, 552.
- MYRRHINE, petite chienne, I, 304.
- MYRTALE, courtisane, II, 314.
- MYRTHE, fourni aux dieux par Vénus, II, 38.
- MYRTILON, I, 551.
- MYRTION, courtisane, I, 178 ; II, 284.
- MYRTO, femme de Socrate, I, 61.
- MYSIENS, I, 425.
- MYSTÈRES, pourquoi Démonax ne s'y faisait pas initier, II, 94 ; mystères d'Eleusis, II, 94, 122 ; mystères de Cérès et de Proserpine, I, 255, *note* ; mystères célébrés par Alexandre le prophète, I, 526 ; grands Mystères, II, 435 ; mystères chez les Phrygiens, II, 440 ; épigramme sur le mystère, II, 589.
- NAISSANCE de Bacchus, I, 549.
- NARCISSE, célèbre par sa beauté, II, 79, 543 ; I, 164, 456.
- NARCISSE de Thespies, I, 255.
- NATURE (la), sa puissance, I, 61 ; divinisée, II, 486.
- NAUFRAGE, ceux qui y échappaient se rasaient la tête, I, 379 ; après un naufrage, épigramme, II, 592.
- NAUPLIAS, I, 461, 551.
- NAUSICAA, II, 76, 150.

NAVIGATION dans les airs, I, 434.

NAVIRE (le), II, 373.

NÉANTHE, fils du tyran Pittacus, II, 255.

NÉAPOLIS, I, 546.

NÉBRIS, servante, II, 303.

NÉBULÉ, maîtresse d'Archiloque, II, 110.

NECTAR, I, 68; II, 38.

NÉCHRAÉENS, voisins des bra-chinanes, II, 335.

Nécyomancie (la), 184.

NÉGRÉTOS, I, 462.

NÉMÉE, I, 74, 550; II, 174.

NÉMÉSIS, I, 611.

NÉOCORE, II, 116.

NÉOMÉNIE (grande), II, 361.

NÉOPTOLÈME, a inventé la pyrrhique, I, 540.

NÉPHÉLÉ, I, 124, 550.

NÉPHÉLOCCOCYIE, I, 443.

NÉPHÉLOCENTAURES, I, 443.

NEPTUNE, dieu. avait une chevelure bleue, I, 217; une belle poitrine, I, 404; dieu des pêcheurs, I, 263; discourant avec Alphée, I, 116; avec Amphitrite et les Néréides, I, 123; avec les dauphins, I, 122, avec le fleuve Enipée, I, 127; avec Mercure, I, 84; avec Amy-mone, I, 120; voir encore: I, 81, 96, 106, 112, 113, 118, 120, 127, 202, 214, 255, 444, 451, 520; II, 536.

NÉRÉE, célèbre par sa vieillesse, I, 72; II, 377, 552, 592.

NÉRÉIDES, I, 117, 119, 123, 130.

Néron, II, 545; son de sa voix, II, 547; détails sur sa personne, II, 547; veut percer l'isthme de Corinthe, II, 545; voulait se distinguer dans la musique, 546; sa fureur contre l'oracle de

Delphes, 549; joie à la nouvelle de sa mort, 549.

NESSUS, I, 551.

NESTOCLÈS, II, 205.

NESTOR, I, 167, 194, 255; II, 155, 275.

NESTOR le Stoïcien, de la ville de Tarse, II, 280.

NICANDRE, poète, II, 502.

NICÉE, I, 417.

NICIAS, I, 320, 421; sa défaite en Sicile, II, 152.

NICOMAUQUE de Gérase, II, 523.

NICON, II, 593.

NICOSTRATE, I, 405.

NIDS d'hirondelles, remède contre la goutte, II, 554.

NIGRINUS, I, 12.

NIL, I, 528, 576; on y pêche d'excellents petits poissons, II, 380.

NINIVE, I, 211.

NIOBÉ, I, 6, 93, 235, 550; II, 200, 527; pleure sur le mont Sipyle. II, 557.

NIRÉE, I, 42, 122, 164, 174, 192; discours avec Ther-site et Ménippe, I, 174; célèbre par sa beauté, I, 145; sa statue à Hiérapolis, II, 453.

NISÉE (cheval de), I, 422; II, 252.

NISIBE, I, 409.

NISIBÉNIENS, I, 409.

NISUS, I, 218, 549.

NOIX jetées à des singes dans-seurs, I, 257.

NOMBRES, considérés comme symboles, I, 221, *note*.

NOMENCLATEURS, I, 20, *note*.

NOTUS, discours avec Zéphyre, I, 120.

NOYÉS, comment on les rappe-lait à la vie. II, 570.

NUÉE, représentant Junon, I, 80.

NUIT (temple de la), I, 462.

- NUMA, I, 455 ; II, 277 ; a institué les cérémonies des sacrifices romains, II, 361.
- NUMIDIE (coq de), II, 383 ; poule de Numidie, I, 294.
- NYCTIPOROS, I, 462.
- NYCTOR, I, 439.
- NYSSA, I, 85.
- OBJETS PERDUS, on les faisait afficher, II, 95.
- OBOLES, dans la bouche des morts, II, 196 ; dans la magie, II, 290.
- OcéAN de lait, I, 459 ; océan occidental, I, 316.
- OCCELLUS de Lucanie, ses ouvrages, I, 320.
- OCTAPODES, signification de ce mot, I, 393.
- OCTAVES (éloigné de plus de deux), proverbe.
- OCYPUS, se moque de la goutte : la déesse irritée contre lui s'insinue dans ses pieds ; il supporte d'abord la douleur, mais vaincu par la force du mal il tombe à la renverse, II, 558 et suiv.
- ODRYSES, II, 302.
- ODYSSÉE, I, 457.
- ŒDIPE, I, 307, 550 ; était podagre, II, 556 ; Œdipe à Colone, II, 282.
- ŒNOÉ, II, 32.
- ŒNOMAUUS, père d'Hippodamie. Conditions qu'il impose aux amants de sa fille, sa cruauté, I, 551 ; II, 540.
- ŒNOME, I, 98.
- ŒNOPION (échanson d'), II, 367.
- ŒTA, montagne, I, 89, 330.
- ŒUFS d'autruches, II, 501.
- OGMIOS, nom donné à Hercule par les Gaulois, son portrait II, 243.
- OGYGÈS, II, 129.
- OGYGIE (île d'), I, 463.
- OIE, sculptée à la proue des vaisseaux, I, 465.
- OIGNON, remède contre la goutte II, 553 ; oignons de Cypre, II, 314.
- OINÉE, I, 213, 655 ; II, 426.
- OISEAU de Junon, II, 351 ; oiseau du Phase, I, 294.
- OISEAUX (les) d'Aristophane, I, 524.
- OISIVETÉ (l'), II, 338.
- OLIVIER (bâton d'), I, 151.
- OLMIUS, II, 250.
- OLYMPE (l'), I, 197, 199, 329.
- OLYMPE, musicien, I, 390 ; II, 251.
- OLYMPIAS, I, 155.
- OLYMPIE, I, 34, 217, 380, 646 ; II, 174, 324 ; il n'était pas permis d'y enterrer les morts, II, 325 ; eau qu'on y amène, II, 324.
- OLYMPIQUES (jeux), I, 41, 53, 380 ; les spectateurs y demeuraient sous des tentes, I, 382 ; avaient lieu dans différentes villes de la Grèce, I, 392.
- OLYNTHÉ, I, 420 ; II, 474.
- OMBRE (combattre pour l') de l'âne, I, 368.
- OMONOE, I, 417.
- OMPHALE, I, 89, 406.
- ONEIROCRITON, II, 528, *note*.
- ONÉSICRITE, amiral d'Alexandre, I, 422 ; II, 278, 326.
- ONOMARCHOS, II, 567.
- ONOSCÈTES, I, 468.
- ONYTÈS, I, 89, *note*.
- ONZE (les), magistrats d'Athènes, I, 630.
- OPHION, Titan plus vieux que Saturne, II, 552.
- OPISTHODOME, I, 54, *note* : portique d'Olympie, II, 328, 336.
- Or, donne la célébrité, II, 9 ; célébré par Euripide, II, 10 ;

- transforme la laideur en beauté, II, 9 ; ressemble à la ceinture de Vénus, II, 9 ; or de Thessalie, I, 217.
- ORACLE d'Ammon, II, 167.
- ORACLES à double sens, I, 644, 656 ; rendus par Alexandre, I, 519, 532.
- ORATEUR (l') dans Homère, son attitude, II, 353 ; l'orateur de Syrie, Lucien, II, 59 ; inconvénients de la profession d'orateur, I, 253.
- ORÉE, ville d'Eubée, I, 616.
- OREILLES (les) et les yeux du Roi, I, 302.
- ORESTE, I, 232, 551, 562 ; Oreste et Pylade, II, 134, vénérés chez les Scythes, I, 563.
- ORÉTAS, satrape, I, 206.
- ORÉTÈS l'Arménien, I, 176.
- ORGE (farine d'), contre la goutte, II, 553.
- ORGIES en l'honneur d'Atys, II, 551 ; en l'honneur d'Adonis, II, 436.
- ORION portant Cédalion. tableau, II, 356 ; chien d'Orion, II, 86.
- ORITHYE, II, 216.
- ORODÉCIDE, II, 359.
- OROPE, II, 478.
- ORPHÉE, sa lyre, II, 167 ; en Thrace, II, 336 ; attirait jusqu'aux êtres inanimés, II, 73. Voir encore : I, 172, 188, 542, 552 ; II, 167, 255, 333, 343, 354, 399.
- ORTIES, remède contre la goutte, II, 553.
- OSIRIS, I, 156, 552 ; II, 437.
- OSROÈS, I, 410, 411, 412, 417.
- OSSA, montagne, I, 199.
- OSSELETS, I, 76 ; osselets de chevreuil, II, 117.
- OTHRYADE, II, 209, 212, 522.
- OTUS, géant, II, 207.
- OUBLI (fleuve de l'), I, 283 ; II, 195.
- OURS apprivoisés, II, 453.
- OXYDRAQUES, voisins des Brachmanes, I, 159, 335, 418.
- OXYROÈS, I, 410.
- PACATE, maîtresse d'Alexandre, peinte par Apelle, II, 70.
- PACTOLE, I, 309.
- PAGIS, *filet*, surnom d'une courtisane, II, 306.
- PAGOURADES, I, 446.
- PAIN cuit sous la cendre, II, 567.
- PAIX conclue entre les habitants de la Lune et ceux du Soleil, I, 439.
- PALAMÈDE, fils de Nauplius, I, 28, 167, 194, 255, 551 ; II, 357.
- PALESTINE, II, 321.
- PALESTRES, lieu de réunion chez les anciens, I, 595 ; II, 238, 375 ; palestres de Tauréas, II, 155.
- PALLAS, II, 536, 552.
- PAMMÈNE, disciple d'Hétéoclès, II, 288, 425.
- PAMPHILE, II, 284 ; discours avec Lycinus, II, 103.
- PAMPHYLIE (mer de), II, 376.
- PAN, son portrait, I, 106 ; II, 240 ; a des cornes et les jambes velues, I, 74 ; mis au rang des citoyens d'Athènes, II, 48 ; converse avec la Justice, II, 48 ; on lui sacrifie un bouc, II, 48 ; sa grotte, I, 107 ; chevrier, danseur, guerrier, II, 49 ; joue des airs amoureux sur sa flûte, II, 50 ; discours avec Mercure, I, 106 ; Pan égyptien, II, 118. Voir encore : I, 49, 551 ; II, 216, 483.
- PANAIS cuit. remède contre la goutte, II, 553.

- PANATHÉNÉES, I, 17, 306, 327 ; II, 174.
- PANCRACE, II, 174, 423.
- PANCRATÈS, II, 231.
- PANDION, I, 549 ; tribu de Pandion, II, 478.
- PANDIONIDE, I, 389.
- PANÉGYRISTE, en quoi il se distingue du flatteur, II, 87 ; amplifie chez celui dont il fait l'éloge les qualités qu'il a reçues de la nature, II, 87.
- PANNONIENS, I, 158.
- PANNYCHIS, courtisane, II, 299.
- PANOPE discourt avec Galéno, I, 118.
- PANTHÈRES, attelées à un char, II, 239.
- PANTHUS, père d'Euphorbe, II, 11.
- PANTOMIME, nom donné à la danse, I, 554.
- PAON, description de cet oiseau, II, 351 ; paon des Indes, II, 383 ; plumes de paon formant des couronnes, I, 458.
- PAPLAGONIENS, I, 514, 515.
- PARASITE, éloge de son art, II, 139.
- PARÉTONIUM (côte de), I, 429.
- PARFUMS de Palestine, II, 314.
- PARIS, I, 98, 551 ; II, 537 ; juge les déesses, II, 539 ; sa statue à Hiérapolis, II, 453.
- PARIUM (habitants de), élèvent des autels à Pérégrinus, II, 322 et 327.
- PARMÉNIDE de Platon, I, 229, *note*.
- PARMÉNION, II, 473. II, 300.
- PARMÉNON, capitaine de mercenaires, II, 300.
- PARNASSE, I, 199.
- PARNÈTHE, mont, II, 155, 381.
- PARQUE (la), I, 165, 182, 313, 631.
- PARQUES (les), I, 207, 227, 623.
- PARRHASICES, I, 308 ; II, 78.
- PARRHÉSIADÈ, I, 248, 262.
- PARTHÉNIS, courtisane, II, 316.
- PARTHÉNIUS, de Nicée, I, 107, 427.
- PARTHÉNOPE, I, 535.
- PARTHES, en guerre contre les Romains, I, 401.
- PARTHIDE (la), I, 418.
- PARTHONICIQUES, I, 418.
- PARURE trop riche nuit aux charmes d'une belle femme, II, 353.
- PARISATIS, I, 413.
- PASIPHAË, I, 551, 620 ; II, 168.
- Passage (le) de la barque**, I, 266.
- PATARE, I, 595.
- PATRAS, II, 233, 328.
- PATRIE (éloge de la), II, 495.
- PATROCLE, II, 156.
- PATRONS et clients, I, 20.
- PATURE, II, 315.
- PAULUS, I, 625.
- PAUSANIAS, II, 68, *note*, ; II, 439, *note*.
- PAUSON, peintre, II, 468.
- PAUVRES, sont plus puissants que les riches, II, 14 ; n'ont rien à redouter de la guerre, II, 14 ; comparés à Dédale, II, 15 ; gémissent en comparant leur situation à celle des riches, II, 406 ; réclament une nouvelle répartition des richesses, II, 412.
- PAUVRETÉ (la) I, 45 et suiv. ; pauvreté alléguée comme excuse, I, 287.
- PAVOT, remède contre la goutte, II, 553.
- PAYEURS (mauvais), entraînés devant l'archonte, I, 330.
- PÉAN, I, 90 ; médecin des dieux, II, 553.

- PÉANÉE, patrie de Démosthène, II, 210.
- PEAU de biche ou de lion, médicament, II, 218 ; s'asseoir sur la peau, *proverbe scythique*, I, 585.
- PEAUX de bœuf, se traînent en rampant, II, 2.
- PÊCHER (feuilles de), remède contre la goutte, II, 533.
- Pêcheur (le), I, 238.
- PÊCHEUR du Pirée, I, 262 ; pêcheurs ne tirant qu'une pierre au lieu d'un poisson, I, 364.
- PÉCILE (le), I, 244, 246.
- PÉDADOGUE (le) d'Ocypus, II, 559.
- PÉDADOGUES, ce que c'était chez les Grecs, I, 377.
- PÉGASE, I, 6.
- PEINE; après avoir pris bien de la peine nous en sommes au même point, *proverbe*, I, 368.
- PEINES (les), I, 189, 190 ; II, 195.
- PEINTRES, ne sont point responsables de leurs fictions, II, 85.
- PEINTURES d'un bel appartement, II, 356.
- PÉLAMUS, I, 447.
- PÉLASGIQUE (le), origine du nom de ce quartier d'Athènes, I, 259, *note* ; voir encore I, 159, 263, 409.
- PÉLÉE, II, 158.
- PÉLIAS, I, 552.
- PÉLICHUS général corinthien, II, 223.
- PÉLION, I, 199.
- PELLA, I, 519.
- PÉLOPIDES, I, 550.
- PÉLOPS, I, 550, 552 ; II, 535, 536 ; tue Œnomaüs, II, 541.
- PÉLUSE, adore les oignons, I, 656.
- PÉNÉLOPE, fille d'Icare et femme d'Ulysse, I, 107, 461, ; II, 76, 80.
- PENTHÉE, I, 550 ; II, 257, 318, 399, 484.
- PENTHÈLE, I, 538.
- PERCEMENT de l'isthme de Corinthe, II, 546.
- PERDICCAS, I, 156 ; II, 270.
- PÈRE guéri par son fils, I, 482.
- PÉRÉGRINUS ou Protée, II, 96, 318 et suiv.
- Pérégrius (la mort de), II, 318.
- PERFIDIE (la), II, 265.
- PERGAME, II, 233.
- PÉRIANDRE, I, 128, 455 ; II, 566.
- PÉRICLÈS, l'orateur olympien, I, 398, 414, 548 ; II, 68, *note*, 75, 126, 467.
- PÉRILAUS, I, 503.
- PÉRIPATÉTICIENNE (doctrine), I, 255.
- PÉRIPATÉTICIENS (les). I, 260 ; II, 39 ; aiment l'argent et la dispute, I, 334.
- PÉRIPNEUMONIE, maladie des riches, II, 15.
- PERSÉE, I, 128, 234, 400, 515, 534, 550 ; II, 522. Persée, délivrant Andromède, I, 128 ; II, 355 ; tranchant la tête de Méduse, II, 356.
- PERSES, I, 115, 410 ; avaient un luxe insolent, II, 349 ; adorent le feu, I, 656.
- PESTE d'Athènes, I, 393.
- PHAÉTON, I, 35, 111, 435, 498, 552, II, 169 ; ses sœurs, II, 246.
- PHALACRA, I, 97.
- Phalaris, premier Discours, I, 498.
- Phalaris, deuxième Discours, I, 506.
- PHALARIS d'Agrigente, I, 458 ; son taureau, II, 325.

- PHALÈRE (port de), I, 61.
 PHALÈS, dieu des Cylléniens, I, 656.
 PHALLOPODES, I, 451.
 PHALLUS, élevés en l'honneur de Bacchus, II, 448; de Junon, II, 441; culte de Phallus, II, 441.
 PHANIAS, II, 290.
 PHANOMAQUE, célèbre par son opulence, II, 384.
 PHAON, renommé par sa beauté, I, 144; II, 79; Phaon de Chio, II, 392.
 PHAROS, I, 429; II, 376.
 PHASE (oiseau du), II, 383.
 PHAVORINUS d'Arles, II, 94, 105.
 PHÉACIENS, habitants d'une île, I, 24, 431, 463; aimaient la danse, I, 541.
 PHÉBIS, courtisane, II, 290.
 PHÈDRE, I, 536, 551; II, 122, 261, 273, 446.
 PHÈDRE, ami de Socrate, I, 168; II, 126; le *Phèdre* de Platon, I, 250.
 PHÉMIUS, II, 354.
 PHÉNICIE, ses légendes, I, 552; II, 436.
 PHÉNICIENS, peuple de marins, II, 31.
 PHÉNIX, I, 159; animal merveilleux, II, 392; nom pris par Pérégrinus, II, 327.
 PHÉRÉCIDE de Syros, II, 281.
 PHIDIAS, sculpteur, I, 3, 4, 217, 358, 436, 548, 637, II, 36, 88; retoucha son Jupiter Olympien, II, 83.
 PHIDON, I, 141.
 PHILÈBE, I, 612.
 PHILÉMATION, courtisane, II, 306.
 PHILÉMON, I, 321; II, 282.
 PHILÉNIE, courtisane, II, 293.
 PHILÉNIS, II, 124.
 PHILÉTAIRE, II, 278.
 PHILAIDE, I, 52.
 PHILINNE, courtisane, II, 286.
 PHILINUS, forgeron, II, 293.
 PHILIPPE, I, 194, 401, 420, 641, II, 154, 277, ses excès, II, 460; fait l'éloge de Démosthène, II, 473; s'entretenant avec Alexandre, I, 157.
 PHILLIPIDE, I, 319.
 PHILIPPOPOLIS, II, 342.
 PHILOCHORUS historien, I, 418.
 PHILOCRATE, II, 153, 476.
 PHILOCTÈTE, I, 551; était podagre, II, 556; seul capable de bander l'arc d'Hercule, II, 251.
 PHILOLAUS, I, 321.
 PHILOMÈLE, fille de Pandion, I, 389, *note*; II, 73, 519, *note*; 551; sa statue à Hiérapolis, II, 453.
 PHILON d'Alopèce, II, 284; ami de Lucien, II, 415, 416; I, 400; fils de Dinias, II, 534.
 PHILONIDE, I, 184.
 PHILOPATRIS, II, 517.
 PHILOSOPHE, dépouillé aux enfers, I, 148.
 PHILOSOPHES, vrais et faux; portrait d'un faux philosophe, I, 55; II, 334; à charge à l'Etat, II, 39; accusés d'hypocrisie, I, 250, 254; II, 39; appelés à la citadelle d'Athènes pour se justifier, I, 259; critiqués par Jupiter, II, 39; débitent aux jeunes gens cent sornettes, II, 7; emploient leur vie à des puérités, I, 374; finissent par s'injurier, II, 49; leur amour de l'argent, I, 256; leur lâcheté, II, 155; leur démarche compassée, II, 39; leur mépris pour les autres hommes, II, 39; leurs sentiments sur les dieux, II, 26; leurs doctrines ne s'accordent pas II, 25; pleins d'orgueil et

- de forfanterie, II, 25 ; plus colères que les petits chiens, plus lâches que les lièvres, plus flatteurs que les singes, plus lascifs que les ânes, plus voleurs que les chats, plus querelleurs que les coqs, I, 255, 256 ; enlèvent les femmes de leurs hôtes, II, 338 ; s'enivrent et ont de nombreux défauts, II, 340 ; ne savent pas ce que c'est que le Monde, II, 25 ; ressemblent à une meute de chiens au milieu desquels on a jeté un os, I, 257 ; réclament aigrement le prix de leurs leçons, I, 375 ; ont une profession facile, II, 338 ; se promènent à Athènes dans le Pécile, II, 44, 46 ; détournent parfois les autres de la route qu'ils ont suivie, I, 372 ; parfaitement vertueux, II, 47.
- PHILOSOPHIE (la), I, 238, 333 ; apprend aux hommes à s'affranchir du joug des passions, II, 53 ; a d'abord instruit les barbares, II, 335 ; chez les Indiens, II, 335 ; chez les Ethiopiens, II, 336 ; chez les Egyptiens, II, 336 ; fuit les faux philosophes, II, 334 ; se compare à Pénélope, II, 340 ; discourant I, 238 ; philosophie stoïcienne, I, 231 ; les philosophies ne s'accordent pas, II, 450 ; jugeant quels sont les vrais philosophes, I, 261.
- PHILOSTRATE, amant de Pannychis, II, 301.
- PHINÉE, devin, I, 40, 128, 179 ; II, 87, 503.
- PHLÉGÉTON, I, 200.
- PHLOGIUS, I, 439.
- PHOCÉENS, I, 158.
- PHOCION, I, 455, 630, 658.
- PHOLOË, montagne Thessalie, II, 421, *note*.
- PHOLUS, II, 421.
- PHRYGIE, I, 97, 99, 154, 258.
- PHRYGIEN (mode), I, 389.
- PHRYGIENS, leur culte, I, 217.
- PHRYNÉ, I, 279 ; II, 463.
- PHRYNON, II, 476.
- PHRYNONDAS, I, 511.
- PHRYXUS, I, 123 ; II, 168.
- PHTHIE, I, 160.
- PHTISIE, maladie des riches, II, 15.
- PHYLACE, ville de Thessalie, I, 171.
- PHYLLIS, I, 549.
- PILER de l'eau dans un mortier, *proverbe*, I, 375.
- PHYSALLE, reptile, II, 500.
- PIEDS gelés, II, 252 ; pieds des habitants de la Lune, I, 440.
- PIERRE blanche à la porte des enfers, II, 528 ; pierre blanche, servant à absoudre, I, 317 ; noire et percée servant à condamner, I, 317 ; pierres de Lacédémone, II, 237.
- PILADE, danseur, I, 547.
- PILOTE, jugé dans la tempête, I, 579.
- PINDARE, poète de Thèbes, I, 49, II, 70, 86, 423, 463, 466 ; II, 238 ; fait l'éloge de l'or, II, 5.
- PIRÉE, 394, 641.
- PIRITHOÛS, I, 80, 552 ; aux enfers, II, 539.
- PISE, I, 217.
- PISIDES, I, 271.
- PITTACUS, I, 167 ; II, 280.
- PITYOCAMPTÉ, I, 458, 644.
- PITYS, I, 107.
- PLAFONDS d'un bel appartement II, 350.
- PLANTAIN, remède contre la goutte, II, 553.

- PLATANE d'or du roi de Perse, II, 349 ; platane de Socrate, II, 126 ; par le Platane, serment de Socrate, I, 228.
- PLATÉE, II, 209 ; cérémonie funèbre qu'on y célébrait, II, 219.
- PLATON, philosophe, critiqué, II, 63, 64 ; divin, II, 280 ; chez Denis de Syracuse, I, 345 ; à l'Académie, II, 95, ce qu'il pense de la danse, I, 547. Voir encore : I, 11, *note* ; 16, *note* ; 239, 245, 251, 254, 257, 260, 264, 298, 320, 333, 343, 345, 354, 378, 521, 537, 555 ; II, 108, *note* ; 122, 143, 155, 205, 209, 213, 463, 468, 492, 574, 585.
- PLATONICIENS (les), I, 260, 354, 366 ; aiment la gloire et la foule, I, 334.
- PLÉIADES (les), I, 442, 571.
- PLÉTHRION, à Olympie, II, 328.
- PLEURER (dire de), proverbe, I, 133, 144.
- PLIE, I, 264.
- PLINE l'ancien, II, 499, *note* ; Pline le jeune, II, 375, *note*.
- PLISTHÈNE, était podagre, II, 556.
- PLOUTOCLÈS, fils de Phantasion, I, 462.
- PLUME, légèrement tournée dans l'oreille fait un plaisir extrême, II, 4 ; plume de la queue du coq, ouvrant les portes, II, 18.
- PLUTARQUE, I, 221, *note* ; 345, *note* ; 396, *note* ; 458, *note* ; 471, *note* ; 475, *note*.
- PLUTON, dieu des enfers, I, 82, 161, 189, 197, 266, 552, II, 194, 227 ; discourant avec Mercure, I, 138 ; avec Protélidas, I, 171 ; dans un dialogue, I, 134 ; dieu des richesses, I, 41 ; en Sicile, II, 152 ; nourrit la goutte, II, 552.
- PLUTUS, dieu, I, 37 ; son temple, I, 308.
- PNYCE ou Pnyx, I, 639 ; II, 125.
- PODALIRE, I, 515, 526 ; II, 558.
- PODARCÈS, était podagre, II, 556.
- POÉSIE, présent des dieux, II, 148.
- POÈTES, ne sont point responsables de leurs fictions, II, 85 ; sont libres de tout imaginer, I, 371 ; ont le droit de tout hasarder dans leurs œuvres, II, 504 ; ce qu'ils chantent par l'inspiration des Muses est conforme à la vérité, I, 624.
- POILS du lion, leur vertu médicinale, II, 218.
- POIREAU, remède contre la goutte, II, 553 ; voir encore : II, 567.
- POISONS, ne donnent pas la mort si l'on ne fait qu'y goûter, I, 362.
- POISSON salé d'Ibérie, II, 383 ; poissons apprivoisés, II, 453 ; sacrés chez certains peuples, II, 440.
- POLÉMON, renonce à l'ivresse, II, 53 ; soldat fanfaron, II, 299, 301.
- POLLUX (Julius), I, 37, 111, 540, 549, 557 ; II, 96, 200.
- POLUS d'Agrigente, I, 193, 250, 312, 381.
- POLUS, comédien, I, 635, 655.
- POLYBE de Mégalopolis, II, 281.
- POLYBIUS, ignorant, II, 98.
- POLYCLÈTE, I, 3, 4, 217, 557, 637 ; II, 223, 320, 342.

- POLYCRATE, tyran de Samos, I, 192, 194, 206, 552; II, 384.
- POLYDAMAS de Scotusse, athlète, I, 383. 420; II, 86; sa statue guérit de la fièvre, II, 486.
- POLYDECTE, I, 128, *note*.
- POLYGNOTE, II, 78.
- POLYIDUS, devin, I, 551; II, 503, 526.
- POLYLAMPE, I, 439.
- POLYMNIE, muse, I, 548; II, 74.
- POLYPES, leurs propriétés, I, 118.
- POLYPHÈME, I, 113.
- POLYPREPONTE, joueur de flûte, II, 424.
- POLYSTRATE, II, 66, 79.
- POLYXÈNE, I, 16, 254.
- POLYMNUS, II, 441, *note*.
- POMME de discorde, I, 119; II, 537.
- PONT-EUXIN, mer inhospitable, I, 563.
- PORPHYRE, I, 329, *note*.
- PORTE; s'efforcer de passer à côté de la porte, *proverbe*, I, 23.
- PORTES d'ivoire, I, 462; portes de Caspès, I, 63.
- PORTIQUE (le), I, 265, 331, 344; parlant contre la Volupté, II, 51; portique des sept échos, II, 321; des hérauts, I, 188, *note*.
- Portraits (les), II, 66.
- Portraits (pour les), II, 79.
- PORUS, I, 154, 406.
- POSIDONIUS d'Apanée, I, 248; II, 280.
- POTAMOGETON, remède contre la goutte, II, 553.
- POTAMON, rhéteur, II, 282.
- POTIDÉE, II, 155.
- POUPES des vaisseaux ornées de chénisques, II, 375.
- POURBOIRES chez les Romains, I, 292; donnés aux servantes, II, 315.
- POURCEAU, regardé comme impur, II, 456.
- POURPIER, remède contre la goutte, II, 553.
- POURPRE (pêcheurs de), I, 571.
- PRASSION, patron de vaisseau, II, 308.
- PRAXIAS, patron de vaisseau, II, 296.
- PRAXITÈLE, I, 3, 217, 426, 638; II, 88, 116.
- PRÉCEPTEURS, ce que c'était chez les Grecs, I, 377, *note*; en quoi ils différaient des pédagogues, I, 377; vrais esclaves, I, 297.
- PRÉDICTIONS faites par Hésiode, II, 505.
- PRÉSENTS, doivent toujours être reçus avec reconnaissance, II, 404; offerts aux précepteurs, I, 306.
- PRÊTRES, leurs fonctions, I, 217; montant sur des phallus, II, 449.
- PRÊTRESSE d'Apollon, mâchant le laurier, II, 43; prêtresses de Cérès, célèbres par leur chasteté, II, 297.
- PRÉTUS, II, 273.
- PRIAM, I, 193; devenu goutteux, II, 556.
- PRIAPE, I, 108; maître de Mars, I, 543; sur un Priape, II, 592.
- PRIÈRE commencée par le père, II, 531.
- PRISCUS, I, 411.
- PRIX; il est aisé de remporter le prix quand on court tout seul, II, 83.
- PROCESSION aux flambeaux, II, 327.

PROCLAMATIONS, faites à la fin des jeux publics, II, 104.

PROCNÉ, II, 519. *note*.

PRODICUS de Céos, I, 3, *note*; 250, 381.

PRODIGES (contre les), II, 587.

PROÈDRE, II, 487, *note*.

PROFESSEURS, nommés à Athènes par le suffrage des philosophes, II, 104; ont un traitement de dix mille drachmes, II, 104.

PROGNÉ, I, 389, *note*; II, 551; sa statue à Hiérapolis, II, 453.

Projet de percer l'isthme de Corinthe, II, 545.

Prométhée, I, 62.

PROMÉTHÉE, I, 8, 62, 214, 215, 634; II, 129, 215; son histoire, I, 63; discourant avec Jupiter, I, 71; délivré, I, 72; avec Mercure et Vulcain, I, 62; se justifie d'avoir formé les hommes, I, 66; sa punition, I, 548; sa portion, I, 300; à quelqu'un qui avait dit à Lucien: Tu es un Prométhée, I 8.

PROORCHESTRES, noms des généraux chez les Thessaliens, I, 541.

Prophète (le faux), I, 510.

PROPONTIDE, II, 518.

PROSERPINE, I, 87, 189, 549; II, 193.

PROSPÉRITÉ, souhait, I, 319.

PROTAGORAS, I, 248.

PROTARQUE, I, 42.

PROTASTE, II, 125.

PROTÉE, dieu marin, I, 117, 215; ses métamorphoses, I, 117; II, 468; Protée égyptien, I, 542; surnom de Pérégrinus, II, 96; histoire de celui-ci, II, 318 et suiv.

PROTÉSILAS, I, 197, 552; II, 157, 195; divinisé, II, 486; veut étrangler Hélène, I, 165; Protésilas et Pluton, I, 171.

PROVERBES: Jeter la dernière ancre en mer, I, 314; c'est l'âne qui remue les oreilles à la vue d'une lyre, II, 251; boire le lait des poules, I, 292; cela n'a aucun rapport avec Bacchus, I, 358; entendre parler de quelque chose dans les boutiques des barbiers, I, 413; j'appelle un bateau un bateau, I, 650 et aussi I, 423; chanter aux Troyens la prise de leur ville, I, 258; ne trouver que des charbons, I, 49; lâcher le cheval dans la plaine, I, 242; quoi de commun entre un cheval et un bain, II, 252; par où commencer, par où finir, I, 284; un bon commencement est la moitié du tout, I, 2; porter des chouettes à Athènes, I, 12; le chariot traîne les bœufs, I, 140; la coquille s'est retournée, I, 309; chasser un clou avec un autre, I, 313; combattre pour l'ombre de l'âne, I, 368; ne pas trouver les eaux de Camarine, II, 372; chasser un clou avec l'autre, II, 219; danser hors du lieu sacré, II, 255; avant que d'y parvenir nous danserions dans l'obscurité, I, 355; débarbouiller un Ethiopien, II, 262; renfermer son espoir dans un bateau d'osier lorsqu'on veut traverser la mer Egée, I, 341; porter de

l'eau dans le tonneau des Danaïdes, I, 40 ; c'est encore un enfant, I, 75 ; se rompre en vain les épaules, I, 375 ; ce qui s'est passé avant l'archonte Euclide, I, 373 ; le faon a vaincu le lion, I, 142 ; être comme la fourmi et le chameau, II, 406 ; avoir un pied dans la fosse, I, 374 ; les fleuves remontent vers leur source ; I, 340 ; la Fortune se fait un jeu des affaires humaines, I, 19 ; n'arriver jamais aux heures, I, 538 ; Hippoclides ne s'en soucie guère, I, 317 ; habitant d'Ilion, tu as payé un acteur tragique. II, 362 ; l'ignorance rend hardi et la réflexion circospect, I, 12 ; connaître le lion à son ongle, I, 358, *note* ; faire d'une mouche un éléphant, II, 494 ; à la manière de Mandrabule, I, 297 ; Mercure est commun, II, 378 ; mener par le nez, I, 80, 370 ; après avoir pris bien de la peine nous sommes au même point, I, 368 ; dire de pleurer, I, 133, 144 ; piler de l'eau dans un mortier, I, 375 ; ils s'efforcent de passer à côté de la porte, I, 23 ; rien n'est plus doux que la patrie, II, 495 ; il est aisé de remporter le prix quand on combat tout seul, II, 83 ; porter sous l'aisselle, I, 148, *note* ; reconnaître quelqu'un à son âne, I, 616 ; sauver du cul du chien, I, 622 ; le singe est toujours singe, II, 256 ; le singe veut imiter Hercule, I, 257 ; je souhaiterais

que la terre s'ouvrit sous moi, II, 427 ; n'avoir pas le temps de se gratter l'oreille, II, 42 ; être sur le tranchant du rasoir, I, 634 ; tu m'as converti mon trésor en charbon, I, 368 et aussi II, 231 ; il serait plus aisé de tomber dans un vaisseau sans rencontrer de bois que de..., II, 46 ; la vie est courte et l'art très long, I, 363 ; les vieillards sont deux fois enfants, II, 400 ; voir deux soleils et deux Thèbes, II, 366 ; voilà un témoin domestique, I, 651.

PROVERBIALES (expressions). moins bilieux que les cerfs, I, 300 ; aucun rapport avec la corde, I, 558 ; le festin parfait, II, 430 ; éloigné deux fois à travers toutes les cordes, I, 315 ; les oreilles et les yeux du Roi, I, 302 ; la récompense du Cyclope, I, 275 ; solitude des Scythes, II, 128 ; du temps d'Ogygès, II, 129 ; chien dans l'écurie qui ne mangeant point d'orge empêche le cheval d'en manger, I, 38.

PROVIDENCE (la), I, 630 ; si elle règle les affaires humaines, I, 627.

PROXÈNE, général, II, 475 ; fils d'Epicrate, II, 533.

PROXÈNES, ce que c'était, I, 393.

PROXÉNIDE, I, 381.

PRUDENCE (sur la), II, 590.

PRUSIAS, I, 154.

PRYTANÉE, I, 63 ; 262.

PRYTANES, II, 487, *note*.

Pseudosophiste (le), II, 577.

PSITTOPODES, I, 466.

- PSYLLIUM, remède contre la goutte, II, 553.
 PSYLLOTOXOTES, I, 435.
 PTÉODORE, I, 141.
 PTOLÉMÉE Bacchus, II, 269.
 PTOLÉMÉE, fils de Lagus, I, 9; I, 322; II, 278.
 PTOLÉMÉE Philadelphie, II, 30, *note*; II, 278.
 PTOLÉMÉE Philopator, II, 458, *note*.
 PUCES (sur un sot mordu par des), II, 592.
 PUGILAT, II, 174.
 PURIFIÉES (maisons), I, 132, *note*.
 PYANESION (mois), I, 27.
 PYGMÉES, I, 328.
 PYLADE, I, 562; Pylade et Oreste, II, 356.
 PYLOS, I, 213.
 PYRALLIS, courtisane, II, 308.
 PYRAMIDES, I, 576.
 PYRIPHLEGÉTHON, I, 166; II, 195; II, 226.
 PYRONIDE, I, 439.
 PYROPHORES, prêtres assyriens, II, 453.
 PYRRHIAS, I, 42, 192; II, 226.
 PYRRHIUS, I, 298.
 PYRRHIQUE, I, 540.
 PYRRHON, philosophe, I, 236, *note*; avait abandonné la peinture, II, 51.
 PYRRHUS, roi d'Épire, I, 323; croyait ressembler à Alexandre, II, 233, 258.
 PYRRIAS, esclave, I, 42.
 PYRRIQUE (la), I, 83.
 PYTHAGORE de Samos, 335, *note*, 354; silence qu'il impose, I, 556; chez Phalaris, I, 503; voyage en Égypte, II, 12; regardé comme un dieu par les Grecs de l'Italie, II, 12; pourquoi il défendait les fèves, II, 12; persuade aux hommes de rester cinq ans, sans parler, II, 3; était d'abord Euphorbe, II, 3; est devenu Aspasia, II, 12; ses diverses métamorphoses, II, 13; son triomphe, I, 221, *note*; sa cuisse d'or, I, 457; voir encore : I, 167, 219, 251, 254, 257, 260, 320, 335, *note*; 354, 457, 458, 512, 521, 524; II, 95, 220, 336, 361, 494, 572.
 PYTHAGORICIENNE (doctrine), I, 219.
 PYTHAGORICIENS (les), I, 260.
 PYTHÉAS, II, 479.
 PYTHIAS, II, 464; courtisane, II, 310.
 PYTHIE (la), I, 509.
 PYTHIENS (jeux), II, 174.
 PYTHON de Byzance, II, 460.
 PYTHON, jeune Macédonien, II, 95.
 PYTHON, serpent, I, 548.
 PYTINE, comédie de Cratinus, II, 282.
 QUADES, I, 530.
 QUATERNION de Pythagore, I, 321.
 QUATRE, serment de Pythagore, I, 221.
 QUEUE, chez les habitants de la Lune, I, 440.
 QUINTILLUS, II, 275.
 RAGE (la), surnom donné à un rhéteur, II, 364.
 RAIFORT, supplice des adultères, II, 321.
 RAILLERIES, ne doivent fâcher personne, II, 405.
 RAISONNEMENTS ridicules des philosophes, I, 376.
 RASOIR (être sur le tranchant du), I, 634.
 RÉFLEXION (la) rend circonspect, I, 12.
 RÈGLE (la), surnom du pythagoricien Ion, II, 419.
 RELIGION égyptienne, II, 425.

- REMÈDES contre la goutte, II, 553.
- RENARD (le) et l'homme qui compte les flots, I, 378.
- REPTILES de Libye, II, 500.
- RÉPUBLIQUE (la) des Athéniens n'égalait pas la puissance romaine, II, 75.
- RESSUSCITÉS (les), I, 238.
- RÊVEURS, leur colère contre ceux qui les ramènent à la réalité, I, 369.
- RÉVOLTE dans une prison, I, 578.
- RHADAMANTHE, I, 185, 189, 266, 274, 280, 452, 458, 501 ; II, 195.
- RHÉA, I, 26, 96, 214, 215, 217, 539 ; II, 440.
- RHÉGILLA, femme d'Hérode, II, 97.
- RHÉTÉE, I, 211.
- RHÉTEUR cappadocien, II, 594.
- RHÉTORIQUE (la) accuse Lucien, II, 59 ; ses contradictions, II, 151.
- RHO (le), I, 28.
- RHODES, ville consacrée au Soleil, son éloge, II, 212. Colosse de Rhodes, I, 413, 438 ; II, 28.
- RHODO-DAPHNÉ, surnom donné à Timarque, II, 369.
- RHODOPE, montagne de Thrace, I, 536, 552 ; II, 341.
- RICHES, maux qui les assiègent, II, 13 ; ont tout à craindre de la guerre, II, 14 ; sont les esclaves des pauvres, II, 14 ; comparés à Icare, II, 15 ; chagrins qui les dévorent, II, 410 ; doivent inviter des indigents à leur table, II, 407 ; leur orgueil, II, 406 ; partagent leurs biens avec les pauvres, II, 402 ; pourquoi ils se défilent des pauvres, II, 414 ; dépouillés de leur argent n'ont plus qu'un sot orgueil et une parfaite ignorance, I, 299 ; leurs illusions, I, 275 ; jugés par Minos, I, 190.
- RICHESSE (sur la), II, 589.
- RICHESSES, maux qu'elles produisent, II, 514.
- RIS (les), I, 456.
- RODOCHARÈS, débauché, I, 277.
- ROIS, comparés à des statues vides, II, 16 ; sont forcés de soupçonner leurs meilleurs amis, II, 17 ; leurs inquiétudes, II, 16 ; crimes dans leurs palais, II, 31 ; ne sont heureux que dans l'opinion des autres, II, 390 ; rois élus dans les festins, I, 302.
- ROLLIN, II, 411, *note*.
- ROMAINS, I, 409, 410, 411, 417.
- ROME, I, 13, 18, 285, 522.
- ROMPRE (se) les épaules en vain, *proverbe*, I, 375.
- ROUGE (mer), I, 130, *note*.
- ROXANE, peintre par Aétion, II, 70.
- RUFINUS de Cypre, philosophe, II, 100.
- RUTILIANUS, I, 511, 524, 532.
- RUTILIE, I, 526.
- SABAZIUS, dieu, II, 485.
- SABINUS, ami de Lucien, I, 309.
- SACRIFICATEURS, leur rôle, I, 217.
- SACRIFICES (des), I, 213.
- SACRIFICES, usages relatifs aux sacrifices, I, 50 ; sacrifices chez les Egyptiens, I, 218.
- SACRILÈGE (châtiment d'un), II, 224.
- SAGE (le), supporte tout avec patience, I, 176.
- SAGESSE (la), I, 45 ; personne n'atteint à la sagesse parfaite, I, 373.

- SALAISONS du Pont, II, 568.
 SALAMINE, II, 209.
 SALÉTHUS, I, 344.
 SALIENS, I, 543.
 SALLE réservée dans un temple, II, 450.
 SALMACIS, II, 549, *note*.
 SALMONÉE, I, 34 ; sa mort par la foudre, II, 557.
 SALUTATIONS (formules de), I, 348.
 SAMIENS, passaient pour voluptueux, II, 43.
 SAMIPPE, II, 373 ; souhaits qu'il forme, II, 385.
 SAMOS, I, 542, 552 ; patrie de Pythagore, I, 220.
 SAMOSATE, I, 413.
 SANG (pluie de), I, 437.
 SANTÉ (la), la première des déesses, I, 322 ; sa statue, II, 237 ; santé, formule de souhait, I, 318 ; comment on buvait à la santé de quelqu'un, II, 383 ; manière de porter les santés, I, 294.
 SAPHO de Lesbos, I, 305 ; II, 75, 126, 305.
 SARDANAPALE, I, 166, 194, 630 ; II, 206 ; sa statue à Hiérapolis, II, 453.
 SARDES, I, 292.
 SARMATES, I, 580.
 SARPÉDON, II, 157.
 Saturnales (les), II, 395.
 SATURNALES, I, 305.
 SATURNE, condition des humains sous son règne, II, 406 ; se refuse à faire un nouveau partage des biens, II, 408 ; interrogé sur ce qu'on raconte de lui, II, 397 ; discourant avec son prêtre, II, 395 ; ne règne que sept jours par an, II, 395 ; sa mutilation, I, 548. Voir encore : I, 34, 63, 72, 214, 217, 548, 551, 559 ; II, 169, 400.
 SATURNINUS, I, 412.
 SATYRES, I, 386, 543, 558 ; II, 483.
 SATYRION, II, 423.
 SATYRIQUES, I, 558.
 SATYRUS, célèbre acteur, I, 193, 655.
 SAUMON, I, 263.
 SAUMURE de poisson, remède contre la goutte, II, 553.
 SAUT (le), II, 174.
 SAVANTS, il est difficile de distinguer les vrais des faux, I, 366.
 SCAMANDRE, II, 252.
 SCARES, I, 445.
 SCÉLÉRATS, dans les enfers, 461.
 SCEPTIQUES (philosophes), leurs doctrines, I, 236.
 SCIENCE (la), I, 4, 246.
 SCINTHARUS, I, 446.
 SCIPION, général romain, I, 455 ; II, 278.
 SCYRONIDES (roches), I, 122.
 SCIRRHON, I, 458, 644.
 SCOLIES, chansons de table, I, 321.
 SCOPAS, sculpteur, II, 571.
 SCORODOMAQUES, I, 435.
 SCORPIONS, II, 500 ; sacrés, II, 449.
 SCRIBONIUS, II, 279.
 SCULPTURE (la), I, 3.
 SCYLLA, I, 202, 549.
 SCYROS, I, 551.
 SCYTHES, sacrifiaient à Oreste et Pylade, I, 562 ; avaient un cimetière pour dieu, I, 656 ; erraient sur leurs chariots, II, 34 ; leur serment d'amitié, I, 580 ; langage des Scythes, II, 304. Voir encore : I, 63, 154, 158.
 SCYTHIE, I, 92, 108 ; II, 336.
 Sectes (les) à l'époque, I, 219.

- SECTES philosophiques se querellant, I, 260.
- SÉDITION apaisée par Démónax, II, 101.
- SEL, employé dans la magie, II, 290.
- SÉLEUCUS, I, 322, 552; II, 278.
- SÉMÉION (le) à Hiérapolis, II, 451.
- SÉMÉLÉ, son histoire, I, 85; son embrasement, I, 549. Voir encore I, 110. 634.
- SÉMIRAMIS, II, 440, 451; sa statue à Hiérapolis, II, 452.
- SÉNÈQUE, I, 233, *note*.
- SÉPULTURES chez les anciens, II, 199.
- SÉRAPIS, sa statue, II, 452, *note*.
- SÈRES (les), II, 276.
- SÉRIPHE, I, 126.
- SERMENT de Pythagore, I, 221, serment d'amitié chez les Scythes, I, 580.
- SERPENTS (charmeur de), II, 220.
- SERVIETTES, en usage dans les festins, I, 293.
- SERVITUDE (la), I, 308.
- SERVIUS TULLIUS, II, 277.
- SÉSAME (gâteaux de sésame) I, 259, 431.
- SÉVERIEN, I, 412, 414, 522.
- SYBILLE, II, 327.
- SICILE, I, 200, 345, 369.
- SICINNIS, I, 543, 545.
- SICYONE (mer de), I, 151; plaine de Sicyone, II, 32; ville de Sicyone, I, 149.
- SIDON, I, 130; II, 376.
- SIDONIENS, II, 436.
- SIDONIUS, sophiste, II, 95.
- SIGÉE, I, 211.
- SIGMA, I, 27.
- SILÈNE, son portrait, II, 240, 483.
- SIMMIQUE, courtisane, II, 288.
- SIMMYQUE, I, 279; II, 290.
- SIMON, usurier, se plaint, II, 19; vole Micylle, II, 9; se fait par orgueil appeler Simonide, II, 9.
- SIMONIDE, poète, I, 126, *note*; II, 282, 358.
- SIMYLE de Mégare, I, 571; discourant avec Polystrate, I, 143.
- SINARTHOCLÈS, roi des Parthes, II, 279.
- SINGE (le) est toujours singe, *proverbe*, II, 251; veut imiter Hercule, *proverbe*, I, 257.
- SINGES, leur nom était de mauvais augure, II, 130; leur rencontre passait pour un mauvais présage, II, 365; singes dansant la pyrrhique, I, 257.
- SINOPE, I, 222, 401, 515.
- SINTHARUS, I, 465.
- SIRÈNES, I, 537, 551; leur fable, II, 274, 354; leur pouvoir, II, 73.
- SIRIUS, I, 228.
- SISYPHE, I, 192, 631; II, 227, 250; institue les jeux isthmiques, II, 381.
- SMYRNE, la plus belle des villes d'Ionie, I, 456; II, 67.
- SOCRATE, le plus sage des hommes, I, 544; II, 135; avait un gros ventre et une tête chauve, II, 226; son amour pour Alcibiade, II, 135, 138; pour les jeunes gens, I, 456; inspiré par un beau platane, II, 349; a fait l'éloge de la justice, II, 45; discourant avec Chérophon, I, 58; son arrivée aux enfers, I, 219; révéral par Démónax, II, 101; son sentiment sur les ouvrages d'Héraclite, I, 364; dans la

SOMMEIL, (le), I, 86, 463 ; son palais, I, 462 ; son port, I, 462.

Songe (le) de Lucien, I, 1.

Songe (le), ou le coq, II, 1.

SONGES, ont des ailes, II, 4 ; sortent par la porte d'ivoire ou celle de corne, II, 5 ; ile des Songes, I, 460.

SOPHISTES, ce que c'était, II, 201 ; comparés aux Centaures, II, 336 ; tiennent le milieu entre la sagesse et l'imposture, II, 336.

SOPHOCLE, le tragique, I, 307 ; II, 282, 319, 356, 426, 468.

SOPOLIS, médecin, II, 572.

SORITE, (le), ou le Moissonnant, sophisme, II, 425, *note*.

SOSANDRE, statue de Calamis, II, 68 et 69.

SOSTRATE, le Béotien, surnommé Hercule, II, 91.

SOSTRATE, de Cnide, fils de Dexiphane, architecte, I, 429 ; II, 233 ; portique de Sostrate, II, 114 ; Sostrate et Minos, I, 181. Voir encore, I, 183, 511 ; II, 428.

SOUFRE, employé dans la magie, II, 290.

SOUHAI, (le), divinité, I, 105.

Les Souhais, II, 373.

SOULIERS, (une paire de), se vendait sept oboles, II, 15.

SOUPER magnifique, II, 7 ; souper d'Hécate, I, 270.

SOURCE merveilleuse inspirant l'éloquence, II, 242.

SOURE, I, 417.

SPHACTÉRIE, I, 320.

SPARTE, I, 104, 551.

SPHÉNOGOPONES, II, 408.

SPERCHIS, Spartiate, II, 471.

SPHÈRE, faite de feuilles de roseau, I, 13.

SQUELETTES méconnaissables, I, 192.

STATUE de Memnon, I, 576 ; statue marchant la nuit, II, 224 ; autres statues animées, II, 438, 451 ; statues couronnées à Olympie, I, 34 ; ne doivent pas à Olympie être plus grandes que leur modèle, II, 82 ; statue de Vénus de Cnide, II, 591 et 592.

STÉNOBÉE, I, 550.

STÉSICHORE, I, 310, 454.

STHÉNOBÉE, II, 446.

STOÏCIENNE (philosophie), I, 256.

STOÏCIENS (les), I, 260, 333, 346, 354, 358, 366 ; II, 39 ; ont semé leur philosophie d'épines, I, 264 ; prétendent régler leur vie sur la vertu, I, 373 ; attaqués, II, 427 ; passent pour courageux, I, 334 ; ne sont pas admis aux Champs-Élysées, I, 455.

STRABON, I, 438 ; II, 499, *note*.

STRATONICE, I, 420, 552 ; son histoire avec Combabus, II, 445 ; aimée de son beau-fils, II, 442 ; chauve, propose un prix pour l'éloge de sa chevelure, II, 80.

STROBICHUS, II, 377.

STRONTHIAS, personnage de comédie, II, 339.

STRUTHIUM, herbe, I, 515.

STYMPHALE, I, 645.

STYX, I, 278 ; par le Styx, I, 169.

SUFFRAGE de condamnation, II, 65 ; suffrage de Minerve, I, 249, *note* : suffrages donnés avec des fèves, I, 249.

SUZE, I, 132, *note* ; II, 532.

SYLLA, I, 385.

SYLLOGISME (le), I, 238, 259.

SYRACUSE, I, 428.

SYRIE, I, 413, 415, 417 ; II, 435, déesse de Syrie ; I, 611.

SYRIENNE (magicienne), II, 290.
 SYRIEN, (le), c'est-à-dire Lucien répondant à la Rhétorique, II, 61.
 Syriens, pris comme portiers, II, 383.
 SYROPHÉNICIE, II, 483.
 SYRTE (la grande), II, 501.
 TABLEAUX cités par Lucien, I, 381 ; description de tableaux II, 355 ; les tableaux anciens portaient écrits les noms des personnages, I, 381.
 TABLES à pieds d'ivoire, II, 9.
 TANAIS, I, 154.
 TÉLÈPHE, I, 26.
 TALUS le Crétois, fils de Minos, I, 551 ; II, 224 ; son tombeau, I, 260.
 TAMYRIS, II, 354.
 TANAGRE, ville de Béotie, célèbre par ses volailles, II, 3.
 TANTALE, I, 40, 192, 216, 283, 427, 428, 552, 630, 631 ; II, 196, 227, 550. Tantale et Ménippe, I, 163 ; son supplice, *ibid.*
 TARAXION, fils de Matéogène, I, 462.
 TARENTE, I, 222.
 TARENTINS trompés par Pythagore, II, 12.
 TARICANES, I, 446.
 TARQUIN, II, 277.
 TARSE, ville, II, 366.
 TARTARE, I, 458.
 TATOUAGES, chez les Assyriens, II, 457.
 TAU, I 27.
 TAURÉAS, (palestre de), II, 155.
 TAUREAUX sauvages, I, 450.
 TAURIDE, I, 108.
 TAYGÈTE (mont), I, 90.
 TÉGÉE, I, 107.
 TÉLÉCLIDE, poète, II, 399.
 TÉLÉGON, I, 463, 551.

TÉLÉMAQUE, son admiration à la vue du palais de Ménélas, II, 348.
 TÉLÉMUS, devin, II, 503.
 TÉLÈPHE, I, 26, 215.
 TÉLÉSILLA, II, 125.
 TELLUS, l'Athénien, I, 203, 455.
 TÉMOIN (voilà un) domestique, *proverbe*, I, 651.
 TEMPÉRANCE (la), I, 246, 259.
 TEMPLES, des Dioscures, II, 426 ; temples des Egyptiens, II, 72 ; les temples anciens regardaient l'orient, II, 349 ; temple d'Hiérapolis, ses merveilles, II, 438 ; temples de Syrie, II, 438.
 TEMPS, marqué par l'ombre du cadran, II, 6 ; n'avoir pas le temps de se gratter l'oreille, *proverbe*, II, 42.
 TÈNARE, I, 122, 268.
 TÈNÉRUS, devin, II, 466, *note*.
 TÈRÉE, I, 307 ; sa statue à Hiérapolis, II, 453.
 TÈRÉE, successeur d'Hypasinès, II, 279.
 TÈRÈS, roi des Odryses, II, 277.
 TERPSION, discourant avec Pluton, I, 139.
 TERPSYCHORE, II, 73.
 TERRE (la), I, 63, 68, 192 ; le milieu de la terre trouvé par le vol des aigles, I, 548 ; souhaiter que la terre s'entrouvre, II, 427.
 TÊTE accouchant, II, 519 ; tête apportée à Biblos, II, 437.
 TEUCER, II, 157, 158.
 THAÏS, courtisane, II, 207, 283, 287.
 THALASSOPOTÈS, I, 449.
 THALÈS, de Milet, I, 167 ; II, 280 ; instruit dans la physique, II, 547 ; discourant avec Crésus, II, 236.

- THAMYRIS, I, 244.
 THANATOSIES, I, 437.
 THARGÉLIE de Milet, femme philosophe, II, 105.
 THASE (vin de), II, 123.
 THÉAGÈNE, de Thase, I, 269, 420 ; II, 349 ; sa statue guérissait de la fièvre, II, 486.
 THÉANO, fille de Pythagore, II, 73, 81, 126.
 THÈBES, I, 518 ; ruine de cette ville, I, 154.
 THÉMIS, II, 526.
 THÉMISTOCLE, II, 273.
 THÉOCRITE, II, 136 ; I, 113, *note*.
 Théodore, II, 571.
 THÉODORE de Rhodes, I, 322, *note*.
 THÉODOTAS de Rhodes, I, 387 ; II, 264.
 THÉOGNIS, I, 43, 287, 288, 314.
 THÉOMNESTE, discours avec Lycinus, II, 108.
 THÉON, I, 449.
 THÉOPHANTE, III, 463.
 THÉOPOMPE, historien, I, 428 ; II, 278, 346, *note*, 370.
 THÉOXÈNE, historien, I, 397.
 THÉRAMÈNE, le cothurne, II, 136.
 THÉRÉMAQUE, I, 89, *note*.
 THÉRITE, I, 439.
 TERMAÏSTRIS, I, 547.
 THERMOPYLES, II, 301.
 THÉRON, fils de Ménippe, II, 587.
 THERMOPHORE, surnom de Cérès, I, 40, *note*.
 THERSAGORAS, poète, II, 458.
 THERSITE, II, 87.
 THERSITE, I, 192, 211, 408, 457. Son portrait, II, 252 ; procès qu'il fait à Homère, I, 457 ; avec Nérée, I, 174.
 THÉSÉE, I, 254, 353, 456, 457, 458, 549, 552, 644 ; II, 195, 513 ; enlève Hélène, II, 538, 539, son amitié pour Piri-thoüs, I, 566.
 THÉSICLÈS, II, 569.
 THESMOPHORE, surnom de Cérès, I, 40, *note*.
 THESMOPHORIES, II, 113.
 THESMOPOLIS, I, 303.
 THESPIADE, courtisane, II, 317.
 THESSALIE, I, 118.
 THESSALIENNE (cavalerie), I, 158.
 THESSALONIQUE, I, 618.
 THÈTA, I, 31.
 THÉTIS, I, 70, 72, 106, 181, 654 ; Thétis et Pélée, I, 118 ; Thétis et Junon, II, 552.
 THOAS, I, 564.
 THOMYRIS, I, 206.
 THOON, I, 512.
 THRACE, I, 518 ; II, 336 ; ses légendes, I, 552 ; célèbre par ses chevaux, II, 28.
 THRACES, I, 158, 425 ; soumis par Bacchus, I, 95.
 THRASYCLÈS, I, 55.
 THUCRITE, I, 139.
 THUCYDIDE, copié par Démosthène, II, 250 ; copié par de mauvais historiens, I, 409. Voir encore : I, 12, 30, 393, *note* ; 401, 402, 408, 409, 410, 414, 421, 422, 423, 428, 513, 548 ; II, 158, 374, 574.
 THYANE, I, 513.
 THYESTE, I, 214, 307, 550, 555, 559 ; II, 168.
 THYM, abondait en Attique, II, 382.
 THYMÉLÉ, I, 557.
 THYNOCÉPHALES, I, 446.
 TIARE, des rois de Perse ; II, 386.
 TIBIAS, esclave, I, 42.
 TIBIUS, portier, I, 299 ; II, 229, 302, 545.
 TIGRANE, premier nom d'Homère, I, 456.

- TIGRANE**, roi d'Arménie, II, 279.
TIGRAPATE, I, 583.
TIGRE, I, 411, 417.
TILLIBORUS, I, 511.
TIMARQUE, I, 313.
TIMÉE de **TAUROMÈNE**, II, 277, 281.
TIMOCLÈS, ami de **Lucien**, I, 285, 292, 635, 642, 646.
TIMOCRATE d'Héraclée, philosophe, I, 502, 534, 555 ; II, 92.
TIMOLAÛS, ses souhaits, II, 373, 391.
Timon, I, 33.
TIMON l'Athénien, I, 37 et suiv. 461.
TIMOTHÉE, il y a eu deux musiciens de ce nom, I, 389, *note* ; célèbre flutiste, II, 251.
Tio, I, 527.
TIRÉSIAS, I, déclare que la plaisir de la femme est double de celui de l'homme, II, 124 ; son histoire, I, 180, II, 292 ; avec Ménippe, I, 179. Voir encore : I, 187, 552 ; II, 167, 170, 276.
TIRÉSIE, I, 185.
TIRIDATE, II, 300.
TISIAS, orateur syracusain, II, 371.
TISIPHONE, I, 266.
TITAN, I, 413.
TITANS, I, 35, 110, 543, 548, 558, 635.
TITHON, I, 356 ; II, 484.
TITIANUS, I, 412.
TITORMUS, I, 419.
TITYE, géant, I, 181, 192, 427, 548 ; II, 207, 227.
TMOLE, pris par **Bacchus**, I, 95.
TMOLUS, vallée, II, 551.
TOISON d'or, I, 550.
TOMBEAU de **Talus**, I, 260.
TONNEAU des **Danaïdes**, I, 362 ; tonneaux des anciens en argile, I, 402.
TORTURES (les), II, 550.
Toxaris, ou de l'**Amitié**, I, 562.
TOXARIS, I, 393, 582 ; son tombeau, I, 394.
TRACHON, I, 585.
TRASCYLÈS, I, 151.
TRAVAIL (le), I, 45, 308.
TRÉSOR, dieu, I, 37 ; trésor converti en charbon, I, 368.
TRÉZÈNE, I, 644.
TRIANGLE (triple), enlacé de **Pythagore**, I, 221, *note*, 320 ; former un triangle parfait sur une ligne droite, II, 236 ; joueuse de triangle, II, 569.
TRIBADES, II, 124, 291.
Tribunaux (les), II, 42.
TRICARANUS, comédie de **Théopompe**, II, 346, 370.
TRICCA, I, 515.
TRIÉPHON, II, 517.
TRIÉRARQUES, II, 463.
TRIMONTIUM, la même ville que **Philippopolis**, II, 342.
TRIPES de bœuf, II, 567.
TRIPHALE, titre d'une comédie perdue d'**Aristophane**, II, 346.
TRIPTOLÈME, I, 6, 549 ; II, 215.
TRITON, I, 119, 120, 127 ; statue de **Zeuxis**, I, 55 ; **Triton**, **Amymone** et **Neptune**, I, 119 ; **Triton** et les **Néréides**, I, 127.
TRITONS, I, 124.
TRITONOMENDÈTES, I, 146.
TROADE, I, 123.
TROIE, I, 455.
TROPHÉE représentant un éléphant, I, 388 ; trophées dressés après une bataille, I, 388.

TROPHONIUS, II, 485.
 TRYPHÈNE, courtisane, II, 305.
 TUNIQUE du Centaure, II, 557.
 TYNDARE, I, 551.
 TYR, I, 154 ; II, 436.
Tyran (le) I, 266.
Tyran (le meurtrier du), I, 470.
 TYRAN, sens que les Grecs attachaient à ce mot, I, 501, portrait d'un tyran, I, 281.
 TYRANNICIDES, Harmodius et Aristogiton, II, 223.
 TYRANNIE, maux qu'elle cause, I, 471.
 TYRO, fille de Salmonée, I, 164, 451 ; II, 520 ; aimée par Neptune, I, 127.
 TYRRHÉNIENS, I, 543.
 ULYSSE, sa prudence, I, 145 ; sa lettre à Calypso, I, 463 ; représenté contrefaisant l'insensé, II, 357 ; était podagre, II, 556. Voir encore I, 49, 42, 115, 154, 160, 166, 181, 188, 194, 289, 319, 431, 461, 537, 551, 559, 561 ; II, 422, 446, 495.
 UNION des époux, I, 61.
 UNIVERS, comparé à un vaisseau, I, 658.
 URANIE, II, 450.
 URNE de compassion et urne de la mort, I, 249, *note*.
 USURE (l'), I, 38.
 USURIERS, aux enfers, I, 190.
 VAISSEAUX anciens, leur grandeur, II, 375 ; vaisseaux d'Ulysse, peints de vermillon, II, 543.
 VAISSELLE d'or pour les repas, II, 382.
 VASES enrichis de pierreries, I, 276 ; vases à boire, II, 569 ; vases de terre cuite, II, 569.
 VENT, dieu des Scythes, I, 580.

VENTRE de truie, mets délicat, I, 300, 427 ; ventre, servant de poche aux habitants de la lune, I, 441.
 VENTS, très occupés sur la terre, II, 43.
 VÉNUS, déesse, sa naissance, I, 548 ; II, 552 ; aux paupières de violette, II, 89 ; sa colère contre les filles du Soleil, II, 109 ; sa statue à Cnide, chef d'œuvre de Praxitelle, II, 68 et suiv. 113, 591, 592 ; sa statue par Alcamène, II, 68 ; son temple à Cinyre, II, 438 ; Vénus et l'Amour, I, 87, 96 ; Vénus et la Lune, I, 87 ; Vénus et Mars, I, 94 ; Vénus Uranie, I, 370 ; II, 88 ; Vénus Biblyenne, II, 436 ; Vénus publique, II, 295. 362 ; coup de Vénus, I. 117, *note*. Voir encore : I. 100, 119, 215, 456, 540, 553, 556, 638, 655 ; II, 80, 537, 539.
 VERGE de Mercure, I, 82.
 VÉRITÉ (la), I, 246, 261, 355, 463 ; il n'est pas sûr que nous connaissions la vérité, I, 365.
 VERRE, servant à faire des étoffes, I, 441.
 VERTU (la), I, 246, 261 ; II, 8, 486, discourant, I, 238 ; veut défendre Aristippe, II, 58 ; habite sur un sommet, II, 56.
 VERTUS, sont les véritables ornements de la beauté, II, 72.
 VESTIAIRES, II, 237.
 VIANDE, défendue par Pythagore, II, 3 ; viandes cuites, font entendre des mugissements, II, 2.
 VICTIMES, précipitées du haut des portiques, II, 457.

- VICTOIRE, I, 258.
- Vie (la) de Démonax, II, 91.
- Vie (la) de Lucien I, 1.
- Vie romaine, I, 18 ; la vie est courte et l'art très long, I, 326 et 363 ; sur la vie humaine, II, 588.
- VIEILLARD, flatté d'entendre, vanter sa vigueur, II, 79 ; les vieillards sont deux fois enfants, II, 400.
- VIEILLESSE, I, 308.
- VIGILANCE (la), I, 46.
- VIGNES miraculeuses, I, 433 ; dans la Lune, I, 441.
- VILLE des Lampes, I, 442 ; ville des Songes, I, 460.
- VIN, I, 14 ; le mauvais vin se vendait deux oboles, I, 362 ; les vins d'Italie étaient renommés, II, 383 ; vin défendu par les médecins, II, 218 ; employé contre la peste, I, 393 ; fait perdre la mémoire, II, 533 ; employé dans la magie, II, 290.
- VINDEX, soulève l'Hespérie, II, 547.
- VIPÈRES, II, 500 ; leurs morsures guéries, II, 220.
- VITRUE, I, 407.
- VŒUX, adressés par les hommes à Jupiter, I, 37.
- VOILÉ (le), syllogisme, I, 231.
- VOILES des navires, faites avec des peaux, II, 374.
- VOIR deux soleils et deux Thèbes, *proverbe*, II, 366.
- VOITURES, rares à Olympie, II, 329.
- VOLEURS, pillent le temple de Dodone, II, 36 ; histoire de voleurs, I, 603.
- VOLOGÈSE, I, 408, 411, 418.
- VOLUMES des anciens, I, 224, *note*.
- VOLUPTE (la), I, 455 ; ce que c'est, II, 146 ; parle contre la Vertu, II, 51 ; complice de l'ivresse, II, 53 ; regardée par Epicure comme le bien suprême, I, 321.
- Voyageur (le) aérien, II, 22.
- VUE, le plaisir de la vue est le plus puissant de tous, II, 354.
- VULCAIN, son portrait, I, 78 ; Vulcain échanson, *id.* Vulcain, discourant avec Jupiter, I, 83 ; lui fend la tête, *idem* ; avec Prométhée et Mercure, I, 62 ; Vulcain et le Xanthe, I, 125. Voir encore : I, 77, 91, 92, 125, 197, 214, 215, 216, 541, 549, 553 ; II, 356.
- XANTHE (le) et la mer, I, 125.
- XANTIPPE, femme de Socrate, I, 61.
- XÉNOCRATE de Chalcédoine, II, 50, 479.
- XÉNOPHANE, fils de Déxinus, II, 280.
- XÉNOPHILE le musicien, II, 280.
- XÉNOPHON, fils de Gryllus, I, 3, *note* ; 7, 401, 413, 422, II, 280 ; Xénophon, ami de Lucien, I, 533.
- XERXÈS, I, 166, 194 ; sa générosité, II, 471.
- YAMPÉIA, rocher d'où l'on précipitait les criminels, I, 501.
- YEUX bleus, estimés, I, 83, *note* ; yeux amovibles chez les habitants de la Lune, I, 441.
- ZACYNTHÉ, I, 572.
- ZALEUCUS, I, 311.
- ZALMOXIS, I, 393, 656 ; II, 393, 455.
- ZÉNOCRATE, disciple de Platon, II, 280.
- ZÉNODOTE d'Ephèse, II, 88 ; I, 457.

ZÉNON, I, 343, 378, <i>note</i> ; II, 95, 135, 248, 280, 418. ZÉNOPHANTE et Callidémide, I, 141. ZÉNOTHÉMIS de Marseille, I, 574 ; II, 418. ZÉPHIR, vent d'ouest, I, 90 ; II, 37 ; II, 518. ZÉPHYRE, I, 120, 129. ZÈTA, I, 30, 31. ZEUGITES, I, 638.	Zeuxis, I, 384. ZEUXIS, I, 55 ; sujets qu'il traitait, I, 385, 386. ZIRIS, mot qui assure la vie sauve chez les Scythes, I, 581. ZODIAQUE, I, 438 et 442. ZOPIRION, I, 298. ZOPYRION, II, 596. ZOROASTRE, I, 187.

FIN.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME SECOND

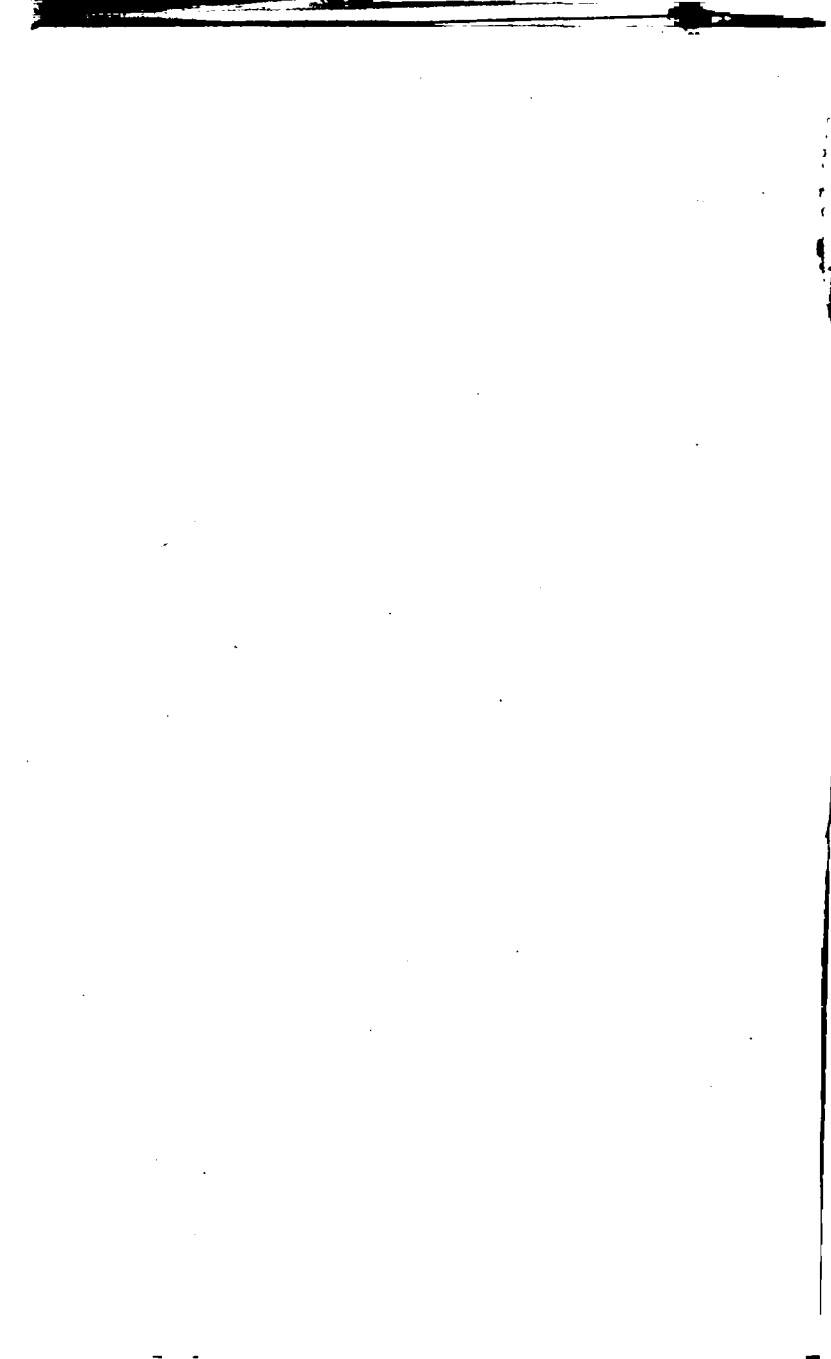
LE SONGE OU LE COQ, Micille et le Coq.....	1
ICAROMÉNIPPE OU LE VOYAGEUR AÉRIEN.....	22
LA DOUBLE ACCUSATION OU LES TRIBUNAUX. Jupiter, Mer- cure, La Justice, Pan, Athéniens, L'Académie, Le Portique, Epicure, La Vertu, La Mollesse, Diogène, La Rhétorique, Le Syrien, Le Dia- logue.....	42
LES PORTRAITS, Lycinus, Polystrate.....	66
POUR LES PORTRAITS, DÉFENSE DU DIALOGUE PRÉCÉDENT, Polystrate, Lycinus.....	79
LA VIE DE DÉMONAX.....	91
× L'EUNUQUE, Pamphile, Lycinus.....	103
× LES AMOURS, Lycinus, Théomneste.....	108
LE PARASITE OU LA PROFESSION DE PARASITE EST UN ART, Tychiade et le Parasite.....	138
× DE L'ASTROLOGIE.....	165
ANACHARSIS OU DES EXERCICES DE CORPS, Anacharsis et Solon.....	172
DU DEUIL.....	194
× LE MAÎTRE DES ORATEURS.....	201
LE MENTEUR D'INCLINATION OU L'INCRÉDULE, Tychiades et Philoclès.....	214
× HIPPAS OU LE BAIN.....	235
PRÉFACE OU BACCHUS.....	239
PRÉFACE OU HERCULE.....	243
DE L'AMBRE OU DES CYGNES.....	246
× CONTRE UN IGNORANT QUI ACHETAIT BEAUCOUP DE LIVRES... DE LA DÉLATION, SUR CE QU'IL NE FAUT PAS Y CROIRE LÈGÈ- REMENT.....	249
DES HOMMES QUI ONT VÉCU LONGTEMPS.....	263
	274

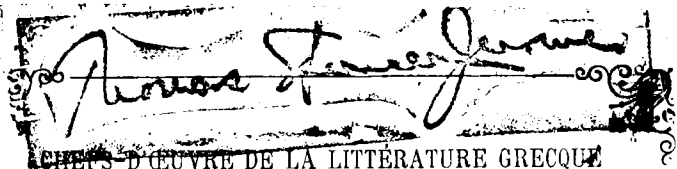
DIALOGUES DES COURTISANES.....	283
1. Clycère et Thaïs.....	283
2. Myrtion, Pamphile et Doris.....	284
3. Philinne et sa Mère.....	286
4. Mélitte et Bacchis.....	288
X 5. Clonarion et Léena.....	291
X 6. Crobyle et Corinne.....	292
7. Mousarion et sa Mère.....	295
8. Ampélis et Chrysis.....	298
9. Dorcas, Pannychis, Philostrate, Polémon, Parménon.....	299
X 10. Chélidonion et Drosè.....	303
11. Tryphène et Charmide.....	305
12. Joesse, Pythias et Lysias.....	307
13. Léontichus, Chénidas, Hymnis.....	311
14. Dorion et Myrtale.....	314
15. Cochlis et Parthénis.....	316
LA MORT DE PÉRÉGRINUS, Lucien à Cronius, Prospé- rité.....	319
LES ESCLAVES FUGITIFS, Apollon, Jupiter, La Philoso- phie, Hercule, Mercure, Des hommes, un Maître d'esclaves, Orphée, Des esclaves fugi- tifs, un hôte.....	333
ELOGE D'UN APPARTEMENT.....	347
LE MAUVAIS GRAMMAIRIEN OU SUR LE MOT ἀποππάς CONTRE TIMARQUE.....	358
LE NAVIRE OU LES SOUHAITS, Lycinus, Timolaus, Sa- mippe et Adimante.....	373
LES SATURNALES, Saturne et son Prêtre.....	394
CRONOSOLON OU LE LÉGISLATEUR DES SATURNALES.....	401
Premières lois.....	402
Secondes lois.....	403
Lois du Banquet.....	404
Epîtres à Saturne, Cronosolon à Saturne, <i>féli- cité</i>	405
Saturne à son très honoré prêtre, <i>joie et prospérité</i>	409
Saturne aux riches, <i>félicité</i>	411
Les riches à Saturne, <i>félicité</i>	413
LE BANQUET OU LES LAPITHES, Philon et Lycinus.....	417
DE LA Déesse DE SYRIE.....	435
ELOGE DE DÉMOSTHÈNE, Lycinus et Thersagoras.....	458

TABLE DES MATIÈRES

659

L'ASSEMBLÉE DES DIEUX, Jupiter, Mercure et Momus...	481	
ELOGE DE LA MOUCHE.....	491	
ELOGE DE LA PATRIE.....	495	
LES DIPSADÉS.....	499	
CONVERSATION AVEC HÉSIODE, Lucien et Hésiode.....	503	
LE CYNIQUE, le Cynique et Lycinus.....	507	
X PHILOPATRIS OU L'HOMME QUI S'INSTRUIT, Triephton, Critias et Cléolaus.....	517	h u
X CHARIDÈME OU DE LA BEAUTÉ, Hermippe et Charidème.	533	h u
X NÉRON OU LE PROJET DE PERCER L'ISTHME DE CORINTHE, Ménécrate et Musonius.....	544	h u
X LA GOUTTE, TRAGI-COMÉDIE, le Goutteux, le Chœur, la Goutte, un Envoyé des Médecins, les Tortures.	550	
X OCYPUS, La Goutte, Ocypus, son Pédagogue, un Médecin, la Douleur, un Courrier.....	559	
X LEXIPHANE.....	565	
INDEX.....	597	





88
26
B 43
P 6

MAY 7 - 1915

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

LUCIEN

DE SAMOSATE

TRADUCTION DE BELIN DE BALLU

REVUE, CORRIGÉE ET COMPLÉTÉE
AVEC UNE INTRODUCTION, DES NOTES ET UN INDEX

PAR

LOUIS HUMBERT

Professeur au Lycée Condorcet

TOME DEUXIÈME

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

